



HISTOIRE

DE

LA MÉDECINE.

I.

IMPRIMERIE DE LEBEGUE,
A PARIS.

HISTOIRE

DE

LA MÉDECINE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

PAR KURT SPRENGEL;

Traduite de l'allemand sur la seconde édition,

PAR A. J. L. JOURDAN,

CHEVALIER DE L'ORDRE DE LA RÉUNION,

Et revue par E. F. M. BOSQUILLON, D. R. de la Faculté de Médecine de Paris, Censeur honoraire, etc., etc.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ { DETERVILLE, Libraire, rue Hautefeuille, N° 8;
TH. DESOER, Libraire, rue de Richelieu, N° 37.

M. DCCC. XV.

A MONSIEUR

LE BARON LARREY,

L'UN DES INSPECTEURS GÉNÉRAUX DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE,

PREMIER CHIRURGIEN DE L'HOPITAL DE LA MAISON MILITAIRE DU ROI,

COMMANDANT DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE L'ORDRE DE LA COURONNE DE FER,

ANCIEN PROFESSEUR A L'HÔPITAL MILITAIRE D'INSTRUCTION DU VAL DE GRACE,

MEMBRE DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE, ET DE PLUSIEURS ACADÉMIES OU SOCIÉTÉS SAVANTES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES,

HOMMAGE D'HONNEUR,

DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE,

A. J. L. JOURDAN.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Il a été reconnu dans tous les temps que l'histoire est la meilleure, on peut même dire l'unique source où l'on doive puiser pour acquérir des notions certaines sur le caractère et les passions de l'homme, ainsi que sur les modifications que sa situation, soit géographique, soit surtout politique, et une foule d'autres circonstances diversifiées à l'infini, apportent dans sa manière de penser et dans tout l'ensemble de sa conduite. Ce qui est vrai pour l'anthropologie, ne s'applique pas moins à toutes les autres branches des connaissances humaines, et particulièrement à celles qui reposent sur l'expérience. La vie, quelque longue qu'elle soit, est beaucoup trop courte pour que l'homme puisse se dispenser de mettre les travaux de ses prédécesseurs à profit. En vain se flatterait-on de perfectionner les sciences d'ob-

servation, si on se contentait de recueillir toujours des faits nouveaux, sans avoir égard à ceux qui sont déjà connus, à l'enchaînement de toutes les vérités positives dont la science se compose dans son état actuel, aux vicissitudes qu'elle a éprouvées, à l'influence que les opinions dominantes de chaque siècle ont exercée sur elle, enfin aux théories sans nombre, et souvent contradictoires, nées de la passion de généraliser les idées particulières, et de remonter jusqu'aux causes primordiales des phénomènes de la nature. « Un homme doué de la force de jugement et de la sagacité nécessaires, a dit « Barthez, peut contribuer beaucoup plus « aux progrès réels d'une science de faits « que celui qui est principalement occupé « à ajouter à cette science par des tentatives expérimentales. Car il est d'observation que les savans qui se bornent « presque uniquement à multiplier les « expériences, ne peuvent ajouter que « peu à la masse totale des faits importans « déjà connus dans une science, ou ne « peuvent la renouveler jusque dans ses « fondemens. » De cette vérité bien re-

connue sont nés les différens ouvrages historiques qu'on a vu paraître depuis quelques siècles sur la plupart des connaissances humaines, et parmi lesquels, pour me borner aux plus récens, je me contenterai de citer l'intéressante et utile collection qu'une Société de savans a publiée en Allemagne, et qui malheureusement n'est pas connue chez nous autant qu'elle mériterait de l'être (*).

(*) Cette collection portant le titre de : *Histoire des sciences et des arts, depuis la renaissance des lettres jusqu'à la fin du dix-huitième siècle*, n'est pas encore entièrement achevée, mais se compose toutefois déjà de quarante-sept volumes. Elle débute par une histoire générale de la civilisation et de la littérature de l'Europe moderne, ayant Eichhorn pour auteur. L'histoire des beaux arts a été traitée par Fiorillo, celle de la poésie et de l'éloquence par Bouterweck, celle de la philologie par Héeren, celle de la philosophie par Buhle, celle des mathématiques par Kaestner, celle de l'art militaire par Hoyer, celle de la physique par Fischer, celle de la chimie par Gmélin, etc. Je me propose de publier successivement une traduction des principales parties de cette collection. Déjà j'ai terminé celle de l'histoire de la philosophie moderne depuis le quatorzième siècle jusqu'à Kant, avec un aperçu de la philosophie ancienne depuis Thalès de Milet jusqu'à la renaissance des lettres, par Jean-Gottlieb Buhle, professeur de philosophie à l'université de Gottingue. Cet Ouvrage, formant six gros volumes in-8°, est actuellement sous presse, et paraîtra dans quelques mois.

On ne doit pas craindre d'avancer que la médecine est de toutes les sciences physiques celle qui a donné lieu au plus grand nombre de spéculations. Elle a vu naître une foule de systèmes contradictoires qui ont été tour à tour considérés comme inébranlables, et tour à tour aussi renversés par d'autres, qui, bien qu'annoncés, prônés et soutenus avec la même prétention, n'éprouvaient toutefois pas un sort plus heureux. Une histoire raisonnée de l'art de guérir était donc indispensable. Ce besoin généralement senti depuis longtemps excita l'émulation des Français, des Anglais et des Allemands; et les trois nations virent leurs savans rivaliser de zèle pour faire disparaître un vide qui devenait chaque jour plus sensible. Plusieurs histoires de la médecine furent les fruits d'une ardeur aussi noble; mais, tout en convenant du mérite et de l'utilité de ces productions littéraires, dont les principales et les plus célèbres sont sorties de la plume de Freind, de Leclerc, de Schulze, de Portal, d'Ackermann, de Metzger et de Hecker, on ne pouvait se dissimuler qu'elles n'atteignaient pas en-

core complètement le but désiré. Toutes d'ailleurs avaient le grand désavantage de nous laisser ignorer l'enchaînement des causes et des événemens qui ont donné lieu à la révolution presque totale que la science éprouva dans les mains des modernes.

Fort de son immense érudition, de la connaissance d'une foule de langues, et de l'étude approfondie des chefs-d'œuvre de tous les temps, Kurt Sprengel (*) entreprit de donner une histoire complète et philosophique de la Médecine considérée comme art et comme science, et consacra quatorze années de sa vie à l'exécution de ce travail pénible, qui suffisait déjà bien pour absorber tous ses instans, mais que son infatigable activité sut allier avec les devoirs de sa double charge de professeur de médecine à l'Université de Halle, et de directeur du Jardin de botanique de cette ville, l'un des plus grands et des plus

(*) Kurt Sprengel, né le 3 août 1766 à Boldekow, dans la Poméranie, a été nommé professeur extraordinaire de médecine à Halle vers la fin de l'année 1789, et professeur ordinaire de botanique dans cette même université, en 1797.

riches de toute l'Allemagne. Le premier volume parut en 1792, et trois autres virent successivement le jour jusqu'en 1799. L'année suivante, l'auteur publia une seconde édition de son ouvrage, qu'il termina par un cinquième volume, conduisant l'histoire de l'art jusqu'en 1790.

L'Europe entière a fixé son jugement sur ce livre, qui porte le titre d'*Essai d'une histoire pragmatique de la médecine*, et dont l'apparition a été pour elle un événement non moins surprenant qu'agréable. L'auteur seul, aussi modeste que savant, a trouvé son travail encore imparfait. Il avoue entre autres que la section seizième est incomplète, bien qu'il y ait consacré des soins particuliers; mais il a été obligé de se prescrire des limites pour ne pas s'engager dans des détails interminables. Il avoue aussi n'avoir point profité de la savante correspondance de Haller, ni des Annales de Fritz, et n'avoir pas non plus assez développé les systèmes de Bordeu et de Cullen. Cependant il espère qu'on sera satisfait de l'ordre qui règne dans l'ensemble de l'histoire de la médecine moderne, et de la manière

dont il a traité plusieurs parties de cette histoire. Il se flatte en outre d'avoir rendu un important service à la théorie médicale en traçant l'historique de la doctrine de l'excitement, à l'appui de laquelle il a rapporté un grand nombre d'argumens plausibles, et qu'il pense être la plus appropriée aux lois de l'entendement humain, la plus rapprochée aussi de la nature et de la vérité.

Depuis long-temps la France enviait à l'Allemagne le bonheur de posséder un pareil travail, lorsqu'enfin elle conçut l'espoir flatteur de voir sa littérature médicale en faire l'acquisition. Il parut, en 1809, une traduction du premier volume de Sprengel, dans laquelle on annonçait la prompte continuation de l'ouvrage, et le second volume vit le jour en 1810. Mais M. Geiger, auteur de cette traduction qui lui valut de nobles encouragemens de la part du gouvernement, ne paraissait pas s'être pénétré de toute l'importance de la tâche qu'il s'était imposée. Le Sprengel français qu'il publia, loin d'être clair, précis, élégant, exact et profond, comme le Sprengel allemand, était au contraire

obscur, diffus et rempli d'erreurs grossières. On se dégoûta d'un livre dont la lecture devenait une étude pénible et rebutante, et l'entreprise fut interrompue. Portant un jugement aussi défavorab leà la traduction de M. Geiger, il devient indispensable de l'appuyer de preuves; mais si une chose m'embarrasse, c'est uniquement le choix que je dois faire au milieu de la multitude réellement incroyable d'erreurs qui s'offrent à moi, et dont chaque page pour ainsi dire fourmille. Cependant je vais rapporter quelques-unes de celles que je crois être les plus graves et les plus piquantes.

Pour peu qu'on ait la moindre teinture des premiers élémens de la chimie, on connaît le célèbre Géber. Sprengel, après avoir donné le nom arabe de ce chimiste, dit qu'il est plus généralement connu sous celui de Géber. Ecoutons maintenant M. Geiger (*T. II. p.* 296) : « Les Arabes « eurent un goût général pour cette « science (la chimie), et déjà au huitième « siècle, vivait le premier chimiste de « cette nation, Abou Moussah Dschafar « al Sofi..... surnommé le *donateur*. »

Pour comprendre cette erreur, il faut savoir que le mot *geber* signifie *donateur*, en allemand.

Chaçun sait qu'*alpha* est la première lettre de l'alphabet grec, et qu'on emploie quelquefois ce mot pour désigner métaphoriquement un objet qui est en tête de tous les autres. Sprengel dit, en parlant de saint Thomas, qu'il fut le premier ou l'*alpha* des scolastiques. M. Geiger traduit (*T. II. p.* 433): « C'est avec « beaucoup de peine que j'ai pu appren- « dre dans les écrits d'*Alpha le scolasti- « que* et de Thomas d'Aquin, la manière « dont les scolastiques cultivèrent l'his- « toire naturelle. » Il est assez plaisant de transformer ainsi, par la plus bizarre des métamorphoses, une lettre de l'alphabet grec en un nom d'auteur et de philosophe.

Personne n'ignore que le dix-septième siècle vit fleurir le grand Descartes, et se former l'école philosophique dont les disciples prirent de lui le nom de cartésiens. M. Geiger dit (*T. II. p.* 498):... « Il fut disciple de Thaddée de Florence, « enseigna d'abord son art à Bologne,

« ensuite à Paris, et devint enfin *carthé-*
« *sien.* Son ouvrage extrêmement rare....
« fut vendu par les *carthésiens* à Dinus
« de Garbo. » Outre la faute d'orthographe, *cartésien* est mis ici pour *Chartreux* (*Kartheuser*). Ailleurs (*T. I. p.* 20.) on trouve une erreur non moins bizarre, M. Geiger disant qu'on portait des *fagots d'épine* (pour des *gerbes de blé*, *garbe* en allemand) dans les fêtes de la Déesse qui préside à l'agriculture.

Tout le monde connaît la ville de Damas en Syrie. Voici comment s'exprime M. Geiger (*T. I. p.* 306) : « Les
« renseignemens donnés par quelques
« auteurs arabes sur le séjour d'Hippo-
« crate chez *Damascus*, peuvent être
« regardés comme une pure invention
« de leur part. » La ville de Damas (*Damascus* en allemand) devient donc un personnage historique entre ses mains.

Il faut avouer que les traducteurs des Arabes, ignorant également et leur propre idiome et celui de leurs originaux, avaient au moins le mérite de vivre dans un siècle de barbarie, et d'interpréter des ouvrages écrits dans une langue qui n'était pas la leur.

Je sens que j'attire sur moi l'œil sévère de la critique. Cependant j'ose me flatter que l'étude spéciale de la langue allemande à laquelle je me suis livré, l'accueil favorable fait à mes premiers essais, et le profit que j'ai tiré des conseils de plusieurs personnes éclairées, pourront contribuer à faire juger avec indulgence un travail que des circonstances impérieuses et indépendantes de ma volonté me contraignirent d'ailleurs de terminer en partie au milieu du tumulte des camps, pendant le cours de la désastreuse campagne qui suivit la retraite de Moscou. Le docteur Bosquillon consentit à se charger de la révision du manuscrit et du soin pénible de corriger en mon absence les épreuves, conjointement avec M. Rhasis, professeur de grec moderne à la Bibliothèque du Roi. J'éprouverais une vive satisfaction à leur témoigner publiquement toute ma reconnaissance, si la mort de M. Bosquillon ne mêlait à ce sentiment bien doux, l'amertume des regrets causés par une perte dont la république des lettres connaît toute l'étendue. Je ne dois pas

moins de gratitude à M. Jourdain, savant orientaliste, pour la complaisance avec laquelle il a bien voulu se charger de traduire ou figurer en caractères européens les mots des langues orientales dont Sprengel a surchargé le second volume, contenant l'histoire de la médecine chez les Arabes.

J'ai dit que l'*Essai* de Sprengel s'arrête à l'année 1790. L'auteur n'eut pas assez de confiance dans son impartialité pour le continuer jusqu'à l'époque où le dernier volume vit le jour, c'est-à-dire jusqu'au dix-neuvième siècle. « Cependant, « fait-il remarquer lui-même, l'étendue réellement extraordinaire de la littérature médicale moderne paraissait « exiger qu'on en donnât un aperçu critique. Il existe bien, surtout en Allemagne, des répertoires généraux de « littérature, des répertoires particuliers « de médecine, et une foule d'ouvrages « périodiques et critiques; mais, pour « parvenir à connaître de cette manière « l'état de la science, il est indispensable « de se procurer un grand nombre de « gazettes et de journaux, à la lecture

« desquels tout le monde ne peut pas s'a-
« donner, et qui, d'ailleurs, ne fournis-
« sent pas des matériaux suffisans à ceux
« qui voudront, dans la suite, continuer
« l'histoire de la médecine. »

Depuis sa nomination à la place de professeur, l'un des soins les plus assidus de Sprengel fut de noter toutes les acquisitions, apparentes ou réelles, que l'art de guérir faisait, et de parcourir toutes les productions médicales, intéressantes ou insignifiantes, qui voyaient le jour. Il le fit d'abord dans la seule vue de donner de temps en temps une esquisse des progrès de l'art en Europe, à deux de ses élèves les plus chers, dont l'un se trouvait dans l'Amérique méridionale, et dont l'autre était parti pour l'Asie-Mineure. Mais bientôt il entrevit que ces notices historiques pourraient devenir un jour des matériaux utiles pour l'histoire de la médecine moderne. Il les continua donc d'année en année, et finit par les livrer, en 1801, au public, sous le titre d'*Aperçu critique de l'état de la médecine pendant les dix dernières années du dix-huitième siècle.*

« Je sens bien, dit-il dans la préface de « ce livre, que c'est une entreprise té- « méraire de publier mon jugement sur « les ouvrages et les opinions de mes con- « temporains. Je prévois que les uns me « refuseront la compétence dans cette « matière, et que d'autres me suppose- « ront des vues d'intérêt particulier. Pour « me mettre à l'abri de ce dernier reproche, « je n'ai qu'à prier de faire attention à la « manière dont j'ai jugé les écrits des plus « célèbres médecins et naturalistes mo- « dernes; on remarquera que partout je « n'ai fait mention que des ouvrages, et « que rarement j'ai parlé des personnes. « Cependant il est des cas où, en jugeant « un livre, on ne peut s'empêcher de dire « des choses désagréables à l'écrivain. Tels « sont, par exemple, ceux où l'auteur af- « fiche un charlatanisme plus ou moins « grossier, se permet des plagiats, répète « des vérités anciennes et connues depuis « long-temps en les donnant pour nouvel- « les, ou, enfin, élève des édifices philoso- « phiques dénués de tout fondement. Pour- « quoi, dit Haller, ne donnerait-on pas à « ces auteurs le nom de faux-monnayeurs

« dans l'empire de la vérité, où ils im-
« priment, sur le plus mauvais plomb,
« le signe qui, placé sur l'argent, lui
« donne une valeur précieuse? Cependant
« j'espère, et je suis même intimement con-
« vaincu que, même au milieu des cen-
« sures les plus sévères, je n'ai jamais
« dépassé les bornes des convenances et
« de la modestie.

« Peut-être pourrait-on prétexter ma
« prédilection pour les ouvrages classi-
« ques de l'antiquité, afin de prouv erque
« je suis incompétent à donner mon juge-
« ment sur l'état actuel de la science. Mais
« on aurait encore très-tort, et je n'ai
« besoin non plus ici que de renvoyer à
« mon livre lui-même, pour faire voir avec
« quelle chaleur j'ai parlé de la vaccine,
« des nouvelles découvertes relatives au
« galvanisme, et de quelques-unes des
« modifications les plus modernes de la
« théorie de l'excitement. C'est faire preuve
« de faiblesse d'esprit que de se laisser en-
« traîner par le torrent; mais il y a de
« l'opiniâtreté à rejeter indistinctement
« toutes les innovations. Je regarde, au
« contraire, comme un préjugé funeste,

« de pousser la vénération pour les an-
« ciens jusqu'au point de désespérer de
« jamais les égaler. Les pères de la science
« seraient eux-mêmes étonnés s'ils pou-
« vaient être témoins des progrès que le
« matériel de la médecine a faits entre
« nos mains.

« Je dois encore m'expliquer à l'égard
« d'une circonstance qui peut facilement
« causer de fausses interprétations, c'est-
« à-dire, au sujet de ma répugnance invin-
« cible pour le dogmatisme, en tant qu'il
« s'exerce sur des choses qui ne sont point
« susceptibles de frapper nos sens. Rien
« n'est plus nuisible que de désespérer
« du perfectionnement des connaissances
« humaines, et de croire que toutes les
« peines que nous prenons pour parvenir
« à la vérité, n'aboutissent qu'à nous
« faire passer de l'ignorance ordinaire à
« l'ignorance savante ; car alors l'insou-
« ciance, imitant la conduite de Cinéas
« envers Pyrrhus, dirait au savant: Pour-
« quoi donc renonces-tu aux délices cer-
« tains de la tranquillité et du repos, pour
« t'occuper à défendre inutilement les
« droits chimériques de la vérité, puis-

« qu'après t'être épuisé en efforts, tu n'en
« es pas moins, comme auparavant, dans
« les ténèbres de l'ignorance?

« Mais l'homme courageux, loin de se
« laisser effrayer par ce raisonnement de
« l'indolence et de la mollesse, n'en est
« au contraire que plus ardent à redoubler
« d'efforts. Pyrrhus, dit Plutarque, était
« bien sensible aux charmes d'une vie
« molle et oisive; mais il ne pouvait ce-
« pendant pas renoncer à l'espoir de voir
« un jour combler ses vœux les plus ar-
« dens. Quoiqu'on soit donc convaincu de
« ne point avoir encore atteint la vérité,
« l'aversion pour le dogmatisme, fondée
« sur un sage scepticisme, est un puissant
« aiguillon qui engage à la poursuivre de
« nouveau sans relâche, et si on ne par-
« vient pas au but désiré, on trouve toute-
« fois une récompense bien douce dans la
« peine elle-même qu'on s'est donnée, et
« dans le développement de son esprit
« qui en a été le résultat.

« Le véritable scepticisme exige de l'éru-
« dition, car il faut connaître tous les
« systèmes, et les bases sur lesquelles ils
« reposent, afin de bien sentir que les

« argumens qui parlent en leur faveur ou
« contre eux ont de part et d'autre autant
« de force, et de trouver dans cette cir-
« constance une raison suffisante pour re-
« jeter également toutes les théories. Le
« véritable scepticisme exige et donne la
« modestie et la tolérance. Celui qui le
« professe connaissant les limites actuelles
« de notre intelligence, sait aussi que l'er-
« reur sera éternellement le partage de
« l'humanité; mais il ne se hasarde pas à
« établir une mesure, applicable à tous
« les temps, des facultés de l'esprit hu-
« main: le sien, au contraire, est impar-
« tial et ouvert à toutes les vérités nou-
« velles. C'est pourquoi les anciens don-
« naient, avec raison, le nom de zététique
« ou scrutatrice à l'école sceptique, parce
« que le scepticisme est le meilleur ap-
« pui de la véritable étude de la nature.

« Il me semble qu'il est temps enfin de
« fixer son attention sur l'importance de
« ce scepticisme, car l'idéalisme et le
« matérialisme élèvent aujourd'hui plus
« que jamais la tête, et prononcent avec
« hardiesse sur les choses susceptibles
« ou non susceptibles d'être connues,

« comme si on n'avait jamais rien dit de
« semblable, comme si on n'avait jamais
« réfuté des assertions pareilles. Autant il
« est honteux pour l'histoire de l'esprit
« humain de lire les aveux impudens de
« matérialisme et d'athéisme des sophistes
« français dans le Dictionnaire des athées
« de Maréchal, autant aussi est peu ho-
« norable le rôle que les disciples de la
« philosophie transcendentale en Allè-
« magne, et leurs partisans modernes
« parmi les médecins, joueront dans l'his-
« toire des sciences. Les sophistes de l'an-
« cienne Grèce, que Xénophon appelle,
« d'un nom si bien choisi, φροντιστὰς τῶν μετεώρων,
« ressemblaient à nos iatrosophes moder-
« nes en ce qu'ils cherchaient à éblouir les
« jeunes gens inexpérimentés par toutes
« les subtilités de leur dialectique, et re-
« fusaient jusqu'au sens commun à ceux
« qui ne se rangeaient pas sous l'étendard
« de leur philosophie. Mais nos iatroso-
« phes sont fort en arrière des sophistes
« grecs, si l'on se rappelle combien étaient
« vastes les connaissances réelles de ces
« derniers, combien était belle, exacte
« et harmonieuse la langue qu'ils par-

« laient. Cependant tout passe : la posté-
« rité, plus sage, s'étonnera seulement de
« l'apathie que le siècle dernier témoigna
« pour la vérité. »

Je n'ai pu résister au plaisir de faire connaître ces idées de Sprengel, qu'on peut en quelque sorte considérer comme sa profession de foi philosophique. Quoi qu'en ait dit Bâcon de Vérulam, l'expérience nous a prouvé que toute révolution subite dans le domaine des sciences n'est guère moins funeste qu'un bouleversement politique de la constitution des empires. Pour être utile et salutaire, cette révolution doit être lente, raisonnée, réfléchie, et les songes creux de nos idéologistes modernes ont plus nui à la cause de la vérité, au soutien de la morale, et au bonheur public, que les antiques préjugés qu'ils cherchaient à renverser, et qu'on aurait dû se contenter de modifier ou de réprimer.

Il m'a paru que l'Aperçu critique de la médecine moderne ne pouvait qu'être favorablement accueilli ; et bien que l'ordre observé dans cette production ne ressemble en rien à celui de l'Histoire

proprement dite de l'art, j'ai cru pouvoir la réunir à cette dernière. Quoiqu'elle ne soit pas, rigoureusement parlant, complète, cependant on n'y trouvera omis qu'un très-petit nombre de livres marquans. Elle offre d'ailleurs l'avantage précieux que l'auteur base presque toujours sa critique sur la lecture qu'il a faite des ouvrages, et que fort rarement il s'en rapporte au jugement des autres, ce qui n'a lieu que lorsqu'il lui a été impossible de se procurer les livres eux-mêmes. L'ordre chronologique est celui qu'il a adopté, parce que cet aperçu critique est moins une histoire de l'art qu'une révision de la littérature médicale, ou un recueil de matériaux pour une histoire future. C'était même le seul dont il pût faire choix pour ne pas se trouver contraint de négliger bien des objets importans. Quant aux jugemens qu'il y porte, je ne puis me dispenser d'ajouter qu'il ne fait pas difficulté d'avouer que plusieurs lui ont paru depuis trop sévères, et même inexacts, et qu'il les retire en ce moment. Comme il ne désigne pas plus particulièrement l'un que l'autre,

chacun des auteurs dont l'amour propre se trouve blessé pourra s'appliquer cette phrase, et voir en elle une sorte de réparation d'honneur.

Il était naturel qu'en s'occupant de l'histoire et des vicissitudes de la médecine, Sprengel se trouvât aussi conduit à examiner le sort de la chirurgie. Quoique étranger lui-même à l'exercice et à la pratique d'un art si digne de notre estime à cause de l'évidence des moyens et de la certitude expérimentale des procédés qu'il emploie pour rétablir la santé et conserver la vie de l'homme, le savant professeur de Halle sentit sa vénération augmenter encore dans la même proportion qu'il trouvait l'histoire de la médecine dégoûtante pour lui comme pour tout ami sincère de la vérité. Pendant que les médecins, soit anciens, soit modernes, méconnaissaient assez la nature de leur art pour faire de vains efforts tendant à l'élever au rang des sciences exactes, jamais les vrais chirurgiens n'outrepassèrent les bornes du leur et des connaissances qui s'y rattachent. Si les enfans d'Esculape s'attirèrent bien souvent le

mépris public par leur stérile attachement aux dogmes et au jargon des écoles philosophiques du temps, l'histoire de la chirurgie ne nous offre pas un seul exemple d'efforts aussi complètement inutiles. Tandis que les médecins cherchèrent, dans tous les siècles, à cacher l'obscurité et la diffusion de leurs idées sous le voile officieux du néologisme, et sous un étalage ridicule de mots pompeux et inintelligibles, la simplicité, la clarté, la précision et la dignité du style sont les qualités qui distinguèrent constamment les écrits des grands chirurgiens. Il suffira, pour acquérir la conviction intime de cette vérité, de comparer ensemble les ouvrages des médecins et chirurgiens contemporains, de Willis et de Wiseman, d'Hecquet et de Dionis, de Bontékoë et de Solingen, de Blégny et de Ledran, de Stoll et de Schmucker, de Frank et de Desault, de Reil et de Richter. De là vient que la chirurgie, après qu'elle eut fait quelques progrès, ne rétrograda point, et ne retomba jamais dans son antique barbarie, comme il arriva tant de fois, au contraire, à la médecine, même

parmi les modernes, et aux époques les plus rapprochées de nous. Il ne faut pas de grands efforts d'esprit pour concevoir l'état stationnaire où l'art chirurgical languit pendant le moyen âge; mais depuis cette époque la marche n'en a été entravée que par l'oppression sous laquelle les médecins le firent gémir. Les disputes de préséance entre les artistes guérissant par des procédés mécaniques, ou par des moyens officinaux, étaient non-seulement ridicules, mais encore révoltantes, et funestes même à l'art de guérir. Elles ont cessé, il est vrai, depuis un certain temps, dans les établissemens publics; mais le préjugé qui leur donna naissance subsiste toujours, au moins en partie, dans le monde, où il devient la source de plus d'une scène scandaleuse, aussi humiliante pour les acteurs, que propre à dégrader l'art aux yeux des spectateurs. Alexandrie, Paris, Copenhague et différens lieux de l'Allemagne ne nous ont-ils pas fourni mille exemples des suites funestes des contestations sur le rang, de la vanité des médecins, et de leur passion pour les titres?

Persuadé de toutes ces vérités, qu'on commence à sentir généralement en Europe depuis une vingtaine d'années, Sprengel rassembla déjà dans son *Essai* quelques fragmens détachés relatifs à l'état de la chirurgie aux différentes époques du monde. Mais bientôt il s'aperçut que l'ordre technique serait préférable à tout autre, comme étant le plus propre à faire saisir d'un seul coup d'œil les progrès successifs de chaque partie de l'art. Il y a vingt-deux ans que le célèbre Hufeland conçut déjà l'idée d'une thérapeutique comparée, c'est-à-dire, d'un parallèle entre la médecine ancienne et moderne, travail dont il s'attacha vivement à démontrer l'importance et l'utilité. Sprengel commença à réaliser ce projet pour la chirurgie, et dès l'année 1790 il donna dans plusieurs opuscules académiques quelques faibles essais de ses recherches historiques, qu'il continua assidûment depuis lors. Enfin, en 1805, il prit le parti d'en publier les résultats sous le titre de : *Histoire de la Chirurgie.* Il ne donna que le premier volume de ce traité, contenant l'histoire des principales opérations chi-

rurgicales : j'ai cru qu'on me saurait gré de le faire connaître en France, et je l'ai joint en effet à l'Histoire proprement dite de la médecine, sans me laisser arrêter par la différence totale du plan. Quant au second volume, destiné à retracer l'histoire de l'état extérieur ou politique de la chirurgie, il n'a pas encore vu le jour, et Sprengel m'a déclaré dans une lettre, qu'il se proposait d'en retarder long-temps encore la publication, si même il ne se décidait point à le laisser toujours inédit.

L'Histoire de la Médecine est un des principaux titres de Sprengel à la juste célébrité dont il jouit; mais il s'en faut de beaucoup cependant qu'elle soit le seul; et comme, en général, les travaux des Allemands sont peu connus en France, je pense qu'on ne lira pas sans intérêt la liste complète des ouvrages de l'illustre professeur de Halle; je la dois à l'amitié de M. le docteur Chaumeton, dont les vastes connaissances bibliographiques sont si généralement estimées.

Specimen inaugurale sistens rudimentorum

nosologiæ dynamicorum prolegomena. in-8°. *Halæ*, 1787.

Programmata quædam articulum 147 *constitutionis criminalis Carolinæ illustrantia. in*-4°. *Halæ*, 1787.

Beytraege zur Geschichte des Pulses, nebst einer Probe seiner Commentarien ueber Hippocrates Aphorismen. in-8°. *Leipzig und Breslau*, 1787.

Galen's Fieberlehre. in-8°. *Leipzig*, 1788.

Sendschreiben ueber den thierischen Magnetismus. in-8°. *Halle*, 1788 : trad. du suédois et du français.

Apologie des Hippocrates und seiner Grundsaetze. in-8°. *Leipzig*, *T. I.* 1789. *T. II.* 1792.

Neue litterarische Nachrichten für Aerzte, Wundaertze und Naturforscher, auf die Jahre 1788 *und* 1789 *; erstes bis viertes Quartal. in*-8°. *Halle*, 1789.

Dissertatio de historiâ doctrinæ medicorum organicæ. in-8°. *Halæ*, 1790.

Dissertatio de ulceribus virgæ. in-8°. *Halæ*, 1790.

Dissertatio de viribus medicaminum eorumque fatis. in-8°. *Halæ*, 1791.

Peter Anton Perenotti di Cigliano, Von der Lustseuche. in-8°. *Leipzig*, 1791 : trad. de l'italien.

Karl Peter Thunberg, Reisen in Africa und Asien, vorzueglich in Japon, waehrend der Jahre

1772 *bis* 1779. *in*-8°. *Berlin*, 1791 : trad. du suédois.

Wilhelm Buchan, *Hausarzneykunde*, *oder Anweisung wie man den Krankheiten durch eine schickliche Lebensart nicht nur vorbauen*, *sondern auch durch leichte Arzneymittel abhelfen soll. in*-8°. *Altenburg*, 1792 : trad. de l'anglais.

Van Kinsbergen, *Beschreibung von Archipelagus. in*-8°. *Leipzig*, 1792 : trad. du hollandais.

Die Schicksale der Mannschaft des Grossvenors nach ihrem Schiffbruche auf der Kueste der Kaffern im Jahre 1782. *in*-8°. *Berlin*, 1792 : trad. de l'anglais.

Bengt Bergius, *Ueber die Leckereyen. in*-8°. *Halle*, 1792 : trad. du suédois.

Historia litis de loco venœsectionis in pleuritide sœculo XVI imprimis habitœ ventilatur, *Dissertatio. in*-8°. *Halœ*, 1793.

Versuch einer pragmatischen Geschichte der Arzneykunde. in-8°. *Halle*, 1800—1803.

Beytraege zur Geschichte der Medicin. in-8°. *Halle*, 1794—1796.

Handbuch der Pathologie. in-8°. *Leipzig*, 1795—1797.

Robert Jackson, *Ueber die Fieber in Jamaika. in*-8°. *Leipzig*, 1796 : trad. de l'anglais.

Wilhelm Roscoe, *Lorenzo de Medicis*, *ein Beytrag zur Geschichte der Wissenschaften in Italien. in*-8°. *Berlin*, 1797 : trad. de l'anglais.

C. G. Selle, Medicina clinica, seu manuale praxeos medicæ, ex editione septimâ germanicâ in latinum translata. in-8°. *Berolini*, 1797.

Antiquitates botanicæ. in-4°. *Lipsiæ*, 1798.

Johann Friedrich Zuckert, Allgemeine Abhandlung von den Nahrungsmitteln. in-8°. *Berlin*, 1790.

J. P. Barthez, Neue Mecanik der willkührlichen Bewegungen der Menschen und der Thiere. in-8°. *Halæ*, 1800 : trad. du français.

Der botanische Garten der Universitaet zu Halle im Jahr 1799. *in*-8°. *Halle*, 1800.

Kritische Uebersicht des Zustandes der Arzneykunde in dem letzten Jahrzehend. in-8°. *Halle*, 1801.

Handbuch der Semiotik. in-8°. *Halle*, 1801.

Erster Nachtrag zu der Beschreibung der botanischen Gartens der Universitaet zu Halle. in-8°. *Halle*, 1801.

Anleitung zur Kenntniss der Gewaechse. Cet ouvrage se compose de plusieurs recueils de lettres : 1° *Von dem Baue der Gewaechse, und der Bestimmung ihrer Theile. in*-8°. *Halle*, 1802 ; 2° *Von der Kunstprache und dem System. in*-8°. *Halle*, 1802 ; 3°. *Einleitung in das Studium der kryptogamischen Gewaechse. in*-8°. *Halle*, 1804.

Geschichte der Medicin in Auszuege. in-8°. *Halle*, 1804.

Geschichte der Chirurgie. in-8°. *Halle*, 1805.

Floræ Halensis tentamen novum. in-8°. *Halæ*, 1806.

Mantissa prima floræ Halensis : addita novarum plantarum centuria. in-8°. *Halæ*, 1807.

Historia rei herbariæ. in-8°. *Amstelodami*, 1807. 1808.

Handbuch der Gesundheit und des langen Lebens. in-8°. *Halle*, 1808.

Institutiones medicæ. in-4°. *Halæ*, 1809.

On a en outre de Sprengel divers mémoires intéressans dans le Magasin médical de Baldinger, le Nouveau Magasin et le Répertoire de médecine légale de Pyl, les Nouveaux Actes de l'Académie des Curieux de la Nature, l'Almanach de Gruner, le Mercure allemand de Wieland, le Journal de botanique de Schrader, le Biographe, et les Annales de la Société des Naturalistes de Vettéravie. Enfin il est encore l'auteur de plusieurs préfaces, discours préliminaires, notes, etc., à des ouvrages dont les auteurs ou éditeurs, peu connus, désiraient s'étayer d'un nom célèbre.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

INTRODUCTION.

L'Histoire de la Médecine embrasse tout l'ensemble des changemens survenus à différentes époques dans cette science. Elle ne se borne donc point à retracer la vie des médecins célèbres, ni à énumérer et critiquer les ouvrages qui ont paru sur l'art de guérir en général, et sur chacune de ses branches en particulier. De là la nécessité, trop souvent méconnue, d'établir une distinction entre l'histoire proprement dite et la littérature de la médecine. La première examine d'une manière plus particulière les systèmes qui ont régné successivement, les méthodes sur lesquelles on a basé le traitement des maladies, et les révolutions que la théorie a éprouvées, aussi-bien que la pratique. Mais comme, pour bien connaître l'état maladif, il est nécessaire d'avoir aussi des notions exactes sur la santé, l'histoire de l'anatomie et de la physiologie se rattache à celle de la médecine restreinte dans les bornes que je viens de lui assigner. De même, le praticien ne pouvant se livrer à l'exercice de son art sans avoir étudié les qualités et les propriétés des corps qui nous entourent et qui agissent sur nous, cette histoire a encore des con-

nexions intimes avec celles de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle. Elle embrasse également l'étude des progrès de la matière médicale et de la pharmacie, parce qu'il ne suffit pas de bien distinguer les maladies pour les guérir, et qu'il faut de plus savoir choisir, préparer et mélanger les divers médicamens d'une manière convenable. Enfin, comme toutes les affections ne se ressemblent point, l'histoire de la médecine se divise en trois grandes sections, qui comprennent la thérapeutique, la chirurgie et l'art des accouchemens.

Exposer en un seul corps de doctrine les révolutions qu'ont éprouvées ces trois principales branches de l'art de guérir, c'est en écrire l'histoire générale, et tel est le but que je me suis proposé. Mais on conçoit sans peine qu'il est impossible de faire entrer dans un tableau de cette nature tous les détails relatifs aux changemens éprouvés par les branches de l'art, notamment par celles qui n'ont qu'un rapport indirect avec son objet principal. Ce soin doit être abandonné aux auteurs qui écrivent sur chacune d'elles en particulier. En effet, l'histoire de la circulation et de la saignée est bien plus importante pour l'histoire générale de la médecine, que celle de la théorie des couleurs, des découvertes faites en physique ou des doctrines chimiques, qu'il faut cependant indiquer, lorsqu'elles ont exercé une influence marquée sur la partie théorique ou sur la pratique de l'art de guérir.

L'histoire de la médecine doit être écrite dans un

ordre chronologique, c'est-à-dire, offrir la série des événemens les plus remarquables de la science, disposée suivant la succession des temps. Mais comme il règne une grande dissidence parmi les opinions relativement à l'âge du monde, lors de la naissance de Jésus-Christ, j'ai préféré, afin d'éviter les erreurs et les incertitudes, d'indiquer, pour l'histoire ancienne, les olympiades, ou les années qui ont précédé l'ère chrétienne. Cette histoire ne peut avoir d'utilité réelle que lorsqu'elle expose les divers événemens en liaison les uns avec les autres, qu'elle développe les causes auxquelles ils doivent naissance, et qu'elle indique les effets qui en sont résultés. Il s'ensuit nécessairement que la chronologie doit être soumise à la même marche générale. C'est ainsi qu'il faut poursuivre l'école de Paracelse jusque dans les temps modernes, quoiqu'on soit ensuite obligé de rétrograder d'un siècle entier. La géographie se trouve absolument dans le même cas : car on ne peut tracer l'histoire de la médecine d'un pays, ou d'une nation en particulier, que lorsqu'elle est, chez cette nation ou dans ce pays, entièrement indépendante de celle des autres peuples. Par exemple, la médecine des anciens Egyptiens est tout-à-fait isolée, et ne dépend en rien de celle des nations qui florissaient à la même époque; mais il serait ridicule de vouloir séparer l'histoire de la médecine des Espagnols, de celle des Italiens et des Français.

La marche de la civilisation pouvant seule expliquer

l'origine, les progrès et la décadence des sciences en général, on doit, si l'on veut rendre l'histoire de la médecine réellement utile et instructive, observer avec attention le développement progressif de l'esprit humain, afin de bien concevoir les différentes doctrines médicales, de pénétrer le but des tentatives, même inutiles, faites pour parvenir à la vérité, et de rectifier le système qu'on a soi-même embrassé. On s'exposerait à être accusé d'inconséquence, si l'on croyait pouvoir parvenir à ce but en se contentant de développer les causes et les résultats des opinions et des méthodes pratiques : car il est souvent impossible de découvrir les ressorts secrets qui font marcher les sciences vers leur perfection ou leur décadence. Quelquefois nous trouvons sans peine les causes prochaines des événemens, mais il n'appartient qu'à de rares génies d'en apercevoir les causes éloignées.

L'histoire de la civilisation (1) et des progrès de l'esprit humain paraît être la véritable base de celle des sciences en général, et de la médecine en particulier. En effet, elle seule peut nous expliquer pourquoi une révolution scientifique est arrivée de telle manière plutôt que de telle autre. Eclairé par son flambeau, on ne craint point de s'égarer dans le chemin de l'erreur, on apprécie à sa juste valeur la médecine tant

(1) J'appelle *civilisation*, le passage de l'homme en général, ou d'une nation en particulier, de l'état grossier et sauvage à celui de la vie sociale, qui suppose le développement des facultés intellectuelles. Voyez *Adelung's Versuch*, etc.; c'est-à-dire, Essai d'une histoire de la civilisation du genre humain. in-8°. Leipsick, 1782.

vantée des Égyptiens et des Chinois, on considère celle des Grecs sous le point de vue qu'il importe de l'envisager, on cesse enfin de regarder l'apparition d'Hippocrate comme un phénomène surnaturel, et on ne voit plus dans la réforme salutaire opérée par ce grand homme, qu'une suite nécessaire d'un concours infini de circonstances.

La philosophie est à certains égards la mère de la médecine, et le perfectionnement de l'une est inséparable de celui de l'autre. En combinant l'histoire de ces deux sciences, nous apprenons à connaître quelles furent, dans chaque siècle, l'étendue des connaissances, les opinions dominantes, et le génie de l'art. Les médecins, en effet, ont presque toujours emprunté leurs théories aux philosophes. Si la fureur des démonstrations régnait dans les écoles de ceux-ci, ceux-là suivaient fidèlement la même marche, et cherchaient, par un étalage de grands mots et d'expressions fastueuses, à donner à leurs preuves une évidence qu'elles n'avaient pas, et qu'elles ne pouvaient jamais acquérir. Dès que les philosophes commencèrent à introduire un scepticisme critique dans toutes les connaissances humaines, les médecins furent aussi les premiers à n'admettre aucun principe qui ne fût le résultat d'observations fidèles.

Plus on consacre d'attention à l'histoire de la médecine, et plus on apprend à juger les opinions dominantes de chaque siècle d'après l'esprit qui régnait alors dans les écoles de philosophie. Le système d'Hoffmann a été aussi évidemment la suite de la philoso-

phie de Leibnitz, que le système chémiatrique du siècle dernier, celle des dogmes de Descartes. De même, plusieurs des essais tentés par les modernes tiennent à la philosophie critique. Mais toutes ces théories médicales, élevées sur les principes philosophiques, tombent avec le temps dans l'oubli, et le ton dogmatique des iatrophilosophes n'étonne point le médecin qui s'est familiarisé avec les révolutions de son art.

Il faut que l'histoire de la médecine soit écrite sans partialité; celui qui s'y consacre ne doit embrasser aucun système, ni partager aucune opinion, mais être éclectique dans toute la force du terme. Cependant, comme on ne saurait interdire l'accès de son cœur à la vérité, il est impossible que la narration ne se ressente pas un peu des dispositions de l'historien, lorsqu'il relève des erreurs grossières, ou signale de grandes découvertes et d'importantes vérités.

Pour bien écrire cette histoire, il faut avoir lu les principaux écrivains de chaque siècle, afin de pouvoir juger de l'esprit du temps; mais, pour que cette lecture soit profitable, il faut aussi mettre de côté toute opinion particulière, imiter la conduite d'un homme tout-à-fait étranger à la science, mais guidé par la saine raison, parcourir alors les écrits des médecins, s'identifier pour ainsi dire avec eux, approfondir l'esprit du siècle, et saisir les idées de chaque auteur comme aurait pu le faire un de ses contemporains. L'historien doit n'avoir de préférence ni pour la médecine des anciens, ni pour celle des modernes, mais savoir apprécier les avantages de chaque siècle, et en exposer

les défauts avec la même impartialité. Tracée d'après ce plan, l'histoire de la médecine est le véritable flambeau de la vérité, et la source la plus féconde d'instruction.

Si on veut la rendre réellement utile, on doit, en même temps que les révolutions des sciences, les théories et les systèmes, exposer toutes les circonstances accessoires qui peuvent y avoir rapport. C'est pourquoi il faut retracer la vie des médecins, mais seulement en manière d'incident. Il n'est pas moins nécessaire d'y joindre l'indication des livres qui renferment les différentes doctrines.

Les sources de cette histoire sont les ouvrages des médecins de tous les siècles ; mais il est essentiel d'en user avec discrétion, de bien s'assurer de l'authenticité des livres, et de connaître parfaitement la langue dans laquelle ils sont écrits. La critique est donc une étude importante, indispensable même pour l'historien. La médecine des Arabes nous fournit une preuve frappante des erreurs dans lesquelles on peut tomber lorsqu'on n'a que des connaissances vulgaires. Les auteurs de cette nation ne sont en effet connus de la plupart des praticiens que par les traductions les plus infidèles que l'on puisse imaginer. De là viennent les fausses idées qu'on se forme ordinairement de l'état de la médecine arabe. C'est également pour n'avoir pas soumis les ouvrages d'Hippocrate à une critique judicieuse, qu'on a fait remonter l'origine de l'anatomie jusqu'à l'époque de ce grand homme, et que l'on a commis une foule d'autres erreurs non moins grossières.

Un devoir sacré pour l'historien, c'est de puiser autant que possible dans les sources elles-mêmes; autrement il devient un simple compilateur dont l'ouvrage plaît aux curieux, mais ne satisfait pas le véritable savant. Cette étude des sources est pour lui ce que l'observation de la nature est pour le naturaliste. Combien ne serait pas défectueux un système de botanique inventé par un homme qui n'aurait étudié les végétaux que dans les livres, les descriptions des autres ou les herbiers! De pareilles recherches sont pénibles, il faut l'avouer: elles supposent des connaissances très-vastes dont on ne peut exiger la réunion chez tous les écrivains; mais celui à qui elles manquent, quelles que soient d'ailleurs l'élégance et la pureté de sa diction, doit se contenter du simple titre de compilateur, sans aspirer à celui d'historien.

On trouve dans les historiens, et même dans les poëtes de l'antiquité, quelques faits épars qui peuvent répandre du jour sur l'histoire de la médecine, particulièrement sur celle de son origine; mais on ne doit profiter de leurs travaux qu'avec la plus sévère critique.

Le véritable talent de l'historien consiste à savoir réunir les faits qu'il a découverts, de manière à en former un enchaînement qui réunisse la clarté à la véracité. La science de l'histoire exige donc le concours de toutes les facultés de l'âme pour pouvoir retracer des vérités utiles. Elle suppose non-seulement l'art de rassembler les faits plus ou moins connus, et de les rattacher convenablement les uns aux autres, mais

surtout le talent d'en tirer avec facilité des conclusions exactes, et de les faire paraître sous le jour le plus favorable.

La gloire qu'on acquiert en cultivant cette science est infiniment supérieure et préférable à celle toujours équivoque et précaire des fondateurs de systèmes nouveaux. Ces novateurs paraissent et disparaissent comme des météores éphémères : l'histoire seule, après des siècles, tire leurs noms de l'oubli, et, la balance en main, prononce irrévocablement sur leur mérite.

Le nombre des auteurs qui ont possédé cet art difficile, a toujours été fort petit, et certainement il s'en est bien plus trouvé chez les Grecs et les Romains que parmi les modernes. Cependant, s'il m'est permis de nommer quelques-uns de ces derniers, j'avouerai que Machiavel, Hume, Gibbon, Jean Müller et Spittler, ont possédé le talent historique au degré le plus éminent. Winkelmann, dans son *Histoire des Beaux-Arts*, et Tiedemann, dans celle *de la Philosophie*, nous ont également donné des modèles aussi précieux qu'inimitables.

Comme dans l'histoire tout raisonnement doit être établi sur des faits positifs, il est essentiel de toujours bien fixer ces faits avant de hasarder le moindre jugement sur la marche des événemens. Une des folies à la mode dans notre siècle, c'est de prétendre introduire une certaine unité dans l'histoire par le simple raisonnement, sans avoir examiné ni posé les faits, et sans avoir étudié les sources où l'on peut les puiser. En effet, il est bien plus facile et plus com-

mode de donner un libre essor à son imagination, et de construire sans peine de frêles édifices, que de consacrer des efforts infinis à se procurer la connaissance exacte des faits qui doivent être considérés comme la base inébranlable de tout monument historique. Il est vrai que plus ces sortes d'entreprises sont faciles, et moins aussi l'exécution a de mérite.

L'histoire des sciences, conforme au plan que je viens de tracer, est pour nous de la plus haute utilité. Elle nous prémunit contre tout jugement injuste, et nous apprend que, même dans les opinions les plus disparates et les plus étranges, l'historien impartial fait d'importantes découvertes : car souvent les systèmes les plus absurdes ont servi, en faisant ressortir des vérités négligées ou depuis long-temps oubliées. La partialité est ordinairement la mère de l'intolérance; mais l'histoire nous enseigne à accorder notre indulgence à ceux dont les opinions diffèrent des nôtres, et à savoir apprécier ce que leurs écrits peuvent contenir de bon. L'historien sera toujours tolérant envers celui qui ne partage pas sa façon de penser, car il sait combien, malgré toutes les précautions, l'esprit humain est sujet à s'égarer. Un troisième avantage de l'histoire des sciences, et un des plus grands, c'est qu'elle nous apprend à nous défier de nos propres forces, et qu'elle nous inspire des sentimens modestes. Elle nous démontre qu'une confiance trop aveugle dans nos opinions est presque toujours une preuve de leur fausseté, ou de la faiblesse des bases sur lesquelles elles reposent. En l'étudiant, on se persuade avec Pyrrhon

d'Elée, que le moyen d'approfondir est de suspendre son prononcé, et que le parti le plus sage est de voir toutes les opinions avec l'œil de l'indifférence, sans en adopter aucune. On répète alors aux présomptueux dogmatistes ces paroles remarquables des sceptiques: « L'argument que vous alléguez aujourd'hui n'était « d'aucun poids avant la naissance de son inventeur. « Bien d'autres avaient une grande force d'esprit avant « que quelqu'un s'élevât pour en développer l'im- « portance. Il est donc possible que les raisons qui « doivent renverser cet argument existent déjà, « quoiqu'elles ne soient pas encore parvenues à notre « connaissance. Si nous ne sommes point actuellement « en état de répondre à votre démonstration, il ne « faut cependant pas avoir beaucoup de confiance « dans sa valeur. Au contraire, la réflexion que nous « venons de faire doit abaisser votre orgueil, et vous « inspirer une juste défiance des preuves qui vous « paraissent les plus irréfragables (1). »

Nous apprenons encore dans l'histoire des sciences à connaître les erreurs des autres, et à éviter les routes qui pourraient nous y conduire nous-mêmes. Lorsque nous apercevons combien on a nui aux progrès des lumières en négligeant l'observation pour se livrer à de frivoles spéculations, nous sommes contraints, si pourtant nous cherchons de bonne foi la vérité, d'interdire à notre esprit toute espèce de subtilité et de raisonnement, pour ne plus nous en tenir qu'à l'expérience.

(1) *Sext. Empir. Pyrrhon. Hypotyp. liv. I., c.* 13, *pag.* 34.

Enfin, un dernier avantage de cette histoire, c'est de former et d'orner notre esprit. Elle nous procure une foule de connaissances qu'on ne saurait recueillir ailleurs, ni utiliser d'une manière aussi avantageuse. L'étude aride de la scolastique et de la fausse philosophie du Talmud ne peut offrir d'intérêt qu'au véritable historien, qui, au milieu de la plus grande confusion, sait y démêler quelques étincelles de vérité.

Pour rendre plus facile l'étude de l'histoire de la médecine, il faut la diviser en certains périodes, d'après les époques principales tirées de l'histoire générale du monde, où de celle de l'art en particulier. Voici quels sont ceux que j'admets :

I. Expédition des Argonautes..........	1273 — 1263 ans av. J.-C. suivant Petau, Gatterer et Carli.......	I. Premières traces de la médecine grecque.
II. Guerre du Péloponèse.............	432 — 404 ans av. J.-C.	II. Médecine d'Hippocrate.
III. Etablissement de la religion chrétienne..	30 ans ap. J.-C.	III. École des méthodistes.
IV. Emigration des hordes de barbares.....	430 — 530	IV. Décadence de la science.
V. Croisades.........	1096 — 1230	V. La Médecine arabe au plus haut point de splendeur.
VI. Réforme de Luther.	1517 — 1530	VI. Rétablissement de la médecine grecque et de l'anatomie.
VII. Guerre de 30 ans.	1618 — 1648	VII. Découverte de la circulation, et réforme de Vanhelmont.
VIII. Règne de Frédéric-le-Grand.	1740 — 1786	VIII. Haller.

Certainement on peut faire de nombreuses objections contre ces époques, et moi-même j'en reconnais l'insuffisance; mais je me suis toujours bien trouvé de les avoir adoptées. Il est bon de faire observer aussi qu'avant la première, nous remarquons déjà quelques traces de la médecine chez les anciens peuples.

Je vais maintenant hasarder un exposé rapide et succinct de l'histoire entière de l'art de guérir.

Le titre de science, c'est-à-dire d'ensemble coordonné de vérités déduites les unes des autres, fut donné pour la première fois à la médecine dans l'ancienne école dogmatique, fondée quatre cents ans avant Jésus-Christ, par les premiers successeurs d'Hippocrate, Thessalus, Dracon et Polybe.

Avant cette époque, les connaissances grossières que la nation encore peu civilisée des Grecs possédait sur les maladies et l'art de les guérir, avaient été conservées par un concours heureux de circonstances, entre autres par l'usage où l'on était de tracer sur des tables votives les résultats des simples observations que l'on faisait, et des cures opérées dans les temples. La philosophie avait même déjà commencé, malgré son état d'enfance, à s'approprier la partie théorétique de la médecine, et à la traiter, indépendamment des observations recueillies jusqu'alors, d'une manière conforme à ses opinions dominantes.

Hippocrate fit le premier connaître le véritable point de vue sous lequel on devait la considérer. Il la sépara de la philosophie scolastique, rassembla les observations conservées dans les temples et celles que lui-

même avait faites, fixa les règles générales de la science, et acquit surtout une gloire immortelle par son excellente méthode de traiter les maladies aiguës.

Ses successeurs immédiats se pénétrèrent si peu de l'esprit qui l'animait, et s'écartèrent tellement de la route qu'il avait suivie, qu'ils ne tardèrent pas à céder au torrent de leur siècle, et qu'ils appliquèrent la philosophie de Platon à la médecine, avec laquelle le péripatétisme, l'épicuréisme et le stoïcisme s'amalgamèrent aussi peu de temps après.

Alexandrie fut pendant plusieurs siècles la seule école où se formassent les médecins. C'est dans cette ville surtout que l'art de guérir fut cultivé d'après les dogmes du philosophisme. Elle devint un tissu de vaines subtilités retracées dans le jargon de l'école, et de discussions frivoles dictées par l'esprit de controverse. Alexandrie fut, il est vrai, le berceau de l'anatomie; mais cette science n'inspira pas un enthousiasme de longue durée. Elle s'occupait d'objets trop matériels et trop réels pour des esprits habitués à ne donner de prix qu'à la légèreté et à la frivolité.

Fatigués de ces interminables discussions indignes d'un art aussi sublime, et encouragés par l'exemple des sceptiques, les empiriques entreprirent d'arracher une seconde fois la médecine à la philosophie, afin de la rendre plus utile au genre humain. Leur école donna naissance par la suite à celle des méthodistes, qui cherchèrent à concilier ensemble le dogmatisme et l'empirisme, et à fixer les principes généraux de l'art de guérir.

Alors on vit paraître Galien, le plus savant de tous les médecins de l'antiquité. Il s'efforça d'introduire un dogmatisme sévère en médecine, et de donner à cette dernière une apparence scientifique, empruntée presque entièrement à l'école des péripatéticiens. Le nombre prodigieux de ses écrits, l'ordre systématique qui y règne, et l'élégance du style entraînèrent, comme par un charme irrésistible, les médecins indolens qui lui succédèrent, de sorte que, pendant plusieurs siècles, son système fut considéré comme inébranlable.

A l'époque désastreuse où la barbarie fit ployer le monde entier sous sa verge de fer, où la science, exilée dans les cloîtres, se bornait à quelques copies informes des anciens, et à des commentaires scolastiques sur leurs ouvrages, l'art de guérir jeta encore une lueur faible et languissante dans les écoles des Arabes, où il était entretenu par l'étude des anciens, et par quelques tentatives, à la vérité insignifiantes, faites dans l'intention d'observer la nature elle-même.

Enfin, au quinzième siècle, le commerce florissant, l'étude approfondie de l'antiquité, et la culture des beaux-arts ramenèrent les lumières en Italie. Peu à peu on réussit à mieux saisir l'esprit des écrits d'Hippocrate, et on revint insensiblement à l'observation de la nature, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie. L'anatomie fut cultivée avec le zèle le plus ardent, et l'étude des maladies aurait certainement porté la médecine à son plus haut point de per-

fection, si l'esprit de réforme répandu généralement dans le seizième siècle n'avait pas produit le système de Paracelse qui bouleversa toute la science, qui, aux qualités élémentaires de Galien, substitua les élémens chimiques comme autant de démons, et qui fit reparaître toutes les absurdités théosophiques et théurgiques de la cabale.

La médecine fut délivrée de ces entraves dans le dix-septième siècle par Vanhelmont, et plus encore par Sylvius. On attacha alors une importance extrême au mélange des humeurs. La précieuse découverte de la circulation du sang par Harvey porta le dernier coup au système de Galien, et acheva de le faire écrouler. Mais cette découverte et la philosophie de Descartes donnèrent naissance au système iatromathématique, qui, malgré les efforts des Newtonistes, fut bientôt abandonné à cause des immenses difficultés dont il était hérissé.

Cependant Sydenham, guidé par la philosophie de Bacon, cherchait à relever l'ancienne école empirique, que plusieurs circonstances, telles que l'introduction de médicamens nouveaux, celle du quinquina surtout, la popularité de la philosophie, le développement de l'esprit et du bon goût, et enfin la conviction intime de l'importance de la méthode d'observation, contribuèrent à répandre, en même temps qu'elles lui assurèrent une longue durée pendant le cours du dix-huitième siècle.

Stahl et Hoffmann avaient fondé, vers la fin du précédent, l'école dogmatique moderne. Le système

psycologique du premier reposait sur les idées mystiques du temps, et la pathologie nerveuse d'Hoffmann, sur la doctrine des monades de Leibnitz. Tous les systèmes dynamiques modernes, même celui de Brown, ne sont que des modifications de ce dernier; seuls ils dominèrent à la fin du dix-huitième siècle. Cependant l'école empirique de Sydenham comptait encore un grand nombre de sectateurs, et la secte chémiatrique avait aussi conservé quelques partisans zélés.

SECTION PREMIÈRE.

Origine de la Médecine.

L'origine de la médecine remonte jusqu'à l'enfance de l'espèce humaine, époque dont il ne nous reste aucun monument historique, et sur laquelle nous n'avons que des traditions fabuleuses. Nous sommes donc réduits aux seules conjectures que la nature et les besoins de l'homme, dans l'état sauvage, nous permettent de hasarder.

On ne saurait disconvenir que la plupart des maladies internes qui nous affligent, ne soient le résultat du luxe et des besoins que nous nous sommes créés. Il est donc naturel de penser que, dans les premiers temps de la société, le nombre en était fort peu considérable, et que, très-probablement aussi, les affections externes guérissaient d'elles-mêmes, sans qu'il fût nécessaire de recourir à aucun médicament (1).

L'homme, tel qu'il sort des mains de la nature, est disposé à admettre un individu plus ou moins rapproché de lui partout où il aperçoit du mouvement, et à présumer surtout l'existence d'un être animé, quand il remarque, dans les corps qui l'entourent, des changemens inexplicables pour son esprit borné. Il a donc dû croire d'abord que les maladies

(1) *Plato, Politic. ed. Basil. in-fol.* 1534. *lib. III, pag.* 398. —Rousseau, Emile, ed. Deux-Ponts, 1782. tom. 1. p. 35-88. —*A. G. Camper, Abhandlung*, etc.; c'est-à-dire, Traité des maladies qui affectent l'homme et les animaux. in-8°. Lingen, 1787.

lui étaient envoyées par des divinités courroucées, et attribuer, au contraire, sa guérison à des dieux propices et bienfaisans. Regardant les premières comme des êtres de son espèce, il a cherché à apaiser leur colère en leur consacrant ce qu'il possédait de plus précieux. Ainsi il leur offrit l'élite de ses troupeaux, et ses fruits les plus délicats. Apaisé par ces holocaustes, le dieu lui apparaissait en songe, et lui indiquait les moyens dont il devait faire usage pour se délivrer de ses maux.

La divinité dont l'intervention avait opéré le plus grand nombre de cures, fut ensuite honorée comme le génie tutélaire de la santé. Mais, bientôt, les prêtres, abusant de la crédulité des peuples, leur insinuèrent que le dieu ne révélait ses secrets qu'à eux seuls. Ils s'arrogèrent le pouvoir de percer le voile mystérieux de l'avenir, et les pratiques, les cérémonies les plus ridicules, furent les moyens dont ils se servirent pour capter les esprits, et assurer leur empire. C'est ainsi que, de nos jours même, les jongleurs de l'Amérique, et les Schamans de la Sibérie, sont à la fois prêtres et médecins. Souvent il suffisait, pour parvenir à la dignité sacerdotale, et pour en recueillir les priviléges, d'être atteint de maladies convulsives ou de démence, ou seulement de simuler ces affections. La superstition ne manquait pas de voir, dans les paroles inintelligibles que les malades prononçaient pendant leurs accès, avec une sorte d'inspiration, autant d'oracles auxquels on trouvait ensuite une interprétation favorable ou défavorable (1).

Les ministres du culte avaient soin de placer les temples dans des lieux salubres, et savaient tellement exalter, par des vapeurs excitantes, des jeûnes, ou

(1) *Kurt Sprengel*, *Apologie des*, etc.; c'est-à-dire, Apologie d'Hippocrate, part. II. p. 610. 611.

des cérémonies imposantes, l'imagination de ceux qui venaient les visiter, que la guérison était toujours attribuée à la seule puissance de la divinité qu'ils desservaient. Si le malade n'éprouvait aucun soulagement, ou bien il avait négligé les pratiques nécessaires pour apaiser le courroux des dieux, ou bien c'était un criminel sur la tête duquel le ciel appesantissait son bras vengeur.

A l'égard des divinités elles-mêmes, c'étaient, ou des êtres naturels, comme le soleil et la lune dont l'influence suffit pour rétablir la santé, ou des idoles et des fétiches, ou des hommes devenus célèbres par leurs actions éclatantes et leurs cures miraculeuses, tels qu'Esculape, Mélampe, Hercule, etc., ou enfin, des symboles de ces êtres bienfaisans, semblables à ceux du soleil et de la lune, Isis et Osiris, chez les anciens Égyptiens. Mais il est nécessaire de remarquer que l'adoration de ces derniers symboles exige, pour devenir générale et populaire, un certain degré de civilisation qu'on ne peut s'attendre à trouver chez une nation grossière et encore sauvage. Il n'est donc pas à présumer que les fables des Égyptiens et des Grecs fussent allégoriques, et qu'il existât chez ces peuples une religion philosophique fort ancienne, dont on ne dévoilait le mystère qu'aux initiés, sous le sceau du plus profond secret. Il suffit de connaître les explications physiologiques et morales que Plutarque et plusieurs autres écrivains nous ont données de ces fables, pour concevoir combien l'origine en est récente, et pour être convaincu que des philosophes seuls ont pu envelopper la vérité d'un voile aussi mystérieux. Lorsque, dans le cours de cet ouvrage, je parcourrai l'histoire de chaque peuple en particulier, j'aurai souvent occasion de développer ce que je ne fais qu'indiquer sommairement ici.

Il n'est pas difficile non plus de comprendre qu'on a dû faire dans les temples une foule de remarques intéressantes sur les efforts salutaires de la nature et sur l'action des médicamens. Comme l'imagination exaltée des malades, et la simplicité du genre de vie des premiers hommes, rendaient nécessairement les forces de la nature plus actives que chez nous, ce culte superstitieux dut fournir des observations nombreuses sur les phénomènes critiques des maladies. En effet, c'est à lui que nous devons les plus anciennes et les plus exactes sur les affections auxquelles l'homme est sujet. A l'égard des vertus des médicamens, ce furent le hasard ou l'instinct des malades qui en procurèrent la première connaissance (1).

(1) On sait que les personnes atteintes d'une fièvre putride désirent vivement les acides, que les harengs plaisent beaucoup aux leucorrhoïques, et que la dyssenterie se caractérise par une appétence particulière pour les raisins. C'est le hasard qui nous a enseigné les propriétés du quinquina, de l'ellébore et d'une foule d'autres remèdes. Pour se convaincre des ressources que déploie souvent la nature, il ne faut que se rappeler la cure d'une carie de la colonne vertébrale, avec paralysie des extrémités inférieures, citée par Pott, et celle d'un tic douloureux de la face, rapportée par Pujol. Les anciens, et même les modernes, ont prétendu que les animaux nous avaient dévoilé les vertus de certains remèdes, et l'ûtilité de plusieurs opérations. Quoique je ne disconvienne point du fait, je n'en demeure pas moins convaincu qu'on a beaucoup trop exagéré le résultat de ces observations : car, parmi le grand nombre d'histoires de ce genre que Pline, AElien et Aristote rapportent, il en est fort peu qui aient la moindre apparence de vérité. (*Anatolii Democriti fragm.* Περὶ συμπαθειῶν καὶ ἀντιπαθειῶν : *in Fabric. Bibl. græc. lib. IV, c.* 29.) Dans beaucoup de pays, la nature a placé des médicamens indigènes propres à combattre les maladies endémiques, et dont les nations, même les plus sauvages, connaissent l'efficacité. Ainsi, plusieurs espèces de cochléaria guérissent le scorbut dans le nord de l'Europe : le *Polygala Senega* est un antidote précieux, dans l'Amérique septentrionale, contre la morsure du serpent à sonnettes ; sous les tropiques, on emploie avec succès le suc de limon et de plusieurs autres fruits, soit à l'intérieur, dans les maladies aiguës, soit à l'extérieur, pour changer l'aspect de certains ulcères d'un mauvais caractère ; quelques espèces de lézards servent, dans le royaume de Guatimala, pour guérir la lèpre qui y est fort commune ; le curcuma fournit aux Brésiliens un excellent remède contre le venin du gecko ; dans le Schirwan, le pétrole est appliqué avec avantage à la cure des fractures, etc. C'est ainsi que les peuples les moins policés se créent une espèce de médecine indigène, dont les effets sont souvent surprenans.

Les hommes se sont attachés à guérir les lésions extérieures, les plaies, les luxations et les ulcères, bien avant de songer à traiter les maladies internes et aiguës, dont la cause ne tombe point sous les sens, et qu'ils ne pouvaient par conséquent attribuer qu'à la colère des dieux. L'art de guérir les affections externes semble être en effet beaucoup plus à la portée des nations peu policées (1). Aussi la chirurgie peut-elle se glorifier d'une origine plus reculée que la médecine, si, toutefois, on fait abstraction des instrumens, et si on la borne à l'application des herbes, à l'emploi des décoctions végétales, et à l'usage de certaines eaux minérales.

Les modernes semblent avoir voulu accorder une sorte de supériorité à celle des deux branches de l'art de guérir qui a été pratiquée la première. Mais, outre que l'histoire ne constate la plus haute antiquité ni de l'une ni de l'autre, il est ridicule, quand même le fait serait avéré, d'accorder la prééminence à l'une d'entre elles, uniquement parce qu'elle aurait été cultivée de meilleure heure. Je ne sais trop ce que l'on pourrait répondre à celui qui raisonnerait de la manière suivante : « Il y a lieu de croire que la « chirurgie remonte à une époque plus reculée que « la médecine ; car elle est pratiquée par les nations « sauvages, tandis que celle-ci est entièrement né- « gligée chez elles, ou ne consiste que dans un tissu « de pratiques routinières et superstitieuses. La chi- « rurgie n'exige que de la dextérité et le juste emploi « des sens qui nous ont été accordés par la nature. « La médecine, au contraire, supposant une civilisa- « tion déjà fort avancée, mérite plus de considération, « et a une influence plus prononcée. »

La marche suivie dans cette discussion par les deux

(1) Vaillant cite un trait qui prouve combien les Hottentots sont habiles dans le traitement des fractures.

partis, décèle un dénûment absolu de preuves, auxquelles il est impossible de suppléer par des sophismes et des opinions arbitraires.

Haller, pour démontrer la priorité de la médecine, se fonde principalement sur l'influence nuisible que le climat et les saisons exercent, ainsi que sur le petit nombre d'armes offensives en usage chez les peuples naissans. Il n'a pas réfléchi que l'homme nouvellement sorti des mains de la nature résiste beaucoup mieux que nous aux intempéries de l'atmosphère, et que les armes ne sont pas indispensables pour concevoir l'existence des affections chirurgicales dans les temps les plus reculés, puisqu'une chute, la marche sur un sol couvert de ronces, la morsure des animaux, etc. pouvaient en susciter un grand nombre.

Les raisons que Brambilla (1) allègue en faveur de l'ancienneté de la chirurgie sont trop absurdes pour mériter que je m'arrête à les réfuter. Je me contenterai donc de citer quelques-unes de ses phrases. « L'Écriture « sainte nous apprend que Tubalcain inventa l'art de « travailler le fer et les autres métaux, dont il fa- « briqua non-seulement des ustensiles domestiques, « mais encore des instrumens propres à cautériser dans « certaines maladies, et plusieurs machines pour la « réduction des fractures. Il suffit de lire l'histoire « des patriarches pour se convaincre qu'ils ont aussi « pratiqué la chirurgie...... Chiron, qui a donné « son nom à cet art bienfaisant, est le premier qui « l'ait exercé d'une manière méthodique...... Sextus « Empiricus prétend que les anciens appelaient leurs « médecins *Iatros*, nom dérivé d'un mot grec qui « signifie flèche ou javelot...... Quelques malades sus-

(1) *Abhandlungen*, etc. c'est-à-dire, Mémoires de l'Académie impériale Joséphine médico-chirurgicale de Vienne. in-4°. Vienne, 1787, tom. 1, introduction, p. XIII — XVII.

« pendaient dans les temples d'Esculape des tables
« sur lesquelles étaient tracés leurs noms et les
« moyens curatifs dont ils s'étaient servis. D'autres
« gravaient des récits semblables sur des colonnes
« ou des plaques de marbre ; usage qui s'introduisit
« ensuite dans les temples d'Isis et d'Hygée. » Je le
demande, doit-on combattre sérieusement un auteur qui parle de l'histoire ancienne avec tant d'ignorance ?

D'après l'opinion que je me suis formée sur l'origine de la médecine, cette science a pris naissance chez toutes les nations indistinctement : car l'homme, dans l'état de nature, se ressemble, à quelques légères différences près, sur tous les points de la surface du globe. Mais la manière dont on pratiquait l'art de guérir dans l'enfance de la société, ne mérite à proprement parler pas le nom de science médicale, puisque cette dernière demande de grandes connaissances et une méditation profonde. Elle exige que l'on s'attache à découvrir les causes des maladies, qu'on cherche dans la nature les moyens propres à les guérir, et qu'on raisonne la manière d'administrer ces derniers : opérations qui supposent au moins qu'on a de quoi satisfaire aux besoins les plus pressans, parce que l'homme ne s'applique à cultiver son esprit qu'après avoir assuré son existence. Suivant Horapollo (1), les Égyptiens représentaient la science par un crible, de l'encre et un roseau : on écrit avec le roseau et l'encre; quant au crible, il indique que ceux dont la subsistance est assurée, peuvent seuls se consacrer aux sciences. Voilà pourquoi, chez ce peuple, le mot *sbo*, désignant une honnête aisance, signifiait aussi science.

(1) *Hieroglyphica*, *ed. Paaw. in-4°. Trajecti ad Rhenum*, 1727, *lib. 1*, *c.* 38, *p.* 52.

Je m'engagerais dans des détails qui m'éloigneraient trop de mon but, en voulant examiner si la science médicale est née dans un seul pays, et s'est ensuite répandue dans les autres, ou si elle a pris également naissance chez tous les peuples. Je suis très-disposé à admettre la première opinion, car l'histoire démontre que l'étude de la médecine a commencé chez les Grecs, qui en ont inspiré le goût aux autres nations. Cependant on ne saurait douter que les théories, en tant qu'elles reposent sur l'observation, n'aient pu naître chez tous les peuples sans distinction ; mais, lorsque les systèmes et les méthodes de traitement sont la suite de spéculations ou de conjectures, on est en droit d'en aller chercher la source chez les nations où on les rencontre d'abord, et d'où l'histoire nous prouve qu'on les a tirés. Néanmoins Plessing (1) est allé beaucoup trop loin en assignant une seule et même patrie à toutes les connaissances humaines.

J'aurai soin, dans la suite, d'éclaircir par des exemples les principes que je ne fais ici qu'effleurer. Je les crois applicables à l'histoire générale de la médecine : l'expérience, au moins, m'a convaincu de l'utilité qu'on en peut retirer.

(1) *F. V. L. Plessing*, *Memnonium*, *in*-8°, *Lipsiæ*, 1787. *T.* 1, *p.* 116.

SECTION SECONDE.

ÉTAT DE LA MÉDECINE CHEZ LES PEUPLES LES PLUS ANCIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Médecine des Égyptiens avant Psammétique.

Il n'est pas de pays où les institutions sociales et les sciences datent de plus haut qu'en Egypte. L'Inde seule semblerait lui disputer cet avantage d'après l'incroyable antiquité à laquelle les habitans de cette vaste péninsule font remonter la chronologie de leur histoire, et d'après les monumens extrêmement anciens qu'on y a trouvés (1) ; mais on peut élever, contre les conclusions que les modernes ont tirées de ces découvertes, bien des doutes sur lesquels je reviendrai dans le chapitre troisième de cette section. On voit encore aujourd'hui en Egypte des monumens dont l'origine se perd dans la nuit des temps fabuleux. Les traditions sacrées des Israélites, qui sont les plus anciennes données historiques que nous possédions, démontrent que la civilisation avait déjà acquis un certain degré de perfection chez les Egyptiens, à une époque où tous les peuples contemporains qui nous sont connus menaient encore une vie errante ou nomade.

Il n'entre pas dans mon plan de discuter si Ples-

(1) *Wilford, in Asiatic*, etc. c'est-à-dire, Recherches Asiatiques, vol. III, p. 295 — 468. — *Melanderhjelm, in Vitterhets*, etc., c'est-à-dire, Mémoires de l'Académie de Stockholm, t. V, p. 1 — 100.

sing a eu tort ou raison de prétendre que l'Egypte est le seul pays où l'homme ait pu commencer à se policer, et je me bornerai à rapporter les principales preuves sur lesquelles il appuie son assertion : 1o l'homme n'embrasse jamais de son propre mouvement l'état policé, parce que le commencement de la civilisation est le tombeau de la liberté dans laquelle il fait consister son bonheur. Il faut donc que la nécessité le contraigne à se soumettre aux lois sociales. 2° Ces circonstances ne purent se rencontrer qu'en Egypte, parce que les inondations du Nil, l'isolement, les bornes étroites du pays, et la fertilité du sol, engagèrent l'homme à s'y livrer aux travaux de l'agriculture qui ne demandaient pas beaucoup de peine, et qui lui offraient l'unique moyen assuré de pourvoir à tous ses besoins (1).

Cependant l'ancienne constitution de l'Egypte ne doit pas plus être regardée comme originaire de cette belle contrée, que l'état où les Grecs y trouvèrent les sciences à l'époque où ils commencèrent à avoir des relations avec le peuple qui l'habitait. En effet, les traditions conservées parmi les nations de l'Ethiopie (2) constatent que l'Egypte était une colonie formée par d'anciennes caravanes de marchands abyssins, origine que confirme également le profil des statues égyptiennes, tout-à-fait semblable à celui que nous présente la figure des nègres (3). Plusieurs autres raisons non moins valables, dont un excellent historien moderne a su profiter avec tant d'art et de sagacité (4), attestent encore à tout observateur impar-

(1) Les Egyptiens employaient les mêmes argumens pour prouver que leur pays avait été peuplé le premier. *Diodor. Sicul. ed. Wesseling, lib. 1, c. 10, p.* 13.

(2) *Diod. Sic. lib. III, c. 1, p.* 175.

(3) *Winkelmann, Geschichte*, etc, c'est-à-dire, Histoire de l'Art. in-4°. Vienne, 1776, part. I, p. 60.

(4) *Heeren, Ideen*, etc., c'est-à-dire, Idées sur la politique et le commerce des anciens peuples, part. I, p. 288 — 320.

tial que l'Egypte a d'abord été habitée depuis Méroé jusqu'à Thèbes, que la population s'est ensuite répandue jusqu'à Saïs, que, plus tard, elle a couvert toute la vallée du Nil, et qu'enfin les Egyptiens ont emprunté leur gouvernement primitif et surtout leur culte religieux, aux nations voisines avec lesquelles ils entretenaient des relations commerciales.

Tout nous porte à croire que les Phéniciens ont aussi exercé une puissante influence sur la civilisation de l'Egypte. Nous savons que, dès l'antiquité la plus reculée, ils faisaient un très-grand commerce, dont les fables allégoriques des expéditions d'Hercule attestent probablement l'étendue (1), et dont l'Egypte n'était sans doute pas exceptée. En effet, Hercule se rendit dans cette contrée pour y punir Busiris de sa cruauté, et il y construisit la ville d'Hécatompyle, la même que la célèbre Thèbes aux cent portes (2). Hérodote trouva lui-même à Memphis une colonie de Tyriens qui habitaient autour du temple de Protée (3).

Ajoutons à ces preuves que les noms des divinités égyptiennes semblent dériver du phénicien, ce dont Thomas Hyde nous a fourni plusieurs exemples que j'aurai soin de rapporter (4). La ressemblance de quelques-unes de ces divinités avec celles que l'on révérait en Phénicie, telles que Taaut et Esmun, nous donne encore lieu de penser que les deux peuples, depuis fort long-temps en relation de commerce l'un avec l'autre, se sont communiqué réciproquement leur culte et leurs idées religieuses. Cependant gardons-nous autant d'attribuer la civilisation de l'Egypte à la seule influence des Phéni-

(1) Heeren, P. I, p. 98. P. II, p. 515.
(2) *Diodor. lib. IV, c.* 18, *p.* 263.
(3) *Herodot. lib. II, c.* 112, *p.* 185. *ed. Reiz.*
(4) *Hyde, Not. ad Peritsol. itiner. in Ej. Syntagm. Dissert. in-4°. Oxoniæ,* 1767. *t. I, p.* 52.

ciens, que d'admettre que ces derniers habitaient anciennement les bords du grand golfe désigné de nos jours sous le nom de mer Rouge (1).

Dans des temps plus modernes, avant Psammétique, mais surtout après le règne de ce prince, les idées des Grecs se mêlèrent peu à peu avec celles qui avaient pris naissance en Egypte. Les premiers Egyptiens détestaient les étrangers (2), et les Grecs par-dessus tous les autres (3) : ils vivaient dans un isolement tel qu'aucune nation ne pouvait exercer d'influence sur eux. Cependant l'histoire d'Abraham, de Jacob et de Joseph, ainsi que les voyages entrepris de fort bonne heure par les Grecs, attestent qu'il n'était pas absolument impossible aux étrangers de visiter ce pays singulier, et d'échanger leurs opinions avec celles du peuple qui l'habitait. Le voyage de Ménélas, rapporté par Homère (4), est un des plus anciens que nous connaissions. Toute l'antiquité pensait aussi qu'Orphée (5), Eudoxe, Thalès et Pythagore (6), avaient été initiés aux mystères des prêtres de l'Egypte.

Rien de plus naturel que de penser que les Grecs, en échange des connaissances qu'ils recueillaient chez ces prêtres, leur communiquèrent plusieurs de leurs idées. Manéthon assure positivement qu'Orphée, par amitié pour les Cadméens, avait introduit en Egypte

(1) Hérodote (*lib. I*, *c.* I.) dit que les Phéniciens habitaient dans l'origine les rives de la mer Rouge. Mais on donnait anciennement le même nom au golfe Persique, près duquel Strabon nous apprend (*lib. XVI*, *p.* 110. *ed. Almeloveen.*) que, de son temps, on voyait encore quelques familles phéniciennes.

(2) 1 *Mos. XLIII.* 32. — *Diodor. lib. I*, *c.* 67. *p.* 78.

(3) *Herodot. lib. II*, *c.* 41. *p.* 148.

(4) *Odyss. IV*, 350.

(5) *Diodor. lib. I*, *c.* 23. *p.* 26. — Manéthon, dans *Euseb. Præpar. evang. ed. Viger. in-fol. Colon.* 1688. *lib. I*, *p.* 74.

(6) *Plutarch. de Isid. et Osirid. Opp. ed. Xilandr. in-fol. Francof.* 1599. *p.* 354.

le culte de Bacchus (1) ; mais ce serait aller trop loin que de regarder, avec Hyde, ces Cadméens comme les mêmes que les Phéniciens, *Quoremiim*, ou de croire, avec Vogel, qu'Orphée est l'inventeur du culte d'Osiris et de toute la mythologie égyptienne (2). En effet, Manéthon nous donne très-clairement à entendre qu'avant ce Grec, Osiris était déjà révéré en Egypte. D'ailleurs la mythologie égyptienne porte un caractère trop particulier et trop approprié au pays, pour que nous la puissions regarder comme une modification de celle des Grecs, quoiqu'elle ait perdu beaucoup de sa forme primitive lorsque ces derniers eurent de fréquentes relations avec l'Egypte.

Cette forme originaire de la mythologie égyptienne éprouva de plus grands changemens encore sous le règne de Psammétique. Ce prince accorda d'abord aux Grecs qui avaient servi comme troupes auxiliaires dans ses armées, la permission de s'établir en Egypte ; ensuite il accueillit amicalement leurs compatriotes nouvellement arrivés, et porta sa confiance dans cette nation jusqu'au point de lui abandonner l'éducation de la jeunesse (3). Les Grecs se fixèrent à Bubaste, où ils ne tardèrent pas à se mêler avec les Egyptiens (4).

Amasis leur permit dans la suite de bâtir des temples. La ville de Naucrate, située sur la branche du Nil qui se jette à Canope dans la Méditerranée, leur fut abandonnée ; et, profitant des priviléges dont ils jouissaient, ils élevèrent plusieurs temples, sous prétexte de construire des entrepôts pour leurs mar-

(1) *Euseb. l. c. — Diod. l. c.*

(2) *Vogel*, *Ueber die*, etc., c'est-à-dire, Sur la religion des anciens Egyptiens. in-4°. Nuremberg, 1793. p. 93 — 145.

(3) *Diod. lib. I, c. 67. p. 78.*

(4) *Herod. lib. II, c. 154. p. 215.*

chandises (1). Depuis lors, leur culte est tellement confondu avec celui du pays, qu'il devient impossible de distinguer les fables et les traditions purement égyptiennes, de celles qui sont grecques d'origine.

On n'acquiert que des notions encore plus confuses sur la civilisation des Egyptiens, si l'on s'en rapporte aux écrivains grecs d'Alexandrie, aux Pères de l'Église, ou aux nouveaux platoniciens, quoiqu'ils aient pu puiser leurs renseignemens sur l'état originaire de ce peuple dans les sources les plus anciennes et les plus authentiques.

La situation toute particulière de la vallée du Nil, les inondations merveilleuses et si utiles de ce fleuve, les relations commerciales qu'il favorisa de très-bonne heure soit entre l'Egypte et l'Ethiopie, soit entre les diverses peuplades égyptiennes, la nécessité d'observer le cours des astres, le besoin indispensable d'établir un calcul certain et invariable du temps, enfin la facilité d'étudier l'astronomie dans un pays où le ciel est toujours pur et serein, telles sont les principales données d'après lesquelles nous pouvons juger du culte, des fables, des lois et de la civilisation des anciens Egyptiens.

Les premiers Ethiopiens qui peuplèrent l'Egypte, c'est-à-dire les Troglodytes, vivant encore dans un état voisin de celui de nature, adoraient tous les objets qui agissaient sur eux d'une manière nuisible ou utile, mais dont ils ne concevaient pas le mode d'action. Ainsi plusieurs animaux, le crocodile, le bœuf, l'ichneumon, l'ibis, et différens autres encore, devinrent les objets de leur vénération; mais ils révéraient particulièrement le Nil (2). Ce culte des animaux et des êtres inanimés se conserva chez le

(1) *Herod.* c. 178. *p.* 228.

(2) *Plutarch. l. c. p.* 353. Οὐδὲν γὰρ οὕτω τιμὴ Αἰγυπτίοις, ὡς ὁ Νεῖλος.

peuple jusque dans des temps très-modernes. Chaque tribu adorait ou détestait tel ou tel animal (1). Le Nil seul était alors généralement regardé comme le dieu tutélaire du pays. Il avait donné naissance à toutes les autres divinités (2). On le confondait même avec Osiris (3). Les Grecs le nommaient *Oceanos*.

La navigation sur ce grand fleuve, moyen général de se procurer les besoins de la vie pendant les inondations, est la base d'un grand nombre de fables de l'Egypte. En effet, on y adorait un vaisseau sous le nom de *Baris* (4). Dans les processions solennelles, des prêtres destinés à cette fonction, portaient de petits bateaux sur leurs épaules; circonstance qui leur valut par la suite le titre de παστὸς παστοφόροι (5). On représentait aussi l'Être suprême voguant sur une feuille de lotos (6), et on le nommait le *dieu navigateur* (7).

Les observations astronomiques favorisées par la beauté du ciel, et nécessaires pour apprendre à connaître les époques des inondations du Nil, dûrent naturellement faire sentir de bonne heure le besoin d'un calcul déterminé du temps, mais conduire aussi, vu la grossièreté des idées, à l'astrologie, ou à l'art de prédire les événemens futurs par la contemplation des astres.

(1) *Lucian. de Astrolog. ed. Græv. in*-8°, *Amstel.* 1687. *p.* 849. — *Herod. lib.* II, *c.* 42. *p.* 149.

(2) *Diod. lib.* I, *c.* 12. *p.* 16.

(3) *Plutarch. l. c. p.* 363. — Porphyre dans *Euseb. lib.* III, *c.* 11. *p.* 116.

(4) *Jamblich. Myst. Ægyp. ed. Gale. in-fol. Oxoniæ*, 1678. *lib.* VI, *c.* 5. *p.* 147.

(5) *Herodot. lib.* II, *c.* 63. *p.* 160. — *Clem. Alexandr. Strom. ed. Sylburg. in-fol. Lutet.* 1629. *lib.* VI, *p.* 634. — *Horapoll. Hieroglyph. lib.* I, *c.* 41. *p.* 56. — *Diodor. lib.* XVII, *c.* 50. *p.* 199. — Winkelmann, p. 76.

(6) *Plutarch. l. c. p.* 365. — *Jamblich. l.* VII, *c.* 2. *p.* 151. — Comparez, *Kurt. Sprengel*, *Antiquit. Botanic.* c. IV. p. 156.

(7) *Jamblich. l. c.* Θεὸς ὁ ἐπὶ πλοίου ναυτιλλόμενος.

Nous trouvons chez les anciens des preuves irréfragables de ces deux assertions (1), qui donnent beaucoup de poids à l'opinion de ceux qui pensent que les dieux et le culte des Egyptiens avaient originairement rapport à l'astronomie et à la détermination du temps (2).

C'est sous ce point de vue que je vais considérer la mythologie égyptienne, autant qu'elle peut avoir rapport avec l'histoire de la médecine : car les allégories tirées des idées abstraites n'ont probablement été introduites dans cette théogonie que par les philosophes grecs.

Dès les temps les plus reculés, toutes les peuplades ou tribus égyptiennes ont adoré, sous le nom d'*Osiris*, une divinité, dont la femme Isis et le fils Orus partageaient aussi les honneurs divins. Jablonsky (3) dérive ce mot Osiris du copte *Oeisch-iri*, *règle du temps*, et Hyde (4) le fait venir du phénicien *Héouzar*, *période*, *navigateur autour du monde*. Quelle que soit l'étymologie qu'on adopte, Osiris demeure toujours le symbole de la révolution solaire, ou de l'année astronomique (5).

Osiris fut le plus grand bienfaiteur de l'Egypte. Il enseigna l'agriculture, fonda une foule d'autres institutions utiles (6), et rendit son peuple célèbre par plusieurs voyages qu'il entreprit dans l'Ethiopie,

(1) *Herod. lib II. c.* 82. *p.* 169. — *Plat. epinomis, ed. Gryn. in-fol. Basil.* 1534. *p.* 640. — *Diodor. lib. I. c.* 50. *p.* 59. *c.* 81. *p.* 91. — *Lucian. l. c.* — *Macrob. Somn. Scipion. ed. Gronov. in-*8°. *Lips.* 1694. *c.* 21. *p.* 75. —*Galen. Opp. ed. Basil. in-fol.* 1538 : *de dieb. judicator. lib. III. p.* 446.

(2) *Gatterer, de Theogonia Ægyptiorum : in comment. soc. Gotting. vol. VII.*

(3) *Jablonsky, Pantheon Ægypt. lib. II. c.* 1. *p.* 151. — On lit dans Eusèbe (*Præp. evang. lib. III. c.* 15. *p.* 125), un ancien oracle d'Apollon qui commence ainsi :

Ἥλιος, Ὧρος, Ὄσιρις, Ἄναξ, Διόνυσος, Ἀπόλλων, ὥρων
καὶ καιρῶν ταμίης.

(4) *L. c.*
(5) *Gatterer, l. c.*
(6) *Diodor. lib.* 1. *c.* 13. *p.* 17.

et même dans l'Inde et dans la Thrace. Tous les anciens ont reconnu l'analogie qui existe entre les marches triomphantes de ce héros et celles de Bacchus, ressemblance qui nous permet de conjecturer que les Egyptiens ont emprunté ces traditions aux Grecs, ou que ceux-ci les doivent à l'Égypte (1).

A son retour, Osiris fut mis à mort par l'ennemi de sa famille, le traître *Typhon* (*Teuphon*, vent impétueux, le *Samum* des déserts sablonneux de l'Arabie). Cet apologue dont l'origine est certainement moderne, indique peut-être les effets désastreux du *Samum* qui détruit les bienfaits du soleil et du Nil (2). Dans la suite, on montrait le tombeau d'Osiris en plusieurs endroits, notamment à Saïs (3), à Abydos et à Memphis (4).

Sa femme et sa sœur s'appelaient *Isis*. Ce mot vient du copte *Isi*, *abondance ambulante* (5), ou du phénicien *Asis*, *humidité* (6). Nul doute que la divinité ne fût le symbole de la lune, dont les diverses phases occasionent, à ce qu'il paraît, le retour périodique de plusieurs maladies.

C'est pour cette raison qu'on attribuait une puissance médicale particulière à Isis, et qu'une foule d'affections étaient regardées comme les effets de sa colère (7). Elle avait donné une preuve non équi-

(1) *Herodot. lib.* II. *c.* 42. *p.* 149. — *Plutarch. l. c. p.* 363. — Manéthon dans *Euseb. Præp. evang. lib.* II. *c.* 1. *p.* 45.

(2) Comparez *Jablonsky*, *tom.* III. *p.* 92.

(3) *Strabo*, *lib.* XVII. *p.* 1155.

(4) *Plutarch. l. c. p.* 359. — *Strabo*, *lib.* XVII. *p.* 1169.

(5) *Jablonsky*, *l. c. p.* 31.

(6) *Hyde*, *l. c. p.* 52.

(7) *Juvenal. sat.* XIII. 91.

> . . . . *Atque ita secum*
> *Decernat, quodcunque volet, de corpore nostro*
> *Isis, et irato feriat mea lumina sistro.*

Lucil. in Anthol. græc. lib. II, *c.* 22, *n.* 4.

> . . . . Μὴ καταράσῃ
> Τὴν Ἶσιν τούτῳ, μηδὲ τὸν Ἀμφιράτη
> μηδ' εἴ τις τυφλοὺς ποιεῖ Θεόν.

voque de son pouvoir en rappelant son fils Orus à la vie (1). Les Egyptiens lui attribuaient la découverte de plusieurs médicamens, et prétendaient qu'elle avait une grande puissance en médecine (2). Du temps même de Galien, la matière médicale renfermait quelques remèdes composés qui portaient son nom (3).

Comme c'était sa colère qui attirait aux hommes toutes les maladies, les Grecs la comparaient à Proserpine, reine des enfers (4), ou à la redoutable Hécate. Les Egyptiens lui donnaient aussi les épithètes de *Dhi-thra-mbon, colère furieuse*, ou de *Ther-muthi, meurtrière* (5).

Anciennement on la représentait avec des cornes sur la tête (6). Ses principaux temples étaient à Memphis et à Busiris (7). Les vaches (8), une espèce d'antilope *(Antilope oryx)* (9), et le sébestier *(Cordia myxa* ou *Persœa)* (10), lui étaient consacrés.

On faisait tous les ans des processions pour éterniser le souvenir de l'expulsion de Typhon par Isis ; et, en mémoire de la découverte de l'agriculture due à cette divinité et à son époux Osiris, on portait des gerbes de blé, et on célébrait d'autres mystères qui paraissent avoir fourni à Erechthée l'idée de ceux d'Eleusine (11).

(1) Manéthon, dans *Euseb. lib. II. p.* 48. — *Plutarch. p.* 357. — *Diod. lib. I. c.* 25. *p.* 30.

(2) *Diod. l. c. p.* 29.

(3) *Galen. de composit. medicam. sec. genera, lib. V. p.* 378.

(4) *Plutarch. p.* 361.

(5) *Jablonsky, p.* 115.

(6) *Herod. lib. II. c.* 41. *p.* 158. Βούκερων ἐστι. — *Winkelmann. Monum. ant. inedit.* n°. 73. 74.

(7) *Herodot. lib. II. c.* 59. *p.* 158. — *Diod. lib. I. c.* 22. *p.* 25.

(8) *Herodot. lib. II. c.* 41. *p.* 148.

(9) *Ælian. nat. anim. ed. Gronov. lib. X. c.* 23. *p.* 571.

(10) *Plutarch. p.* 373.

(11) *Diod. lib. I. c.* 14. *p.* 17. 18. *c.* 29. *p.* 34. — Comparez *Apulej. Metamorph. lib XI. p.* 368.

On brûlait dans les temples d'Isis, le matin, une espèce de résine, à midi, de la myrrhe, et le soir, du cyphy, mélange de seize drogues, dans la confection duquel on avait égard au nombre quaternaire qui passait pour sacré (1). Par la suite, on faisait coucher les malades dans ces temples, afin que l'oracle leur révélât, pendant leur sommeil, les moyens qu'ils devaient mettre en usage pour obtenir leur guérison (2).

Orus, fils d'Isis, fut le dernier roi égyptien de la dynastie des dieux (3). On dérive son nom du phénicien *Aour, lumière* (4), ou du copte *Oura, roi*, ou de *U-ar, cause* (5), et on le regarde, avec quelque fondement, comme le génie du soleil. En effet, les Grecs le confondaient communément avec leur Apollon (6), et dans les livres d'Hermès, Orus désigne la force par laquelle s'opèrent les mouvemens de l'astre qui nous éclaire (7).

Horapollo prouve clairement qu'Orus est le symbole de l'empire que le soleil exerce sur les saisons, et nous apprend qu'on plaçait presque toujours des figures de lions sous le trône des statues qui le représentaient, circonstance qui donne encore plus de poids à son interprétation (8). L'épervier était consacré à

(1) *Plutarch. p.* 383. — Les Israélites imitaient également cette préparation d'après le nombre quaternaire. 2 *Mos.* XXX. 2.

(2) *Diodor. lib. I. c.* 25. *p.* 29.

(3) *Diodor. l. c. p.* 30. — Cependant Manéthon rapporte encore plusieurs autres demi-dieux après Orus (dans *Syncellus*, *Chronograph. ed. Goar. in-fol. Venet.* 1729. *p.* 15).

(4) *Hyde, l. c.*

(5) *Gatterer, l. c. p.* 49. — *Jablonsky, l. c. p.* 225.

(6) *Diod. l. c.*

(7) *Plutarch. p.* 373. — Comparez *Macrob. Saturn. lib. I. c.* 21. *p.* 211.

(8) *Horapoll. hierogl. lib. I. c.* 17. *p.* 34. Ὑπὸ τὸν θρόνον τοῦ Ὥρου λέοντας ὑποτιθέασι, δεικνύντες τὸ πρὸς τὸν θεὸν τοῦ ζώου σύμβολον. Ἥλιος δὲ ὁ Ὧρος, ἀπὸ τοῦ τῶν ὡρῶν κρατεῖν. — C'est pourquoi la statue à tête de lion, que Winkelmann (p. 73) regarde comme un Anubis, représente très-probablement Orus.

cette divinité, parce qu'il a le pouvoir de fixer le soleil, dont Homère lui-même l'appelle le *messager ailé* (1).

Orus tenait de sa mère la connaissance des maladies et de la manière de les guérir (2).

Indépendamment de cette famille de dieux, les Egyptiens révéraient encore *Theuth*, *Thouth* ou *Taaut*, l'Hermès des Grecs, qu'ils regardaient comme l'inventeur des sciences et des arts. Quelques antiquaires font venir ce mot de *Thouodh*, *colonne* (3), parce que le dieu avait gravé toutes ses connaissances sur des colonnes où Pythagore et Platon les recueillirent (4). D'autres croient que ce mot copte signifie *tête*, et pensent que Taaut était le symbole de l'intelligence (5). Mais comme vraisemblablement il dérive du phénicien (6), peut-être Hyde a-t-il raison quand il dit qu'il provient de *Thâouth*, en arabe *Thâghoût*, *erreur* (7).

Tous les historiens s'accordent à nous représenter Taaut comme l'ami et le confident d'Osiris. C'est lui qui enseigna aux Egyptiens l'usage de l'écriture, et qui leur procura la connaissance des sciences et de tous les arts utiles (8). Il inventa l'arithmétique, la géomé-

(1) *Ælian. nat. animal. lib.* X. *c.* 14. *p.* 559. — *Od.* XV. 525. — *Porphyr. de abstinent. ed. Holsten. in-*8°. *Cantabrig.* 1655. *lib.* IV. *p.* 155.

(2) *Diodor. l. c.*

(3) *Jablonsky, l. c. p.* 182.

(4) *Procl, comm. in Tim. in-fol. Bas.* 1534. *lib.* I. *p.* 31. — *Jamblich. lib.* I. *c.* 2. *p.* 3. — *Maneth. apotelesm. ed. Gronov. in-*4°. *L. B.* 1698. *lib.* V. *p.* 38.

(5) *Zoega*, *Bibl. der*, etc. c'est-à-dire, Biblioth. de l'art et de la littérature des anciens, cah. VII. p. 42.

(6) Sanchoniathon, dans *Euseb. Præp. evang. lib.* I. *c.* 10. *p.* 33. 36.

(7) *Hyde*, *l. c. p.* 54.

(8) *Diod. lib.* I. *c.* 15. 16. *p.* 19. 20. — Sanchoniathon, *l. c. p.* 31.

trie, l'astronomie (1) et la musique (2). Il donna des lois aux peuples de l'Egypte (3), régla leurs cérémonies religieuses (4), et cultiva le premier l'olivier (5).

S'il est vrai que le roi Athotis, le second après Ménès dans la dynastie des Theeinites, et auquel on attribue des livres sur l'anatomie (6), soit le même que notre Taaut, comme le présument Marsham (7) et plusieurs autres, ce dernier mériterait d'occuper une place distinguée dans la mythologie de la médecine.

La confusion des deux noms d'*Hermès* et d'*Anubis* présente un chaos de fables difficile à débrouiller. Anubis, fils naturel d'Osiris, accompagna son père dans ses expéditions lointaines, se distingua par sa bravoure, et tua surtout beaucoup de chacals (*Canis aureus*, Erxleben). Il revint couvert de la peau d'un de ces animaux, et après sa mort, il fut adoré à Cynopolis (8). Le mot *Ennoub, doré,* paraît avoir désigné primitivement la couleur du chacal (9).

Mais, par la suite, on confondit le compagnon d'Osiris avec son fils. On donna même le nom d'Anubis à Hermès, et on le représenta sous la figure d'un chien, parce que cet animal est le plus adroit et le plus intelligent de tous (10). Enfin, quand Osiris et Isis furent placés dans le ciel, on y admit aussi Her-

(1) *Plat. Phædr. p.* 213. Θεῦθ δὲ πρῶτος ἀριθμόν τε καὶ λογισμὸν εὑρεῖν καὶ γεωμετρίαν καὶ ἀστρονομίαν καὶ δὴ καὶ γράμματα.

(2) *Diod. l. c.*

(3) *Clem. Alexandr. Strom. lib. I. p.* 334.

(4) *Diod. l. c.*

(5) Manéthon, dans *Euseb. Præp. evang. lib. II. p.* 46.

(6) Manéthon, dans *Syncell. p.* 43.

(7) *Canon. chron. p.* 34.

(8) *Plutarch.* 356. — *Diodor. l. c.*

(9) Cependant on peut également, avec Hyde, dériver ce mot du phénicien *Thabouthé*, *aboyer.*

(10) *Plutarch. l. c. p.* 335. Οὐ γὰρ τὸν κύνα κυρίως Ἑρμῆν λέγουσιν, ἀλλὰ τοῦ ζώου τὸ φυλακτικὸν καὶ τὸ ἄγρυπνον καὶ τὸ φιλόσοφον, γνώσει καὶ ἀγνοίᾳ τὸ φίλον καὶ τὸ ἐχθρὸν ὁρίζοντος, τῷ λογιωτάτῳ τῶν Θεῶν συνοικειοῦσιν.

mès. Anubis, adoré comme symbole de l'horizon, fut également confondu avec Hermès, qui, sous la figure de Mercure, accompagne constamment le soleil (1).

Lorsqu'on eut trouvé le moyen de faire du papier avec la tige du papyrus, on recueillit sur les colonnes où elles étaient gravées, les connaissances de Taaut, que les Grecs appelaient Mercure Trismégiste, et on les réunit dans un livre qui fut appelé *Embre*, *Scientia causalitatis*. Ce livre renfermait les règles de la science médicale, auxquelles les médecins étaient obligés de se conformer ponctuellement, et qui avaient été tracées par les successeurs les plus immédiats et les plus célèbres d'Hermès. Lorsque les médecins les suivaient avec exactitude, ils étaient à l'abri de toute poursuite, même quand le malade venait à périr; mais, dès qu'ils s'en écartaient, on les punissait de mort, quelle que fût d'ailleurs l'issue de la maladie (2). Il est infiniment probable que ce livre contenait le recueil des observations séméiologiques faites jusqu'alors, car les prêtres ou médecins s'en servaient pour prédire si les maladies devaient se terminer par la guérison ou par la mort (3). Diodore de Sicile nous laisse à penser qu'ils établissaient principalement leur diagnostic sur la position du malade dans son lit, position qui fournit en effet des signes d'après lesquels on arrive dans bien des cas à des résultats plus précis qu'à l'aide de tous les autres réunis.

(1) ***Plutarch.** l. c. p.* 368.

(2) ***Diodor.** l. c.* c. 82. *p.* 92. Οἱ γὰρ ἰατροὶ τὰς θεραπείας προσάγουσι κατὰ νόμον ἔγγραφον ἀπὸ πολλῶν καὶ δεδοξασμένων ἰατρῶν ἀρχαίων συγγεγραμμένον. Κἂν τοῖς ἐκ τῆς ἱερᾶς βίβλου νόμοις ἀναγινωσκομένοις ἀκολουθήσαντες ἀδυνατήσωσι σῶσαι τὸν κάμνοντα, ἀθῷοι παντὸς ἐγκλήματος ἀπολύονται. Ἐὰν δὲ παρὰ τὰ γεγραμμένα ποιήσωσι, θανάτου κρίσιν ὑπομένουσιν, ἡγουμένου τοῦ νομοθέτου, τῆς ἐκ πολλῶν χρόνων παρατετηρημένης θεραπείας καὶ συντεταγμένης ὑπὸ τῶν ἀρίστων τεχνιτῶν ὀλίγους ἂν γενέσθαι συνετωτέρους.

(3) ***Horapoll.** hieroglyph. lib. I. c.* 38. *p.* 52. Ἔστι δὲ παρὰ τοῖς ἱερογραμματεῦσι καὶ βίβλος, ἱερὰ καλουμένη ἄμβρης, δι' ἧς κρίνουσι τὸν κατακλιθέντα ἄρρωστον, πότερον σώσιμός ἐστιν ἢ οὐ, τοῦτο ἐκ τῆς κατακλίσεως τοῦ ἀρρώστου σημειούμενοι.

Les récits du même historien ne nous permettent pas de balancer un seul instant sur l'idée que nous devons nous former de la médecine des anciens Egyptiens. Il est évident qu'une science ne peut pas se perfectionner lorsque ceux qui s'y adonnent sont asservis aux opinions et aux règles émises et tracées par leurs prédécesseurs, et que toute innovation est regardée comme un crime capital. D'ailleurs, cet attachement aveuglé et opiniâtre aux idées une fois reçues a toujours été regardé, avec raison, comme la plus forte preuve du peu de progrès de la civilisation et de l'enfance de la société. « Dès que la paresse peut se concilier avec les besoins, et que cette réunion produit « ce qu'on appelle aisance, l'homme demeure stationnaire, et ce n'est plus sans beaucoup de peine « qu'on parvient à lui faire faire quelques pas vers la « perfection (1). »

Dans des temps plus modernes, on attribua à Hermès plusieurs autres ouvrages dont nous possédons encore quelques-uns en langue grecque. Mais il suffit de les parcourir pour s'apercevoir de suite, quand on connaît l'esprit de l'école des nouveaux Platoniciens magiciens, qu'ils ne remontent pas au-delà de l'époque de la naissance de Jésus-Christ, et qu'ils ont pour auteurs les Pythagoriciens modernes d'Alexandrie qui cherchèrent à confondre les débris de l'ancienne philosophie des Egyptiens avec les rêveries de leur école (2). Le *Poemander* (3), l'*Asclepias* ou λόγος τελειὸς (4), l'*Iatromathematika* (5), les livres d'ho-

(1) *Herder*, *Ideen*, etc., c'est-à-dire, Idées sur la philosophie de l'histoire de l'homme. in-4°. Riga, 1785. Part. III. t. VIII. p. 159.

(2) *Cudworth*, *System. intellect. p.* 319. 327. 506.

(3) *Ed. Marsil. Ficini. in-4°. Parisiis*, 1554.

(4) *Ed. lat. cum priori.*

(5) *Ed. Camerar. in-4°. Noribergæ*, 1532.

roscopes (1), et une foule d'autres écrits astrologiques, magiques et alchimiques, portent trop évidemment l'empreinte d'une origine récente, pour qu'on puisse les regarder comme ayant été composés par les anciens Egyptiens (2).

Du temps de Jamblique, les prêtres d'Egypte montraient quarante-deux livres attribués à Hermès, dont trente-six contenaient l'histoire de toutes les connaissances humaines, et dont les six derniers traitaient de l'anatomie, des maladies, surtout de celles des femmes, des affections des yeux, des instrumens de chirurgie, et des médicamens. Mais il fallait bien que ces livres parussent d'une invention moderne, puisque Jamblique lui-même les croit fort peu authentiques (3), et que Galien ne craint pas de les declarer formellement apocryphes (4).

A l'époque de l'école d'Alexandrie, dans le temps où naquirent la magie, la théosophie et l'alchimie, on voulut donner un caractère plus imposant à ces sciences futiles et chimériques, en leur attribuant une origine ancienne, et ceux qui s'y livraient contribuèrent à rendre encore plus obscure l'histoire de l'ancienne Egypte, déjà fort embrouillée par elle-même. C'est de cette époque que datent la majeure partie des livres attribués aux philosophes et aux médecins des beaux jours de la Grèce. Je prouverai dans la suite cette assertion jusqu'à l'évidence.

(1) *Ed. Fr. Wolf. in-fol. Basil.* 1559.

(2) *Fabric. Bibl. græc. ed. Hamb. in-4°.* 1708. *lib. I. c. VII—XII. p.* 46-85. — *Conring. de hermet. medicina, p.* 63.

(3) *De Myster. Ægypt. lib. VIII. c.* 4. *p.* 160. Τὰ μὲν γὰρ φερόμενα, ὡς Ἑρμοῦ, Ἑρμαϊκὰς περιέχει δόξας, εἰ καὶ τῇ τῶν φιλοσόφων γλώττῃ πολλάκις χρῆται. Μεταγέγραπται γὰρ ἀπὸ τῆς Αἰγυπτίας γλώττης ὑπ' ἀνδρῶν φιλοσοφίας οὐκ ἀπείρως ἐχόντων.

(4) *De facultat. simplic. medic. lib. VI. p.* 68. 69. Ἀλλ' ἔν τινι τῶν εἰς Ἑρμῆν ἀναφερομένων βιβλίων ἐγγεγράφθαι, περιέχοντι τὰς λϛʹ. τῶν ὡροσκόπων ἱερὰς βοτάνας, αἳ εὔδηλον ὅτι πᾶσαι λῆροι εἰσί κ. τ. λ.

On n'attribuait à Hermès une foule prodigieuse d'écrits, qu'afin de pouvoir lui en mettre encore davantage sur le compte, et de répandre ainsi les rêveries du nouveau platonisme. Séleucus atteste que le nombre des volumes écrits par ce dieu des Egyptiens s'élève à vingt mille, et Manéthon les porte jusqu'à trente-huit mille (1). Galien, pour expliquer un fait aussi peu digne de foi, prétend qu'il faut lire *livres* ou *traités*, λόγοις, au lieu de *volumes*, βίβλοις ; mais à quoi bon de pareils subterfuges ? Quand on est familiarisé avec l'histoire de la civilisation, peut-on supposer un seul instant qu'il existât déjà des livres dans un temps où les connaissances ne se transmettaient en grande partie que par des traditions orales? Si jamais il a vécu un Hermès en Egypte, tout au plus doit-on présumer qu'il a cherché à transmettre sa science à la postérité, dans un langage pratique et symbolique, facile à inculquer dans la mémoire, ce qui est plus raisonnable que de lui attribuer des ouvrages dont l'origine est probablement très-récente.

Apis, autre divinité des Egyptiens, est aussi regardé par quelques historiens comme l'inventeur de la médecine (2). On le révérait sous la figure d'un bœuf marqué de taches qui signifiaient le soleil et la lune. C'était donc un véritable fétiche (3), symbole du Nil et de sa fertilité (4). On lui rapportait toutes les fables d'Osiris (5), et on rendait dans ses temples des oracles sur la destinée des hommes, et par con-

(1) *Jamblich. l. c. lib. VIII. c. 1. p.* 157.

(2) *Clem. Alexandr. strom. lib. I. p.* 307. Ἰατρικὴν δὲ, Ἄπιν αἰγύπτιον, αὐτόχθονα ἐπινοῆσαι, πρὶν εἰς Αἴγυπτον ἀφικέσθαι τὴν Ἰώ. — *Euseb. Præp. evang. lib X. c. 6. p.* 475.

(3) *Ælian. nat. animal. lib. XI. c. 10. p.* 615.

(4) *Jablonsky, tom. II. p.* 215.

(5) *Strabo, lib. XVII, p.* 1160.

séquent aussi sur leurs maladies (1). Il fut le maître d'Esculape (2).

Les Egyptiens adoraient encore, comme génie de de la médecine, *Esmun* ou *Schemin*, qui est visiblement d'origine phénicienne. Damascius raconte qu'Astronoé, divinité des Tyriens, lui donna le nom de Παιᾶν, Esculape, et qu'il était adoré à Bérite (3), colonie phénicienne dans l'île de Chypre (4).

Ce dieu était aussi connu en Egypte sous le nom de Mendès, mot qui exprime un signe de la semaine, et qui a par conséquent du rapport avec le calcul du temps (5). Les Grecs regardaient ce Mendès comme le même que le dieu Pan, et Hérodote dit que c'est la plus ancienne des huit divinités égyptiennes (6). Ainsi on peut adopter l'opinion suivant laquelle Mendès ou Esmun, renfermant en lui les sept planètes ou génies révérés en Egypte, est le symbole du firmament (7).

On l'adorait principalement à Chemmin ou Panopolis (8), et le bouc lui était consacré (9), peut-être parce que cet animal est l'image de la force génératrice, et qu'on prétendait qu'il commence à sauter dès le septième jour après sa naissance (10).

(1) *Plin. lib. VIII. c.* 46.

(2) *Cyrill. contra Julian. lib. VI. p.* 200. (*Julian. opp. ed. Spanhem.*)

(3) *Strabo, lib. XIV. p.* 1001.

(4) *Damasc. vit. Isidor. in Phot. biblioth. cod. CCXLII. p.* 1074. (*ed. Hoeschel.*)

(5) *Dorneddens, Phamenophis. in-8°. Gott.* 1797. *p.* 321.

(6) *Herodot. lib. II. c.* 46. *p.* 152. *c.* 145. *p.* 209.

(7) *Vogel, Ueber die*, etc., c'est-à-dire, Sur la religion des anciens Egyptiens, p. 114.

(8) *Diod. lib. I. c.* 18. *p.* 21.

(9) *Herodot. lib. II. c.* 42. *p.* 149. — *Clem. Alex. admonit. ad gentes, p.* 25.

(10) *Horapoll. Hieroglyph. lib. I. c.* 49. *p.* 60.

Mendès accompagna Osiris dans ses voyages (1), ce qui s'accorde très-bien avec la fable grecque qui veut que Pan ait suivi Bacchus dans ses expéditions (2).

Suivant Synésius, cet Esculape égyptien était représenté avec une large place chauve sur la tête (3). Manéthon appelle Tosorthros, l'un des rois de Memphis, l'Esculape d'Egypte (4), et Jablonsky démontre que le nom de ce prince dérive du mot *Tuse-tho*, qui signifie, *médecin du monde* (5).

Il me reste encore à parler d'un autre dieu de la médecine que presque toutes les nations étrangères ont également adoré. Cette divinité est Sérapis, qui anciennement était le même qu'Osiris (6), mais qui, depuis la conquête de l'Egypte par Alexandre-le-Grand, fut confondu avec le Pluton des Grecs (7), et auquel on attribuait le pouvoir de guérir les maladies.

Le mot Sérapis signifie originairement *celui qui mesure le Nil*, *Sari-api* (8), ou *le maître de l'obscurité* (9). Hyde le fait venir du phénicien *Ssourabis*, *bœuf marqué* (10).

Comme on attribuait la crue des eaux du Nil à la proximité où le soleil se trouvait de l'horizon d'Egypte, Sérapis était le symbole de l'astre du jour au-dessous de l'horizon. On colorait ses statues en bleu ou en

(1) *Diod. l. c.*

(2) *Euseb. Præp. evangel. lib. V. c.* 5. *p.* 189. 190.

(3) *Synes. calvit. encom. in Opp. ed. Petav. in-fol. Paris.* 1640. *p.* 73.

(4) Manéthon, dans *Syncell. p.* 44.

(5) *Jablonsky*, *t. III. p.* 195.

(6) *Plutarch. p.* 362. Βελτίον, τῷ 'Οσίριδι τον Σάραπιν συνάγειν.

(7) *Plutarch. p.* 361. — *Julian. orat. IV. p.* 136.

(8) *Jablonsky*, *tom. II. p.* 256.

(9) Zoega, dans la *Bibl. der*, etc. c'est-à-dire, Bibl. des arts et de la littérature antiques, cah. VI. p. 67.

(10) *Hyde*, *l. c.*

pourpre (1), et, de nos jours encore, on voit, parmi les antiquités d'Herculanum, un Osiris peint sur un fond noir, mais ayant le visage, les mains et les pieds de couleur bleue (2).

Le plus ancien temple de Sérapis était celui de Memphis (3). Les Grecs l'adorèrent plus tard comme dieu de la médecine, surtout dans le pays qu'avaient habité autrefois les Hermions (4), et à Patras (5).

L'histoire de la dernière maladie d'Alexandre-le-Grand nous apprend que Sérapis était déjà révéré, comme divinité médicale, du temps de ce conquérant (6). C'est aussi dans son temple d'Alexandrie que Vespasien opérait ses miracles (7).

Après ces considérations sur la mythologie médicale des Egyptiens, je vais faire connaître l'esprit de l'art chez cet ancien peuple, et le sort réservé à ceux qui l'exerçaient. D'après ce que je viens de dire sur les fables égyptiennes, on peut, en quelque sorte, prévoir d'avance dans quel état se trouvait la médecine.

Effets de la colère des dieux, les maladies ne pouvaient guérir que lorsqu'on avait apaisé le courroux de ces êtres puissans ; mais la crainte qu'ils inspiraient et la faiblesse des malades exigeaient des médiateurs qui se chargeassent d'implorer et d'obtenir le pardon. Les prêtres furent donc les seuls médecins

(1) Porphyre, dans *Euseb. Præp. evang. lib. III. c.* 11. *p.* 113. — *Macrob. Saturn. lib. I. c.* 19. *p.* 204.

(2) *Pitture* etc. c'est-à-dire, Peintures d'Herculanum, tom. IV. tab. 69.

(3) *Pausan. ed. Fac. in*-8°. *Lips.* 1794. *lib I. c.* 18. *p.* 64.

(4) *Pausan. lib. II. c.* 34. *p.* 311.

(5) *Pausan. lib. VII. c.* 21. *p.* 315.

(6) *Arrian. Exped. Alexandr. ed. Schmieder. in*-8°. *Lips.* 1798. *lib. VII. c.* 26. *p.* 471. — *Plutarch. vit. Alexandr. p.* 706.

(7) *Tacit. histor. lib. IV. c.* 81. — Comparez *Apulej. Metamorph. lib. XI. p.* 394.

de l'Egypte, et entre leurs mains, l'art de guérir n'était autre chose qu'un culte absurde rendu aux diverses divinités du pays. Ils déguisaient les médicamens dont ils faisaient usage à l'aide d'un langage allégorique, et la médecine passait pour un secret dont les dieux ne dévoilaient la connaissance qu'à leurs favoris.

C'est parmi ces derniers que nous trouvons les plus anciennes traces d'un traitement scientifique des maladies, et c'est à Moyse (1) que nous devons les premiers renseignemens sur ceux qui s'y adonnaient. « Joseph ordonna à ses médecins, *Rephaim*, d'oin-« dre son père; et les médecins oignirent Israël. » Cette histoire se rapporte, d'après les calculs les plus vraisemblables des chronologistes, à l'année mil six cent soixante et douze avant Jésus-Christ. Cent ans après seulement, du temps de Cécrops, l'histoire de la Grèce commence à se dépouiller du voile fabuleux qui l'enveloppait jusqu'alors.

Un célèbre écrivain anglais (2) soutient, contre toutes les règles établies par les historiens et les commentateurs, que l'origine de la médecine ne remonte pas aussi haut qu'on le croit généralement. « Ce n'est, « dit-il, qu'au temps d'Homère qu'on a commencé à « pratiquer la chirurgie : c'est Pythagore qui a posé « les fondemens de la diététique ; c'est Hippocrate « qui le premier a fait des observations au lit du « malade. Les médecins de Joseph n'étaient que des « serviteurs habiles dans l'art d'embaumer les corps; « et quand Hérodote nous dit qu'il y avait en Egypte « un médecin pour chaque partie du corps, il faut « seulement entendre, par ce passage, que chaque

(1) 1 *Mos. L.* 2.

(2) *Shuckford*, *Sacred and* etc. c'est-à-dire, Histoire sacrée et profane du monde, deuxième édition, tom. II. p. 359 - 367.

« partie était embaumée par un individu particulier.
« D'ailleurs on n'a jamais tenté, dans ce pays, de
« traiter rationnellement les maladies. » Personne n'a mieux réfuté que Warburton (1) ces assertions paradoxales. Je puis donc me dispenser d'en démontrer le peu de fondement, d'autant plus que je rapporterai par la suite plus de preuves qu'il n'en faudra pour anéantir tous les argumens de Shuckford.

La plus ancienne tribu qui peupla l'Egypte, probablement depuis Meroé, était une caste de prêtres qui établirent un gouvernement monastique, dans lequel la religion et le commerce étaient les deux plus puissans mobiles employés pour rapprocher les hommes, et les faire tous concourir à un but unique, le bonheur de la société (2). Lors même que d'autres peuplades vinrent, à une époque postérieure, s'établir en Egypte, la première caste de prêtres continua de jouir de la plus haute considération. C'était dans son sein qu'on choisissait les rois, et elle gouvernait le peuple avec la verge du despotisme (3). La tyrannie étouffe le germe de la civilisation : elle entretient l'homme dans une disposition toujours sérieuse, et l'éloigne de ce qui pourrait lui inspirer de la gaieté. De là vient sans doute qu'Homère donne à l'Egypte l'épithète d'austère (4). Les arts dûrent donc s'arrêter à un point très-voisin de celui de leur enfance. En effet les monumens de cette contrée, imposans par leur masse, manquent tous de goût et de grâce (5), et

(1) *Gœttliche Sendung*, etc. c'est-à-dire, la mission divine de Moyse prouvée par les principes des déistes. in-8°. Francfort, 1752. P. II. p. 63-99.

(2) *Strabo*, *lib. XVII. p.* 1178: Ἐς τῇ Μερόῃ κυριωτάτην τάξιν ἐπεῖχον οἱ ἱερεῖς τὸ παλαιόν.

(3) *Plutarch. p.* 354. — *Synes. de providentia*, *p.* 94.

(4) *Od. XVII.* 448. 254. — Comparez *Ammian. Marcell. ed. Lindenbrog. in-4°. Hamb.* 1609. *lib. XXII. p.* 254.

(5) *Strabo*, *lib. XVII. p.* 1159. Οὐδὲν ἔχει χάριεν οὐδὲ γραφικὸν, ἀλλὰ ματαιοπονίαν ἐμφαίνει μᾶλλον.

le défaut d'action forme le trait distinctif du style égyptien (1). Ce caractère sérieux et mélancolique de la nation, suite de la dure oppression sous laquelle elle gémissait, l'empêcha de faire fleurir la musique et la poésie (2). On ne pouvait au moins faire entendre le son d'aucun instrument dans les temples des dieux (3).

Les prêtres se distinguaient surtout par une réserve extrême, et par une attention continuelle sur eux-mêmes. « Ils ne rient jamais », dit Chérémon le stoïcien, et à peine voyait-on quelquefois un sourire imperceptible effleurer leurs lèvres (4). Les monumens nous les représentent dans une attitude toujours uniforme, les mains et les pieds symétriquement disposés, et avec l'air de personnes absorbées dans la plus profonde méditation (5). Cette disposition à la mélancolie était très-favorable à l'éloignement du monde dans lequel ils vivaient; car ils se voyaient rarement même entre eux, si ce n'est aux jours de solennités publiques. (6).

Il ne faudrait pas d'autre circonstance que cette froideur glaciale dans le caractère du peuple, et cette puissance illimitée des ministres du culte, pour concevoir que les sciences et les arts ne pouvaient atteindre qu'un faible degré de perfection, et que toute découverte, toute innovation, trouvait difficilement accès en Egypte. En effet les prêtres ne faisaient part de leurs connaissances qu'à ceux qui appartenaient à leur ordre : il fallait que les étrangers,

(1) Vinkelmaun, *l. c.* p. 66.

(2) *Diod. Chrysostom. ed. Morelli. in-fol. Lutet.* 1604. *orat. XI. p.* 162. Παρ' Αἰγυπτίοις μη ἐξεῖναι μηδε ἐμμέτρως λέγεσθαι, μηδε εἶναι ποίησιν τὸ παράπαν.

(3) *Strabo, lib. XVII. p.* 1169.

(4) *Porphyr. de abstinent. lib. IV. p.* 149.

(5) Caylus, Recueil d'antiquités, t. II. 8. III. 8.

(6) *Porphyr. l.* c.

avant d'y participer, se fissent initier dans tous leurs mystères (1). L'hérédité des sciences détruisait le stimulus le plus puissant pour engager à en reculer les bornes. Le fils, par respect pour les ordres de son père, et plus encore par indolence, se contentait des idées et des règles qu'il trouvait adoptées, plus volontiers qu'un étranger, aux yeux duquel la dignité sacerdotale aurait été la récompense du zèle et des talens. C'est cet attachement opiniâtre aux usages des ancêtres qui causa tant de guerres sanglantes entre les tribus égyptiennes, relativement à l'adoration de leurs idoles (2) : c'est lui aussi qui cause la fatigante monotonie qu'on voit régner pendant plus de mille ans dans tous les produits de leur industrie (3).

Des recherches plus précises sur l'état social des prêtres de l'Egypte nous apprennent, il est vrai, que leur caste était fort honorée, et que leur dignité n'était guère inférieure à celle du souverain (4). Mais il paraît cependant que cela ne doit s'entendre que des ordres supérieurs : car un passage des écrits de Moyse prouve que, sous le règne même des Pharaons, il y avait plusieurs classes de prêtres, dont deux entre autres sont désignées sous les noms de ***Hékamim***, et de ***Hêremim*** (5). Du temps d'Hérodote, on distinguait des archiprêtres et des prêtres ordinaires, dignités dont la première se transmettait également de père en fils (6). A une époque plus récente encore, on reconnaissait un plus grand nombre d'ordres; car Chérémon le stoïcien nomme

(1) *Porphyr. vit. Pythag. p.* 185. — *Diodor. lib. I. c.* 73. *p.* 84. — *Euseb. Præp. evang. lib. II. p.* 50. — *Plutarch. Sympos. lib. VIII. p.* 729.

(2) *Plutarch. de Isid. et Osirid. p.* 381.

(3) *Plato, de Legib. lib. II. p.* 522.

(4) *Diod. lib. I. c.* 73. *p.* 84.

(5) 1 *Mos. XLI.* 8.—Comparez, 2 *Mos. VII.* 11. où les sages, ***Hékamim***, sont aussi distingués des magiciens, *Mekassiphim.*

(6) *Herodot. lib. II. c.* 37. *p.* 146.

des προφήτας, des ἱεροστολιστὰς, des ἱερογραμματεῖς, des ὡρολόγους, des παστοφόρους, et des νεωκόρους (1). Clément d'Alexandrie décrit une procession solennelle où les prêtres étaient disposés de la manière suivante : en tête, comme le plus inférieur, marchait un chanteur, ᾠδὸς, portant un symbole de musique; venait ensuite l'*Horoscope*, qui tenait un cadran solaire et une branche de palmier, symboles de l'astrologie; il était suivi de l'écrivain sacré, ἱερογραμματεὺς, ayant des plumes sur la tête, un livre, une règle, de l'encre, et un roseau à écrire dans la main; derrière lui, se présentait le στολιστὴς, portant le bâton de justice et le calice d'offrande; enfin, le prophète, le premier de tous les prêtres, terminait la marche, ayant entre les mains un vase plein d'eau, ὑδρεῖον. Les prêtres de ces différens ordres puisaient leurs connaissances dans les trente-six premiers livres d'Hermès, qui contenaient toute la philosophie des Egyptiens. Les six autres livres, consacrés à la médecine, étaient appris par les porte-vaisseaux, παστοφόροι, c'est-à-dire par les derniers de la caste, qui se livraient ainsi à la pratique de la médecine ordinaire (2).

La haute médecine, qui paraissait compter bien plus sur les formules magiques et l'assistance des démons, que sur les vertus des médicamens, était réservée aux prêtres supérieurs. Ceux-ci, les devins et les sages des livres de Moyse, se vantaient de pouvoir produire une foule d'effets surnaturels, et possédaient à eux seuls toute l'érudition. Les prophètes prédisaient l'avenir (3), et exerçaient la magie. L'écrivain sacré, qu'on voit encore, sur quelques monumens, avec la tête ornée de plumes (4), enseignait

(1) *Porphyr. de Abstinent. p.* 158.
(2) *Clem. Alex. lib. VI. p.* 633.
(3) 2 *Mos. VII.* 11. — *Herodot. lib. II. c.* 82. *p.* 169. — *Galen. de Dieb. judicat. lib. III. p.* 446. — *Diod. lib. I. c.* 81. *p.* 91.
(4) Caylus, tom. IV. tab. XI. n. 1. 34.

à la jeunesse les sciences profanes (1), et les diverses manières d'écrire.

Les Egyptiens avaient en effet trois écritures différentes, l'ordinaire, ἐπιστολογραφικὸν, une autre, ἱερατικὸν ou συμβολικὸν, dont les prêtres seuls faisaient usage, et la troisième, ἱερογλυφικὸν, qui exprimait les symboles par des signes particuliers (2). Il n'y avait que les prêtres qui connussent les deux dernières en Egypte ; mais elles étaient familières aux peuples de l'Ethiopie (3). Nous connaissons encore quelques fragmens de la première (4), et nous en avons un plus grand nombre des hiéroglyphes sur les monumens. L'obscurité de ce langage sacré et symbolique augmentait la vénération du peuple pour les prêtres qui, seuls, en possédaient la clef. Du temps d'Héliodore, il existait en dialecte symbolique plusieurs ouvrages d'histoire naturelle (5), mais où les plantes et les animaux étaient désignés par des noms mystiques. Ainsi on appelait le lierre, plante d'Osiris, Σχηνόσιρις (6), la verveine, larmes d'Isis, une espèce de lis, sang de mort, une espèce d'armoise, cœur de Bubaste, le safran, sang d'Hercule, la scille, œil de Typhon, etc. (7). Les fanatiques plus modernes, principalement les alchimistes, recueillirent avidement ces noms symboliques, pour acquérir plus de considération parmi les ignorans.

La manière de vivre des prêtres de tous les ordres

(1) *Diod. l. c.*

(2) *Diod. lib. III. c. 3. p.* 176. — *Porphyr. de Abstinent. lib. IV. p.* 185. — *Clem. Alexand. lib. V. p.* 555. — Manéthon, dans *Syncell. p.* 31.

(3) *Heliodor. Æthiop. ed. Bourdelot. in-8°. Paris.* 1619. *lib. IV. p.* 174.

(4) Caylus, tom. I. 21. V. 26.

(5) *L. c. lib. III. p.* 142.

(6) *Plutarch. de Isid. et Osirid. p.* 365.

(7) *Jablonsky, Prolegom. ad Panth.* §. *LVIII. p. CXXX.* — *Schmid, de Sacerdot. et Sacrific. Ægypt. p.* 72. — Comparez, *Jamblich. de Myster. Ægypt. sect. VII. p.* 150.

était assujettie à des règles très-sévères. Ils étaient surtout obligés à la propreté la plus recherchée. Ils devaient se laver deux fois par jour et deux fois par nuit, et se couper tous les trois jours les cheveux qu'ils n'avaient la liberté de laisser croître que dans les temps de deuil (1). C'est encore par des vues de propreté, qu'on avait introduit parmi eux la circoncision (2), opération à laquelle Pythagore lui-même fut obligé de se soumettre (3). Leurs vêtemens ne pouvaient pas être de laine, mais devaient être tissus de lin ou de coton. Quant à leur chaussure, elle était de byblus, c'est-à-dire de tige de papyrus (4).

Plusieurs d'entre eux, notamment dans les temps anciens, portaient des vêtemens de femmes, et affectaient même toutes les manières de ce sexe. Ce furent principalement les adorateurs du Nil qui, par l'adoption de ce singulier système, cherchèrent à se mettre en odeur de sainteté, comme le pratiquent encore aujourd'hui certains magiciens des peuplades mongoles (5).

Ils vivaient du produit de leurs propriétés (6) et des offrandes que l'on faisait aux dieux (7). Ces revenus étaient versés dans une caisse commune d'où l'on tirait aussi les honoraires des prêtres inférieurs, les pastophores et les néocores ou gardiens du tem-

(1) *Herodot. lib. II. c.* 37. *p.* 146. — *Plutarch. p.* 352.
(2) *Herodot. l. c.*
(3) *Clem. Alex. lib. I. p.* 302.
(4) *Herodot. lib. II. c.* 81. *p.* 169. — *Plin. lib. XIX. c.* 2. — *Plutarch. l. c.*
(5) *Gregor. Nazianz. Orat. IV adv. Julian. ed. Morell. in-fol. Colon.* 1690. *p.* 128. Αἱ δὶ ἀνδρογύνων τιμαὶ τȣ̃ Νείλȣ παρ' Αἰγυπτίοις. — *Id. Carm. ad Nemes. v.* 267. *p.* 145. — *Euseb. Vit. Constant. ed. Reading. in-fol. Cantabrig.* 1720. *lib. IV. c.* 25. *p.* 639. — Comparez *Kurt Sprengel*, *Apologie des*, etc. c'est-à-dire, Apologie d'Hippocrate, *P. II. p.* 611—612.
(6) 1 *Mos. XLVII*, 22.
(7) *Isocrat. encom. Busirid. ed. Auger. in-8°. Paris.* 1782. *p.* 393.

ple (1). Tous étaient obligés d'exercer leur ministère sans rétribution (2).

Leur nourriture se bornait aux végétaux et aux viandes qui pouvaient être offerts aux dieux. On désignait avec solennité les animaux pour les sacrifices, en leur appliquant un cachet d'argile appelé *γῆ σημαντρὶς* (3). Cette fonction était exclusivement dévolue à certaines personnes nommées *σφαγισ7αὶ*, et on avait plusieurs livres traitant de l'art d'appliquer les cachets (4). Il paraît que cet usage avait sa source principale dans le soin qu'on avait cru devoir prendre de bien distinguer les unes des autres les viandes saines et malsaines. En effet, on s'était aperçu de fort bonne heure que les maladies des yeux, la lèpre, et différentes autres affections du corps survenaient souvent à la suite de l'usage immodéré de certains alimens. Mais, indépendamment de cette précaution sanitaire, on rejetait ou choisissait encore tels ou tels animaux, à cause d'une signification symbolique qui leur était attachée, et qui se perd dans la nuit des temps. On sacrifiait de préférence ceux qui avaient rapport au mauvais génie, tels, par exemple, que les bœufs rouges, parce qu'on se figurait Typhon de cette couleur (5). Le passage de Plutarque que je viens de citer tout entier, prouve clairement qu'on n'immolait aux dieux que les animaux qui leur étaient désagréables, et qu'on croyait recevoir les âmes des impies (6). Ainsi, comme l'assure Hérodote (7), on ne sacrifiait jamais de vaches, parce

(1) *Diodor. lib. I. c. 73. p. 84. c. 82. p. 92.*
(2) *Diod. l. c.*
(3) *Herodot. l. c. c. 38. p. 147. — Plutarch. l. c. p. 363.*
(4) *Schmid, l. c. p. 183.*
(5) *Plutarch. l. c. p. 363.* Αἰγύπτιοι δὲ πυῤῥόχρουν γεγονέναι τὸν Τυφῶνα νομίζοντες, καὶ τῶν βοῶν τοὺς πυῤῥοὺς καθιερεύουσιν. Θύσιμον γὰρ οὐ φίλον εἶναι Θεοῖς, ἀλλὰ τοὐναντίον, ὅσα ψυχὰς ἀνοσίων ἀνθρώπων καὶ ἀδίκων εἰς ἕτερα μεταμορφουμένων σώματα συνείληφε κ. τ. λ.
(6) *L. c. lib. II. c. 41. p. 148.*
(7) *Herodot. lib. II. c. 47. p. 153.*

qu'elles étaient consacrées à Isis ; mais on offrait beaucoup de bœufs. On ne sacrifiait des cochons, et les prêtres ne mangeaient la chair de ces animaux qu'une seule fois par an, pendant la pleine lune (1). On immolait et on mangeait également une espèce d'antilope, sans qu'elle eût reçu le sceau sacré. Horapollo raconte les fables qui ont amené cet usage (2).

Les poissons (3), et surtout ceux de mer, étaient particulièrement défendus, parce que la mer passait quelquefois pour l'image de Typhon (4). Le brochet, une espèce de barbillon, et la dorade sont désignés d'une manière spéciale parmi ces poissons détestés (5), qu'on adorait cependant en certains endroits, aussi-bien que Typhon lui-même. On avait également horreur des araignées de mer (*Actinia senilis*), des hirondelles de mer (*Trigla Hirundo*), et de plusieurs autres animaux marins (6). Hérodote (7) et Plutarque (8) assurent que les prêtres égyptiens ne mangeaient nulle part de poissons. La propriété aphrodisiaque de la chair de ces animaux fut vraisemblablement une des causes qui déterminèrent à les proscrire.

Parmi les végétaux, on rejetait surtout les légumes farineux et les ognons : les premiers, parce qu'ils sont d'une digestion difficile et qu'ils engendrent des vents (9), ou, comme le pense Plutarque, parce qu'ils nourrissent trop (10), ou peut-être encore, par

(1) *Lib.* I. *c.* 49. *p.* 62. Gronov s'est évidemment trompé lorsqu'il a lu en cet endroit πληνῶν, mot auquel on doit substituer celui de κτηνῶν.
(2) *Plutarch. l. c. p.* 353.
(3) *Plutarch. l. c. p.* 363.
(4) *Horapoll. lib.* I. *c.* 44. *p.* 58.
(5) Ὀξύρυγχος. Φαγρός. Λεπιδωτός. *Plutarch. l. c. p.* 353. 358.
(6) Pauw, Recherches sur les Egyptiens et les Chinois, t. 1. p. 127.
(7) *Lib.* II. *c.* 37. *p.* 146. Ἰχθύων δὲ οὔ σφι ἔξεστι πάσασθαι.
(8) *L. c. p.* 353. Οἱ δ' ἱερεῖς ἀπέχονται πάντων (ἰχθύων).
(9) *Herod. l. c.*
(10) *L. c.*

des raisons mystiques qui nous sont inconnues (1). Les ognons étaient défendus parce qu'ils excitent la soif (2).

Le peuple faisait usage de diverses espèces d'huiles; mais les prêtres ne pouvaient se servir que de celle d'olive (3). Ils employaient fort peu de sel, et presque uniquement le sel gemme de Marmarica, celui de mer étant appelé l'écume de Typhon (4).

Les historiens sont partagés sur la question de savoir s'il était permis aux prêtres de boire du vin. Hérodote l'assure (5); mais, dans un autre endroit (6), il dit qu'il n'y a point de vignes en Egypte, et que le peuple y boit une espèce de bière en place de vin. Je pense qu'on peut expliquer cette contradiction apparente, en admettant que l'usage du vin grec ne s'est introduit en Egypte qu'au temps de Psammétique (7), et qu'ensuite cette boisson n'a été usitée que sur les tables des grands, parmi lesquels se rangeait la classe entière des prêtres.

Les laboureurs et les pasteurs buvaient une espèce de bière, à laquelle ils donnaient de l'amertume avec des pois chiches (8), et dont les Grecs regardaient à tort l'usage comme la cause de la lèpre (9). Le régime du peuple, bien qu'il ne fût pas aussi borné que celui des prêtres, et qu'il variât selon les contrées, était cependant soumis à certaines règles dont on ne pouvait point s'écarter, et qui tendaient presque toutes à la conservation de sa santé. On

(1) Pauw, *l. c.* p. 157.
(2) *Plutarch. l. c.* — *Cf. Schmid, Dissert. de cepis apud Ægypt. cultis.* 1765.
(3) Pauw, *l. c.* p. 134.
(4) *Plutarch. l. c.* — Pauw, *l. c.* p. 132.
(5) Δίδοται δὲ σφι οἶνος ἀμπέλινος. *l. c.*
(6) *C.* 77. *p.* 167. Οὐ γὰρ σφί εἰσι ἐν τῇ χώρῃ ἄμπελοι.
(7) *Plutarch. l. c.* C'était pendant le jour seulement qu'on ne pouvait faire usage du vin dans le temple d'Héliopolis. *p.* 363.
(8) *Herodot. lib. II. c.* 77. *p.* 167.
(9) *Diodor. l. c. c.* 80. *p.* 98.

prescrivait même aux rois une quantité d'alimens et de boissons qu'il leur était défendu d'outrepasser (1). Dans le temple de Thèbes, on lisait une inscription remplie d'imprécations contre le roi Ménès, qui avait le premier tiré le peuple de sa vie simple et frugale, et introduit le luxe de la table parmi lui (2). Toutes les fonctions, tant corporelles que naturelles, et même l'acte de la génération, étaient réglés, et avaient un temps fixe pour leur accomplissement (3).

L'éducation des enfans tendait à les endurcir aux fatigues, et à les habituer à la frugalité (4). Ils allaient toujours pieds nus, et ne mangeaient presque autre chose que des fruits, des racines, et de la moelle de papyrus. Diodore assure que jusqu'à l'âge viril, les alimens ne s'élevaient pas au-delà du poids de vingt dragmes par jour. Cependant on négligeait les exercices gymnastiques, parce qu'on pensait qu'ils ne peuvent produire qu'une vigueur momentanée (5). On faisait le pain avec l'épautre (6).

Chaque Egyptien devait, tous les mois, se purifier le corps, pendant trois jours, par les vomitifs, les purgatifs et les lavemens : car on pensait que la plupart des maladies dérivent de l'intempérance et de la présence de crudités dans les premières voies (7). Or, comme ce régime sévère était une obligation générale dont aucun habitant ne pou-

(1) *Diodor. l. c. c.* 76. *p.* 81. — *Plutarch. l. c. p.* 353.
(2) *Plutarch. l. c. p.* 554. — *Diodor. lib. 1. c.* 45. *p.* 54.
(3) *Diodor. l. c. c.* 70. *p.* 80.
(4) *Diod. l. c. c.* 80. *p.* 91.
(5) *Diodor. l. c. c.* 81. *p.* 92.
(6) *Herodot. lib. II, c.* 77. *p.* 167. — Goguet pense que l'ὀλύρα d'Hérodote est le riz; mais Pauw a prouvé (*l. c.* p. 175) que ce mot doit être traduit par épautre ou froment.
(7) *Herodot. l. c.* νομίζοντες ἀπὸ τῶν τρεφόντων σιτίων πάσας τὰς νόσους τοῖσιν ἀνθρώποισι γίγνεσθαι. — *Diodor. l. c. c.* 82. *p.* 92. Φασὶ γὰρ πάσης τροφῆς ἀναδοθείσης τὸ πλέον εἶναι περιττὸν, ἀφ' οὗ γεννᾶσθαι τὰς νόσους.

vait s'exempter, les étrangers les regardaient tous comme autant de médecins ; ce qui explique les récits d'Hérodote (1), et de plusieurs autres auteurs (2).

Celui qui voudrait tirer de ces récits quelques preuves en faveur de l'antiquité de la médecine populaire serait parfaitement réfuté par Diodore de Sicile (3), et par Isocrate (4). Le premier loue beaucoup les institutions égyptiennes qui défendent aux habitans d'exercer d'autre profession que celle de leurs pères, et le second assure qu'il y a de graves punitions prononcées contre ceux qui oseraient changer d'état.

On regardait aussi les Egyptiens comme un peuple très-sain, et Isocrate assure qu'ils devenaient extrêmement vieux (5). Hérodote attribue leur santé robuste à la constance des saisons (6). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est rare de voir des momies dont les dents sont cariées, ou auxquelles il manque quelques-uns de ces os (7).

« Leurs médicamens sont fort simples, dit Isocrate, et il n'y aurait pas le moindre inconvénient « à les prendre comme alimens (8). » C'est là une

(1) *Lib. II. c.* 84. *p.* 170. πάντα δ' ἰητρῶν ἐστὶ πλέα.
(2) *Homer. Odyss. IV.* 230.
'Ιητρὸς δὲ ἕκαστος ἐπιστάμενος περὶ πάντων
ἀνθρώπων, ἦ γὰρ Παιήονός ἐστι γενέθλη.
Plutarch. Gryllus, s. quod bruta ratione utantur, p. 991.
Τοὺς μεν Αἰγυπτίους πάντας ἰατροὺς ἀκούομεν εἶναι.

(3) *L. c. p.* 394. Ἀεὶ τοῖς αὐτοῖς τὰς αὐτὰς πράξεις μεταχειρίζεσθαι προσέταξεν. εἰδὼς, τοὺς μὲν μεταβαλλομένους τὰς ἐργασίας πρὸς οὐδεν ἔργων ἀκριβῶς ἔχοντας, τοὺς δ' ἐπὶ ταῖς αὐταῖς πράξεσι συνεχῶς ἐπιμένοντας, εἰς ὑπερβολὴν ἕκαστον ἀποτελοῦντας.

(4) *L. c. c.* 74. *p.* 86. Παρὰ δὲ τοῖς Αἰγυπτίοις, εἴ τις τῶν τεχνιτῶν μετάσχοι τῆς πολιτείας, ἢ τέχνας πλείους εργάζοιτο, μεγάλαις περ πίπτει ζημίαις.

(5) *L. c.*
(6) *Lib. II. c.* 77. *p.* 167.
(7) Winkelmann, *l. c.* p. 58.
(8) *Isocrat. l. c. p.* 398. Τοῖς μὲν σώμασιν ιατρικὴν ἐξεῦρον ἐπικουρίαν, οὐ διακεκινδυνευμένοις φαρμάκοις χρωμένην, ἀλλὰ τοιούτοις, ἃ τὴν ἀσφάλειαν ἔχει ὁμοίαν τῇ τροφῇ τῇ καθ' ἡμέραν κ. τ. λ.

expression oratoire qui ne peut être regardée comme un témoignage historique. Hérodote, au contraire, assure qu'il y avait en Egypte un médecin particulier pour chaque maladie ; que l'un s'occupe des maux d'yeux, un second des affections des dents, un troisième de celles de l'estomac, etc. (1). Cette institution a trouvé des apologistes : cependant elle a aussi ses inconvéniens et ses désavantages qui tiennent principalement à ce qu'aucune partie du corps, n'étant isolée des autres, on ne peut supposer non plus aucune affection à proprement parler locale.

Quant à ce qui concerne l'esprit de la médecine pratique en Egypte, nous avons trop peu de données pour en pouvoir juger avec certitude. Cependant l'analogie nous permet de conclure qu'on abandonnait en grande partie les maladies à la nature, et qu'on se contentait de favoriser les évacuations que celle-ci cherche à déterminer.

Si l'on en croit Strabon (2), les Egyptiens exposaient dans les rues les personnes dangereusement malades, afin que les passans leur donnassent des conseils ; mais on doit bien certainement lire Assyriens au lieu d'Egyptiens, car le fait est attesté par plusieurs autres témoignages (3) pour les Babyloniens, et on n'en saurait alléguer un second prouvant que la même coutume existait en Egypte.

Les médecins égyptiens n'étaient pas fort habiles dans le traitement des maladies internes, car ils ne purent parvenir à guérir une simple entorse du pied que Darius, fils d'Hystaspe, s'était donnée dans une partie de chasse (4).

Les prophètes prédisaient les changemens et la ter-

(1) *Lib. II. c. 84. p. 169.* Μιῆς νούσου ἕκαστος ἰητρός ἐστι, καὶ οὐ πλεόνων.
(2) *Lib. III. p. 234.*
(3) *Herodot. lib. I. c. 197. p. 114.* — *Strabo, lib. XVI. p. 782.* — *Plutarch.* περὶ τοῦ λάθε, *p. 1128.*
(4) *Herodot. lib. III. c. 125. p. 303.*

minaison des maladies, et les prêtres inférieurs, ou les pastophores, les traitaient strictement d'après les règles qui leur étaient tracées dans les livres d'Hermès. Ils étaient personnellement responsables de tout ce qu'ils entreprenaient dans les maladies aiguës, avant le quatrième jour de leur invasion (1).

Très-peu d'observations pratiques faites par les Egyptiens sont parvenues jusqu'à nous, encore ne concernent-elles guère que l'action de certains médicamens. On sait, entre autres, qu'ils prescrivaient très-fréquemment la scille, aux environs de Péluse, contre les hydropisies fort communes dans ce canton, et qu'on avait même érigé, en l'honneur de cette plante, un temple où elle était adorée sous le nom de Κρόμμυον (2). On lit dans Horapollo (3) que, dans les cas d'angine, on tirait un grand parti de la décoction d'une espèce de capillaire, ἀδίαντον.

La pierre d'aigle, ἀετίτης, espèce d'oxide de fer, s'employait aussi avec succès contre les hydropisies et la tympanite (4). Horapollo rapporte une observation prouvant que la dissection des chiens enragés occasionait l'hypocondrie ou la manie (5).

Il me reste à parler maintenant de deux arts des Egyptiens qui ont quelque rapport avec la médecine, et dont les amateurs du merveilleux ont prodigieusement vanté la perfection.

Le premier est celui des embaumemens. Si nous en croyons certains écrivains modernes, il doit faire supposer de grandes connaissances anatomiques chez

(1) *Arist. ed. Erasm. in-fol. Basil.* 1531. *Politic. lib. III. f.* 89. *b.* Καὶ ἐν Αἰγύπτῳ μετὰ τὴν τετρήμερον κινεῖν ἔξεστι, τοῖς ἰατροῖς. ἐαν δὲ πρότερον, ἐπὶ τῷ αὑτῶν κινδύνῳ.

(2) Pauw, *l. c.* p. 166.

(3) *Hieroglyph. lib. II. c.* 93. *p.* 136. Ὑπὸ σταφύλης βλαβεῖται, ne peut s'entendre que de la luette, et signifie : *la luette lui est tombée.* C'est à tort que Pauw traduit, *ab uva comesta.*

(4) Pauw, *l. c.* p. 168.

(5) *Lib. I. c.* 39. *p.* 54.

les Egyptiens. Avant de discuter cette opinion, puisons dans les sources qui peuvent nous fournir des renseignemens authentiques.

Hérodote se présente d'abord : voici, en substance, comment il s'exprime (1). Dès qu'un homme était mort, les personnes destinées aux embaumemens se rendaient chez les parens, et leur montraient différens cercueils en bois peint, de la forme d'une momie. Les premiers étaient d'un travail fort soigné, et portaient un nom qu'il n'était pas permis de prononcer, *τοῦ οὐκ ὅσιον ποιεῦμαι τὸ οὔνομα ἐπὶ τοιούτῳ πρήγματι ὀνομάζειν* : les seconds étaient moins beaux et moins chers, et les troisièmes étaient d'un prix encore plus modique. Les parens choisissaient celui qui leur convenait, et prenaient ensuite des arrangemens pour le prix. L'embaumement, qui variait probablement selon les ornemens extérieurs du cercueil, s'exécutait de la manière suivante. On tirait d'abord le cerveau par le nez, à l'aide d'un crochet de fer, et on poussait ensuite dans le crâne des aromates et des épices, *φάρμακα*. On ouvrait le ventre avec une pierre d'Ethiopie tranchante : on en retirait les intestins, on nettoyait la cavité abdominale, on la lavait avec du vin de palmier, et on y versait des épices délayées dans de l'eau, *διηθέουσι τετριμμένοισι θυμιάμασι*. Puis on la remplissait de myrrhe, de casse et d'autres aromates, à l'exception de l'encens, et on recousait les tégumens. On lavait alors le corps avec une solution d'alcali fixe, *λίτρῳ ταριχεύσαντες*, et on le laissait reposer pendant soixante et dix jours, mais pas plus longtemps. Au bout de ce terme, on le lavait de nouveau, on l'enduisait partout d'une gomme dont les Egyptiens se servaient en place de colle forte, et on l'enveloppait dans une toile. Les parens le reprenaient

(1) *Lib. II. c.* 85, 86. *p.* 170. 171.

alors, l'enfermaient dans un cercueil en bois modelé sur sa forme, et le déposaient dans les catacombes.

Les personnes moins riches se contentaient d'injecter avec un tuyau de la résine liquide dans le ventre sans l'ouvrir. On salait ensuite le corps pendant soixante et dix jours, on retirait la résine qui entraînait les intestins, parce que l'alcali a la propriété de dissoudre les viscères, et il ne restait plus que la peau et les os.

La troisième sorte d'embaumement, réservée pour les pauvres, consistait à nettoyer le cadavre, et à le faire macérer pendant soixante et dix jours dans une dissolution alcaline.

Les femmes d'une haute naissance ou d'une rare beauté n'étaient livrées aux embaumeurs que trois ou quatre jours après leur mort : précaution nécessitée, dit Hérodote, par quelques exemples de pastophores qui avaient abusé des cadavres de ces femmes.

Diodore (1) ajoute quelques circonstances au récit d'Hérodote. La première espèce d'embaumement coûtait un talent, et la seconde vingt mines. L'écrivain sacré désignait sur le côté gauche du cadavre l'endroit ou il fallait faire la section : ensuite le *paraschiste* pratiquait l'incision, et s'éloignait en toute hâte, parce que les assistans l'assaillaient à coups de pierre, tant ils avaient horreur de celui qui osait porter l'instrument tranchant sur la dépouille mortelle d'un ami. Diodore décrit ensuite l'embaumement à peu près de la même manière qu'Hérodote, avec cette légère différence qu'il fait mention d'un procédé au moyen duquel on conservait au cadavre la forme qu'avait l'individu pendant sa vie.

Ces récits nous conduisent naturellement à deux réflexions intéressantes pour l'historien. D'abord, la

(1) *C.* 91. *p.* 101.

conduite des assistans envers le paraschiste prouve clairement l'aversion que les Egyptiens avaient pour les ouvertures de cadavres. On ne peut donc pas espérer qu'ils aient fait de grandes découvertes sur la structure, la position et les connexions des parties du corps dans l'état de santé et de maladie. En second lieu, le procédé que l'on suivait était trop grossier pour contribuer à enrichir la science.

D'ailleurs nous avons des preuves historiques que les prêtres égyptiens ignoraient jusqu'aux premiers élémens de l'anatomie et de la physiologie. Ils croyaient, par exemple, que, chaque année, le poids du cœur augmente de deux gros, jusqu'à cinquante ans, et qu'ensuite il diminue dans la même proportion, ce qu'ils regardaient comme la cause de la mort naturelle (1). Ils prétendaient que du petit doigt part un nerf ou un tendon qui se rend jusqu'au cœur: c'est pourquoi ils trempaient ce doigt dans la liqueur des libations (2). On conviendra sans peine que de pareilles idées ne sauraient résister aux moindres connaissances anatomiques, et que les auteurs qui placent l'origine de cette science en Egypte, se rendent coupables d'une grande inconséquence. Quand Pline (3) soutient que les rois d'Egypte avaient ordonné des ouvertures de cadavres pour découvrir les causes des maladies, il veut infailliblement parler des Ptolémées, sous le règne desquels nous devons chercher en effet l'origine de l'anatomie.

Plutarque (4) rapporte que les Egyptiens avaient coutume de placer un σκελετὸς dans leurs salles de festin, afin que les convives ne perdissent pas de vue l'idée de la mort, au milieu des plaisirs. Xilandre a tort

(1) *Gell. noct. att. lib. X. c.* 10. — *Macrob. Saturn. lib. VII. c.* 13. *p.* 438.
(2) *Plin. lib. IX. c.* 37. — *Censorin. de die natal. c.* 17.
(3) *Plin. lib. XIX. c.* 5.
(4) *De Conviv. sept. sapient. p.* 148.

de traduire ce mot par *exsiccata hominis atque interse compacta ossa ;* car, ailleurs (1), Plutarque explique très-bien que dans ce passage l'expression dont il se sert, désigne simplement un corps mort. Hérodote (2) parle aussi de la même coutume, et l'expression qu'il emploie, νεκρὸς ἐν σόρῳ, montre qu'il faut entendre un cadavre et non un squelette.

L'idée qu'on se formait autrefois et qu'on se forme encore aujourd'hui de l'habileté des Egyptiens en chimie est très-étonnante. On ne s'est pas contenté de regarder comme inimitables les produits qu'ils savaient tirer de cet art, on a été jusqu'à vouloir trouver chez eux l'origine de l'alchimie et de la transmutation des métaux, et à chercher cette origine dans un temps où ils avaient fait à peine quelques pas vers la civilisation. Hermès fut, dit-on, le premier alchimiste, et on croyait ne pouvoir expliquer les étonnantes productions des arts de l'Egypte sans accorder aux habitans le secret de fabriquer l'or. Il ne m'appartient pas de développer comment on peut concevoir la construction de cette foule immense de monumens gigantesques, ni de réfuter l'antiquité de l'alchimie, puisque ces deux objets ont été déjà épuisés par des auteurs d'un grand mérite (3).

Tout ce qu'il y a de certain, c'est que les premiers Egyptiens avaient en métallurgie et en chimie des connaissances qui sont encore une énigme inexplicable pour nos plus habiles chimistes. Je ne parlerai ici que de l'encaustique métallique dont la prépara-

(1) *Sympos. lib. VIII. p.* 736. Ὁ δὲ αἰλίβας καὶ ὁ σκελετὸς ἐπὶ τοῖς νεκροῖς γέγονε λοιδορουμένης τὰ ὀνόματα τῆς ξηρότητος.

(2) *Lib. II. c. 77. p.* 168.

(3) *H. Conring, de Ægyptiorum hermetica vetere et Paracelsicorum nova medicina. in-4°. Helmstadt.* 1669. — *Schulze, Historia med. Per. I. Sect. I. c.* 11—18. — Pauw, *l. c.* p. 376. — *Wiegleb, historische* etc., c'est-à-dire, Examen historique et critique de l'Alchimie. in-8°. Weimar, 1777.

tion était portée chez eux au plus haut point de perfection. Ils savaient appliquer l'argent avec une couleur bleue, et fabriquer des émeraudes d'une grosseur prodigieuse (1). On croyait autrefois qu'ils faisaient entrer du cobalt dans ces diverses préparations; mais Gmelin (2) a prouvé qu'il n'en existe point dans toute l'Egypte, et que probablement ils se servaient de l'écume bleue qui surnage dans la fonte de l'hématite. Il a trouvé au moins du fer dans le mélange de cette couleur bleue.

Au reste, je doute très-fort que les Egyptiens aient fait assez de progrès en chimie et en pharmacie pour avoir su, comme le prétendent Galien (3) et Bergmann (4), préparer, dès avant Hippocrate, des emplâtres et des onguens avec le vert-de-gris et le blanc de plomb. Je pense plutôt qu'il faut attribuer ce talent aux Egyptiens modernes, et aux habitans d'Alexandrie du temps des Ptolémées.

N'ayant qu'un très-petit nombre de données sur la médecine égyptienne jusque six cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, je ne puis en tracer ici qu'une esquisse imparfaite. Cependant elle pourra convaincre, je pense, que bien que l'art de guérir ait été cultivé par les Egyptiens, il n'atteignit jamais chez eux un haut degré de perfection. Concentré dans les mains des prêtres, faisant partie essentielle du culte divin, et ne pouvant être exercé librement par tout le monde, ses progrès devaient être très-peu sensibles. Aucun procédé scientifique, aucune application des observations à la théorie ne formant la base des études, la médecine ne fut autre chose que l'art de prophétiser, et elle se borna à l'aveugle

(1) *Bergman, Opuscula, ed. Lips.* 1787. *t. IV. p.* 30.
(2) *Gœtting. gelehrte*, etc., c'est-à-dire, Annales des sciences de Gottingue, 1779. cah. 42.
(3) *De composit. medicam. sec. gener. lib. V. p.* 376—378.
(4) *L. c. p.* 26.

observation des règles adoptées depuis long-temps. Le fils recevait comme un dépôt sacré les connaissances de ses pères, et les transmettait à sa postérité sans y faire le plus léger changement.

CHAPITRE SECOND.

Médecine des Israélites jusqu'à la captivité de Babylone.

La conformité qui existe entre la constitution, les mœurs, la civilisation des Israélites, et celles des Egyptiens, n'a rien qui doive nous étonner, dès que nous réfléchissons aux voyages d'Abraham et de ses enfans en Egypte, et au séjour de quatre cents ans que les descendans de Jacob ont fait dans ce pays. Il est vrai que les Israélites professaient le culte du vrai Dieu, et qu'ils restèrent jusqu'à un certain point fidèles aux coutumes de leurs ancêtres; mais on s'aperçoit aisément qu'ils ont beaucoup emprunté aux Egyptiens, même sous la législation de Moyse. La ressemblance des deux nations est tellément frappante, qu'elle a induit plusieurs Grecs en erreur, et leur a fait croire que les anciens Juifs descendaient des Egyptiens (1).

Abraham, père du peuple d'Israël, était originaire d'*Ur-Chaschdin*, contrée qui fut nommée par la suite Arachosie, et qui est située entre le Candahar et la Bactriane (2). Ses successeurs vécurent dans le pays de Sinéar, aujourd'hui l'Irak-Arabie, entre le golfe Persique, l'Euphrate et le Tigre. Ils conser-

(1) *Strabo*, *lib. XVI. p.* 1103. *lib. XVII. p.* 1180.
(2) *Gatterer*, *Synchronistische* etc., c'est-à-dire, Histoire universelle synchron. p. 81.

vèrent parmi eux le culte d'un dieu unique et invisible, de Jehovah, qu'on appelait aussi, pour cette raison, le Dieu d'Abraham. Cette famille vivait dans l'intime persuasion que Jehovah veillait d'une manière particulière sur la destinée de ses membres. Elle croyait que les émigrations, les contestations entre elle et les peuples nomades ses voisins, les catastrophes et les maladies étaient occasionées immédiatement par Dieu qui faisait connaître sa volonté suprême aux chefs de la tribu. Une entière obéissance à ses commandemens était la seule loi qu'observassent les Abrahamites. Ils ne l'adoraient sous aucun emblème; mais, à l'exemple des autres nations, ils lui faisaient des sacrifices, soit par reconnaissance, soit par repentir. Ils immolaient aussi des victimes pour apaiser son courroux, et les maladies qui en étaient la suite : lorsque les offrandes lui étaient agréables, on voyait aussitôt les affections guérir et disparaître (*1*).

Depuis quatre cent trente ans les descendans de Jacob vivaient en Egypte sous la domination des Pharaons, lorsqu'enfin un libérateur vint les tirer de la servitude, les fit errer pendant quarante ans dans les déserts de l'Arabie, et les conduisit sur les frontières du pays que Jehovah avait promis à leurs ancêtres. Ce libérateur fut Moyse, qui, dans sa tendre enfance, ne dut la conservation de sa vie qu'à un événement extraordinaire, et qui, ayant été adopté par la fille du roi d'Egypte, fut instruit dans tous les arts et toutes les sciences de cet empire. D'anciens écrivains prétendent que les prêtres lui apprirent l'arithmétique, la géométrie et la médecine (2), et que les Grecs établis dans le pays lui enseignèrent les autres sciences profanes (3). Cette dernière asser-

(1) 1 *Mos.* XX. 17. 18.
(2) *Clem. Alex. lib. I. p.* 348.
(3) *Philo. Jud. De vita Mosis. ed. Mangey. in-fol. Lond.* 1742. *lib. I.* p. 42.

tion est tout-à-fait contraire aux résultats de la chronologie; mais on ne peut révoquer en doute que Moyse n'ait calqué en partie ses lois sur les institutions sociales de l'Egypte, et qu'il n'ait même possédé un trésor de connaissances vraiment étonnant pour le temps où il vivait.

Comme la domination des prêtres formait en Egypte la base de la constitution, Moyse établit aussi chez les Israélites un gouvernement purement monastique (1); et de même que, chez les Egyptiens, les connaissances de tout genre étaient héréditaires dans la caste des prêtres, de même aussi les lévites formèrent la noblesse héréditaire parmi les descendans de Jacob. Ils étaient à la fois juges et médecins du peuple : personne autre qu'eux ne pouvait s'occuper du traitement des maladies (2).

Un grand nombre de passages de l'histoire sainte et des lois de Moyse nous font entrevoir que ce législateur avait des notions fort étendues en histoire naturelle et en médecine. Non-seulement il surpassa les magiciens d'Egypte, ses maîtres, dans l'art de la magie naturelle, mais encore il parvint à brûler et à réduire en poudre l'image en or du dieu Apis qu'Aaron avait fabriquée dans le désert, et que le peuple adorait (3). Il sut aussi donner une saveur douce à une source dont l'eau était amère, en y jetant un certain bois (4); événement que Jésus, fils de Sirach, prétendait expliquer d'une manière naturelle (5).

Moyse a donné les preuves les moins équivoques de ses connaissances profondes en médecine dans la

(1) 2 *Mos. XIX.* 6.
(2) *Michaelis*, *Mosaisches* etc., c'est-à-dire Législation de Moyse, P. 1. §. 52.
(3) 2 *Mos. XXXII.*
(4) 2 *Mos. XV.* 25.
(5) *Sir. XXXVIII.* 5.

partie de ses lois qui contient des préceptes d'hygiène, et l'indication des caractères auxquels on peut reconnaître la lèpre blanche, fort répandue parmi le peuple de Dieu, ainsi que celle des moyens qu'il faut mettre en usage pour la guérir. Il apprend à distinguer les taches qui annoncent l'invasion prochaine ou l'existence de cette lèpre, de celles qui ne doivent inspirer aucun soupçon (1). Il porte un jugement très-sain sur la nature critique des croûtes et des éruptions herpétiformes qui s'observent dans cette affection (2), sur la complication de la lèpre blanche invétérée avec la lèpre ulcérée (3), et sur plusieurs autres accidens de cette redoutable maladie. Les modernes ont eu quelquefois, mais rarement, occasion de s'assurer combien tout ce qu'il dit est exact (4).

La guérison de la lèpre, comme celle de toutes les autres maladies, est l'effet immédiat de la toute-puissance de Dieu, qui les envoyait à ceux qui l'avaient offensé, et qui les guérissait ensuite, lorsqu'on l'avait apaisé par des offrandes. Le Dieu des armées, (*Aléi Tsabaouth al Qouna*), maudit tous les transgresseurs de la loi de Moyse : il les menace de maladies et de toutes sortes de malheurs (5). Quand Mirjam se permit de murmurer contre le législateur, Jehovah le frappa de la lèpre, dont il ne fut délivré que lorsque Moyse pria Dieu de le guérir (6). Le peuple s'étant révolté, il se manifesta une épidémie qui fit périr quatorze mille sept cents hommes, et qui ne cessa que lorsque le grand-prêtre Aaron eut

(1) 3 *Mos. XIII.* 3. 20.
(2) 3 *Mos. XIII.* 6.
(3) 3 *Mos. XIII.* 10.
(4) *Hensler*, *Vom abendlændischen* etc., c'est-à-dire, Histoire de la lèpre d'Occident, p. 105. 107. 195. 287.
(5) 5 *Mos. XXVIII.* 58. 59.
(6) 4 *Mos. XII.* 13.

offert de l'encens et des victimes (1). Auprès de Mara, Dieu fit aussi annoncer par Moyse à son peuple, que, s'il observait toutes ses lois, il ne serait jamais atteint d'aucune des plaies de l'Egypte, car *Jehovah est le médecin du peuple* (2).

Les lévites seuls savaient guérir la lèpre. Ils isolaient le malade, purifiaient son corps, et faisaient des sacrifices expiatoires pour lesquels ils choisissaient des agneaux, des oiseaux et de l'huile (3).

L'exercice de la médecine resta dans leurs mains, même après que les Israélites s'étant rendus maîtres du pays de Chanaan, abandonnèrent la vie nomade, pour former un état qui pouvait être considéré comme une république agricole. L'art de guérir devint ensuite la propriété des prophètes. Jusqu'au règne de Salomon, qui éleva pendant quelque temps la nation juive au plus haut point de splendeur, la civilisation fit peu de progrès, parce qu'on évitait toute espèce de liaison et de mélange avec les peuples voisins, quoique la loi divine enjoignît expressément de traiter tous les étrangers avec amitié (4). Malgré que la proximité des Tyriens, avec lesquels ils entretenaient des relations commerciales, offrît aux Israélites une occasion précieuse de se perfectionner dans les sciences et dans les arts, ils surent si peu la mettre à profit, que Salomon fut obligé de faire venir des ouvriers de Sidon pour bâtir le temple, parce qu'il ne se trouvait personne dans toute la Judée qui sût travailler les bois avec autant de perfection que les habitans de cette ville industrieuse (5). Il est certain aussi que jusqu'au règne de

(1) 4 *Mos. XVI.* 41.
(2) 2 *Mos. XV.* 26.
(3) 3 *Mos. XIV.*
(4) 5 *Mos. X.* 19.
(5) 1 *Reg. V.* 6.

David, les Juifs ne connurent d'autre science que celle de l'interprétation de la loi divine.

Du temps de Samuel, les Philistins, qui s'étaient emparés de l'arche d'alliance, furent frappés de fics lépreux, dont ils ne parvinrent à se délivrer qu'en offrant et consacrant a Jehovah des figures (ἀναθέματα) en or de ces excroissances (1). Un regard même que les habitans de Bethléem jetèrent sur l'arche d'alliance, leur attira une maladie affreuse qui en moissonna un grand nombre (2).

Lorsque le roi Saül fut atteint de mélancolie, on attribua cette affection à un esprit malin envoyé par Dieu pour le tourmenter, et que les sons mélodieux de la harpe de David parvinrent seuls à expulser (3).

La peste qui éclata sous le règne de David, et qui fut la suite du dénombrement ordonné par ce prince, nous fournit une nouvelle preuve des idées que les Israélites se formaient de la marche des épidémies. Jehovah regarda ce dénombrement comme l'effet de la vanité du roi, et envoya l'ange exterminateur qui fit périr soixante et dix mille hommes. Le fléau n'arrêta ses ravages que lorsque les holocaustes et les offrandes du souverain eurent désarmé la colère de Dieu (4).

Les règnes de David et de Salomon perfectionnèrent singulièrement la civilisation des Juifs; mais les progrès qu'ils lui firent faire ne furent pas de longue durée, car le partage du royaume et l'incapacité des princes ne tardèrent pas à replonger le peuple dans l'inertie et l'abrutissement. La perfection à laquelle David avait su porter la poésie lyrique, surpasse tout ce que Moyse, Débora et autres avaient fait

(1) 1 *Sam. V.*
(2) 1 *Sam. XVI.* 16. 17.
(3) 1 *Sam. XXIV.*
(4) 1 *Sam. XXIV.*

avant lui dans le même genre. Il transmit à son fils ce talent et toutes les vertus qu'un monarque doit apporter sur le trône.

Les vastes connaissances de Salomon ne méritent pas moins notre admiration que son goût éclairé pour le commerce et les beaux arts, qui contribua tant au bonheur du peuple. « Sa sagesse, dit la chronique « des Israélites, surpassait celle de tous les Orientaux « et des Egyptiens. Il était plus sage que les meil- « leurs poëtes de la nation, et sa réputation s'éten- « dait dans tous les pays d'alentour. Il connaissait « toutes les plantes depuis le cèdre qui couronne la « cime du Liban, jusqu'à la mousse qui tapisse les « rochers. L'histoire des quadrupèdes, des oiseaux, « des poissons et des insectes ne lui était pas non « plus étrangère (1). »

Il n'est donc pas surprenant que la tradition lui attribue un livre qui enseignait à traiter les maladies par des moyens naturels, livre qu'Ezéchias détruisit, parce que l'usage des remèdes qu'il indiquait nuisait aux intérêts des lévites qui guérissaient des maladies par des sacrifices expiatoires (2). On doit encore remarquer un passage de Josephe où il est parlé des connaissances de ce grand prince : « Dieu, dit-il, lui « avait accordé le don d'apaiser sa colère par des « prières, et de chasser les esprits impurs du corps des « malades par des conjurations. Cette méthode est « encore celle que l'on suit de nos jours (3). » L'historien ajoute avoir été témoin de la guérison d'un possédé opérée par Eléazar, en présence de l'empereur Vespasien. Le prophète introduisit dans le nez du malade une racine recommandée en pareil cas

(1) 1 *Reg. IV.* 29-33.

(2) *Suidas*, *voc.* Ἐζεκίας, *ed. Kuster. tom. I. p.* 681.

(3) *Joseph. Antiq. jud. ed. Hovercamp. lib. VIII. c. 2. p.* 419. Καὶ αὕτη μέχρι νῦν παρ' ἡμῖν ἡ θεραπεία πλεῖστον ἰσχύει.

par Salomon : il prononça de plus le nom de cet ancien roi des Juifs, et les formules magiques qu'il avait enseignées. Cependant il est très-probable que ces formules sont d'une origine plus récente ; car il était alors fort ordinaire chez les jongleurs d'abuser d'un nom célèbre de l'antiquité pour donner plus de crédit à leurs supercheries.

Les Juifs se corrompirent tellement, et les lévites eux-mêmes dégénérèrent à un tel point sous les successeurs de Salomon, tous indignes d'occuper le trône illustré par lui, que Dieu fut contraint d'envoyer des prophètes pour ramener le peuple à ses devoirs et à l'observance de la loi. Ces envoyés du Seigneur furent plus agréables aux Israélites que les lévites auxquels ils enlevèrent aussi l'exercice de la médecine. Ils provoquaient des maladies quand Jehovah était irrité, et eux seuls avaient le pouvoir de les guérir.

Le roi Jéroboam ayant manqué de respect à l'un de ces serviteurs de Dieu, vit sa main se dessécher, et pour être délivré de cette paralysie, il fut obligé de supplier le prophète d'intercéder en sa faveur auprès de Jehovah (1).

Le fils de ce prince étant tombé malade, et la reine désirant connaître quelle serait l'issue de la maladie, elle alla consulter à Silo le prophète Ahias, qui prédit la mort prochaine de son fils (2).

Celui qui se rendit le plus célèbre par ses cures prophétiques, fut Elie qui rappela à la vie le fils d'une veuve de Sarepte, plongé dans un sommeil léthargique simulant une mort véritable (3), qui prédit au roi Joram une maladie des intestins dans laquelle les viscères corrompus paraîtraient sortir du

(1) 1 *Reg.* XIII.
(2) 1 *Reg.* XIV. 8.
(3) 1 *Reg.* XVII.

corps (1), et qui annonça quelque chose de semblable à Ahasja (2).

Elisée, de Gilgal, hérita de l'esprit prophétique d'Elie. Il guérit le fils asphyxié d'une femme de Sunam (3), et délivra de la lèpre Naaman, général syrien; en lui prescrivant de se baigner dans les eaux du Jourdain (4).

Le prophète Jesajah guérit aussi le roi Hiskiah d'une affection du système glanduleux, par l'application d'un cataplasme de figues (5).

Quand le roi Assa fut atteint de la goutte, il négligea de consulter les prophètes, et s'adressa aux médecins ordinaires, les lévites : aussi mourut-il après avoir langui deux années, et sa mort fut attribuée à ce qu'il n'avait pas invoqué le Seigneur (6).

Le roi Usiah fut égalcment frappé de la lèpre pour avoir voulu brûler de l'encens dans le temple, et pour avoir résisté aux prêtres, lorsqu'ils lui représentèrent l'inconséquence de sa conduite (7).

Tels sont les faits qui peuvent nous donner une idée de la médecine chez les Israélites avant la captivité de Babylone. Mais la manière de penser de ce peuple changea beaucoup lorsque dix tribus furent conduites par Salmenassar, roi d'Assyrie, dans les villes de la Médie, à Gelach et à Thabor sur le fleuve Gozan (*Curdistan*, *Schirvan* et *Aderbijan*) (8), et que la tribu de Juda fut emmenée à Babylone par Nabuchodonosor (9). Les Juifs se trouvèrent alors

(1) 2 *Chron. XXI.*
(2) 2 *Reg. I.*
(3) 2 *Reg. IV.*
(4) 2 *Reg. V.*
(5) 2 *Reg. XX.* — Comparez *Joseph. Antiq. jud. lib. X. c. 2. p.* 514.
(6) 2 *Chr. XVI.*
(7) 2 *Chr. XXVI.*
(8) 2 *Reg. XVII.* — Comparez, *Wahl*, *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de Perse, p. 716. 719.
(9) 2 *Reg. XXV.*

transportés au milieu de nations plus policées qu'eux, et dont la civilisation avait suivi une toute autre marche. N'ayant plus de temple, ne pouvant plus consacrer d'offrandes au Seigneur, ni observer les autres lois de Moyse, ils se persuadèrent que ce culte extérieur pouvait être remplacé par l'adoration mentale de Dieu et par la vie contemplative, en y joignant l'abstinence sévère des Orientaux. C'est ainsi que les premiers moines naquirent chez les Israélites; et les membres de cette congrégation furent regardés comme des saints et comme des médecins, auxquels la foi et les paroles suffisaient pour guérir les maladies. Les premiers qui se consacrèrent à ce nouveau genre de vie furent les Réchabites, qui ne buvaient jamais de vin, ne bâtissaient point de maisons, n'ensemençaient pas les terres, ne cultivaient pas la vigne, et habitaient dans des cabanes, suivant la règle établie par leur fondateur Jonadab (1).

Comme, après la captivité de Babylone, les idées de la nation juive se confondirent intimement avec celles des Perses, j'aurai plus tard occasion de faire connaître et de développer les systèmes qui résultèrent de ce mélange.

(1) *Jerem. XXXV.*

CHAPITRE TROISIÈME.

Médecine des Hindoux.

Quoique les Hindoux fassent remonter à une époque beaucoup trop reculée l'origine de la civilisation parmi eux, et que leur chronologie, qui remonte à une antiquité surprenante (1), soit extrêmement fabuleuse, on ne peut cependant disconvenir qu'Alexandre, lorsqu'il entreprit ses expéditions dans l'Inde, n'y ait trouvé les institutions sociales portées à un très-haut point de perfection, et presque dans le même état où nous les voyons encore de nos jours (2). On ne saurait non plus révoquer en doute que les monumens découverts à Goa, à Canoge, et dans les ruines de Palibothra, ne remontent à une époque aussi reculée que ceux de l'Egypte (3); et il est très-probable que les livres sacrés des Hindoux ne sont pas moins anciens que ceux des Israélites (4). Ainsi, quoique la chronologie des Brames soit évidemment absurde (5), il est cependant hors de doute que les habitans de l'Inde avaient déjà fait des observations astronomiques

(1) Leur période *Caliuga* remonte à trois mille cent ans avant l'ère chrétienne, époque où ils prétendent avoir calculé les équations de la lune, et fait d'autres calculs astronomiques exacts. *Melanderhjelm*, dans les *Vitterhets* etc., c'est-à-dire, Mémoires de l'Académie de Stockholm, t. I. p. 50.

(2) *Arrian. Exped. Alex. lib. VII. c.* I. — *Plutarch. Vit. Alexand. p.* 700.

(3) *Chambers*, dans les *Abhandlungen* etc., c'est-à-dire, Mémoires sur l'Histoire de l'Asie, t. III. p. 15. 26.

(4) *Dow*, *History* etc., c'est-à-dire, Histoire de l'Indoustan. p. XXVII.

(5) *Jones et Kleuker*, dans les *Abhandlungen* etc., c'est-à-dire, Mémoires sur l'Histoire de l'Asie, t. I. p. 398. t. II. p. 259.

long-temps avant d'avoir des relations avec ceux de la Grèce (1).

Je ne m'arrêterai pas à discuter l'opinion de Wilford qui, d'après la comparaison des deux langues, cherche à prouver que les Egyptiens sont redevables de leur civilisation aux peuples de l'Inde (2), ni celle de Mégasthène qui compare la religion judaïque avec le culte des Hindoux (3) ; mais je regarde comme un fait très-remarquable que les Brames, dans leurs plus anciennes traditions, comptent déjà Pythagore et Zerduscht parmi leurs disciples (4). Des recherches plus exactes nous font même présumer que les premiers germes de la philosophie orientale qui ont donné plus tard naissance à celle de Zoroastre en Perse, et au platonisme moderne d'Alexandrie, se sont développés sur les bords du Gange, bien des siècles avant notre ère.

De même que les Egyptiens, les Hindoux étaient du temps d'Alexandre, et sont encore, de nos jours, partagés en plusieurs tribus ou castes originaires, dont celle des Brames renferme les savans et les médecins. D'après le témoignage de Strabon, ces Brames observaient la plus grande sobriété, passaient leur vie dans la contemplation, et méditaient dans la solitude sur les causes de tous les phénomènes de la nature (5). Il y avait même dans l'Inde une autre secte de philosophes que Clément d'Alexandrie appelle *Samanéens* (6), et qui sont les mêmes que les Schamans du Thibet et de la côte de

(1) Le Gentil, Voyages dans les mers de l'Inde, vol. 1. p. 324.

(2) *Wilford*, *Tr. on Egypte* etc., c'est-à-dire, Traité sur l'Egypte et le Nil, d'après les anciens monumens des Hindoux : dans les Recherches asiatiques, t. III. p. 295. — Comparez *Capper*, *On the* etc., c'est-à-dire, Sur le passage dans l'Inde. in-4°. Londres, 1783.

(3) *Clem. Alexandr. Strom. lib. I. p.* 305.

(4) *Holwell*, *Interesting* etc., c'est-à-dire, Événemens historiques curieux, relatifs au Bengale, P. II. p. 25.

(5) *Strabo*, *lib. XV. p.* 1039.

(6) *Clem. Alexand. Strom. lib. I. p.* 305.

Malabar (1). Les Samanéens se partageaient encore en deux classes distinctes, les *Hylobiens* et les médecins proprement dits. Ces derniers menaient une vie très-simple, mais n'habitaient pas dans les bois comme les Hylobiens. Leurs alimens consistaient en riz et en farine qu'on s'empressait de leur donner sans qu'ils fussent obligés de les demander. Ils guérissaient les maladies, bien moins par les médicamens que par le régime, et leurs remèdes ordinaires étaient des onguens et des cataplasmes : car ils attribuaient à tous les autres une efficacité bien moins certaine. On distinguait encore de cette caste de médecins, les magiciens et sorciers qui erraient de village en village pour exercer leur art imaginaire (2).

La surveillance des malades était confiée, dans les villes, à une classe particulière de magistrats qui étaient en outre chargés des sépultures (3), et sous l'inspection desquels les Samanéens pratiquaient la médecine qui était presque la seule science à laquelle on s'adonnât, parce qu'on regardait l'étude trop assidue des autres comme désavantageuse et même nuisible (4). Il paraît qu'il existait aussi une loi portant défense à tous ceux qui découvriraient un poison, de le faire connaître avant d'avoir trouvé un antidote pour en détruire les effets : dans ce dernier cas, le roi les comblait d'honneurs ; mais, lorsqu'ils publiaient leur recette sans indiquer celle du remède propre à combattre le poison, on les punissait de mort (5).

Du temps de Mégasthène, les connaissances des

(1) Niecamp, Histoire des voyages que les Danois ont faits dans les Indes orientales. in-8°. Genève, 1742. p. 41.

(2) *Strabo*, *l. c. p.* 1040. — Comparez, Lettres édifiantes, T. XVI. p. 405.

(3) *Id. p.* 1034.

(4) *Id. p.* 1027.

(5) *Id. p.* 1018.

Brames et les lois des Hindoux n'étaient point encore consignées dans des livres, et ne se transmettaient que par tradition (1). Ces traditions renfermaient les élémens du système d'émanation établi par la suite, et dans lequel on attribue deux principes à toutes choses. En effet, les dogmes originaires des Brames nous apprennent qu'avant le commencement du temps, l'Éternel existait en trois personnes. Cette triple essence, qu'on regarda plus tard comme une allégorie de la terre, de l'eau et du feu, était la source d'où émanaient tous les génies ou esprits (*Dewta*) (2). Une partie de ces génies devint infidèle à la cause du bien, et Dieu les rejeta. Depuis lors, ils habitent l'*Onderah*, ou l'enfer, d'où ils s'échappent sans cesse, pour parcourir le monde et combattre les bons génies (3).

De ces deux principes fondamentaux, la triple essence de l'Être suprême, et l'Onderah ou Enfer, sont sortis tous les mondes, qui sont au nombre de trois ou de sept, suivant les Brames (4), dont quelques-uns adorent le soleil, symbole de Dieu (5). L'homme lui-même est regardé comme le résultat de ces deux principes universels : l'âme émane de la divinité, et le corps, dans lequel elle se trouve emprisonnée par une sorte de punition, tire son origine de l'Onderah. Voilà pourquoi le but de la sagesse ou de la philosophie est d'amortir les passions charnelles, et d'empêcher que le physique ne puisse exercer son influence sur le moral. Plus l'homme affaiblit son corps par l'abstinence, et plus

(1) *Strabo*, *l. c. p.* 1035.

(2) *Paullinus*, *Brahmische* etc., c'est-à-dire, Théogonie des Brames, p. 125. — Holwell. p. 25.

(3) *Holwell*, *p.* 9. 44.

(4) *Dew*, *l. c. p. XLII.* — *Huttner*, *Hindu's*, etc., c'est-à-dire, Code des Hindoux, c. I. §. 19. c. IV. §. 182.

(5) Paullinus, p. 1, 12. — Huttner, c. II. §. 221.

il se rend digne de participer aux bonnes émanations, plus il se rapproche de la divinité (1).

Toutes les maladies sont l'effet de l'influence des mauvais génies, et ne peuvent être guéries que lorsqu'on expulse ces derniers par des purifications et des paroles magiques (2). Telle a été l'origine de la médecine théurgique, qui s'est tant perfectionnée dans la suite, s'est répandue des bords du Gange, dans la Perse, la Syrie et l'Egypte, et enfin est parvenue au plus haut point de splendeur dans la ville d'Alexandrie.

Les Brames d'aujourd'hui ne sont pas entièrement dépourvus de connaissances médicales; mais ils exercent la médecine comme une profession vulgaire, ne cherchent jamais à la perfectionner, et la transmettent à leurs enfans telle qu'ils l'ont apprise de leurs pères (3). Ils n'ont pas la moindre notion de l'anatomie (4). Ils possèdent, sur l'art de guérir, d'anciens ouvrages, écrits en vers, dont l'un est appelé *Wagadasastir* par le missionnaire Grundler (5). Ces livres ne sont que des recueils de formules applicables à toutes les maladies (6), et dont le sucre forme le principal ingrédient (7).

Il règne, chez les Hindoux, autant de superstition que chez les Chinois, dans l'exercice de la médecine. Le traitement des accidens produits par la

(1) *Strabo*, *p.* 1038. — Holwell, p. 62.

(2) *Abhandlungen* etc., c'est-à-dire, Mémoires sur l'Histoire de l'Asie, T. III. p. 251. — Huttner, c. III. §. 213.

(3) Le Gentil, Voyages dans les mers de l'Inde, T. III. p. 327. — *Huhn*, *Observationes medico-chirurgicæ in India orientali collectæ*, *in-4°*. *Erlang.* 1774. *p.* 7. — Sonnerat, p. 86.

(4) *Stavorinus*, *Reise* etc., c'est-à-dire, Voyage. p. 109. 110.

(5) *Schulz*, *Hist. medic. p.* 55. — Bernier, Mémoires de l'Empire du Mogol. in-12. Paris, 1670. T. II. p. 311.

(6) *Jachard*, *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Histoire générale des Voyages, T. X. p. 264.

(7) *Stavorinus*, *l. c.*

morsure des serpens venimeux, nous en fournit une preuve parlante (1) : car c'est en versant de l'huile dans le vase qui renferme les urines du malade, et observant si elle surnage ou si elle se précipite, qu'ils pronostiquent la mort ou le rétablissement de la santé. Ils cherchent aussi à lire les événemens futurs dans les astres, le vol des oiseaux, et autres futilités semblables (2).

On prétend qu'il existe à la côte de Coromandel huit classes de médecins, ayant chacun leur département particulier. Plusieurs se consacrent aux maladies des enfans, et reconnaissent le Vent pour leur patron : certains ne s'occupent que de la cure des morsures de serpens, et l'Air est leur dieu protecteur ; d'autres exorcisent les démons avec le secours d'un vent embrasé (*Samiel*), etc. (3)

La pathologie des Hindoux est extrêmement confuse. Ils attribuent à des vers toutes les maladies de la peau (4). Quant aux autres, ils les dérivent de trois causes principales, des vents, des vertiges et de l'altération des humeurs (5). Suivant eux, le corps est composé de cent mille parties, parmi lesquelles se trouvent dix-sept mille vaisseaux (6), dont chacun renferme sept conduits différens, et dans lesquels soufflent dix espèces de vents. Les maladies résultent de la direction irrégulière de ces vents ; et comme l'air extérieur qui pénètre dans les poumons par l'acte respiratoire est la source de tous les vents, le meilleur préservatif contre ces maladies consiste à ne pas respirer trop vite. Quelques *Gentoos* comptent

(1) Le Gentil, *l. c.*
(2) Grundler, dans *Schulze*, *p.* 56.
(3) Grundler, *l. c.*
(4) Sonnerat, *p.* 86.
(5) Grundler, *l. c.*
(6) *Ives*, *Reise* etc., c'est-à-dire, Voyages dans l'Inde et en Perse, P. II. p. 95.

quatre mille quatre cent quarante-huit espèces différentes de maladies (1).

Le régime forme la principale partie de la médecine des Hindoux. Un grand nombre d'entre eux ne vivent que de végétaux, même dans l'état de santé : remarque qu'ont déjà faite Strabon (2) et Suidas (3). Il est vrai qu'ils ne parviennent plus aujourd'hui à l'âge très-avancé dont parlent ces auteurs, et qui devait être nécessairement la suite de leur manière de vivre (4). Cependant il paraît que leur sobriété les préserve de plusieurs maladies graves, particulièrement des fièvres adynamico-ataxiques occasionées par l'air insalubre des marécages (5). Leur excessive propreté, le fréquent usage des bains chauds, et surtout la coutume de se faire frotter et brosser en sortant de l'eau, influent puissamment aussi sur leur santé (6).

On assure que les Brames connaissent très-bien les vertus des plantes (7), et qu'ils emploient certains médicamens avec beaucoup d'avantage. Ils se servent de l'eau de chaux (8) et du *Dolichos pruriens* (9) contre les vers. Ils font, avec le suc d'euphorbe et la farine de maïs, des pilules qu'ils ad-

(1) *Dænische* etc., c'est-à-dire, Mémoires des missionnaires danois. P. II. p. 100. 112.
(2) *L. c.*
(3) *Tit.* Βραχμανες. *p.* 454.
(4) Grose, Voyage aux Indes orientales. p. 297. — Chardin, Journal du Voyage en Perse et aux Indes orientales. in-4°. Amst. 1771. Vol. II. p. 411.
(5) *Clarke, Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur les maladies qui surviennent pendant les voyages de long cours dans les pays chauds. in-8°. Copenhague, 1778. p. 90. — Sonnerat, p. 112.
(6) *Capper* dans *Forster* et *Sprengel*, *Beytraegen* etc., c'est-à-dire, Mémoires de géographie et d'anthropologie. P. IV. p. 112. — *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Histoire générale des Voyages. T. XI. p. 82.
(7) *Dænische* etc., c'est-à-dire, Mémoires des missionnaires danois. P. VII. p. 431.
(8) Lettres édifiantes et curieuses. T. XVI. p. 405.
(9) *Michaelis*, *medicinisch* etc., c'est-à-dire, Bibliothèque de médecine pratique. Cah. I. p. 28.

ministrent, aussi-bien que la bouse de vache, dans un très-grand nombre de cas (1). Ils prescrivent le riz (2) dans le *cholera morbus*, et les bains de terre (3) dans le *béribéri.* Ils ne sont point partisans de la saignée, et l'expérience a constaté en effet les suites fâcheuses que cette opération entraîne dans la plupart des maladies endémiques du Bengale (4). Ils regardent l'ouverture des veines canines comme un excellent remède dans l'angine et diverses autres affections (5). Les caustiques sont encore leurs moyens favoris. Ils les appliquent, comme le Japonais, dans les fièvres lentes et dans le *cholera morbus* (6). Ils scarifient les paupières, et font des incisions au front dans les ophtalmies qui s'observent très-fréquemment chez eux (7); mais ils n'ont aucune idée des amputations (8).

Dans les fièvres aiguës, ils prescrivent la diète la plus sévère, et, lorsque l'indication est pressante, la saignée; mais l'occupation principale du médecin est d'explorer le pouls, qu'il ne tâte jamais sans considérer attentivement le visage du malade, parce que, suivant leur opinion, tout changement de pouls entraîne à sa suite une altération des traits de la face (9). Dans la petite vérole, ils ordonnent un régime antiphlogistique modifié suivant la constitution indi-

(1) Bernier, *l. c.* — *Schulze*, *p.* 58.
(2) Le Gentil. *l. c.*
(3) *Lind*, *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur les maladies des Européens dans les pays chauds. in-8°. Riga, 1773. p. 246.
(4) Clarke, p. 88.
(5) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Histoire générale des Voyages. T. X. p. 538.
(6) *Ten Rhyne*, *Diss. de Arthritide. in*-8°. *Londres*, 1683. *p.* 102. — *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Histoire générale des Voyages. T. X. p. 38.
(7) *Dænische* etc., c'est-à-dire, Mémoires des Missionnaires danois. P. IV. p. 86.
(8) Stavorinus, *l. c.*
(9) Bernier, *l. c.*

viduelle du malade (1), et ils savent faire disparaître les cicatrices que laissent les boutons varioliques, à l'aide d'un onguent dont les Européens n'ont pas encore pu découvrir la composition (2). Ils se servent, dans le traitement des maladies vénériennes, de quelques médicamens particuliers et indigènes, principalement des pilules d'euphorbe dont j'ai parlé plus haut, et qui paraissent jouir d'une grande efficacité (3). Ils ont de l'aversion pour les lavemens, et administrent souvent des médicamens échauffans, tout-à-fait contraires à ceux qui pourraient convenir; ce qui détermine une vive inflammation souvent mortelle (4). Enfin, ils possèdent contre les morsures des serpens venimeux un arcane qui agit à la manière des préparations opiacées les plus énergiques, et qui guérit presque toujours les malades (5).

CHAPITRE QUATRIÈME.

Médecine des anciens Grecs.

L'ÉTAT où nous trouvons la médecine chez toutes les nations grossières et non civilisées, est absolument semblable à celui qu'elle nous présente originairement en Grèce, dans un pays cependant où, plus tard, l'esprit humain développa toutes ses ressources, et où se firent les découvertes les plus brillantes.

(1) Ives, *l. c.* — Sonnerat, p. 92.
(2) *Mackintosh*, *Travels* etc., c'est-à-dire, Voyages en Europe, en Asie et en Afrique. in-8°. Londres, 1782. vol. II. p. 212.
(3) Ives, *l. c.* — Sonnerat, *l. c.*
(4) Sonnerat, p. 86. 87.
(5) *Patterson*, *Reisen* etc., c'est-à-dire, Voyage dans le pays des Hottentots et des Cafres. in-8°. Berlin, 1790. p. 165.

L'Égypte formait depuis fort long-temps un état policé sous le gouvernement des Pharaons, et les Phéniciens entretenaient déjà un commerce très-étendu, lorsque les habitans de la presqu'île appelée depuis Hellénie, se réfugiaient encore dans les cavernes comme les premiers peuples nomades, ne savaient se garantir ni des rigueurs du froid, ni des rayons ardens du soleil, et, ignorant jusqu'aux premiers élémens de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux, n'avaient d'autre nourriture que les herbes et les racines (1).

Les Pélasges, originaires des côtes de l'Ionie, furent les premiers Grecs qui abandonnèrent cette vie grossière et errante, à l'époque où les fils de Jacob entreprirent le voyage d'Egypte. Ils se couvrirent de peaux, et cultivèrent le chêne à glands doux (*Quercus esculus*, φηγὸς) (2), dont les fruits furent long-temps leur unique nourriture, comme ils forment encore, de nos jours, celle des habitans de l'empire de Maroc (3).

D'autres peuplades imitèrent par la suite leur exemple. Elles abandonnèrent l'Asie mineure, et même la Phénicie et l'Egypte, pour venir s'établir dans la Grèce, d'où elles chassèrent les anciens habitans, et où elles introduisirent, avec les arts qui contribuent au bonheur et à l'agrément de la vie, des mœurs plus douces, et les cérémonies religieuses déjà généralement répandues dans le pays qu'elles quittaient. Les chefs de ces étrangers se distinguaient, comme on le prévoit aisément, par leur bravoure, mais surtout par leur sagesse et par des connaissances au-dessus de celles du vulgaire, ce qui les faisait

(1) *Thucyd. de Bello Pelopones. ed. Bauer. in-4°. Lips.* 1790. *lib.* I. *c.* 2. *p.* 6.

(2) *Pausan. lib.* VIII. *c.* 1. *p.* 349.

(3) *Kurt. Sprengel, Antiq. botan. p.* 25.

regarder comme les envoyés et les favoris des dieux, à l'inspiration desquels on attribua tout ce qu'ils faisaient pour le bonheur de l'humanité.

Ces fils des dieux, qu'on appelait encore prophètes ou devins, *μάντις*, transmirent leurs connaissances surnaturelles à leurs enfans, de sorte qu'elles restèrent héréditaires dans leurs familles, aussi-bien que les titres dont on les avait personnellement décorés. Or, comme les divers membres de ces familles de prophètes prirent part à la célébrité de leur premier aïeul par leurs talens et leurs connaissances, il en résulta que toutes ces familles conservèrent le nom du fondateur, qui fut ensuite appliqué à chacun de ses descendans en particulier. Ainsi Mélampe, chez les Argiens, Orphée, chez les Thraces, Tirésias, chez les Thébains, et Bacis, chez les Athéniens, sont les noms collectifs d'autant de familles de prophètes qui avaient fait briller les premières étincelles de la civilisation chez ces divers peuples. Il est très-probable qu'il en fut de même à l'égard d'Hercule et du divin Homère. Je prouverai, par la suite, qu'Hippocrate ne fut non plus, dans les temps historiques de la Grèce, que le nom commun de la famille des Asclépiades.

On doit naturellement conjecturer que tous les héros de l'ancienne Grèce possédaient aussi l'art de guérir les maladies en apaisant le courroux des dieux. Comme ces prophètes ou devins introduisirent les premiers un culte religieux chez les peuples grossiers et nomades qui habitaient originairement l'ancienne Grèce, ils dûrent, aussi-bien que leurs descendans, veiller à ce que les idées de la nation sur la cause et la guérison des maladies ne fussent jamais éclairées, et à ce qu'un voile épais dérobât aux yeux avides des curieux la plus sacrée de leurs connaissances. Ils guérissaient à la vérité les maladies par des

moyens naturels, mais l'ignorance absolue du peuple lui faisait attribuer la promptitude des cures aux formules magiques, aux hymnes et aux purifications, καθαρμοὶ, τελεταὶ, ἐπαοιδαὶ. On ne doit donc point s'étonner que les héros de la médecine fussent à la fois, chez les anciens Grecs, poëtes, devins, législateurs, capitaines et astrologues, et qu'on les rangeât parmi les dieux après leur mort.

Vers l'époque à laquelle les Israélites s'enfuirent de l'Egypte, une colonie de prêtres, appelés *curètes*, vint s'établir en Grèce, sous la conduite de Deucalion. Elle était originaire du mont Caucase, et, suivant quelques historiens, de la Bactriane et de la Colchide. Bientôt après les *Cabires*, ayant Cadmus à leur tête, arrivèrent de Phénicie. Il est impossible d'établir une distinction exacte entre ces deux peuples, et les anciens écrivains eux-mêmes n'ont pu y parvenir (1). Ils célébraient, avec enthousiasme et une sorte d'inspiration, les mystères de Cybèle, mère de tous les dieux, par des danses et des cantiques solennels, et les Orgies des temps modernes ne furent qu'une simple modification de ces anciennes cérémonies du culte de Rhée.

Les Cabires furent les premiers maîtres des habitans primitifs de la Grèce. Ils les instruisirent dans toutes les sciences, notamment dans les jongleries sacrées par lesquelles on prétendait guérir les maladies. Eux-mêmes furent adorés dans la suite par les Grecs, et leur culte se composait d'une foule de cérémonies mystérieuses.

Leur origine est évidemment tyrienne : car Philon de Byblus, abréviateur de Sanchoniathon, les donne pour fils de *Ssadiq*, dieu des Phéniciens (2). Il en fait monter le nombre à huit, nomme le huitième

(1) *Strabo, lib. X. p.* 713. 715. 723.
(2) *Euseb. Præp. evang. lib. I. c.* 10. *p.* 36.

Esculape (1), et ajoute ces paroles remarquables qu'ils furent les inventeurs de l'art de naviguer, mais que leurs descendans découvrirent celui de guérir les morsures des animaux venimeux, les vertus des plantes et les chants magiques (2).

Ce passage extrêmement important suffirait pour autoriser à penser que la Phénicie, patrie du commerce, de la navigation, des arts et des métiers, fut aussi celle de ces premiers instituteurs des autocthones grossiers de la Grèce. Mais le nom même qu'ils portent donne encore un plus grand poids à cette opinion. Quelque peu partisan qu'on soit des étymologies, on ne peut refuser de croire que le mot καβειρός vient de l'hébreu *Kabeir*, ou de l'arabe *Kabyr*, *grand*, *célèbre*, *excellent*, surtout lorsqu'on se rappelle que Varron (3), Macrobe (4) et d'autres traduisent le mot καβειροὶ par θεοὶ μεγάλοι, δυνατοὶ, *divi potes*, que ces Cabires sont les rois, ἄνακτες, dont Pausanias dit avec raison que ceux qui en savent davantage sur leur compte, les appellent Cabires (5), et qu'enfin Cambyse profana à Memphis un temple phénicien des Cabires (6).

Bochard a très-bien prouvé l'origine phénicienne des Cabires (7), et le savant Eckhel trouve fort satisfaisantes les raisons qu'il allègue (8). Les Tyriens, par leur commerce extrêmement étendu, avaient des relations si intimes avec les plus anciens habitans de l'Hellénie, que les Grecs eux-mêmes dataient

(1) *Euseb. Præp. evang. lib. I. c.* 10. *p.* 39.
(2) Οὗτοί φησι πρῶτοι πλοῖον εὗρον· ἐκ τούτων γεγόνασιν ἕτεροι, οἵ καὶ βοτάνας εὗρον καὶ τὴν τῶν δακετῶν ἴασιν καὶ ἐπωδάς.
(3) *Lingu. lat. lib. IV. col. II.*
(4) *Saturnal. lib. III. c.* 4. *p.* 276.
(5) *Paus. lib. X. c.* 38. *p.* 301. — Plutarque donne une autre étymologie de ce nom, ἄνακες qu'il dérive de ἀνοχὴ, de ἀνέκαθεν ou de ἀνακῶς ἔχειν, (voyez *Thes. p.* 16).
(6) *Herodot. lib. III. c.* 37. *p.* 254.
(7) *Phaleg. et Canaan*, *lib. I. c.* 12. *col.* 270.
(8) *Doctrin. nummor. veter. vol. III. p.* 374.

leur civilisation de l'époque à laquelle Cadmus vint de la Phénicie s'établir chez eux (1). Il y a plus encore, la direction de l'antique écriture grecque, qui marchait de droite à gauche, démontre évidemment que cette écriture était originaire de l'Orient (2).

Presque à la même époque où Cadmus se rendit en Grèce, Deucalion y amena aussi les Curètes, peuple guerrier, mais ami des arts, qui habitait primitivement le Nord de l'Asie mineure, le Caucase et la Phrygie (3). On dérive leur nom ou de *κόρη*, *vierge*, parce que cette caste de prêtres portait, suivant la coutume des Orientaux, des habits de femmes, ou de *κᾶρα*, *tonsure*, parce que les Curètes avaient coutume de se raser les cheveux (4), usage qui subsistait également parmi les Cabires. En effet Esmun, l'Esculape des Phéniciens, était représenté avec une large place chauve sur la tête, comme appartenant à la famille des Cabires (5), et le nom de *ἀξιόκερσα* ou de *ἀξιόκερσος*, que Mnaseas donne aux Cabires de Samothrace, prouve qu'ils étaient également dans l'usage de se raser la tête (6). Ce dernier même les fait positivement provenir de la Phrygie, et pense qu'ils tirent ce nom des monts Cabires situés dans cette contrée. D'ailleurs, il est évident que les habitans du Caucase ont porté le nom de Cabires, puisque Plutarque dit (7) que l'Arménie n'est éloignée de leur pays que de quelques jours de marche.

Une autre circonstance qui démontre l'origine phrygienne de ces faux Cabires, c'est qu'ils sont ordinairement représentés avec la tête couverte du

(1) *Diodor. sicul. lib. III. c.* 65. *p.* 236.
(2) *Pausan. lib. V. c.* 25. *p.* 113.
(3) *Marmor. Arundel. — Marsham. canon. chronic. p.* 114.
(4) *Strabo, lib. X. p.* 716.
(5) *Synes. encom. calvit. p.* 73.
(6) *Schol. Apollon. Rhod. argonaut. lib. I. v.* 916.
(7) *Vit. Lucull. p.* 500.

bonnet phrygien que portaient aussi les sculpteurs de la Grèce adorateurs des Cabires (1). Gorî nous en donne un exemple dans son Musée de Florence (2). On les figurait encore quelquefois avec un manteau rejeté en arrière (3), et disposé de la même manière que celui d'Esculape.

Ainsi quoique les Cabires fussent originaires de la Phénicie, et les Curètes du Caucase ou de la Phrygie, on les confondit presque toujours ensemble dans la suite. Ils introduisirent le culte de Bacchus, celui de Cybèle, l'agriculture, l'art de cultiver la vigne, et tous ceux qui ont un rapport direct avec l'économie rurale. Il est maintenant impossible de décider si le culte de Bacchus a été primitivement apporté en Grèce de la Phénicie, de l'Egypte ou de la Phrygie. Ce qu'il est permis de conjecturer, c'est que tous ces peuples adoraient différentes divinités présidant à la culture de la vigne; mais les Grecs, auxquels Cadmus, Danaüs et Deucalion firent connaître ces nouvelles idoles, les réunirent toutes ensemble sous le nom de Bacchus (4).

Il en est de même du culte de Cybèle. On pense ordinairement qu'il tire son origine de la Phrygie, et que les Curètes, en l'introduisant, ont enseigné aux habitans sauvages et grossiers de la Grèce une foule d'arts et d'inventions utiles. Aussi Oppian rapporte-t-il une fable d'après laquelle ces Curètes ne sont autre chose que les lions de la Mère des Dieux métamorphosés en hommes (5). Mais on peut égale-

(1) *Arrian. diss. Epictet. IV.* 8. *p.* 408. *ed. Holstein.*
(2) *Mus. florent. t. LVI. p.* 137.
(3) Montfaucon, Antiquité expliquée, t. I. p. 194.
(4) Sanchoniathon (dans Eusèbe) appelle Bacchus une divinité phénicienne, et Achilles Tatius (*lib. II. p.*67) dit que les Tyriens regardent ce Bacchus comme un dieu de leur pays. Mais on sait aussi que son culte se propagea du Caucase en Lydie, et de là en Grèce (*Himer. orat. III.* 6. *p.* 436. *XIII. p.* 596. *ed. Wernsdorf*).
(5) *Cyneget. III. v.* 8—12.

ment dériver cette déesse de l'Astarté des Tyriens, dont les lions étaient de même les animaux favoris, et que les Grecs, d'après le témoignage de Lucien (1) et d'Apulée (2), appelaient tantôt Cybèle et tantôt Cérès.

Parmi les arts que les Grecs apprirent des Cabires de la Phénicie et de la Phrygie, on nomme entre autres la danse armée, καστόρειον ὄρχημα, *Pyrrhichia saltatio* (3). Les premières lois qu'ils reçurent étaient également dues aux Curètes, et gravées en βουστροφηδὸν, à la manière des Orientaux, sur des tables qui avaient la forme d'une pyramide triangulaire, κυρβεις (4)

Ces Curètes, dont l'origine orientale est par conséquent bien prouvée, portaient, ainsi que je l'ai déjà dit, l'habit de femme (5), imitant de cette manière la coutume de quelques prêtres égyptiens. Ce furent eux qui policèrent les mœurs des nomades de la Thessalie et de la Thrace, chez lesquels ils introduisirent la musique et l'exercice de la lutte (6).

Leurs descendans, les Dactyles de la Crète (7), propagèrent le culte des dieux et plusieurs autres doctrines semblables, sous une forme symbolique, dans les îles de la mer Egée.

Orphée, fils d'Œagre, ou d'Apollon et de Calliope (8), appelé aussi l'Hiérophante de Thrace (9), appartenait à cette race de prêtres. Il vécut, suivant

(1) *De Dea Syr. p.* 662. 663.
(2) *Metamorph. lib. XI. p.* 363. 364.
(3) *Schol. Pindar. Pyth. II. v.* 127.
(4) *Porphyr. de Abstinent. lib. II. p.* 66. — *Polluc. onomast. lib. VIII.* §. 128. *p.* 952. — *Hesych. voc.* βουστροφηδὸν, *vol. I. col.* 754.
(5) *Strab. lib. X. p.* 715. θηλυστολοῦντες ὡς αἱ κόραι.
(6) *Strab. l. c. p.* 722. — *Pausan. lib. VIII. c.* 2. *p.* 350.
(7) *Strab. l. c. p.* 726. — *Pausan. lib. V. c.* 7. *p.* 29.
(8) *Plat. Sympos. p.* 178. — *Apollodor. bibl. lib. I. c.* 3. *p.* 8. 9. *ed. Heyne.* — *Lucian. de Astrolog. p.* 850. — *Schol. Apollon. Rhod. Argon. lib. I. v.* 23. — *Schol. Pindar. v.* 313. *p.* 233. *ed. West. in-fol. Oxon.* 1698.
(9) *Clem. Alex. admonit. ad gentes, p.* 48.

quelques auteurs, du temps de Danaüs (1), et s'empara du royaume d'Argos (2). Il voyagea en Egypte, d'où il rapporta en même temps qu'Erechthée les mystères d'Eleusine. Ces mystères, ayant fait négliger et mépriser les anciennes orgies, excitèrent tellement la colère des Corybantes, qu'ils mirent à mort le nouveau dieu, introducteur de ce culte étranger (3). On prétend qu'outre les mystères d'Osiris et d'Isis, Orphée enseigna aussi le culte d'Hécate et de Cérès (4) ; mais nous savons que les Grecs avaient substitué ces deux divinités à l'Isis des Egyptiens.

L'antiquité s'accorde à regarder Orphée comme l'inventeur de toutes les cérémonies religieuses et de tous les mystères, et comme le père de la poésie (5). Cependant on rapporte de lui tant de faits étrangers et contradictoires avec la chronologie, que, pour débrouiller ce chaos, on est obligé d'admettre que le nom d'Orphée appartenait non point à un personnage unique, mais à une famille entière, dans laquelle l'astrologie et la poésie étaient héréditaires. En effet, si Orphée a vécu du temps de Danaüs, il n'a pu accompagner les Argonautes dans leur expédition, comme tous les anciens assurent qu'il le fit, quoique Phérécyde, pour éviter un anachronisme aussi frappant, donne à celui des Argonautes que l'on prétend être Orphée, le nom de Philammon (6).

La médecine faisait partie des arts mystérieux exercés par Orphée ou les Orphéiens. La résurrec-

(1) *Syncell. chronog. p.* 125.

(2) *Strabo, lib. VII. p.* 494. — *Diod. lib. I. c.* 28. *p.* 33. — *Pausan. lib. II. c.* 16. *p.* 234.

(3) *Lucian. adv. Indoct. p.* 385. — *Apollodor. l. c.*

(4) *Pausan. lib. II. c.* 30. *p.* 291. *lib. III. c.* 10. *p.* 390.

(5) *Pindar. pyth. IV. v.* 312. — *Pausan. lib. IX. c.* 30. *p.* 92. — *Plat. Protagor. p.* 285. — *Aristoph. ran. v.* 1032.

(6) *Schol. Apollon. Rhod. Argon. lib. I. v.* 23.

tion d'Eurydice nous en fournit une preuve évidente (1). On se servit pendant fort long-temps des tables orphiques, sur lesquelles étaient inscrits des signes mystiques ou des formules magiques, ἐπαοιδαὶ (2). On possédait aussi, pour les cérémonies, les conjurations et l'adoration des dieux, des instructions qui étaient attribuées à Orphée (3). Les hymnes orphiques, dont l'authenticité n'est pas généralement reconnue (4), mais auxquelles on ne peut refuser une très-haute antiquité (5), en ne les attribuant toutefois pas à une seule personne, avaient le pouvoir d'opérer certaines guérisons.

Quant à ce que Pline nous dit des ouvrages d'Orphée sur les plantes (6), et à ce que Galien nous apprend du livre qu'il avait écrit sur les préparations des médicamens (7), de pareils faits prouvent seulement combien on cherchait à donner de considération à des productions très-modernes, en y attachant les noms de personnages respectables de l'antiquité. En effet, tout l'art médical des Orphéiens se bornait à apaiser la colère des dieux par des hymnes, des conjurations et des formules magiques (8). Leur manière de vivre ressemblait absolument à celle des prêtres égyptiens : ils observaient la plus grande abstinence, s'abstenaient de certaines espèces de viandes (9), ne portaient point d'habits de laine dans leurs temples (10),

(1) *Apollodor. l. c.*
(2) *Euripid. Alcest. v.* 967. — οὐδέ τι φάρμακον Θρῄσσαις ἐν σανίσι, τὰς Ὀρφεία κατέγραψε γῆρυς. On prétend que les originaux de ces tables étaient conservés dans le temple de Bacchus sur le mont Hémus, ou sur le mont Pangaion, en Thrace. (*Schol. Eurip. Hecub. v.* 1267).
(3) *Plat. Politic. II. p.* 384.
(4) *Clem. Alex. Stromat. lib. I. p.* 332.
(5) *Ruhnken, epist. crit. II. p.* 129.
(6) *Lib. XXV. c.* 2.
(7) *Galen. de Antidot. lib. II. p.* 445.
(8) *Pausan. lib. IX. c.* 30. *p.* 92. Οἷα πιστευόμενος εὑρηκέναι τελετὰς θεῶν, καὶ ἔργων ἀνοσίων καθαρμοὺς, νόσων τε ἰάματα καὶ τροπὰς μηνιμάτων θείων.
(9) *Plat. de leg. VI. p.* 567.
(10) *Herodot. lib. II. c.* 82. *p.* 169.

regardaient le corps comme la prison de l'âme, et cherchaient à diminuer, par une extrême sobriété, l'influence de la matière sur la partie spirituelle de leur être (1).

Musée, fils d'Antiophême, est ordinairement cité avec Orphée, comme étant devin, poëte et médecin. Quelques-uns prétendent qu'il fut le maître de ce dernier (2) : d'autres, au contraire, le regardent comme son élève ou son fils (3). Aristophane lui attribue positivement l'invention de la médecine et de l'art divinatoire (4). Pausanias croit apocryphes une foule d'hymnes dont il passait pour l'auteur (5), et, en effet, son nom paraît désigner plutôt un être allégorique qu'un personnage réel, malgré que Philocore nous dise que son père l'appelait Eumolpe (6), et que d'autres prétendent qu'il écrivit un grand poëme sous le titre d'*Eumolpia* (7).

Les Thessaliens et les Thraces honoraient Orphée comme devin et médecin. Les Argiens attribuaient les mêmes qualités à Mélampe, fils d'Amithaon et d'Aglaïa, Eidomène ou Rhodope, qui introduisit en Grèce, dans le même temps que Cadmus, le culte de Bacchus (8), ou, suivant d'autres, celui de Cérès (9).

Mélampe avait, comme plusieurs anciens magiciens (10), appris des serpens qui lui mordirent les

(1) *Plat. Cratyl. p.* 53.
(2) *Clem. Alexand. Strom. lib. I. p.* 332.
(3) *Pausan. lib. X. c.* 7. *p.* 162. — *Syncell, p.* 125. — *Diod. lib. IV. c.* 25. *p.* 271.
(4) *Aristoph. ran. v.* 1069.

Ὀρφεὺς μὲν γὰρ τελετάς θ' ἡμῖν κατέδειξε, φόνων τ' ἀπέχεσθαι,
Μουσαῖος δ' ἐξακέσεις τε νόσων καὶ χρησμούς.

(5) *Pausan. lib. I. c.* 22. *p.* 83.
(6) *Schol. Aristoph. v.* 1065.
(7) *Pausan. lib. X. c.* 5. *p.* 155.
(8) *Herodot. lib. II. c.* 49. *p.* 150. — *Diod. lib. I. c.* 97. *p.* 109.
(9) *Clem. Alexand. admonit. ad gentes, p.* 10.
(10) Par exemple, Cassandre, dans le *Schol. Euripid. Hecub. v.* 87.

oreilles dans son enfance (1), l'art de prophétiser et celui d'interpréter le chant des oiseaux. Cette fable, généralement adoptée par les anciens, avait pour origine l'opinion où l'on était que les serpens pressentent les changemens de l'atmosphère, et même les maladies épidémiques (2). Aussi les Argiens les regardaient comme les maîtres naturels de l'art divinatoire, et ne se permettaient jamais d'en faire périr aucun (3).

Mélampe se rendit fort célèbre par les cures qu'il opéra. Quoiqu'il employât des moyens naturels, il savait si bien les déguiser sous un voile magique et mystérieux, qu'il ne fut jamais regardé comme médecin, mais qu'il passa toujours pour devin et confident des dieux. Il guérit Iphiclus de son impuissance par l'oxide de fer; mais un épervier lui avait déjà enseigné auparavant qu'une vieille épée cachée dans le creux d'un arbre guérissait cette affection (4).

La plus célèbre de toutes les cures de l'antiquité est celle que ce devin opéra sur les filles de Prétus, roi d'Argos. Ces princesses, nommées Lysippe, Iphinoë, et Iphianasse ou Iphianère, étaient devenues folles pour avoir insulté la statue de Junon, ou plutôt pour avoir gardé le célibat (5). Dans un fragment d'Hésiode (6), leur maladie est décrite de manière à ne pas permettre de méconnaître la lèpre. « Leur tête se « couvrit de croûtes affreuses qui causaient de vives « démangeaisons : leurs cheveux tombèrent en plu- « sieurs endroits, et toute leur peau se couvrit de « taches lenticulaires. » Des traditions plus récentes ajoutent qu'elles se croyaient métamorphosées en vaches, et que pensant mugir comme ces animaux, elles

(1) *Porphyr. de Abstinent. lib. III, p.* 130. — *Apollodor. bibl. lib. I. c.* 9. *p.* 48. — *Schol. Apollon. Rhod. lib. I. v.* 121.
(2) *Ælian. de Nat. anim. lib. VI. c.* 16. *p.* 325.
(3) *Ælian. l. c. lib. XII. c.* 34. *p.* 703.
(4) *Apollodor. l. c. p.* 51. — *Schol. Theocrit. id. III. v.* 43.
(5) *Apollodor. lib. II. c.* 2. *p.* 89.
(6) *Eustath. Schol. in Odyss. Y. p.* 1746. *ed. Rom. in-fol.* 1549.

faisaient retentir les vallons de leurs cris (1). Cette espèce de démence se communiqua aux autres femmes d'Argos, qui abandonnèrent leurs familles pour aller errer toutes nues dans les bois avec les Prétides (2).

Pour se former une idée de cette singulière maladie, il faut savoir, ce que j'ai développé fort au long dans un autre ouvrage (3), que la démence est une suite très-ordinaire de la lèpre, que la voix des lépreux change singulièrement et au point même d'imiter quelquefois celle des animaux, que certaines espèces de manies sont contagieuses, surtout chez les peuples peu policés; enfin, que la prétendue métamorphose des filles de Prétus en vaches s'explique par la manière de vivre des Arcadiens dans ces temps éloignés.

Mélampe, pour guérir ces femmes, mit en usage des moyens conformes à la nature du mal dont elles étaient atteintes, et qui font beaucoup d'honneur à sa pénétration, quoiqu'il s'efforçât de les ensevelir dans l'ombre du mystère. Hérodote dit qu'il employa l'ellébore blanc *(veratrum album)* (4); mais d'autres assurent qu'il prit de jeunes garçons robustes, qui, en dansant et poussant des cris, chassèrent ces femmes, depuis les montagnes où elles se tenaient, jusqu'à la ville de Sicyone, environ pendant dix lieues (5). Un exercice aussi violent dut contribuer très-efficacement à leur guérison en augmentant la transpiration cutanée, et favorisant l'apparition critique des éruptions croûteuses. Mélampe les fit ensuite baigner dans la source de l'Anigrus, célèbre, long-temps même après cette époque, par les propriétés qu'elle avait de

(1) *Virgil. Eclog. VI.* 48.
(2) *Apollodor. l. c.*
(3) *Beytræge* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'Histoire de la médecine, cah. 2 p. 45.
(4) *Herodot. lib. IX. c.* 33.
(5) *Apollodor. l. c. p.* 91.

guérir la lèpre (1). Iphinoë, la plus âgée des trois sœurs, fut rétablie de suite ; les autres recouvrèrent la santé avec la raison par des purifications mystérieuses, et par des offrandes expiatoires à Diane, dont nous trouvons encore quelques traces dans un fragment du poëte comique Diphilus (2). Ce que je dirai bientôt sur les cures mystérieuses opérées dans les temples de la Grèce, démontrera jusqu'à quel point ces divers moyens ont pu agir sur l'imagination et sur l'esprit aliéné des Prétides.

Pour récompenser les soins et l'habileté de Mélampe, Prétus lui donna sa fille Iphianasse en mariage, et lui céda une grande partie de ses états (3). On éleva aussi, par reconnaissance, deux temples en l'honneur de Diane ; l'un à Luses, où elle était adorée sous le nom d'***Heremesia***, et l'autre dans lequel on la révérait sous celui de *Coria* (4).

Mélampe eut de sa femme deux fils, Antiphates et Mantius (5), auxquels Diodore de Sicile, qui écrit Manto au lieu de Mantius, ajoute encore une fille appelée Pronoë (6). Les noms des enfans de Mélampe sont tous aussi allégoriques que celui d'Eidomène, mère de ce devin. L'art divinatoire se transmit à tous ses descendans (7) ; et l'Odyssée, en parlant d'un de ces derniers, dit qu'il tire son origine de la noble race de Mélampe (8). Ce héros avait à Ægistheni un

(1) *Strabo, lib. VIII. p.* 533.
(2) *Clem. Alexandr. Strom. lib. VII. p.* 713.

> Προιτίδας ἁγνίζων κόρας, καὶ τὸν πατέρ' αὐτῶν,
> Προῖτον Ἀβαντιάδην καὶ γραῦν πέμπτην ἐνὶ τοῖς δε,
> Λᾳδὶ μιᾷ, σκίλλῃ τε μιᾷ, πόσα σάματα φώτων.

(3) *Schol. Pindar. Nem. IX.* 30. — *Apollod. lib. II. c.* 2. *p.* 89. — *Diod. lib. IV. c.* 68. *p.* 313.
(4) *Callimach. Hymn. in Artem. v.* 233. — *Spanheim, ad h. l. p.* 287. — *Pausan. lib. VIII. c.* 18. *p.* 405.
(5) *Odyss. XV.* 242.
(6) *Diod. lib. IV. c.* 68. *p.* 313.
(7) *Pausan. lib. VI. c.* 17. *p.* 192.
(8) *Odyss. XV.* 224.

temple dans lequel on célébrait tous les ans une fête en son honneur (1).

Bacis jouissait, comme devin, χρησμολόγος, ou purificateur, καθαρτὴς, d'une réputation presque égale à celle de Mélampe. Trois peuples différens, les Arcadiens, les Athéniens et les Béotiens se glorifiaient d'avoir possédé un personnage de ce nom (2). Celui des Béotiens guérit, par des cérémonies mystérieuses, une Lacédémonienne tombée en démence (3).

Tels sont les premiers fondateurs de la mythologie médicale des Grecs. Si nous nous attachons aux personnages fabuleux eux-mêmes, nous devons, avant tout, séparer les traditions anciennes de celles qui sont plus récentes, et bien nous garder de tomber dans l'erreur de plusieurs pathologistes modernes qui croient que chaque fable de l'antiquité cache une allégorie ou un trait relatif à la philosophie. En effet, l'invention de pareilles fables allégoriques ou philosophiques suppose un développement des facultés intellectuelles que nous ne pouvons raisonnablement point accorder à une nation aussi grossière que l'était celle des Grecs, avant l'établissement de l'ère des Olympiades. Les fables d'Homère, ou plutôt des Homérides, que nous lisons avec tant d'intérêt, n'ont point d'autre signification que celle qui doit être attachée aux mots eux-mêmes. L'ignorance ou le charlatanisme seuls peuvent mettre dans la bouche des chantres de l'Iliade et de l'Odyssée des raisonnemens philosophiques dont ils n'avaient pas la moindre idée.

Les fables primitives et simples des Grecs, telles que nous les trouvons dans ces deux beaux poëmes, ont été considérablement altérées par les poëtes lyriques

(1) *Pausan. lib. I. c.* 44. *p.* 171.
(2) *Clem. Alex. Strom. lib.* 1. *p.* 333.
(3) *Theopomp. in schol. Aristoph. av. v.* 963.

et tragiques, parce que ceux-ci furent obligés de les exposer d'une toute autre manière qu'elles ne le sont dans le style de l'épopée, et parce qu'ils ne pouvaient pas non plus tirer un parti assez avantageux des contes grossiers inventés par les anciens poëtes cycliques. Voilà pourquoi on remarque déjà tant de différence entre les fables des Homérides, et celles de Pindare, d'Eschyle et de Sophocle.

Comme les Grecs furent les premiers qui s'attachèrent à rechercher les causes des effets de la nature, les philosophes, contraints, par égard pour les préjugés populaires, de conserver les anciennes fables, les trouvèrent bientôt propres à envelopper leur doctrine sous des dehors agréables. C'est ainsi que naquit peu à peu l'allégorie, que Théagènes de Reggio (1) appliqua d'abord aux poésies d'Homère, que Métrodore de Lampsaque (2) accommoda ensuite à tous les ouvrages des anciens poëtes, que Platon perfectionna d'une manière particulière, et qui, dans les écoles philosophiques plus modernes, notamment dans celles d'Alexandrie, donna lieu à tant d'interprétations tout-à-fait contraires au bon sens et à la saine raison.

La principale divinité médicale des Grecs, suivant les anciennes traditions, est Apollon, le fils du Soleil, qu'on croit le même que le Pœon d'Homère, et que l'on confond souvent aussi avec Esculape. Cependant tous ces personnages sont différens dans les écrits du père de la poésie, et les hymnes orphiques sont le premier ouvrage où Apollon soit appelé Παῖαν.

Le Pœon des Homérides est le médecin des dieux, celui qui les guérit lorsqu'ils sont blessés. Il compose des cataplasmes anodins, ὀδυνήφατα φάρμακα πάσσων, qui

(1) *Schol. Villoison, ad. Il.* x. *v.* 67. *p.* 452. Οὗτος μὲν οὖν τρόπος ἀπολογίας ἀρχαῖος ὢν πάνυ, καὶ ἀπὸ Θεαγένους τοῦ Ῥηγίνου, ὃς πρῶτος ἔγραψε περὶ Ὁμήρου, τοιοῦτος ἐστὶν ἀπὸ τῆς λέξεως.

(2) *Tatian. Assyr. Orat. contra Græcos, ed. Venet. in-fol.* 1747. c. κα. *p.* 278. Πάντα εἰς ἀλληγορίαν μετάγων.

coagulent le sang auquel les plaies donnent issue, comme la présure, ὀπὸς, caille le lait (1). L'Odyssée dit aussi, en parlant des Égyptiens dont les connaissances en médecine étaient fort célèbres, qu'ils appartiennent à la famille de Pœon (2). Les scholiastes ont bien senti qu'il ne pouvait pas être question ici d'Apollon, et prétendent qu'il est réellement parlé d'un médecin autre que ce dieu (3). Ils s'expriment plus précisément encore ailleurs. « Pœon est tout-à-fait dif- « férent d'Apollon, comme le démontre un passage « d'Hésiode, où il est dit que si Phébus-Apollon, ou « Pœon, qui connaît tous les médicamens, ne lui « sauvent pas la vie..... (4). »

Au surplus, Eustathe dérive le nom de ce dieu de παίω, θεραπεύω (5), étymologie adoptée par le scholiaste d'Aristophane, qui fait venir l'hymne triomphale παιὰν, de παύω, et distingue ainsi ce mot du nom qu'on donnait au médecin des Dieux (6).

Le passage d'Hésiode, cité par Eustathe, nous prouve que cet ancien poëte lui-même ne confondait pas Apollon et Pœon ensemble. Nous ne voyons non plus, dans la théogonie, rien qui annonce qu'il attribuât des connaissances médicales à Apollon.

Il y a plus encore : nous possédons une élégie de Solon, dans laquelle ce législateur, qui florissait vers la quarante-cinquième olympiade, six cents ans avant Jésus-Christ, parle d'abord d'Apollon et de ses prêtres, et ensuite des médecins qui ont appris de

(1) *Il. V.* 401. 899.

(2) *Od. IV.* 232.

(3) *Schol. Villoison, ad. Il. E. v.* 899. *p.* 155. ὅτι ἰατρὸν ἕτερον παρὰ τὸν Ἀπόλλωνα παραδίδωσι οὗτος.

(4) *Eustath. in Od.* Δ. 282. *p.* 66. *ed. Bas. in-fol.* 1558. Παιήων, θεῶν ἰατρὸς ἕτερος τοῦ Ἀπόλλωνος, ὡς καὶ Ἡσίοδος δηλοῖ, εἰπών· Εἰ μὴ Ἀπόλλων Φοῖβος ἐκ θανάτου σώσει, ἢ Παιήων, ὃς πάντων φάρμακα οἶδε.

(5) *Schol. in Il.* Λ. 4973. *p.* 33.

(6) *Schol. in Aristoph. plut. v.* 636.

Pœon à connaître les maladies (1). Ainsi, du temps même de Solon, on distinguait très-bien ces deux personnages.

L'hymne en l'honneur d'Apollon, que l'on attribue à Homère, mais qui, probablement, est composée de plusieurs fragmens chantés, depuis Oleus le Lycien, dans les cérémonies religieuses (2), et recueillis par un Homéride, peut-être par Cynéthaeus de Chio, dans la soixante-neuvième olympiade, trois cent quatre ans avant Jusus-Christ (3), cette hymne, dis-je, ne renferme rien qui prouve qu'Apollon ait été regardé comme le dieu de la médecine, et qu'on l'eût confondu avec Pæon le médecin des Dieux.

Cependant les hymnes orphiques, dont l'origine est vraisemblablement plus reculée que celle des poésies homériques, et qui sont peut-être dues en partie à Onomacrite (4), cinq cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ, ainsi qu'à d'autres poëtes plus anciens et plus modernes, donnent à Apollon le surnom de Παιὰν ἰήιος, et lui attribuent expressément des fonctions médicales (5).

(1) *Brunck. Analect. veter. poet. græc. v. I. p.* 67.

.... τάδε μόρσιμα πάντως
οὐδέ τις οἰωνὸς ῥύσεται, οὐθ' ἱερὰ,
οὔθ' οἱ Παιᾶνες πολυφάρμακοι ἔργον ἔχοντες
ἰητροὶ, καὶ τοῖς οὐδὲν ἔπεστι τέλος.

(2) *Herodot. lib. IV. c.* 35. *p.* 341.

(3) Thucydide (*de Bello pelopones. lib. III. c.* 104. *p.* 526.) l'attribue à Homère, mais Athénée (*Deipnos. lib. I. p.* 22. *ed. Schæfer*) dit qu'elle a été composée par un homéride; et Hippostrate (*schol. Pindar. Nem. II. v.* 1. *p.* 331) parle en termes très-précis des rapsodies de Cynéthæus. — Comparez *Groddeck, de reliq. hymn. Homer. comm. in*-8°. *Gottingæ*, 1785.

(4) Tatianus Assyr. (*Orat. contra Græcos, p.* 293) et Clément d'Alexandrie (*Strom. lib. I. p.* 332) le disent expressément, et placent Onomacrite dans la cinquième olympiade.

(5) *Orph. hymn. in Apoll. ed. Gesner. p.* 224.

Ἔλθε μάκαρ Παιὰν, Τιτυοκτόνε, Φοῖβε Λυκώρευ,
Μεμφῖτ' ἀγλαότιμε, ἰήιε, ὀλβιοδῶτα.

(On retrouve encore cette épithète d'ἰήιε, avec l'esprit rude, donnée à

Vers la même époque, Eschyle accorde aussi à Apollon-Loxias le surnom de ἰατρομάντις (1).

Pindare donne la musique, la médecine et l'art divinatoire pour attributs à son Apollon (2). Un autre passage (3), que l'on cite ordinairement, ne peut fournir aucune preuve; car, au contraire, le mot Παιὰν s'y retrouve dans sa plus ancienne acception. Vraisemblablement c'est l'utilité de la musique dans le traitement des maladies qui a porté les poëtes à ranger la médecine au nombre des attributs du dieu de la musique.

Dans le cinquième siècle avant Jésus-Christ, Euripide (4), dit que Phébus a enseigné aux Asclépiades l'art de connaître et d'employer les médicamens : et, dans la tragédie d'Andromaque, Oreste s'adresse à ce Dieu comme au dieu de la médecine (5).

Apollon, dans Aristophane (*Lysistrat. v.* 1293), où elle est synonyme de ἑκηβόλος. Phurnute (*de nat. Deor. c.* 32. *p.* 228 : *in Gale. opusc. myth.*) pense qu'on a donné le surnom de παιὰν à Apollon κατ' ἀντίφρασιν. — Comparez, *Macrob. Saturn. lib.* I. *c.* 17. *p.* 191.)

Orph. Argonaut. v. 173.

Ἄδμητος δ' ἀφίκανε Φεραιόθεν, ᾧ ποτε Παιὰν
Θητεύων ὑπόειξε

(1) *Æschyl. Eumenid. v.* 62.

Αὐτῷ μελέσθω Λοξίᾳ μεγασθένει,
ἰατρομάντις δ' ἐστὶ καὶ τερασκόπος,
καὶ τοῖσιν ἄλλοις δωμάτων καθάρσιος.

(2) *Pindar. Pyth.* V. *v.* 85.

Ὁ δ' (ἀρχαγέτας Ἀπόλλων) βαρειᾶν νόσων
ἀκέσματ' ἄνδρεσσι καὶ
γυναιξὶ νέμει· πόρεν τε κίθαριν etc.

(3) *Pyth.* IV. *v.* 480.

ἐσσὶ (Ἀρκεσίλας) ἰατὴρ ἐπικαιρότατος,
Παιάν τέ σοι τιμᾷ φάος.

Comparez les scholiastes sur ce passage.

(4) *Euripid. Alcest. v.* 969.

.... οὐδ' ὅσα Φοῖβος
Ἀσκληπιάδαισιν παρέδωκε
φάρμακα, πολυπόνοις
ἀντιτεμὼν βροτοῖσι.

(5) *Ej. Andromach. v.* 900.

Ὦ Φοῖβ' ἀκέστωρ, πημάτων δοίης λύσιν.

Aristophane nous le dépeint aussi comme médecin et devin (1), et lui donne l'épithète d'ἀλεξίκακος (2). En effet, dans celle de ses comédies intitulée *la Paix*, Erygée promet à Mercure qu'on lui offrira dorénavant des sacrifices, au lieu d'en faire à Apollon et à Hercule, comme aux θεοῖς ἀλεξικάκοις. Sophocle appelle Phébus le dieu des augures, celui qui soulage et guérit les maladies (3). Le chœur l'invoque, ainsi que ses sœurs Minerve et Diane, comme dissipant les douleurs (4); et Tirésias est appelé pour interpréter l'oracle, et apaiser les épidémies. Par la suite on attribua toujours à Apollon l'invention de la médecine qui repose toute entière sur l'art divinatoire (5).

Le surnom de ἀλεξίκακος que ce dieu reçut remonte, suivant Pausanias, jusqu'au temps de la guerre du Péloponèse, où la peste fut apaisée par un oracle de Delphes (6). Vers la même époque, Apollon obtint aussi l'épithète de ἐπικούριος à Bassa, pour avoir arrêté la peste qui régnait parmi les Phégaliens (7). Mais Thucydide assure (8) que les oracles n'avaient pas eu plus d'efficacité dans cette épidémie que toute la science des hommes.

(1) *Aristoph. plut. v.* 8.

> . ... Τῷ δὲ Λοξίᾳ
> ὃν θεσπιῳδεῖ τρίποδος ἐκ χρυσηλάτου,
> μέμψιν δικαίαν μέμφομαι ταύτην, ὅτι
> ἰατρὸς ὢν καὶ μάντις, ὥς φασιν, σοφὸς etc.

(2) *Ej. pax. v.* 420.

(3) *Sophocl. OEdip. rex. v.* 149. 150.

> Φοῖβος δ', ὁ πέμψας τάσδε μαντείας, ἅμα
> σωτήρ θ' ἵκοιτο, καὶ νόσου παυστήριος.

(4) *Ib. v.* 162.

> .... ἰὼ,
> τρισσοὶ ἀλεξίμοροι προφάνητέ μοι.

(5) *Diodor. lib. V. c.* 74. *p.* 390.

(6) *Lib. I. c.* 3. *p.* 13.

(7) *Lib. VIII. c.* 41. *p.* 479.

(8) *Lib. II. c.* 47. *p.* 324. Les habitans de la ville de Lindus le nommaient par la même raison λοιμιος (*Macrob. Saturn. lib. I. c.* 17. *p.* 191.)

Le surnom de Λοξίας qu'on donnait également à Apollon, indiquerait, suivant les scholiastes (1), des idées philosophiques très-subtiles, et l'identité de ce dieu avec celui du soleil. On le dérive, tantôt du sens entortillé que présentaient les oracles de Delphes, et tantôt de l'obliquité de l'écliptique et de la course du soleil. On ne peut pas admettre la première explication, parce que, dans ces temps, on croyait fermement à l'infaillibilité des oracles de Delphes (2); et la seconde, si elle était vraie, prouverait des idées abstraites qui ne furent en vogue que dans les écoles platoniciennes modernes. Ce surnom vient beaucoup plus probablement de la nymphe Loxa, fille de Borée, qui avait élevé Apollon (3).

Apollon fut adoré, depuis ce temps, à Délos et à Milet, sous le nom de οὔλιος, comme le démontre un passage remarquable de Strabon (4). Mais, comme ce surnom se rencontre de fort bonne heure, et employé dans un sens qui n'attribue pas positivement des fonctions médicales au dieu, on a regardé anciennement οὔλιος comme le conservateur en général, et ensuite comme le conservateur de la santé. Phérécyde témoigne (5) que, lorsque Thésée se rendit dans l'île de Crète pour y combattre le Minotaure, il fit des offrandes à Apollon οὔλιος, et à Diane οὐλία, épithètes qui, dans cette circonstance, n'ont pas le moindre rapport à la médecine.

(1) *Schol. Aristoph. plut. v.* 8. ἤτοι τῷ λοξὴν ἴαν πέμποντι (λοξὰ γὰρ μαντεύεται ὁ θεὸς), ἢ τῷ λοξὴν πορείαν ποιουμένῳ. ὁ αὐτὸς γάρ ἐστι τῷ ἡλίῳ. — Comparez, *Phurnut. de nat. Deor. c.* 32. *p.* 226. *in Gale. opusc. mythol.* — *Tzetz. in Lycophron. Alexandr. v.* 1467. — *Macrob. Saturn. lib. I. c.* 17. *p.* 193.

(2) *Euripid. Orest. v.* 590.

Ὁρᾷς δ' Ἀπόλλων', ὃς μεσομφάλους ἕδρας
ναίων, βροτοῖσι στόμα σαφέστατον νέμει.

(3) *Callimach. hymn. in Delum. v.* 292, *et Schol. in h. l.*

(4) *Strabo, lib. XIV. p.* 942. Οὔλιον δ' Ἀπόλλωνα καλοῦσί τινες καὶ Μιλήσιοι καὶ Δήλιοι, οἷον ὑγιαστικὸν καὶ παιωνικόν.

(5) *Macrob. Saturn. lib. I. c.* 17. *p.* 192.

Si le serment attribué à Hippocrate n'est pas apocryphe, il prouverait, de la manière la plus évidente, que, du temps de ce grand homme, Apollon passait pour le dieu protecteur des médecins; mais cette formule paraît être d'une origine beaucoup plus récente.

Platon détaille fort au long les quatre attributs d'Apollon, et donne l'étymologie du nom de cette divinité avec la subtilité qui, depuis, fut toujours en usage (1). C'est pourquoi nous devons admettre avec Morgenstern (2) que, dans ce passage, il parle d'après les idées du peuple; conduite que l'on remarque particulièrement dans ses dialogues, où il n'osait pas encore heurter de front les opinions des poëtes. Suivant ce philosophe, Ἀπόλλων, ἀπολούων et ἀπολύων signifient médecin, ἅπλουν l'art divinatoire (τὸ ἀληθές καὶ ἁπλοῦν εἰπεῖν), et Ἁπλὸς était le nom dont les Thessaliens se servaient pour désigner ce dieu. Les expressions Ἡ ὁμοῦ πόλησις indiquent la chasse, et comme l'ἁρμονία πολεῖ ἅμα πάντα, Apollon doit être aussi le dieu de la médecine.

Lycophron parle des oracles d'Apollon comme de ceux d'un χρησμοῖς ἰατροῦ (3).

Au commencement du troisième siècle avant notre ère, deux cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-

(1) *Plat. Cratyl. p.* 55. Οὐ γάρ ἐστιν ὅτι, ἂν μᾶλλον ἥρμοσεν ὄνομα, ἓν ὄν, τέτταρσι δυνάμεσι ταῖς τοῦ Θεοῦ, ὥς τε πασῶν ἐφάπτεσθαι, καὶ δηλοῦν τρόπον τινὰ μουσικήν τε καὶ μαντικὴν καὶ τοξικήν. — Comparez, *Phurnut. de nat. Deor. c.* 32. *p.* 125. *S: in Gale. opusc. mythol.*

(2) *Morgenstern, Comment. de Platonis republic. epimetr.* 2. *p.* 301. *n.* 12.

(3) *Alexand. v.* 1204. Cassandre prédit que les ossemens de son frère Hector seraient apportés de Troye par le peuple d'Ogygès, ou par les Thébains, pour apaiser une peste. Cette prédiction était basée sur un oracle d'Apollon que la prêtresse appelle ἰατρὸς λεψιεὺς τερμινθεύς. (Le second de ces mots vient de l'obscurité de l'oracle, et le troisième de l'emploi qu'on faisait de la térébenthine dans plusieurs maladies, suivant le scholiaste Tzetzes, *ad. v.* 1454.)

Christ, l'auteur du livre *de la Maladie sacrée* (1), que je crois être Philotime, nous fait connaître un préjugé populaire qui attribuait l'épilepsie à la colère de plusieurs dieux. « Lorsque, dans cette affection, le malade rend des excrémens liquides « comme ceux des oiseaux, c'est Apollon qui l'a « provoquée. » Mais cette idée que les flèches d'Apollon produisaient des blessures mortelles et des maladies dangereuses, est fort ancienne. Aussi l'appelait-on, dans les temps fabuleux, ἑκηβόλος, *le dieu qui atteint de loin*, ce qui, alors, ne voulait pas dire qu'il s'occupât de médecine, puisque d'autres divinités tuaient également les hommes.

Dès le début de l'Iliade, Apollon suscite, dans l'armée des Grecs, une peste qu'on a voulu expliquer allégoriquement par l'action des rayons du soleil. Héraclide de Pont est celui qui insiste le plus sur cette interprétation (2). Mais Hélios, le dieu du soleil, est toujours distingué d'Apollon, dans les poésies homériques, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer. Hélios est fils d'Hypérion, Ὑπεριονίδης ἄναξ (3) ; c'est lui qui voit et qui entend tout, ὃς πάντ' ἐφορᾷ καὶ πάντ' ἐπακούει (4). Apollon, au contraire, est fils de Jupiter et de Latone. La différence qu'Homère faisait entre ces deux divinités, est démontrée de la manière la plus complète par un passage de l'Odyssée, où il est dit qu'Hélios, ayant découvert le commerce clandestin de Mars et de Vénus, en informa Vulcain, qui,

(1) *Hippocrat. de Morbo sacro. ed. Foes. p.* 303. — Le surnom de Νόμιος, donné à Apollon, vient des hymnes, νόμοι, que l'on chantait en son honneur. — *Euripid. Hecab. v.* 634. — *Plat. de Leg. lib. VIII. p.* 574. — *Plutarch. de Music. p.* 1134. — *Procl. ap. Phot. biblioth. cod.* 239. *p.* 986. Timothée de Milet fut l'inventeur des νόμων. (*Clem. Alexand. Strom. lib. I. p.* 308.)

(2) *Allegor. Homeric. p.* 416—430 : *in Gale. opusc. mythol.* — Comparez, à l'égard de cet écrivain, *Kurt Sprengel*, *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine. cah. 2. p. 79.

(3) *Od.* M. 176.

(4) *Od.* Λ. 109.

voulant surprendre son infidèle épouse, s'empressa de rassembler les dieux, à la tête desquels paraît Apollon, le fils de Jupiter.

Il ne faut donc pas encore s'en rapporter à Eustathe (1), qui confond Apollon avec le dieu du soleil, ni ajouter foi au faux Orphée, qui, dans Jean Diaconus, finit par tout confondre ensemble, et prétend même qu'Esculape et Apollon ne constituent qu'un seul et même personnage (2). Jean Melala (3) rapporte aussi un passage semblable du faux Orphée.

Hésiode distingue encore parfaitement Hélios d'Apollon (4) : le premier est fils d'Hypérion et neveu d'Uranus (5); le second est le dieu de la poésie (6).

Les anciens poëtes Stésichore et Mimnerne n'admettent non plus que la simple fable de Ἥλιος Ὑπεριονίδης (7).

Eumèle nomme encore le soleil Ὑπερίονος ἀγλαὸν υἱόν (8).

Depuis le règne des Ptolomée, on rencontre souvent Apollon Καρνεῖος, désigné comme le dieu de la médecine. Il est parlé dans Théocrite (9) de la fête d'Apollon Carnien. Le scholiaste dit, à l'occasion

(1) *Schol. in Il.* Υ. 68. *p.* 467.

(2) *Jo. Diacon. allegor. in Hesiod. Theogon. v.* 940. *CLXV. b. in-4°. Venetiis*, 1535. *ed. Franc. Trincavell.*

Ἥλιος, ὃν καλέουσιν Ἀπόλλωνα κλυτότοξον,
Φοῖβον ἑκηβολέτην, μάντιν πάντων ἑκάεργον,
ἰητῆρα νόσων Ἀσκληπιόν.

(3) *Chronograph. ed. Childmead. in-8°. Oxon.* 1691. *p.* 88.

Ὦ ἄναξ, Λητοῦς υἱὲ, ἑκατηβόλε, Φοῖβε, κραταιὲ,
πανδερκὲς, θνητοῖσι, καὶ ἀθανάτοισιν ἀνάσσων,
Ἥλιε.........

(4) *Theogon. v.* 14. 19.

Φοῖβον τ' Ἀπόλλωνα καὶ Ἄρτεμιν ἰοχέαιραν..:
Ἠῶ τ' Ἥλιον τε μέγαν, λαμπράν τε Σελήνην.

(5) *V.* 134.

(6) *V.* 94.

Ἐκ γὰρ Μουσάων καὶ ἑκηβόλου Ἀπόλλωνος
ἄνδρες ἀοιδοὶ ἔπι χθόνα καὶ κιθαρισταί.

(7) *Athn. deipnosoph. lib. XI. c.* 5. *p.* 469. 470. *ed. Casaub.*

(8) *Schol. Pindar. olymp. XIII. v.* 74. *p.* 149.

(9) *Idyll.* E. *v.* 83 . .. τάδε Κάρνεα καὶ δὴ ἐφέρπει. — Athénée (*lib. IV. c.* 9. *p.* 141) décrit cette fête.

de ce passage, que le surnom de Carnien est dérivé du devin Carnus, qui avait annoncé de grands malheurs aux Héraclides, quand ils s'établirent dans le Péloponèse, ce qui les courrouça tellement, que l'un d'eux, Hippotès, lui arracha la vie. Ce crime attira une peste dont les ravages ne cessèrent que lorsqu'on eut fait vœu d'instituer une fête en l'honneur d'Apollon. Suivant le même scholiaste, Praxilla assure que l'épithète de Carnien vient de Carnius, fils d'Europe et favori d'Apollon. D'autres le dérivent encore de κρῆναι, ὅ ἐστι τελέσαι (1). Pausanias, à cet égard, distingue l'Apollon Carnien qui était adoré à Lacédémone avant l'arrivée des Héraclides dans le Péloponèse : il rapporte une autre tradition d'après laquelle les Grecs apaisèrent la colère d'Apollon en faisant construire le cheval qui leur servit à s'introduire dans la ville de Troye avec le bois des cornouillers, κρανεῖα, du mont Ida, et ajoute que ces peuples donnèrent au dieu le nom de Καρνεῖος, par la transposition du ρ (2).

Callimaque révère particulièrement cet Apollon Carnien comme le dieu de la médecine, et dit que les médecins ont appris de lui l'art d'éloigner la mort (3).

Il est presque inutile de rapporter ici d'autres témoignages plus modernes. Cependant on peut lire dans Diodore de Sicile (4), Philon (5), Galien (6) et

(1) *Schol. ad. Theocrit. id. E. p. 131. b. 132. a. (ed. Camerar. in-8°. Francof.* 1545.) — Conon (*Narrat.* 26 : *in Gale. script. histor. poet. p.* 265) dit que ce Carnius était un spectre qui persécutait les Doriens.

(2) *Pausan. lib. III. c.* 13. *p.* 385. 386.

(3) *Callimach. hymn. in Apoll. v.* 72.

Σπάρτη τοι, Καρνεῖε, τόδε πρώτιστον ἔδεθλον
v. 45. Κείνου δὲ θριαὶ καὶ μάντιες· ἐκ δέ νυ Φοίβου
ἰητροὶ δεδάασιν ἀνάβλησιν θανάτοιο.

(4) *Lib. V. c.* 74. *p.* 390.

(5) *Legat. ad Caj. p.* 1006. σωτηρίων φαρμάκων εὑρετὴς πρὸς ὑγείαν ἀνθρώπων.

(6) *Protrept. p.* 1. Ζηλῶν μὲν τὴν Ἀσκληπιοῦ τέχνην ἰατρικὴν, ζηλῶν δ' Ἀπόλλωνος αὐτήν γε ταύτην, καὶ τὰς ἄλλας ἁπάσας ἃς ἔχει, τοξικὴν, μουσικὴν, μαντικήν.

Lucien (1), des passages qui prouvent clairement que, par la suite, Apollon fut généralement regardé comme le dieu protecteur et même comme l'inventeur de l'art de guérir.

La seconde divinité de la médecine, Diane, sœur d'Apollon, n'obtint qu'assez tard les attributs relatifs à cet art. D'abord elle ne fut que la déesse de la chasse, et c'est en cette qualité que les poésies homériques nous la dépeignent (2). C'est ainsi qu'elle était représentée sur le coffre de Cypsélus, tenant d'une main un léopard, et de l'autre un lion (3). Tant qu'on la regarda comme la déesse de la chasse, elle n'eut aucun rapport, ni avec la médecine, ni même avec la lune : en effet, du temps d'Homère, Séléné ou la lune, Ilithye ou Lucine, étaient tout-à-fait différentes de Diane. Celle-ci, dans l'Iliade et l'Odyssée, tue des hommes comme plusieurs autres divinités (4). La mort des femmes lui était surtout attribuée, comme celle des hommes l'était à son frère Apollon (5). Elle avait soin des guerriers blessés, et prodigua entre autres des soins à Énée (6). Mais cette circonstance ne suffit pas pour la faire nommer déesse de la médecine, plutôt que Vénus qui se livrait aussi aux mêmes occupations.

Hésiode distingue également Diane, fille de Latone (7), d'Ilithye, fille de Junon (8), et l'hymne homérique sur la première de ces deux divinités ne

Dans Plutarque (*Symposiac. lib. VIII. qu.* 14. *p.* 745) Tryphon établit une distinction entre Apollon Paean, l'une des divinités de la médecine, et l'Apollon Musagète.

(1) *Lucian. Philopatr. p.* 767. προφήτης ἄριστος καὶ ἰατρός.
(2) *Od. VI.* 102.
(3) *Pausan. lib. V. c.* 19. *p.* 83. 84.
(4) *Il. VI.* 428. — *Od. V.* 123.
(5) Antipater, dans *Brunck. analect. vol. II. p.* 120.
(6) *Il. v.* 446.
(7) *Hesiod. Theogon. v.* 14.
(8) *Il. v.* 922.

contient rien qui annonce son identité avec la lune, ou son influence sur la médecine.

Les poëtes tragiques, Sophocle particulièrement, furent les premiers qui confondirent la divinité de la lune avec Diane. Sophocle, au moins, nomme cette dernière ἀμφίπυρος, *porte-flambeau* (1). Elle se trouve encore réunie bien plus souvent avec la lune et avec Ilithye dans les hymnes orphiques, où elle porte les épithètes de *porte-flambeau, sage-femme, conservatrice, dénoueuse de ceinture*, etc. (2).

Depuis lors, Diane fut adorée à Pellène, en Achaïe, sous le nom de conservatrice, σώτειρα (3), et à Coronée, sous celui de nourrice, παιδοτρόφος (4). On lui attribuait même l'invention de l'éducation physique des enfans, et on l'appelait, pour cette raison, κουροτρόφος (5). On la révérait à Amarynthe, dans l'île d'Eubée, comme déesse protectrice de la médecine, ce qui lui valut aussi l'épithète d'*Amarysia*, titre sous lequel elle avait également un temple à Athmoné (6). On en avait érigé un autre à Athènes, en l'honneur de Diane *dénoueuse de ceinture* (7).

Alors, on voulut trouver un sens allégorique au nom de cette déesse, et on le fit venir de la puissance que Diane possédait de donner la santé et la force, ἀπὸ τοῦ ἀρτεμέας ποιεῖν (8), et, depuis cette époque, les poëtes, principalement ceux d'Alexandrie, regardèrent comme présidant à l'accouchement des femmes, la déesse dont la chasse avait été, dans l'origine, l'unique attribut (9).

(1) *Sophocl. Trachin. v.* 218.
(2) *Hymn.* 35. *p.* 228.
(3) *Pausan. lib. VIII. c.* 27. *p.* 340.
(4) *Id. lib. IV. c.* 34. *p.* 582.
(5) *Diodor. lib. V. c.* 73. *p.* 389.
(6) *Pausan. lib. I. c.* 31. *p.* 122.
(7) *Schol. Apollon. Rhod. Argon. v.* 288.
(8) *Strabo, lib. XIV. p.* 942.
(9) *Callimach. Hymn. in Dian. v.* 21. — *Brunck. Analect. vol. I. p.* 194. *vol. II. p.* 119. 143. — *Theocrit. Id.* 26. *v.* 28. 29.

Plus tard même on la confondit avec la lune (1), puis avec Hécate et Proserpine, femme de Pluton (2), et on lui attribua l'invention de la magie (3).

Une des plus anciennes divinités médicales des Grecs est Ilithye, Eleutho ou Eileithyja (4). Son culte avait été apporté, avant le temps d'Orphée, par Olen le Lycien, inventeur des hymnes et des vers hexamètres (5). Il l'avait trouvé établi chez les Hyperboréens, habitans des bords de la mer Noire. Cette déesse avait assisté Latone lorsqu'elle mit au monde Apollon et Diane dans l'île de Délos, consacrée à ces deux dernières divinités, après que les autres déesses, retenues par la jalouse Junon dans le pays des Hyperboréens, lui eurent promis un superbe collier (6). C'est pourquoi elle fut, dans la suite, adorée d'une manière particulière à Délos (7).

Mais, du temps des Homérides, il y avait aussi sur les bords du fleuve Amnissus, dans l'île de Crète, une caverne consacrée à Ilithye (8), dont Strabon (9) et Eustathe (10) parlent également, quoique ce dernier en donne ailleurs (11) une explication allégorique. Chez les Clitoriens elle avait son temple à côté de celui d'Esculape (12).

Ilithye se présente une fois dans l'Iliade comme

(1) *Plutarch. de facie in orbe lunæ*, p. 944. 945.
(2) *Phurnut. de nat. Deor.* c. 32. p. 224 : *in Gale. opusc. mythol.* — *Nonn. Dyonisiac. ed. Falkenburg. in-4°. Antwerp.* 1569. *lib. XLIV.* p. 767.
(3) *Tatian. Assyr. Orat. contra Græc.* p. 265.
(4) *Boettiger, Ilithyja. in-8°. Weimar*, 1799. p. 10.
(5) *Pausan. lib. X. c.* 5. p. 146. *lib. IX. c.* 27. p. 82. — *Herodot. lib. IV. c.* 48. p. 340. 341.
(6) *Homer. Hymn. in Apoll. v.* 97—120.
(7) *Callimach. Hymn. in Del. v.* 257.
(8) *Od. XIX.* 188.
(9) *Lib. X. p.* 730.
(10) *Schol. in Dionys. Perieg. v.* 498. p. 93 : *in Hudson. Geogr. min.*
(11) *Schol. in Od. l. c. p.* 294.
(12) *Pausan. lib. VIII. c.* 21. p. 409.

le nom d'un seul personnage (1), et deux autres fois comme celui de deux personnes différentes (2); mais elle a toujours pour fonction d'assister les femmes pendant leur délivrance. Cette différence, établie dans le même poëte entre deux déesses appelées d'un seul nom, a été parfaitement expliquée par Boettiger (3), qui pense que les Grecs admettaient deux Ilithyes, l'une favorable, ἐπιλυσαμένη et ἠπιόνη, l'autre défavorable, μογοστόκος, πικρὰς ὠδῖνας ἔχουσα, de même qu'il y avait aussi chez eux un Eros et un Anteros. Cette explication s'accorde très-bien avec l'origine orientale de la fable.

Dans Hésiode, Ilithye est fille de Jupiter et de Junon, sœur de Mars et d'Hébé (4). On la représente ordinairement assistant les trois Parques, déesses du Destin (5). Olen le Lycien la confond avec Πεπρωμένη, ou la déesse du Destin, et la nomme *la fileuse*, εὔλινος (6). Le même poëte, instituteur du culte de cette divinité en Grèce, la regardait comme la mère d'Eros, ce qui prouve son identité avec la Cybèle des Curètes (7).

J'ai déjà dit précédemment que les Orphéiens la confondaient avec Diane. Les sculpteurs adoptèrent la même idée; car ils la représentèrent avec un flambeau à la main, parce que c'est elle qui amène les enfans au monde. Ainsi il y avait à Ægium, dans l'Achaïe, une statue en marbre pentelique d'Ilithye, sculptée par Démophon de Messine, et qui la représentait une torche à la main (8).

(1) *Il. XVI.* 187. *XIX.* 103.
(2) *Il. XI.* 270. *XIX.* 118.
(3) *L. c. p.* 27.
(4) *Theogon. v.* 922.
(5) *Pindar. Nem. VII.* 1. *Ol. VI.* 72. — *Euripid. Iphig. in Taur. v.* 205.
(6) *Pausan. lib. VIII. c.* 21. *p.* 409.
(7) *Id. lib. IX. c.* 27. *p.* 82.
(8) *Pausan. lib. VII. c.* 23. *p.* 322.

Ilithye la défavorable était considérée comme empoisonneuse et magicienne ou sorcière, φαρμακὶς; c'est ainsi qu'on la voyait sur plusieurs bas-reliefs à Thèbes, dans le palais qu'on prétendait avoir été habité par Amphitryon, et où, suivant la tradition, elle avait été envoyée par Junon, pour s'opposer à l'accouchement d'Alcmène (1).

Outre ces anciennes divinités médicales, les Grecs avaient encore une multitude de héros médecins, dont la plupart, élevés par le centaure Chiron, le révéraient comme l'inventeur de l'art qu'ils exerçaient. Il est donc naturel de commencer par faire connaître ce dernier.

Chiron, fils de Saturne et de Philyre, fille de l'Océan, vivait sur le mont Pélion, en Thessalie, avant la fameuse expédition des Argonautes. (2) Les poésies homériques le désignent déjà comme le plus juste de tous les Centaures (3), idée que les scholiastes croient exprimer le zèle avec lequel il s'acquittait des devoirs sacrés de l'hospitalité. (4) Il possédait effectivement cette vertu au plus haut degré; car, non-seulement il donna asile à Jason, obligé de fuir son pays, mais il accueillit encore Pélée, et parvint à les soustraire tous deux aux poursuites de leurs persécuteurs (5). Il avait les mœurs grossières des Thessaliens, ses compatriotes, comme on le voit par un passage de la Titanomachie (6). C'est pourquoi Pindare le repré-

(1) *Pausanias*, *lib. II. c.* 11. *p.* 34. — Comparez, *Boettiger*, *p.* 39.

(2) *Pindar. Pyth. III.* 1. — *Apollodor. lib. I. c.* 2. *p.* 6. — *Apollon. Rhod. lib. II. v.* 1235. — Xénophon (*Cyneget. p.* 968. *Opp. ed. Leunclav. in-fol. Paris*, 1625) est le seul qui appelle sa mère Naias.

(3) *Il. XI.* 831.

(4) *Villoison. Schol. ad h. l. p.* 290.

(5) *Schol. Apollon. Rhod. lib. I. v.* 555. — *Pindar. Nem. IV.* 98. — *Apollodor. lib. III. c.* 13. *p.* 57.

(6) *Clem. Alexand. Strom. lib. I. p.* 306. Εἴς τε δικαιοσύνην θνητῶν γένος ἤγαγε,

sente ayant un physique dur et repoussant, mais un caractère fort doux (1).

Chiron et tous les centaures sont figurés sur plusieurs monumens comme des monstres moitié hommes et moitié chevaux (2), et tous les poëtes de l'antiquité les dépeignent sous cette forme bizarre: ce qui tient à une fable de Pindare, qui raconte que Centaure, fils d'Ixion et de Néphélée, engendra les hippocentaures avec les cavales des vallées de Magnésie (3). Galien attribue l'invention de cet apologue au célèbre lyrique grec (4). Il est vraisemblable que la tradition populaire, suivant laquelle les centaures sont les premiers qui aient dompté les chevaux, et qui ont ainsi paru, aux yeux des habitans des vallées, être autant de monstres participant de la nature de l'homme et de celle du cheval, a succédé aux peintures que les poëtes et les sculpteurs avaient faites de ces êtres imaginaires; car Lysias attribue aux Amazones l'invention de l'équitation (5).

Les centaures des homérides ne sont donc pas des monstres tels qu'on se les figure, mais des hommes sauvages et grossiers, habitans des montagnes de la Thessalie, parmi lesquels Chiron se distingua d'une manière particulière. Chassé dans la suite par les Lapithes, il se retira à Malée (6), et mourut enfin d'une blessure que lui fit une des flèches d'Hercule, trempée dans le sang de l'hydre de Lerne. Comme cette plaie prit un caractère malin, et devint incurable, les ulcères qui offrent le même aspect, furent depuis appelés *chironiens* (7), et la plante avec la-

(1) *Pindar. Pyth. III.* 8. Φῆρ᾽ ἀγρότερον, νοῦν ἔχοντ᾽ ἀνδρῶν φίλον.
(2) Sur le coffre de Cypsélus. — *Pausan. lib. V. c.* 19, *p.* 84.
(3) *Pindar. Pyth. II.* 85.
(4) *Galen. de Usu partium*, *lib. III. p.* 392.
(5) *Lys. Orat. in Corinth. soc. p.* 28. *ed. Auger. in*-8°. *Paris.* 1783. — Comparez, *Voss*, *mythologische* etc., c'est-à-dire, Lettres sur la Mythologie, P. II, p. 268.
(6) *Apollodor. lib. II. c.* 5. *p.* 121.
(7) *Apollodor. l. c.*

quelle Chiron tenta de se guérir, reçut également le nom de *chironia* ou *centaurium* (1).

Il y a eu peu de héros grecs du temps des homérides qui n'aient reconnu le centaure Chiron pour leur maître dans toutes les sciences et les connaissances humaines. Xénophon nomme, parmi ses disciples, Céphale, Esculape, Mélanion, Nestor, Amphiaraüs, Pélée, Télamon, Méléagre, Thésée, Hippolyte, Palamède, Ulysse, Ménesthée, Diomède, Castor, Pollux, Machaon, Podalire, Antiloque, Énée et Achille (2). J'y ajoute encore Aristée (3) et Jason (4). Chiron leur enseigna la musique, la législation, l'astronomie, la chasse et la médecine (5).

Il employait avec tant de succès et d'habileté les plantes médicinales, qu'il fut regardé particulièrement comme l'inventeur de l'art de guérir (6). Il avait entre autres guéri Phénix, fils d'Amyntor, d'une cécité réputée incurable (7).

C'est pourquoi, après sa mort, on lui rendit des honneurs divins chez plusieurs peuples de la Grèce. Les habitans de Magnésie en Thessalie le révéraient d'une manière spéciale, et lui portaient chaque année les prémices de leurs fruits (8). Les Pères de l'Église prétendent même qu'on lui sacrifiait à Pella des victimes humaines (9); mais cette assertion est tout-à-fait destituée de fondement. Hésiode composa une ode à la louange de ce bienfaiteur de l'humanité (10).

(1) *Plin. lib. XXV. c.* 4. 5.
(2) *Xenoph. Cyneget. p.* 972. 973.
(3) *Apollon. Rhod. lib. II. v.* 508.
(4) *Schol. Apollon. Rhod. lib. I. v.* 555. — *Tzetz. Schol. in Lycophr. Alexandr. v.* 175.
(5) *Plutarch. de Musicâ, p.* 446. — *Xenoph. l. c.* — *Pindar. Nem. III.* 93. — *Iliad. IV.* 240. *XI.* 831. — *Clem. Alexandr. Strom. lib. I. p.* 306.
(6) *Plin. lib. VII. c.* 56. — *Plutarch. Symposiac. lib. VIII. qu. I, p.* 647. — *Eustath. ad Il. IV.* 219. *p.* 107.
(7) *Apollodor. lib. III. c.* 13. *p.* 261.
(8) *Plutarch. l. c.*
(9) *Clem. Alexand. Admonit. p.* 27.
(10) *Pausan. lib. IX. c.* 31. *p.* 97.

Dans les poésies homériques, Achille est le plus célèbre des disciples de Chiron par son habileté en médecine. Patrocle, son ami, applique sur la blessure d'Eurypyle les médicamens dont il avait appris l'usage d'Achille, *élève de Chiron, le plus humain des centaures.*

» A peine le vaillant fils de Ménœtius eut-il parlé, « que prenant affectueusement Eurypyle dans ses « bras, et le soutenant sur sa poitrine, il le porte « dans sa tente. Un des plus zélés officiers d'Eury- « pyle, les voyant arriver, étend sur la terre des « peaux de bœufs, sur lesquelles Patrocle couche le « guerrier blessé. Il dilate, avec un instrument tran- « chant, la plaie pour en retirer la flèche fatale ; il « lave avec de l'eau tiède la partie, et emporte le « sang noirâtre dont elle était couverte. Il y applique « ensuite une racine amère et calmante qu'il avait « broyée entre ses mains ; à l'instant toutes les dou- « leurs se dissipent, le sang cesse de couler, et la « plaie se sèche (1). »

Suivant les scholiastes, cette racine amère et antidinique est celle de la mille-feuille ou de l'aristoloche (2).

Quelque temps après, « Patrocle qui était resté dans « la tente d'Eurypyle, s'était occupé de le consoler « par ses discours, et d'appliquer sur sa plaie des ra- « cines broyées, propres à modérer l'excès des dou- « leurs. . . . » (3).

On sait que la mille-feuille tire son nom d'Achille. Cependant les anciens eux-mêmes n'étaient pas bien d'accord sur la plante qui devait s'appeler *achillea* (4).

(1) *Iliad. XI.* 841 : traduction communiquée par M. Bosquillon.
(2) *Eustath. ad h. l. p.* 292. — *Schol. Villoison, ad h. l. p.* 291.
(3) *Il. XV.* 393. καὶ τὸν ἔτερπε λόγοις. Villoison (*ad h. l. p.* 364) remarque que ce passage est le seul de toute l'Iliade où le mot λόγοι se rencontre : observation qui me paraît fort importante, car il est possible que le poëte ait dit λόγοι, au lieu de ἔπη, *paroles magiques*, dont on se servait ordinairement.
(4) *Plin. lib. XXV. c.* 5.

Aristée était le second élève de Chiron, célèbre dans l'antiquité par ses grandes connaissances en médecine.

Quelques auteurs anciens, sur lesquels les scholiastes de Pindare et d'Apollodore de Rhodes nous ont fourni d'excellens renseignemens, expliquent d'une manière diverse l'origine de ce héros. Cependant tous s'accordent à lui donner Cyrène pour mère. Hésiode déjà décrit l'enlèvement de cette nymphe par Apollon (1), qui eut d'elle Aristée et Autuchos. Suivant Phérécyde, les deux fils du dieu avaient porté des cygnes en Libye, où il voyait leur mère. Pindare raconte qu'Apollon, s'étant trouvé plusieurs fois à la chasse avec Cyrène, conçut la plus vive passion pour cette nymphe, à l'occasion d'une victoire qu'elle remporta sur un lion, et qu'il la conduisit à Cyrène, où elle mit au monde Aristée (2). Dans un autre passage du même poëte (3), Chiron prédit à Apollon que son fils Aristée sera élevé par les Heures et par la Terre, et qu'il deviendra immortel comme Ἄγριος et Νόμιος (Jupiter et Apollon). Agrétas dit qu'Apollon mena Cyrène d'abord dans l'île de Crète, et ensuite dans la Libye; que la sœur de cette nymphe s'appelait Larissa, et que Cyrène gardait auparavant les troupeaux du roi Pénée, dont elle n'était pas la fille. Suivant Acastor, elle terrassa un lion en Libye, et chassa Eurypyle du trône dont il s'était emparé. Bacchilide connaissait quatre Aristée, un de Caryste; un autre, fils de Chiron; un troisième, géant, fils du Ciel et de la Terre; un qua-

(1) *Schol. Pind. Pyth. IX. v. 6. p.* 283.
Ἠοίη φθίη Χαρίτων ἄπο κάλλος ἔχουσα
Πηνειοῦ παρ' ὕδωρ καλὴ ναίεσκε Κυρήνη.

Voss (*l. c.* T. II. n. 12. p. 95) en conclut qu'Hésiode vivait avant la fondation de Cyrène, par conséquent un peu moins de six cents ans avant Jésus-Christ.

(2) *Pindar. Pyth. IV. v.* 460.

(3) *Pyth. IX. v.* 104.

trième enfin, fils de Cyrène. Le scholiaste lui-même dit qu'Aristée indiqua aux habitans de Cos l'art d'élever les abeilles et de cultiver l'olivier, et que les insulaires l'adoraient comme Jupiter et Apollon (1). Le même fait est attesté par Athénagoras, dans l'ouvrage duquel il faut lire Κείους au lieu de Χίους (2).

Apollodore de Rhodes nomme aussi Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, et raconte qu'Apollon le conduisit chez le centaure Chiron; il fut obligé d'y garder les troupeaux, et les nymphes des montagnes lui enseignèrent la médecine, ainsi que l'art divinatoire. Les Emoniens l'appelaient ἄγριος et νόμιος (3).

Phérécyde le nomme Παιήων, et assure qu'Hécate est sa fille (4).

Diodore de Sicile rapporte que les nymphes de la Libye lui apprirent à élever les abeilles, à cultiver l'olivier et à préparer le beurre; qu'il parcourut ensuite la Sicile et la Sardaigne, répandant partout les connaissances qu'il possédait, en démontrant aux hommes les avantages de l'agriculture. L'historien ajoute qu'il pénétra jusque dans la Thrace, qu'il fut initié aux orgies de Bacchus, et que ce dieu lui apprit beaucoup de choses; qu'il épousa Autonoë, fille de Cadmus, et qu'enfin il disparut sur le mont Hémus (5). Son fils Actéon, qui eut également Chiron pour maître, mourut de l'hydrophobie (6). C'est la plus ancienne trace que nous trouvions de cette cruelle maladie, et Athénodore a tort en disant qu'elle était inconnue avant le temps de Pompée (7). Cependant la mort d'Actéon est communément racontée d'une

(1) *Schol. Apollon. Rhod. lib. II. p.* 154.
(2) *Athenagor. Legat. pro Christian. ed. Venet. in-fol.* 1747. *p.* 308.
(3) *Apollon. Rhod. Argonaut. lib. II. v.* 508.
(4) *Schol. Apollon. Rhod. lib. III. p.* 215.
(5) *Biblioth. lib. IV. c.* 81. *p.* 324. — *Apollodor. lib. III. c.* 4. *p.* 186.
(6) *Euripid. Bacch. v.* 335. — *Apollodor. l. c. p.* 189.
(7) *Plutarch. Sympos. lib. VIII. qu.* 9. *p.* 731.

toute autre manière par la plupart des auteurs, spécialement par Diodore de Sicile, dans le passage que je viens de citer.

D'après le même écrivain, Aristée se rendit dans l'île de Cée, où il apaisa les dieux en leur offrant des sacrifices au lever de la canicule, et arrêta ainsi les ravages de la peste.

L'auteur de l'introduction qui fait partie du recueil des œuvres de Galien, nous donne aussi Aristée pour un élève de Chiron (1).

Suivant Plutarque, ce fut lui qui établit le premier des règles fixes pour la chasse ; c'est pourquoi on avait coutume de lui adresser des vœux lorsqu'on se préparait à la chasse des loups et des renards. Plutarque rapporte encore sur son compte le vers suivant d'un ancien poëte :

ὃς πρῶτος θήρεσσιν ἔπηξε ποδάγρας (2).

C'est Nonnus qui a le mieux recueilli toutes les fables relatives à Aristée. Il ajoute qu'il remporta une victoire sur Bacchus, parce qu'il avait séduit les dieux avec du miel (3) : il lui attribue aussi l'exercice de la médecine, et dit qu'il se servait principalement du *centaurium minus (chironia centaurium)* pour guérir les plaies (4).

Le scholiaste d'Aristophane cite encore un Aristée auquel il attribue la découverte du *silphium* (5), ce qui s'accorde assez bien avec l'assertion de Théophraste (6) et de Pline (7), suivant lesquels le *silphium* ne fut connu que sept ans avant la fondation de Cyrène, c'est-à-dire, six cents ans avant la naissance de Jésus-Christ. L'Aristée du commentateur d'Aris-

(1) *Galen. Opp. vol. IV. p.* 371.
(2) *Plutarch. Amator. p.* 757.
(3) *Nonn. Dionys. lib. V. v.* 96. *lib. XIII. v.* 238.
(4) *Ib. lib. XVII. v.* 316.
(5) *Schol. Aristoph. equit. v.* 890.
(6) *Histor. plant. ed. Heins. lib. VI. c.* 3. *p.* 122.
(7) *Lib. XIX.* 15.

tophane, qu'il ne faut pas confondre avec le personnage mythologique dont je viens de parler, aurait vécu d'après cela dans l'année six cent sept ou six cent dix-sept avant notre ère. Il s'est rendu fort célèbre dans l'histoire de la médecine en introduisant le *silphium* comme épice et médicament (1).

Le plus renommé de tous les disciples de Chiron, et celui qui mérite la place la plus honorable dans l'histoire de la médecine, est Asclepios ou Esculape.

Pausanias nous a transmis plusieurs traditions populaires sur le lieu de sa naissance (2). Phlégyas, roi de Thessalie, avait une fille, appelée Coronis, qu'Apollon rendit mère. Ce prince ayant fait une invasion dans le Péloponèse, et détruit une partie des habitans de cette péninsule, avait emmené sa fille avec lui dans son expédition. Coronis accoucha secrètement, et exposa son fils sur le mont Titthion, alors appelé Myrtion. Le jeune enfant y fut allaité par une chèvre, et gardé par le chien d'un berger appelé Aresthanas. Le pâtre, voyant que son chien lui manquait, ainsi qu'une chèvre, se mit à les chercher, et les trouva avec l'enfant, qui était entouré d'une auréole lumineuse. Suivant une autre tradition, continue Pausanias, Coronis, étant enceinte d'Esculape, eut un commerce trop libre avec Ischys, et Apollon la tua pour se venger de sa perfidie; mais au moment où le corps, déjà placé sur le bûcher, allait devenir la proie des flammes, Mercure en retira l'enfant encore vivant. D'autres veulent, ajoute l'historien, qu'Esculape soit fils d'Arsinoë, l'une des filles de Leucippe, et qu'ainsi Messène soit sa patrie.

(1) Comparez, *Kurt Sprengel*, *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, cah. I. p. 208. Je remarque encore à cet égard que, suivant Alexandrides (*Schol. Aristoph. plut. v.* 926), les Ampéliotes de la Libye donnèrent les premiers au temple de Delphes une branche de silphium, comme (ἀνάθημα) offrande.

(2) *Lib. II. c. 26. p.* 275.

Un Arcadien, nommé Apollophane, se rendit un jour à Delphes pour demander à l'oracle l'explication de cette énigme. Voici la réponse qu'il obtint :

> Ὦ μέγα χάρμα βροτοῖς βλαστὼν Ἀσκληπιὲ πᾶσιν,
> ὃν Φλεγυηῒς ἔτικτεν ἐμοὶ φιλότητι μιγεῖσα
> ἱμερόεσσα Κορωνὶς ἐνὶ κραναῇ Ἐπιδαύρῳ.

Cette réponse enlevait à la Messénie l'honneur d'avoir vu naître le dieu de la médecine. Il faut donc, dit Pausanias, qu'Hésiode lui-même, ou un autre, en son nom, ait avancé, pour complaire aux Messéniens, qu'Arsinoë était la mère d'Esculape.

On ne trouve plus aucune trace de cette tradition dans Hésiode, tel que nous le possédons aujourd'hui ; au contraire, nous avons du poëte d'Ascra (1), un fragment dans lequel il regarde Coronis comme la mère d'Esculape, il parle de son commerce criminel avec Ischys, et dit qu'un corbeau alla porter la nouvelle de cette infidélité à Apollon.

Cependant l'opinion qu'Arsinoë était mère d'Esculape, se trouve dans un fragment du poëte Asclépiades, où on lit qu'Eriopis était sœur du dieu (2). Socrate d'Argos témoigne aussi que ce dernier avait Arsinoë pour mère ; et Aristide, dans ses écrits sur Cnide, lève toutes les difficultés en disant qu'Arsinoë s'appelait Coronis pendant sa jeunesse (3).

Pindare, dans sa troisième ode pythique, rapporte la fable d'Esculape tiré des flammes avec les mêmes circonstances qu'Hésiode dans le fragment dont j'ai parlé plus haut. Suivant ce poëte, Coronis habitait à Lacéreia en Thessalie, sur les bords du lac Boï-

(1) *Schol. Pindar. Pyth. III. v. 15. p. 196.*
> Τῇ μὲν ἄρ' ἦλθε κόραξ· φράσε δ' ἄρα ἔργ' ἀΐδηλα
> Φοίβῳ ἀκερσεκόμῃ, ὅτ' ἄρ' Ἴσχυς ἔγημε Κορωνὶν,
> Εἰλατίδης Φλεγύαο, Διογνήτοιο θύγατρα.

(2) *Schol. Pindar. Pyth. III. c. 15. p. 196.*
> Ἀρσινόη δὲ μιγεῖσα Διὸς καὶ Λητοῦς υἱῷ,
> τίκτ' Ἀσκληπιὸν υἱὸν ἀμύμονά τε κρατερόν τε.

(3) *Ibid.* — Comparez, *Apollodor. lib. III. c. 10. p. 233.*

bias, et auprès des sources de l'Amyrus. Ce lieu était la plaine de Dotium, où l'hymne homérique place aussi la patrie d'Esculape (1).

Porphyre (2) et Strabon (3) assurent qu'Esculape naquit à Tricca. Or, cette ville était située à peu près à quatre cents stades à l'ouest des champs de Dotium.

Phurnute (4) et Eustathe (5) donnent, chacun à sa manière, l'étymologie du mot Ἀσκληπιός. Ils le dérivent, soit *ἀπὸ τοῦ ἀναβάλλεσθαι τὴν κατὰ τοῦ θανάτου γινομένην ἀπόκλησιν*, soit de ce que le dieu apparut, comme *ἤπιος*, à l'Épidaurien Ἄσκλητος, atteint d'une maladie des yeux dont il le guérit, soit enfin à *πλεονασμῷ τοῦ λ΄ παρὰ τὸ ἀσκεῖν ἠπίως τοὺς νοσοῦντας, ὅ ἐστιν ἐπιμελείας ἄξιον, ἢ παρὰ τὸ μὴ σκελετεύεσθαι αὐτοὺς ἐᾶν, ἠπίως προσφερόμενον.* Porphyre avait déjà imaginé de pareilles explications conformes à l'esprit des nouveaux platoniciens, en disant que le soleil est Apollon *ἀπὸ τῆς πάλσεως τῶν ἀκτίνων*, qu'il est aussi Hercule *ἐκ τοῦ κλᾶσθαι αὐτὸν πρὸς τὸν ἀέρα*, et qu'il est enfin Esculape *ἀπὸ τῆς σωστικῆς δυνάμεως*. Le bâton forme l'attribut de cette divinité, parce que les malades ont besoin d'un appui pour se soutenir. Le serpent est le symbole du rajeunissement et de la sagacité (6). Quelques passages de Proclus (7) et de Salluste (8), auteur

(1) *Hymn.* 15. *p.* 607. 608.

.... τὸν ἐγείνατο δῖα Κορωνὶς
Δωτίῳ ἐν πεδίῳ..............

(2) *Euseb. Præpar. evangel. lib. III. c.* 14. *p.* 124.

Τρίκκης ἐξ ἱερῆς ἥκω θεὸς, ὃν ποτε μήτηρ
Φοίβῳ ὑπευνασθεῖσα κύει σοφίας βασιλῆα,
ἴδριν ἰητορίης Ἀσκληπιόν.....

(3) *Lib. XIV. p.* 957.

(4) *L. c. c.* 33. *p.* 229.

(5) *Schol. in Il.* Δ. 202. *p.* 107. — Tzetzes (*Schol. in Lycophr. Alex. v.* 1054) dit que le dieu, comme ἤπιος, guérit Ἄσκλης, roi des Dauniens, dont il conserva le nom. Les scholiastes se complaisent beaucoup à de pareilles explications.

(6) *Euseb. Præpar. evangel. lib. III. c.* 11. *p.* 112. — Comparez, *Phurnut. l. c.*

(7) *In Tim. lib. I. p.* 49.

(8) *De Diis et Mundo*, *c.* 6. *p.* 255. *in Gale. opusc. myth.*

qui vivait dans le quatrième siècle, démontrent que l'école platonicienne moderne avait placé la résidence d'Esculape dans le soleil.

Esculape, comme la plupart des jeunes héros de son temps, fut instruit par le centaure Chiron dans tous les arts, et surtout dans celui de guérir les maladies externes (1). Il acquit, par la suite, une telle habileté dans le traitement de ces affections, qu'il obtint la prééminence sur tous ses compagnons dans l'expédition de la Colchide. D'anciens auteurs dignes de foi nous font connaître en quoi consistait toute sa science. Un passage de Platon (2) mérite surtout une attention particulière : c'est pourquoi je veux m'y arrêter un peu. Le philosophe commence par dire que la médecine ne peut exister sans le luxe, et que l'homme, dans l'état de nature, n'a besoin de médecins que pour les plaies et les épidémies, ἐπέτεια νοσήματα, auxquelles il est exposé : que, par conséquent, la médecine d'Esculape a dû être extrêmement simple, et que l'expérience lui apprit à connaître quelques remèdes utiles, surtout dans les affections externes. On n'avait alors aucune idée ni des catarrhes, ni de la goutte, ῥεύματα, ni des vents, φύσσαι ; on ne connaissait non plus ni la diététique, ni la gymnastique. Il prouve ce dernier fait par un passage, aujourd'hui perdu, d'un poëte cyclique, dans lequel il est dit que les fils d'Esculape donnèrent à Eurypyle blessé du vin mêlé avec du fromage râpé et de la farine. Ainsi l'habileté de notre héros se bornait à peu près à panser et à guérir les

(1) *Pindar. Nem. III. v.* 92.

. . . . Βαθυμῆτα Χείρων
Τράφε λιθίνῳ γ' Ἰάσον' ἔνδον τέγει,
καὶ ἔπειτ' ἐν Ἀσκληπιὸν
τὸν φαρμάκων δίδαξεν
μαλακόχειρα νομόν.

(2) *Politic. lib. III. p.* 398.

plaies avec des herbes propres à suspendre l'hémorragie, et à calmer les douleurs. Plutarque (1) assure que l'ancienne médecine grecque se bornait à cette seule pratique. Pindare (2) décrit à peu près de la même manière la méthode d'Esculape. Il guérissait les personnes atteintes d'ulcères anciens et sans cause apparente, celles qui avaient été blessées ou incommodées par la chaleur et le froid: il employait, pour rendre la santé, des chants agréables, *μαλακαὶ ἐπαοιδαὶ*, des boissons, des médicamens externes ou des incisions. Si donc on excepte quelques remèdes simples, tirés du règne végétal, Esculape avait presque toujours recours aux prières et à l'invocation des dieux; et comme ces prières étaient souvent versifiées, ou au moins en paroles mystiques, on les appelait *ἐπαοιδὴ*, *carmen*, *charme* (3).

Cette méthode de guérir les maladies peut être considérée comme une des plus anciennes, et Esculape ne mérite nullement l'honneur que lui attribue l'auteur de l'introduction des livres de Galien (4). « Avant Esculape, dit cet écrivain, la médecine « n'était qu'un aveugle empirisme, et se bornait à « l'application externe des plantes; mais ce héros « sut la perfectionner, et en faire un art divin. »

Je vais maintenant examiner si le passage de Galien (5), cité par Schulze (6), se rapporte à la méthode que suivait Esculape, ou s'il n'a pas plutôt

(1) *Symposiac. lib. II. qu. I. p.* 646. 647. Τοὺς παλαιοὺς, ἅτε δὴ πλείστη κεχρημένους ἀπὸ φυτῶν ἰατρικῇ..... Ῥίζαι γὰρ εἰσι καὶ βοτάναι, δι' ὧν ἰῶντο τοὺς κάμνοντας.

(2) *Pyth. III. v.* 84.

(3) C'est de cette manière que les fils d'Autolyhus guérirent la blessure d'Ulysse: « ils arrêtèrent, par le secret des chants magiques, le « sang qui coulait à longs flots de pourpre. » *Od. XIX.* 457.

(4) *Introd. c.* 1. *Opp. P. IV. p.* 371. Τελείαν δὲ ἰατρικὴν καὶ τοῖς ἑαυτῆς μέρεσι συμπεπληρωμένην, τὴν μὲν ὡς ἀληθῶς θείαν, Ἀσκληπιὸν μόνον εὑρεῖν.

(5) *De Sanitate tuenda. lib. I. c.* 8. *p.* 226. *Opp. P. IV.*

(6) *Histor. medic. Per. I. sect.* 2. *c.* 2. §. 16. *p.* 85.

trait aux formules que les prêtres du temple de Pergame distribuaient au nom de leur dieu.

Esculape, dit Galien, nous fournit une preuve évidente que plusieurs maladies graves peuvent guérir uniquement par l'effet de la secousse qu'on imprime au moral. En effet, il conseillait à ceux qui s'étaient trop échauffé le corps par de vives passions, d'écouter la lecture d'un poëme, d'entendre le chant d'une hymne, ou d'assister à la représentation d'une comédie burlesque, *οὐκ ὀλίγας μὲν ᾠδάς τε γράφεσθαι καὶ μίμους γελοίων καὶ μέλη τινὰ ποιεῖν ἐπιτάξας.* Il recommandait à d'autres l'équitation, la chasse et l'escrime, il leur prescrivait les armes dont ils devaient faire usage et les mouvemens qu'ils devaient exécuter. Plusieurs raisons m'engagent à regarder cet aperçu de la diététique d'Esculape comme une preuve que la médecine fut pratiquée assez tard dans le temple de ce dieu à Pergame : 1° Le temple de cette ville n'est pas plus ancien que l'époque d'Eumène, qui vivait deux cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ, avant le règne duquel Pergame ne consistait qu'en un simple château, et qui fonda le temple, en même temps qu'il établit la célèbre bibliothèque (1). Galien, dans le passage dont il est question, ne parle que de l'Esculape de Pergame, *ὁ πάτριος Θεὸς ἡμῶν Ἀσκληπιός.* 2° La diététique tant vantée des prêtres de ce temple ne remonte pas plus haut que Prodicus de Sélivrée, quatre cent soixante ans avant l'ère vulgaire, ainsi que Platon le prouve en plusieurs endroits (2).

Nous pouvons porter le même jugement sur le témoignage d'Hyginus (3), qui nous assure qu'Escu-

(1) *Strabo. lib. XIII. p.* 926. — Comparez, *Pausan. lib. II, c.* 26. *p.* 276.

(2) *Politic. lib. III. p.* 399. — *Tim. p.* 500.

(3) *Fab. c.* 274. *p.* 201. *ed. Muncker. in-*8°. *Hamburg.* 1674.

lape est le fondateur de la médecine clinique, c'est-à-dire, de l'observation au lit même du malade; méthode tout-à-fait opposée à celle que l'on suivait dans ce temple. Hyginus est un écrivain beaucoup trop moderne pour prononcer sur la marche que suivait Esculape, sans rapporter des autorités plus anciennes et authentiques. D'ailleurs, l'histoire nous apprend que la médecine fut regardée comme une prérogative des prêtres jusqu'au temps où les philosophes grecs en firent un objet de leurs spéculations, et où Hippocrate commença à lui tracer une marche moins vague.

La plupart des anciens écrivains veulent qu'Esculape ait ressuscité des morts comme tous les héros ses contemporains, et l'histoire de la cause de sa mort vient à l'appui de leur assertion. Diodore de Sicile (1) dit qu'il rendit la vie à un si grand nombre de personnes, que Pluton finit par prier Jupiter de faire périr un homme qui portait tant de préjudice à la population de son empire. Jupiter lança donc la foudre sur Esculape, dont le père Apollon vengea la mort en faisant périr les cyclopes qui forgeaient l'arme redoutable du maître des dieux. Jupiter punit l'audace de ce dieu en l'obligeant d'exercer son art pour de l'argent (2).

Sextus Empiricus (3) répète cette histoire à peu près dans les mêmes termes, et presque tous les écrivains de la Grèce imitent son exemple; mais il avoue qu'on la raconte de tant de manières diverses, qu'il est difficile de démêler laquelle de toutes est la véritable. Stésichore dit qu'Esculape ressuscita Capanée et Lycurgue, morts à Thèbes. Polyanthe ou

(1) *Lib. IV. c.* 71. *p.* 316.

(2) Παροξυνθέντα τὸν Δία προστάξαι τῷ Ἀπόλλωνι θητεῦσαι παρ' ἀνθρώπῳ, καὶ ταύτην τὴν τιμωρίαν λαβεῖν παρ' αὐτοῦ τῶν ἐγκλημάτων. — Comparez, *Euripid. Alcest. v.* 5.

(3) *Advers. grammatic. lib. I. c.* 12. §. 560. 561. *p.* 571. *ed. Fabric.*

Polyarque de Cyrène prétend qu'il fut foudroyé pour avoir guéri les filles du roi Prœtus. Panyasis regarde la guérison de Tyndarée comme la cause de sa mort. Pline partage cette dernière opinion, mais il donne au ressuscité le nom de Tyndaride (1). Pausanias cite encore un certain Hippolyte qui fut arraché à la mort par Esculape (2). Phylarque rapporte que ce héros fut tué par Jupiter, pour avoir rendu la vie aux fils de Phénée. Télésarque attribue sa mort à l'imprudence qu'il eut de ressusciter Orinos, tué par Diane (3). Enfin, parmi ceux auxquels il rendit la vie, les hymnes orphiques citent encore Hyménée, et Mnésagoras parle aussi de Glaucus (4).

Héraclite (5), auteur plus moderne, explique d'une manière naturelle la mort d'Esculape, qui périt, suivant lui, d'une violente inflammation, dont Suidas (6) place le siége dans la poitrine. Il est en effet certaines espèces de pleurésies qui se terminent promptement par la gangrène : le cadavre prend alors une teinte bleuâtre, comme celui d'une personne frappée de la foudre, ce qui les avait fait appeler par les anciens βλητὰς (7).

La femme d'Esculape se nommait Epione, suivant les uns, Lampétie, suivant les autres (8). Le scholiaste d'Aristophane appelle ses filles Panacée, Hygée

(1) *Lib. XXIX. c.* 1. — *Tzetz. Chil.* 10. *v.* 721.

(2) *Lib. II. c.* 27. *p.* 280. — *Eratosthenis catasterism. p.* 103. *in Gale opusc. myth.* — *Staphylus ap. Sext. Empiric. l. c. p.* 572. — *Schol. Pindar. Pyth. III. v.* 96. — *Ovid. Metamorph. lib. XV. fab.* 45.

(3) *Athenagor. legat. pro Christian. p.* 327. — *Virgil. Æn. VII. v.* 770. — *Meibom. comment. in jusjurand. Hipp. p.* 41. — *Apollodor. lib. III. c.* 10. *p.* 233.

(4) *Apollodor. l. c. p.* 234. 235. — *Schol. Euripid. Alcest. v.* 5.

(5) *De incredibilibus*, *c.* 26. *p.* 78. — *Gale opusc. myth.* Εἴη δ' ἂν πιθανώτερον ὅτι ὢν ἰατρικὴν νικήσας καὶ ὑψωθεὶς, αὐτὸς ὑπὸ πυρετοῦ φλεχθεὶς ὤλετο, ὅθεν διὰ τὴν φλεγμονὴν αὐτὸς κεραυνωθῆναι λέγεται.

(6) *Tit.* Ἀσκληπιάδαι *tom. I. p.* 352.

(7) *Kurt Sprengel*, *Apologie des* etc., c'est-à-dire, Apologie d'Hippocrate, P. II. p. 312. 313.

(8) *Suid. Tit.* Ἠπιόνη. *p.* 66. *vol. II.* — *Schol. Aristoph. Plut. v.* 701.

et Eglé, noms qui indiquent évidemment des allégories d'une invention moderne ; mais il en sépare Iaso, à laquelle il donne pour père Amphiaraüs (1).

Tout le monde connaît ses fils Machaon et Podalire. Xénophon les appelle tous deux élèves de Chiron (2). Ils étaient aussi habiles dans les sciences et l'éloquence, que dans l'art militaire (3). D'après Quintus Calaber (4), Machaon était l'aîné, et ce fut lui qui instruisit Podalire. Les deux frères se trouvèrent au siége de Troye (5), et se distinguèrent tellement par leur vaillance, qu'Homère les range toujours parmi les premiers héros grecs. Ils vivaient ensemble dans l'union la plus parfaite, soignaient de concert les blessés, comme l'assure Diodore de Sicile (6), et acquirent une telle réputation parmi leurs compagnons, qu'on les dispensa de paraître dans les combats, et de prendre part aux autres fatigues de la guerre.

Ils pansaient les plaies en y appliquant des remèdes externes. Cependant la médecine interne était encore très-négligée, comme on peut s'en convaincre d'après le récit d'Homère, qui dit que Machaon ayant été grièvement blessé, Nestor lui fit prendre du vin de Pramne avec du fromage, des ognons et de la farine (7).

Pour expliquer ce régime singulier, Villoison, dans ses scholies (8), prétend que le vin de Pramne

(1) *Schol. Aristoph. Plut. v.* 639. 700. 701.

(2) *Cyneget. p.* 973. — Il est réfuté, mais probablement à tort, par Aristide (*orat. in Asclepiad. p.* 76. *T. I. ed. Canter. in*-8°. 1604).

(3) *L. c. p.* 974. ἐγένοντο κατὰ τέχνας καὶ λόγους καὶ πολέμους ἀγαθοί.

(4) *Paralipomen. Homer. lib. VII. v.* 60. *p.* 410. *ed. Rhodomann. in*-8°. *Hanov.* 1604.

(5) Apollodore les range tous deux au nombre des rivaux qui se disputèrent la main de la belle Hélène (*lib. III*, *c.* 10. *p.* 239).

(6) *Lib. IV. c.* 71. *p.* 315. Διὰ τὰς εὐεργεσίας ταύτας ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων μεγάλης τυχεῖν δόξης· ἀτελεῖς δ' αὐτοὺς ἀφεῖναι τῶν κατὰ τὰς μάχας κινδύνων καὶ τῶν ἄλλων λειτουργιῶν διὰ τὴν ὑπερβολὴν τῆς ἐν τῷ θεραπεύειν εὐχρηστίας.

(7) *Il. XI. v.* 630.

(8) *Ad. Il.* Λ. *v.* 632. *p.* 285.

est d'un rouge foncé (1), et un peu acerbe, et que les autres alimens sont aussi de nature à favoriser la réunion des plaies. Il ajoute que les héros de Troye étaient infiniment plus vigoureux que nous ; que vraisemblablement leurs blessures étaient fort légères ; qu'il est du devoir d'un bon médecin de changer le moins possible le régime de ses malades ; enfin, que les choses offertes à Machaon étaient considérées moins comme des remèdes, que comme des rafraîchissemens nécessaires à la suite des fatigues. Eustathe allègue à peu près les mêmes raisons (2).

D'après une tradition plus récente (3), ces deux frères avaient partagé entre eux les deux branches de l'art de guérir, en sorte que Machaon exerçait la chirurgie, et Podalire la médecine, ce qu'on cherche à prouver par le passage suivant :

« Le fils d'Esculape (Machaon), habile à enlever
« les traits qui restent dans les blessures, et à y ver-
« ser un baume salutaire, vaut seul un grand
« nombre de guerriers » (4).

(1) Il y a eu chez les anciens beaucoup de discussions relativement au vin de Pramne. Villoison dérive ce mot de Pramnos, en Carie, ou de πραΰνειν. Suivant Semus et Eparchides, dans Athénée (*lib. I. c.* 24. *p.* 30. *ed. Casaub. in-fol.* 1657). Il y a dans l'île d'Icare, à l'ouest de Samos, un rocher appelé Pramnos, sur lequel on récolte un vin acerbe et fort coloré. D'autres prétendent que le vin de Pramne n'est autre chose qu'un mélange de vin et d'eau de mer, τεθαλασσωμένος (*Eustath. ad Il.* Λ. 640. *p.* 279). Quelques-uns font venir le nom de cette liqueur de παραμένειν, parce qu'elle se conserve long-temps. Circée avait aussi du vin de Pramne dans l'île d'Ea (*Od. K.* 235). Le faux Hippocrate le prescrit souvent comme vin médicinal (*De morb. muliebr. lib. I. p.* 246. 268. *lib. II. p.* 285. 286. *Foës*). Galien dit qu'il est noir et austère (*Expos. voc. Hippocrat. p.* 548. *ed. Franz*). Il en est fait aussi mention dans Aristophane, ἀλλ' ἕλκειν τὴν τοῦ δαίμονος τοῦ Πραμνείου ! (*Equit.* 107). Son scholiaste prétend aussi qu'il est très-acerbe, et originaire du rocher de Pramnos, dans la Thrace. Nicandre (*Alexipharm. V.* 163) le recommande comme un alexipharmaque contre le poison de la coriandre. Comparez, *Perizon. ad Ælian. var. hist. XII.* 31. — *Gorræi defin. med. voc.* Οἶνος, *p.* 332. — *Foës. œconom. Hippocr. h. v.*

(2) *Ad. h. l. p.* 280.

(3) *Schol. Villois. ad Il. XI.* 515. *p.* 281.

(4) *Il. XI.* 515.

Un autre scholiaste (1) veut encore prouver cette différence entre les fonctions médicales et chirurgicales des deux frères par un passage des ἰστορουμένοις ἔπεσιν ἐπὶ τῇ Τρωϊκῇ πορθήσει, que nous ne possédons plus.

> Τῷ (Μαχάονι) μὲν κουφοτέρας χεῖρας πόρεν, ἔκ τε βέλεμνα
> σαρκὸς ἑλεῖν τμῆξαί τε καὶ ἕλκεα πάντ' ἀκέσασθαι·
> Τῷ (Ποδαλειρίῳ) δ' ἄρ' ἀκριβέα πάντ' ἐν στήθεσσιν ἔθηκεν,
> ἄσκοπά τε γνῶναι καὶ ἀναλθέα ἰήσασθαι.

Dans l'Iliade, l'occupation du chirurgien consiste à retirer la flèche ou le javelot, comme cela fut pratiqué sur Ménélas (2), ou à faire des incisions pour faciliter l'évulsion du trait, ainsi que Patrocle le pratiqua sur Eurypyle (3), ou enfin à faire parcourir à la flèche toute l'épaisseur du membre, comme Diomède nous en fournit un exemple (4). Les scholiastes partagent les médicamens en καταπαστὰ, cataplasmes d'herbes pilées (5), χριστὰ, onguens, et πιστὰ ou πόματα, boissons (6).

Machaon et Podalire paraissent n'avoir possédé ni l'un ni l'autre le royaume de leur père, après la fin de la guerre de Troye. Machaon passa le reste de ses jours en Messénie, auprès du sage Nestor. Il fonda dans cette contrée deux villes qui portèrent les mêmes noms que celles dont son père avait été souverain, Tricca et Œchalia. Il guérit Philoctète de sa blessure en lui procurant un sommeil salutaire par des formules magiques (7). Enfin il fut tué par Eurypyle,

(1) *Schol. Eustath. ad l. c. p.* 277.
(2) *Il. IV.* 214.
(3) *Il. XI.* 829.
(4) *Il. V.* 112.
(5) *Il. IV.* 217. *XI.* 230.
(6) *Eustath. ad. Il. IV.* 217. *p.* 107. — *Schol. Aristoph. plut.* 717.
(7) *Schol. Pindar. Pyth. I. v.* 109. — *Tzetz. ad Lycophr. Alex. v.* 911. — Suivant d'autres (*Quint. Calaber. lib. IX. v.* 462), ce fut Podalire qui opéra cette cure.

fils de Télèphe, et on conserva ses ossemens comme des dépouilles sacrées(1). Ses fils, Alexanor, Sphyrus, Polémocrate, Gorgasus et Nicomaque pratiquèrent également la médecine (2).

Quant à Podalire, à son retour de Troye, une tempête le jeta sur les côtes de l'île de Scyros (3), où il débarqua cependant sain et sauf. Il erra seul dans la presqu'île de Carie, voisine de cette île, jusqu'à ce qu'un berger lui donna l'hospitalité, et le conduisit au roi Damœtas. Probablement il se fit reconnaître à la cour de ce prince, et il y donna bientôt des preuves de ses connaissances médicales, en guérissant Syrna, fille du roi, des suites d'une chute qu'elle avait faite du haut d'un toit. Il la saigna des deux bras, au moment où l'on désespérait de sa vie, et parvint à lui rendre la santé. Damœtas, agréablement surpris de l'heureuse issue d'une opération qu'alors on osait rarement entreprendre, consentit

(1) *Pausan. l. c.* — *Quint. Calab. lib. VI. v.* 406.

(2) *Pausan. lib. II. c.* 11. *p.* 219. *c.* 23. *p.* 264. *c.* 38. *p.* 326. *lib. IV. c.* 30. *p* 365.

(3) *Pausan. lib. III. c.* 26. *p.* 449. Je présume que cette île n'est pas la Cyclade, du même nom, située entre Délos et Cée, et qui fut la patrie de Phérécyde, mais que c'est celle de Nisyros, entre Cos et la péninsule de Carie. Voici les raisons qui m'engagent à former cette conjecture.

1° Scyros est trop éloigné de la presqu'île de Carie, pour qu'on puisse concevoir que Podalire se soit rendu en si peu de temps dans cette dernière contrée. Il aurait eu plus court d'aller trouver son frère dans le Péloponèse, puisque Scyros n'est qu'à cinq cent vingt-cinq stades olympiques, ou trente lieues d'Epidaure; tandis qu'il y en a neuf cent quarante-cinq, ou cinquante lieues de cette île à Cnide.

2° Pausanias dit positivement que Scyros est en face de la presqu'île de Carie, dont cette île dépend : καὶ εἰς Σύρον τῆς Καρικῆς ἠπείρου ἀποσωθέντα ϛαςιν οἰκῆσαι.

3° Le nom de Nisyros peut facilement avoir été changé en celui de Scyros. La première de ces deux îles était célèbre dans l'antiquité, à cause de ses excellentes pierres meulières. Elle se trouve entre Cos et Cnide, vers le midi, à cent stades, ou six lieues du continent (*Strabo, lib. X. p.* 748). C'est peut-être aussi la même que celle de Syros placée sur les côtes de l'Acarnanie par Etienne de Byzance (*de urbibus, p* 687. *ed. Berkel. in-fol. L. B.* 1694). Peut-être faut-il lire Καρίας au lieu de Ἀκαρνανίας, car il n'y a pas d'île de ce nom dans l'Acarnanie.

au mariage de Podalire avec Syrna, et lui donna toute la presqu'île de Carie. Le fils d'Esculape y fonda, en l'honneur de sa femme, la ville de Syrna, et en bâtit encore une autre à laquelle il donna le nom du berger (1) qui avait été la première cause de son bonheur.

Quoique cette histoire soit rapportée par un écrivain moderne (2), elle n'est cependant pas dénuée de vraisemblance (3).

Elle nous fournit le premier exemple connu d'un médecin qui ait pratiqué la saignée, opération sur l'origine de laquelle nous ne savons rien de bien positif; car la fable que Pline (4) rapporte de l'hippopotame, ne peut être admise sérieusement que par ceux qui ne connaissent point l'histoire naturelle de ce quadrupède.

La vie de Podalire est racontée d'une manière différente dans un autre endroit. Il fut assassiné, est-il dit, sur les côtes de l'Ausonie, dans le pays des Dauniens, qui l'adorèrent sous le nom de *νόσων ἀκεστής*. Ces peuples se baignaient dans le fleuve Althénus, et écoutaient, couchés sur des peaux, les oracles infaillibles du dieu de la médecine (5). Strabon dit

(1) Dans un autre endroit, l'historien donne le nom de la ville et du berger : tous deux s'appelaient Bybassus. *Tit.* Βύϐασσος, *p.* 247.

(2) *Stephan. Byzant. p.* 686. 687.

(3) Aristide a embelli cette fable avec beaucoup d'art. Il suppose que Podalire, aussitôt après la destruction de Troye, s'empara de l'île de Cos ravagée par Hercule, et répandit ses bienfaits sur les habitans dont il fit le bonheur. (*Aristid. orat. in Asclepiad. p.* 77.)

(4) *Lib. VIII. c.* 26.

(5) *Lycophron. Alexandr. v.* 1046. *ed. Potter.*

Ὁδ' Αὐσονείων ἄγχι Καλχαντος τάφων
δυοῖν ἀδελφοῖν ἅτερος ψευδηρίων
ξενην ἐπ' ὀστέοισιν ὀγχήσει κόνιν.
Δοραῖς δὲ μήλων τύμβον ἐγκοιμωμένοις
χρήσει καθ' ὕπνον πᾶσι νημερτῆ φάτιν.
νόσων τ' ἀκεστὴς Δαυνίοις κληθήσεται,
ὅταν κατικμαίνοντες Ἀλθαίνου ῥοαῖς,
ἀρωγὸν αὐδήσωσιν Ἠπίου γόνον
ἀστοῖσι καὶ ποίμναισι πρευμενῆ μολεῖν.

aussi (1) qu'on voit le tombeau de Podalire à cent stades de la mer, dans le pays des Dauniens, dont la ville capitale Lucera existe encore aujourd'hui dans la Capitanate, au fond du golfe de Manfrédonie; et il ajoute que les eaux du fleuve Althénus, (appelé aujourd'hui Candelaro), guérissent toutes les maladies des bestiaux.

Quoique Clément d'Alexandrie fasse remonter l'origine du culte d'Esculape à cinquante-trois ans avant l'époque de la destruction de Troye (2), cependant on ne trouve rien dans les poésies homériques qui puisse faire soupçonner que ce héros ait été rangé parmi les dieux. Il y porte seulement le nom de médecin irréprochable (3). Hésiode l'aurait infailliblement aussi admis dans la théogonie, si, de son temps, on lui eût rendu un culte divin. Pindare, qui en parle beaucoup dans sa troisième ode pythique, l'appelle héros et vainqueur d'un grand nombre de maladies; et, loin de le regarder comme un dieu, il lui reproche au contraire d'être extrêmement avare (4), Il est vrai que, parmi les ouvrages attribués à Homère, on trouve une hymne en son honneur, que le scholiaste de Pindare (5) rapporte lui même; mais Groddeck a suffisamment démontré que cette hymne est apocryphe (6).

Le temple élevé à Esculape par Alexanor, fils de Machaon, auprès de Titane, ville peu éloignée de Sicyone, est probablement la plus ancienne trace

(1) *Lib. VI. p.* 436.
(2) *Stromat. lib. I. p.* 322.
(3) *Il. IV.* 193. — Comparez, *Theodoret. græc. affect. curat. disp. VIII. p.* 906. *ed. Schulze. in-*8°. *Halæ*, 1772.
(4) *Pindar. pyth. III.* 96.

Ἀλλὰ κέρδει καὶ σοφία δέδεται·
ἔτραπε κἀκεῖνον ἀγάνορι μι-
σθῷ χρυσὸς ἐν χερσὶ φανείς.

(5) *Ad Pyth. III.* 14.
(6) *Groddeck, de hymn. homer. reliqu.* 1786.

d'un culte divin rendu à ce prince par ses descendans (1). Il est présumable que ce temple ne fut dans l'origine qu'un monument érigé par la reconnaissance des neveux d'Esculape. Sphyrus fonda le célèbre temple d'Argos (2). Glaucus fut le premier qui offrit des sacrifices à Machaon dans la Gérénie (3), où ce héros eut aussi un temple (4). Polémocrates fut même révéré à Eva, en Arcadie (5). Pausanias nomme encore Gorgasus et Nicomaque, fils de Machaon, qui restèrent à Phéré (6), y pratiquèrent leur art, et y eurent un temple élevé par Isthmius, successeur de Glaucus (7).

Ainsi les premiers temples bâtis en l'honneur d'Esculape et de ses descendans immédiats, se trouvaient tous dans le Péloponèse.

J'ai déjà fait entrevoir qu'Hygiée, la prétendue sœur d'Esculape, qui avait une foule de temples dans la Grèce, n'est probablement qu'une allégorie inventée à une époque assez moderne. Ce qui vient à l'appui de mon opinion, c'est que nous ne trouvons de plus anciennes notions sur cette divinité, que celles qui existent dans un fragment du poëte Licymnius de Chio (8), lequel paraît avoir été contemporain de Simonide. C'est une hymne dont Sextus Empiricus nous a conservé le passage suivant :

λιπαρόμματε μάτερ ὑψίστων
σεμνῶν Ἀπόλλωνος βασίλεια ποθεινὰ,
πραύγελως Ὑγεία.

Ariphron de Sicyone apostrophe également Hy-

(1) *Pausan. lib. II. c.* 11. *p.* 219.
(2) *Id. lib. II. c.* 23. *p.* 264.
(3) *Id. lib. IV. c.* 3. *p.* 464.
(4) *Id. lib. III. c.* 38. *p.* 449.
(5) *Pausan. lib. II. c.* 38. *p.* 326.
(6) *Lib. IV. c.* 30. *p.* 565.
(7) *Lib. IV. c.* 3. *p.* 464.
(8) *Sext. Empiric. adv. Mathem. lib. XI. S.* 49. *p.* 701.

giée comme la mère des dieux (1); et parmi les hymnes orphiques, il s'en trouve une dans laquelle, entre autres épithètes, elle porte celle de mère de tous les dieux (2).

Cette divinité paraît donc être un être imaginé par les anciens poëtes lyriques; mais, du temps de Périclès, on donnait aussi le nom de Hygiée à Pallas, parce qu'un oracle rendu par elle avait guéri l'architecte Mnésiclès fort malade d'une chute qu'il fit du haut du temple, en lui ordonnant de faire usage de la matricaire (*matricaria parthenium*) (3). Pausanias assure avoir vu le temple de Pallas-Hygiée, et distingue bien cette déesse de celle dont il vient d'être fait mention (4).

Le même écrivain confirme encore dans un autre passage remarquable, le jugement que j'ai porté sur cette divinité. En effet, suivant lui, on voyait à Egios, auprès des statues d'Esculape et d'Ilithye, celle d'Hygiée, exécutée par Damophon de Messénie. Un Sidonien que Pausanias rencontra dans cette ville, lui apprit qu'Esculape était adoré à Tyr comme le symbole de l'Air, parce que cet élément est la cause ou le père de la santé. Pausanias lui répondit que les Grecs avaient la même opinion, puisque la statue d'Esculape était consacrée à Hygiée (5).

Au reste, on représentait cette déesse sous la forme d'une jeune fille de taille svelte et dégagée, vêtue d'une robe légère, et couverte d'une courte tunique. Elle tenait d'une main une coupe remplie de *masa*, c'est-à-dire, d'une pâte d'offrande préparée avec la farine d'orge la plus pure (6), et vers laquelle s'é-

(1) *Brunck. analect. vol. I. p.* 159.
(2) *Hymn.* 67. *p.* 164.
(3) *Plutarch. vit. Pericl. p.* 160. — *Plin. lib. XXII. c.* 17.
(4) *Lib. I. c.* 23. *p.* 86.
(5) *Lib. VII. c.* 23. *p.* 322. 323.
(6) *Athen. dipnosoph. lib. III. c.* 30. *p.* 179. *ed. Schaefer.* — *Hippocr. de prisc. med. p.* 10. *Foës.*

lançait un serpent entortillé autour de l'autre bras. Plus tard, on la représenta sous la forme magique d'un pentagone (1), ainsi qu'on la trouve encore sur quelques médailles (2).

Ce que je viens de dire de cette divinité, peut s'appliquer également à Panacée, l'autre prétendue sœur d'Esculape. C'est encore une allégorie moderne, de l'invention des poëtes et des artistes; elle avait, ainsi que Iaso et Minerve-Païonia, un autel dans le temple d'Amphiaraüs à Orope (3). Suivant Aristophane, elle aida Esculape à guérir l'aveugle Plutus (4). On célébrait en son honneur des fêtes appelées *Πανάκεια* (5), et les médecins grecs des temps plus modernes la prenaient à témoin, aussi-bien qu'Hygiée, dans le serment par lequel ils s'engageaient (6).

Lorsque les Grecs eurent appris à connaître la mythologie des Egyptiens, ils admirent parmi leurs divinités celles que ces derniers regardaient comme le symbole du solstice d'hiver. Ce dieu, nommé Harpocrate, était représenté sous la forme d'un enfant encore à peine développé, porté sur une feuille de lotos, et voilé des pieds à la tête (7). Les Grecs adoptèrent cette figure, mais changèrent la fable, et érigèrent à Harpocrate, sous les divers noms de Téléphore, d'Evamérion et d'Acésius, des statues (8), qu'on trouve ordinairement parmi celles d'Esculape et d'Hygiée. Il était considéré comme le fils de Saturne, lequel était confondu avec l'Osiris des Egyp-

(1) *Lucian. pro laps. int. salut. p.* 498.
(2) *Eckhel. doctr. num. veter. in-4°. Vindob.* 1794. *vol. II. p.* 476.
(3) *Pausan. lib. I. c.* 34. *p.* 132.
(4) *Aristoph. plut. v.* 702. 730.
(5) *Theodoret. græc. affect. curat. disp. VII. p.* 885, d'après la version de Sirmond, qui lit Πανάκεια au lieu d'Ἀνάκεια.
(6) *Hipp. jusjurand. cum comment. Meibomii, c.* 6.
(7) *Plutarch. de Isid. et Osir. p.* 377. — *Macrob. saturn. lib. I. c.* 18. *p.* 200.
(8) *Pausan. Lib. II. c.* 11. *p.* 220.

tiens, dont Harpocrate était également le fils (1). Montfaucon présume avec raison que les convalescens adressaient particulièrement leurs offrandes à Télesphore, parce qu'il semblait en effet que la guérison fît luire pour eux un soleil nouveau (2). C'est pourquoi on voit, sur un ancien tableau, ce dieu à côté d'Atropos, dont il retient le bras au moment où elle va couper le fil de la vie (3).

Peut-être, à une époque plus récente, les prêtres faisaient-ils d'Harpocrate le compagnon d'Esculape et d'Hygiée, et lui supposaient-ils de l'influence en médecine; car, chez les Egyptiens, il désignait le silence religieux qui régnait dans les mystères de leur culte (4), en sorte qu'on le représentait ordinairement appuyant un doigt sur les lèvres (5). C'est aussi pour cette raison que les Grecs l'appelaient Sigalion, et que les médecins étaient obligés de jurer par lui d'observer un silence religieux.

Hercule ne fut pas le moins célèbre de tous les dieux de la Grèce, tant par ses nombreux travaux que par ses connaissances en médecine. Il est probable que les Grecs apprirent des barbares à le connaître, et qu'ensuite ils confondirent les fables dont il était l'objet avec celles qui concernaient les plus grands héros de leur nation, jusqu'à ce qu'enfin toutes les traditions se réunirent en s'appliquant à l'Hercule de Thèbes.

Les Phéniciens adoraient Hercule long-temps avant l'arrivée de Cadmus en Grèce (6), et toutes

(1) *Aristid. orat. sacr. tom. I. p.* 523.
(2) *Antiquit. expliq. t. II. P. II. pl.* 128. 129.
(3) *Maffei gemm. P. II. tom.* 55. — Comparez, *Cuper. Hippocrates. Ultraj.* 1687. — *Gesner. marmoris Cassellani explicatio in comment. Soc. Gotting. vol. II. p.* 306.
(4) *Plutarch. de Isid. et Osirid. p.* 378.
(5) *Eckhel. doctrin. num. veter. vol. IV. p.* 33.
(6) *Arrian. exped. Alex. lib. II. c.* 15. *p.* 120. — Comparez, *Eckhel. vol. III. p.* 385.

les anciennes opinions sur cette divinité et sur les travaux qu'elle entreprit, confirment l'opinion qu'Hercule n'était qu'un nom collectif pour tous les grands commerçans de Tyr (1). Il était aussi adoré par les Indiens (2). Il fut également un des Curètes ou Dactyles du mont Ida, qui apportèrent en Grèce les premiers germes de la civilisation (3).

Homère dit qu'après le siége de Troye, Junon, irritée contre lui, l'exila dans l'île de Cos, où, comme l'ajoute Villoison, il tua Eurypylè, dont il épousa la fille Calciope (4). On l'adora ensuite dans cette île sous le nom d'Alexis, et on le confondit même avec Esculape (5). Les prêtres portaient même des vêtemens de femmes, ce qui s'accorde parfaitement avec l'opinion qu'il faisait lui-même partie de la caste sacerdotale des Curètes. Plutarque donne cependant une autre explication de cette coutume. Il prétend qu'Hercule, par reconnaissance pour une femme thrace qui l'avait soustrait aux poursuites des Méropes, habitans originaires de l'île de Cos, s'imposa depuis la loi de paraître toujours sous le costume de femme (6). On voit encore, sur les médailles, les prêtres d'Hercule de Cos revêtus de cet habillement (7).

Hésiode rapporte déjà de ce héros un trait remarquable qui a rapport à la médecine. Hercule, en effet, délivra Prométhée du vautour qui lui rongeait le foie, et chassa la cruelle maladie qui tourmentait cet infortuné (8). Dans les hymnes orphiques, on l'invoque en ces termes : « Viens, dieu puissant !

(1) Clericus (*ad Hesiod. theogon. v.* 527.) dérive aussi le mot Hercule du phénicien *Harochel*, marchand.
(2) *Strabo*, *lib. XV*, *p.* 1038.
(3) *Pausan. lib. V. c.* 14. *p.* 64. — *Strabo*, *lib. VIII. p.* 544.
(4) *Il. XIV.* 255. — Comparez, *Schol. Villoison. ad. h. l. p.* 340. 341.
(5) *Aristid.* orat. *vol. I. p.* 62.
(6) *Plutarch. quæst. roman. p.* 304.
(7) *Eckhel. vol. II. p.* 599.
(8) *Hesiod. Theog. v.* 527...... κακὴν δ'ἀπὸ νοῦσον ἀλαλκεν.

« apporte-nous tous les remèdes qui peuvent adoucir « nos maux (1). »

Toute l'antiquité affirme qu'il ressuscita Alceste, et la rendit à Admète, son époux (2). Mais Plutarque dissipe les prestiges de ce fait miraculeux, et le rabaisse au niveau des actions fort ordinaires, en disant qu'Hercule ne fit que guérir la reine d'une maladie dont elle ne croyait pas pouvoir échapper (3).

On adorait à Mélite, dans l'Attique, Hercule ἀλεξίκακος, parce qu'il y avait fait cesser une peste affreuse (4). Il avait aussi arrêté les progrès d'une maladie qui ravageait l'Elide, en détournant un fleuve (5). Ce fleuve était probablement l'Alphée, dont les débordemens avaient couvert les rives de marais empestés qu'Hercule fit disparaître en ramenant le fleuve dans son lit. Depuis lors, il porta dans toute l'Elide le surnom de σωτήριος. Cette épithète de σωτήρ, qu'il reçut aussi dans d'autres endroits, ne peut avoir aucun rapport avec la médecine, puisque Hercule s'était distingué par une foule d'actions semblables, utiles à l'humanité (6). On le révérait encore à Ephèse et à Messine, en Sicile (7), comme une divinité médicale. Dans la première de ces deux villes, il portait le surnom de ἀποτροπαῖος (8).

(1) *Orph. hymn. in Hercul. p.* 110.

Ἔλθε μάκαρ, νούσων θελκτήρια πάντα κομίζων.

(2) *Sext. Empiric. Pyrrhon. hypot. lib. I. c.* 33. *p.* 61. — *Apollod. lib. I. c.* 9. *p.* 53. *lib. II. c.* 6. *p.* 144. — *Hygin. fab.* 51. *p.* 57. *ed. Muncker.*

(3) *Plutarch. amator. p.* 761. Λέγεται δὲ καὶ τὴν Ἄλκηστιν, ἰατρικὸς ὢν, ἀπεγνωσμένην σῶσαι τῷ Ἀδμήτῳ χαριζόμενος.

(4) *Schol. Aristoph. ran. p.* 504.

(5) *Philostrat. Vit. Apollon. lib. VIII. c.* 7. *p.* 341. *ed. Olear. in-fol. Lips.* 1709.

(6) *Spanhem. de usu et præstant. numism. vol. I. p.* 418. Σωτὴρ, dit Eusèbe (*histor. eccles. lib. VIII. c.* 18. *p.* 343), est le titre que les païens donnent sans distinction à tous ceux qui ont bien mérité de leurs semblables par des actions utiles.

(7) *Aristid. orat. tom. I. p.* 61.

(8) *Philostrat. l. c.*

Du reste, les bains chauds lui étaient consacrés, parce que les athlètes croyaient réparer leurs forces en s'y plongeant, et en acquérir de nouvelles (1). Aussi nommait-on ces bains, Bains d'Hercule, Ἡράκλεια, et on racontait que le héros en devait la connaissance, selon les uns, à Hépheste, et suivant les autres à Pallas (2). C'est encore pour cette raison que, dans la Trachinie, il y avait des jardins sanitaires, avec des bains chauds consacrés à Hercule (3).

On doit bien penser que la destruction de l'Hydre de Lerne et des oiseaux du lac de Stymphale, est le symbole des desséchemens de marais insalubres opérés par Hercule (4). Cependant cette allégorie n'a probablement été ajoutée que fort tard à la fable primitive. Une autre allégorie établit de la liaison entre l'Hydre de Lerne et l'*arum colocasia*, plante mystique, qu'Hercule avait employée pour guérir des ulcères dont il était atteint (5).

La cure d'une frénésie qu'il opéra sur lui-même au moyen de l'ellébore, est également une circonstance ajoutée, dans des temps modernes, à sa première histoire (6).

L'épilepsie, dont la cause et la nature ont toujours été impénétrables pour les médecins, s'appelait le *mal d'Hercule* (7), soit parce qu'on pensait qu'Hercule en avait été affecté (8), opinion à laquelle un passage de Sophocle (9) a donné lieu, soit parce qu'on

(1) *Athen. lib. XII. p.* 512. *ed. Casaub.* — *Aristoph. nub. v.* 1047. Ποῦ ψυχρὰ δὴ πώποτ' εἶδες Ἡράκλεια λουτρά.

(2) *Schol. Aristoph. l. c.*

(3) OEnomaüs, dans *Euseb. præp. evang. lib. V. c.* 22. *p.* 214.

(4) *Lancisi, de noxiis paludum effluviis. in-4°. Colon. Allobr.* 1718. *lib.* I. *c.* 9. *p.* 30.

(5) *Stephan. Byzant. de Urbibus, v.* ἄκη. *p.* 76.

(6) *Phot. Biblioth. ed. Schott. p.* 474.

(7) *Hippocr. de morb. mulier. lib. I. p.* 157.

(8) *Aristot. problem. lib. I. c.* 30. *p.* 470.

(9) *Trachin. v.* 780. — Comparez, *Schol. h. l. p.* 279. *ed. Brunck.*

croyait cette maladie aussi indomptable que le héros lui-même avait été invincible (1).

Plusieurs plantes doivent leur nom à Hercule : telles sont le *teucrium chamœpitys* et le *hyoscyamus albus* (2). Il y a même un genre entier qui s'appelle *heracleum.*

CHAPITRE CINQUIÈME.

Exercice de la Médecine dans les temples grecs.

Pour éterniser le souvenir des bienfaits que certains héros avaient rendus au genre humain, on leur éleva, après leur mort, des statues et des temples, et on créa des prêtres chargés de leur offrir des sacrifices. L'anéantissement complet et la destruction de l'existence sont des idées avec lesquelles on n'a jamais pu se familiariser. On croyait si fermement à l'immortalité de l'être qui fait que l'homme est homme, et par la puissance duquel il s'élève souvent au-dessus de ses contemporains étonnés qui croient voir en lui un génie particulier, que partout où on avait établi des cérémonies solennelles en l'honneur des héros divinisés, on était convaincu qu'ils y faisaient encore ressentir leur influence. C'est pourquoi les malades et les blessés se rendaient en pèlerinage dans ces lieux sacrés et y guérissaient, soit par un hasard heureux, soit par la dissipation que leur procurait le voyage, soit par la salubrité de l'endroit où le temple se trouvait situé, soit enfin par l'effet de leur confiance

(1) *Galen. comment. in Hippocrat. epid. lib. VI. p.* 523. — *Alex. Trall. ed. Guinth. Andernac. in-*8°. *Basil.* 1556. *lib. I. c.* 18. *p.* 62.
(2) *Plin. lib. XXV.* 4.

et de l'exaltation que les cérémonies mystiques produisaient dans leur imagination.

Esculape fut toujours considéré comme la première des divinités de la médecine. Or, cet art ayant été, pendant plusieurs siècles, exclusivement pratiqué dans les temples, où il faisait partie du culte, la manière dont on l'exerçait mérite une attention particulière, quoique nous soyons contraints d'aller chercher dans des temps modernes les preuves de l'état où il devait se trouver à une époque plus éloignée. Je commencerai donc par décrire la position des temples, j'indiquerai les symboles et les mystères consacrés au dieu, je tracerai ensuite le tableau des moyens mis en usage pour guérir les malades, et enfin je parlerai des différens ordres de prêtres qui avaient la prérogative d'exercer la médecine.

Les principaux et les plus anciens temples d'Esculape, Ἀσκληπίεια, étaient ceux de Titane dans le Péloponèse (1), de Tricca en Thessalie (2), de Tithorée dans la Phocide, où on le révérait sous le nom d'Archagète (3), d'Epidaure (4), de Cos (5), de Mégalopolis en Arcadie (6), de Cyllène dans l'Elide (7), et de Pergame dans l'Asie mineure (8). Parmi tous ces temples, celui d'Epidaure fut d'abord le plus renommé, car c'est de cette ville que le culte du dieu se propagea à Sicyone, et fut porté aussi, par Archias, à Pergame et à Cyrène (9); mais il paraît que le temple de Cos devint plus célèbre par la suite, puis-

(1) *Pausan. lib. II. c.* 11. *p.* 219.
(2) *Strabo, lib. IX. p.* 669.
(3) *Pausan. lib. X. c.* 32. *p.* 270.
(4) *Strabo, lib. VIII. p.* 575. — *Pausan. lib. II. c.* 26. *p.* 275.
(5) *Strabo, lib. XIV. p.* 971.
(6) *Pausan. lib. VIII. c.* 32. *p.* 453.
(7) *Pausan. lib. VI. c.* 26. *p.* 229.
(8) *Pausan. lib. II. c.* 26. *p.* 277.
(9) *Pausan. lib. II. c.* 10. *p.* 215. *c.* 26. *p.* 277.

que les habitans d'Epidaure y envoyèrent une fois des députés (1).

Presque tous ces temples étaient regardés comme des sanctuaires dont aucun profane ne pouvait approcher qu'après des purifications réitérées. Epidaure s'appelait le *pays saint* (2), nom que cette ville porte aussi sur les médailles (3). Le temple d'Asope se nommait *Hyperteleaton*, comme s'il renfermait les mystères les plus sacrés (4). La statue d'Hygiée, à Egium dans l'Achaïe, près de la mer de Crissa, ne pouvait être vue que par les prêtres (5). On ne pénétrait point non plus dans l'antre de Charonis à Nissa, ville de l'Asie mineure ; les prêtres s'endormaient près de cet antre, et ils prescrivaient, d'après les songes qu'ils avaient eus, les remèdes aux malades qui les consultaient (6). Personne ne pouvait être enterré à Délos, et on ne souffrait pas de chiens dans cette île (7). Il était défendu de laisser accoucher les femmes ou mourir les malades dans les environs du temple d'Epidaure (8). Celui de Tithorée, chez les Phocéens (9), était entouré, à quarante stades tout autour, d'une haie au voisinage de laquelle on ne permettait d'élever aucun édifice. Nul autre que ceux qui avaient été préparés par Isis dans le temple avoisinant celui d'Esculape, ne pouvait franchir l'enceinte et fouler aux pieds cette terre sacrée.

(1) *Pausan. lib. III. c.* 23. *p.* 435. — Il y avait dans les temps modernes, à Egée en Cilicie, un temple d'Esculape qui rivalisait avec celui de Pergame. C'est là qu'Apollonius de Tyane exerçait ses jongleries. (*Philostr. Vit. Apollon. lib. I. c.* 7. *p.* 8.) Constantin détruisit ce temple par zèle pour sa nouvelle religion. (*Euseb. Vit. Constant. ed. Reading. lib. III. c.* 56. *p.* 611.)

(2) *Pausan. lib. II. c.* 26. *p.* 274.

(3) *Eckhel, vol. II. p.* 290. — *Villoison, proleg. p. LII.*

(4) *Pausan. lib. III. c.* 22. *p.* 431.

(5) *Pausan. lib. VII. c.* 24. *p.* 323.

(6) *Eustath. Schol. ad Dionys. Perieget. v.* 1144. *p.* 194. *ed. Thwait.* Οὗ πλησίον οἱ ἱερεῖς ἐγκοιμώμενοι διατάττουσιν ἐξ ὀνείρων τοῖς νοσοῦσι τὰς θεραπείας. Τοῖς δ' ἄλλοις ἄδυτος ὁ τόπος ἐστι καὶ ὀλέθριος.

(7) *Strabo, lib. X. p.* 774.

(8) *Pausan. lib. II. c.* 27. *p.* 278.

(9) *Pausan. lib. X. c.* 32. *p.* 270.

La plupart de ces temples se trouvaient dans des lieux très-salubres. On pouvait par conséquent les consacrer avec raison au dieu de la santé. Celui de Cyllène, ville de l'Elide, était situé au cap d'Hyrmine, dans la contrée la plus riante et la plus fertile du Péloponèse (1). Celui d'Epidaure, voisin de la mer, comme le précédent, était entouré de toutes parts par des collines couronnées de bois (2). On construisait ordinairement ces édifices dans un bocage sacré, qui interceptait les vents malsains, et dont les exhalaisons contribuaient à purifier l'air. Quand il n'y avait pas de forêts, on les environnait de jardins (3). On les élevait aussi sur le sommet des plus hautes montagnes, où l'expérience avait appris que l'air est infiniment plus sain que dans les vallées. Le temple de Las, en Laconie, se voyait sur la cime du mont Ilium, près du golfe de Laconie; et à peu de distance coulait le Sminus, dont les eaux étaient extrêmement pures et salutaires (4). Celui de Mégalopolis, en Arcadie, était situé sur le revers oriental de la montagne dans une bois sacré, τέμενος (5). Ainsi on avait égard, dans la construction de ces monumens, à la salubrité des lieux où l'on voulait les établir. C'est pour cette raison encore qu'ils se trouvaient toujours hors des villes dans un endroit isolé et élevé, ce qui fournit à Plutarque la matière de plusieurs réflexions fort bonnes (6). Ainsi le temple de Cos était dans un faubourg de la ville (7), et celui de Clitoris, en Arcadie, dans une vaste plaine bordée de collines (8).

(1) *Pausan. lib. VI. c. 26. p.* 229.

(2) *Pausan. lib. II. c. 27. p.* 278. Ἱερὸν ἄλσος περιέχουσιν ὄρη πανταχόθεν. — Comparez, Villoison, *in prolegom. ad Homeri Il. p. LIII.* et *Chandler*, *Travels* etc., c'est-à-dire, Voyage en Grèce, chap. 53. p. 223.

(3) *Aristid. Orat. sacr. tom. I. p.* 590.

(4) *Pausan. lib. III. c.* 24. *p.* 439.

(5) *Pausan. lib. VIII. c.* 32. *p.* 453.

(6) *Plutarch. quæst. roman. p.* 286. Καὶ γὰρ Ἕλληνες ἐν τόποις καθαροῖς καὶ ὑψηλοῖς ἐπιεικῶς ἱδρυμένα τὰ Ἀσκληπιεῖα ἔχουσιν.

(7) *Strabo*, *lib. XIV. p.* 971. — *Villoison*, *proleg. p. LIII.*

(8) *Pausan. lib. VIII. c.* 21. *p.* 409.

On établissait les temples de préférence dans le voisinage des fleuves. Ainsi, près de celui de la Santé, à Egium, coulait une source dont l'eau qui sortait à gros bouillons était agréable à voir et à boire (1). La même divinité avait encore en Arcadie un temple sur les bords du Ladon, dont on vantait beaucoup l'excellence des eaux (2). Le temple d'Esculape à Corona, sur le golfe de Messénie, près de la source de Platée, était fort célèbre par les cures qui s'y opéraient (3). La fontaine d'Esculape à Pergame, dont Aristide a fait un éloge si pompeux, était très-connue à cause de la bonne qualité de ses eaux (4). Enfin on fréquentait beaucoup la source de Lerna, à Corinthe, en raison du temple et du gymnase qui se trouvaient dans les environs (5).

On recherchait avec soin les eaux minérales et thermales pour ériger dans leur voisinage des temples à Esculape. Xénophon (6) semble vouloir indiquer que celui de ce dieu à Athènes renfermait une source d'eau chaude. A Cenchrée, port de Corinthe, éloigné de soixante et dix stades (à peu près trois lieues) de cette ville, une source d'eau salée et bouillante jaillissait d'un rocher, et baignait les murailles du temple du dieu de la santé (7).

Le culte rendu à Esculape, à ses fils et à ses filles, avait pour but d'occuper l'imagination des malades par les cérémonies dont ils étaient témoins, et de l'exalter assez pour produire l'effet que l'on désirait.

Esculape et les autres dieux de la médecine étaient adorés dans leurs temples avec toutes sortes de pra-

(1) *Pausan. lib. VII. c. 24. p. 325.* ὕδωρ ἄφθονον, θεάσασθαί τε καὶ πιεῖν ἐκ πηγῆς ἡδύ.

(2) *Pausan. lib. VIII. c. 25. p. 424.*

(3) *Pausan. lib. IV. c. 34. p. 582.*

(4) *Orat. T. 1. p. 410.*

(5) *Pausan. lib. II. c. 4. p. 194.*

(6) *Memorabil. Socrat. lib. III. c. 13. p. 135. ed. Stroth.* 1780. Πότερον δὲ τὸ παρά σοι ὕδωρ θερμότερον πιεῖν ἐστὶν, ἢ τὸ ἐν Ἀσκληπιοῦ.

(7) *Pausan. lib. II. c. 2. p. 184.*

tiques mystérieuses, et leurs statues mêmes étaient surchargées de symboles dont l'explication présentait déjà beaucoup de difficultés au temps de Strabon (1). Cependant la plupart de ces allégories avaient une origine bien postérieure aux siècles héroïques. On en regardait l'interprétation comme une occupation qui ne convenait qu'aux philosophes. Les anciens, dit Cléarque, voyaient dans l'art de les déchiffrer, une preuve de la plus grande érudition (2).

La statue symbolique d'Esculape le représentait debout ou assis sur un trône, tenant d'une main un bâton, et saisissant de l'autre la tête d'un serpent : un chien était étendu à ses pieds; c'est ainsi qu'était disposée celle d'Epidaure (3). Les bas-reliefs sculptés sur le trône retraçaient les actions de quelques anciens héros, comme Bellérophon domptant la Chimère, et Persée tranchant la tête de Méduse. A Corinthe, à Mégalopolis et à Ladon on avait représenté le dieu sous la forme d'un enfant tenant un sceptre d'une main, et une pomme de pin de l'autre (4). Mais presque partout, c'était un vieillard avec une barbe fort longue; car celle de la statue de Tithorée, dans la Phocide, avait plus de deux pieds (5). On voit, sur d'anciens monumens, le dieu portant une main à sa barbe, et tenant de l'autre un bâton noueux entouré d'un serpent (6). Souvent il portait une couronne de laurier (7), et on plaçait à ses pieds, d'un

(1) *Lib. X. p.* 726. Ἅπαντα μὲν οὖν τὰ αἰνίγματα λύειν ἐπ' ἀκριβὲς, οὐ ῥάδιον.
(2) *Athen. Deipnosoph. lib. X. p.* 457. *Casaub.*
(3) *Pausan. lib. II. c.* 27. *p.* 278. — Comparez, Montfaucon, Antiquités expliq. Tom. I. P. II. tab. 187. 188.
(4) *Pausan. lib. II. c.* 10. *p.* 214. 215. πίτυος καρπὸν τῆς ἡμέρου. *lib. VIII. c.* 25. *p.* 427. *c.* 32. *p.* 453.
(5) *Pausan. lib. X. c.* 32. *p.* 270.
(6) *Minuc. Felic. Octavius, ed. Elmenhorst. in-fol. Hamburg.* 1612. *p.* 14.
(7) *Antichità* etc., c'est-à-dire, Antiquités d'Herculanum, tom. V. p. 264. 271. — *Maffei Gemm. ant. II. n.* 55. — *Aristid. Orat. vol. I. p.* 497.

côté, un coq, de l'autre, une tête de belier. Ordinairement il était revêtu du pallium, ayant à ses pieds un vautour ou un hibou.

On voyait fréquemment aussi au-dessous de sa statue un globe ou un cercle, indiquant, non pas le globe terrestre, comme on l'a prétendu (1), mais un vase destiné à conserver des médicamens (2), ou plutôt un serpent roulé sur lui-même (3).

D'autres fois, il avait tout le corps entouré d'un énorme serpent (4). Nous le trouvons encore aujourd'hui avec cet attribut, ou tout-à-fait nu, ayant la tête entourée d'une auréole (5), ou même voilée (6). Tous les antiquaires sont frappés de la ressemblance qui existe entre lui et Jupiter son grand-père (7): aussi arrive-t-il souvent qu'on les prend l'un pour l'autre (8).

On disposait son manteau d'une manière particulière, c'est-à-dire, qu'on le rejetait en arrière, et qu'on laissait voir la poitrine. Virgile semble vouloir faire allusion à cet usage, quand il dit, en parlant du médecin Japis (9):

Pæonium in morem senior succinctus amictu.

Parmi tous les symboles dont Esculape était entouré, le serpent jouait le rôle principal; le dieu apparaissait même ordinairement sous la forme de ce reptile. Les pierres gravées, les médailles, et les

(1) *Erizzo, discorso* etc., c'est-à-dire, Discours sur les Médailles, p. 620.

(2) *Buonaroti, osservazioni* etc., c'est-à-dire, Observations sur quelques médailles antiques, p. 201.

(3) *Villoison. prolegom. p. LI.*

(4) *Theodoret. græc. affect. curat. disp. Opp. ed. Schulze. in-8°. Halæ*, 1772. *tom. IV. VIII. p.* 906.

(5) Montfaucon, tom. I. P. II. tab. 187. n. 3.

(6) *Mus. Florent. tom. I. tab.* 68.

(7) *Id. tab.* 134. — *Winkelmann, Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de l'art, p. 290.

(8) *Aristid. Orat. sacr. tom. I. p.* 289.

(9) *Æn. XII.* 400.

autres monumens de l'antiquité qui ont rapport à Esculape, portent presque toujours cet emblème (1).

Il y avait à Epidaure une espèce particulière de serpent, de couleur jaunâtre, dont la morsure n'était pas fort dangereuse, et qui était spécialement consacrée à Esculape (2). Ælien lui donne le nom de παρειὰς, mais le dépeint rougeâtre, avec une large gueule. Il assure que sa morsure n'était pas venimeuse ; on l'a, pour cette raison, consacré au meilleur des dieux, et destiné à son service (3). C'est cette espèce de serpent que l'on nourrissait dans le temple d'Athènes, et dont Carion, dans Aristophane, contrefait la morsure innocente (4). Les Epidauriens l'emportaient avec eux, quand ils envoyaient des colonies dans d'autres contrées, ou lorsqu'ils voulaient élever de nouveaux temples à leur dieu (5). C'est ce même serpent d'Epidaure que l'imposteur Alexandre fit sortir d'un œuf (6), avec la tête duquel il fabriqua un monstre anthropomorphe qui lui servit à tromper les crédules Abonoteichites, et qu'il appela Glykon. Nous trouvons encore le monstre avec ce nom sur quelques médailles (7) ; c'est le *coluber Æsculapii* de Linnée.

Nicandre donne la description d'un autre serpent consacré à Esculape. Cet animal était de couleur noirâtre ; il avait le ventre vert, trois rangées de dents, un panache de poils sur les yeux, et une barbe jaunâtre. On le rencontrait particulièrement dans la vallée Pé-

(1) *Spanhem. Epist. IV. ad. Morell. p.* 217. 218. *in*-8°. *Lips.* 1695. — *Antichità* etc., c'est-à-dire, Antiquités d'Herculanum, tom. VI. tab. XIX. p. 71.

(2) *Pausan. lib. II. c.* 28. *p.* 282.

(3) *Ælian. de Nat. animal. lib. VIII. c.* 12. *p.* 463.

(4) *Aristoph. plut. v.* 715.

(5) *Pausan. lib. III. c.* 23. *p.* 435. — *Valer. Maxim. ed. Vorst. in*-8°. *Berol.* 1672. *lib. I. c.* 8. §. 2. *p.* 33.

(6) *Lucian. Pseudomant. p.* 756. — Comparez, *Eckhel. vol. V. p.* 206.

(7) *Spanhem. de Usu et Præst. numism. vet. in-fol. Lond.* 1707. *vol. I. p.* 213. 214. — *Eckhel. vol. II. p.* 383.

letrone, près du mont Pélion, et sa morsure n'était point dangereuse (1). Nessel (2) et Fabricius (3) nous en ont donné des figures; mais la plus exacte se trouve dans les Antiquités d'Herculanum (4). Cette espèce est le *coluber cerastes* de Linnée.

Dans tous les temps, et chez presque toutes les nations, le serpent a été honoré comme le symbole de la ruse, de la magie et de plusieurs autres sciences superstitieuses, ou employé dans la pratique de ces différens arts. On ne doit pas s'en étonner, quand on se rappelle la séduction d'Ève par le serpent, l'élévation d'un serpent d'airain par Moyse, dans les déserts de l'Arabie, les enchantemens des serpens pratiqués par ce législateur et par les prêtres égyptiens, l'adoration du serpent fétiche par les nègres de la côte de Guinée, etc.

En effet, les Phéniciens et les Egyptiens regardaient déjà cet animal comme d'une nature divine, parce qu'il se meut avec une extrême rapidité, formant, par ses replis, des figures qui représentent autant de cercles mystérieux (5), parce qu'il vit fort long-temps, et parce qu'il a le pouvoir de se rajeunir en quittant sa peau. Les Phéniciens l'appelaient le bon *démon*, et les Egyptiens *kneph*. Ils lui donnaient une tête de vautour pour indiquer qu'il est doué d'une âme intelligente (6). Les Egyptiens représentaient le monde par un serpent renfermé dans

(1) *Nicandr. Theriac. v.* 438. — Comparez les scholies de ce passage, *ed. Colon. in-4°.* 1530.

(2) *Catalog. bibl. Vindobon. tom. III. tab.* 50.

(3) *Sext. Empiric. adv. Grammatic. lib. I. c.* 10. *p.* 264.

(4) *Antichità* etc., c'est-à-dire, Antiquités d'Herculanum, *vol. IV. tab. XIII.*

(5) *Virgil. Æn. V.* 279.

> *......... ...... pars vulnere clauda retentat*
> *Nexantem nodos, seque in sua membra plicantem.*

(6) On les trouve ainsi sur les médailles. (*Spanhem. de Usu et Præst. numism. vet. vol. I. p.* 216). Le vautour était, chez les Egyptiens, le symbole de l'âme. (*Horapoll. hieroglyph. lib. I. c.* 7. *p.* 10).

un œuf, ce qui formait une figure assez semblable au Θ des Grecs (1).

L'enchantement des serpens, qui consistait à leur enlever leurs qualités venimeuses, et qui est encore pratiqué aujourd'hui, avec beaucoup de mystères, non-seulement par les Czingares ou Bohémiens (2), mais encore chez nous-mêmes par les charlatans qui parcourent les campagnes, a fait, dans tous les temps, partie de la médecine, comme Néarque l'assure positivement de quelques prêtres Hindoux (3). Les Psylles, peuple africain, étaient renommés chez les anciens à cause de leur habileté dans cet art. On dit qu'ils avaient le don naturel de résister au venin des serpens, et qu'ils savaient toujours leur échapper (4). On raconte même qu'ils employaient des charmes si puissans, que ces reptiles expiraient souvent à la voix de l'enchanteur (5).

Les serpens qui, de cette manière, avaient, en quelque sorte, perdu leur nature, et qui semblaient être devenus amis de celui qui les enchantait, passaient, aux yeux des ignorans, pour des êtres surnaturels dans le corps desquels résidait un génie prophétique. On ne doit donc pas s'étonner qu'ils aient joué un rôle si important dans les mystères d'Eleusyne (6), et dans le culte originaire de Bacchus (7), et qu'à Delphes même, un serpent rendît des oracles sous le trépied de la Pythonisse (8). Voilà pourquoi aussi ces animaux avaient tant d'affinité

(1) *Euseb. Præp. evang. lib. I. c.* 10. *p.* 40. 41.
(2) *Knox*, dans *Finke*, *medizinische* etc., c'est-à-dire, Géographie médicale, P. I. p. 686.
(3) *Strabo*, *lib. XV. p.* 1032.
(4) *Id. lib. XVII. p.* 1169. — *Plutarch. Cato minor. p.* 787.
(5) *Virgil. Ecl. VIII.* 71.
(6) *Strabo*, *lib. IX. p.* 603. — Montfaucon. suppl. tom. III. pl. VII.
(7) *Euripid. Bacch. v.* 103. — *Philostrat. icon. lib.* I. *n.* 18. *p.* 790. — *Pitture* etc., c'est-à-dire, Peintures d'Herculanum, tom. III. tab. XX.
(8) *Lucian. de Astrolog. p.* 854.

avec les héros. On disait effectivement qu'ils naissaient de la cendre de ces derniers, de la même manière que les insectes sont engendrés par le cadavre des animaux en putréfaction (1). Le père des enchanteurs de serpens qui vivaient aux environs de Parium, était lui-même issu d'un de ces reptiles (2).

On entretenait constamment des serpens apprivoisés et instruits dans les temples d'Esculape. L'occupation principale des prêtres était de les dresser à différentes supercheries capables de tromper et de séduire les profanes (3). D'après ce que dit Carion, ils léchaient les malades, et leur pinçaient les oreilles (4). Ælien raconte (5) que les Epirotes nourrissaient, dans un bois consacré à Apollon, des serpens qui descendaient du fameux Python : on envoyait tous les ans une jeune femme nue et seule pour leur porter à manger. S'ils la regardaient d'un œil favorable, et s'ils saisissaient de suite ce qu'elle leur offrait, on en tirait l'augure que l'année serait heureuse et fertile : si, au contraire, ils lui lançaient des regards furieux, et refusaient de manger, les récoltes devaient être peu abondantes. Il paraît que, dans les temples d'Esculape, on prédisait de même l'issue des maladies par la manière dont les serpens recevaient les alimens placés devant eux; et peut-être la figure d'Hygiée sur les monumens antiques représente-t-elle une prêtresse offrant un gâteau à un serpent privé, afin d'obtenir de lui un oracle (6).

(1) *Plutarch. Agis et Cleomen. p.* 824.
(2) *Strabo, lib. XIII. p.* 880. — *Plin. lib. VI. c.* 2.
(3) Comparez, *Boettiger*, *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur les jongleries médicales par les serpens; dans *Kurt Sprengel*, *Beytræge* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, Cah. 2. p. 163.
(4) *Aristoph. plut. v.* 733. — Comparez les scholies dans l'édition de Kuster.
(5) *Ælian. de Nat. animal. lib. XI. c.* 2. *p.* 609.
(6) *Boettiger, l. c. p.* 177. — Comparez, *Antichità* etc., c'est-à-dire, Antiquités d'Herculanum, vol. V. p. 265.

On trouve encore dans l'antiquité plusieurs explications du rapport que les serpens avaient avec la médecine. Ainsi une des opinions les plus répandues consistait à les regarder comme le symbole de la santé, parce qu'ils se rajeunissent toujours en quittant leur vieille peau (1) ; suivant d'autres, ils désignent la prudence et la vigilance des médecins (2) ; mais il est probable que cette allégorie est d'origine moderne. Il est impossible aussi d'admettre l'opinion de Pline, qui pense que les serpens ont été rangés parmi les attributs du dieu de la médecine, parce qu'ils fournissent à cet art plusieurs remèdes précieux (3).

Un auteur moderne regarde le bâton noueux qu'Esculape porte ordinairement en main (4), comme un symbole des difficultés que l'on rencontre dans l'exercice de la médecine (5). Suivant le même écrivain, on donnait au dieu une couronne de laurier, parce que cet arbre produit d'utiles médicamens ; mais il est infiniment probable qu'on la lui plaça sur la tête, parce que le laurier était consacré à Apollon : en effet, les μάντιες ou devins ceignaient une couronne de laurier, comme les Druides en portaient une de chêne (6).

Quant à la pomme de pin qu'on voit dans la main d'Esculape, c'était le symbole de la culture des arbres fruitiers et du défrichement des terres, introduits par

(1) *Theodoret. græc. affec. curat. disp. VIII. p.* 906. — *Macrob. Saturn. lib.* I. *c.* 20. *p.* 205. — *Schol. Aristoph. plut. p.* 733.

(2) *Fest. de Verb. signific. ed. Dacer. in-*4°. *Amst.* 1699. *lib. IX. p.* 189.

(3) *Plin. lib. XXIX.* 4.

(4) *Apulej. Metamorph. lib. I. p.* 8. « *Diceres, Dei medici baculo, quod ramulis semiamputatis nodosum gerit, serpentem generosum lubricis amplexibus inhærere.* »

(5) *Fest. l. c.*

(6) *Spanhem. ad Callimach. hymn. in Delum. v.* 94. *p.* 398. — Le laurier croît fort abondamment sur le Parnasse où s'établirent les Curètes, qui les premiers policèrent les Grecs. C'était le symbole de la paix après les guerres qui s'élevaient entre les nations nomades. (*Plin. lib. XV. c.* 30).

les Curètes. Aussi faisait-on usage de ces fruits dans les thesmophories ou fêtes de Cérès (1). L'arbre qui les produit était consacré à Cybèle, mère des dieux (2). On voit également des pommes de pin sur les thyrses de Bacchus (3).

Parmi les animaux consacrés à Esculape, le chien, le belier et la chèvre rappellent évidemment le souvenir des bienfaits qu'ils avaient rendus au dieu dans son enfance (4). Le coq lui était aussi consacré, comme le témoigne le dernier discours de Socrate (5), et comme semble le prouver un passage assez obscur d'Ælien (6). Un commentateur moderne prétend que cet oiseau signifiait la vigilance, et rappelait le dieu du jour, père de la médecine (7).

Dans des temps moins éloignés, on trouvait ordinairement les statues de la Prospérité, du Songe et du Sommeil, dans le péristyle des temples d'Esculape (8).

La manière dont on exerçait la médecine dans les temples de la Grèce, prouve clairement que toutes les maladies étaient regardées comme l'effet de la colère du ciel. Les dieux seuls, par conséquent, pouvaient les guérir, et c'était dans les lieux sacrés où Esculape donnait les marques les plus ostensibles de

(1) *Stephan. Byzant. voc.* Μίλητος, *p.* 559.
(2) *Julian. Orat. IV. p.* 168.
(3) *Beger, Thesaur. Brandenburg. tom. III. p.* 12. — *Spanhem. l. c. vol. I. p.* 310. — *Pitture* etc., c'est-à-dire, Peintures d'Herculanum, vol. III. tab. XXXVIII.
(4) *Fest. l. c.* — *Beger, l. c. tom. I. p.* 69. — *Eckhel. vol. II. p.* 290. *VII. p.* 33.
(5) *Plat. Phaedon. p.* 47.
(6) *Var. histor. lib. V. c.* 17. *p.* 329. (*ed. Kuhn. in-8°. Lips.* 1713). Le στρουθὸς sacré dans le temple d'Esculape à Athènes, paraît avoir été un coq.
(7) *Marsil. Ficin. argument. in Phaedon. p.* 490. (*Opp. Platonis, e translatione Ficini. in-fol. Bas.* 1546).
(8) *Pausan. lib. II. c.* 10. *p.* 214. — *Aristid. Orat. vol. I. p.* 480. *II. p.* 520. — — Montfaucon, suppl. tom. I. p. 177. — *Gruter, Inscript. p. LXX.* 8.

sa puissance, qu'on possédait le mieux l'art de procurer, par des invocations, l'assistance de cette divinité. Les cérémonies et les pratiques religieuses au moyen desquelles on cherchait à obtenir, comme un présent du ciel, le rétablissement des malades, varièrent à différentes époques. Cependant elles eurent presque toujours pour but, surtout dans les maladies aiguës et simples, d'échauffer l'imagination, et de rétablir la santé par un régime fort sévère.

J'ai déjà dit précédemment que l'entrée des temples d'Esculape était interdite à tous ceux qui ne s'étaient pas soumis préalablement à certaines purifications. Ces préliminaires devaient nécessairement contribuer à faire renaître l'espérance dans le cœur des malades, et à susciter en eux des idées consolantes sur l'avenir, ainsi qu'à leur inspirer une pleine confiance dans les révélations importantes qui allaient leur être faites. Lorsqu'on leur permettait de paraître devant l'idole, et de lui présenter leurs offrandes, ils la trouvaient entourée de tant de symboles mystérieux, et voyaient pratiquer tant de cérémonies bizarres, que leur imagination tendue leur faisait regarder comme infaillibles tous les oracles émanés de la bouche du dieu.

J'ai dit aussi que la plupart des temples étaient situés dans des lieux très-salubres, et qu'il y avait même, dans leur intérieur ou aux environs, des eaux minérales et thermales. Il est donc facile de concevoir que la pureté de l'air et la dissipation que procuraient aux malades les pèlerinages qu'ils entreprenaient pour aller consulter l'oracle, influaient beaucoup sur leur guérison. Mais les cérémonies préliminaires auxquelles on les soumettait, et les sacrifices qu'on exigeait d'eux, contribuaient encore plus efficacement à exalter leur imagination et à fortifier leur espoir. Je vais entrer dans quelques détails sur cet objet.

D'abord on leur recommandait l'abstinence la plus rigoureuse (1). Ils étaient obligés de jeûner plusieurs jours avant de pouvoir approcher de l'antre de Charonis (2). A Orope, dans l'Attique, il fallait, avant d'interroger l'oracle d'Amphiaraüs, s'abstenir de vin pendant trois jours, et de toute espèce de nourriture pendant vingt-quatre heures (3). A Pergame, cette abstinence du vin était également nécessaire, afin que l'éther de l'âme, c'est ainsi que s'exprime Philostrate, ne fût pas souillé par cette liqueur (4). Chacun sait que de pareils jeûnes ont pour effet de tendre l'imagination, et souvent même de détruire les facultés mentales. On n'ignore point non plus que les jeûnes multipliés, alternés avec l'usage des bains, entretenaient l'imagination d'Aristide dans un état continuel de tension, et finirent même par le plonger dans une véritable démence (5).

Les prêtres n'agissaient pas moins sur le moral des malades par les prodiges dont ils leur faisaient le récit en les conduisant dans toutes les avenues du temple. Ils leur expliquaient, en grand détail et avec toutes sortes d'expressions mystiques, les miracles que le dieu avait opérés sur d'autres personnes dont ils conservaient les offrandes et les inscriptions votives. Philenus (6), au rapport de Plutarque, étant allé

(1) Celui qui ne se conformait pas strictement à ces pratiques, était abandonné et déclaré indigne des bienfaits du dieu. — *Philostrat. Vit. Apollon. lib. I. c.* 9. 10. *p.* 10. 11. *ed. Olear. in-fol. Lips.* 1709.

(2) *Strabo, lib. XIV. p.* 961. Καὶ ἱδρύεσι μένοντες καθ' ἡσυχίαν ἐκεῖ, καθάπερ ἐν φωλεῷ σιτίων χωρὶς ἐπὶ πλείους ἡμέρας.

(3) *Pausan. lib. I. c.* 34. *p.* 132. — Philostrate dit la même chose. — (*Vita Apollonii, lib. II. c.* 37. *p.* 50, et ajoute : ἵνα διαλαμπεύσῃ τῇ ψυχῇ τῶν λόγων σπάσῃ.

(4) *Philostrat. Vit. Appollon. Tyan. lib. I. c.* 8. *p.* 10. Καὶ τὸν οἶνον, καθαρὸν μὲν εἶναι πόμα, ἐκ φυτῦ ὅυτως ἡμέρυ τοῖς ἀνθρώποις ἥκοντα, ἐναντιῦσθαι δὲ τῇ τῦ νῦ συστάσει, διαθολῦντα τὸν ἐν τῇ ψυχῇ αἰθέρα.

(5) *Orat. sacra prima, p.* 490 *seq.*

(6) *De Pyth. oraculis, p.* 395. Ἐπέραινον οἱ περιηγηταὶ τὰ συντεταγμένα, μηδὲν ἡμῶν φροντίσαντες δεηθέντων ἐπιτεμεῖν τὰς ῥήσεις καὶ τὰ πολλὰ τῶν ἐπιγραμμάτων.

visiter le temple de Delphes, les prêtres le firent promener jusque fort avant dans la soirée, pour lui expliquer, suivant leur coutume, toutes les offrandes consacrées au dieu, quoiqu'il les eût priés d'abréger leurs récits, et d'omettre plusieurs inscriptions. On conçoit facilement que ces cérémonies faisaient une impression d'autant plus profonde sur l'esprit des malades, que les prêtres, en leur rapportant tant d'histoires de cures extraordinaires, avaient l'art d'insister particulièrement sur les maladies qui avaient quelque rapport avec les leurs.

Après ces promenades dans l'intérieur du temple, on offrait des sacrifices à la divinité. C'était ordinairement un belier qu'on immolait, et la peau de l'animal était réservée pour un autre usage; mais souvent aussi on égorgeait un coq ou une poule en son honneur. A Cyrène, on lui offrait une chèvre, coutume qui n'avait pas lieu à Epidaure (1); et à Tithorée, on sacrifiait toutes sortes d'animaux, à l'exception des chèvres (2). Le sacrifice devait être accompagné de prières ferventes pour obtenir les révélations. Pline rapporte qu'aucune offrande ne pouvait être faite sans prières (3); mais que, comme on aurait pu oublier quelques-uns des noms principaux de la divinité, le prêtre lisait ou chantait l hymne, et celui qui présentait l'offrande la répétait à haute voix. On appelait ces prières ou chants, νόμȣς. Timothée de Milet passe pour les avoir le premier mises en usage, et, du temps de Lucien, la plupart de celles qu'on récitait avaient été composées par Alixodème de Trézène et par Sophocle (4).

Elles étaient aussi accompagnées du son de plu-

(1) *Pausan. lib. II. c.* 26. *p.* 277.
(2) *Pausan. lib. IX. c.* 32. *p.* 270.
(3) *Lib. XXVIII. c.* 2.
(4) *Lucian. encom. Demosth. p.* 696. — *Philostr. l. c. lib. III. c.* 17. *p.* 109.

sieurs instrumens (1). Platon (2) dit qu'à Epidaure, les poëtes rapsodiques rivalisaient ensemble pour la composition de ces sortes d'hymnes. Il est à présumer qu'on les chantait pendant que les jeunes prêtres jouaient de divers instrumens. Le passage que je cite (3) prouve combien elles étaient usitées dans les sacrifices.

Les malades étaient en outre obligés de se baigner avant de pouvoir être admis à entendre l'oracle (4), coutume à laquelle Euripide (5) fait allusion dans son Iphigénie. Le Plutus d'Aristophane (6) est aussi lavé par un esclave avec de l'eau de mer, avant d'entrer dans le sanctuaire. Aristide dit (7), en parlant de la fontaine d'Esculape à Pergame : « On a même vu un « muet recouvrer la parole après avoir bu à cette « fontaine, de même que ceux qui ont bu des eaux « sacrées acquièrent le don de prophétie. Il a suffi « à d'autres de puiser de cette eau pour conserver « leur santé ; et les personnes saines qui en ont goûté « une fois, n'en trouvent plus aucune autre bonne.»

(1) *Aristid. Orat. sacr. quarta. p.* 505. — *Philostr. l. c. lib. IV. c.* 11, *p.* 148.

(2) *Ion. p.* 360. Σω, Μῶν καὶ ῥαψωδῶν ἀγῶνα τιθέασι τῷ θεῷ οἱ Ἐπιδαύριοι; Ἴων. Πάνυ γε καὶ τῆς ἄλλης γε μουσικῆς.

(3) *Arnobius, contra gentes. lib. VII. p.* 140. *ed. Elmenhorst. in-fol. Hamb.* 1610. « *Etiam dii sertis, coronis afficiuntur et floribus ?* « *etiamque aeris tinnitibus et quassationibus cymbalorum ? etiamne* « *tympanis, etiamne symphoniis ? Quid efficiunt crepitus scabillorum,* « *ut, cum eos audierint numina, honorifice secum existiment actum,* etc.»

(4) Voyez surtout *Aristid. orat. sacr. quarta, p.* 570. *T. I.* Κἀνταῦθα καθαρμοί τε ἐγίγνοντο ἐπὶ τοῦ ποταμοῦ κ. τ. λ. Dans un autre endroit, Aristide demande à l'oracle s'il est plus avantageux de se baigner dans la mer que dans une source, et l'oracle donne la préférence à cette dernière. (*Orat. sacr. prim. p.* 487).

(5) *Iphig. Taur. v.* 1193.

θάλασσα κλύζει πάντα τ' ἀνθρώπων
κακά.......

(6) *Plut. v.* 653.

(7) *Oratio in puteum Æsculapii. T. I. p.* 447. ἤδη δέ τις πιὼν, ἐξ ἀφώνου φωνὴν ἀφῆκεν, ὥσπερ οἱ τῶν ἀποῤῥήτων ὑδάτων πίοντες μαντικοὶ γινόμενοι. Τοῖς δὲ καὶ αὐτὸ τὸ ἀρύσασθαι ἀντ' ἄλλης σωτηρίας καθέστηκε. .... καὶ τοῖς ὑγιαίνουσιν ἐνδιαιτωμένοις παντὸς ἄλλου χρῆσιν ὕδατος οὐκ ἄμεμπτον ποιεῖ.

Il paraît qu'on attribuait des propriétés merveilleuses à la vapeur de l'eau, ce qu'indique un passage où Pausanias (1) décrit le temple de Cérès à Patras, dans l'Achaïe. Cet édifice renfermait un puits où les malades se rendaient en pèlerinage afin de savoir quelle serait l'issue de leur affection. Pour cet effet, ils y descendaient une glace attachée à une corde jusqu'à ce que le bord en touchât la surface de l'eau; ensuite ils offraient un sacrifice, et regardaient dans la glace, où ils lisaient l'issue que devait avoir leur maladie.

Les bains étaient toujours accompagnés de frictions et autres manipulations qui devaient opérer des effets surprenans chez les personnes dont le système nerveux était délicat. On employait encore avec succès les onctions au sortir du bain, ainsi que le témoigne Aristide (2); avant d'entendre l'oracle de Trophonius, il fallait que les malades se baignassent dans le fleuve Hercyne (3). C'est à Pergame, où se trouvait anciennement un temple fort célèbre d'Esculape, que fut inventé le xystre, espèce de brosse fort rude avec laquelle on se faisait frotter après le bain (4). Apollonius de Tyane et Jarchas, avant d'être introduits dans le temple, s'oignirent la tête avec un onguent composé d'ambre jaune qui les échauffa tellement, que tout leur corps était fumant, et qu'ils semblaient sortir d'un bain de vapeur. Ensuite ils se plongèrent dans l'eau froide, et se rendirent au temple, une couronne sur la tête, en chantant sans cesse des hymnes (5).

(1) *Pausan. lib. VII. c.* 21. *p.* 314.

(2) *Oratio sacr. prim. p.* 490. — *Orat. sacr. secund. p.* 530.

(3) *Pausan. lib. IX. c.* 39. *p.* 128.

(4) *Martial. lib. XIV. ep.* 51. *Strigiles... Pergamus has misit, curvo destringere ferro; non tam sæpe teret lintea fullo tibi.*

(5) *Philostrat. Vit. Apollon. lib. III. c.* 17. *p.* 108. Εἶτα ἐχρίσαντο τὰς κεφαλὰς ἠλεκτρώδει φαρμάκῳ· Τὸ δὲ οὕτω τι τοὺς Ἰνδοὺς ἔθαλπεν, ὡς ἀτμίζειν τὸ σῶμα καὶ τὸν ἱδρῶτα χωρεῖν ἀθρόον, καθάπερ τῶν πυρὶ λουμένων. Εἶτα

Presque toujours les malades devaient être soumis à des fumigations avant de recevoir les réponses de l'oracle. Cet usage existait dans le temple de Cérès à Patras (1). Ensuite ils se préparaient par des prières, dormaient dans le voisinage du temple, sur la peau du belier qu'ils avaient offert (2), ou à côté de la statue de la déesse dans un lit (3), et attendaient l'apparition du dieu de la santé.

Il n'est pas surprenant qu'à cette époque on crût obtenir en songe la révélation des événemens futurs, ce préjugé étant dans la nature de l'homme encore grossier. Dans les songes, l'imagination et la mémoire agissent indépendantes de tous les sens externes, et sans être troublées par l'impression des objets environnans. L'âme, dégagée des liens qui l'enchaînaient au corps, semble être abandonnée à son activité propre et primitive. Elle combine des idées, elle établit des raisonnemens auxquels les sensations et l'intelligence animale ne pourraient donner lieu dans l'état de veille. Des impressions, oubliées depuis long-temps, se retracent avec de nouvelles couleurs plus vives. L'âme se transporte dans un monde créé par elle, où rarement les images claires des lieux et des temps donnent aux idées cette vérité qu'elles n'acquièrent que par le concours des sens. Comment supposer d'après cela que l'homme de la nature, étranger aux lois qui régissent le corps et l'âme, n'attribue pas les sensations qu'il éprouve en songe à l'intervention d'un génie ou d'un être de son espèce, auquel il a d'ailleurs coutume de rapporter tous les effets dont

ἔρριψαν ἑαυτοὺς ἐς τὸ ὕδωρ, καὶ λουσάμενοι ὧδε, πρὸς τὸ ἱερὸν ἐβάδιζον, ἐστεφανωμένοι καὶ μεστοὶ τοῦ ὕμνου.

(1) ***Pausan.*** *lib. VII. c.* 21. *p.* 315. τὸ δὲ ἐντεῦθεν εὐξάμενοι τῇ θεῷ καὶ θυμιάσαντες, τὸ κάτοπτρον βλέπουσι.

(2) ***Pausan.*** *lib. I. c.* 34. *p.* 133. προεξειργασμένων δὲ τούτων, κριὸν θύσαντες αὐτῷ καὶ τὸ δέρμα ὑποστρωσάμενοι, καθεύδουσιν ἀναμένοντες δήλωσιν ὀνείρατος.

(3) ***Pausan.*** *lib. X. c.* 32. *p.* 270.

la cause n'est pas évidente pour lui ? Doit-on s'étonner si, convaincu de la vérité de cette conclusion, il regarde les songes significatifs comme une inspiration des génies, bien qu'ils soient seulement la suite de la tension que son imagination a éprouvée de la part des événemens dont il a été témoin la veille ou les jours précédens ?

Voilà positivement ce qui arrivait aux malades que l'on faisait coucher dans les temples d'Esculape. J'ai fait voir combien toutes les cérémonies qui précédaient leur sommeil prophétique contribuaient à donner à leur esprit une direction qui, dans les circonstances où ils se trouvaient, pouvait difficilement manquer son effet, lorsqu'ils étaient complètement ou à demi-endormis. Souvent Esculape ou une autre divinité leur apparaissait en songe, et leur indiquait les moyens dont ils devaient faire usage pour guérir (1).

« Lorsque les songes envoyés par le dieu sont « dissipés, dit Jamblique, nous entendons une voix « entrecoupée qui nous enseigne ce que nous de- « vons faire. Souvent cette voix frappe nos oreilles « dans un état intermédiaire entre le sommeil et la « veille. Quelques malades sont enveloppés d'un es- « prit immatériel, que leurs yeux ne peuvent aper- « cevoir, mais qui tombe sous un autre sens. Il n'est « pas rare qu'il se répande une clarté douce et res- « plendissante qui oblige de tenir les yeux à demi- « fermés. Ce sont là positivement les songes divins « envoyés dans l'état mitoyen entre la veille et le « sommeil. »

Quelquefois le dieu de la santé apparaissait accompagné d'autres divinités ; il s'approcha de Plutus avec ses filles Iaso et Panacée (2) : ou bien il se

(1) *Jamblich. de Myster. Ægypt. sect. III, c. 2. p. 60.*
(2) *Aristoph. plut. v. 701.*

montrait sous la forme d'un serpent. Vénus apparut sous celle d'une colombe à la célèbre Aspasie, et la guérit d'un ulcère qu'elle portait au menton (1). C'est ainsi qu'un dieu révéla en songe à Alexandre-le-Grand la connaissance d'une racine qui devait guérir l'un de ses généraux malades, Ptolémée (2). Souvent les malades ne voyaient que le remède sous sa forme propre ou sous une forme allégorique (3).

Les médicamens indiqués en songe par les dieux étaient presque toujours de nature à ne pouvoir faire ni bien ni mal. C'étaient, par exemple, de légers purgatifs préparés avec des raisins de Corinthe cuits (4), ou des alimens de facile digestion, tels que ceux qui furent prescrits à Zosime (5), ou enfin des jeûnes, des bains, et des cérémonies mystiques, comme celles qui tourmentèrent si cruellement le fanatique Aristide.

On donnait aux médicamens les mêmes noms allégoriques qui étaient usités en Egypte. Ainsi on appelait le poivre Ἰνδικὸς δάκνοντας, la peau de mouton, σκέπαρνον, ὅτι σκέπει τὰ ἄρνα, le coq, διαυλοδρόμος. (6).

Souvent c'étaient des remèdes héroïques, et quelquefois des conseils si insensés, qu'il fallait être aveuglé par la superstition pour en faire usage et pour s'y conformer. Le gypse et la ciguë furent prescrits à Aristide (7), qui finit par devenir hydro-

(1) *Ælian. var. lib. XII. c. 1. p. 540.*
(2) *Curt. lib. IX, c. 8. — Strabo, lib. XV. p. 1052.*
(3) Quand la divinité apparaissait elle-même, le songe s'appelait χρηματισμός : on lui donnait le nom de ὅραμα ou de ὄνειρος θεωρηματικός, lorsque c'était le remède qui s'offrait au malade, et celui d'ὄνειρος ἀλληγορικός, quand ce remède se montrait sous une forme allégorique. Par exemple, une femme, qui avait mal au sein, rêvait qu'elle allaitait un agneau ; ce songe signifiait qu'elle devait employer une plante ἀρνόγλωσσον — *Artemidor. Oneirocritic. lib. IV. c. 24. p. 215. ed. Rigalt. in-4°. Lutet.* 1603.
(4) *Aristid. Orat. sacr. secund. p.* 515.
(5) *Aristid. Orat. sacr. prim. p.* 508.
(6) *Artemidor. l. c. p.* 214.
(7) *Orat. in Æsculap. p.* 69.

pique, tant les vomitifs continuels qu'Esculape lui ordonnait l'affaiblirent (1). Il devait en faire alterner l'emploi avec celui de la saignée, et le dieu lui prescrivit une fois de se faire tirer cent vingt livres de sang (2). Un conseil aussi dépourvu de bon sens aurait dû le ramener à la raison, s'il n'avait pas été imbu des préjugés les plus ridicules, et si une sotte crédulité n'avait pas formé la base de son caractère. Il se tira cependant de ce pas délicat en donnant à l'oracle une interprétation qui en diminuait l'absurdité : « Le dieu entendait par ces paroles, que je ne « devais pas me faire tirer trop peu de sang. » Une autre fois, malgré l'état de débilité où il se trouvait, l'oracle lui enjoignit de se plonger nu dans le fleuve au milieu de l'hiver, et il le fit au grand étonnement des personnes attirées par la singularité de cette action (3).

Lorsque le malade venait à succomber, cette issue funeste était attribuée à son défaut de confiance ou d'obéissance (4). C'est l'excuse qu'employa, au nom d'Esculape, le fourbe Apollonius, à l'occasion de la mort d'un hydropique, et d'une autre personne à qui l'œil avait été arraché (5).

L'interprétation des songes était du ressort des prêtres, et quelquefois des gardiens du temple, νεωκόροι, qu'on appelait aussi *intercesseurs*, ἱκέται. Ces gardiens habitaient dans le voisinage de l'édifice, et souvent, lorsqu'ils ne reconnaissaient pas assez de foi aux malades, ils rêvaient en leur place, ce qui

(1) *Orat. sacr. prim. p.* 491. 501.

(2) *Orat. sacr. secund. p.* 531. Καὶ ἐγίγνετο ταῦτα ἐν Περγάμῳ, ἐν τῷ τοῦ νεωκόρου Ἀσκληπιοῦ. Πρῶτον μὲν οὖν ἐπέταξεν αἷμα ἀφελεῖν ἀπ' ἀγκῶνος· καὶ προσέθηκεν, ὅσα ἐγὼ μέμνημαι, λίτρας εἴκοσι καὶ ἑκατόν. Τὸ δ' ἦν ἄρα δηλοῦν, ὡς οὐκ ὀλίγων δέησειε τῶν φλεβοτομιῶν.

(3) *Orat. sacr. prim. p.* 520.

(4) Zosime en est un exemple dans Aristide. *Orat. sacr. prim. p.* 510.

(5) *Philostrat. Vit. Apollon. lib. I. c.* 9. 10. *p.* 10. 11.

leur valut le titre de ὀνειροπόλοι (1). Strabon décrit un pareil oracle rendu par Pluton et Proserpine dans l'antre de Charonis, entre Tralles et Nysa (2).

A une époque plus récente, on rencontrait dans les avenues et les péristyles des temples, des orateurs, des sophistes, et des philosophes avec lesquels les malades pouvaient s'entretenir, et qui aidaient aux prêtres à expliquer les songes. Aristide parle de ses conférences savantes avec les sophistes dans le péristyle du temple d'Esculape à Pergame (3); et Philostrate cite encore d'autres exemples semblables (4). Souvent il y avait, à côté des temples, des gymnases où les personnes atteintes de maladies chroniques recouvraient leurs forces par les exercices de la gymnastique, et par l'usage des bains et des onctions.

Quand les malades étaient guéris, ils allaient remercier le dieu et lui porter des offrandes : ils faisaient aussi des présens aux prêtres, et donnaient un vase quelconque à l'usage du temple. La coutume était, dans celui d'Amphiaraüs, de jeter des pièces d'or et d'argent au fond du puits sacré (5). Quelquefois les malades, après leur guérison, faisaient modeler en ivoire, en or, argent ou autre métal, la partie qui avait été le siége de l'affection, sorte d'offrande qu'on appelait ἀναθήματα, et dont on

(1) *Pausan. lib. II. c.* 11. *p.* 219. *c.* 17. *p.* 279. *lib. X. c.* 32. *p.* 270. — Voyez, sur les Néocores, *Eckhel*, *vol. IV. p.* 288.

(2) *Lib. XIV. p.* 791. Λέγουσι γὰρ καὶ τοὺς νοσώδεις καὶ προσέχοντας ταῖς τῶν θεῶν τούτων θεραπείαις, φοιτᾶν ἐκεῖσε καὶ διαιτᾶσθαι ἐν τῇ κώμῃ πλησίον τοῦ ἄντρου, παρὰ τοῖς ἐμπείροις τῶν ἱερέων, οἳ ἐγκοιμῶνταί τε ὑπὲρ αὐτῶν, καὶ διατάττουσιν ἐκ τῶν ὀνείρων τὰς θεραπείας.

(3) *Orat. sacr. prim. p.* 483.

(4) *De Vit. Apollon. lib. I. c.* 13. *p.* 14. διατρίψας οὖν ἐν Αἰγαῖς (Απολλώνιος) πάλιν καὶ τὸ ἱερὸν Λύκειον τε ἀποφήνας καὶ Ἀκαδημίαν, φιλοσοφίας γὰρ ἠχὼ πάσης ἐν αὐτῷ ἦν. *Id. de vitis sophistar. IV. Antioch. p.* 568.

(5) *Pausan. lib. I. c.* 34. *p.* 131.

conservait un grand nombre dans les temples (1). Souvent aussi ils donnaient des tableaux représentant les organes affectés, et qu'on suspendait aux murailles (2). Nous possédons l'inscription d'un pareil tableau déposé par un malade qu'Esculape avait guéri (3). Dans d'autres endroits, on gravait les noms des malades, leur genre d'affection, et les remèdes qui les avaient soulagés, sur des tables ou des colonnes de métal. Six colonnes semblables se trouvaient encore dans le temple d'Epidaure du temps de Pausanias, et leurs inscriptions étaient écrites en dialecte dorien (4).

Gruter a le premier donné copie de plusieurs tablettes votives découvertes dans l'île du Tibre (5); et Hundertmark les a fait graver en y joignant de savans commentaires. Qu'il me soit permis d'en donner ici la traduction.

« Ces jours derniers, un certain Gaïus, qui était « aveugle, apprit de l'oracle qu'il devait se rendre « à l'autel, y adresser ses prières, puis traverser le « temple de droite à gauche, poser ses cinq doigts « sur l'autel, lever la main et la placer sur ses yeux. « Il recouvra aussitôt la vue en présence et aux ac- « clamations du peuple. Ces signes de la toute-

(1) *Paus. lib. X. c. 2. p.* 146. Nous expliquons facilement par-là le passage, autrement fort obscur, de Pausanias, dans lequel il est dit que l'on conservait des os d'une grosseur prodigieuse (c'est-à-dire très-gonflés) dans le gymnase du temple d'Esculape à Asope, près de Sparte. *Lib. III. c. 22. p.* 430. Τὰ δὲ ὀστᾶ ἐν τῷ γυμνασίῳ τὰ τιμώμενα, μεγέθει μὲν ὑπερβάλλοντα, ἀνθρώπου δὲ ὅμως ἐστί.

(2) *Grævii thesaur. Rom. antiq. tom. XII. p.* 754. On déposait aussi dans les temples d'Esculape d'autres productions précieuses des arts. Telle était entre autres la célèbre statue de Vénus sortant de la mer, ἀναδυομένη, qui se trouvait à Cos. Auguste la fit transférer à Rome, et diminua aux habitans de Cos cent talens sur le tribut qu'ils devaient payer. L'Antigone d'Apelle était aussi consacrée dans ce temple, suivant Strabon (*lib. VIII. p.* 575).

(3) *Brunck. analect. vol. II. p.* 384.

(4) *Lib. II. c. 27. p.* 279. — *Strabo, lib. VIII. p.* 575.

(5) *De incrementis artis medicæ per expositionem ægrotorum in vias publicas et templa. in-4°, Lipsiæ*, 1749.

« puissance du dieu se manifestèrent sous le règne
« d'Antonin (1). »

« Un soldat aveugle, nommé Valérius Aper, ayant
« consulté l'oracle, en a reçu pour réponse, qu'il
« devait mêler le sang d'un coq blanc avec du miel,
« et en faire une pommade pour s'en frotter l'œil
« pendant trois jours. Il recouvra la vue, et vint re-
« mercier le dieu devant tout le peuple (2). »

« Julien paraissait perdu sans ressource à la suite
« d'un crachement de sang. Le dieu lui ordonna de
« prendre sur l'autel des graines de pomme de pin,
« de les mêler avec du miel, et de manger pendant
« trois jours cette préparation. Il fut sauvé, et vint
« remercier le dieu devant tout le peuple (3). »

« Le fils de Lucius était atteint d'une pleurésie, et
« on désespérait de ses jours. Le dieu, qui lui ap-
« parut en songe, lui ordonna de prendre de la
« cendre sur l'autel, de la mêler avec du vin, et de
« se l'appliquer sur le côté. Il fut sauvé, et vint re-
« mercier le dieu devant le peuple, qui lui souhaita
« toutes sortes de prospérités (4). »

(1) ΑΥΤΑΙΣ ΤΑΙΣ ΗΜΕΡΑΙΣ ΓΑΙΩι ΤΙΝΙ ΤΥΦΛΩι ΕΧΡΗΜΑΤΙΣΕΝ ΕΛΘΕΙΝ ΕΠ.... ΙΕΡΟΝ ΒΗΜΑ ΚΑΙ ΠΡΟΣΚΥΝΗΣΑΙ ΕΙΤΑ ΑΠΟ ΤΟΥ ΔΕΞΙΟΥ ΕΛΘΕΙΝ ΕΠΙ ΤΟ ΑΡΙΣΤΕΡΟΝ ΚΑΙ ΘΕΙΝΑΙ ΤΟΥΣ ΠΕΝΤΕ ΔΑΚΤΥΛΟΥΣ ΕΠΑΝΩ ΤΟΥ ΒΗΜΑΤΟΣ ΚΑΙ ΑΡΑΙ ΤΗΝ ΧΕΙΡΑ ΚΑΙ ΕΠΙ-ΘΕΙΝΑΙ ΕΠΙ ΤΟΥΣ ΙΔΙΟΥΣ ΟΦΘΑΛΜΟΥΣ ΚΑΙ ΟΡΘΟΝ ΑΝΕΒΛΕΨΕ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ ΠΑΡΕΣΤΩΤΟΣ ΚΑΙ ΣΥΓΧΑΙΡΟΜΕΝΟΥ ΟΤΙ ΖΩΣΑΙ ΑΡΕΤΑΙ ΕΓΕΝΟΝΤΟ ΕΠΙ ΤΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΗΜΩΝ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ.

(2) ΟΥΑΛΕΡΙΩι ΑΠΡΩι ΣΤΡΑΤΙΩΤΗι ΤΥΦΛΩι ΕΧΡΗΜΑΤΙΣΕΝ Ο ΘΕΟΣ ΕΛΘΕΙΝ ΚΑΙ ΛΑΒΕΙΝ ΑΙΜΑ ΕΞ ΑΛΕΚΤΡΥΟΝΟΣ ΛΕΥΚΟΥ ΜΕΤΑ ΜΕ-ΛΙΤΟΣ ΚΑΙ ΚΟΛΛΥΡΙΟΥ ΤΡΙΨΑΙ ΚΑΙ ΕΠΙ ΤΡΕΙΣ ΗΜΕΡΑΣ ΕΠΙΧΡΙΣΑΙ ΕΠΙ ΤΟΥΣ ΟΦΘΑΛΜΟΥΣ ΚΑΙ ΑΝΕΒΛΕΨΕΝ ΚΑΙ ΕΛΗΛΥΘΕΝ ΚΑΙ ΗΥΧΑΡΙΣΤΗΣΕΝ ΔΗΜΟΣΙΑι ΤΩι ΘΕΩι

(3) ΑΙΜΑ ΑΝΑΦΕΡΟΝΤΙ ΙΟΥΛΙΑΝΩι ΑΦΗΛΠΙΣΜΕΝΩι ΥΠΟ ΠΑΝΤΟΣ ΑΝΘΡΩΠΟΥ ΕΧΡΗΜΑΤΙΣΕΝ Ο ΘΕΟΣ ΕΛΘΕΙΝ ΚΑΙ ΕΚ ΤΟΥ ΤΡΙΒΩΜΟΥ ΑΙΡΑΙ ΚΟΚΚΟΥΣ ΣΤΟΒΙΛΟΥ ΚΑΙ ΦΑΓΕΙΝ ΜΕΤΑ ΜΕΛΙΤΟΣ ΕΠΙ ΤΡΕΙΣ ΗΜΕΡΑΣ ΚΑΙ ΕΣΩΘΗ ΚΑΙ ΕΛΘΩΝ ΔΗΜΟΣΙΑι ΗΥΧΑΡΙΣΤΗΣΕΝ ΕΜΠΡΟΣΘΕΝ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ.

(4) ΛΟΥΚΙΩι ΠΛΕΥΡΙΤΙΚΩι ΚΑΙ ΑΦΗΛΠΙΣΜΕΝΩι ΥΠΟ ΠΑΝΤΟΣ ΑΝΘΡΩΠΟΥ ΕΧΡΗΣΜΑΤΙΣΕΝ Ο ΘΕΟΣ ΕΛΘΕΙΝ ΚΑΙ ΕΚ ΤΟΥ ΤΡΙ-ΒΩΜΟΥ ΑΡΑΙ ΤΕΦΡΑΝ ΚΑΙ ΜΕΤ ΟΙΝΟΥ ΑΝΑΦΥΡΑΣΑΙ ΚΑΙ ΕΠΙ-ΘΕΙΝΑΙ ΕΠΙ ΤΟ ΠΛΕΥΡΟΝ ΚΑΙ ΕΣΩΘΗ ΚΑΙ ΔΗΜΟΣΙΑ ΗΥΧΑΡΙΣ-ΤΗΣΕΝ ΤΩι ΘΕΩι ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ ΣΥΝΕΧΑΡΗ ΑΥΤΩι

Jacques Spon nous a conservé une inscription semblable en dialecte dorique (1). Nous possédons aussi un quatrain que l'orateur Eschine avait consacré à Esculape, pour avoir été guéri d'un ancien ulcère à la tête par le secours de ce dieu (2).

Je dois encore faire mention d'un autre usage qui n'a pas peu contribué à assurer aux prêtres l'exercice exclusif de la médecine. Dès qu'on avait découvert un remède important, on en gravait la préparation sur les portes et les colonnes des temples d'Esculape. C'est ainsi que la célèbre composition d'Eudémus contre la morsure des animaux venimeux était inscrite sur les portes du temple de Cos (3). Un orfévre avait fait don à celui d'Ephèse d'un collyre propre à guérir toutes les maladies des yeux réputées incurables. Adrien retrouva ce remède et le fit connaître (4). Les personnes qui inventaient des instrumens de chirurgie, les déposaient aussi dans les temples du dieu de la médecine. Erasistrate en donna un au temple de Delphes, qui était destiné à arracher les dents (5).

(1) *Miscell. erud. antiq. in-4°. Lugd.* 1685.
ΤΩι ΣΩΤΗΡΙ ΑΣΚΛΗΠΙΩι ΣΩΣΤΡΑ ΚΑΙ
ΧΑΡΙΣΤΗΡΙΑ ΝΙΚΟΜΗΔΗΣ Ο ΙΑΤΡΟΣ
ΤΑΝ ΠΑΙΔΩΝ ΚΑΛΛΙΣΤΑΝ
ΕΙΚΩ ΤΑΝ ΔΕ ΘΕΟΙΟ
ΠΑΙΑΝΟΣ ΚΟΥΡΟΥ ΜΗΤΡΟΣ ΑΠΑΡΤΙ ΤΟΚΟΥ
ΔΑΙΔΑΛΩΝ ΜΕΡΟΠΕΣΣΙΝ
ΕΜΗΣΑΟ ΣΕΙΟΒΟΗΘΕ
ΕΥΠΑΛΑΜΟΥ ΣΟΦΙΗΣ
ΜΝΗΜΑ ΚΑΙ ΕΣΣΟΜΕΝΟΙΣ
ΘΗΚΕ ΔΟΜΟΥ ΝΟΥΣΩΝ ΤΕ
ΚΑΚΩΝ ΖΩΑΓΡΙΑ ΝΙΚΟ
ΜΗΔΗΣ ΚΑΙ ΧΕΙΡΩΝ
ΔΕΙΓΜΑ ΠΑΛΑΙΓΕΝΕΩΝ.

(2) *Brunck. analect. vol. I. p.* 176.
Θνητῶν μὲν τέχναις ἀπορούμενος, εἰς δὲ τὸ θεῖον
ἐλπίδα πᾶσαν ἔχων, προλιπὼν εὔπαιδας Ἀθήνας,
ἰάθην ἐλθὼν, Ἀσκληπιὲ, πρὸς τὸ σὸν ἄλσος,
ἕλκος ἔχων ἐνιαύσιον, ἐν τρισὶ μησί.

(3) *Galen. de antidot. lib. II. p.* 452. — *Plin. lib. XX. c.* 24.
(4) *Aët. tetrab. II. serm.* 3. *c.* 113. *col.* 361. (*collect. Steph.*)
(5) *Cœl. Aurelian. chron. lib. II. c.* 4. *p.* 375 (*ed. Almeloveen.*)

Nous devons regretter de n'avoir pas d'autres tables votives que celles dont Gruter nous a conservé le contenu. Il est vrai que la superstition seule les dictait. Cependant elles peuvent constater l'énergie des forces médicatrices de la nature, qui avaient presque tout l'honneur de ces sortes de cures. On peut aussi avancer avec raison que l'usage de faire coucher les malades dans les temples, et celui d'y pratiquer la médecine, ont contribué à développer les ressources de la nature. Abandonnée à elle-même, ses forces se manifestaient, toutes choses égales d'ailleurs, beaucoup plus vite, et on pouvait faire des observations importantes sur la manière dont elle parvient à dompter les maladies. Il ne faut pas, il est vrai, prétendre que ce résultat fût la suite de la coutume où l'on était de pratiquer la médecine dans les temples; cependant, à Cos, les prêtres d'Esculape paraissent avoir eu de très-bonne heure en vue d'activer la nature et de lui faire déployer son énergie. Les prédictions coaques, qu'on range ordinairement parmi les écrits hippocratiques, semblent en effet nous en fournir une preuve. Quelques auteurs, modernes à la vérité, prétendent aussi que les ouvrages d'Hippocrate ont été en grande partie composés d'après les tables votives que l'on conservait dans le temple de Cos (1).

Le souvenir des bienfaits d'Esculape se perpétua par l'institution de fêtes qui avaient lieu avec beaucoup de solennité à Epidaure, à Ancyre, à Pergame et à Cos, et pour la célébration desquelles la plupart des villes de l'Asie mineure se réunissaient à certaines époques (2).

(1) *Strabo, lib. XIV. p.* 971. Φασὶ δ' Ἱπποκράτην μάλιστα ἐκ τῶν ἀνακειμένων θεραπειῶν ἐνταῦθα γυμνάσασθαι τὰ περὶ τῆς διαίτης. — *Plin. lib. XXIX. c.* 2.

(2) *Spanhem. epist. ad. Morell. I. p.* 91.

Les descendans et les prêtres d'Esculape avaient établi ces fêtes à Epidaure, d'où elles passèrent chez les Argiens. On les appelait τὰ Ἀσκλήπεια, et on les célébrait tous les cinq ans après les jeux isthmiques qui duraient neuf jours (1). Elles commençaient ordinairement le huit du mois Elaphébolion (février), et le premier jour était consacré aux préludes (2). Les villes voisines y envoyaient leurs meilleurs lutteurs (3), et une foule immense de peuple accourait de toutes les contrées d'alentour pour y assister (4).

Elles débutaient, à ce qu'il paraît, par une procession, dans laquelle on promenait, en chantant des hymnes, la statue d'Esculape sur un char de triomphe, *tensa*, traîné souvent par des centaures portant des torches allumées, et entouré d'un grand nombre de personnes qui tenaient également des flambeaux (5). On voit encore de semblables marches représentées sur les médailles et sur les pierres gravées (6).

Ces processions aux flambeaux étaient usitées dans les fêtes de presque tous les dieux dont le culte provenait des anciens Corybantes. La raison qui avait engagé à les introduire, c'est que l'effet magique qu'elles produisaient pendant l'obscurité excitait davantage l'imagination des spectateurs, et favorisait ainsi les pieuses supercheries des prêtres. Ainsi, par exemple, l'usage de porter des flambeaux, δᾳδουχία, était une loi sacrée dans le culte de Cybèle, mais surtout dans les orgies ou fêtes de Bacchus (7).

(1) *Schol. Pindar. Nem. III. v.* 147. *p.* 346.
(2) *Æschin. ad. Ctesiphont. ed. Reiske, p.* 455. 456.
(3) *Aristid. orat. sacr. vol. I. p.* 381.
(4) *Ib. p.* 546.
(5) *Günz de* δαδουχίαις *in sacris Æsculapii : in Ackermann. opusc. ad medic. histor. p.* 85.
(6) *Beger. thesaur. Brandenb. vol. III. p.* 135. — *Morell. specim. rei numar. lib. I. p.* 31.
(7) *Nonn. Dionys. lib. XIV. p.* 386.

On employait les jours suivans aux sacrifices et aux combats des lutteurs (1). Alexandre établit à Soli, en l'honneur d'Esculape, des fêtes semblables avec des processions aux flambeaux, des luttes et des jeux dans lesquels les chanteurs cherchaient à se surpasser mutuellement (2). Il paraît que, dans des tems plus modernes, on célébrait à Cos par de pareilles solennités, l'investiture de chaque nouveau gouverneur. On lit dans la lettre apocryphe d'Hippocrate aux magistrats d'Abdère (3) : « Nous célébrons aujourd'hui en grande pompe l'inauguration du bâton, *ῥάβδου ἀνάληψιν*, près des cyprès du Dieu. » Pour expliquer ce passage qui ne forme au reste pas un témoignage historique bien important, puisqu'il est emprunté d'une lettre supposée, il ne faut que se rappeler du bâton d'Esculape entouré d'un serpent, et des cyprès plantés autour des temples de ce dieu (4).

Les descendans d'Esculape habitaient, comme je l'ai dit plus haut, les uns dans le Péloponèse, et les autres dans l'île de Cos. Ils transmirent à leurs enfans les connaissances médicales dont ils avaient hérité de leur aïeul, sans en dévoiler le secret à aucun étranger. Les historiens les plus dignes de foi de toute l'antiquité nous attestent ce fait. Platon, par exemple, dit qu'Esculape avait choisi ses disciples parmi ses propres parens (5).

Cette famille d'Esculape formait donc, comme les prêtres d'Egypte, une caste particulière, qui était en possession de la pratique de la médecine, et du culte mystérieux de son fondateur. Une de ses plus an-

(1) *Pindar. Nem. V. v.* 95. *Isthm. VIII. v.* 150. — *Schol. Nem. V. v.* 95.

(2) *Arrian. exped. Alexandr. lib. II. c.* 5. *p.* 92.

(3) *Hipp. epist. p.* 904. *ed. Vanderlinden.*

(4) *Pausan. lib. II. c.* 11. *p.* 219. *lib. III. c.* 22. *p.* 430. 431.

(5) *De Republ. lib. X. p.* 464. Μαθητὰς ἰατρικῆς κατελίπετο τοὺς ἐκγόνους.

ciennes lois (1) dit expressément : « Les choses sacrées « ne peuvent être révélées qu'aux élus, et ne doivent « être confiées aux profanes que lorsqu'ils se sont « fait initier dans les mystères de la science. » Cette initiation nous rappelle le culte de Bacchus dans la Samothrace, et les mystères d'Eleusyne : les étrangers devaient nécessairement s'y soumettre, comme on l'a vu précédemment, lorsqu'ils voulaient connaître les secrets des prêtres égyptiens ; personne n'était non plus admis dans l'ancien ordre des Curètes de Phrygie, avant d'avoir été initié.

Les Asclépiades, ou les serviteurs de dieu (2), obligeaient tous ceux qui étaient initiés dans les mystères de leur science, de jurer d'après les statuts de l'ordre d'Apollon, d'Esculape, d'Hygiée, de Panacée et de tous les autres dieux et déesses, de ne pas profaner les mystères, et de ne les dévoiler qu'aux enfans de leurs maîtres, ou à ceux qui s'engageraient par le même serment (3).

On peut à cet égard regarder comme classique un passage de Galien (4), où il est dit que les connaissances médicales étaient dans l'origine héréditaires, et que les parens les transmettaient aux enfans comme une prérogative de famille ; mais que par la suite on se relâcha, qu'on en fit part aux étrangers après leur initiation, Τέλειοι ἄνδρες, et qu'ainsi elles devinrent peu à peu une propriété moins exclusive. C'est pourquoi Aristide dit, dans des temps encore moins éloignés, que la médecine fut très-long-temps regardée comme l'attribut de la

(1) *Hippocr. Lex. ed. Vanderlinden. p.* 42. Τὰ δὲ ἱερὰ ἐόντα πρήγματα ἱεροῖσιν ἀνθρώποισι δείκνυται· βεβήλοισι δὲ οὐ θέμις, πρὶν ἢ τελεσθῶσιν ὀργίοισιν ἐπιστήμης.

(2) *Pausan. lib. X. c.* 32. *p.* 270. Καὶ ὅσοι τοῦ Θεοῦ δοῦλοι.

(3) *Hippocratis magni* ὅρκος, *sive jusjurandum, illustratum a J. H. Meibomio. in-4°. L. B.* 1643.

(4) *Administr. anat. lib. II. p.* 128.

famille des Asclépiades (1). C'est pour cette raison aussi que Lucien (2) fait dire à un médecin : « Le « serment sacré et mystérieux me retient ; je suis « obligé de me taire. » Les médecins théurgiques de l'école d'Alexandrie rétablirent par la suite cette antique institution, afin de donner, par l'obligation d'un silence religieux, plus de considération à leurs pratiques superstitieuses (3).

Les Asclépiades paraissent avoir établi, comme les prêtres égyptiens, entre leurs disciples et la manière de les instruire, une distinction que nous voyons même exister dans les écoles des anciens philosophes grecs (4). En effet, ils ne communiquaient que des connaissances vulgaires, *τὰ ἐγκύκλια, λόγοι ἐκδεδομένοι*, à ceux qui n'étaient pas initiés, *τοῖς ἔξωθεν*, tandis qu'ils faisaient part aux époptes de leurs mystères les plus profonds, *αἱ ἀπόῤῥητοι διδασκαλίαι.*

C'est ainsi que les connaissances se perpétuèrent dans la famille des Asclépiades. Nous ne connaissons pas plus l'histoire secrète de cet ordre que celle des autres associations mystiques des temps modernes. Cependant, avec de la sagacité, et étant guidé par quelques faits épars, on peut soulever un coin du voile épais que la superstition, les intérêts de famille, et l'attachement routinier à des usages une fois adoptés, ont étendu sur toute cette histoire. Depuis plus de dix siècles, les ruines mêmes des temples d'Epidaure et de Cos ont disparu : il y en a plus de vingt que l'ordre des Asclépiades n'existe plus ; mais les inscriptions gravées sur les monumens

(1) *Aristid. orat. sacr. vol. I. p.* 80. Τὴν τοῦ προγόνου διασωσάμενον τέχνην, ὥσπερ ἄλλο τι σύμβολον τοῦ γένους. — Voyez aussi *Philostr. vit. Apollon. lib. III. c.* 44. *p.* 131.

(2) *Tragopod. p.* 818. Μύστης με σιγᾷν ὅρκος, οὐκ ἐᾷ φράσαι.

(3) *Alex. Trall. ed. Guinth. Andernac. lib. X. p.* 593.

(4) *Clem. Alexand. Strom. lib. V. p.* 582.

subsistent encore. C'est en les déchiffrant que l'historien peut lire en quelque sorte dans le passé, et s'écrier avec Villoison (1), d'après Lucilius :

Felices alieno intersumus ævo.

La scrupuleuse attention des Asclépiades à tracer la table généalogique de leur famille, est une chose fort remarquable. Cet usage paraît avoir été très-régulièrement suivi pendant plusieurs siècles, comme le prouve un fragment consacré par Tzetzes (2). Les Asclépiades de Cos prétendaient descendre d'Esculape du côté paternel, et d'Hercule du côté maternel. Une ancienne tradition portait effectivement que l'intrépide Hercule, après la destruction d'Ilion, avait été exilé par Junon dans l'île de Cos (3). Les scholiastes ajoutent, d'après Phérécyde, qu'il tua Eurypyle, roi de cette île, et qu'il épousa la fille de ce prince dont il eut Thessalus (4). On sait aussi qu'après la mort de Codrus, les autres membres de la famille des Héraclides quittèrent le Péloponèse, se rendirent sur les côtes de l'Asie mineure, et établirent, de concert avec les Doriens, des colonies dans les îles voisines de ce continent, ainsi que dans la Carie (5). Les derniers descendans d'Esculape pouvaient donc, avec quelque fondement, faire remonter leur origine jusqu'à Hercule.

Il paraît encore que les prêtres de plusieurs temples avaient ensemble des relations suivies, ou une correspondance secrète dont le but était d'assurer leur empire sur l'esprit des profanes. Le discours supposé de Thessalus à l'aréopage nous en fournit un exemple très-remarquable sous plus d'un rap-

(1) *Proleg. in Il. p.* LIII.
(2) *Histor. VII. ch.* CLV. *p.* 945.
(3) *Il. XIV. v.* 255.
(4) *Schol. Villoison ad h. l. p.* 341.
(5) *Diodor. lib. IV. c.* 38. *p.* 302. — *Pausan. lib. VII. c.* 2. *p.* 237.

port (1). Les habitans de Cirrha, ville de la Phocide, peu éloignée de Delphes, jaloux des richesses que possédait cette dernière, attaquèrent un jour les possessions des prêtres du temple, et massacrèrent ou emmenèrent les habitans. Indignés de ce sacrilége, les amphictyons marchèrent contre Cirrha et l'assiégèrent; mais tous leurs efforts pour s'en rendre maîtres furent inutiles : il se manifesta même dans leur armée une peste qui enleva beaucoup de monde. Dans cette conjoncture, les amphictyons envoyèrent à Delphes consulter le dieu pour la cause duquel ils avaient pris les armes. Apollon répondit que Cirrha se rendrait dès qu'on aurait fait venir de Cos le fils du cerf avec de l'or. On fit partir de suite des députés qui exposèrent aux habitans de Cos la réponse de l'oracle. Ceux-ci ne la comprirent pas. Mais un des Asclépiades, Nébrus, se leva et déclara qu'il était celui dont le dieu voulait parler. Son nom Nébros (*Faon*) et celui de son fils Chrysos (*Cor*) avaient donné lieu à l'énigme. Il prit donc avec les ambassadeurs la route du camp des amphictyons, commandé par Euryloque de Thessalie. Il arrêta bientôt l'épidémie qui y régnait, et en suscita une autre parmi les assiégés, en jetant des herbes malfaisantes dans la source qui leur fournissait de l'eau, ce qui produisit parmi eux une dyssenterie si cruelle, qu'ils furent contraints de se rendre.

Telle est l'histoire racontée par le faux Thessalus. Elle ne mériterait pas beaucoup de croyance par elle-même, puisque le discours entier est rempli de faits évidemment faux ; mais d'autres témoignages nous obligent d'y ajouter un plus grand poids qu'à toutes les notions contenues dans ce discours. D'abord Etienne de Byzance dit que Nébrus fut le plus célèbre de tous les Asclépiades, *ainsi que l'atteste la*

(1) *Hippocr. epist. p.* 938.

Pythonisse elle-même (1), allusion frappante à l'oracle dont il vient d'être question. En second lieu, Pausanias rapporte à peu près de la même manière l'expédition des amphictyons contre Cirrha, ajoutant que les assiégeans usèrent de ruse pour s'en rendre maîtres ; qu'ils jetèrent dans la source du Plissus, à l'embouchure duquel se trouvait la ville, de l'ellébore fourni par les habitans d'Anticyre, et qu'il en résulta une maladie épidémique parmi les assiégés (2). Il est également fait mention dans Eschine (3) de cette guerre, qu'il ne faut pas confondre avec la guerre sacrée du temps de Philippe et de Démosthènes. Le siége de Cirrha date de l'époque de Solon, qui lui-même y assista.

Si la vérité du récit du faux Thessalus n'est constatée qu'à l'égard des circonstances principales, il s'ensuit toujours que les prêtres de Delphes correspondaient avec ceux de Cos, et que, dans ce cas particulier, ils fondèrent leurs espérances sur l'habileté de Nébrus en médecine.

Les Asclépiades négligèrent tout-à-fait deux parties essentielles de l'art de guérir, la diététique et l'anatomie. Platon dit que la première ne fut pas cultivée avant Prodicus de Sélivrée (4), et Hippocrate confirme l'assertion du philosophe (5).

L'anatomie ne pouvait fleurir dans la Grèce, parce qu'on condamnait et regardait comme un crime digne d'une punition exemplaire toute conduite envers les cadavres, contraire aux préjugés populaires. Ces préjugés tiraient leur source de l'opinion répandue depuis fort long-temps que l'âme, dégagée

(1) *Stephan. Byz. voc.* Κῶς, *p.* 501.
(2) *Pausan. lib. X. c.* 37. *p.* 297.
(3) *Æschin. adv. Ctesiphont. p.* 499.
(4) *Politic.* I. *p.* 399.
(5) Voyez *Kurt Sprengel*, *Apologie des* etc., Apologie d'Hippocrate. P. II. p. 271. 272.

de son enveloppe matérielle, était obligée d'errer sur les rives du Styx jusqu'à ce que le cadavre eût été confié à la terre ou dévoré par les flammes (1). De là l'empressement avec lequel on donnait aux morts la sépulture nécessaire pour le repos de leur âme ; de là le devoir imposé à tous les voyageurs de couvrir de terre les cadavres qu'ils rencontraient ; de là le respect religieux que l'on portait aux tombeaux, et les punitions sévères infligées à ceux qui les profanaient; de là, enfin, l'usage d'implorer la clémence des dieux en faveur des âmes de ceux qui avaient péri dans les pays étrangers ou dans les flots de la mer, et auxquels on ne pouvait donner la sépulture. On faisait des sacrifices et des libations, on appelait à grands cris les morts par leurs noms, et on leur érigeait des monumens pour lesquels on avait souvent autant de respect que pour les tombeaux eux-mêmes.

A Athènes, on regardait une prompte sépulture des cadavres comme le plus sacré de tous les devoirs, et la transgression de cette loi était sévèrement punie (2).

L'attention des Grecs pour les corps des guerriers morts dans les combats allait si loin, que six généraux, qui avaient remporté une brillante victoire à Arginuse sur les Lacédémoniens, furent jugés à

(1) *Il. XXIII. v.* 71. Une tradition postérieure rapporte que les Spartiates disséquèrent Aristomènes le Messénien, leur ennemi mortel, afin de voir si tout était disposé chez lui comme chez les autres hommes, et qu'on lui trouva le cœur hérissé de poils. (*Plin. XI.* 38. — *Stephan. Byz. v.* Ἀνδανιά, *p.* 129); mais Pausanias dit que cet Aristomènes mourut de sa mort naturelle à Rhodes (*lib. IV. c.* 24. *p.* 541), et que les ossemens furent apportés à Messène (*Ib. c.* 32. *p.* 573).

(2) *Demosthen. in Macartat. p.* 1069. 1071. *ed. Reiske.* — D'après les lois d'Athènes, le démarque était obligé d'enterrer le jour même de leur mort ceux qui n'avaient point de parens; et, s'il y manquait, on le condamnait à une amende de mille drachmes au profit du trésor public. « Tous les morts étaient enterrés le lendemain de leur exposition pu- « blique, et avant le lever du soleil. » Ἐκφέρειν τὸν ἀποθανόντα τῇ ὑστεραίᾳ ᾗ ἂν προθῶνται, πρὶν ἥλιον ἐξέχειν.

mort pour n'avoir pas fait recueillir avec assez de soin les cadavres tombés à la mer (1). Du temps même de la guerre de Troye, les deux armées, à la prière de Priam, suspendirent les hostilités pendant tout le temps nécessaire pour brûler les cadavres (2). Après chaque bataille, le premier devoir du vainqueur était d'enterrer les corps des ennemis (3). La crainte d'une destinée semblable à celle des héros d'Arginuse empêcha Chabrias de poursuivre la victoire qu'il venait de remporter à Naxos sur les Spartiates, et il s'occupa de la sépulture des guerriers qui avaient succombé pendant l'action (4).

Il est hors de doute que les Grecs avaient sur l'ostéologie et la syndesmologie quelques notions suggérées par le traitement des luxations, des fractures et des autres maladies des os. Lorsque je tracerai l'histoire d'Hippocrate, j'examinerai plus amplement quelle était l'étendue de ces connaissances.

(1) *Xenoph. hist. græc. lib. I. p.* 448. 449.

(2) *Il. VII. v.* 375.

(3) C'est ce qui arriva, par exemple, après la bataille de Chéronée. — *Diodor. lib. XVI. c.* 86. *p.* 149.

(4) *Diod. lib. XV. c.* 35. *p.* 29.

CHAPITRE SIXIÈME.

Médecine des Romains jusqu'au temps de Caton le Censeur.

L'HISTOIRE des premiers temps de Rome nous prouve que l'état de la médecine, chez les peuples non civilisés, a été absolument le même dans tous les pays et à toutes les époques. Cette science, fille du luxe et de la dépravation des mœurs, trouva difficilement accès chez une nation dont tous les membres, depuis les chefs jusqu'aux derniers de l'état, étaient des guerriers endurcis aux fatigues, ou des cultivateurs grossiers. Pline atteste, dans un passage souvent cité, mais plus souvent encore mal interprété (1), que les Romains n'eurent point de médecins pendant six ans, quoique l'art médical ne leur fût pas absolument étranger.

Les seules branches des connaissances humaines qui fussent cultivées par eux, étaient l'histoire, l'éloquence et la législation, parce qu'elles prennent naissance d'elles-mêmes dans tout état policé. Tant que les Romains vécurent sous un gouvernement républicain, nous ne trouvons chez eux ni les arts, ni le savoir des Grecs. Ils n'inventèrent point de systèmes, mais adoptèrent ceux de leurs voisins, et s'en servirent pour diriger leurs actions. Ils imitèrent les Grecs dans la géographie, comme Strabon nous l'apprend, et nous devons croire qu'ils se compor-

(1) *Plin. lib. XXIX. c. 1. — « Ceu non millia gentium sine medicis « degant, nec tamen sine medicina, sicut populus romanus ultra sexcen- « tesimum annum, nec ipse in accipiendis artibus lentus. »*

rent de la même manière à l'égard des autres sciences. « Tout ce qu'ils savent, dit cet historien, ils le doi-« vent aux Grecs, sans y avoir ajouté la moindre « chose ; partout où il reste des lacunes, on ne « doit pas espérer de les leur voir remplir : toutes « leurs expressions techniques même sont d'origine « grecque (1). »

Nous retrouvons donc à Rome la mythologie et la médecine des Grecs, modifiées seulement d'après le caractère de la nation (2). Ce peuple grave et sérieux méprisait les fables grecques, souvent ridicules ; mais il se montra rigide observateur de toutes les pratiques religieuses, et poussa en général la superstition beaucoup plus loin qu'on ne le fit jamais dans la Grèce (3).

Les Etrusques ou Tyrrhéniens fournirent la base de la religion romaine ; mais ils peuvent être eux-mêmes considérés comme une colonie grecque. En effet, dans des temps extrêmement reculés, Evandre conduisit en Italie un grand nombre d'Arcadiens qui firent connaître quelques-uns des arts de la Grèce aux habitans grossiers de cette contrée (4). Ensuite Enée, avec les Troyens échappés à la ruine de leur patrie, vint s'établir dans le Latium, où il apporta les idées religieuses des Phrygiens, notamment le culte de Cybèle (5). Les Cabires phrygiens qui, avec la religion, avaient introduit dans la Grèce les arts les plus nécessaires, étaient aussi les dieux des Etrusques (6). Une ancienne inscription

(1) *Strabo, lib. III. p.* 257.
(2) *Dionys. Halicarn. lib. VIII. p.* 478. (*ed. Sylburg. in-fol. Lips.* 1691.)
(3) *Id. lib. II. p.* 91.
(4) *Id. lib. I. c.* 24. 26. *lib. II. p.* 77. — *Pausan. lib. VIII. c.* 43. *p.* 485.
(5) *Id. lib. I. p.* 36.
(6) *Serv. ad Æn. II.* 325. — *Antichità* etc., c'est-à-dire, Antiquités d'Herculanum, tom. VI. p. 87. 88. — Comparez, Montfaucon, Antiquité expliquée, supplément, tom. I. pl. LXXIII. p. 197.

trouvée à Bénévent (1), atteste qu'ils furent également révérés à Rome comme inventeurs des arts ; et Denys d'Halicarnasse assurait que leurs mystères ressemblaient parfaitement aux usages religieux des Romains (2), qui s'estimèrent fort heureux lorsque, dans la seconde guerre punique, ils purent apporter chez eux la pierre qu'on supposait représenter la mère des dieux (3). Pour conserver le culte oriental de la déesse dans toute sa pureté, il fallait que ses prêtres fussent nés en Phrygie (4).

J'ai déjà dit, dans la section quatrième, que Machaon fut adoré de fort bonne heure par les Dauniens, peuple de la basse Italie, et que les malades allaient se coucher dans ses temples pour y recueillir les oracles qui devaient leur rendre la santé. Les sujets du roi Latinus consultaient de la même manière les oracles du dieu Faune (5).

At Rex, sollicitus monstris, oracula Fauni
Fatidici genitoris adit, lucosque sub altâ
Consulit Albuneâ, nemorum quæ maxima sacro
Fonte sonat, sævamque exhalat opaca mephitim.
Hinc Italæ gentes, omnisque Œnotria tellus,
In dubiis responsa petunt : hùc dona sacerdos
Cùm tulit, et cæsarum ovium sub nocte silenti
Pellibus incubuit stratis, somnosque petivit,
Multa modis simulacra videt volitantia miris,
Et varias audit voces, fruiturque Deorum
Colloquio, atque imis Acheronta affatur Avernis.

Pendant la guerre qui éclata entre les Rutules et les Troyens, on ne vit d'autre médecin qu'Umbron, prêtre de la nation des Marrubes,

Vipereo generi et graviter spirantibus hydris
Spargere qui somnos cantuque manuque solebat,
Mulcebatque iras, et morsus arte levabat. (6).

(1) *Reines. Syntagm. inscript. antiq. p.* 172.
(2) *Lib. II. p.* 130.
(3) *Liv. lib. XXIX. c.* 11.
(4) *Dionys. Halicarn. lib. II. p.* 91.
(5) *Æn. VII.* 85.
(6) *Ib. VII.* 752.

Il guérissait les plaies au moyen d'herbes cueillies sur la montagne des Marses ; mais,

> .... *non Dardaniæ medicari cuspidis ictum*
> *Evaluit; neque eum juvêre in vulnera cantus*
> *Somniferi, et Marsis quæsitæ in montibus herbæ* (1).

Enfin, lorsqu'Enée lui-même vint à être blessé, Iapis, fils de Jasus, et le plus cher des favoris de Phœbus, entreprit de le guérir ; mais,

> *Pæonium in morem senior succinctus amictu,*
> *Multa manu medicâ Phœbique potentibus herbis*
> *Nequicquam trepidat, nequicquam spicula dextrâ*
> *Sollicitat, prensatque tenaci forcipe ferrum.*
> *Nulla viam fortuna regit, nihil auctor Apollo*
> *Subvenit* (2).

Dans la suite, les Romains reconnurent toujours les Etrusques pour leurs maîtres dans les sciences divines, et dans l'art de guérir les maladies par des chants magiques (3). Comme ce dernier peuple excellait surtout dans l'interprétation des prodiges (4), on choisissait tous les ans douze jeunes Romains, des familles les plus distinguées, pour aller apprendre dans l'Etrurie l'art divinatoire (5). Dès le règne de Romulus, on tirait déjà des augures du vol des oiseaux (6) ; mais Numa Pompilius fonda un collége particulier d'Augures (7) qui adoraient Esculape et Bacchus (8), et jouissaient d'une si grande considération, qu'on ne pouvait jamais les priver de leur charge, même pour cause de crimes (9). Les aruspices, ou ministres chargés de lire l'avenir dans les entrailles des

(1) *Æn. VII.* 756.
(2) *Ibid. XII.* 401.
(3) *Dionys. Halicarn. lib. I. p.* 24.
(4) *Liv. lib. I. c.* 56. — *Cicer. de divinit. lib. I. c.* 41.
(5) *Liv. lib. IX. c.* 36. — *Cicer. l. c. et de leg. lib. II. c.* 8.
(6) *Dionys. Halicarn. lib. II. p.* 30.
(7) *Id. lib. II. p.* 124. — *Liv. lib. IV. c.* 4.
(8) *Cicer. de legib. lib. II. c.* 8.
(9) *Plutarch. Vit. Marcell. p.* 300.

victimes, vinrent aussi de l'Etrurie à Rome (1), où, conjointement avec les Augures, ils exerçaient la médecine, dès les temps les plus reculés (2). Il est probable que ce furent eux qu'Amulius envoya près de Rhéa Sylvia, lorsqu'elle devint enceinte, pour examiner sa mystérieuse maladie (3).

Une des coutumes les plus anciennes à Rome pour détourner les épidémies et pour apaiser le courroux du ciel, consistait à interroger les livres que la sibylle de Cumes avait cédés au roi Tarquin (4). On révérait plusieurs de ces sibylles en différens endroits de la Grèce; et Énée en trouva, près de Cumes, une qui lui servit de guide lors de sa descente aux enfers (5). Les livres sibyllins contenaient, en termes très-énigmatiques, des révélations sur l'avenir, et des instructions sur les cérémonies religieuses : c'est pourquoi on les ouvrait dès qu'il paraissait un prodige, ou qu'il se manifestait quelque maladie parmi le peuple. Tullus Hostilius y eut recours à l'occasion d'une peste qui contraignit les Romains d'adresser aux dieux des prières extraordinaires (6). La garde de ces livres était confiée à deux magistrats appelés *duumviri*, qui n'avaient d'autre fonction que de les consulter (7), et d'indiquer les moyens qu'il fallait mettre en usage pour apaiser la colère des dieux (8). Dans la suite, on désigna dix patriciens

(1) *Dionys. Halicarn. lib. I. p.* 21. *lib. II. p.* 93. — *Cicer. de divin. lib. II. c.* 23. — *Fest. lib. XVIII. p.* 557. — Ce dernier auteur cite Tages comme l'inventeur de l'art des aruspices.

(2) Montfaucon, Antiq. expliq. supplément, tom. II. pl. XXXII. p. 118. — *Reines. Syntagm. inscript. p.* 360. 361.

(3) *Dionys. Halicarn. lib. I. p.* 63.

(4) *Plin. lib. XIII. c.* 13.

(5) *Æn. VI.*

(6) *Liv. lib. I. c.* 31.

(7) *Dionys. Halicarn. lib. IV. p.* 259. — *Liv. lib. IV. c.* 25.

(8) *Liv. lib. V. c.* 13.

pour être les conservateurs de ces livres, que l'on conservait dans le capitole (1).

Quoiqu'on eût beaucoup de confiance dans les sentences qu'ils contenaient, cependant les oracles de la Grèce jouissaient à Rome d'une réputation encore plus grande, et les interprètes *librorum fatalium* y renvoyaient dans les cas embarrassans, comme à des juges plus éclairés, auxquels ils se croyaient en quelque sorte subordonnés. Ainsi, même sous le règne de Tarquin-le-Superbe, Brutus, depuis consul de la république, fut envoyé à Delphes pour y consulter l'oracle sur les prodiges qui avaient répandu la terreur dans Rome (2). Quatre cent soixante et un ans avant l'ère vulgaire, on érigea dans cette ville un temple à Apollon, dieu de la médecine, afin d'obtenir sa protection contre une épidémie qui moissonnait le peuple (3). Les Romains adoraient plus généralement et de meilleure foi cet Apollon que les Grecs, et Ovide le fait parler en ces termes, dans ses Métamorphoses (4) :

Inventum medicina meum est ; opiferque per orbem
Dicor : et herbarum subjecta potentia nobis.

Le culte de cette divinité était confié aux vestales, qui l'invoquaient en criant : *Apollo medice! Apollo Pœan* (5) ! Quelques monumens antiques représentent encore ces prêtresses étant à la fois celles de Vesta et du dieu de la médecine (6). On y voit même Apollon avec les attributs d'Esculape, c'est-à-dire, avec un bâton noueux entouré d'un serpent (7).

(1) *Liv. lib. VII. c.* 27. *lib. XXI. c.* 62. *lib. XXII. c.* 1. 9. — *Cicer. de divin. lib.* 1. *c.* 43.
(2) *Liv. lib. I. c.* 56. — *Dionys. Halicarn. lib. IV. p.* 264.
(3) *Liv. lib. IV. c.* 25.
(4) *Ovid. Metamorph. lib. I.*
(5) *Macrob. Saturn. lib.* 1. *c.* 17. *p.* 191.
(6) Montfaucon, Antiquité expliq. suppl. tom. II. pl. XXVII. p. 90.
(7) *Id. ibid.* tom. I. pl. XXXI. n. 4. p. 83. — *Eckhel. v. VII. p.* 212.

L'Esculape des Grecs était généralement aussi adoré à Rome. Toutes les cérémonies religieuses et toutes les supercheries mystérieuses que les Asclépiades pratiquaient en son honneur à Epidaure et en d'autres endroits, furent adoptées par les habitans de cette ville, dès qu'ils eurent élevé un temple à Apollon médecin. Une épidémie des plus désastreuses s'étant manifestée parmi eux, on eut recours aux livres sibyllins, qui ordonnèrent d'envoyer à Epidaure pour y consulter Esculape. Les ambassadeurs ne partirent cependant que l'année suivante, et ce fut Q. Ogulnius qu'on chargea de cette mission. Après qu'il eut exposé sa demande, au lieu de la réponse qu'ils s'attendaient à entendre, les Romains virent, à leur grand étonnement, un serpent sortir du temple, s'acheminer vers le rivage, sauter dans le vaisseau, et s'établir tranquillement dans la chambre d'Ogulnius. Quelques Asclépiades le suivirent aussitôt afin d'enseigner aux Romains le culte de ce nouveau dieu. Pendant la traversée, on s'arrêta près d'Antium, où le serpent alla visiter le temple d'Esculape : il revint après trois jours au vaisseau, et se laissa conduire à Rome. On avait à peine jeté l'ancre à l'embouchure du Tibre, qu'il sauta dans une île du fleuve, et s'y roula sur lui-même, indiquant par-là que le dieu voulait être révéré dans cet endroit. On y bâtit effectivement un temple où les Asclépiades pratiquèrent leur art de la même manière qu'à Epidaure (1). Cette histoire se trouve représentée sur les médailles (2). Les Romains, depuis lors, eurent toujours une vénération particulière pour Epidaure, parce que c'était à cette ville qu'ils devaient le culte du plus bienfaisant de tous les dieux (3).

(1) *Valer. Maxim. lib. I. c.* 8. §. 2. *p.* 33. — *Plin. lib. XXIX. c.* I.
(2) Montfaucon, Antiquité expliq. suppl. tom. I. pl. LXVIII. n. I. p. 175. — *Spanhem. lib. I. p.* 217.
(3) *Plaut. Curcul. act. I. scen. I. act. II. scen. II.*

L'île du Tibre fut long-temps le siége principal du serpent sacré et de la liturgie médicale : on y entretenait aussi des chiens consacrés à Esculape (1). Sous le règne même des empereurs, les maîtres peu compatissans y envoyaient leurs esclaves malades, ce qui détermina Claude à rendre une loi portant que tout esclave qui y recouvrerait la santé serait aussitôt mis en liberté (2).

Les Romains établissaient une grande différence entre l'Esculape d'Epidaure et les autres divinités du même nom que les Grecs ou les Egyptiens adoraient originairement sous divers attributs, mais qu'on appelait aussi Esculapes à Rome, parce qu'elles s'étaient rendues célèbres par quelques faits relatifs à la médecine (3). Le Sérapis des Egyptiens occupait le premier rang parmi ces dieux étrangers. On le voit encore aujourd'hui sur un monument antique, représenté, à la manière d'Esculape, avec un serpent autour du corps et une auréole sur la tête (4). On a trouvé aussi une belle médaille votive sur laquelle se remarque un trépied mystique avec tous les attributs du culte que l'on rendait à l'Esculape grec. En effet, le vase que supporte le trépied est soutenu par trois têtes de belier, et autour du trépied lui-même s'entortille un serpent qui élève la tête au-dessus du vase comme pour dévorer ce qu'il contient. Au bas sont les coqs d'Esculape mangeant l'orge sacrée (5). Nous possédons en outre une inscription

(1) *Fest. lib. IX. p.* 188.

(2) *Sueton. Claud. c.* 25. — *Dio Cassius, lib.* LX. *c.* 29. *p.* 967. (*ed. Reimar.*) — Comparez, *Boettiger*, *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur les jongleries médicales par les serpens, dans *Kurt Sprengel*, *Beytræge* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine. cah. 2. p. 166.

(3) *Cicer. de nat. deor. lib. III. c.* 22. Cet écrivain nous prouve combien les idées des Romains sur l'Esculape grec étaient fausses.

(4) Montfaucon, Antiquité expliq. suppl. tom. II. pl. XLII. p. 150. — *Reines. p.* 163.

(5) Montfaucon, l. c. pl. XII. p. 56.

votive en l'honneur de Sérapis et d'Isis, que Saurona déposa dans leur temple, en action de grâces de la guérison de son fils (1).

Les Romains regardaient encore Sylvain comme une divinité médicale, et lui consacraient des offrandes votives (2).

Peu de temps après l'introduction du culte d'Esculape à Rome, Junius Bubalcus érigea aussi le premier un temple à la déesse Hygée des Grecs (3), que les Romains adorèrent ensuite sous le nom de *Dea Salus*. Les monumens nous représentent cette divinité, accompagnée ordinairement d'Esculape, quelquefois aussi seule, couronnée de laurier, et tenant à la main une branche de cet arbre (4); mais nous la trouvons bien plus souvent avec la coupe des sacrifices et avec le serpent : elle est figurée une fois ayant un sphynx à ses pieds (5).

L'Isis égyptienne fut introduite à Rome dans le même temps que Sérapis, et révérée aussi comme une divinité médicale. On lui éleva dans le champ de Mars un temple qui fut détruit cinquante ans avant la naissance de Jésus-Christ, parce que les Romains portaient dans l'origine peu de respect aux dieux de l'Egypte (6), et que le culte des barbares fut défendu plusieurs fois chez eux (7). Mais les fêtes d'Isis, *Isiaca sacra*, furent rétablies pendant le triumvirat d'Auguste (8). On voit sur les monu-

(1) *Reines*. p. 167. Comparez, *Eckhel*. v. VII. p. 213. — Montfaucon, t. *II*. p. 11. *pl*. *CXXII*.

(2) *Reines*. p. 142.

(3) *Liv*. *lib*. *IX*. c. 43.

(4) *Antichità* etc., c'est-à-dire, Antiquités d'Herculanum, tom. V. p. 271.

(5) Montfaucon, suppl. tom. I. pl. LXVIII. n. 10. p. 180. — Un bas-relief, découvert à Frascati, représente un sacrifice auquel assistent Esculape et la déesse *Salus*. — Voyez Montfaucon, suppl. tom. II. pl. XXIII.

(6) *Dio Cass*. *lib*. *XL*. c. 47. p. 252.

(7) *Liv*. *lib*. *IV*. c. 30. *lib*. *XXV*. c. 1.

(8) *Dio Cass*. *lib*. *XLVII*. c. 15. p. 501.

mens cette divinité entourée d'un serpent (1) : on trouve encore des peintures de mains votives qui lui étaient consacrées (2), et des inscriptions attestant des cures opérées par son intervention (3).

Les Romains donnaient à l'Ilithye des Grecs le nom de Lucine : ils la confondaient avec Diane et avec Junon, qu'ils appelaient aussi *Sispita* ou *Sospita.* On implore, dit Ciceron, l'assistance de Lucine dans les accouchemens, parce que la lune exerce une grande influence sur la grossesse et sur la délivrance des femmes (4). Ce fut à peu près quatre cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, que les Romains lui élevèrent pour la première fois un temple dans un bois sacré (*lucus*), d'où elle tira le nom de Lucine. Pline parle d'un lotos (*diospyros lotus*) placé dans la cour du temple, et qui était de même âge que cet édifice (5). Varron dérive le nom de Junon-Lucine de *juvando* et *lucendo*, et rapporte que les femmes étaient dans l'usage de lui consacrer leurs paupières (6). Suivant le témoignage de Cicéron, elle s'appelait aussi *Dea Natio, à nascendo* (7). Cependant on la trouve toujours chez les poëtes et dans les inscriptions sous le nom de *Juno Lucina* (8). Elle portait encore ceux de *Sispita* et de *Sospita*, sous lesquels on l'adorait dans le bois sacré voisin de Lanuvium. Les oracles qu'elle y rendait par la bouche des serpens, jouissaient à Rome d'une si grande renommée, qu'ils détermi-

(1) Montfaucon, suppl. tom. II. pl. XLIII. p. 153.

(2) *Antichità* etc., c'est-à-dire, Antiquités d'Herculanum, tom. V. pl. XII. Montfaucon, tom. II. P. I. pl. XCIX.

(3) *Reines. p.* 167. 168.

(4) *Cicer. de nat. deor. II.* 27. — *Plutarch. quæst. rom. p.* 264.

(5) *Plin. XVI.* 44.

(6) *Varro, de ling. lat. lib. IV. col.* 13. *ed. Gothofred. in-*4°. *Colon. Allobr.* 1622.

(7) *Cic. de nat. deor. III.* 18.

(8) *Horat. carm. sæcul. v.* 13. — *Ovid. Fast. lib. II. v.* 447. — *Catull. carm.* 32. — *Tibull. lib. I. el.* 3. *Reines. p.* 57.

nèrent les habitans de cette capitale à accorder le droit de bourgeoisie à ceux de Lanuvium (1). Dans les inscriptions, l'épithète de *Sospita* est donnée, tantôt à Junon, et tantôt à Diane (2).

Pallas ou Minerve doit encore être mise au nombre des divinités grecques que les Romains adoraient comme protectrices de la médecine. Cette déesse possédait, aussi-bien que son frère Apollon, l'art de prophétiser (3), et on l'adorait à Rome sous les noms de *Minerva fatidica* (4) et *medica* (5).

Enfin les Romains révéraient aussi Hercule (6) et Mercure (7), dieux protecteurs de l'art de guérir.

Outre ces idoles empruntées des Grecs, ils avaient encore des dieux qui leur étaient propres, et auxquels ils attribuaient un grand pouvoir en médecine.

Des témoins irrécusables nous apprennent en effet que la déesse *Febris* avait un temple et des autels sur le mont Palatin (8). Cicéron dit que la crainte des funestes effets de la fièvre fut la première cause des honneurs qu'on lui rendit (9); et les Romains avaient d'autant plus à redouter les désastres causés par cette cruelle maladie, que les exhalaisons empestées des marais Pontins donnaient lieu à des épidémies effrayantes (10). Valérius Maximus parle de deux autres temples de la déesse *Febris*, situés, l'un

(1) *Liv. lib. VIII. c.* 14. — *Boettiger*, dans *Sprengel's Beytræge* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, cah. 2. 178.

(2) *Reines. p.* 240. 241. 383.

(3) *Stephan. Byz. voc.* Θρίαι, *p.* 401.

(4) *Reines. p.* 165.

(5) *Gruter, p.* 1067. *n°.* 3. — *Antichità* etc. Antiquités d'Herculanum, vol. VI. p. 71. — Montfaucon, tom. II. P. I. pl. VIII. p. 52.

(6) *Liv. lib. V. c.* 13. — *Muratori, LXII.* 9. *LXV.* 5.

(7) *Liv. l. c.*

(8) *Plin. lib. II. c.* 7. — *Ælian. var. hist. lib. XII. c.* 11. *p.* 566. — *Augustin. de civitat. Dei. lib. III. c.* 28. *p.* 349. *ed. Cogn. in-4°. Francof.* 1661.

(9) *Cicer. de nat. deor. III.* 25.

(10) *Lancisi, de noxiis paludum effluviis. in-4°. Colon. Allobr.* 1718.

près du tombeau de Marius, l'autre dans le *Vico longo*: il nous apprend que ces temples renfermaient une foule de médicamens, et qu'on était obligé d'y porter les malades, qui y recouvraient la santé plutôt par l'effet du régime sévère auquel on les soumettait, que par l'action des remèdes qu'on leur administrait (1). Nous possédons encore une table votive dans laquelle on prodigue à cette déesse les épithètes les plus fastueuses (2).

Il paraît que les personnes dont les forces avaient été épuisées par de longues maladies, invoquaient aussi une autre divinité connue sous le nom de *Fessonia* (3).

Les déesses *Prosa* et *Postverta* étaient regardées comme les aides de Lucine. On leur adressait des vœux pour obtenir que l'enfant se présentât dans une situation favorable au moment de l'accouchement; et elles tiraient leurs noms de la position qu'affecte la tête du fœtus, située tantôt en avant et tantôt en arrière (4). La déesse *Ossipaga* présidait à la consolidation des os (5), et la déesse *Carna* au développement des parties molles. Brutus, le premier consul de la république, avait consacré un temple à cette dernière, à laquelle on portait en offrandes de la bouillie de haricots et du lard, qui sont des alimens très-nourrissans. On célébrait sa fête au mois de juin (6). On offrait aussi à *Medi-*

(1) *Valer. Max. lib. II. c.* 5. *p.* 55.

(2) Tomasini, dans *Græv. Thesaur. roman. antiquit. vol. XII. p.* 867.

Febri. divæ. Febri.
Sanctæ. Febri. magnæ.
Camilla. Amata. pro.
Filio. male. affecto. p.

(3) *Augustin. de civit. Dei. lib. IV. c. 21. p.* 447.

(4) *Gell. noct. attic. lib. XVI.* Ce sont évidemment les puissances jumelles de l'enfantement. (*Ovid. Metam.* XL. 16.) — Comparez, l'Ilithye de Boettiger, p. 30.

(5) *Arnob. contra gentes, lib. IV. p.* 85.

(6) *Macrob. Saturn. lib. I. c.* 12. *p.* 173.

trina du vin nouveau et du vin vieux, qu'on croyait très-propres à rétablir la santé (1).

Il est à présumer que les mêmes raisons qui avaient déterminé les habitans de Rome à ériger un temple en l'honneur de la déesse *Febris*, engagèrent aussi les habitans de Crémone à en élever un consacré à *Mephitis* (2).

Telles sont les divinités médicales des anciens Romains. Elles furent adorées par eux avec les mêmes cérémonies que dans la Grèce. Cependant ce peuple avait quelques pratiques particulières dont le but était d'arrêter les ravages des épidémies.

D'abord on ordonnait, dans ces temps de calamité publique, des cérémonies appelées *Lectisternes*. C'étaient des repas magnifiques donnés à toutes les idoles, auxquelles on offrait dans les rues les mets les plus délicats, festins dont quelques médailles nous présentent le tableau (3). Le premier lectisterne fut célébré à l'occasion d'une effroyable peste qui éclata environ quatre cents ans avant l'ère chrétienne (4). Il y en eut d'autres par la suite dans des conjonctures semblables (5). Mais, une fois, les dieux n'ayant pas paru faire grand cas de ces honneurs extraordinaires, et l'épidémie n'en continuant pas moins ses ravages, le peuple impatient eut recours aux jeux scéniques des Etrusques, qui parvinrent enfin à apaiser le courroux du ciel (6).

Outre les *lectisternes*, les processions solennelles (*ambarvalia sacra*), les *lustrations*, les *supplications* et les *postulations* (7), il existait encore, chez

(1) *Varro, lib. V. col.* 34. — *Fest. lib. XI. p.* 234.
(2) *Tacit. histor. lib. III. c.* 33.
(3) *Eckhel, vol. V. p.* 176.
(4) *Liv. lib. V. c.* 13.
(5) *Liv. lib. VII. c.* 2. *lib. XXI. c.* 62.
(6) *Liv. lib. VI. c.* 2.
(7) *Maternus de Cilano*, *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité des antiquités romaines, P. II. p. 282.

les Romains, une cérémonie singulière à laquelle ils attachaient la plus grande importance, et qui consistait à enfoncer un clou dans la muraille droite du temple de Jupiter Capitolin. Cette cérémonie, la plus solennelle de toutes, ne pouvait être accomplie que par un dictateur; et on était persuadé que la fixation du clou mettait aussitôt fin à la maladie épidémique (1).

Plus les relations des Romains avec les Grecs devinrent multipliées, et plus le luxe fit des progrès chez le premier de ces peuples, plus aussi on vit de médecins s'établir dans la capitale du monde. Les médecins grecs, qui s'y fixèrent d'abord, étaient tous des entrepreneurs de bains, si on en excepte toutefois un petit nombre de philosophes qui cherchèrent à perfectionner la théorie de l'art de guérir, en y introduisant la méthode dialectique (2). La plupart de ces aventuriers étaient des esclaves que leurs maîtres, incapables dans l'origine d'apprécier les avantages des sciences (3), et ensuite énervés par le luxe des Grecs, vendaient souvent (4), ou affranchissaient, après leur avoir fait des dons considérables, quand ils en avaient reçu de grands services (5). Ces affranchis établissaient des boutiques,

(1) *Liv. lib. VII. c.* 3. *lib. VIII. c.* 18.

(2) Les Romains considéraient comme médecins tous ceux qui, parmi les Grecs, savaient seulement saigner, arracher les dents, ou couper les cors. On en peut voir la preuve dans Galien (*de Optima secta. p.* 27), Brisson (*de verbor. significat. lib. XI. p.* 210), et Cicéron (*orat. in Pison. c.* 34).

(3) D'après l'antique organisation de la république romaine, il n'y avait que deux états chez ce peuple, savoir, ceux de guerrier et d'agriculteur. Toutes les autres professions étaient abandonnées aux esclaves ou aux étrangers. (*Dionys. Halicarn. lib. II. p.* 98).

(4) *Cod. Justinian. l. VI. tit. XLIII. comment. de legat. l.* 3. *lib VII. tit. VII. de communi serv. manum.* Les eunuques étaient plus considérés que les esclaves. — *Varro, de re rustica. lib. I. c.* 16. *p.* 163. *ed. Schneider.* « *Itaque in hoc genus coloni potius anniversarios habent vici- » nos, quibus imperent, medicos, fullones, fabros.* »

(5) Jules César accorda le droit de bourgeoisie à ces médecins romains. (*Suet. vit. Cæsar. c.* 42). Auguste accorda des priviléges encore plus

que les Romains appelaient *medicinas* (1), dans lesquelles ils débitaient des médicamens, et exerçaient leurs talens, moyennant une certaine rétribution. Mais d'autres médecins, venus à Rome dans des circonstances plus favorables, y jouirent des avantages et des priviléges qu'un art aussi noble que la médecine est en droit d'exiger chez toutes les nations policées (2). Il paraît même que les sages-femmes, auxquelles Pline attribue les prérogatives de la noblesse (3), et dont l'une portait le titre de *Jatromœa, regionis suœ prima* (4), étaient originaires de la Grèce. Lorsque les Romains expulsèrent les Grecs de l'Italie, la loi qui les bannissait tous excepta nominativement ceux qui exerçaient la médecine (5).

Archagathus, du Péloponèse, et fils de Lysanias, est le premier Grec que l'histoire nous apprenne être venu à Rome pour y pratiquer l'art de guérir. Il s'y rendit, deux cent dix-neuf ans avant Jésus-Christ, sous le consulat de L. Æmilius Paulus et de

considérables à son affranchi Musa. (*Dio Cass. hist. rom. lib. LIII. c.* 31. *p.* 725. *vol. I. ed. Reimar. in-fol. Hamb.* 1750.) Avant César, nous ne trouvons pas d'exemples de médecins qui aient exigé de salaire (*C. F. Walch et Hasentien, de privilegio medicorum creditorum in concursu, in-4°. Jenæ,* 1774. §. *IV. p.* 13).

(1) *Plaut. Epidic. act. II. scen.* 2. *v.* 14. *Amphitr. act. IV. scen.* 1. *v.* 5. *Menæchm. act. V.* 4. 5. 7.

(2) La loi d'Aquilée qui ne concernait que les citoyens domiciliés, détermine l'ordre des procédures relatives aux plaintes dressées contre les médecins, ce qui prouve que ces derniers étaient au moins libres (*Institut. IV. tit.* 3. §. 6. 7). — Comparez, Sénèque (*de benefic. lib. VI. c.* 15), Plutarque (*de sanit. tuenda, p.* 122), Cicéron (*de offic. lib. I. c.* 42), Quintilien (*declamat.* 268. *p.* 506. *ed. Burmann.*), Sénèque (*ep.* 95. *p.* 361), et surtout Lucien (*abdicat. p.* 724), où l'on trouve des preuves convaincantes que la médecine était rangée par les Romains au nombre des arts libres, et que les médecins jouissaient d'une grande considération parmi eux. Ils appelaient *Asclépiades* presque tous ceux de la Grèce (*Reines. p.* 609).

(3) *Plin. XXVIII. c.* 6.

(4) *Reines. p.* 637.

(5) *Plin. XXIX. c.* 1. — *Drelincourt. Apologia medica contra calumniam, medicos* 600 *annos Romæ exulasse.* (*Opp. T. II. p.* 408).

M. Livius. Le sénat lui accorda le droit de bourgeoisie, et lui acheta une boutique dans un faubourg. Mais bientôt il traita ses malades d'une manière si barbare, qu'on lui donna le surnom de *bourreau*, et que tous les habitans refusèrent ses soins (1).

Plusieurs personnages célèbres parmi les Romains détestaient, à cause de leur avidité, les Grecs, qui, en effet, regardaient l'Italie comme un pays dans lequel il suffisait de venir passer quelque temps pour s'y enrichir. M. Porcius Caton, le censeur, se distingua surtout par l'aversion qu'il avait pour cette nation. Scipion l'Africain, au contraire, l'aimait et la protégeait. Cette raison détermina son rival, Caton, à inspirer à son fils une haine implacable contre les médecins grecs (2). L'austère censeur possédait aussi un ancien livre de formules qu'il suivait religieusement, et qui contrastait d'une manière frappante avec les idées des Grecs (3). Au reste, il n'est pas vrai qu'il ait chassé de Rome les médecins de cette nation, et Schulz a très-bien réfuté cette erreur (4). Caton exerçait lui-même la médecine, à sa manière, et en se conformant aux préceptes renfermés dans son livre. On peut se faire une idée des principes sur lesquels reposait toute sa science, quand on se rappelle qu'à l'instar de Pythagore, il regardait le chou comme un remède universel (5), qu'il défendait expressément

(1) *Plin. l. c.*

(2) *Excerpt. ex. Caton. origin. p.* 131. — *Cato, de re rusticâ, ed. Meurs. in*-8°. *Lugd. Bat.* 1598. — *Plin. l. c.* — *Plutarch. vit. Catonis, p.* 340. 342. 350.

(3) *Plin. l. c.*

(4) *Hist. med. p.* 432. *seq.* Carnéades et d'autres philosophes grecs étant venus à Rome, c'est contre eux que l'on sévit avec tant de rigueur (*Plutarch. vit. Cat. p.* 349.) Du reste, Caton aimait les historiens grecs, surtout Thucydide, et avait pris les leçons d'un philosophe pythagoricien (*ib. p.* 337. 347.)

(5) *Cato, de re rusticâ, c.* 156. *p.* 103. *ed. Schneider.* — Comparez *Plin. lib. XX. c.* 9.

aux femmes de rien donner aux bestiaux malades (1), qu'il réglait, d'après le nombre ternaire, les médicamens qui devaient entrer dans la composition d'une médecine pour les vaches, qu'il faisait dresser ces animaux sur les pieds de derrière pour leur administrer les médicamens (2), et qu'enfin il prétendait guérir les luxations, à la manière des Etrusques et des Pythagoriciens, par des expressions barbares et des chants magiques (3).

CHAPITRE SEPTIÈME.

Médecine des Chinois et des Japonais.

DES recherches exactes sur la civilisation des habitans de la Chine nous apprennent ce que le perfectionnement des institutions sociales peut opérer chez une nation d'origine mongole, dont le physique seul semble déjà indiquer la fausse direction que les idées ont prise chez elle. Depuis des milliers de siècles, ce peuple d'esclaves est resté au même point, et lors même qu'il a adopté quelques-unes des découvertes faites par ses voisins, ce surcroît de connaissances n'a jamais pu opérer chez lui une révolution générale et salutaire. Confucius même n'est pas parvenu à le rendre meilleur et plus sage, parce qu'il ne s'occupa que

(1) *Cat. ib. c.* 83. *p.* 69.
(2) *Ib. c.* 70. *p.* 64.
(3) *Ib. c.* 160. *p.* 112. « *Luxum si quod est, hac cantione sanum fiet.* « *Harundinem prende ...... incipe cantare in malo*, S. F. motas vaeta « daries dardaries astatutaries : *dic una paries, usque dum coeant.....* « *Vel hoc modo :* huat hanat huat ista pista sista, domiabo damnaustra « et luxato. *Vel hoc modo :* huat haut haut ista sis tar sis ardanuabon « dunnaustra. » S. F. signifient, *sanitas fracto* (*Aus. Popmæ annot. in Catonem*, *p.* 163). Comparez, *Plin. XVII.* 47.

de quelques objets isolés, et n'eut aucune influence sur l'ensemble des mœurs chinoises.

Des obstacles insurmontables s'opposent à ce que le Chinois atteigne jamais le degré de civilisation auquel l'Européen arrive avec tant de facilité. Le premier réside dans son organisation, soit naturelle, soit acquise par l'éducation ; le second, dans le despotisme affreux qui pèse sur sa tête (1) ; le troisième, dans la sotte vanité qui le porte à croire que la Chine est la patrie de la sagesse et des sciences ; le quatrième, enfin, dans la nature même des études, puisque le plus instruit sait à peine lire et écrire, quand il a atteint le terme de sa carrière. Je pourrais m'étendre bien davantage sur cet objet ; mais je préfère m'en rapporter au témoignage des voyageurs dont la véracité et l'impartialité sont le mieux reconnues. Du Halde lui-même, quoique panégyriste outré de l'habileté des Chinois, les accuse avec raison de pousser la superstition jusqu'à l'aveuglement, et d'être d'une ignorance absolue dans toutes les branches de l'histoire naturelle (2). Les Chinois, dit un autre juge non moins respectable, n'ont ni esprit inventif, ni goût pour les beaux arts, ni génie dans les travaux de l'esprit (3). On trouve dans leurs *Kings*

(1) Sonnerat, Voyage aux Indes orientales et en Chine, T. IV. — Parmi les noms que l'on donne à l'empereur de la Chine, il en est un parfaitement identique avec celui qui désigne Dieu. Ce peuple regarde les parties du globe situées hors de son territoire comme si peu importantes, qu'il donne en toute conviction le titre de maître du monde à son souverain. (*Staunton's authentic.* etc., c'est-à-dire, Relation authentique de l'ambassade en Chine, vol. II. p. 128. 129. in-4°. Londres, 1792). Comparez ce que Staunton dit de la police de la Chine, la plus sévère qui existe sur la terre (*p.* 156. 157), et du despotisme des mandarins (*p.* 299).

(2) Description de la Chine, T. III. p. 46. in-4°. La Haye, 1736. — Staunton, vol. II. p. 102.

(3) Ghirardini, Relation du voyage fait à la Chine sur le vaisseau l'Amphitrite. in-8°. Paris, 1700. p. 112. — Staunton émet la même opinion à l'égard de la peinture des Chinois (p. 243) : ils copient fidèlement les objets de la nature, mais ils n'ont pas le moindre goût pour les beaux arts, p. 309).

tant vantés, et surtout dans le *Chou-King* (1), une foule de passages qui choquent le bon sens le plus ordinaire. Leur *Y-King* est un tissu d'emblêmes et d'allégories, souvent aussi absurdes et inintelligibles que le *Kua* de *Fo-hi*, dont ce livre n'est que le commentaire (2). Les deux jésuites chinois, *Ko* et *Amiot*, disent eux-mêmes qu'il existe peu de nations sur la civilisation desquelles les Européens aient des renseignemens aussi inexacts que sur celle des Chinois (3); et Staunton, le dernier voyageur qui ait parcouru leur pays, assure qu'ils possèdent à peine les premiers élémens de l'arithmétique, de sorte qu'ils sont incapables d'établir le moindre calcul mathématique (4).

Le tableau avantageux qu'on nous a tracé de la sagesse et de la science des Chinois, est une ruse des jésuites pour relever, aux yeux des Européens, les avantages du gouvernement théocratique, et pour échapper au reproche d'avoir fait faire si peu de progrès en Chine au christianisme (5).

Il est d'autant plus impossible de révoquer en doute l'extrême antiquité de la civilisation chinoise, qu'on croit que cette nation mongole possédait déjà depuis plusieurs milliers de siècles une certaine habileté dans les arts (6); cependant je ne pense pas qu'il soit plus possible d'attribuer à ses efforts seuls l'état où

(1) Chou-King. ed. de Guignes, P. IV. ch. 4. p. 171. 172.
(2) Parennin, dans les Lettres édifiantes, T. XXVI, p. 65.
(3) *Abhandlungen* etc., c'est-à-dire, Traité des jésuites chinois sur l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs et les usages des Chinois. in-8o. Leipsick, 1778, tom. 1.
(4) Staunton, l. c. vol. II. p. 94. 95.
(5) Sonnerat, p. 260. 261. — Les personnes attachées à l'ambassade anglaise ont cependant cru rencontrer quelque ressemblance entre le culte des Chinois et celui des Chrétiens (Staunton, l. c. p. 100. 101).
(6) Le jugement plein de sagacité que porte Staunton (l. c. p. 291) sur l'originalité des travaux des Chinois dans les arts, s'accorde parfaitement avec ce que je viens de dire. Cependant je pense qu'il accorde trop de confiance à leur chronologie, qui fait remonter leur ère actuelle à 2277 ans avant Jésus-Christ (p. 555). Ce qu'ils disent d'une éclipse, arrivée 2155 avant notre ère, est fabuleux, comme Staunton en convient lui-même; et toute leur chronologie est aussi peu digne de foi que celle des Indiens.

nous la trouvons aujourd'hui, que de soutenir qu'elle a puisé toutes ses connaissances chez les peuples étrangers.

Séparés de tous les autres peuples, les Chinois furent connus très-tard par les Européens. Les premiers renseignemens que nous ayons sur eux, sont dus à Guillaume Rubruquis, cordelier du treizième siècle (1); mais il est fort probable qu'ils avaient déjà depuis long-temps des relations avec les nations policées de l'Europe, et qu'ils leur empruntèrent même quelques-unes de leurs connaissances. On sait que l'empire grec dans la Bactriane et la Sogdiane fut renversé par les Scythes, cent vingt-six ans avant notre ère (2). Les sciences et les arts florissaient dans ces contrées depuis qu'Alexandre-le-Grand en avait fait la conquête; et les Chinois rapportent eux-mêmes, dans leurs anciennes chroniques, que, vers cette époque, plusieurs savans, particulièrement des astronomes, vinrent de Sarmacand s'établir chez eux (3). On peut donc, sans trop hasarder, conjecturer que les connaissances astronomiques datent, en Chine, de la même époque, et qu'elles s'y sont introduites par cette voie (4).

(1) *Purchas*, *pilgrims*, *containaing* etc., c'est-à-dire, Mémoire concernant l'histoire du monde, recueillie dans les voyages sur terre et sur mer. in-fol. 1626. P. III. p. 58. Les Ptolémées ne connaissaient pas la Chine. Leur *Serica* n'est autre chose que Tangut sur les frontières occidentales de cet empire. (D'Anville, Mémoire de littérature, tom. LIX. p. 84.) Il n'est pas prouvé que les Romains connussent la Chine, comme on a voulu le démontrer par un passage du Cosmas. (Voyez *Sprengel's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des découvertes géographiques, p. 145.)

(2) *Strabo*, *lib. XI. p.* 786. 787. — De Guignes, Mémoires de l'acad. des Inscriptions, vol. X.

(3) Gaubil, Histoire de l'astronomie chinoise, tom. I. p. 118 — 134.

(4) Tous les instrumens astronomiques des Chinois sont arrangés pour le trente-sixième degré trente minutes de latitude boréale, latitude qui est précisément celle de Balk dans l'ancienne Bactriane. (Paaw, Recherches sur les Egyptiens et les Chinois, tom. II. p. 26.) La période de dix-neuf années n'a été non plus déterminée que cent vingt-quatre ans avant notre ère, par Hiao-Vuti, qui s'était ouvert des relations avec la

Au reste, l'opinion que les Chinois sont redevables de leur civilisation aux Egyptiens, repose sur des bases si peu solides, qu'à peine mérite-t-elle qu'on s'occupe de la réfuter (1). S'il était bien constant que les Ptolémées aient envoyé des flottes jusque dans leur pays, et qu'il se trouvait, sur les vaisseaux de ces princes, des médecins de l'école d'Alexandrie, on pourrait alors penser que plusieurs idées particulières à la médecine chinoise proviennent de cette source; mais comme, au contraire, nous savons certainement que les flottes des rois d'Egypte ne s'avancèrent jamais au-delà de la presqu'île en deçà du Gange, nous devons croire que la médecine des Chinois a pris naissance dans leur pays, ou admettre, tout au plus, qu'ils ont reçu, par la voie de la Bactriane, quelques-unes des idées médicales répandues chez les Grecs.

On dit communément qu'Hoang-ti composa, il y a quatre mille ans, le code d'après lequel les médecins chinois se dirigent aujourd'hui (2). Cependant, selon le témoignage des mandarins les plus instruits,

Bactriane et la Sogdiane par le moyen de ses ambassadeurs et de ses armées (*Abhandlungen* etc., c'est-à-dire, Mémoires des jésuites chinois, tom. I. p. 74). Staunton (p. 94. 95) assure que les Chinois ne savent calculer ni les éclipses du soleil ni celles de la lune : cependant il regarde (p. 372) leurs autres connaissances astronomiques comme ayant pris naissance chez eux.

(1) Kircher a déjà poussé très-loin la comparaison des Chinois avec les Égyptiens. Mairan emprunta ensuite, de l'histoire du commerce et de la navigation, par Huet, la première idée que les habitans de la Chine descendaient de ceux de l'Égypte, opinion qu'il a émise dans une lettre adressée au missionnaire Parennin, mais que celui-ci réfuta solidement. Cependant de Guignes chercha, pour la confirmer, de nouveaux argumens tirés de l'identité des deux idiomes (Mémoires de littérature, tom. L. p. 1—44). Plus tard, Needham découvrit à Turin une Isis portant une inscription en hiéroglyphes égyptiens qu'un Chinois traduisit à Rome, à l'aide d'un dictionnaire de la langue; mais Amiot a suffisamment démontré que Needham fut induit en erreur à cet égard. (*Abhandlungen* etc., c'est-à-dire, Mémoires des jésuites chinois, tom. I. p. 474.)

(2) Le Comte, Mémoires sur l'état présent de la Chine. in-8°. Amsterdam, 1698. T. I. lettr. VIII. p. 301.

ce code n'a été substitué à l'ancien qu'après l'incendie d'une grande bibliothèque de la Chine, arrivé deux cent trente ans avant l'ère vulgaire (1).

Il y avait autrefois en Chine des écoles impériales dans lesquelles on enseignait en même temps la médecine et l'astrologie judiciaire ; car les Chinois affectionnent singulièrement cette dernière science. Les médecins sont peu considérés, et fort mal payés dans cet empire, et ceux de la cour ont été ordinairement privés de leur virilité (2) ; mais il est permis à chacun d'exercer la médecine comme il l'entend, et de préparer ses médicamens de la manière qu'il juge la plus convenable (3). Les médecins qui jouissent de la plus haute considération, sont ceux qui ont appris l'art de guérir de leurs pères, et qui le transmettent à leurs enfans (4). Aujourd'hui il n'existe plus en Chine d'école dans laquelle on puisse étudier cet art : aussi la science y est-elle encore, pour ainsi dire, au berceau.

Les notions que les Chinois ont de la structure du corps humain, reposent sur d'anciennes traditions qui proviennent peut-être des médecins grecs de la Bactriane ; car la superstition s'oppose à ce qu'ils puissent disséquer des cadavres. C'est pourquoi leurs connaissances anatomiques sont si confuses et même si inexactes, qu'elles ne méritent pas qu'on en fasse mention (5). Il suffit de jeter un coup d'œil sur les planches de Cleyer (6), pour apercevoir combien peu ils connaissent l'organisation de l'homme.

(1) *Abhandlungen* etc., c'est-à-dire, Mémoires des jésuites chinois, tom. I. p. 168.

(2) Du Halde, p. 461.

(3) Staunton, p. 534. 535.

(4) Navarette, dans *Martinius*, *Atlas Sinensis*, *p.* 216.

(5) Le Comte, *l. c.* p. 299. — Staunton, p. 597. 598.

(6) *Specimen medicinæ sinicæ, sive opuscula medica Sinensium.* in-4°. *Francof.* 1682.

Leur physiologie n'est pas moins ridicule. Ils admettent deux élémens constituans du corps, la chaleur et l'humidité. Ces élémens résidant dans le sang et dans les esprits vitaux, leur réunion produit la vie, et leur séparation entraîne la mort (1). Les six parties principales dans lesquelles l'humidité radicale a son siége, sont, du côté gauche, le cœur, le foie et le rein gauche : du côté droit, les poumons, la rate et le rein droit. Ils leur donnent le nom de *portes de la vie*. Les viscères, dans lesquels réside la chaleur vitale, sont, du côté gauche, les intestins grêles, la vésicule du fiel, et les urétères : du côté droit, les gros intestins, l'estomac et les organes génitaux. Il existe en outre, suivant eux, une certaine concordance entre ces viscères : les intestins grêles sont en harmonie avec le cœur, la vésicule du fiel avec le foie, les urétères avec les reins, les gros intestins avec le poumon, l'estomac avec la rate, et les organes de la génération avec le rein droit (2).

La chaleur vitale et l'humidité radicale passent, à certaines époques, des membres dans les viscères, et de ceux-ci dans ceux-là. Le médecin doit connaître les douze portes ou sources de la vie, quand il veut traiter une maladie (3). Le corps est encore en rapport avec certaines choses extérieures qui agissent constamment sur lui, et qui déterminent des changemens dans le cours des sources de la vie. Ainsi le feu agit, en été, sur le cœur et les gros intestins : les viscères sont en harmonie avec la région australe ; le foie et la vésicule du fiel appartiennent à l'air, et sont tous deux en rapport avec le levant, ainsi qu'avec le printemps ; les métaux ont une influence sur le poumon et les gros intestins ; ils sont en harmonie avec

(1) Du Halde, *l. c.*
(2) *Id.* p. 462.
(3) *Id.* p. 463.

le couchant et l'automne ; la terre est en relation avec la tête et l'estomac, qui correspondent également avec le zénith, et chaque troisième mois des quatre saisons de l'année est l'époque des indications pour la cure des maladies dont ils sont atteints ; les reins et les urétères appartiennent à l'eau : ils correspondent au nord, et l'hiver est le temps le plus favorable pour en remplir les indications (1).

Les Chinois passent généralement pour connaître la circulation du sang (2). Il faut avouer que les relations des missionnaires semblent confirmer cette opinion. Suivant Cleyer, les médecins de la Chine font commencer la circulation de l'humide radical et de la chaleur vitale à trois heures du matin. Elle débute dans le poumon, et se termine au bout de vingt-quatre heures dans le foie. Cette idée leur a été suggérée par la comparaison du monde et de ses changemens périodiques avec le corps humain. Ils calculent même la vitesse de la circulation : ils prétendent que, dans les vingt-quatre heures, il s'opère trente-cinq mille cinq cents respirations, et que le nombre des pulsations s'élève, pendant le même temps, de cinquante-quatre à soixante-sept mille.

L'exploration du pouls est la partie la plus importante de la médecine des Chinois. Ils comparent le corps humain à un instrument de musique, et pensent qu'il existe un accord tel entre ses diverses parties et les viscères, que l'on peut apprécier ce qui se passe dans son intérieur par l'inspection des yeux et de la langue, et surtout par l'observation du pouls. Ils se flattent de découvrir, à l'aide de ce dernier, non-

(1) Du Halde, p. 464. — Staunton confirme encore l'importance que les Chinois attachent à l'astrologie (p. 372. 373). Ils admettent cinq élémens des corps, le feu, l'eau, la terre, le bois et les métaux ; et comme chaque élément a sa planète, ils comptent aussi cinq de ces dernières.

(2) Le Comte, *l. c.* p. 299. — *Cleyer. l. c. tr. de pulsu*, *p.* 15.

seulement la cause, mais encore le siége des maladies. Quoi qu'il en soit, tous les exemples que les crédules missionnaires rapportent pour constater l'habileté extraordinaire des Chinois à cet égard, ne prouvent que le charlatanisme et la fourberie des médecins de ce peuple. La manière dont ils explorent le pouls est aussi mystique que ridicule : ils appliquent sur l'artère les quatre doigts, qu'ils serrent ou relâchent jusqu'à ce qu'ils aient reconnu l'état du pouls ; ensuite ils les relèvent et les abaissent alternativement sur le vaisseau comme s'ils jouaient du forté-piano (1).

Ils tâtent le pouls au bras gauche dans les maladies du cœur : un peu plus haut, mais du même côté, dans les affections du foie ; au bras droit, dans celles de l'estomac ; au poignet, dans celles des poumons, et au-dessus de l'articulation de la main, dans celles des reins (2). D'après un ancien codex, cité par Cleyer (3), les Chinois distinguent au carpe trois endroits différens où l'on doit tâter le pouls, et qu'ils nomment *kun*, *quoan* et *che*. *Kun*, le plus près de la main, indique, du côté gauche, les affections du cœur et du péricarde : du côté droit, les maladies du poumon. *Quoan* est, du côté droit, le pouls du foie et du diaphragme : du côté gauche, celui de l'estomac et de la rate. *Che*, le plus bas des trois, indique, du côté gauche, les maladies du rein gauche et des intestins grêles : du côté droit, celles du rein droit et des gros intestins. Ils prétendent déterminer les changemens que le pouls subit pendant les phases de la lune et au renouvellement des saisons (4). Enfin, il ne peut entrer que dans la tête d'un Chinois de comparer le pouls à une fleur renversée et pendante

(1) Staunton, p. 249. 250. — Le Comte, p. 302.
(2) Du Halde, p. 467.
(3) *Tr. de pulsu. p.* 4.
(4) Du Halde, p. 469.

dans l'eau. En général, toutes les différences qu'ils établissent ne sont pas moins puériles et absurdes.

On pourrait demander d'où ils ont tiré cette classification subtile des espèces de pouls. Se trouvait-il des partisans d'Hérophile dans la Sogdiane et la Bactriane, à l'époque où Hiao-Vuti détruisit cet empire ? C'est un problème qu'il est impossible de résoudre faute de données historiques suffisantes.

Les autres principes de la médecine des Chinois sont aussi dépourvus de bon sens que leur théorie du pouls. Les médecins de la cour de Pékin attribuent la plupart des maladies aux esprits ou aux vents, et la dyssenterie au manque de chaleur dans les parties fluides (1). A la vérité, ils prescrivent un régime très-sévère dans toutes les affections, et croient remplir ainsi la plus pressante indication (2); mais le peuple se conforme si peu à leurs avis, qu'on attribue ordinairement la lèpre, maladie fort connue, et même endémique chez eux, à l'usage immodéré de la chair de cochon (3). L'idée chimérique d'une panacée capable de conduire à l'immortalité, existe à la Chine comme dans tous les autres pays. Les anciens Scythes et les Gètes s'occupaient déjà de découvrir ce grand secret (4); mais les Chinois croient le posséder dans la racine de ginseng (5). La secte *Tao-tse*, ou les disciples de Lao-koon, prétendent connaître la composition d'un moyen semblable, propre à prolonger indéfiniment la vie. Staunton présume qu'il entre dans cette pré-

(1) Staunton, l. c. p. 250. 281.
(2) Navarette, *l. c. p.* 82.
(3) Salmon, Etat présent de la Chine, in-8°. Amsterdam, 1730. t. I. p. 22 . — Les mandarins prétendent que la viande de cochon et le thé ne sont pas malsains quand on les prend ensemble, mais qu'isolés ils se digèrent difficilement (*Kæmpfer*, *Amœnit. exot. p.* 627). Staunton n'est point d'accord avec Salmon. Il attribue la longévité et la vie robuste des Chinois à leur extrême sobriété, et au régime sévère qu'ils observent (p. 37).
(4) *Herodot. lib. IV. c.* 94. *p.* 369. — *Strabo*, *lib. VII. p.* 460.
(5) Paaw, *l. c.* p. 229. 435.

paration de l'opium et d'autres substances semblables, susceptibles d'exalter l'imagination pendant quelque temps (1). Les Chinois se servent de la squine dans la plupart des maladies (2). On vend, dans tous les marchés, sous le nom de cordiaux, une quantité incroyable de médicamens que le peuple emploie indistinctement lorsqu'il les juge nécessaires (3). Duhalde nous a conservé l'extrait d'un ancien livre chinois sur la botanique, dans lequel les vertus des médicamens simples et composés sont exposées avec beaucoup de superstition. Le style de ce livre ressemble beaucoup à celui des écrits des talmudistes. L'auteur cite toujours quelque ancienne autorité prouvant que telle ou telle plante, cueillie à certaine époque, possède telle ou telle vertu. Nous n'y pouvons puiser d'ailleurs que de très-faibles notions, parce que la nomenclature nous présente des difficultés insurmontables. Plusieurs articles même sont de la main d'un missionnaire ; car on y découvre des traces évidentes du système de Galien.

Les personnes attachées à l'ambassade du lord Macartney assurent que les Chinois n'ont pas la plus légère idée de ce que nous appelons système scientifique ou corps de doctrine (4). Si on peut en croire le récit de quelques missionnaires, ils ne sont sujets ni à la pierre, ni à la goutte, avantage qu'on attribue à l'usage continuel du thé (5). Ils emploient fréquem-

(1) Paaw, *l. c.* p. 539.
(2) Navarette, *l. c.*
(3) *Osbek*, *Dagbok Oefver*, etc., c'est-à-dire, Observations faites dans un voyage aux Indes orientales, in-8°. Stockholm, 1757. p. 115. — Suivant d'autres voyageurs, on trouve dans chaque place publique un obélisque sur lequel sont écrits les noms des médicamens (*Sulivan*, *philosophical* etc., c'est-à-dire, Mémoires philosophiques, vol. VIII. p. 211).
(4) Staunton, p. 538. 539.
(5) Le Comte, p. 308. Le médecin de la dernière ambassade en Chine vit cependant plusieurs mandarins atteints de la goutte. (Staunton, p. 249.)

ment (1) le fiel d'éléphant, la cire blanche végétale, l'ivoire (2) et le musc (3). Ils prennent rarement la rhubarbe en substance, et la préfèrent en décoction, parce que, sous cette forme, elle cause moins de coliques. Au reste, ils paraissent la regarder plutôt comme un stomachique que comme un purgatif, et ne sont point du tout portés pour ces derniers remèdes (4).

Je crois en grande partie apocryphe le Traité qui a pour titre : *L'Art de se procurer une vie saine et longue*, et que Dentrecolles prétend avoir traduit du chinois. Cet ouvrage renferme des principes trop vrais et trop lumineux pour être sortis d'un cerveau chinois. Cleyer nous a transmis aussi (5) une longue liste de médicamens simples usités dans cet empire, mais dont nous ne pouvons pas profiter, parce que nous ne connaissons point les noms (6).

Le même écrivain nous a encore donné, sur les signes tirés de leur langue, un traité qui paraît contenir des principes chinois (7). L'auteur explique d'une manière toute particulière les différentes couleurs de l'organe du goût. La teinte rouge de cette partie se rapporte au sud, ainsi qu'à la chaleur du cœur, et sa couleur blanche à l'ouest et à la nature métallique des poumons. On ne peut se figurer jusqu'à quel point l'absurde raisonneur pousse la subtilité. Il ex-

(1) Ils regardent le foie d'une brebis noire comme un spécifique contre les ophtalmies endémiques chez eux (Dentrecolles, dans *Haller*, *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Collection d'opuscules académiques, traduite en latin par Crell, tom. I. p. 338).

(2) Du Halde, p. 596.

(3) *Id.* p. 603.

(4) *Id.* p. 611.

(5) *Auctoris Vam-Xo-Ho*, *pulsibus explanatis medendi regula*, p. 25.

(6) L'opinion de Michel Schenc (*Act. acad. nat. cur. T. I. app.* p. 124), qui prétend que les Chinois connaissent la chimie, est contraire à l'analogie, et au rapport de tous les autres écrivains. — Comparez, Staunton, p. 538.

(7) *De indiciis morborum ex linguæ coloribus et affectionibus.*

plique les moindres taches de la langue, autrement colorées que le reste de l'organe, par la liaison qu'il suppose exister entre elles et l'élément dominant d'un viscère quelconque. Il va même jusqu'à déterminer l'espèce de maladie annoncée par chacune de ces taches.

Les Chinois pratiquent très-rarement la saignée (1). Cette circonstance vient encore à l'appui de mon assertion, qu'ils doivent leurs connaissances médicales aux médecins grecs successeurs d'Erasistrate. Ils sont, au contraire, très-partisans des bains, des ventouses sèches et de la cautérisation, dont ils se servent principalement pour chasser les vents, auxquels ils attribuent la plupart des maladies (2). Le moxa est un moyen très-fréquemment employé par eux (3). Ils pratiquent l'acupuncture avec une aiguille d'or, pour donner issue aux vents (4). L'inoculation est aussi en usage dans leur pays. Ils l'exécutent en portant une croûte variolique dans le nez au moyen d'un peu de coton (5).

L'art des accouchemens ne peut être exercé que par des femmes, qui l'apprennent dans des livres où les différentes positions de l'enfant sont représentées par des figures, et qui renferment une foule de pratiques superstitieuses relatives à chaque cas particulier (6).

Les Japonais ont emprunté aux Chinois la plupart de leurs principes, et la pratique de l'art est enveloppée chez eux dans les mêmes préjugés (7). Ils

(1) Navarette, *l. c.*
(2) *Id. ibid.* — *Kæmpfer*, *amœnit. exot. lib. III. obs.* 12.
(3) *Ten Rhyne*, *diss. de arthritide. in*-8°. *Lond.* 1683. *p.* 86. 96. 108.
(4) Staunton, p. 250.
(5) *Id. p.* 56.
(6) *Id. l. c.*
(7) *Thunberg*, *Resa foerraetad* etc., c'est-à-dire, Voyage en Europe, en Afrique et en Asie, fait pendant les années 1770—1779. in-8°. Upsal, 1791, tom. III. p. 290.

redoutent singulièrement la saignée (1), et n'ont pas la moindre notion d'anatomie. Toute leur science consiste également dans une très-longue exploration du pouls sur les deux bras (2). Cependant ils montrent beaucoup d'émulation, et cherchent à acquérir dans le commerce des Européens des connaissances plus étendues que les leurs en médecine et en histoire naturelle (3). Ils ont sur la botanique une foule d'écrits remplis de figures détestables; mais ils possèdent en outre quelques ouvrages européens sur l'histoire naturelle (4).

Ils emploient fréquemment le cautère actuel dans toutes les maladies, et surtout contre la goutte (5).

Dans l'épilepsie, ils appliquent le moxa jusque sur la tête, et lavent avec de l'eau salée la partie qu'ils ont cautérisée (6). Ils ont quelques planches représentant les endroits du corps où il convient d'appliquer les caustiques (7). Ils exécutent l'acupuncture avec des aiguilles d'or ou d'argent, dans une inflammation du testicule endémique chez eux, dans une espèce de colique produite par la boisson appelée *sacki*, dans la pleurésie, les obstructions du foie, et une foule d'autres affections. Ils enfoncent ces aiguilles dans la peau, et les y laissent séjourner pendant trente respirations (8).

(1) *Thunberg*, *Resa foerraetad* etc. *id.* p. 226.
(2) *Id.* p. 225. 226.
(3) *Id.* p. 198. 199.
(4) *Id.* p. 201. 208. 209. Du temps de Thunberg, l'Histoire naturelle de Johnston, l'Herbier de Dodaens et le Trésor de Woyt, étaient leurs principaux livres.
(5) *Kœmpfer, amœnit. exot. lib. III. obs.* 12. — Thunberg, p. 253.
(6) *Ten Rhyne*, *p.* 108. 116.
(7) *Id. p.* 160.
(8) *Ten Rhyne*, *p.* 185. 190. — Les notions les plus complètes que nous ayons de cette opération, se trouvent dans Kæmpfer (*Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire et Description du Japon, in-4°. Lemgo, 1779, tom. II. p. 435), qui nous a donné aussi un excellent traité sur l'emploi du moxa chez les Chinois et les Japonais. On peut encore consulter *Thunberg*, *diss. academ. in-8°. Gott.* 1799, *vol. I. p.* 231.

Ils croient la couleur rouge très-avantageuse dans la petite vérole. C'est pourquoi ils font tapisser en rouge la chambre des personnes qui en sont atteintes (1). Certains magiciens, nommés *Ermites sintoïques* ou *Jammabos*, guérissent la plupart des maladies en déposant devant les idoles la description de l'affection écrite en caractères particuliers, et faisant ensuite, avec le papier qui la renferme, des pilules, qu'ils donnent à prendre aux malades (2).

CHAPITRE HUITIÈME.

Médecine des Scythes.

La partie méridionale de la Russie, depuis la mer Noire jusqu'au mont Oural, est habitée, de temps immémorial, par les Scythes. Ce peuple, descendu, comme presque tous les autres, du Caucase, et toujours de plus en plus resserré par ceux qui l'entouraient, fut enfin obligé d'abandonner son territoire aux Huns ou Mongols orientaux, à l'époque où l'Europe et l'Asie furent inondées par les hordes de barbares sorties des climats glacés du Nord (3). Les Grecs connurent cette nation nomade peu de temps après la guerre de Troye : car les excellentes productions du pays qu'elle habitait tentèrent la cupidité des marchands de Milet et de plusieurs autres villes grecques de l'Asie mineure, qui établirent, à

(1) *Georgi*, *Merkwürdigkeiten* etc., c'est-à-dire, Observations sur quelques coutumes remarquables de différens peuples peu connus de l'empire russe, in-8°. Francfort, 1777, p. 20.

(2) *Kæmpfer*, *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire et Description du Japon, tom. I. p. 288. 289.

(3) *Herodot. lib. IV. c.* 19. *p.* 334. — *Bayer*, *de origine et priscis sedibus Scytharum*, *p.* 63 ; *Opuscula*, *ed. Klotz. in*-8°. *Halæ*, 1770.

l'embouchure du Danube, du Tyras, du Borysthène, et sur les bords des Palus-Méotides, des colonies nombreuses (1), par le moyen desquelles ils entrèrent en relation plus intime avec les Scythes, à qui, par la suite, ils communiquèrent un certain degré de civilisation (2).

Plusieurs traditions singulières et incroyables régnaient en Grèce sur le genre de vie, les mœurs et les connaissances de ce peuple. Ces traditions ressemblaient à toutes les fables que les marchands grecs avaient coutume de débiter sur le compte des nations avec lesquelles ils commerçaient, et qu'ils ne montraient pas plus d'empressement à débiter, que leurs compatriotes ne témoignaient d'avidité pour les entendre ou de disposition à y ajouter foi (3). On raconte tant de faits surprenans d'Abaris, de Zamolxis et de divers autres Scythes qui avaient voyagé en Grèce ou puisé quelque teinture de civilisation dans les colonies asiatiques, qu'à entendre ceux qui les débitent, il semblerait que les habitans de la Scythie avaient découvert le moyen de parvenir à des connaissances au-dessus de la portée ordinaire de l'homme (3). Il est vrai qu'on n'exaltait pas moins les Chaldéens, les Egyptiens et les Indiens.

Les prétendus savans scythes étaient des magiciens et des prêtres rendus tellement irritables par l'abstinence à laquelle ils se condamnaient, qu'ils tombaient dans des convulsions affreuses toutes les fois qu'ils le voulaient, ou que la superstition de leurs compatriotes l'exigeait. Les paroles inintelligibles qu'ils proféraient dans cet état, les faisaient considérer

(1) *Rambach*, *de Mileto ejusque coloniis. in-4°. Halæ*, 1790.

(2) *M. C. Sprengel's*, *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des découvertes géographiques, p. 73.

(3) *Jornandes* (*de rebus geticis*, *ed. Lindenbrog. lib. II. p.* 26) est encore très-modeste quand il regarde les anciens Scythes comme aussi instruits que les Grecs.

comme de véritables prophètes. Les Grecs les appelaient ἐναρέες, ἀνάνδριες, soit parce que leurs préjugés les obligeaient à fuir le commerce des femmes, soit parce que leur excessive sensibilité alterait réellement leur constitution et les rendait impropres à l'acte de la génération (1). J'ai démontré dans un autre ouvrage (2), que tous les peuples grossiers ont respecté les hommes de cette espèce, et que les schammans et les jongleurs qu'on trouve encore de nos jours chez les Tartares Tongoux, et chez d'autres nations mongoles, sont précisément les ἐναρέες scythes. Les observations recueillies par les voyageurs modernes qui ont parcouru le Kuban, confirment celles que nous trouvons sur ces jongleurs dans les ouvrages des an-
« ciens. « Le plus remarquable de tous les peuples
« nomades du Kuban est celui des Nogays ou des
« Mongutays. Il se distingue des autres par le carac-
« tère mongol que présente tout son physique. Les
« hommes ont la figure grosse, large et bouffie, les
« pommettes très-saillantes, les yeux caves, et la
« barbe extrêmement rare. Lorsqu'ils sont épuisés
« par une maladie ou qu'ils avancent en âge, la peau
« de tout leur corps se sillonne de rides profondes,
« leur barbe tombe, et, dans cet état, ils ressemblent
« tout-à-fait à des femmes. Ils deviennent ineptes à
« l'acte de la génération, et leurs sensations comme
« leurs actions cessent de ressembler à celles du sexe
« auquel ils appartiennent. Obligés de fuir la société
« des hommes, ils vivent au milieu des femmes, dont
« ils adoptent le costume. On parierait même cent
« contre un, que ce sont de vieilles femmes fort
« laides (3). »

(1) *Herodot. lib. I. c.* 105. *p.* 61. *lib. IV. c.* 67. *p.* 355. Hippocrate, Traité de l'air, des eaux et des lieux.

(2) *Apologie des* etc., c'est-à-dire, Apologie d'Hippocrate, part. II. p. 610.

(3) *Reinegg*, *Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Description du Caucase. in-8°. Pétersbourg, 1796 Part. I. p. 269. 270.

Les ἐναρέες des Scythes étaient aussi médecins. Ils prédisaient l'issue des maladies par l'écorce du tilleul, science que les Grecs prétendaient leur avoir été enseignée par Vénus (1). S'il est bien prouvé que les premiers prêtres, devins et médecins de la Grèce, les Cabires ou Curètes, tiraient leur origine du Caucase, et se distinguaient par leur continence ainsi que par leurs vêtemens féminins, les jongleurs de la Scythie nous fournissent des éclaircissemens précieux sur les premières idées religieuses des Grecs, et sur les coutumes des Orphéiens.

L'histoire d'Abaris l'Hyperboréen est tissue de tant de fables, qu'on serait tenté de croire ce personnage absolument imaginaire (2). Cependant, malgré l'incertitude dans laquelle nous sommes sur le temps où il a vécu, on peut soupçonner qu'il adopta, comme plusieurs autres de ses compatriotes, le culte des Grecs, et qu'il fut même prêtre d'Apollon Hyperboréen (3). Il entreprit, en cette qualité, un voyage à Delphes, guérit plusieurs malades par des moyens magiques ou par des charmes, ainsi que le pratiquaient alors tous les prêtres; il fit même, à ce qu'on assure, cesser une épidémie (4); ce qui explique assez bien la fable qu'Apollon Hyperboréen lui avait remis ses traits (5). Suivant quelques auteurs, il bâtit le temple de Κόρη σώτειρα à Lacédémone (6), il rendit

(1) *Herodot. lib. IV. c.* 67. *p.* 355.

(2) *Herodot. lib. IV. c.* 36. *p.* 341.

(3) *Porphyr. vit. Pythag. in-*8°. *Cantabr.* 1655. *ed. Holsten. p.* 192. — *Bayer, de Scythiæ situ*, *p.* 74.

(4) *Schol. Aristoph. ad equites*, *p.* 331. — *Plato*, *Charmid. p.* 244. — *Suid. voc.* Ἄβαρις, *p.* 3. 4.

(5) *Hygin. poeticon astron. p.* 386. — *Eudocia*, *ap. Villoison. anecdot. græc. vol. I. p.* 200. — *Clem. Alexandr. Strom. lib. I. p.* 334. — *Porphyr. vit. Pythag. p.* 193. — Hérodote (*l. IV. c.* 36. *p.* 341) n'ajoute pas foi à cette fable.

(6) *Pausan. lib. III. c.* 13. *p.* 385.

plusieurs oracles, χρησμοὺς, et arrêta, par des charmes, κωλυτήρια, la peste qui désolait cette ville (1).

Un autre Scythe non moins fameux, Anacharsis, vint en Grèce du temps de Solon (2), et, au retour de ses voyages, enseigna à ses compatriotes le régime qu'ils devaient observer dans les maladies aiguës, ainsi que la manière dont il fallait s'y prendre pour apaiser le courroux des dieux. Il s'est rendu célèbre par sa grande sagesse et par la pureté de ses mœurs (3).

Un troisième, nommé Toxaris, accompagna Anacharsis dans ses voyages à Athènes. Il acquit une grande réputation dans cette ville, parce qu'il s'y fit recevoir au nombre des Asclépiades, et qu'il pratiqua la médecine avec le plus brillant succès. Après leur mort, il arrêta une peste en apparaissant à la femme d'un des membres de l'aréopage; et les Athéniens, par reconnaissance, lui élevèrent un autel sur lequel on sacrifiait tous les ans un cheval blanc (4).

CHAPITRE NEUVIÈME.

Médecine des Celtes.

On comprend sous le nom de Celtes les Gaulois et les Belges. Les premiers vivaient d'abord en France entre la Seine et la Garonne; mais, par la suite, ils passèrent en Angleterre (5), et furent remplacés par les Belges, établis auparavant entre la Seine et le

(1) *Apollon. Dyscol. hist. commentit. c.* 4. *p.* 9. *ed. Meurs. in-4°. Lugd. Bat.* 1620.

(2) *Lucian. Scytha. p.* 593.

(3) *Plutarch. conviv. sept. sapient. p.* 148.

(4) *Lucian. Scytha. p.* 591 *seq. Toxaris, p.* 70 *seq.*

(5) *Cæsar, de bello gallico, lib. V. c.* 12. — *Dio Cass. lib.* XXXIX. *c.* 49. *p.* 216.

Rhin (1). Quoique ces derniers fussent un peu plus policés que les autres, tout porte à croire que les connaissances de leurs prêtres étaient fort bornées. On a même prétendu qu'ils les avaient puisées chez les Grecs (2).

Les savans celtes s'appelaient druides (3). Ils étaient à la fois juges, législateurs, prêtres, médecins et devins. L'île d'Anglesey leur servait, dans l'origine, de lieu de rassemblement (4), et ils paraissent avoir été beaucoup plus considérés chez les habitans de la Grande-Bretagne que parmi ceux des Gaules (5). Plus tard, ils se partagèrent en trois classes différentes, les *Druides* proprement dits, qui s'occupaient de la législation, les *Eubages*, qui étudiaient la nature, et les *Bardes*, qui s'adonnaient à la poésie et à l'histoire (6). Très-probablement ils dûrent aux colons grecs de Marseille la connaissance de l'écriture et un certain degré de civilisation; car avant la fondation de cette ville, toute leur science se bornait à quelques traditions orales (7). Ce fait nous est attesté par Strabon (8). Ils enseignaient l'immortalité de l'âme, afin d'inspirer plus de courage aux guerriers (9);

(1) *Cæsar, de bello gallico, lib. III. c.* 9. — *Strabo, lib. IV. p.* 266. 267.

(2) *M. C. Sprengel's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la Grande-Bretagne, p. 18. (Continuation de l'histoire générale du monde. in-4°. Halle, 1783. Part. XLVIII.

(3) On a voulu dériver ce mot du grec δρῦς. parce que les Celtes célébraient leurs cérémonies religieuses sous des chênes; mais *druiean* signifie également *chêne*, en langue galloise, et dans la biblique irique, les magiciens d'Egypte sont toujours appelés *draoithe na Hegipte* (*Keysler, antiquit. selectæ septentr. et celt. in-8°. Hannov.* 1720, *p.* 37). — *Cicer. de divin. lib. I. c.* 41. — *Diodor. Sicul. lib. V. c.* 31. *p.* 354. — *Plin. lib. XVI. c.* 44. — *Strabo, lib. IV. p.* 302.

(4) *Rowland, Mona antiqua restaur. sect. IX. p.* 78. *in-4°. Dubl.* 1723.

(5) Martin, de la religion des Gaulois, tom. I. p. 12.

(6) *Strabo, lib. IV. p.* 302. — *Ammian. Marcellin. lib. XV. c.* 9.

(7) *Cæsar, lib. VI. c.* 13. — *Justin. lib. XLIII. c.* 4.

(8) *Lib. IV. p.* 272. 273.

(9) *Strabo, lib. IV. p.* 302. — *Pompon. Mela, de situ orbis, lib. III. c.* 2.

mais peut-on en conclure, avec Diodore de Sicile (1), que les dogmes de Pythagore étaient parvenus jusqu'à eux ?

Clément d'Alexandrie les compare avec beaucoup de justesse aux Schamans (2). En effet, ces druides n'étaient que des imposteurs qui avaient réussi à s'emparer de toute l'autorité en faisant croire au peuple qu'ils commerçaient avec les dieux. Leurs femmes, appelées *Alraunes*, exerçaient aussi le métier de sorcières, faisaient beaucoup de mal par leurs sortiléges, mais rendaient aussi la santé aux guerriers quand ils avaient été blessés (3). Elles recueillaient les plantes auxquelles elles attribuaient des vertus magiques, et expliquaient les songes. Les femmes en couches surtout imploraient leur assistance (4).

Les druides ne révélaient leurs principes et leurs méthodes qu'aux personnes initiées dans leurs mystères : ils ne donnaient non plus leurs instructions que dans des bois sacrés et des lieux écartés (5). Comme ils célébraient leurs cérémonies religieuses sous des chênes, ils attribuaient au gui, plante sacrée parmi eux, la vertu de guérir toutes les maladies. Ils l'appelaient *Gut-Hyl* ou panacée, se mettaient, en grande pompe, à sa recherche le premier jour de chaque année, et immolaient des taureaux blancs

(1) *L. c.*

(2) *Clem. Alexandr. Strom. lib. I. p.* 305.

(3) *Keysler, l. c. p.* 456. — *Tacit. de morib. Germ. c.* 8.

(4) *Keysler, l. c. p.* 496. 499. — Bartholin (*antiq. danicæ, lib. IV. c.* 1. *p.* 613) nous a conservé le témoignage suivant de la puissance qu'on attribuait aux Alraunes dans l'accouchement.

> *Biargrunas skalltu kunna*
> *ef thu biarga willt*
> *oc leysa kind fra konom*
> *a Lofa thaer skall rista*
> *oc of lido speuna*
> *oc bidia tha disir duga.*

(5) *Cæsar, lib. III. c.* 14. — *Pompon. Mela, l. c.*

aussitôt après l'avoir trouvé (1). Ils regardaient aussi le *selago* (2) et la verveine comme des plantes sacrées, propres à guérir toutes sortes d'affections et de plaies. On recueillait toujours la dernière au lever de Sirius, et cette récolte était précédée de cérémonies mystiques (3). Enfin, ils prétendaient avoir le don de charmer les serpens, et de les obliger à déposer leurs œufs (4).

On voit, d'après cette faible esquisse, combien grande est l'erreur des écrivains qui ont accordé de vastes connaissances aux druides. Toutes les nations grossières se ressemblent : leurs prêtres ne sont partout que des imposteurs qui s'arrogent la possession exclusive de la médecine et des autres sciences.

(1) *Plin. lib. XVI. c.* 44. De là l'exclamation, *Au gui l'an neuf*, que les enfans de la ville d'Angers prononçaient autrefois, le premier jour de l'an, en demandant des pièces de monnaie dans les rues : cette coutume ne fut abolie qu'en 1668. (*Floegel*, *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire du comique grotesque, in-8°. Lignitz, 1788, p. 172). Comparez, *Keysler*, *l. c. p.* 305. 307. 311. — Pelloutier, Histoire des Celtes, ed. Chiniac. in-8°. Paris, 1771. T. VIII. p. 224. 225. — Montfaucon a figuré (Antiq. expl. T. II. P. II. pl. CXCIII) un ancien monument représentant les cérémonies des druides relatives au gui de chêne.

(2) *Plin. lib. XXIV*, c. 11.

(3) *Id. lib. XXV. c.* 9.

(4) *Id. lib. XXIX. c.* 3.

SECTION TROISIÈME.

PREMIERS TRAVAUX SCIENTIFIQUES EN MÉDECINE.

CHAPITRE PREMIER.

Premières traces d'une théorie médicale dans les écoles philosophiques de la Grèce.

Les fragmens que nous possédons des ouvrages écrits par les anciens, et les débris des monumens de l'antiquité échappés à la faux destructive du temps, ne répandent qu'une bien faible lueur au milieu de l'obscurité profonde qui enveloppe l'ancien monde, et démontrent que l'état de la science chargée de veiller à la conservation de la santé fut à peu près le même chez les premiers peuples de la terre. Étroitement lié à la religion et à l'adoration des dieux, cet art bienfaisant était lui-même partout une espèce de culte secret et mystérieux. Abandonné exclusivement aux prêtres, il fut, chez les Egyptiens comme chez les Grecs, chez les Romains de même que chez les Hindous, un tissu de jongleries absurdes, un vrai système de supercheries plus ou moins raffinées, à l'aide desquelles les ministres de la religion se jouaient de la crédulité des profanes.

Les Grecs furent les seuls dans les temples desquels on ne méconnut pas entièrement la dignité

de la médecine, et quoique les prêtres cherchassent également à tromper le peuple par des oracles, ils s'efforçaient cependant de perfectionner la science en observant avec attention les opérations de la nature, et en profitant avec discernement des tables votives déposées par les malades. C'est ainsi que, à leur propre insu, ils traçaient la marche que devaient suivre les générations plus éclairées qui leur succéderaient, et qui, sans les cures superstitieuses opérées autrefois dans les temples, ne seraient pas parvenues d'aussi bonne heure à connaître la marche de la nature dans les maladies, et les changemens salutaires que sa seule action peut produire.

Cependant personne n'avait encore donné une explication satisfaisante de ces effets de la nature, parce que les anciens Egyptiens, Israélites, Grecs et Romains, adorant avec une pleine confiance les dieux dont leurs pères avaient introduit le culte, et attribuant tous les phénomènes naturels à la volonté absolue et immédiate de ces divinités, regardaient toute recherche ultérieure comme inutile et superflue.

Ce n'est donc ni dans l'Egypte ou dans l'Inde, ni en Palestine ou chez les Romains, mais c'est seulement en Grèce qu'il faut chercher les premiers germes de l'étude raisonnée et scientifique de toutes les branches des connaissances humaines. Ces germes se sont développés, non pas dans l'Inde, la Chine, la Perse ou l'Egypte, mais sous le ciel heureux de la Grèce, où les sciences et les arts ont fait des progrès extraordinaires, et sont arrivés aux résultats les plus surprenans. Un juge impartial, après avoir étudié soigneusement l'antiquité, est obligé d'avouer que, dans tout ce qui a rapport aux productions de l'esprit, les Grecs sont parvenus au même point que nous atteignons lorsque nous voulons approfondir les causes des phénomènes de la nature sans la connaître elle-

même. On peut même dire hardiment qu'ils nous ont surpassés, parce que, chez eux, la pensée ne connaissait pas d'entraves, et que les préjugés, les opinions religieuses et les institutions sociales ne prescrivaient pas aux recherches un terme au-delà duquel il ne fût plus permis de les porter.

Pour résoudre ce problème important, et pour expliquer ce phénomène unique dans l'histoire du genre humain, il faut fixer notre attention sur plusieurs circonstances particulières. Il faut considérer la constitution physique des premiers habitans de la Grèce, le climat sous lequel ils vivaient, la position du pays qu'ils habitaient, les gouvernemens auxquels ils étaient soumis, leur éducation nationale, leur manière de vivre, le commerce étendu qu'ils faisaient dès les temps les plus reculés, et enfin les fréquentes relations qu'ils entretenaient avec les nations étrangères.

La nature a créé les formes les plus belles et les plus régulières dans les montagnes arides du Caucase, où le voyageur étonné rencontre encore aujourd'hui la réunion séduisante de la beauté parfaite et des grâces accomplies. C'est de cette vaste chaîne que sortirent la plupart des nations qui peuplèrent les fertiles côtes de la Grèce. Ayant toujours sous les yeux ces formes enchanteresses et ces contours charmans, les Grecs dûrent acquérir de bonne heure un sens exquis pour discerner la beauté et les grâces, et, doués d'une faculté aussi précieuse, ils dûrent se livrer avec le goût le plus épuré à l'étude de toutes les connaissances humaines. On conviendra facilement qu'un peuple mongole, portant dans ses traits l'empreinte indélébile de son origine, n'aurait pu, quand même il se fût trouvé dans le climat le plus favorable, parvenir en aussi peu de temps au point que les habitans grossiers du Caucase, sur lesquels la nature semblait

avoir épuisé ses dons, surent atteindre dès qu'ils eurent fixé leur demeure en Grèce.

La situation de cette contrée, bordée de toutes parts par une mer dont les golfes nombreux contribuent à augmenter l'étendue des côtes, et le climat des groupes d'îles délicieuses semées dans l'Archipel, hâtèrent encore chez les habitans le développement de l'esprit, de l'imagination, et des sens les plus délicats. Tous les poëtes anciens et modernes ont célébré à l'envi le beau ciel de la Grèce, qui s'étendait aussi sur les colonies de l'Asie mineure et de l'Italie (1). La lyre d'Orphée n'était pas nécessaire pour policer les mœurs sous un ciel où l'on jouit d'un printemps perpétuel. Chez ces nations réunies par une sublime philanthropie (2), l'étincelle sacrée que la nature a placée dans le cœur de tous les hommes s'embrasa d'elle-même, et donna lieu à ces traits touchans d'amitié (3) et de générosité, dont on ne peut lire le récit sans étonnement et sans émotion.

Ce fut par un mouvement de cette humanité particulière aux habitans heureux de la Grèce, qu'Alexandre-le-Grand rappela, pour célébrer les jeux olympiques, tous ceux que Nicanor de Stagire avait bannis (4). Ce fut un sentiment pareil qui dirigea les austères

(1) *Herodot. lib. I. c.* 142. *p.* 82. — *Euripid. Med. v.* 839. (Ἐρεχθεῖδαι)
ἀεὶ διὰ λαμπροτάτου
βαίνοντες ἁβρῶς αἰθέρος
...... χώραν καταπνεῦσαι,
μετρίας ἀνέμων
ἡδυπνόους αὔρας.
Anonym. vit. Pythag. p. 218. *in Porphyr. ed. Holsten.*

(2) *Diodor. lib. XVIII. c.* 7. *p.* 262.

(3) On peut consulter, sur l'amitié qui existait entre les Grecs, et qui souvent a été mal jugée, *Herder*, *Ideen zur* etc. c'est-à-dire, Idées sur la philosophie de l'histoire du genre humain, P. III. p. 200, mais surtout l'excellent *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité sur les mœurs et le goût des Grecs relativement à l'amitié et à l'amour; dans *Wagner*, *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'anthropologie philosophique, tom. II. p. 127—222.

(4) *Diodor. lib. XVIII. c.* 8. *p.* 263.

Spartiates lorsqu'ils accordèrent aux Messéniens un armistice de quarante jours pour célébrer la fête d'Hyacinthe (1). Ce fut encore par une suite de cette rare philanthropie que le généreux Démonase ne voulut permettre l'introduction des combats sanglans de gladiateurs à Athènes, que lorsqu'on eut renversé l'autel de la Miséricorde (2). Et combien l'histoire ne nous a-t-elle pas transmis d'actions qui prouvent l'humanité, la grandeur d'âme et la noblesse des sentimens des Grecs !

Si, malgré cette disposition générale à l'affabilité, à la clémence et à la douceur, les arts de la paix tardèrent encore quelque temps à fleurir, leurs progrès furent bientôt favorisés par le commerce considérable et par les relations fréquentes que les villes d'Ionie entretenaient avec les nations étrangères, notamment avec les Lydiens leurs voisins, qui pratiquaient longtemps avant les Grecs tous les arts utiles à la société (3). Le commerce des habitans de Samos, d'Ephèse, de Milet et des autres villes de l'Ionie, produisit d'immenses richesses, et permit de satisfaire si facilement aux besoins de la vie, qu'on put s'adonner aussi à cultiver les facultés de l'esprit (4). Les Grecs des fertiles côtes de l'Asie mineure, qui avaient quitté l'Europe après la mort de Codrus, montrèrent encore, plutôt que leur mère-patrie, cette active émulation qui résulte du choc des opinions, et qui devint la source de la philosophie et des arts par lesquels la Grèce s'est tant illustrée dans la suite. Nous observons les mêmes phénomènes dans tous les pays maritimes et dans tous les groupes d'îles situés sous la zone tempérée, où se rencontre un concours pareil de circonstances avantageuses.

(1) *Pausan. lib. IV. c.* 19. *p.* 523.
(2) *Lucian. Demonax*, *p.* 870.
(3) *Herodot. lib.* I. *c.* 94. *p.* 55. — *Thucyd. lib. I. c.* 13. *p.* 36.
(4) *Pausan. lib. VIII. c.* 2. *p.* 237.

L'éducation et la manière de vivre des Grecs eurent une grande influence sur le développement de leur esprit, et contribuèrent surtout à perfectionner leur médecine. Divers exercices gymnastiques, qui, dès les temps les plus reculés, étaient déjà soumis à certaines lois chez les Lydiens (1), les Phéaciens (2) et les héros d'Homère (3), faisaient partie de l'éducation des hommes libres (4). Ces jeux firent perdre à la nation le goût barbare de la guerre dont ils étaient une image frappante: ils donnaient au corps de la souplesse et de la force, et imprimaient à l'esprit une activité sans cesse agissante, qui ne peut être que le résultat du sentiment intérieur de la santé et de la vigueur (5). A ces divers jeux on joignait, par la plus heureuse des alliances, l'étude des connaissances importantes au bonheur et au maintien de la société; et les jeunes gens n'étaient admis dans le monde que lorsque leur corps avait acquis ainsi la force et le développement convenables (6). Quels progrès immenses dûrent faire les sciences et les arts, étant pratiqués non pas par des êtres languissans, valétudinaires et gâtés par une mauvaise éducation, mais par des hommes robustes, bien portans, dont le physique athlétique devait communiquer une énergie étonnante aux facultés morales!

Mais les exercices gymnastiques avaient encore un autre but politique; ils formaient le lien par lequel les nations étaient unies entre elles. Toute la Grèce se rassemblait, après un laps de temps déterminé, à Olympe, à Delphes, à Némée et dans l'isthme de

(1) *Herodot. lib. I. c.* 94. *p.* 55.
(2) *Odyss. VIII.*
(3) *Il. XXIII.*
(4) *Plato, de leg. lib. VI. p.* 599. *lib. VII. p.* 578.
(5) *Plato, Sophist. p.* 100. — *Erast. p.* 236. — *Plutarch. Symposiac. lib. II. qu.* 5. *p.* 639.
(6) *Mercurial de arte gymnast. lib. I. c.* 7. *p.* 25. *in*-4°. *Venet.* 1601.

Corinthe. Là on célébrait des luttes et d'autres jeux devant un peuple immense; là on exposait au jugement du public les ouvrages des artistes les plus célèbres; là les poëtes et les historiens faisaient lecture de leurs compositions les plus brillantes. Dans quel pays, chez quelle nation, les productions du goût et de l'esprit ont-elles obtenu des récompenses aussi flatteuses, des honneurs aussi éclatans!

Les jeux des Grecs avaient une influence immédiate sur l'art de guérir, parce que la gymnastique paraît agir sur la conservation de la santé, autant que la médecine sur la guérison des maladies (1). C'est pour cette raison que les gymnases étaient consacrés à Apollon, le dieu des médecins (2). Les directeurs de ces établissemens, aussi-bien que les personnes employées sous leurs ordres; les baigneurs ou aliptes, portaient le nom de médecins, parce qu'ils s'adonnaient au traitement de toutes les affections légères (3). De cette manière on enleva peu à peu aux prêtres le monopole qu'ils exerçaient avec la pratique de l'art de guérir.

La forme du gouvernement contribua moins à développer les premiers germes des sciences, qu'à en accélérer les progrès et à les délivrer de toutes les entraves. Les colonies ioniennes étaient soumises à une autorité snprême, choisie par le peuple, αἱρετὴ τυραννίς, régime fort peu différent d'une monarchie éligible (4). Les Grecs d'Europe, au contraire, moins habitués à l'esclavage (5), préférèrent une constitution républicaine. Cependant ils restèrent encore

(1) *Hipp. de locis in homine, ed. Vanderlinden, p.* 391. — *Tim. Locr. de anim. mund. p.* 564 : *in Galen. opusc. mythol.*

(2) *Plutarch. Symposiac. lib. VIII. qu.* 4. *p.* 724.

(3) *Plato, de legib. lib. IV. p.* 545. *lib. XI. p.* 614. 615.

(4) *Aristot. polit. lib. III. p.* 450.

(5) *Aristot. l. c. p.* 449. οἱ Ἕλληνες περὶ τὴν Ἀσίαν δουλικώτεροι τῶν περὶ τὴν Εὐρώπην.

pendant quelque temps fort en arrière de leurs compatriotes asiatiques, et Solon lui-même fut obligé de promulguer une loi portant que ceux qui ne feraient pas apprendre une profession quelconque à leurs enfans n'auraient pas le droit, dans leur vieillesse, d'exiger qu'ils pourvussent à leurs besoins (1). Hipparque, fils de Pisistrate, au défaut de livres, fit ériger, le long des routes, des thermes sur lesquels on avait gravé des distiques moraux pour enseigner au peuple les devoirs qu'il devait remplir (2). Mais dès que les Grecs d'Europe eurent senti l'importance des sciences, ils les conduisirent à pas de géant jusqu'au dernier terme de la perfection.

La philosophie des sages de l'Ionie dut son origine à la poésie qui, dans presque tous les pays, sert de base à cette science et la précède. Les Grecs débutèrent non point par des spéculations sur la manière de satisfaire leurs besoins, ni par une étude approfondie de la statistique et de la législation, mais par des recherches pénibles sur l'origine du monde, sur la nature de Dieu et de l'âme, sur la grandeur et les mouvemens des corps célestes, parce qu'ils en trouvèrent déjà la matière dans leurs poésies nationales. Aussi les premiers sages se servaient-ils toujours d'expressions figurées ou poétiques, lorsqu'ils voulaient exposer leurs opinions sur l'essence et l'origine des êtres.

La théorie des fonctions du corps était intimement unie avec les recherches sur la nature de l'âme humaine. C'est pourquoi les sages spéculèrent de fort bonne heure sur la manière dont s'opèrent la respiration, la digestion, la génération et les sensations,

(1) *Galen. protrept. p.* 3.

(2) *Plat. Hipparch. p.* 234. — Milford se trompe grossièrement (*History* etc., c'est-à-dire, Histoire de Grèce, vol. I. p. 163), quand il prétend que ces thermes tenaient lieu de bibliothèque nationale. Platon nous apprend qu'on n'y gravait que des instructions fort ordinaires.

et particulièrement sur celle dont les maladies sont provoquées par les causes qui les déterminent. C'est ainsi que fut posée la première base de la théorie médicale, qu'on regardait, ainsi que Celse l'a très-bien remarqué, comme une partie de la philosophie. La connaissance des fonctions, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie, émana donc d'abord des écoles des philosophes (1).

Aristote porte un jugement très-sûr sur l'origine de la métaphysique. Il dit que les premiers philosophes, guidés par le goût qu'ont tous les hommes pour le merveilleux, s'attachèrent à étudier les principes de tous les êtres, bien moins dans la vue d'être utiles à la société, que pour satisfaire leur curiosité, et que ce fut la raison qui les rendit si partisans des fables (2).

Pour appuyer cette assertion, Aristote cite l'exemple de Thalès de Milet, qui admettait deux causes du monde : l'une qu'il appelait *eau*, est la matière dont tous les corps sont formés ; et la seconde, ou *Dieu*, est la raison qui fait que tout provient de l'eau (3).

A l'égard de la cause matérielle, Thalès rapportait simplement en prose la théogonie des poëtes qui faisaient tout sortir de l'Océan. Cependant il déterminait plus exactement qu'eux l'idée de l'eau primitive, et cherchait en même temps à appuyer son opinion par des preuves dont Aristote rapporte quelques-unes, qu'il conjecture avoir été employées

(1) *Cels. præfat. p. 2. Primoque medendi scientia sapientiæ pars habebatur, ut et morborum curatio et rerum naturæ contemplatio sub iisdem auctoribus nata sit.*

(2) *Metaphysica, lib. 1. c. 2. p.* 1227. 1228. Ἄρχονται γὰρ ὥσπερ εἴπομεν, ἀπὸ τοῦ θαυμάζειν πάντες.... Διὸ καὶ φιλόμυθος ὁ φιλόσοφός πως ἐστιν· ὁ γὰρ μῦθος σύγκειται ἐκ θαυμασίων, ὥστ' εἴπερ διὰ τὸ φεύγειν τὴν ἄγνοιαν ἐφιλοσόφησαν, φανερὸν, ὅτι διὰ τὸ εἰδέναι τὸ ἐπίστασθαι ἐδίωκον καὶ οὐ χρήσεώς τινος ἕνεκεν.

(3) *Aristot. l. c. c.* 3. *p.* 1229.

par le philosophe de Milet. Ces preuves sont tirées de la nature humide des alimens et des semences de tous les êtres (1).

Quant à la cause qui a donné la force à la matière, Thalès, conformément à l'esprit de son siècle, la croyait un être intelligent, et considérait le principe du mouvement qui existe dans les corps de la nature comme un génie ou une âme, en sorte qu'il attribuait une âme à tous ceux dont le mouvement n'est pas la suite d'un choc, mais semble dépendre d'une cause interne (2), et qu'il croyait le monde entier rempli de divinités (3). Un grand nombre de philosophes anciens adoptèrent les mêmes principes. Ils comparaient le monde au corps humain, parce que les mouvemens de l'un et les fonctions de l'autre s'opèrent d'une manière également inexplicable. Ils considéraient l'univers comme un être animé, dont tous les mouvemens sont réglés par une intelligence (4); et Plutarque attribue à Thalès lui-même (5) une opinion semblable sur l'âme du monde. De là vinrent, par la suite, ces comparaisons sans fin établies entre l'univers et le corps de l'homme, comparaisons qui donnèrent lieu aux expressions de *macrocosme* ou de *microcosme*.

Au reste, je ne crois pas que Thalès ait eu déjà des idées claires de l'immatérialité de l'âme et de Dieu, dogme qui fut enseigné dans les écoles modernes de la Grèce. Cependant il est vaisemblable qu'il ne crut pas la divinité émanée de l'eau, mais

(1) Λαβὰν ἴσως τὴν ὑπόληψιν ταύτην ἐκ τοῦ πάντων ὁρᾶν τὴν τροφὴν ὑγρὰν οὖσαν... καὶ διὰ τὸ πάντων τὰ σπέρματα τὴν φύσιν ὑγρὰν ἔχειν.

(2) *Aristot. de anim. lib. I. c. 2. p.* 1374. Ἔοικε δὲ Θαλῆς κινητικόν τι τὴν ψυχὴν ὑπολαμβάνειν, εἴπερ τὸν λίθον ἔφη ψυχὴν ἔχειν, ὅτι τὸν σίδηρον κινεῖ.

(3) *L. c. c. 5. p.* 1385. ὅθεν ἴσως καὶ Θαλῆς ᾠήθη πάντα πλήρη θεῶν εἶναι.

(4) *Plutarch. de physic. philosophor. decret. lib. II. c. 3. p. 40. ed. Beck. in-8o. Lips.* 1787. Οἱ μεν ἄλλοι πάντες ἔμψυχον τὸν κόσμον καὶ προνοίᾳ διοικούμενον.

(5) *Conviv. septem sapient. p.* 163.

qu'il admit sa coexistence avec ce principe, ou même sa préexistence. On peut voir à cet égard les apophthegmes de cet ancien philosophe que je cite en note (1). Ils nous ont été conservés, il est vrai, par un écrivain assez récent, dont la fidélité est en général suspecte; mais je ne crois pas qu'on doive rejeter ici son témoignage.

La philosophie des Ioniens, dont Thalès jeta les premiers fondemens, nous donne une idée des résultats auxquels arrive l'esprit naissant de l'homme, libre de tous préjugés autres que ceux de la religion nationale, lorsqu'il médite sur les causes des effets de la nature. L'opinion de la multitude qui trouve dans la volonté des dieux la raison suffisante des phénomènes qu'elle aperçoit, ne peut satisfaire l'homme éclairé. Un instant de réflexion lui apprend que les effets visibles de la matière tiennent à une cause invisible, mais également matérielle, et que par conséquent il faut, pour expliquer les phénomènes de la nature, avoir recours à la proportion et au mélange des élémens. Tous les philosophes de la Grèce sont d'accord sur ce principe fondamental, et ne diffèrent entre eux que relativement aux élémens qu'ils admettent; si donc on voulait donner un nom commun à l'espèce de secte qu'ils ont formée, il faudrait dire que tous étaient matérialistes.

Mais comme de pareils raisonnemens choquaient les opinions généralement reçues, les philosophes, pour éloigner le soupçon d'impiété qui n'aurait pas manqué de planer sur leur tête, ne confiaient leurs opinions sur la cosmogonie et la physiologie qu'aux initiés sous le sceau du mystère, et professaient ouvertement la religion de leur pays, enseignant, en

(1) *Diogen. Laert. de vitis philosoph. ed. Meibom. in-4°. Amstel.* 1692. *lib. I. seg.* 35. *p.* 21. Πρεσβύτατον τῶν ὄντων Θεός · ἀγέννητον γάρ. Κάλλιστον, κόσμος · ποίημα γὰρ Θεῦ.

public, que les dieux sont les seules causes productrices des phénomènes de la nature (1). C'est ainsi qu'on parvient à expliquer les contradictions apparentes qui se remarquent dans leurs systèmes, et à concevoir particulièrement les principes de l'école pythagoricienne.

Deux raisons m'engagent à donner à Pythagore et à son école une place distinguée dans l'histoire de la médecine. En effet, ce philosophe a rendu de grands services à la physiologie en dirigeant principalement l'attention de ses disciples sur l'explication des fonctions et des phénomènes qui s'observent chez l'homme en santé. De plus, il agit avec beaucoup de sagesse en faisant servir, aux progrès de la législation et de l'art de gouverner, la médecine, qui jusqu'alors avait toujours fait partie du culte divin (2). Son but, en instituant un ordre secret et mystérieux, fut incontestablement de perfectionner la forme du gouvernement; et, considérée sous ce point de vue, son association est la meilleure école de législation dont l'antiquité puisse s'honorer. Les statuts tendaient tous à donner, par un exercice continuel et prudemment ménagé, aux facultés de l'esprit et aux fonctions du corps, le développement nécessaire pour que les élèves devinssent des hommes capables de rendre à l'Etat les services qu'il est en droit d'attendre de tous ses sujets. L'école de Pythagore s'occupait donc d'abord de la diététique du corps et de celle de l'esprit. Le sage de Samos ne fut pas moins utile à la philosophie par la transformation qu'il opéra des idées purement matérielles en

(1) Pythagore partageait ses disciples en *mathématiciens* et *akusmaticiens*; ces derniers n'apprenaient les sciences que superficiellement. On leur recommandait, par-dessus toutes choses, de révérer les dieux de leur pays. (*Porphyr. vit. Pythag. p.* 197. *ed. Holsten*).

(2) Timon, dans Diogène, *lib. VIII. p.* 518. Πυθαγόρην τε γόητος ἀποκλίναντ' ἐπὶ δόξαν θήρῃ ἐπ' ἀνθρώπων, σεμνηγορίης ὀαριστήν.

idées immatérielles, ou au moins par la plus grande précision qu'il leur donna en établissant une comparaison entre elles et les idées abstraites.

Des écrivains dignes de foi parlent des grands voyages que Pythagore fit dans les pays étrangers, notamment dans l'Asie mineure, la Phénicie et en Egypte (1). Je ne dois pas m'arrêter ici à rechercher s'il a puisé sa doctrine philosophique chez les habitans de cette dernière contrée, et s'il y apprit des prêtres les mathématiques, les propriétés des nombres, la métempsycose, et plusieurs autres dogmes qu'il professa dans la suite. Mais ce dont je suis intimement convaincu, c'est qu'il leur emprunta l'usage de divers médicamens, et les règles sévères qu'il établit parmi ses disciples pour la conservation de la santé; son langage symbolique était aussi le même absolument que le dialecte sacré de l'Egypte (2).

La douceur du climat, la fertilité du sol, la vigueur et la santé robuste des habitans de Crotone (3), dans la grande Grèce, le déterminèrent, lorsqu'il eut terminé ses voyages, à essayer dans ce petit Etat si ses projets étaient susceptibles d'être mis à exécution, parce que le gouvernement de cette colonie grecque paraissait être le plus susceptible d'une réforme. La manière dont il y fut accueilli répondit parfaitement à ses espérances. Sa figure vénérable, ses manières engageantes, et son éloquence à laquelle rien ne pouvait résister, lui gagnèrent tous les cœurs. Il pa-

(1) *Cicer. de finib. bonor. et malor. lib. V. c.* 29. — *Clem. Alex. Strom. lib. I. p.* 302.

(2) *Porphyr. vit. Pythag. p.* 199.

(3) Strabon (*lib. VI. p.* 403) vante non-seulement la fertilité du territoire de Crotone, mais encore la vaillance et la force de ses habitans. Sept Crotoniates furent couronnés la même année dans les jeux olympiques. De là vint le proverbe que le dernier des Crotoniates était le premier parmi les Grecs : Κροτωνιατῶν ὁ ἔσχατος πρῶτος ἦν τῶν ἄλλων Ἑλλήνων. Il fallait que le climat de le ville de Crotone fût extrêmement sain, puisqu'on avait coutume de dire d'un endroit salubre, ὑγιέστερος ἐστι Κρότωνος. (*Schol. Aristoph. equit. v.* 1089).

rut aux Crotoniates un envoyé des dieux (1). Loin de les désabuser, il chercha au contraire à les entretenir dans cette idée; et, afin de donner plus de poids à ses institutions, il les fit passer pour des inspirations du ciel. Lui-même était tellement rempli de la grandeur et de l'importance de sa mission, que peut-être parvint-il à croire qu'il agissait réellement par l'influence de la divinité (2).

Sa société se composait d'un certain nombre de personnes réunies pour s'instruire dans toutes les connaissances qu'il possédait, et pour concourir avec lui à l'exécution de ses vastes projets. Ses disciples vivaient dans la plus parfaite union, et tous leurs travaux tendaient au même but. Chaque heure était mise à profit: chaque devoir était exactement déterminé. Toute leur vie était consacrée à entretenir les forces du corps et de l'âme dans une harmonie continuelle, et à éviter la moindre infraction aux règles de l'ordre, et la moindre faute contre le régime moral et physique que le maître avait prescrit.

Pour parvenir plus sûrement à ce but, ils vivaient dans une habitation commune, s'habillaient tous d'une manière uniforme et avec de la toile d'Egypte, observaient la plus grande propreté, se coupaient souvent les cheveux et la barbe, et prenaient fréquemment des bains, afin d'entretenir leur corps aussi pur que leur âme. Ils se livraient à certains exercices, tels que la promenade, la lutte, la course et la danse, et ne pouvaient s'en dispenser aucun jour de l'année. La sobriété était une de leurs principales obligations. On n'avait encore vu en Grèce aucun exemple d'une sévérité pareille à celle de Pythagore dans le choix et la quantité des alimens. Il

(1) *Porphyr. vit. Pythag. p.* 196. — *Diodor. excerpt. de virtut. et vit. p.* 554. *ed. Wesseling.*
(2) *Ibid. p.* 200.

en défendit plusieurs, non pas seulement parce qu'il les croyait dangereux, mais parce que les habitans voluptueux de la grande Grèce en faisaient abus, ou parce qu'ils étaient proscrits dans les mystères sacrés des Egyptiens, ses maîtres (1).

Les alimens tirés du règne animal n'étaient pas tous interdits à ses disciples. Les seuls dont ils ne pouvaient pas faire usage étaient les poissons, et certaines parties d'autres animaux, que probablement les Egyptiens excluaient aussi (2).

On pense généralement et depuis long-temps, que les pythagoriciens ne mangeaient pas de haricots, et l'on a donné plusieurs explications différentes de cette coutume. Les uns disent qu'elle fut introduite parce que les haricots engendrent des vents qui appesantissent l'esprit et en troublent les fonctions (3). Quelques autres ont cru voir la cause de cette proscription dans la ressemblance d'une fève de haricot avec un testicule, et prétendent qu'elle est le sym-

(1) Quand je ne cite aucune autorité à l'appui des faits que je relate, je m'en rapporte tacitement à Meiners (p. 404—422). Ce serait en effet un travail fort ingrat que de chercher encore une fois les passages qui peuvent servir de preuves, puisque ce savant a épuisé tout ce qu'il est possible de dire sur l'ordre de Pythagore.

(2) Athénée (*lib. IV. c. 17. p. 244. ed. Schæfer*) rapporte bien quelques circonstances qui tendent à prouver que les pythagoriciens ne mangeaient pas de viande; mais, dans un autre endroit (*lib. VIII. p. 308. ed. Casaub.*), il se borne à dire que le poisson leur était défendu. Λέξω δὲ, καὶ μὴ προβληθέντος, διὰ τί οἱ Πυθαγορικοὶ τῶν μὲν ἄλλων ἐμψύχων μετρίως ἅπτονται, τινὰ δὲ καὶ θύοντες, ἰχθύων μόνων οὐ γεύονται τὸ παράπαν· ἢ διὰ τὴν ἐχεμυθίαν; Θεῶν γὰρ ἡγοῦνται τὴν σιωπήν. Aristoxène assure, dans Athénée (*lib. X. p. 418*) et dans Diogène de Laërce (*lib. VIII. sect. XX. p. 505*) que les pythagoriciens mangeaient toutes sortes de viandes, mais en petite quantité, et celles surtout d'animaux jeunes, tendres, faciles à digérer. — Comparez, *Porphyr. vit. Pythag. p. 195.* σπανίως κρέας ἱερείων θυσίμων καὶ τοῦτο οὐδ' ἐκ παντὸς μέρους.

(3). *Cicer. de divinat. lib. I. c. 30. — Plutarch. Sympos. lib. VIII. qu. 10. p. 734. — Diogen. lib. VIII. f. 24. p. 507. — Apollon. Dyscol. hist. commentit. c. 46. p. 42.* Ce dernier cite Théophraste, περὶ φυσικῶν αἰτίων, de sorte que plusieurs écrivains ont cru que l'ouvrage du naturaliste grec, περὶ φυτῶν αἰτίων, renfermait un passage relatif aux mœurs des pythagoriciens; mais on n'en trouve pas la moindre trace. L'écrit cité par Apollonius est perdu.

bole de la loi qui interdisait toute espèce de débauche (1). Certains encore pensent que cet usage dut son origine à l'affinité que les haricots ont avec le corps humain, ou même à l'opinion que les âmes des morts passaient dans ce légume (2).

Mais un pythagoricien moderne, Aristoxène, assure que le philosophe de Samos recommandait particulièrement les haricots, et en mangeait lui-même beaucoup, parce qu'il les regardait comme un aliment de facile digestion (3). Il paraît donc que cette expression, *abstiens-toi des haricots*, avait rapport à la politique. En effet, on procédait alors à l'élection des magistrats par une espèce de scrutin pour lequel on employait des haricots, usage qui subsistait, il n'y a pas encore fort long-temps, en Hollande. Pythagore voulait donc probablement, par ces paroles, avertir ses disciples de ne pas rechercher les honneurs, afin qu'ils fussent plus attachés à son ordre (4).

Il les habituait tellement à l'abnégation de soi-même, qu'au moment où ils étaient tourmentés par la faim, on servait devant eux les mets les plus délicats, qu'on retirait à l'instant même, sans qu'il fût permis d'y toucher (5). Ses préceptes sur la sobriété et la modération dans les plaisirs de l'amour convenaient parfaitement à son siècle et à la nation au sein de laquelle il vivait. Il défendait surtout de se livrer de trop bonne heure au commerce des femmes; et, pour éloigner chez les jeunes gens toute

(1) *Lucian. vitar. auctio*, *p.* 373.
(2) *Porphyr. vit. Pythag. p.* 200. — *Plin. lib. XVIII. c.* 12.
(3) *Gell. noct. attic. lib. IV. c.* 11. Πυθαγόρας τῶν ὀσπρίων μάλιστα τὸν κύαμον ἐδοκίμασε· λίαν τε κινητικὸν γὰρ εἶναι καὶ διαφορητικόν· διὸ καὶ μάλιστα κέχρηται αὐτῷ.

(4) *Plutarch. de puer. educat. p.* 12. Κυάμων ἀπέχεσθαι ὅτι οὐ δεῖ πολιτεύεσθαι. κυαμευταὶ γὰρ ἦσαν ἔμπροσθεν αἱ ψηφοφορίαι. L'hypothèse que j'émets à cet égard se trouve dans Diogène de Laërce (*lib. VIII. c.* 35. *p.* 515. 516) et dans Porphyre (*de antro nymph. p.* 262). D'après la description de ce dernier, on voit qu'il est question de la fève (*vicia faba*).

(5) *Jamblich. vit. Pythagor. p.* 187. — *Diodor. excerpt. p.* 555.

idée voluptueuse, il voulait qu'on les occupât sans cesse soit aux travaux de l'esprit, soit aux exercices de la gymnastique. Les hommes eux-mêmes ne pouvaient approcher des personnes du sexe, quand ils avaient trop mangé ou bu trop de vin (1).

Les pythagoriciens ne devaient s'abandonner à aucune passion, pas même aux plus innocentes, telles que les effusions de la joie, dans la crainte de troubler l'harmonie du corps et de l'âme. Ils joignaient à cette inaltérable tranquillité morale des exercices de piété basés sur de prétendues relations intimes avec les dieux. Non-seulement ils chantaient des hymnes, faisaient des prières, et offraient des sacrifices ; mais encore ils prédisaient l'avenir par les songes ou le vol des oiseaux, et évoquaient les ombres de leurs amis (2). Ces derniers talens leur procuraient une considération égale et même supérieure à celle des prêtres, qui étaient presque tous au-dessous d'eux quant à la piété et aux connaissances.

On ne peut employer pour l'histoire de la médecine que la partie de la doctrine de Pythagore qui a influé d'une manière marquée sur les systèmes des médecins subséquens. Je vais donc développer en peu de mots sa théorie des nombres, et son opinion sur l'origine des corps, d'après l'idée que je suis parvenu à m'en former.

La matière primordiale doit être considérée comme indéterminée, et ne reçoit l'existence que par l'addition de principes déterminés ou de choses actives.

(1) *Stobæi Eclogæ, ed. C. Gessner, in-fol. Tigur.* 1559. *serm.* 99 *p.* 542. Περὶ δὲ γενέσεως παίδων τάδε ἔλεγε, καθόλου μὲν φυλάττεσθαι τὸ καλούμενον πρόωρον· οὔτε γὰρ τῶν φυτῶν, οὔτε τῶν ζώων εὔκαρπα καὶ προφερῆ γίνεσθαι, ἀλλὰ χρόνον τινὰ προπαρασκευάζεσθαι τῆς καρποφορίας, ἐν ᾧ ἐξισχύσαντα καὶ τελειωμένα τὰ σώματα, παρέχειν τά τε σπέρματα καὶ τοὺς καρποὺς δεδύνηται.... ἔλεγε δὲ μήτε τροφῆς, μήτε μέθης πλήρη ταῖς γυναιξὶν εἰς τὸ γεννᾷν ὁμιλεῖν.

(2) *Plutarch. de genio Socratis, p.* 586. — *Diog. lib. VIII. s.* 20. *p.* 505. Μαντικῇ δὲ ἐχρῆτο τῇ διὰ κληδόνων τε καὶ οἰωνῶν. — *Plin. lib. XXIV. c.* 17. *lib. XXX. c.* 1.

Il n'y a rien dans la nature qui puisse être mieux comparé que les nombres à cette masse indéterminée, ainsi qu'aux principes qui la classent et la déterminent. Le double est toujours indéterminé, et on obtient constamment un quotient différent, suivant que le nombre doublé est grand ou petit. Le duel (*dyas*) est donc le symbole de la matière indéterminée ; au contraire, l'unité (*monas*) est toujours déterminée : réunie au duel, elle donne le nombre déterminé *trois*. Ainsi le principe déterminant, ou la force qui met tout en ordre, peut être comparé avec l'unité. C'est là, je pense, l'idée la plus juste que l'on puisse se former, d'après Aristote (1), du système métaphysique de Pythagore.

Tel est le premier pas que l'esprit humain ait hasardé pour expliquer par les élémens la production de tous les corps de la nature. Pythagore y fut sans doute conduit par l'étude des mathématiques, dans lesquelles tout dérive des nombres, des figures, et de leur représentation sensible (2). Or, comme on peut supposer qu'il existe des qualités et des propriétés opposées aux propriétés et aux qualités que nous reconnaissons dans les corps, et que toutes deux, considérées en général, sont indéterminées, Pythagore en conclut que tout ce qui est double est également indéterminé (3), et ne peut cesser de l'être que par l'addition de l'unité.

(1) *Aristot. metaphys. lib. I. c. 5. p.* 1233. Ἐν δὲ τοῖς ἀριθμοῖς ἐδόκουν θεωρεῖν ὁμοιώματα πολλὰ τοῖς οὖσι καὶ γιγνομένοις. — *c.* 6. *p.* 1236. Μίμησιν τὰ ὄντα φασὶν εἶναι τῶν ἀριθμῶν..... Τοῦ δὲ ἀριθμοῦ στοιχεῖα τὸ ἄρτιον καὶ τὸ περιττόν. Τούτων δὲ τὸ μὲν πεπερασμένον, τὸ δὲ ἄπειρον· τὸ δὲ ἓν δὴ ἐξ ἀμφοτέρων εἶναι τούτων, καὶ γὰρ ἄρτιον εἶναι καὶ περιττὸν, τὸν δ' ἀριθμὸν ἐκ τοῦ ἑνός... Τοσοῦτον δὲ προσεπέθεσαν, ὃ καὶ ἴδιον αὐτῶν ἐστιν, ὅτι τὸ πεπερασμένον καὶ τὸ ἄπειρον καὶ τὸ ἓν, οὐχ ἑτέρας τινὰς ᾠήθησαν εἶναι φύσεις... ἀλλ' αὐτὸ τὸ ἄπειρον καὶ αὐτὸ τὸ ἓν, οὐσίαν εἶναι τούτων, ὧν κατηγοροῦνται.

(2) *Aristot. metaphys. lib.* I. *c.* 5. *p.* 1232. — *Porphyr. vit. Pythagor. p.* 202. 203. Ἐν δὲ τούτοις καὶ πρὸ τούτων, οἱ καλούμενοι Πυθαγόρειοι τῶν μαθημάτων ἁψάμενοι πρῶτον, ταῦτα προήγον.

(3) *Aristot. l. c. p.* 1332. Ce passage enseigne clairement l'opposition des parties indéterminées.

L'analogie suffit pour nous faire présumer que ce philosophe regardait les élémens, non-seulement comme des substances réelles, mais même comme de véritables corps. L'esprit humain, accoutumé à des impressions purement physiques, ne saurait concevoir un être totalement immatériel ; et tous les autres philosophes de l'ancienne Grèce attribuaient l'origine du monde à des élémens primitifs qu'ils croyaient être aussi de nature matérielle. Rien ne nous autorise donc à regarder Pythagore comme l'inventeur de l'opinion que le monde est composé de substances simples et non susceptibles de tomber sous les sens. D'ailleurs, un passage d'Aristote (1), qui semble être échappé à tous les historiens modernes de la philosophie, prouve que le *monas* de Pythagore, c'est-à-dire, le principe déterminant, avait une certaine étendue, et était par conséquent de nature matérielle. Quelques auteurs ont prétendu que le philosophe de Samos avait appris cette doctrine des corpuscules d'un Phénicien, nommé Mochus (2).

Je vais entrer maintenant, sur la psycologie, dans quelques détails qui démontreront encore plus clairement qu'il enseignait le pur matérialisme.

Rien ne constate que les anciens et véritables pythagoriciens aient accordé aux nombres des propriétés extraordinaires, et les aient considérés comme première cause agissante de tous les phénomènes de la nature. Je regarde, à cet égard, le témoignage de Sextus Empiricus (3) comme insuffisant, puisque

(1) *Aristot. metaphys. lib. XII. c. 6. p.* 1413. Τὰς μονάδας ὑπολαμβάνουσι ἔχειν μέγεθος.

(2) Posidonius, dans Strabon (*lib. XVI. p.* 1098), Sextus Empiricus (*adversus mathem. lib. IX.* p. 621, et Cudworth (*intellectuel* etc., c'est-à-dire, Système intellectuel. in-fol. Londres, 1678. p. 12).

(3) *Pyrrhon. hypotyp. lib. III. c. 18. sect.* 152. *p.* 164. — *Adv. Arith. lib. IV. p.* 331. Καθόλου μὲν οὖν οἱ ἀπὸ τῶν μαθημάτων Πυθαγορικοὶ μεγάλην ἀπονέμουσι δύναμιν τοῖς ἀριθμοῖς, ὡς τῆς τῶν ὅλων φύσεως κατ' αὐτοὺς διοικουμένης. — *Advers. Physic. II. lib. X. p.* 674.

Aristote, la seule source où l'on doive puiser avec confiance pour tout ce qui concerne l'histoire du pythagorisme, ne dit rien qui permette de ranger les spéculations vagues sur les propriétés des nombres dans ce système philosophique. C'est depuis le second siècle de notre ère seulement qu'on commença à leur attribuer certaines propriétés, quelquefois surnaturelles, ce qui donna naissance à la nouvelle école pythagoricienne, dont nous retrouvons les principes dans plusieurs ouvrages apocryphes d'Hippocrate. Aussi tous les auteurs qui ont écrit après la naissance de Jésus-Christ, ne parviennent-ils à nous donner des notions claires et suffisantes des véritables principes de Pythagore (1), que lorsqu'ils vont puiser dans des sources bien antérieures à leur époque.

Modératus et Nicomaque introduisirent plus tard dans le pythagorisme ces propriétés illusoires des nombres primitifs qui les rendent susceptibles de déterminer tous les changemens de l'univers (2). On doit ranger les assertions suivantes parmi ces chimères : le nombre trois détermine le rapport de l'unité au duel ; le nombre quatre est le plus parfait de tous, parce qu'additionné avec les trois qui le précèdent, il donne dix pour produit. Cette *tétraktys* est le symbole de l'âme (3) : c'est par elle que ju-

(1) Lucien (*vit. auct. p.* 372), Jamblique, Porphyre et Plutarque même (*de Isid. et Osirid. p.* 370. — *de Ei ap. Delphos*, *p.* 388), n'exposent que les principes des nouveaux pythagoriciens.

(2) *Meiners*, *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des sciences, P. I. p. 536.

(3) D'après quelques auteurs modernes, Pythagore attribuait à l'âme quatre forces distinctes (*Plutarch. physic. philosoph. decret. lib. I. c.* 3. *p.* 9.) Sous ce point de vue, on doit regarder comme très-important un autre passage de Plutarque (*de animæ procreat. e Timæo*, *p.* 1013). *ἱμαι δὲ μ· ταὐτὸν εἶναι, τῷ κατὰ ἀριθμὸν συνεστάναι τὴν ψυχὴν τὸ τὴν οὐσίαν αὐτῆς ἀριθμὸν ὑπάρχειν.*

raient les pythagoriciens. (1). Le nombre sept passait pour complet : il s'appelait *vierge*, parce qu'il ne peut donner naissance à aucun des autres nombres primitifs. On le nommait aussi *Pallas*. Le nombre dix, complément de la première dizaine, était de même sacré (2).

Autant je suis peu porté à ranger ces futilités parmi les principes de l'ancien pythagorisme, autant au contraire je trouve conformes au siècle de Pythagore les notions qu'Aristote nous a conservées sur les idées que ce philosophe se formait de la nature de l'être qui préside à toutes nos fonctions, et qui renferme en même temps le germe de la pensée. La chaleur, et le feu qui l'engendre, parurent aux premiers sages les causes de l'activité qui règne dans la nature entière. Aussi Pythagore prétendait-il que le principe de la vie réside dans la chaleur (3), et que celui du mouvement, dans les animaux, est de nature éthérée (4), ou, suivant l'expression d'Aristote (5), de nature aérienne (6). Ainsi les bases du système d'émanation se trouvent déjà dans les dogmes de Pythagore, puisqu'à ses yeux, l'âme des animaux

(1) Οὐ μὰ τὸν ἁμετέρᾳ ψυχᾷ παραδόντα τετρακτὺν
Παγὰν ἀενάου φύσιος ῥιζώματ' ἔχουσαν.

Porphyr. vit. Pythagor. p. 189.

(2) *Meursius, de denario Pythagor. c.* 5. *p.* 36. — *Athenagor. legat. pro Christian. p.* 6.

(3) *Diogen. lib. VIII. sect.* 28. *p.* 509. Ζῆν μὲν πάντα, ὅσα μετέχει τοῦ θερμοῦ.

(4) *Diogen. l. c.* Εἶναι δὲ τὴν ψυχὴν ἀπόσπασμα αἰθέρος, καὶ τοῦ θερμοῦ καὶ τοῦ ψυχροῦ.

(5) *De animâ, lib. I. c.* 2. *p.* 1372. Ἔοικε δὲ καὶ τὸ παρὰ τῶν Πυθαγορείων λεγόμενον, τὴν αὐτὴν ἔχειν διάνοιαν· ἔφασαν γάρ τινες αὐτῶν, ψυχὴν εἶναι τὰ ἐν τῷ ἀέρι ξύσματα· οἱ δὲ, τὸ ταῦτα κινοῦν.

(6) Les idées du feu et de l'éther se confondent presque ensemble chez les anciens philosophes. Aristote dit, par exemple, des premiers sages de sa nation, qu'ils avaient admis dans la région supérieure un élément, appelé Ether, parce qu'il est dans un mouvement perpétuel, ἀπὸ τοῦ θεῖν ἀεί. Mais Anaxagore mettait l'éther à la place du feu, (*Aristot. de cœlo, lib. I. c.* 3. *p.* 610), et Héraclite, d'après le faux Plutarque (*physic. philos. decret. lib. I. c.* 3. *p.* 10), prétendait que l'air est le produit de l'évaporation du feu.

était une émanation de l'âme générale du monde, qui a son siége dans l'éther (1). Les pythagoriciens modernes donnèrent, suivant Nicomaque (2), une autre raison de la généralité du feu dans la nature, et de la résidence de tout principe du mouvement dans cet élément. Voici quelle était leur raison : la flamme affecte toujours une forme pyramidale ; tous les corps sont composés de pyramides ; les corps géométriques au moins résultent d'un assemblage de pyramides que l'on peut disjoindre et séparer ; on construit une pyramide avec trois points au-dessus desquels on en place un quatrième. C'est pourquoi, dans la suite, la pyramide et le feu furent exprimés par le nombre quatre, et le feu lui-même prit le nom d'*Héphestos*.

J'abandonne le soin de déterminer plus amplement les idées psycologiques et anthropologiques de Pythagore à ceux qui sont en état de dégager son système de toutes les additions faites par les sophistes modernes. Cependant je regarde comme étant du philosophe de Samos, l'opinion que l'âme est composée de deux parties, l'une raisonnable, φρένες, et l'autre non raisonnable, θυμὸς, placées, la première dans le cerveau, et la seconde dans le cœur. (3). Ce qui détermina Pythagore à assigner ainsi le siége de ces deux parties de l'âme, ce fut probablement l'observation journalière que l'on est saisi du mal de tête quand on s'applique trop à la méditation, et que le cœur bat violemment lorsqu'on est agité par quelque passion vive. Suivant des écrivains modernes, on distinguait dans la partie non raisonnable de l'âme deux facultés, celle de désirer, résidant particulièrement dans le cœur, et celle de détester, siégeant dans

(1) *Tiedemann's Geist* etc., c'est-à-dire, Esprit de la philosophie spéculative, P. I. p. 131.
(2) *Phot. Biblioth p.* 187.
(3) *Plutarch. physic. philos. decret. lib. IV. c.* 14. *p.* 83.

le foie (1). Cependant on attribuait souvent le pouvoir de désirer au foie, et celui de haïr au cœur (2).

D'après Pythagore, les sens sont en quelque sorte des gouttes de l'âme raisonnable établie dans le cerveau. Celle-ci est immortelle, tandis que les propriétés qui lui sont subordonnées périssent avec le corps. Ces dernières sont alimentées par le sang. Les veines, les artères et les nerfs sont les ligamens de l'âme (3).

Je passe sous silence tout ce que les auteurs modernes ont dit de la physiologie de Pythagore. Ce sont ou des opinions conformes à l'esprit de son système, ou des assertions qui lui ont été attribuées à tort, telle que celle-ci : la semence est une goutte du cerveau qui renferme une vapeur chaude, et qui communique à la matrice une humidité visqueuse, de l'eau et du sang (4). Cette opinion se concilie parfaitement avec une autre que nous trouvons dans Plutarque (5), d'après laquelle le sperme jouit d'une force motrice nécessaire pour la génération, et qui met la machine en activité. Kühn a parfaitement bien expliqué ces deux passages (6).

Pythagore définissait la santé, la continuation de

(1) *Plutarch. physic. philos. decret. lib. IV. c.* 14. *p.* 83.

(2) Cette opinion me fournira par la suite l'occasion de discuter diverses théories médicales. Voyez particulièrement Platon (*Tim. p.* 493). γλυκύτητι δὲ κατ' ἐκείνο ξυμφύτῳ πρὸς αὐτὸ χρωμένη, καὶ πάντα ὀρθὰ καὶ λεῖα αὐτοῦ καὶ ἐλεύθερα ἀπευθύνουσα, ἵλεώ τε καὶ εὐήμερον ποιεῖ τὴν περὶ τὸ ἧπαρ ψυχῆς μοῖραν κατῳκισμένην.

(3) *Diogen. lib. VIII. sect.* 30. *p.* 513. Vraisemblablement une grande partie de ces opinions a été ajoutée par les modernes. Pythagore ne connaissait pas encore la différence qui existe entre les nerfs et les ligamens, entre les veines et les artères ; car cette distinction n'était pas même établie du temps d'Hippocrate ; ainsi que je le ferai voir plus tard. On s'aperçoit également ici d'une combinaison de la doctrine secrète et de la doctrine publique du philosophe de Samos. L'âme est mortelle et matérielle d'après l'une ; elle est immortelle suivant l'autre.

(4) *Diogen. lib. VIII. c.* 28. *p.* 510.

(5) *Physic. philos. decret. lib. V. c.* 4. *p.* 107.

(6) *De philosoph. ante Hipp. medicinæ cultor. p.* 252 : *in Ackermann opusc. ad medic. histor.*

la constitution primitive, et la maladie, le dérangement de cette organisation (1). Ailleurs il dit que la santé est une véritable harmonie (2).

Je doute très-fort, avec Kühn (3), que ce philosophe ait écrit, sur la nature, le livre que Diogène de Laërce (4) lui attribue.

Il se livrait aussi à la pratique de la médecine; mais on peut, d'après l'esprit dominant du siècle, se former une idée de la manière dont il l'exerçait. Jusqu'alors l'art de guérir avait été lié étroitement à l'art divinatoire et aux cérémonies religieuses. Les prêtres seuls l'avaient cultivé dans les temples d'Esculape, et la multitude regardait toutes les cures opérées par eux, comme des effets immédiats de la puissance divine, ou comme des miracles. Pythagore lui-même avait puisé ses connaissances en Egypte où la magie, l'art divinatoire, l'interprétation des songes et la médecine ne formaient qu'une seule et même science. Les peuples de l'Italie pensaient que toute la nature est remplie de dieux, et ce préjugé général devait fortifier la confiance qu'ils avaient dans la divination par les sacrifices et les choses inanimées (5). Ces diverses circonstances repandent un grand jour sur la manière surprenante dont les pythagoriciens pratiquaient la médecine.

Les esprits qui voltigent dans les airs, les démons et les héros envoient aux hommes les songes qui fournissent les signes de la maladie et ceux de la guérison; mais il faut des expiations et des purifications, ἀποτροπαὶ, ἐπαοιδαὶ, καθαρμοὶ, pour les interpréter. L'art divinatoire, la magie et autres sciences

(1) *Diogen. l. c. c.* 35. *p.* 518. ὑγιείαν τὴν τοῦ εἴδους διαμονὴν, νόσον τὴν τούτου φθοράν.
(2) *Id. c.* 33. *p.* 514. — Voyez *Kühn*, *l. c. p.* 263. 264.
(3) *L. c. p.* 268.
(4) *L. c. c.* 6. *p.* 49.
(5) *Jamblich. de myster. Ægypt. lib. III. c.* 12. *p.* 75.

semblables se rapportent donc à ces émanations de la divinité (1). Pythagore connaissait l'influence de la médecine sur certaines affections, et il s'en servait pour les maladies chroniques occasionées par des passions perturbatrices (2). C'est de cette manière qu'il traita Phérécyde de Scyros, son maître, dans la dernière maladie que fit ce philosophe (3).

Il attribuait aux plantes des vertus magiques, et les employait dans le traitement des maladies (4). Pline et le faux Galien (5) assurent qu'il croyait le vinaigre scillitique propre à reculer le terme de l'existence. Dans un autre endroit (6), Pline dit qu'il avait écrit un livre sur l'utilité de la scille; mais probablement cet ouvrage était apocryphe. Je ne puis pas décider si le chou, auquel cet auteur (7) prétend qu'il accordait des vertus particulières, est le même que le nôtre. Il recommandait le vin anisé contre la piqûre du scorpion (8), et pensait que l'anis, tenu dans la main, jouit d'une grande efficacité contre l'épilepsie (9). Il vantait la moutarde comme un remède pénétrant, qui porte à la tête, et qui convient beaucoup dans les morsures des serpens et les piqûres des scorpions (10). Il regardait une espèce particulière d'arroche comme

(1) *Diogen. lib. VIII. sect. 32. p. 514.*

(2) *Porphyr. vit. Pythagor. p. 193. 195.* — ***Tim. Locr. de animâ mundi, p. 565 : in Gale. opusc. mythol.***

(3) *Porphyr. l. c. p. 186.* — *Diodor. l. c. p. 554.*

(4) *Plin. lib. XXX. c. 1.*

(5) ***De facile parabil. p. 463. Opp. P. IV.*** Ὑγιεινὸν κάλλιστον τὸ περὶ σκίλλης (ὀξὺ) Πυθαγόρα γραφεν, ὡς πᾶς μεν αὐτοκράτωρ κέχρηται· λέγεται δὲ παρὰ τοῦ δεδοκότος, ὅτι μακροβίους ποιεῖ τοὺς τοῦτο λαμβάνοντας καὶ τὰ ἄκρα ἄρτια ὑπάρχει ἕως τέλους. Καὶ αὐτὸς μὲν ὁ Σάμιος γέρων, οὐκ ἀγνοεῖς γὰρ ὅσον χρόνον προέκοψεν, μέμνηται ἐν τῷ συντάγματι, ὡς τῷ κατ' αὐτὸν γένει μεταδεδωκὼς τὴν δύναμιν. Ὅταν δὲ ἤρξατο τούτῳ χρῆσθαι, πεντηκονταέτης ὑπῆρχεν, καὶ ἐβίωσεν εἰς ἑπτὰ καὶ δέκατον καὶ ἑκατοστὸν ἔτος, ἄρτιος καὶ ἄνοσος διατελέσας.

(6) ***Plin. lib. XIX. c. 5.***

(7) ***Lib. XX. c. 9.***

(8) *Id. lib. XX. c. 17.*

(9) *Ibid.*

(10) *Lib. XX. c. 22.*

un aliment indigeste qui occasione la leucorrhée, la jaunisse et l'hydropisie (1). Kühn, dans son excellent Traité, a rassemblé plusieurs autres passages semblables ayant rapport aux vertus magiques de différens végétaux (2).

Les pythagoriciens se servaient bien plus fréquemment des remèdes externes que des médicamens internes. Ils faisaient surtout un grand cas des fomentations et des onguens; mais ils n'avaient jamais recours aux grands moyens de la chirurgie, aux incisions, à la cautérisation et aux opérations (3).

L'histoire nous apprend qu'ils se distinguèrent beaucoup par leur habileté dans le traitement des maladies internes. En effet, les Crotoniates passaient pour les médecins les plus expérimentés de toute la Grèce (4). L'un d'eux, qui, suivant Diogène (5), avait été disciple de Pythagore, acquit une réputation brillante. Ce fut Alcméon, fils de Pirithus. Chalcidius (6) assure qu'il était naturaliste, qu'il s'occupa le premier de l'anatomie, et qu'il composa plusieurs écrits sur la structure de l'œil; mais ce commentateur a vécu beaucoup trop tard pour que son témoignage puisse être regardé comme une preuve bien concluante. Plusieurs raisons que j'ai développées précédemment, s'opposaient à ce qu'on pût alors disséquer des cadavres humains; et un pythagoricien devait encore moins qu'un autre se livrer à cette occupation, puisque l'horreur que

(1) *Plin. lib. XX. c.* 20.
(2) *L. c. p.* 245. 246.
(3) *Jamblich. de vitâ Pythagor. c.* 34. *p.* 204.
(4) *Herodot. lib. III. c.* 131. *p.* 307. ἐγένετο γὰρ ὦν τοῦτο, ὅτε πρῶτοι μὲν οἱ Κροτωνιῆται ἰητροὶ ἐλέγοντο ἀνὰ τὴν Ἑλλάδα εἶναι· δεύτεροι δὲ Κυρηναῖοι.
(5) *Lib. VIII. c.* 83. *p.* 542. — Aristote remarque (*Metaphys. lib. I. c.* 5. *p.* 1234) qu'Alcméon de Crotone vivait pendant la vieillesse de Pythagore.
(6) *Commentar. in Plat. Timæum, ed. Fabric. p.* 368.

les corps morts inspiraient à tous les membres de son ordre, l'en détournait nécessairement. Si nous voulons donc supposer quelque chose de vrai dans le récit de Chalcidius, il faut admettre qu'il a prétendu parler de la dissection des animaux; et bien qu'elle fût également contraire aux principes de Pythagore (1), je suis cependant très-porté à croire qu'Alcméon fut le premier anatomiste, en tant seulement qu'il paraît s'être occupé de l'anatomie comparée.

Cette opinion est d'autant plus probable à mes yeux, qu'Aristote réfute (2) Alcméon qui prétendait que les chèvres respirent par les oreilles. On en tire sans peine la conclusion que le Crotoniate connaissait déjà le canal qui s'étend depuis l'oreille interne jusque dans le pharynx, et qui fut dans la suite désigné sous le nom de trompe d'Eustache (3). Peut-être trouva-t-il la membrane du tympan perforée ou détruite accidentellement chez une chèvre, ce qui lui fit adopter une opinion aussi singulière sur la respiration de ces animaux.

Les fonctions animales et celle de la génération paraissent avoir éveillé d'une manière particulière l'attention des pythagoriciens. Diogène (4) et Clément d'Alexandrie (5) pensent qu'Alcméon de Crotone écrivit sur la nature un livre qui serait

(1) *Barchusen, de medicinæ origine et progressu, diss. IX. p.* 127. — Les observations de Kühn sur cette matière (*l. c. p.* 273. 274) méritent d'être lues.

(2) *Histor. animal. lib. I. c.* 11. *p.* 837. Ἔστι δὴ κεφαλῆς μόριον δι' οὗ ἀκούει ἄπνουν τὸ οὖς. Ἀλκμαίων γὰρ οὐκ ἀληθῆ λέγει, φάμενος, ἀναπνεῖν τὰς αἶγας κατὰ τὰ ὦτα.

(3) Pline attribue cette découverte à Archelaüs (*lib. VIII. c.* 50), et Mercurialis (*variæ lectiones, lib. II. c.* 10. *p.* 44) croit qu'il faut lire dans Aristote, Archelaüs au lieu d'Alcmeon; mais Kühn (*l. c. p.* 272) revendique l'honneur de la découverte en faveur du philosophe de Crotone, et démontre qu'Archelaüs n'a vécu qu'au temps des Ptolémées, par conséquent après Aristote.

(4) *L. c.* — Il rapporte aussi le début de l'ouvrage.

(5) *Stromat. lib. I. p.* 308.

par conséquent le plus ancien traité connu de physiologie. Il plaçait le siége de l'âme raisonnable dans le cerveau, ainsi que son maître Pythagore (1). Il croyait que l'audition s'opère au moyen du vide de l'oreille, dans lequel l'air extérieur s'introduit, parce que tous les corps creux sont sonores (2). Cette explication est aussi peu satisfaisante que celle qu'Alcméon donne de l'olfaction, prétendant que nous sommes redevables de la sensation des odeurs à la respiration (3). Il ne raisonnait pas mieux sur la gustation; car il prétendait que la langue discerne les saveurs par sa mollesse, son humidité et sa chaleur (4).

Il regardait la semence de l'homme comme une émanation du cerveau (5). On s'était aperçu que les pertes fréquentes de cette liqueur causent des maux de tête et affaiblissent les facultés intellectuelles; et cette observation donna sans doute lieu à l'opinion d'Alcméon, qui était assez généralement admise de son temps. Je ne discuterai pas s'il pensait que le mélange des liqueurs prolifiques des deux sexes fût nécessaire à la conception, parce que c'est un auteur trop moderne qui lui attribue cette façon de penser (6). Suivant le faux Plutarque (7), il voulut approfondir encore davantage les mystères de la génération. Il prétendait que la tête se développe la première, parce qu'elle est le siége de l'âme raisonnable, et que le fœtus reçoit sa nourriture, non pas par la bouche ou le cordon ombilical,

(1) *Plutarch. physic. phil. decret. lib. IV. c.* 17.
(2) *Id. l. c. c.* 16.
(3) *Id. c.* 17. ὀσφραίνεσθαι (τῷ ἡγεμονικῷ) ἕλκοντι διὰ τῶν ἀναπνοῶν τὰς ὀσμάς.
(4) *Id. c.* 18. Τῷ ὑγρῷ καὶ τῷ χλιαρῷ τῷ ἐν τῇ γλώττῃ πρὸς τῇ μαλακότητι διακρίνεσθαι τοὺς χυμούς.
(5) *Id. lib. V. c.* 3.
(6) *Censorin. ap. Kühn, l. c. p.* 277.
(7) *Lib. V. c.* 17.

mais par la surface entière du corps qui absorbe les sucs nutritifs comme une éponge (1). Il expliquait de la même manière la nutrition du poulet dans l'œuf, regardait le blanc comme le lait qui alimente le jaune et l'embryon auquel ce dernier donne naissance (2). Il comparait la puberté à la floraison des plantes, disant que les parties génitales s'ombragent de poils lorsque la semence commence à se former, de même que les fleurs se développent dans les végétaux quand ils deviennent aptes à porter des graines (3). Censorinus veut qu'il ait attribué l'amaigrissement aux pertes trop fréquentes de semence (4).

La stérilité des mulets était, de son temps, l'objet particulier des méditations des philosophes. Il chercha aussi à l'expliquer. Suivant ses idées, elle dépendait de ce que la semence des mâles est trop froide, et de ce que l'orifice de la matrice est bouché chez les femelles (5). On lui pardonne ce raisonnement absurde, quand on réfléchit que, dans l'enfance des sciences, les hommes expliquaient presque toujours les choses obscures par d'autres qui ne l'étaient pas moins, et ne donnaient ordinairement que des paroles vides de sens au lieu de raisons valables et démonstratives.

C'est à Alcméon que nous devons la première théorie du sommeil. Le sommeil a lieu, dit-il (6),

(1) *Id. lib. V. c.* 16.
(2) *Aristot. de generat. animal. lib. III. c. 2. p.* 1281. Τοὐναντίον μέντοι ἐστὶν, ἢ οἱ ἄνθρωποι οἴονται καὶ Ἀλκμαίων φησὶν ὁ Κροτωνιάτης. Οὐ γὰρ τὸ λευκόν ἐστι γάλα, ἀλλὰ τὸ ὠχρὸν, τοῦτο γάρ ἐστιν ἡ τροφὴ τοῖς νεοττοῖς· οἱ δ᾽ οἴονται τὸ λευκὸν, διὰ τὴν ὁμοιότητα τοῦ χρώματος.
(3) *Aristot. hist. animal. lib. VII. c. 1. p.* 995.
(4) *Kühn, l. c.*
(5) *Plutarch. lib. V. c. 14. p.* 114.
(6) *Plutarch. lib. V. c.* 24. Ἀλκμαίων ἀναχωρήσει τοῦ αἵματος εἰς τὰς ὁμόρους φλέβας ὕπνον γίνεσθαί φησι, τὴν δὲ ἐξέγερσιν, διάχυσιν· τὴν δε παντελῆ ἀναχώρησιν, θάνατον — Il y a deux versions de ce passage. Si on lit ἔμορος, il faut substituer τῇ καρδίᾳ ou τῷ ἐγκεφάλῳ. Reiske et Kühn lisent donc

lorsque le sang rétrograde dans les gros vaisseaux, et cesse quand ce fluide se disperse de nouveau par tout le corps; mais la mort arrive lorsqu'il y a stagnation complète. Cette théorie résultait également de l'observation faite par le philosophe de Crotone, que, pendant le sommeil, le sang s'accumule en plus grande quantité dans le cœur et la tête.

Alcméon cherchait la cause de la santé et de la maladie dans l'harmonie et la discordance des fonctions. Il est probable que Plutarque (1) et Stobée (2) lui ont prêté leurs propres idées, lorsqu'en exposant sa théorie ils prétendent que, d'après ses principes, la santé consiste dans le parfait équilibre des forces de l'humide et du sec, du froid et du chaud, de l'amer et du doux. La doctrine des qualités élémentaires du corps animal est d'une origine trop récente pour qu'on la lui puisse attribuer. Il était beaucoup plus conforme à l'esprit du véritable pythagoricisme de comparer l'exercice uniforme et régulier de toutes les fonctions avec l'harmonie musicale; et c'est vraisemblablement aussi de cette manière qu'Alcméon expliquait l'essence de la santé. Les partisans de la nouvelle doctrine organique ont donc eu tort de lui supposer déjà la connaissance des forces élémentaires du corps.

Empédocle d'Agrigente vivait plus tard que lui. Il fut l'un des plus célèbres philosophes de l'école pythagoricienne; mais il s'écarta beaucoup du véri-

avec plus de fondement αἱμόῤῥους, mot qui signifie souvent un gros vaisseau sanguin. Beck, dans son édition de Plutarque, allègue en sa faveur le traité d'Aristote, *de Somno*; mais je ne trouve dans cet ouvrage rien qui indique que l'auteur parle des vaisseaux sanguins voisins du cœur. Il se sert toujours du mot ἔναιμοι, qui signifie la même chose que αἱμόῤῥοι.

(1) *Lib. V. c.* 30. Ἀλκμαίων, τῆς μὲν ὑγιείας εἶναι συνεκτικὴν ἰσονομίαν τῶν δυνάμεων, ὑγροῦ, θερμοῦ, ξηροῦ, ψυχροῦ, πικροῦ, γλυκέος, καὶ τῶν λοιπῶν· τὴν δ' ἐν αὐτοῖς μοναρχίαν, νόσου ποιητικήν.

(2) *Serm.* 99. *p.* 542.

table système de son maître. Celui-ci ne l'initia pas dans tous ses mystères; et nous devons regarder comme dénuée de fondement l'assertion de Néanthes de Cyzique (1), qui prétend qu'Empédocle trahit son serment en révélant dans ses poésies les secrets de Pythagore. Ce philosophe était, comme la plupart des sages de l'antiquité, tout à la fois homme d'état, poëte, législateur, médecin et devin.

Il rendit un grand service à sa ville natale, dont les habitans se livraient sans frein à toutes sortes de débauches, en corrigeant les mœurs publiques, changeant la forme du gouvernement, et défendant la cause de la liberté, à l'exemple du philosophe de Samos (2). Son physique imposant et ses cures miraculeuses le firent considérer comme le confident des dieux et comme un grand prophète, dont le pouvoir s'étendait jusqu'à suspendre la marche de la nature et commander à la mort (3).

Ce qui contribua le plus à le rendre immortel, ce fut l'ingénieux moyen qu'il mit en usage pour arrêter les cruelles épidémies causées par le sirocco. Il fit en effet boucher, entre deux montagnes, un passage par lequel ce vent impétueux soufflait avec le plus de furie (4). C'est de là qu'il reçut le

(1) *Diogen. lib. VIII. c.* 55. *p.* 528.
(2) *Id. c.* 63. 66. *p.* 532. 533.
(3) *Id. l. c.* — Comparez, *Eckhel, vol. I. p.* 239.
(4) Diogène raconte, d'après Timée (*lib. VIII. c.* 60. *p.* 531), qu'Empédocle arrêta ce vent avec des peaux d'ânes; et Suidas nous retrace cette histoire d'une manière qui n'est pas moins absurde (*tit.* Ἐμπεδοκλῆς, *p.* 724, δέρας ὄνων περιθέντα τῇ πόλει). Plutarque, au contraire, la rapporte (*advers. Colotem. p.* 1126) telle que je l'ai tracée. Ἐμπεδοκλῆς ἀπήλλαξεν ἀκαρπίας καὶ λοιμοῦ, διασφαγὰς ὄρους ἀποτειχίσας δι' ὧν ὁ Νότος εἰς τὸ πεδίον ὑπερέβαλλε. Ménage soupçonne que Diogène, induit peut-être en erreur par la faute d'un copiste, a lu διασφάξας ὄνους, au lieu de διασφαγὰς ὄρους, et qu'il a ensuite interprété cette version à sa manière. (*Obs. in Diogen. h. l. p.* 380). Clément d'Alexandrie (*Stromat. lib. VI. p.* 630) raconte l'événement de la même manière que Plutarque, et rapporte de plus les vers d'Empédocle qui y ont rapport :

Παύσεις δ' ἀκάματον ἀνέμων μένος, οἵτ' ἐπὶ γαῖαν
ὀρνύμενοι, θνητοῖσι καταφθινύθουσιν ἀρούρας.

nom de κωλυσανέμος (1) ou de ἀλεξάνεμος (2), *qui dompte le vent.* Pendant une peste qui se déclara à l'époque d'une éclipse de soleil, il sauva beaucoup de personnes au moyen de fumigations et de bûchers magiques (3).

Philostrate rapporte une autre action éclatante de ce philosophe, qui prévint la ruine totale d'Agrigente en faisant cesser une pluie par les torrens de laquelle la ville était menacée d'être engloutie (4). Il rendit aussi la vie à une femme asphyxiée, que, depuis long-temps déjà, on croyait morte (5).

Ces divers traits et plusieurs autres semblables lui attirèrent une telle célébrité, et lui inspirèrent tant de vanité, que lui-même se croyait un compagnon des dieux (6). Cependant il devait en grande partie cette présomption aux principes des pythagoriciens, qui se regardaient comme les égaux des dieux, aussitôt qu'ils avaient reçu l'initiation (7).

Diodore d'Éphèse rapporte encore un fait remarquable de ce philosophe. La ville de Sélinonte était ravagée par une maladie pestilentielle due aux exhalaisons infectes des eaux stagnantes et corrompues d'une rivière voisine: Empédocle fit cesser la contagion en conduisant une eau vive et pure dans le marais, et le vidant ainsi de toute celle qu'il contenait (8). Depuis lors les habitans de la ville l'adorèrent comme une divinité bienfaisante.

(1) *Diogen. l. c.*
(2) *Porphyr. vit. Pythagor. p.* 193.
(3) *Plin. lib. XXXVI. c.* 27.
(4) *Vita Apollon. lib. VIII. c.* 7. *sect.* 8. *p.* 339.
(5) *Diogen. l. c.* — *Iriarte, bibl. Matrit. p.* 450.
(6) De là le vers si connu de ce philosophe :
Χαίρετ᾽, ἐγὼ δ᾽ ὑμῖν θεὸς ἄμβροτος, οὐκ ἔτι θνητὸς
πωλεῦμαι. (*Diogen. sect.* 62. *p.* 532. *sect.* 66. *p.* 533.)
(7) *Philostrat. vit. Apollon. lib. VIII. c.* 7. *sect.* 6. *p.* 335.
(8) *Diogen. l. c. c.* 70. *p.* 535. — Ce fleuve s'appelait l'Hypsas, aujourd'hui le Belici. Voyez, *Stollberg's Reisen* etc., c'est-à-dire, Voyages de Stollberg, P. III. p. 364.

Il serait superflu de faire ici de nouvelles recherches sur la cause de sa mort. L'opinion la plus généralement admise est qu'il se précipita par orgueil dans l'Etna, ou que, s'étant approché trop près du cratère de ce volcan, il s'y laissa tomber et fut englouti par les flammes. Le compilateur Diogène, malgré son extrême crédulité, trouve tant de contradictions dans les diverses manières dont on raconte cette histoire, qu'il la croit fausse, et dit qu'Empédocle mourut dans le Péloponèse (1).

Quoique les principes de ce philosophe soient pour la plupart puisés dans la théorie de l'école de Pythagore, il en est cependant un grand nombre qui lui appartiennent en propre; et Aristote paraît vouloir le ranger au nombre des philosophes qui prétendaient que la matière première était composée de plusieurs substances (2).

La doctrine des quatre élémens, et l'emploi qu'on en fit pour expliquer la production ainsi que tous les changemens de l'univers, reconnaissent incontestablement Empédocle pour leur auteur. L'école de Pythagore admettait déjà divers principes opposés les uns aux autres, de l'assemblage desquels résultent tous les corps, et elle distinguait dix de ces principes opposés, ἐναντιώσεις (3), savoir: le fini et l'infini, le pair et l'impair, l'unité et la pluralité, la droite et la gauche, le masculin et le féminin, le fixe et le mobile, le rectiligne et le courbe, la lumière et l'obscurité, le bon et le mauvais, le carré et le parallélipipède. Au

(1) *L. c. c.* 71. *p.* 536. Comparez, Strabon (*lib. VI. p.* 420) et Mongitore (*biblioth. Sicul. tom. I. p.* 177).

(2) *De generat. et corrupt. lib. I. c. I. p.* 682. Ὅσοι μὲν γὰρ ἕν τι τὸ πᾶν εἶναι λέγουσι, καὶ πάντα ἐξ ἑνὸς γεννῶσι, τούτοις μὲν ἀνάγκη, ἀλλοίωσιν τὴν γένεσιν φάναι, καὶ τὸ κυρίως γινόμενον, ἀλλοιοῦσθαι. Ὅσοι δὲ πλείω τὴν ὕλην ἑνὸς τιθεάσιν, οἷον Ἐμπεδοκλῆς... Τούτοις ἕτερον. — Je ne puis concevoir comment on a pu trouver à ce passage un autre sens que celui-ci : Empédocle croyait la matière plus que l'unité.

(3) *Aristot. metaphysic. lib. I. c. 5. p.* 1233.

lieu de ces dix oppositions, Empédocle n'en admit que deux, le froid et le chaud, le sec et l'humide, ou, en d'autres termes, le feu et l'air, la terre et l'eau. Ces quatre élémens sont devenus par la suite la base d'une foule de théories philosophiques et médicales. L'antiquité de la doctrine qui les admettait, et qui semblait être son principal mérite, lui assura une longue domination ; mais il était réservé au dix-huitième siècle de la renverser à jamais par une étude plus approfondie de la chimie et de la physique.

Empédocle donnait aux causes agissantes qui déterminent ces élémens à produire tous les corps, les noms symboliques d'*amitie* et d'*inimitié*, dénominations qui indiquent vraisemblablement la force attractive et la force répulsive. La première de ces causes tire tout du chaos, et la seconde y fait tout rentrer, en sorte que dans la réalité les corps ne naissent ni ne s'anéantissent. Naître et périr ne sont donc que changer de parties constituantes. Les élémens n'ont point commencé, mais ils sont continuellement rassemblés par l'active unité (1).

Les observations suivantes pourront éclaircir un peu cette théorie élémentaire remarquable. Empédocle, en la créant, ne fit que concilier ensemble les divers systèmes imaginés par ses prédécesseurs. En effet, long-temps avant lui, on regardait déjà les quatre élémens comme la matière primitive de tout ce qui existe. Les corps provenaient tous de l'eau, suivant Thalès; de l'air, selon Anaximène

(1) *Aristot. metaphys. lib.* I. *c.* 3. *p.* 1229. Ἐμπεδοκλῆς τὰ τέτταρα, πρὸς τοῖς εἰρημένοις γῆν προσθεὶς τέταρτον· ταῦτα γὰρ ἀεὶ διαμένειν καὶ οὐ γίνεσθαι, ἀλλ' ἢ πλήθει καὶ ὀλιγότητι συγκρινόμενα καὶ διακρινόμενα, εἰς ἕν τε καὶ ἐξ ἑνός. — *Plutarch. adv. Colot. p.* 1113. *de physic. philos. decret. lib.* I. *c.* 3. *p.* 12, où entre autres on trouve cités les vers suivans d'Empédocle :

Τέσσαρα τῶν πάντων ῥιζώματα πρῶτον ἄκουε·
Ζεὺς ἀργὴς, Ἥρη τε φερέσβιος ἠδ' Ἀϊδωνεὺς,
Νῆστίς θ', ἣ δακρύοις τέγγει κρούνωμα βρότειον.

de Milet, qui vivait soixante ans avant Empédocle (1); du feu, suivant Pythagore; et de la terre, selon Xénophane de Colophon (2). Empédocle réunit toutes ces hypothèses, et attribua à chacun de ces quatre élémens prétendus, une participation égale à la production de l'univers.

Cependant l'idée de ce philosophe sur la manière dont les corps naissent des élémens, mérite de fixer notre attention. Comme les élémens sont éternels et immuables, ils n'éprouvent ni transmutation, ni décomposition, lorsqu'ils viennent à se réunir, mais ne font que s'accoler les uns aux autres, et ne subissent par conséquent qu'un mélange mécanique (3). Ce n'est que de cette manière qu'on parvient à expliquer un passage des poésies d'Empédocle, cité par Aristote (4), et dans lequel il est dit que les élémens demeurent toujours immobiles, bien qu'ils subissent des changemens continuels. Si on ajoute à cela ce que le faux Plutarque dit (5) des matières primitives extrêmement déliées qui entrent dans la composition des élémens, il est clair qu'Empédocle explique, de même que Démocrite et qu'Epicure, tous les changemens de l'univers par les petits atomes qui forment la base des élémens. On doit donc le ranger parmi les matérialistes aussi-bien que la plupart des anciens philosophes de la Grèce. C'est pour-

(1) *Aristot. metaphys. lib. I. c. 3. p.* 1229. — *Origen. philosophum. ed. de la Rue. p.* 886.

(2) *Sext. Empiric. adv. mathemat. lib. X. sect.* 313. 314. *p.* 685. — Sabin. dans *Galen. comment. in lib. de nat. hum. p.* 5.

(3) *Galen. l. c. p.* 6. Κατὰ μικρὰ μόρια παρακεῖσθαί τε καὶ φαίνειν.

(4) *Physic. auscult. lib. VIII. p.* 564.

Τῇδε δὲ διαλλάσσονται διαμπερὲς, οὐδ' ἅμα λήγει·
Ταύτῃ δ' αἰὲν ἔασιν ἀκίνητοι κατὰ κύκλον.

(5) *Physic. philos. decret. lib. I. c.* 13. *p.* 29. Ἐμπεδοκλῆς πρὸ τῶν τεσσάρων στοιχείων θραύσματα ἐλάχιστα, οἱονεὶ στοιχεῖα πρὶν στοιχείων.

quoi le faux Plutarque le met, avec Epicure, au nombre des partisans du système des atomes (1).

L'opinion de l'immutabilité des élémens primordiaux des corps semble être contredite par un passage frappant des poésies d'Empédocle, dans lequel le philosophe fait consister les forces élémentaires de ces corps dans le mélange des principes, et dans les changemens qu'ils subissent après leur mixtion (2). Mais cette contradiction n'est pas apparente : car Empédocle n'avait certainement pas des idées aussi claires sur la différence qui existe entre le mélange purement mécanique et la dissolution chimique; et, d'un autre côté, il faut rapporter tout ce qu'il dit du mélange, plutôt aux élémens eux-mêmes, qu'à leurs parties constituantes, στοιχεῖα πρὶν στοιχείων.

Ces dernières agissent perpétuellement d'après des lois qui sont l'effet d'un pur hasard. Comme l'univers résulta un jour de l'attraction des élémens, de même un jour il rentrera dans le chaos par suite de leur désunion, de leur répulsion, et reparaîtra de nouveau après un laps incalculable de temps, sans qu'il y ait jamais d'interruption entre ces alternatives de création et de destruction (3).

Cette dernière opinion sert à expliquer les idées d'Empédocle sur la production des animaux par des causes accidentelles. L'attraction et la répulsion des élémens donnèrent naissance dans les commencemens, et par le seul effet du hasard, à des têtes sans

(1) *L. c. c.* 24. *p.* 34. — Comparez *Cudworth, intellectuel* etc., c'est-à-dire, Système intellectuel, p. 14.

(2) *Plutarch. adv. Colot. p.* 1111.

Ἄλλο δέ σοι ἐρέω· φύσις οὐδενός ἐστιν ἑκάστου
θνητῶν, οὐδέ τις οὐλομένη θανάτοιο γενέθλη·
ἀλλὰ μόνον μίξις τε διάλλαξίς τε μιγέντων
ἐστὶ, φύσις δ' ἐπὶ τοῖς ὀνομάζεται ἀνθρώποισι.

Un physiologiste de l'école aujourd'hui dominante ne s'exprimerait pas difféiemment sur les forces naturelles du corps animal.

(3) *Aristot. physic. acroas. lib. VIII. c.* 1. *p.* 564. — On y trouve cité un passage du poëme d'Empédocle.

cou, à des jambes sans corps, à des animaux moitié bœufs et moitié hommes, en un mot, à une foule de monstres semblables. Parmi tous ces êtres, les uns étaient construits de manière qu'ils semblaient être doués de l'intelligence : ceux-là conservèrent la vie, et propagèrent leur espèce ; mais ceux auxquels l'organe de la vie manquait, retombèrent dans le chaos d'où ils étaient sortis (1).

Ainsi le corps animal n'est pas régi par des lois nécessaires ; aucun être intelligent n'a présidé à sa construction, et le hasard seul l'a produit. Empédocle croyait que les vertèbres résultaient de la distorsion ou de la fracture d'un os unique qui régnait d'abord tout le long de la colonne vertébrale. Il attribuait la formation de la cavité abdominale et celle des intestins au passage subit et rapide de l'eau à travers le corps au moment de sa formation, et les ouvertures extérieures du nez à un courant d'air qui s'était établi de l'intérieur à l'extérieur (2). Il croyait aussi que les animaux peuvent naître du limon, lorsqu'il a été échauffé jusqu'à un certain point (3) ; car, suivant sa théorie, il suffisait que les quatre élémens se rencontrassent pour concevoir la naissance et la formation de tous les corps.

Il ne confiait ces principes physiologiques qu'à ses élèves les plus intimes. Ouvertement il se servait d'expressions qui fussent à la portée de la conception du vulgaire, et qui s'accordassent avec les pré-

(1) *Ibid. lib. II. c. 4. p.* 465. *c.* 8. 470. — Voici une maxime d'Empédocle fort répandue chez les anciens.

Ὡς οὕτω συνέκυρσε θέων τότε, πολλάκι δ᾽ ἄλλως.

(2) AElien (*de natur. animal. lib. XVI. c.* 29. *p.* 902) nous a conservé le fragment suivant du poëme d'Empédocle.

Πολλὰ μὲν ἀμφιπρόσωπα καὶ ἀμφίστερνα φύεσθαι,
βουγενῆ, ἀνδρόπρωρα, τὰ δ᾽ ἔμπαλιν ἐξανατέλλειν
ἀνδροφυῆ βούκρανα· μεμιγμένα τῇ μὲν ὑπ᾽ ἀιδρῶν,
τῇ δὲ γυναικοφυῆ σκιεροῖς ἠσκημένα γυίοις.

(3) *Plutarch. de physic. philos. decret. lib. V. c.* 19. *p.* 120.

jugés sociaux. Ainsi, de même que les Ioniens et les Pythagoriciens, il enseignait que tout est animé dans la nature, et qu'elle est remplie de divinités (1); que par conséquent l'âme de l'homme est identique, non-seulement avec les dieux, mais encore avec celle des végétaux, puisque, toutes indistinctement, elles émanent de l'âme générale du monde (2).

Il admettait aussi chez les végétaux une âme douée des mêmes forces que celles qu'il accordait à l'âme des animaux (3), ayant en conséquence la faculté de vouloir, et étant susceptible de percevoir le sentiment de la joie de même que celui de la tristesse. En cela, il ne s'écartait point des principes adoptés par les pythagoriciens. Cette opinion de l'existence d'un rapport entre les plantes et les animaux, le détermina à employer, quand il parlait des premières, les mêmes expressions dont on a coutume de se servir lorsqu'il est question des seconds. Ainsi il appelait leurs graines des œufs, et leur fructification une véritable gestation (4). La principale différence qu'il établissait entre eux, c'est que les organes de la génération sont réunis dans un même individu chez les végétaux, au lieu d'être distincts et séparés comme chez les animaux (5). Il comparait aussi les feuilles

(1) *Plutarch. de vitando aere alieno*, *p.* 830. *de Isid. et Osirid. p.* 361.

(2) *Sext. Empiric. advers. physic. lib. IX. c.* 127. *p.* 580. Οἱ μὲν οὖν περὶ τὸν Πυθαγόραν καὶ τὸν Ἐμπεδοκλέα καὶ τῶν Ἰταλῶν πλῆθος, φασὶ μὴ μόνον ἡμῖν πρὸς ἀλλήλους καὶ πρὸς τοὺς θεοὺς εἶναί τινα κοινωνίαν, ἀλλὰ καὶ πρὸς τὰ ἄλογα τῶν ζώων. — *Plutarch. de esu carnium, lib. II. p.* 997.

(3) *Aristot. de plant. lib. I. c.* 1. *p.* 1042. — *Sext. Empiric. adv. logic. lib. VIII. c.* 286. *p.* 512.

(4) *Aristot. de generat. animal. lib. I. c.* 23. *p.* 1239. Οὕτω δ' ᾠοτοκεῖ μακρὰ δένδρα πρῶτον ἐλαίας· τό τε γὰρ ᾠὸν κύημά ἐστι, καὶ ἔκ τινος αὐτοῦ γίγνεται τὸ ζῶον.

(5) *Aristot. meteorol. lib. IV. c.* 9. *p.* 820. On y trouve les vers suivans d'Empédocle.

> Ταὐτὰ τρίχες καὶ φύλλα καὶ οἰωνῶν πτερὰ πυκνὰ,
> καὶ λεπίδες γίγνονται ἐπὶ στιβαροῖσι μέλεσσιν.

des plantes aux poils des mammifères, aux plumes des oiseaux et aux écailles des poissons (1).

Ses recherches physiologiques avaient pour objet principal la théorie de la génération, qui était également celui des spéculations de presque tous ses contemporains. Il régnait déjà, parmi les philosophes, une grande diversité d'opinion relativement à cette théorie; et tous ceux qui voulaient se distinguer, se faisaient, en quelque sorte, un devoir d'embrasser l'une ou l'autre de ces sectes. Le philosophe d'Agrigente prétendait que l'embryon n'est pas le produit d'une seule semence, soit de celle de l'homme, soit de celle de la femme, mais qu'il résulte du mélange des deux liqueurs prolifiques, et reçoit sa forme du père ou de la mère, suivant que la semence de l'un ou de l'autre prédomine (2), ou suivant que l'imagination de la mère est plus ou moins mise en jeu (3). Les semences des deux sexes sont composées de parties différentes, dont l'attraction mutuelle est la cause du penchant qui entraîne l'homme et la femme l'un vers l'autre. Galien observe avec justesse que, dans cette explication, Empédocle n'a pas eu assez égard aux parties simples qui donnent naissance à tous les organes (4). Le sexe dépend uniquement du degré de chaleur de la matrice : l'enfant est mâle, si la semence pénètre dans une matrice chaude, et du sexe féminin, si l'organe qui reçoit la liqueur est froid. Les femmes désirent d'autant plus ardemment la jouissance des plaisirs de l'amour, qu'il s'est passé moins de temps depuis le dernier écoulement des menstrues.

Empédocle attribuait les monstres à la surabon-

(1) *Aristot. de generat. animal. lib. I. c. 18. p. 1124.*
Ἀλλὰ διέσπασθαι μελέων φύσις, ἡ μὲν ἐν ἀνδρὸς, ἡ μὲν ἐν γυναικός.

(2) *Plutarch. physic. philos. decret. lib. V. c. 12. p. 113.*

(3) *Galen. de semine, lib. II. p. 241.*

(4) *Aristot. l. c. lib. IV. c. 1. p. 1304.*

dance ou au défaut de semence, à la dispersion ou à la fausse direction de cette liqueur (1), et les jumeaux à la trop grande quantité ou à la dispersion du fluide séminal (2).

La vue de quelques fœtus venus au monde avant terme, lui avait vraisemblablement appris que toutes les parties de l'embryon sont développées du trente-sixième au quarante-quatrième jour (3). Il appliquait sa théorie à l'explication de la manière dont chaque organe se forme. Les muscles résultent, suivant lui, d'un mélange de parties égales des quatre élémens, les tendons, νεῦρα, d'une surabondance de feu et de terre, les ongles, de l'exposition des tendons à l'air libre, et les os, d'une prédominance de la terre et de l'eau. Il expliquait de la même manière la formation de la sueur et des larmes (4).

Ce fut lui qui le premier donna le nom d'amnios à la membrane qui renferme le fœtus et les eaux dans lesquelles il nage (5).

Sa théorie des sensations s'accordait parfaitement avec celle des quatre élémens. Admettant une affinité entre les élémens des objets extérieurs et ceux des organes des sens, il pensait que les sensations résultent de l'attraction qu'exercent réciproquement l'un envers l'autre les élémens similaires des corps et des organes. L'œil est de nature resplendissante, l'oreille de nature aérienne, le nez de nature vaporeuse, la langue de nature humide, et l'organe du tact de nature ter-

(1) *Plutarch. l. c. lib. V. c. 8. p.* 110. Ἐμπεδοκλῆς τέρατα γίνεσθαι παρὰ πλεονασμὸν σπέρματος, ἢ παρ' ἔλλειψιν, ἢ παρὰ τὴν τῆς κινήσεως ἀρχὴν, ἢ παρὰ τὴν εἰς πλείω διαίρεσιν, ἢ παρὰ τὸ ἀπονεύειν.

(2) *Plutarch. physic. philos. decret. lib. V. c.* 10. *p.* 111. κατὰ πλεονασμὸν ἢ περισχισμὸν τοῦ σπέρματος.

(3) *Id. c.* 21. *p.* 122.

(4) *Id. c.* 22. *p.* 122.

(5) *Jul. Polluc. Onomastic. lib. II. s.* 223. *p.* 260. *ed. Hemsterhuys.*

reuse. Galien explique par-là le fragment suivant (1) du poëme d'Empédocle sur la nature: « Nous voyons « la terre avec la terre, l'eau avec l'eau, l'éther divin avec l'éther, le feu lumineux avec le feu. » C'est pour cette raison que le philosophe sicilien, dans sa théorie de la vision, avait égard aux émanations ἀποῤῥοαὶ, des objets visibles, qui ont de l'affinité avec la lumière intérieure de l'œil, et qui, en se réunissant avec cette dernière, produisent la sensation de la vue (2). C'est pour cette raison encore qu'il admettait l'existence d'une lumière répandue dans tout l'univers, qui adhère à tous les corps visibles, et qui s'insinue dans les yeux (3). Enfin, c'est d'après les mêmes principes qu'on doit expliquer les vers dans lesquels il parle de la lumière intérieure de l'œil comme de l'organe proprement dit de la vue. Ces vers, interprétés différemment, présentent un sens fort obscur (4).

Empédocle définissait l'audition et l'olfaction à peu près de la même manière. Il avait déjà observé dans l'oreille interne un cartilage contourné en forme de limaçon, κοχλιώδης χόνδρος, qu'il croyait être l'organe immédiat de l'audition (5), et qu'il avait probablement appris à connaître en disséquant des animaux.

Au reste, moins ces explications satisfont un esprit nourri par des observations exactes et par des méditations profondes, plus aussi elles sont conformes à l'enfance de la philosophie. Elles appartiennent, de même que la théorie suivant laquelle les fonctions de l'âme dépendent uniquement des sensations, à la

(1) *Galen. de dogmat. Hippoc. et Platon. lib. VII. c. 5. p.* 315.
Γαίῃ μὲν γὰρ γαῖαν ἐπώπαμεν, ὕδατι δ' ὕδωρ·
αἰθέρι δ' αἰθέρα δῖαν, ἀτὰρ πυρὶ πῦρ ἀΐδηλον.
Comparez, *Aristot. de animâ, lib. I. c. 2. p.* 1373.
(2) *Plat. Meno, p.* 336.
(3) *Aristot. de animâ, lib. II. c. 7. p.* 1398.
(4) *Id. de sensu, c. 2. p.* 1430. 1431.
(5) *Plutarch. placit. philos. lib. IV. c.* 16. 17. *p.* 94.

doctrine secrète d'une école qui semblait toujours vénérer les dieux quand elle parlait devant le peuple, mais qui, dans son sein, professait le matérialisme le plus grossier. C'est pour cette raison qu'Empédocle plaçait le siége de l'âme dans le sang, et la croyait identique avec la chaleur à laquelle ce fluide donne naissance (1). Il pensait aussi que sentir et penser ne sont qu'un (2), et que toute existence cesse avec la vie (3).

Il prétendait que la nutrition et l'accroissement sont l'effet de l'augmentation de la chaleur (4), dont la diminution produit le sommeil, et dont l'extinction complète amène la mort (5).

Sa théorie de la respiration repose sur cette même idée de la chaleur animale. La première inspiration est la suite du vide qui s'opère dans les vaisseaux ouverts, lorsque l'embryon, jusqu'alors entouré d'eau, s'en trouve dégagé au moment de la naissance. L'expiration a lieu quand la chaleur animale expulse l'air qui s'était introduit dans le poumon. Cette chaleur rentre alors avec le sang dans l'intérieur du corps, et oppose une résistance trop faible à l'air qui afflue continuellement, parce qu'il existe du vide dans les vaisseaux sanguins: les poumons se trouvant donc dilatés, ce fluide s'y insinue, et la chaleur animale est encore obligée de l'en chasser (6). Aristote explique cette théorie en supposant qu'il existe à la partie supérieure des vaisseaux un espace vide vers lequel le

(1) *Jul. Polluc. Onomastic. lib. II*, *s.* 226. *p.* 262. — *Galen. de dogmat. Hipp. et Plat. lib. II. p.* 264.

(2) *Aristot. de animâ*, *lib. III. c.* 3. *p.* 1413.

(3) *Plutarch. adv. Colot. p.* 1113.

Πρὶν δὲ παγέντες βροτοὶ, καὶ λυθέντες οὐδὲν ἄρ' εἰσι.

(4) *Plutarch. lib. V. c.* 27. *p.* 127. Ἐμπεδοκλῆς τρέφεσθαι μὲν τὰ ζῶα διὰ τὴν ὑπόστασιν τοῦ οἰκείου, αὔξεσθαι δὲ διὰ τὴν παρουσίαν τοῦ θερμοῦ, μειοῦσθαι δὲ καὶ φθίνειν διὰ τὴν ἔλλειψιν ἑκατέρων.

(5) *Id. c.* 25. *p.* 124. Ἐμπεδοκλῆς τὸν μὲν ὕπνον καταψύξει τοῦ ἐν τῷ αἵματι θερμοῦ συμμέτρῳ γίνεσθαι, παντελεῖ δὲ θάνατον.

(6) *Plutarch. lib. IV. c.* 22. *p.* 101.

sang remonte dans l'expiration, mais qu'il abandonne pour se refouler vers les parties inférieures pendant l'inspiration (1).

Empédocle a écrit, sur la nature, trois livres en vers hexamètres (2), dont les anciens nous ont conservé de nombreux fragmens, que H. Etienne a rassemblés en partie (3). Suivant Diogène (4), il composa aussi un ouvrage sur la médecine, ἰατρικὸς λόγος : le même auteur lui en attribue un troisième sur les purifications religieuses, καθαρμοὶ, dans lequel le philosophe professait les principes du véritable pythagoricisme (5).

L'histoire ancienne fait encore mention de plusieurs autres successeurs de Pythagore ; mais nous n'avons aucuns renseignemens sur les recherches dont ils ont pu enrichir la théorie de la médecine. Pline (6), Diogène (7) et Eudoxe (8) nomment Epicharme, qui naquit à Cos, mais qui passa toute sa vie en Sicile. Il écrivit sur la médecine quelques ouvrages qui n'existent plus, et dont aucun auteur ne cite de passages (9).

Anaxagore de Clazomène, contemporain d'Empédocle, est l'inventeur d'une théorie de l'origine du monde, qui a exercé une puissante influence sur les principes physiologiques des médecins dogmatiques

(1) *De respiratione*, c. 14. *p.* 1511.

(2) *Galen. comment. in Hipp. de nat. human. p.* 1. (*P. V. Opp.*) « Il n'a de commun avec Homère que la versification, dit Aristote (*de* « *arte poeticâ*, c. 1. *p.* 790), et il est plutôt physiologiste que poëte. » Plutarque (*de audiend. poet. p.* 16) place son ouvrage à côté des sentences de Théognis et de la *Theriaca* de Nicandre.

(3) *De poesi philosophicâ*, *p.* 17.

(4) *Lib. VIII. c.* 77. *p.* 539. — *Iriarte*, *bibl. Matrit. p.* 450.

(5) Ce livre fut apporté de la Grèce, dans le quinzième siècle, par Jean Aurispa. (*Martène. collect. ampliss. vol. III. p.* 713) Apulée (*apolog. p.* 449) en fait aussi mention.

(6) *Lib. XX. c.* 11.

(7) *Lib. VIII. c.* 78.

(8) *Villoison*, *anecdot. græc. T. I. p.* 193.

(9) Tiraquel prétend que les ouvrages d'Epicharme existent encore dans la bibliothèque du Vatican ; mais il paraît que cette assertion est dénuée de fondement (*Fabric. biblioth. græc. ed. Harles. lib. II. c.* 19. *p.* 298).

plus modernes. Cette théorie est celle des *homéoméries.*

Rien ne vient de rien, est une maxime commune à tous les anciens philosophes. Ils s'accordaient presque unanimement à admettre une matière première, un chaos, dont le monde est sorti; mais ils pensaient diversement sur la cause qui avait produit tous les corps avec une matière brute, informe et sans propriété aucune. Anaxagore crut devoir admettre l'éternité des corpuscules dont l'accumulation constituait l'ancien chaos. La matière primitive résultait de l'assemblage d'une quantité innombrable d'atomes infiniment déliés et incapables d'être perçus par les sens, sans qu'elle formât cependant un véritable corps doué de qualités sensibles. Ces premiers corpuscules jouissaient, suivant lui, de propriétés dont les unes étaient dissemblables, et les autres similaires. La divinité, cet esprit éternel et immatériel, cette intelligence suprême qui voit et qui pénètre tout, les disposa de telle sorte, qu'elle réunit ensemble ceux qui se ressemblaient; et ceux qui différaient furent séparés. Ainsi naquirent les corps sensibles, dont les élémens ou les homéoméries s'accordaient tous ensemble quant à leur nature et à leurs propriétés, quoiqu'ils différassent à cet égard du corps lui-même résultant de leur association. Ainsi, d'après les idées d'Anaxagore, un os est composé non pas de petits os, mais de particules dont les attributs sont absolument les mêmes, et qui peuvent en conséquence être considérés comme homogènes ou similaires (1).

(1) Cet aperçu du système métaphysique d'Anaxagore a été tracé d'après les passages suivans, qui sont classiques : — *Plato*, *Phædr. p.* 28. Κἂν εἰ συγκρίνοιτο μὲν πάντα, διακρίνοιτο δὲ μὴ, ταχὺ ἂν τὸ τοῦ Ἀναξαγόρου γεγονὸς εἴη ὁμοῦ πάντα χρήματα. — *Id. ibid. p.* 39. Ἀλλ' ἀκούσας μέν ποτε ἐκ βιβλίου τινὸς ὡς ἔφη Ἀναξαγόρου ἀναγιγνώσκοντος καὶ λέγοντος, ὡς ἄρα νοῦς ἐστιν ὁ διακοσμῶν τε καὶ πάντων αἴτιος. — *Id. Cratyl. p.* 58. — *Aristot. physic. acroas. lib. I. c.* 4. *p.* 417. Ἔοικε δὲ Ἀναξαγόρας οὕτως ἄπειρα οἰηθῆναι, διὰ τὸ

Si le témoignage d'Aristote est authentique, Anaxagore soutint le premier le dogme de l'immortalité de l'âme, quoiqu'il attribuât à cette dernière une nature éthérée ou ignée. Cependant il paraît s'être rendu coupable d'inconséquence dans cette assertion; car, tantôt il admettait l'âme comme la cause du mouvement de tous les corps mobiles, et tantôt il en faisait une intelligence simple, dégagée de tout mélange étranger et matériel (1). Il ne croyait donc pas à l'influence immédiate de la substance simple et pensante sur la matière, mais déduisait toutes les fonctions et opérations de l'intellect des forces du corps (2).

Comme, d'après son opinon, tout l'univers est animé, et comme l'âme de l'homme, celle des animaux et celle des végétaux ne sont que dés émanations de l'âme générale de l'univers (3), de même

ὑπολαμβάνειν τὴν κοινὴν δόξαν τῶν φυσικῶν εἶναι ἀληθῆ, ὡς ὀ γιγνομένε ὀδενὸς ἐκ τῦ μὴ ὄντος. Διὰ τῦτο καὶ ὅτω λέγεσιν, ἦν ὁμῦ τὰ πάντα. — *Aristot. de cœlo, lib. III. c.* 3. *p.* 660. Ἀναξαγόρας δ'ἐναντίως Ἐμπεδοκλεῖ λέγει περὶ τῶν στοιχείων. .. τὰ γὰρ ὁμοιομερῆ στοιχεῖα· λέγω δ'οἷον σάρκα καὶ ὀστῦν καὶ τῶν τοιύτων ἕκαστον... εἶναι γὰρ ἑκάτερον αὐτῶν ἐξ ἀοράτων ὁμοιομερῶν πάντων ἠθροισμένον, διὸ καὶ γίνεσθαι πάντα ἐκ τύτων. — *Aristot. metaphys. lib. I. c.* 3. *p.* 1230. Ἀναξαγόρας ἀπείρες εἶναί φησι τὰς ἀρχάς· σχεδὸν γὰρ ἅπαντα ὁμοιομερῆ. καθάπερ ὕδωρ ἢ πῦρ. ὅτω γίγνεσθαι καὶ ἀπόλλυσθαί φησι συγκρίσει καὶ διακρίσει μόνον· ἄλλως δ'ὅτε ἀπόλλυσθαι. ἀλλὰ διαμένειν ἀΐδια. — *Simplic. in physic. Aristot. p.* 33. *b. p.* 106. *b.* Dans le premier endroit, Simplicius rapporte quelques fragmens d'Anaxagore, ce qui rend ce passage un des plus importans pour le système du philosophe de Clazomène. — Comparez, *Simplic. commentar. in Aristot. de cœlo, lib. III. p.* 148. *b.* 149. *a. ed. Asulan. Venet.* 1526, *in-fol.* — *Sext. Empiric. pyrrhon. hypotyp. lib. III. c.* 4. *s.* 33. *c.* 137. Οὐ γὰρ δήπε δυνησόμεθα τοῖς περὶ Ἀναξαγόραν συγκατατίθεσθαι, πᾶσαν αἰσθητὴν ποιότητα περὶ ταῖς ὁμοιομερείαις ἀπολείπεσιν.

(1) *Aristot. de animâ, lib. I. c.* 2. *p.* 1373. Ὁμοίως δὲ Ἀναξαγόρας ψυχὴν λέγει τὴν κινῦσαν, καὶ εἴτις ἄλλος εἴρηκεν, ὡς τὸ πᾶν ἐκίνησε νῦς... Πολλαχῦ μὲν γὰρ τὸ αἴτιον τῦ καλῶς καὶ ὀρθῶς, τὸν νῦν λέγει, ἑτέρωθι δὲ τὸν νῦν εἶναι τὸν αὐτὸν τῇ ψυχῇ. ἐν ἅπασι γὰρ ὑπάρχειν τοῖς ζώοις — *p.* 1374. Πλὴν ἀρχήν γε τὸν νῦν τίθεται πάντων, μόνον γῦν φησὶν τῶν ὄντων ἁπλῦν εἶναι καὶ ἀμιγῆ γε καὶ καθαρόν.

(2) *Clem. Alexandr. Stromat. lib. II. p.* 364.

(3) *Plutarch. phys. philos. decret. lib. II. c.* 3. *p.* 40. Οἱ μὲν ἄλλοι πάντες ἔμψυχον τὸν κόσμον δοκῦσι.

la distinction de l'âme humaine intelligente et de la cause de son intelligence, ne réside que dans l'organisation des membres. Aussi disait-on que les mains distinguent l'homme de l'animal, et sont la cause du plus grand développement de sa raison (1).

Le reste de la théorie physiologique d'Anaxagore avait, en grande partie, rapport à la génération. Ce philosophe pensait que l'embryon provient uniquement de la semence du père, et que la mère ne fait que fournir la place où il doit se développer. Ce fut lui probablement qui chercha le premier la cause de la différence des sexes dans le lieu de la matrice que l'enfant occupe : les garçons sont toujours à droite, disait-il, et les filles toujours à gauche (2). Peut-être cette théorie tenait-elle à ce qu'ayant remarqué la plus grande vigueur dont jouissait la main droite et tout le côté droit en général, on en avait conclu que les embryons placés dans ce dernier doivent être plus robustes.

Anaxagore faisait entrer l'eau, le feu et la terre dans la composition de la matière primitive du corps humain (3).

D'après le témoignage de Censorinus (4), il attribuait la faculté vivifiante de la semence de l'homme à la chaleur qui lui est inhérente, dérivait de la moelle le principe de cette liqueur, parce qu'il avait remarqué que trop fréquemment expulsée elle cause la maigreur (5), pensait que la tête, siége de la pensée, se développe la première, et croyait que le fœtus se nourrit par l'ombilic (6).

(1) *Id. de fratern. amore*, p. 478. — *Galen. de usu part. lib. I. p.* 367. Οὐ γὰρ, ὅτι χεῖρας ἔσχε, διὰ τοῦτο σοφώτατον, ὡς Ἀναξαγόρας ἔλεγεν, ἀλλ', ὅτι σοφώτατον ἦν, διὰ τοῦτο χεῖρας ἔσχεν.

(2) *Aristot. de generat. animal. lib. IV. c.* 1. *p.* 1302.

(3) *Diogen. lib. II. c.* 9. *p.* 85.

(4) *De die natali*, *ed. Havercamp. in-8°, Lugd. Bat.* 1743. *c.* 6. *p.* 29.

(5) *Ibid. c.* 5. *p.* 25.

(6) *Ibid. c.* 6. *p.* 27. 28.

Sa théorie de la voix est inintelligible, et ne mérite pas même de porter ce nom (1). Il regardait le sommeil comme un accident purement matériel, auquel l'âme ne prend aucune part. La mort consiste dans la séparation du corps et de l'âme (2).

Plutarque rapporte de lui un trait qui prouve que la dissection des animaux était alors l'occupation favorite des philosophes. On porta une fois à Périclès un bouc qui n'avait qu'une seule corne. Le devin Lampon avait déjà soulevé tout le peuple en disant que cette monstruosité annonçait un grand événement politique, la réunion de la faction de Périclès et de celle de Thucydide, lorsqu'Anaxagore proposa de disséquer le bouc. Il trouva, à l'ouverture du crâne, que le cerveau n'en remplissait pas parfaitement la cavité, mais qu'il se rétrécissait et formait une pointe ovale dans l'endroit précisément où l'animal présentait une corne. Il expliqua ainsi le phénomène d'une manière tout-à-fait naturelle (3).

Peut-on admettre que ce philosophe était assez crédule pour penser que le corbeau et l'ibis s'accouplent par le bec, et que la fouine (*mustela nivalis* de Linnée) fait ses petits par la bouche (4)?

Une autre de ses opinions, bien plus importante pour la pathologie que les précédentes, et qui a été combattue par Aristote (5), c'est que la bile, en pé-

(1) ***Plutarch. physic. philos. decret. lib. IV. c.*** 19. ***p.*** 98. Ἀναξαγόρας τὴν φωνὴν γίνεσθαι πνεύματος ἀντιπεσόντος μὲν στερεμνίῳ ἀέρι, τῇ δ' ὑποστροφῇ τῆς πλήξεως, μέχρι τῶν ἀκοῶν προσενεχθέντος.

(2) ***Id. lib. V. c.*** 25. ***p.*** 126.

(3) ***Plutarch. vit. Periclis, p.*** 155. Τὸν δ' Ἀναξαγόραν, τοῦ κρανίου διακοπέντος ἐπιδεῖξαι τὸν ἐγκέφαλον, οὐ πεπληρωκότα τὴν βάσιν, ἀλλ' ὀξὺν, ὥσπερ ᾠὸν, ἐκ τοῦ παντὸς ἀγγείου συνωλισθηκότα κατὰ τὸν τόπον ἐκεῖνον, ὅθεν ἡ ῥίζα τοῦ κέρατος εἶχε τὴν ἀρχήν.

(4) ***Aristot. de generat. animal. lib. III. c.*** 6. ***p.*** 1288.

(5) ***De partib. animal. lib. IV. c.*** 2. ***p.*** 1172. 1173. Οὐκ ὀρθῶς δ' ἐοίκασιν οἱ περὶ Ἀναξαγόραν ὑπολαμβάνειν, ὡς αἰτίαν οὖσαν (τὴν χολὴν) τῶν ὀξέων νοσημάτων. ὑπερβάλλουσαν γὰρ ἀποῤῥαίνειν πρός τε τὸν πνεύμονα καὶ τὰς φλέβας καὶ τὰς πλευράς. Σχεδὸν γὰρ οἷς ταῦτα συμβαίνει τὰ πάθη τῶν νόσων, οὐκ ἔχουσι χολὴν, ἔν τε ταῖς ἀνατομαῖς ἂν ἐγίνετο τοῦτο φανερόν.

nétrant dans les poumons, les vaisseaux et la plèvre, devient la cause des maladies aiguës. Aristote prétend, au contraire, que, dans un très-grand nombre de ces dernières, la bile ne prédomine pas, et s'appuie sur les observations anatomiques. Ce passage est fort remarquable, en ce qu'il démontre combien l'opinion de la multiplicité extrême des maladies bilieuses est ancienne.

Les anciens écrivains de la Grèce nous peignent Démocrite d'Abdère à peu près sous les mêmes couleurs que Pythagore. Il avait, dit-on, toutes les forces de la nature à sa disposition, et devait sa science aux prêtres de l'Egypte. Il passa toute sa vie à méditer sur la cause première des choses, et il possédait une grande habileté dans les arts magiques. Avide de s'instruire, il parcourut les pays étrangers, et visita vraisemblablement l'Egypte et la Perse (1). A son retour, il se consacra tout entier à la contemplation de la nature. Il puisa une grande partie de ses principes dans le système de Leucippe, et ces deux philosophes furent les fondateurs de la nouvelle école éclectique.

Cette école adopta la doctrine des atomes, que j'ai démontré avoir été le plus ancien système philosophique : elle l'appuya de nouvelles preuves, et la discuta avec beaucoup de sagacité. Leucippe s'écarta le premier des opinions de ses prédécesseurs Xenophane et Parménide, qui pensaient que tout n'est réellement qu'un, et que le vide ne peut exister non plus que le mouvement dans cet espace, et admettaient, pour expliquer le mouvement primitif, une infinité de corpuscules excessivement déliés, invisibles et indestructibles, qui s'étaient trouvés dans l'espace infini du vide, avant la création du monde,

(1) *Strabo*, *lib*. *XV*. *p*. 1029. Πολλὴν τὴν Ἀσίαν πεπλανημένος.

et qui formaient le solide et le positif, tandis que le vide est au contraire quelque chose de négatif (1). Ces atomes de Leucippe ont des formes variées à l'infini, parce que tous les corps sont le résultat de leur assemblage (2). Leur position est aussi très-différente ; mais, en leur qualité d'êtres indivisibles, ils n'ont ni dureté, ni mollesse, ni couleur, ni aucune autre propriété (3). Les forces dont ils sont doués résultent de leur figure, de leur position et de leur arrangement (4).

Leucippe et Démocrite admettaient sans preuves un mouvement continuel de ces atomes dans une direction constante (5). A ce mouvement simple, Diogène (6) en ajoute un autre de rotation qui provient du choc réciproque des atomes, et en vertu duquel ces derniers tournent en rond, et se réunissent enfin de manière que ceux dont la nature est homogène se combinent ensemble. Il n'était pas question d'un créateur dans ce système ; tout, au contraire, y passait pour le résultat d'une aveugle fatalité (7).

(1) *Aristot. metaphys. lib. I. c. 4. p.* 1232. Λεύκιππος δὲ καὶ ὁ ἑταῖρος αὐτοῦ Δημόκριτος, στοιχεῖα μὲν τὸ πλῆρες καὶ τὸ κενὸν εἶναί φασι λέγοντες, οἷον τὸ μὲν ὄν, τὸ δὲ μὴ ὄν. — *De cœlo, lib. III. c. 4. p.* 662. Φασὶ γὰρ εἶναι τὰ πρῶτα μεγέθη (τὰ στοιχεῖα) πλήθει μὲν ἄπειρα, μεγέθει δὲ ἀδιαίρετα, καὶ οὔτε ἐξ ἑνὸς πολλὰ γίγνεσθαι, οὔτε ἐκ πολλῶν ἕν, ἀλλὰ τῇ τούτων συμπλοκῇ καὶ περιπλέξει πάντα γεννᾶσθαι. — *Plutarch. adv. Colot. p.* 1110. 1111.

(2) *Id. de generat. et corrupt. lib. I. c. 7. p.* 704. Δημόκριτος δὲ καὶ Λεύκιππος ἐκ σωμάτων ἀδιαιρέτων τἄλλα συγκεῖσθαι φασι· ταῦτα δὲ ἄπειρα καὶ τὸ πλῆθος εἶναι καὶ τὰς μορφάς· αὐτὰ δὲ πρὸς αὐτὰ διαφέρειν τούτοις, ἐξ ὧν εἰσι καὶ θέσει καὶ τάξει τούτων.

(3) *Aristot. l. c. — Sext. Empiric. pyrrhon. hypotyp. lib. III. c. 4. s.* 33. p. 137. Καὶ τοῖς περὶ Δημόκριτον ἄτομα ταῦτα εἶναι φάσκουσι καὶ ἄποια.

(4) *Diogen. lib. IX. c. 44. p.* 573.

(5) *Aristot. de cœlo, lib. I. c. 7. p.* 611. Εἰ δὲ μὴ συνεχὲς τὸ πᾶν, ἀλλ', ὥσπερ λέγει Δημόκριτος καὶ Λεύκιππος, διωρισμένα τῷ κενῷ, μίαν ἀναγκαῖον πάντων εἶναι τὴν κίνησιν· διώρισται μὲν γὰρ τοῖς σχήμασιν. Τὴν δὲ φύσιν αὐτῶν εἶναι μίαν, ... τούτων δὲ, καθάπερ λέγομεν, ἀναγκαῖον εἶναι τὴν αὐτὴν κίνησιν. Ainsi, les atomes ne se meuvent pas dans toutes sortes de directions, comme les corpuscules qui voltigent dans l'air.

(6) *Diogen. lib. IX. c. 31. p.* 567.

(7) *Stob. eclog. phys. lib. I. c. 24. p.* 47. — *Cicer. qu. acad. lib. IV. c.* 37. — *Plutarch. ap. Euseb. præp. evang. lib. I. c. 8. p.* 23. 24. —

Démocrite se rendit, je pense, coupable de l'inconséquence ordinaire aux anciens philosophes, lorsqu'il admit l'âme comme la cause du mouvement, et qu'en même temps il lui attribua, de même qu'à tous les autres atomes, une figure sphérique, une nature ignée, aérienne, et l'indivisibilité (1). La pensée, les sensations et le mouvement sont par conséquent le résultat de l'activité d'une seule et même substance. Le faux Plutarque a tort lorsqu'il attribue à Démocrite la division de l'âme en supérieure et inférieure, et l'opinion que la partie raisonnable de cette âme réside dans la poitrine (2). Cependant Sextus Empiricus (3), auteur digne de foi, dit que Démocrite cherchait la cause de l'intuition dans les sensations et dans la pure intelligence, accordant en même temps une prééminence bien marquée à cette dernière.

Comme l'âme est répandue dans tout le corps, et que celui-ci résulte de l'assemblage des quatre élémens, les sensations doivent nécessairement aussi être expliquées par l'assimilation des élémens. Il émane des corps une foule de particules qui s'approchent de celui de l'homme, et que l'âme chasse, ou qui se rendent d'elles-mêmes, en vertu de la force d'assimilation, vers les organes dont les élémens correspondent aux leurs (4).

Il paraît que Démocrite s'est permis le premier d'enseigner publiquement ces principes du matéria-

De là est venue la haine de Platon contre Démocrite. Elle alla si loin, qu'il voulut brûler ses livres, et que jamais il ne prononçait son nom. — *Diogen. lib. IX. c. 40. p. 57.*

(1) *Aristot. de animâ, lib. I. c. 2. p.* 1372.

(2) *Plutarch. physic. philos. decret. lib. IV. c. 4. p.* 84.

(3) *Sext. Empiric. advers. logic. lib. I.* §. 135. *p.* 399.

(4) *Ibid. lib. I.* §. 116. 117. *p.* 395. Παλαιὰ γάρ τις, ὡς προεῖπον, ἄνωθεν παρὰ τοῖς φυσικοῖς κυλίεται δόξα περὶ τȣ͂ τὰ ὅμοια τῶν ὁμοίων εἶναι γνωριστικά.

lisme, qu'Empédocle ne développait qu'en présence des initiés.

La vision s'opère lorsque les corpuscules indivisibles, revêtus de la forme du corps d'où ils émanent, et qui sont presque tous de nature aqueuse, arrivent à l'œil, se réunissent aux humeurs qu'il renferme, et retracent ainsi à l'âme l'image du corps qui leur a donné naissance. Nous voyons donc par l'intermède de l'eau (1). Démocrite expliquait l'audition par la réunion des particules sonores de l'air avec les corpuscules aériens de même forme qui se trouvent dans l'oreille ; et, en cela, il se rapprochait de la physiologie d'Empédocle (2).

Sa théorie du goût était assise sur les mêmes principes : les choses douces sont rondes, et les acides ont des angles pointus (3).

Lorsque l'impression que les corpuscules émanés des corps font sur les sens vient à cesser, la sensation disparaît aussi : c'est l'état du sommeil et de l'évanouissement (4). Démocrite attribuait aux mêmes causes les songes et la divination. En effet, les mouvemens de l'air et de l'eau peuvent encore durer un certain temps après que la cause productrice de leur agitation a cessé d'agir : de même les sensations éveillées par les mouvemens de l'air et de l'eau peuvent continuer, surtout lorsque le corps ne reçoit plus aucune nouvelle impression du dehors (5). Quant à la faculté de prophétiser, elle est due, suivant Démocrite, à des atomes de nature divine, doués d'intelligence,

(1) *Aristot. de sensib. c. 2. p.* 1431. — *Plutarch. lib. IV. c.* 13. *p.* 92.

(2) *Plutarch. lib. IV. c.* 19. *p.* 95.

(3) *T*[illegible] *causs. plant.* [illegible] *VI. c.* 2. *p.* 353. *ed. Heins.*

(4) *Id. lib. IV. c.* 8. *p.* [illegible]

(5) *Aristot. de divinat. per somnum, c.* 2. *p.* 1475.

et probablement émanés d'autres âmes, ou de démons dont les uns sont bons et les autres mauvais (1).

Le philosophe d'Abdère regardait la respiration comme une condition indispensable à la continuité de la vie : car il y a dans l'air ambiant une foule de substances de nature spirituelle qui empêchent l'âme de se séparer du corps (2).

Nous avons aussi quelques fragmens de son système sur la génération. La semence vient de toutes les parties du corps (3), et même la force dont elle jouit est matérielle, de nature aérienne (4). Les parties extérieures de l'embryon se forment les premières, et ensuite la nature s'occupe des organes intérieurs (5). Les monstres tiennent à la réitération trop fréquente du coït, parce que la nouvelle semence dardée dans la matrice se mêle avec celle qui s'y trouve déjà contenue, et opère ainsi l'accolement ou la difformité des embryons (6). L'impuissance des mulets est due à la conformation vicieuse de leurs parties génitales, suite de la différence qui se trouve dans celles de leurs parens, le cheval et l'ânesse (7).

J'ignore si l'opinion que Plutarque attribue à Démocrite sur la nutrition du fœtus est exacte. Suivant lui, le philosophe supposait que l'embryon se nourrit par la bouche, et que s'il saisit le sein de sa mère dès

(1) *Sext. Empiric. adv. physic. lib. I.* §. 19. *p.* 552. 553. — *Porphyr. ap. Euseb. præp. evang. lib. V. c.* 17. *p.* 206. — *Cicer. de divinat. lib. I. c.* 3. *lib. II. c.* 13.

(2) *Aristot. de respirat. c.* 4. *p.* 1502. Ἐν γὰρ τῷ ἀέρι πολὺν ἀριθμὸν εἶναι τῶν τοιούτων, ἃ καλεῖ ἐκεῖνος νοῦν καὶ ψυχήν. — On trouve dans ce passage quelques traces de la théorie de Crawford.

(3) *Plutarch. physic. philos. decret. lib. V. c.* 3. *p.* 107. — *Galen. defin. med. p.* 401. ἐκκρίνεται τὸ σπέρμα ἐξ ὅλου τοῦ σώματος. Ἄνθρωποι γὰρ εἷς ἐστι, καὶ ἄνθρωπος πάντες.

(4) *Plutarch. l. c. c.* 4. *p.* 107.

(5) *Id. de generat. animal. lib. II. c.* 4. *p.* 1257.

(6) *Id. lib. IV. c.* 4. *p.* 1313.

(7) *Id. de generat. animal. lib. II. c.* 8. *p.* 1271. Δημόκριτος μὲν γάρ φησι διεφθάρθαι τοὺς πόρους τῶν ἡμιόνων ἐν ταῖς ὑστέραις, διὰ τὸ μὴ ἐκ συγγενῶν γίνεσθαι τὴν ἀρχὴν τῶν ζώων.

qu'il vient au monde, c'est qu'il était habitué, dans la matrice, à sucer les mamelons ou les ouvertures dont ce viscère est intérieurement garni (1).

Pline nous fournit une preuve de son habileté dans la dissection des animaux, en disant qu'il s'occupa beaucoup de l'anatomie du caméléon, et qu'il écrivit un livre entier sur ce reptile (2). Suivant Ælien, il attribuait le renouvellement du bois des cerfs à la mollesse de ce bois et des vaisseaux dont il est garni, qui tiraient promptement une nourriture abondante du corps de l'animal (3).

Je ne ferai pas mention des fables racontées par les écrivains modernes pour prouver qu'il était fort habile en chimie et dans l'art divinatoire. Je me contenterai seulement de citer parmi les nombreux écrits qu'il a laissés, ceux qui ont rapport à la médecine, qui sont : *Des maladies épidémiques ; du régime ; de la fièvre ; des causes des maladies* (4).

Il est nécessaire que je donne encore une idée du système d'Héraclite d'Ephèse, qui a puissamment influé sur les théories médicales. Ce système n'était pas tout-à-fait neuf ni entièrement différent de ceux qu'on avait imaginés jusqu'alors. Déjà, depuis long-temps, on avait comparé le principe du mouvement ou la force primitive avec le feu. On ne peut décider, même avec le secours d'Aristote (5), si Héraclite re-

(1) *Plutarch. physic. philos. decret. lib. V. c.* 16. *p.* 116. Peut-être est-il question ici des cotylédons qu'on avait trouvés chez les animaux, et qu'on admettait aussi dans la matrice de la femme, parce que l'anatomie n'avait pas encore démontré qu'ils n'existent pas chez cette dernière.

(2) *Lib. XXVIII. c.* 8.

(3) *Histor. animal. lib. XII. c.* 18. *p.* 633.

(4) *Diogen. lib. IX. c.* 47. 48. *p.* [illegible].

(5) *Aristot. metaphys. lib. I. c.* 3 *p.* 1[illegible]9. — Clément d'Alexandrie (*Strom. lib. V. p.* [illegible]) cite les propres paroles d'Héraclite : [illegible] — *Cicer. nat. deor. lib. III. c.* 14. *Omnia vestri solent ad igneam vim*

gardait la cause formatrice de tous les corps comme une substance ignée, ou s'il prétendait que tout provient du feu comme de la matière première; car il exprimait ses principes dans un style très-obscur et énigmatique. Tous les corps, suivant lui, doivent leur origine à la condensation ou à la raréfaction du feu (1). La condensation du feu produit l'air, celle de l'air engendre l'eau, et celle de l'eau donne naissance à la terre (2).

Les principes les plus subtils étaient donc, dans le système d'Héraclite, ceux dont l'origine était la plus reculée. Or, comme le feu est le plus volatil de tous les élémens, et qu'il constitue en même temps le véritable principe du mouvement, il en résulte que la nature entière est dans un mouvement perpétuel, parce que le feu pénètre partout, et que le repos est une chose impossible dans l'univers (3). La transmutation des corps qui s'opère par la suite, provient de l'attraction des principes opposés, ou, pour nous servir des expressions d'Héraclite, tout est produit par l'inimitié des particules homogènes, et tout est détruit par leur amitié (4). A cet égard, sa

referre, Heraclitum, ut opinor, sequentes, quem ipsum non omnes interpretantur uno modo; quem quoniam, quid diceret, intelligi noluit, omittamus.

(1) *Diogen. lib. IX. s. 8. p.* 552.

(2) *Plutarch. de Ei ap. Delph. p.* 392. Οὐ γὰρ μόνον, (ὡς Ἡράκλειτος ἔλεγε) πυρὸς θάνατος, ἀέρι γένεσις, καὶ ἀέρος θάνατος, ὕδατι γένεσις.

(3) *Plato, Cratyl. p.* 54. Ὅσοι δ' αὖ ὡσίαν, σχεδόν τι αὖ οὗτοι καθ' Ἡράκλειτον ἂν ἡγοῖντο τὰ ὄντα, ἰέναι τε πάντα καὶ μένειν οὐδέν. — *Sext. Empiric. pyrrhon. hypotypos. lib. III. c.* 15. §. 115. *p.* 156. Τὸν δὲ Ἡράκλειτον ὀξείᾳ ποταμοῦ ῥύσει τὴν εὐκινησίαν τῆς ἡμετέρας ὕλης ἀπεικάζειν. — *Stob. ecl. phys. p.* 40. Ἠρεμίαν μὲν καὶ στάσιν ἐκ τῶν ὅλων ἀνῄρει, κίνησιν δὲ τοῖς πᾶσιν ἀπεδίδου. — *Aristot. metaphys. lib. XIII. c.* 4. *p.* 1409.

(4) *Aristot. Ethica ad Nicom. lib. VIII. c.* 2. *p.* 126. — *Eudem. lib. VII. c.* 1. *p.* 343. Οἱ δὲ τὸ ἐναντίον τῷ ἐναντίῳ φασὶν εἶναι φίλον... Ἐπιθυμεῖ δὲ οὔτε ξηρὸν τοῦ ξηροῦ, ἀλλ' ὑγροῦ. Ὅθεν εἴρηται· ἐρᾷ μὲν ὄμβρου γαῖα· καὶ τὸ.... μεταβολὴ πάντων γλυκύ· ἡ δὲ μεταβολὴ εἰς τοὐναντίον. Τὸ δ' ὅμοιον ἐχθρὸν τῷ δ' ὁμοίῳ. καὶ γὰρ κεραμεὺς κεραμεῖ κοτέει. — Un passage inintelligible d'Héraclite, rapporté par Aristote (*de mundo, c.* 5. *p.* 1213), paraît exprimer la même idée : Συνάψειας ὅλα καὶ οὐχὶ ὅλα, συμφερόμενον καὶ διαφερόμενον, συνᾷδον καὶ διᾷδον, καὶ ἐκ πάντων ἓν καὶ ἐξ ἑνὸς πάντα.

physique était diamétralement opposée à celle d'Empédocle.

Comme l'évaporation du feu est le premier mouvement de cet élément, celui qui donne naissance à l'air, et que, dans tous les temps, l'âme a passé pour la cause du mouvement, il est facile de concevoir pourquoi Héraclite prétend que l'âme provient aussi de l'évaporation du feu (1). Celle de l'homme est une émanation de l'âme du monde : plus elle participe de la nature ignée de cette dernière, plus elle a d'intelligence; mais, au contraire, plus elle admet d'exhalaisons sorties des humeurs animales, moins elle est pourvue de cette précieuse faculté (2). Nous prenons part à l'âme raisonnable du monde en l'attirant dans notre corps par l'acte respiratoire. Les organes des sens sont inactifs pendant le sommeil, et leur communication avec l'âme du monde semble alors être rompue; mais, à l'instant du réveil, l'âme pénètre de nouveau ces organes, et recouvre ses facultés par son contact avec celle de l'univers, dont le siége est dans l'air qui nous entoure (3). C'est par notre participation à l'âme divine du monde, que nous parvenons à connaître la vérité; car les sens nous induisent toujours en erreur (4).

Si l'on trouve peu de profondeur, d'ensemble et de clarté dans cet exposé du système d'Héraclite, il faut considérer que le philosophe d'Ephèse a écrit son

(1) *Aristot. de animâ, lib. I. c. 2. p.* 1372. Ἡράκλειτος τὴν ἀρχὴν εἶναι φησι τὴν ψυχὴν, εἴπερ τὴν ἀναθυμίασιν, ἐξ ἧς τἄλλα συνίστησι. Καὶ γὰρ ἀσωματώτατον δὴ καὶ ῥέον ἀεί· τὸ δὲ κινούμενον κινουμένῳ γινώσκεσθαι, ἐν κινήσει δ' εἶναι τὰ πάντα. — *Plutarch. physic. philos. decret. lib. IV. c.* 3.

(2) De là cette maxime d'Héraclite : αὐγὴ ξηρὴ, ψυχὴ σοφωτάτη. — *Galen. quod animi mores sequ. corp. temp. p.* 346. — Comparez, *J. M. Gessner, de animabus Heracliti*; dans les *comment. societ. Gotting. tom. I. p.* 75.

(3) *Sext. Empiric. adv. logicos, lib. I.* §. 129. *p.* 398.

(4) *Id. pyrrhon. hypotyp. lib. I. c.* 29. *p.* 52. *adv. logic. lib. I.* §. 126. *p.* 397.

ouvrage sur la nature dans un style non-seulement poétique, mais encore fort obscur, et quelquefois inintelligible pour ses propres compatriotes; car Aristote lui-même n'a pu parvenir à bien saisir l'ensemble de ses principes (1).

Tout ce que je viens de dire sur les essais tentés par les premiers philosophes de la Grèce, dans la vue de perfectionner la théorie de la médecine, et de donner aux connaissances humaines en général un certain degré de certitude, prouve que de leur temps la philosophie était encore au berceau. Au lieu d'observer les phénomènes de la nature, on se perdait en subtilités sur les causes de ces phénomènes: au lieu d'étudier les qualités des corps, on hasardait les hypothèses les plus téméraires et les plus frivoles sur les élémens généraux de l'univers, et on était d'autant plus disposé à admettre ces opinions erronées comme autant de vérités incontestables, que la nature elle-même était moins connue. Ajoutons encore que l'imperfection du langage empêchait d'exprimer les idées d'une manière bien précise, et obligeait souvent d'employer des termes fort obscurs. Voilà pourquoi la physique des anciens nous paraît si énigmatique et si peu satisfaisante.

De toutes les écoles philosophiques de la Grèce, la secte éclectique moderne est incontestablement celle qui se distingua le plus dans les sciences; et Démocrite, surnommé le physicien, le plus célèbre des philosophes qui l'ont dirigée, a mérité les éloges les plus flatteurs de la part d'Aristote (2) et de Cicéron (3), à cause de ses connaissances profondes dans la science de la nature. Quant aux autres écoles, particulière-

(1) *Plato, Theaet. p.* 83. — *Diog. lib. IX. c.* 6. *p.* 551. — *Aristot. Rhetor. lib. III. c.* 5. *p.* 706. — *Cicer. de nat. deorum, lib. III. c.* 14.
(2) *Aristot. de generat. et corrupt. lib. I. c.* 2. *p.* 684.
(3) *Tusc. quæst. V*, 39.

ment à celles d'Ionie et d'Italie, elles négligèrent totalement l'observation, et pensèrent que l'homme ne peut parvenir à la vérité que par des raisonnemens subtils et des spéculations frivoles. Mais quel intérêt n'offre pas l'étude des égaremens de l'esprit humain encore naissant, et quel spectacle plus digne de notre attention que celui de ses progrès infiniment rapides, et des conceptions vraiment gigantesques auxquelles le développement de ses facultés les plus brillantes le fit bientôt arriver !

CHAPITRE SECOND.

Commencement de l'exercice public de la Médecine.

JUSQU'A la cinquantième olympiade, la médecine, chez les Grecs, fut exclusivement pratiquée dans les temples. A cette époque, quelques sectes philosophiques, notamment celle d'Italie, commencèrent à enlever cette prérogative aux prêtres d'Esculape. Voulant mériter les suffrages de la multitude, et ne pas lui laisser apercevoir la différence qui régnait entre leur méthode et celle des ministres du culte, les philosophes mirent d'abord en usage, comme ces derniers, les chants magiques, les expiations, et autres pratiques superstitieuses. Mais peu à peu ils jetèrent le masque de l'hypocrisie, et ceux qui sortirent de l'Italie après la destruction de l'ordre de Pythagore, furent les premiers à avouer publiquement qu'ils guérissaient les maladies par des moyens naturels. Ces médecins, dont plusieurs portaient le nom de *Périodeutes*, parce qu'ils allaient de contrée en

contrée exercer leur art, dûrent nécessairement s'attirer la haine des Asclépiades et des sectes philosophiques qui cherchaient encore à cacher les secrets de leurs associations dans l'ombre du mystère. Cependant la vérité finit par triompher des préjugés. On s'aperçut que les médecins populaires méritaient plus de confiance que les jongleurs religieux et savans. C'est ainsi que l'art de guérir atteignit insensiblement un degré de perfection aussi avantageux pour lui-même, qu'utile au genre humain.

L'événement qui contribua le plus à divulguer la médecine secrète des pythagoriciens, fut la révolte des habitans de Crotone contre leur ordre. Cette révolution éclata du vivant même de Pythagore. Elle fut provoquée par l'ambition de ses disciples qui prétendirent s'immiscer dans le gouvernement des petits états de la grande Grèce. Elle eut aussi des suites bien déplorables pour eux, car plusieurs perdirent la vie, et les autres furent réduits à chercher leur salut dans la fuite. Cessant d'être réunis par un lien aussi ferme et aussi indissoluble que celui de leur secte, ils ne gardèrent plus leurs secrets avec autant de religion. Ils se lièrent à plusieurs profanes, auxquels ils dévoilèrent sans précaution leurs pratiques mystérieuses ; et ceux-ci les communiquèrent ensuite à d'autres. C'est ainsi qu'un profane, nommé Métrodore, natif de Cos, et fils de Thyrsus, parvint à découvrir leurs principes relatifs à la médecine, et expliqua publiquement les écrits du philosophe de Samos (1).

Parmi les pythagoriciens que cet événement obligea de quitter l'Italie, se trouvait Démocède de Crotone, que les séditieux poursuivirent avec acharnement. Ils

(1) *Jamblich. vit. Pythagor. ed. Arcer. in-4°. Amst.* 1619, *c.* 34, *p.* 202.

mirent sa tête à prix, et promirent trois talens à celui qui la leur apporterait. Le philosophe parvint cependant à s'évader, se rendit à Platée (1), et pratiqua ensuite la médecine à la cour de Polycrate, tyran de Samos (2). Hérodote le range parmi les plus célèbres médecins du siècle, et dit qu'il fut emmené à Sardes par Orètes, satrape de Perse. Il traita Darius, fils d'Hystaspe, d'une entorse que les prêtres égyptiens n'avaient pu guérir, et délivra la reine Atossa d'un ulcère malin qu'elle portait au sein.

Nous avons vu que les habitans de Crotone et que ceux de Cyrène, dont plusieurs avaient été initiés aux mystères de Pythagore (3), furent regardés, après la destruction de cet ordre, comme les meilleurs médecins de toute la Grèce. Ils acquirent une confiance d'autant plus grande qu'ils enseignaient ouvertement leur art, et ne faisaient aucune difficulté de communiquer leurs connaissances. Ils visitaient les gymnases, afin d'instruire les jeunes gens, auxquels ils recommandaient particulièrement un genre de vie fort régulier, pour conserver la santé (4). Ils parvinrent de cette manière à enlever aux Asclépiades tout le crédit dont ils jouissaient, et renoncèrent tellement aux pratiques secrètes de leur école, qu'au temps d'Isocrate, on ne les croyait déjà plus descendans des anciens pythagoriciens (5).

Acron d'Agrigente est un personnage fort remarquable dans l'histoire de la médecine, quoique les anciens nous aient laissé bien peu de renseignemens sur son compte. Il était contemporain d'Empédocle, et s'attira une épigramme mordante de ce philosophe,

(1) *Jamblich. vit. Pythag. c.* 35. *p.* 217.
(2) *Herodot. lib. III. c.* 125—137. *p.* 303—311.
(3) *Jamblich. c.* 36. *p.* 223.
(4) *Jamblich. c.* 34. *p.* 202.
(5) *Isocrat. encom. Busin. p.* 333. Ἔτι γὰρ καὶ νῦν, τοὺς προσποιουμένους ἐκείνου μαθητὰς εἶναι.

pour avoir demandé orgueilleusement aux magistrats une place particulière où il pût élever un monument à son père (1). Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est qu'on assure que les empyriques lui attribuaient la fondation de leur secte (2). Cependant, comme cette école date d'une origine bien plus récente, je crois pouvoir expliquer le fait en disant qu'Acron était un des médecins appelés περιοδευταὶ, qui ne se bornaient pas à la théorie, mais qui allaient visiter les malades chez eux : il cherchait à enrichir la médecine par les seuls fruits de l'observation, et il méprisait le mystérieux charlatanisme d'Empédocle : ce fut là sans doute la source de la haine que ce dernier lui avait vouée.

La preuve qu'Acron pratiquait la médecine, c'est qu'il arrêta une peste à Athènes en faisant allumer de grands feux dans la ville (3). Il laissa aussi, sur l'art de guérir et sur la diététique, plusieurs ouvrages écrits en dialecte dorien (4).

J'ai déjà parlé de la grande influence qu'eurent les gymnases sur la civilisation des Grecs. Ce fut aussi dans ces établissemens que s'exerça la médecine populaire. Les philosophes y établirent des salles d'étude (5) ; et les prêtres mêmes des temples, autour desquels on réunit par la suite des gymnases et des écoles philosophiques (6), jugèrent qu'il était de leur honneur d'enseigner la médecine non-seulement à leurs parens, mais même aux étrangers recommandables par leurs vertus. Ils ne pouvaient refuser à qui

(1) *Diogen. lib. VIII. s.* 65. *p.* 533. — *Eustath. in Od. IX. p.* 1634.

(2) *Pseudo-Galen. isagog. p.* 372. Θέλοντες ἀπαρχαΐζειν ἑαυτῶν τὴν αἵρεσιν, ἵνα ᾖ πρεσβυτέρα τῆς λογικῆς, ... χρωνα τὸν Ἀκραγαντῖνον φασὶ ἄρξασθαι αὐτήν.

(3) *Plutarch. de Isid. et Osirid. p.* 383. — *Paul. Ægin. lib. II. c.* 34. *p.* 44. *ed. Bas.* 1538.

(4) *Eudoc. in Villoison. anecdot. græc. vol. I. p.* 49.

(5) *Mercurial. de arte gymnast. lib. I. c.* 7. *p.* 25.

(6) *Galen. administr. anat. lib. II. p.* 128. Ἐπεὶ δὲ τοῦ χρόνου προϊόντος οὐ τοῖς ἐγγόνοις μόνον, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἔξω τοῦ γένους ἔδοξα καλὸν εἶναι μεταδιδόναι τῆς τέχνης.

que ce fût de lui communiquer leurs connaissances (1).

Cette obligation résultait principalement de ce que les directeurs des gymnases, et ceux qui étaient employés sous leurs ordres, passaient eux-mêmes pour médecins, et en portaient le nom, à cause de l'habileté qu'une longue expérience leur avait fait acquérir. Les directeurs, appelés *gymnasiarques* ou *palestrophylax*, réglaient le régime des jeunes gens élevés dans les gymnases : les sous-directeurs ou *gymnastes*, traitaient les maladies qui se présentaient (2) ; et les subalternes ou baigneurs, *aliptes*, *iatraliptes*, faisaient les saignées, donnaient les lavemens et pansaient les plaies, les ulcères et les fractures (3).

Deux de ces gymnasiarques, Iccus de Tarente et Hérodicus de Sélivrée, méritent particulièrement notre attention, parce qu'ils ont contribué à unir plus étroitement la médecine et la gymnastique, et qu'ils sont connus en même temps comme des sophistes d'un grand mérite. Il paraît démontré qu'Hérodicus vivait avant Iccus (4). Celui-ci s'attacha de préférence à corriger le régime des athlètes, et à les habituer à une plus grande sobriété, vertu dont lui-même était un modèle parfait (5). Platon le croit, aussi-bien qu'Hérodicus, inventeur de la gymnastique médicale (6).

A l'égard de ce dernier, qu'on appelle quelquefois Prodicus, il vivait à Athènes peu de temps avant la guerre du Péloponèse. Platon rapporte qu'il était

(1) *Plat. de legib. lib. XI. p.* 614. 615.
(2) *Id.*
(3) *Plat. de legib. lib. IV. p.* 545. Εἰσί πυ τινὲς ἰατροὶ καὶ τινες ὑπηρέται τῶν ἰατρῶν. ἰατροὺς δὲ καλοῦμεν δή πυ καὶ τούτους; Πάνυ μεν οὖν.
(4) *Olymp.* LXXVII. (*Stephan. Byzant. voc.* Τάρας. *p.* 693). — Comparez, *Pausan. lib. VI. c.* 10. *p.* 162.
(5) *Plato, de legib. lib. VIII. p.* 587. — *Ælian. var. hist. lib. XI. c.* 3. *p.* 524. κεκολασμένη τροφῇ διαβιώσας καὶ ἀφροδίτης ἀμαθὴς διατελέσας. — *Ej. hist. animal. lib. VI. c. I. p.* 309.
(6) *Plato, Protagor. p.* 285. — *Lucian. de conscrib. hist. p.* 626.

non-seulement sophiste (1), mais encore maître de gymnase (2) et médecin (3); et il réunissait effectivement ces trois qualités. Il jouissait, dit le même auteur, d'une très-faible santé, et essaya si les exercices de la gymnastique ne pourraient pas contribuer à la rétablir. Ayant parfaitement réussi, il fit part de sa méthode à d'autres personnes. Avant lui, la diététique médicale avait été tout-à-fait négligée, surtout par les Asclépiades (4). Si l'on prend à la lettre le récit de Platon (5), il abusa beaucoup de la gymnastique. En effet, il recommandait à ses malades de parcourir les cent quatre-vingts stades qui séparent Athènes de Mégare, et de revenir sur leurs pas dès qu'ils auraient atteint les murs de cette dernière ville. L'auteur du sixième livre des Épidémies (6) est d'accord en cela avec Platon : « Hérodicus, dit-il, » faisait périr les personnes atteintes de la fièvre par » des promenades et des exercices forcés, et beaucoup » de ses malades se trouvaient fort mal des frictions » sèches. » Aristote rapporte qu'il se faisait payer par les malades auxquels il accordait ses soins (7).

Contraints de suivre l'exemple que donnaient des médecins aussi voisins du lieu de leur résidence, les Asclépiades de Cnide furent les premiers qui renoncèrent à exercer la médecine dans l'ombre du mystère. Ils décrivirent les maladies d'après leurs tables votives, qui formèrent par la suite la base des sentences cnidiennes, mais ne s'occupèrent nullement de la

(1) *Plato*, *Protagor. p.* 285.
(2) *Id. Politic. lib. III. p.* 399.
(3) *Id. Gorgias*, *p.* 303.
(4) *Id. Politic. lib. III. p.* 399. Ὅτι τῇ παιδαγωγικῇ τῶν νοσημάτων, ταύτῃ τῇ νῦν ἰατρικῇ, πρὸ τοῦ Ἀσκληπιάδαι οὐκ ἐχρῶντο, πρὶν Ἡρόδικον γενέσθαι... Ἡρόδικος γὰρ παιδοτρίβης ὤν, καὶ νοσώδης γενόμενος, μίξας γυμναστικὴν ἰατρικῇ, ἀπέκναισε πρῶτον μὲν καὶ μάλιστα ἑαυτὸν, ἔπειτ' ἄλλους πολλοὺς ὕστερον.
(5) *Id. Phædr. p.* 195.
(6) *Hippocr. epidem. lib. VI. c.* 3. *p.* 805.
(7) *Aristot. Eudem. lib. VII. c.* 10. *p.* 360. Ὡς Προδίκος ὁ ἰατρὸς πρὸς τὸν ἀποδιδόντα μικρὸς τὸν μισθὸν.

séméiotique, à l'étude de laquelle les Asclépiades de Cos se livrèrent au contraire avec beaucoup d'ardeur. Aussi multiplièrent-ils à l'infini le nombre et les noms des maladies, érigeant chaque symptôme particulier en espèce distincte. Privés du secours si nécessaire de l'expérience, qui, seule, peut faire reconnaître et juger les véritables espèces des maladies, ils ne saisirent point la liaison qui existe entre les accidens et la nature même de l'affection. Ils méconnurent aussi la différence des symptômes essentiels et des symptômes accidentels. Il ne faut pas d'autre raison pour expliquer la foule immense de maladies qu'ils admettaient. C'est ainsi, par exemple, qu'ils comptaient quatre espèces d'ictère, douze espèces de maladies de vessie, etc.

Ils avaient en outre un médicament particulier pour chacune de leurs prétendues espèces de maladies. Ces remèdes étaient presque toujours des purgatifs drastiques. Ils les prescrivaient sans avoir égard ni à la coction, ni à la crise, et sans réfléchir sur la cause des symptômes. Les graines cnidiennes, ou les semences du *daphne laureolum*, les sucs d'euphorbe, d'ellébore, de scammonée, de thapsie, de coloquinte, de bryone, etc., formaient la base de leur matière médicale; souvent aussi ils ordonnaient le lait et le petit-lait, sans considérer s'ils étaient indiqués ou non (1).

Parmi les médecins de Cnide qui se sont le plus illustrés, Galien fait particulièrement mention d'Euryphon, auquel on attribue les sentences cnidiennes (2). Il prétend qu'il vécut avant Hippocrate. Ailleurs, il rapporte un passage de Platon le comique, dans lequel ce dernier assure qu'Euryphon avait recours aux cautères dans le traitement de l'empyème (3).

(1) Voyez mon apologie d'Hippocrate, tom. II. p. 260 et 261.
(2) *Comment. in Hipp. de victu acut. p.* 43.
(3) *Comment. in Hipp. aphor. VII.* 44. *p.* 322.

Ctésias, autre médecin de Cnide, est plus célèbre sous le rapport de l'histoire que sous celui de l'art de guérir. Selon Diodore de Sicile (1), il servit dans la guerre contre Artaxerxes, et, ayant été fait prisonnier, le roi de Perse, qui avait su apprécier ses talens, le garda auprès de sa personne pendant seize années. Il profita du long séjour qu'il fit à la cour de ce prince, pour écrire une histoire des Perses, dont Photius nous a conservé quelques fragmens. Galien rapporte qu'il blâmait la méthode employée par Hippocrate pour réduire la luxation du fémur (2).

A l'époque de la guerre du Péloponèse, les sciences et les arts n'étaient pas cultivés avec la même ardeur dans tous les états de la Grèce, et la médecine en particulier n'avait pas atteint partout ce degré de perfection qui lui assigne une place honorable parmi les arts libéraux. Les Lacédémoniens, n'estimant que la force et la vaillance, méprisaient tous les arts qui ennoblissent l'homme, et les avaient bannis de leur république, dans la crainte qu'ils n'amollissent le caractère dur et austère de la nation. Ils n'en cultivaient pas d'autre que celui d'écrire (3), à cause de son utilité qui le leur rendait indispensable; et on regarda comme un prodige que Brasidas, l'un de leurs généraux, eût acquis quelques talens oratoires (4). Lorsqu'ils avaient besoin des secours de l'art de guérir, soit dans les cas d'épidémies, soit dans d'autres occasions, ils s'adressaient aux médecins théurgiques des contrées voisines, qui cherchaient à arrêter les pro-

(1) *Lib. II. c. 32. p. 146.*

(2) *Comment. 4. in Hipp. lib. de artic. p. 652.* — On trouve des détails plus étendus sur ce médecin dans *Fabric. bibl. græc. vol. II. p. 740. ed. Harles.*

(3) *Plutarch. instit. Lacon. p. 237.* — *Xenoph. respubl. Lacedæm. p. 682.*

(4) *Thucydid. lib. IV. c. 126. p. 682.* Ἦν δὲ οὐδὲ ἀδύνατος, εἰπεῖν, ὡς Λακεδαιμόνιος.

grès du mal par des chants magiques et des charmes (1).

Thalès, de Gortynes en Crète, l'un de ces devins dont ils imploraient de temps en temps l'assistance, parvint à leur inspirer une confiance illimitée. Il fut appelé à Sparte pendant une épidémie, qu'il fit cesser à l'aide de chants magiques (2). C'est lui qui fit apprécier les charmes de la musique aux habitans de cette ville guerrière. Il introduisit surtout parmi eux l'usage des hymnes religieuses et des danses des Curètes (3), adoucit leurs mœurs, et proposa plusieurs lois qui furent approuvées et mises en vigueur par Lycurgue, son ami (4).

D'autres peuples de la Grèce conservèrent encore fort long-temps le préjugé que les descendans des anciens Curètes pouvaient produire à volonté toutes sortes d'effets surnaturels, et que surtout ils possédaient une habileté particulière dans le traitement des maladies. Ainsi, vers la quarante-sixième olympiade, les Athéniens, tourmentés par une peste affreuse, firent venir de la ville de Gnosse dans l'île de Crète, Epiménide qui passait pour un véritable Curète (5). Cet habile imposteur devait sa grande réputation à un long sommeil qu'il fit, et pendant lequel il prétendait avoir appris la langue des dieux, l'art de prédire l'avenir, et celui de deviner le passé (6). Son prétendu sommeil

(1) *Ælian. var. histor. lib. XII. c. 50. p. 620. 621.* Εἰ δέ ποτε ἐδεήθησαν τῆς ἐκ μουσῶν ἐπικουρίας, ἢ νοσήσαντες, ἢ παραφρονήσαντες, ἢ ἄλλο τι τοιοῦτον δημοσίᾳ παθόντες, μετεπέμποντο ξένους ἄνδρας, οἷον ἰατρούς.

(2) *Plutarch. de musicâ, p.* 1146. — *Pausan. lib. I. c.* 14. *p.* 52.

(3) *Athen. lib. XV. p.* 678. — *Plutarch. Lycurg. p.* 41. *de musicâ, p.* 1134. — *Strabo, lib. X. p.* 736. — *Schol. Pindar. pyth. II. v.* 127. — Pythagore chantait les hymnes de Thalès de Gortyne (*Porphyr. vit. Pythagor. p.* 195).

(4) *Aristot. politic. lib. II. c.* 12. *p.* 426. — *Strabo, lib. X. p.* 738.

(5) *Plato, de leg. lib. I. p.* 517. — *Plutarch. Solon. p.* 84. — *Diogen. lib. I.* §. 10. *p.* 70. §. 115. *p.* 74.

(6) *Pausan. lib. I. c.* 14. *p.* 52. — *Plin. lib. VII. c.* 52. — *Plutarch. an seni sit respubl. gerenda, p.* 784. — *Aristot. Rhetor. lib. III. c.* 17. *p.* 720. — *Diogen. lib. I. §.* 109. *p.* 70.

dura quarante ans, suivant les uns, et cinquante-sept selon les autres. Mais des écrivains modernes présument avec raison qu'il employa ce laps de temps à parcourir les pays étrangers (1), et que, dans le cours de ses longs voyages, il acquit la connaissance des propriétés médicales des plantes. Cependant ses contemporains crédules ajoutèrent foi à la fable qu'il leur débita, et, depuis lors, il fut généralement considéré comme un prophète, envoyé et inspiré par les dieux, καθαρτὴς ἐνθουσιαστικὸς (2).

Il employa les charmes pour arrêter la peste d'Athènes; mais il eut aussi recours à un autre pratique superstitieuse. Ayant chassé de l'Aréopage des brebis noires et blanches, il les abandonna à leur propre impulsion, et, lorsqu'elles se furent arrêtées, il les immola dans l'endroit même. Ce sacrifice suspendit aussitôt les ravages de l'épidémie. Les Athéniens, pour récompenser l'important service qu'il venait de leur rendre, lui offrirent un talent; mais il le refusa, ne voulut accepter qu'un rameau d'olivier consacré à Minerve, et conclut un traité d'alliance entre les Athéniens et les habitans de Gnosse, ses compatriotes (3). Il fit ériger à Athènes un autel aux Corybantes, et enseigna la législation ainsi que les arts magiques à Solon. Les Athéniens, après son départ, lui élevèrent une statue (4).

Les Spartiates le firent aussi venir chez eux dans une circonstance semblable; mais comme il leur prédit toutes sortes de malheurs, la tradition porte qu'on

(1) *Diogen. lib. I. s.* 112. *p.* 72.

(2) *Plutarch. Solon, p.* 84. — *Cicer. de divin. lib. I. c.* 18. — *Apulej. apolog. p.* 449.

(3) *Plutarch. reipubl. gerend. præcept. p.* 820. *Solon, p.* 84. — *Diog. lib. I. s.* 111. *p.* 71. — *Apostol. proverb. lib. VIII. c.* 84. *p.* 101. *ed. Pantin. in-4°. Lugd. Bat.* 1619.

(4) *Diogen. lib. I. s.* 112. *p.* 72. — *Pausan. lib. I. c.* 14. *p.* 52. — *Plutarch. Solon, p.* 84.

le mit à mort (1). Pénétrés bientôt de repentir pour le crime qu'ils venaient de commettre, les habitans lui construisirent un superbe mausolée (2). On prétend qu'il atteignit un âge très-avancé, et qu'il vécut cent cinquante ans (3). Après sa mort, les Crétois lui offrirent des sacrifices comme à un vrai Curète (4).

Il paraît qu'Epiménide eut des relations avec Pythagore, qui lui enseigna l'art d'apaiser la colère des dieux, suivant quelques auteurs (5), mais qui, selon plusieurs autres (6), fut son disciple. Cette dernière opinion est la plus probable; car Epiménide vantait beaucoup, comme le philosophe de Samos, la scille, qui tira même de là le nom de *plante épiménidique* sous lequel Théophraste (7) la désigne.

Il laissa plusieurs ouvrages intitulés : *Théologumena*, entre autres une généalogie des dieux et des curètes (8), et un traité des oracles, dont saint Paul a emprunté le passage de l'une de ses lettres qui commence par ces mots : *Crétois, vous menteurs éternels* (9).

Nous devons regretter beaucoup d'avoir si peu de renseignemens sur l'état politique des médecins dans la Grèce. Il faut en quelque sorte deviner ce que nous savons à cet égard dans quelques passages fort obscurs de plusieurs écrivains grecs. Les médecins devaient nécessairement être soumis à certaines lois dans un état aussi policé que celui d'Athènes, où le luxe avait déjà fait tant de progrès lors de la guerre

(1) *Pausan. lib. II. c.* 21. *p.* 255.
(2) *Id. lib. III. c.* 11. *p.* 379.
(3) *Diogen. lib. I. s.* 111. *p.* 71. — *Valer. Max. lib. VIII. c.* 13. *p.* 305. — *Plin. lib. VIII. c.* 48.
(4) *Diogen. lib. I. s.* 114. *p.* 73.
(5) *Porphyr. vit. Pythag. p.* 193.
(6) *Apulej. Florid. lib. XV. p.* 795.
(7) *Theophrast. hist. plant. ed. Bodaei a Stapel. lib. VII. c.* 11. *p.* 854.
(8) *Diodor. lib. V. c.* 80. *p.* 396. — *Pausan. lib. VIII. c.* 18. *p.* 402.
(9) *Schol. Lucian. Tim. p.* 3.

du Péloponèse. Platon semble nous insinuer (1) que, de son temps, les médecins d'Athènes, comme autrefois ceux de l'Egypte, dirigeaient le traitement de leurs malades d'après certains préceptes qui leur étaient tracés, et qu'ils étaient responsables envers l'état de toutes les morts causées par leur négligence. Un passage de Xénophon prouve aussi que les jeunes médecins, avant de s'établir sur le territoire de la république d'Athènes, étaient obligés d'en demander la permission dans un discours public où ils expliquaient la manière dont ils avaient pratiqué jusqu'alors, et indiquaient quel avait été leur maître (2). Hyginus pense même qu'il existait chez les Athéniens une loi portant défense aux esclaves d'exercer la médecine, qui était réservée exclusivement pour les hommes libres (3).

On a prétendu que le peuple d'Athènes distinguait trois classes de médecins publiquement reconnus, les architectes, les démiurges, et ceux qui se livraient à l'étude de l'art dès leur plus tendre jeunesse, parce qu'Aristote parle de cette distinction (4). Mais quand on rattache le passage de cet auteur avec ce qui précéde et ce qui suit, on reconnaît qu'il est question d'une distinction philosophique admise par Aristote lui-même, et non d'une classification autorisée par les lois de l'état. La phrase qui se trouve un peu avant ce passage, est bien plus importante, parce que, nous apprenant que les médecins ne rendaient compte de leur conduite qu'à leurs collègues (5), elle semblerait indiquer qu'il existait à cette époque un collége de médecine à Athènes. Au reste, Galien a donné sur cette

(1) *Politic. S. de regno*, p. 132.
(2 *Xenoph. memorabil. Socrat. lib. IV. p.* 792.
(3) *Hygin. fab.* 274. *p.* 201. *ed. Muncker.*
(4) *Politic. lib. III. c.* 11. *p.* 442. Ἰατρὸς δ' ὅ τε δημιουργὸς καὶ ὁ ἀρχιτεκτονικὸς καὶ τρίτος ὁ πεπαιδευμένος περὶ τὴν τέχνην.
(5) Τὸν ἰατρὸν δεῖ διδόναι τὰς εὐθύνας ἐν ἰατροῖς.

classification philosophique des médecins, un commentaire assez étendu, qui prouve que le passage d'Aristote ne saurait être interprété d'une manière différente (1).

Les Grecs avaient à leur solde des médecins militaires: cependant il semblerait, d'après Xénophon (2), qu'on les appelait seulement après les batailles sanglantes, pour panser les blessés.

Je suis porté à croire qu'il y avait aussi à Athènes des charlatans qui débitaient leurs arcanes dans les lieux publics. Aristophane introduit dans l'une de ses comédies (3) un personnage cherchant dans toutes les rues et les boutiques, afin de trouver, pour une femme enceinte, une potion qui accélère sa délivrance. Les aliptes ou médecins vendaient également des remèdes secrets dans les bains publics; et il leur arrivait fréquemment de recevoir et de traiter chez eux les blessés (4).

CHAPITRE TROISIÈME.

Médecine d'Hippocrate.

La médecine, comme je viens de le faire voir, était sur le point de subir dans les écoles des Asclépiades de Cos, la réforme salutaire et à jamais mémorable qui devait la faire marcher vers sa perfection avec une rapidité étonnante. Les soins actifs et l'empressement de la famille d'Hippocrate l'avaient purgée de toutes les jongleries inventées par la fourberie, l'ambition et la

(1) *Galen. ad. Patrophil. de constit. med. p.* 34. 35.
(2) *Xenoph. de exped. Cyr. lib. III. p.* 311.
(3) *Aristot. Thesmophor. v.* 504.
(4) *Demosthen. in Conon. p.* 1259.

cupidité des prêtres, et l'avaient rapprochée davantage de sa véritable destination, en la fondant sur l'expérience, et en la dégageant de toutes les subtilités des sectes philosophiques.

Personne n'ignore que la Grèce est le pays où les sciences et les arts sont arrivés au plus haut point de perfection. Mais la réforme qu'y subit la médecine est d'autant plus étonnante et remarquable, que, si on en calcule les effets, on reconnaît qu'elle a été extrêmement favorable à la science, et importante pour le bonheur du genre humain. L'apparition dans l'ordre des Asclépiades d'une famille de prêtres qui renonce volontairement à la réputation de sainteté accordée à ses ancêtres par la superstition, qui divulgue toutes ses connaissances avec une noble candeur, qui, inspirée en quelque sorte par la divinité, découvre l'unique moyen d'assurer à jamais les progrès de l'art de guérir, et qui, enfin, parcourant avec courage cette longue et pénible carrière, y fait une abondante moisson des vérités les plus utiles; l'apparition de cette famille, dis-je, est un phénomène dont l'historien doit développer les causes et les effets avec une exactitude scrupuleuse.

Cette révolution s'opéra graduellement et insensiblement, comme toutes celles qui surviennent dans le domaine des sciences. Les inscriptions votives, retraçant le tableau fidèle des maladies observées dans les temples depuis une longue série d'années, conduisirent aux résultats les plus importans pour la séméiotique et la pathologie. Les tentatives faites par les philosophes dans la vue de perfectionner la théorie de la médecine, et les relations que ces sages entretenaient avec les Asclépiades sous les portiques des temples d'Esculape, forcèrent enfin les prêtres du dieu à déchirer le voile sacré qui couvrait leurs mystères, et à s'empresser d'acquérir assez de connaissances

pour pouvoir entrer en parallèle avec leurs rivaux. Ces changemens eurent lieu sur les côtes de l'Asie de meilleure heure que dans la Grèce proprement dite, parce que la réunion d'un plus grand nombre de savans en tous genres dans les villes florissantes de l'Ionie y donna un éclat plus rapide et plus énergique à la pensée. Aussi les temples de Cos et de Cnide furent-ils les premiers où la médecine se dépouilla des pratiques absurdes qui en avaient jusqu'alors masqué l'exercice.

La famille dont je veux parler est celle d'Hippocrate. Dans l'espace de près de trois cents ans elle a fourni sept médecins de ce nom, également célèbres et par les cures qu'ils opérèrent, et par les écrits qu'ils laissèrent à la postérité. Ces écrits, dont on compte aujourd'hui soixante-et-douze, sont ordinairement attribués à un seul d'entre eux, Hippocrate, fils d'Héraclide, parce que c'est celui qui s'illustra le plus, celui à qui l'on doit les meilleurs des ouvrages publiés sous son nom, celui enfin qui a le plus contribué au perfectionnement de l'art. Mais il nous est impossible de distinguer les livres qui appartiennent à chacun de ces grands médecins en particulier. Je crois donc, avant de parler des services rendus à la médecine par les fils d'Héraclide, et pour faciliter l'intelligence de ce que je dirai par la suite, devoir indiquer d'abord, par ordre chronologique, quels furent les membres les plus célèbres de cette famille.

L'un d'eux, Nembrus, jouissait d'une très-grande réputation au temps de Solon, dans la quarante-neuvième olympiade, cinq cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ. Il eut deux fils, Gnodosicus et Chrysos.

Le fils de Gnodosicus, ou Hippocrate I, fut contemporain de Thémistocle et de Miltiade. Il vivait à l'époque de la guerre des Grecs contre les Perses,

dans la soixante-et-onzième olympiade, cinq cents ans avant Jésus-Christ. On lui attribue le traité des articulations et celui des fractures (1). Probablement aussi il eut beaucoup de part aux prénotions coaques.

Hippocrate I[er] eut pour fils Héraclide, dont la femme Phénarite mit au monde Hippocrate II. Celui-ci naquit la première année de la quatre-vingtième olympiade, quatre cent soixante ans avant Jésus-Christ (2), parvint à sa plus grande célébrité dans la quatre-vingt-sixième olympiade, (avant Jésus-Christ, quatre cent trente-six à quatre cent trente-deux ans (3), et mourut la première année de la cent deuxième (trois cent soixante-dix ans avant Jesus-Christ), la quatrième année de la centième (trois cent soixante-et-quinze ans avant Jésus-Christ), la première année de la cent quatrième (trois cent cinquante-six ans avant Jésus-Christ), ou la seconde année de la cent quinzième (trois cent cinquante-un ans avant Jésus-Christ (4).

Il laissa deux fils, Thessalus et Dracon, qui fleurirent dans la cent troisième olympiade, trois cent soixante ans avant Jésus-Christ.

Hippocrate III, fils de Thessalus, embrassa le système de Platon (5), et composa plusieurs ouvrages de médecine (6), parmi lesquels les uns rangent les livres des maladies (7), et les autres, la seconde partie du livre de la nature humaine (8).

(1) *Galen. comm. I. in lib. de victu acut. p.* 43.
(2) *Soran. vit. Hippocr. in Opp. Hipp. ed. Vanderlinden. vol. II. p.* 952.
(3) *Cyril. contra Julian. lib. I. p.* 13. *ed. Spanhem.* — *Syncell. chronogr. p.* 202.
(4) *Soran. l. c. p.* 954.
(5) *Plutarch. de Stoicor. repugnant. p.* 1047.
(6) *Suid. voc.* Ἱπποκράτης, *vol. II. p.* 145.
(7) *Dioscorid. ap. Galen. comment. I. in lib. VI. Epidem. p.* 456.
(8) *Galen. comm. in lib. de Nat. hum. p.* 16.

Hippocrate IV, fils de Dracon, et médecin de la cour de Macédoine, se rendit célèbre par la guérison de Roxane, veuve d'Alexandre-le-Grand. Il vivait encore du temps de Cassandre, la quatrième année de la cent quinzième olympiade, trois cent dix-sept ans avant Jésus-Christ (1). Il passe pour être l'auteur du cinquième livre des Épidémies (2).

Hippocrate V, Hippocrate VI, tous deux fils de Thessalus, et Hippocrate VII, fils de Praxianax, dont l'époque de l'existence est inconnue, appartiennent aussi à cette famille (3), dans laquelle on range encore Polybe, gendre d'Hippocrate, Ctésias de Cnide, que Galien désigne comme un parent du célèbre médecin de Cos (4), Dioxippe, Philinus et Proxagoras, tous trois de Cos, Philistion de Locres, Plistonicus, Philotime, Eudoxe et Chrysippe de Cnide. Ces derniers vécurent depuis l'an quatre cent jusqu'à l'année deux cent quatre-vingt-six avant Jésus-Christ, et s'attachèrent à différentes écoles, comme on le verra par la suite.

Le personnage le plus célèbre de toute cette famille est Hippocrate II, fils d'Héraclide et de Phénarite. C'est lui en effet qu'on doit considérer comme le véritable réformateur de la médecine; car il eut la gloire d'achever la révolution que ses prédécesseurs avaient commencée.

Son histoire serait sans doute fort intéressante, si elle nous avait été transmise par des auteurs dignes de foi; mais, à l'exception de quelques fragmens conservés par un certain Soranus (5), nous n'avons

(1) *Suid. l. c.*

(2) *Galen. de dyspnœâ, lib. II. p.* 181.

(3) *Suid. l. c.*

(4) *Comm.* 4. *in lib. de Articul. p.* 652.

(5) *Hipp. Opp. vol. II. p.* 951. — *Suid. l. c.* — *Tzetz. chil. VIII, histor.* 155. *p.* 138. *ed. Basil.* 1546.

qu'un très-petit nombre de renseignemens authentiques sur les circonstances de sa vie.

Son père Héraclide soigna lui-même sa première éducation. Il lui enseigna probablement l'art d'observer les maladies qui se présentaient dans les temples, et celui de les guérir à la manière des Asclépiades. On lui donne encore pour maîtres Hérodicus de Sélivrée et Gorgias de Leontium. Suivant quelques auteurs, il fut aussi disciple de Démocrite d'Abdère (1).

J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer que les tablettes votives des temples d'Esculape fournirent à Hippocrate une partie de ses observations sur la marche de la nature dans les maladies. Un certain Andreas ajoute qu'il réduisit en cendres le temple de Cos, afin de faire croire qu'il était l'auteur de ses préceptes séméiologiques; mais cette assertion n'a pas la moindre vraisemblance, puisqu'aucun auteur ancien ne fait mention de ce crime, qui n'aurait pas manqué de produire une sensation trop forte pour que les historiens l'aient passé sous silence. Comment, d'ailleurs, concevoir qu'Hippocrate, après un tel forfait, ait pu sauver sa tête chez un peuple qui avait voué une haine implacable aux Érostrates et aux spoliateurs de ses temples (2)?

Soranus prétend qu'Hippocrate vint à la cour de Perdiccas, roi de Macédoine, et qu'il guérit ce prince

(1) *Soran. l. c.* — *Cels. præfat. p.* 2. — Eudoxe, dans *Villoison. anecd. græc. vol. 1. p.* 246.

(2) Je citerai, comme un exemple de cette haine des Grecs, Alcibiade, le favori des Athéniens, qui fut condamné à mort, pendant son absence, pour avoir mutilé les Thermes. (*Plutarch. vit. Alcibiad. p.* 41). Qu'on se rappelle aussi la guerre sacrée des amphictyons contre les habitans de Cirrha, qui avaient pillé le temple de Delphes (voyez ci-dessus, p. 172, la guerre des Spartiates et des Athéniens à cause de la prise du château de Delphes par Cylon (*Thucydid. lib. 1. c.* 126. *p.* 206), et l'horreur qu'inspira le sacrilége Thrasius, dans la cent dixième olympiade (*Diodor. lib. XVI. c.* 78. *p.* 142).

d'une consomption causée par son amour malheureux pour sa belle-mère Phila (1). Ce fait n'est pas en contradiction avec la chronologie, puisque Perdiccas II ne monta sur le trône que la quatrième année de la quatre-vingt-septième olympiade, époque où Hippocrate jouissait de sa plus grande célébrité (2); mais ce qui le rend un peu suspect, c'est que l'histoire en rapporte un autre absolument semblable arrivé à la cour de Séleucus Nicanor. Cependant il pourrait se faire qu'Hippocrate eût passé quelque temps auprès de Perdiccas (3); car c'est en Macédoine que se trouvaient les villes de Pella, d'Olynthe et d'Acanthe, où il observa plusieurs maladies.

Il paraît avoir séjourné aussi fort long-temps dans la Thrace, ou, comme le dit Tzetzes, chez les Edoniens (4); car il parle souvent, dans son livre des Epidémies, des villes d'Abdère, de Datus, de Dorisque, d'Œnus, de Cardie, situées dans la Thrace, et de l'île de Thasos. On peut conjecturer également qu'il a voyagé dans la Scythie et dans le pays qui avoisine le royaume de Pont et les Palus Méotides, parce qu'il donne un tableau très-fidèle des mœurs et de la manière de vivre des Scythes.

Suivant le même Soranus, Hippocrate délivra Athènes, Abdère et l'Illyrie d'une peste qui y causait de grands ravages (5). On ne saurait décider s'il est ici question de l'affreuse épidémie qui désola la ville d'Athènes pendant la guerre du Péloponèse. Cependant il paraît que Soranus veut parler d'une toute autre maladie; car Thucydide, qui a donné

(1) *Soran. l. c. p.* 952.
(2) *Thucyd. lib. II. c.* 99. *p.* 406. — *Spanhem. de usu et præst. num. vol. I. p.* 373.
(3) *Euseb. chron. lib.* I. *p.* 53. *ed. Scaliger.*
(4) Comparez, *Stephan. Byzant. voc.* Ἠδωνοί, *p.* 378.
(5) *L. c. p.* 953.

une ample description de la peste d'Athènes, dont lui-même fut témoin, ne fait aucune mention d'Hippocrate, et dit que l'art des médecins échoua contre elle, aussi-bien que tous les moyens dont les dieux avaient révélé la connaissance aux hommes (1). Les Athéniens, continue le même Soranus, initièrent par reconnaissance Hippocrate dans les mystères de Cérès, lui accordèrent le droit de citoyen, et décrétèrent qu'il serait nourri, ainsi que ses descendans, dans le Prytanée.

Galien rapporte aussi ce fait, et ajoute qu'Hippocrate fit allumer des feux, et brûler des aromates dans toute la ville, pour y purifier l'air; ce qui lui réussit parfaitement et arrêta la peste (2). Dans un autre endroit, le médecin de Pergame soutient qu'Hippocrate pratiqua l'art de guérir chez les Athéniens. Il s'appuie de l'histoire d'un malade qui habitait sur la place du Mensonge, assurant qu'il y avait en effet à Athènes une place de ce nom, appelée aussi le marché de Cécrops (3).

On prétend qu'Hippocrate fut appelé à la cour d'Artaxerxe Longue-Main, et qu'il refusa de se rendre à l'invitation du souverain des Perses, parce que des devoirs sacrés le retenaient dans sa patrie (4). Quoique la correspondance qu'on lui attribue avec le satrape Hystanes (5) soit indubitablement apocryphe, il paraît cependant qu'on ajoutait foi à cette anecdote dont Galien fait mention (6). Stobée la rapporte également, ajoutant que quelqu'un conseillait à Hip-

(1) *Thucyd. lib. II. c. 47. p.* 328.
(2) *Galen. theriac. ad. Pison. c.* 16. *p.* 467. — Comparez, *Aet. tetr. II. serm. I. c.* 94. *col.* 220. — *Actuar. meth. med. lib. V. c.* 6. *col.* 264. *coll. Stephan.* — Actuarius indique un antidote dont il prétend qu'Hippocrate se servît.
(3) *Galen. comm.* 2. *in lib. III. Epidem. p.* 413.
(4) *Soran. l. c.*
(5) *Hipp. Opp. vol. II. p.* 900.
(6) *Galen. de optimo medic. philos. p.* 9.

pocrate de se rendre auprès du roi de Perse, parce que c'était un bon prince, et que le médecin lui répondit en homme libre : *Je n'ai pas besoin d'un bon maître* (1) ; mais Stobée parle de Xerxès, et Hippocrate II ne vint au monde qu'après la mort de ce monarque.

Parmi les cures les plus brillantes de ce médecin, on cite celle de Démocrite, qu'il entreprit à la prière des Abdéritains. Soranus se borne à dire qu'ayant guéri le philosophe de sa démence, il rendit à la ville d'Abdère un service aussi important que s'il l'eût délivrée de la peste. Tzetzes (2) ajoute que les habitans, pleins de reconnaissance, lui offrirent dix talens ; mais que ses entretiens avec Démocrite lui ayant prouvé que c'était le plus sage de tous les hommes, il refusa cette somme, et remercia les Abdéritains, en les quittant, de lui avoir procuré la connaissance d'un aussi grand philosophe. Ælien rapporte le fait de la même manière (3). Suidas (4) et Athénodore, dans Diogène de Laërce (5), parlent aussi de l'entrevue d'Hippocrate et de Démocrite, sans en varier les circonstances. Il se trouve, dans la correspondance du médecin de Cos, plusieurs lettres évidemment supposées (6), dans lesquelles cette anecdote est rapportée avec des épisodes extraordinaires et invraisemblables. Si on ne peut révoquer en doute la véracité du fait, il faut avouer au moins que tous les détails dont il est accompagné sont autant de fables ridicules.

L'opinion de certains auteurs arabes (7) qui pen-

(1) *Stob. serm. XIII. p.* 146.
(2) *Chil. I. histor.* 61. *v.* 983. *p.* 38.
(3) *Var. hist. lib. IV. c.* 20. *p.* 293.
(4) *Voc.* Δημόκριτος, *vol. I. p.* 542.
(5) *Lib. IX. s.* 42. *p.* 572.
(6) *Hipp. Opp. vol. II. p.* 901—931.
(7) *Casiri, Bibl. Escurial. vol. I. cod.* 788. *p.* 235. *in-fol. Matrit.* 1760.

sent qu'Hippocrate séjourna quelque temps à Damas, n'est pas moins fausse et dépourvue de toute probabilité.

Cet illustre médecin passa la dernière année de sa vie en Thessalie, à Larisse surtout, à Cranon, à Phère, à Tricca et à Melibœa, comme le prouvent plusieurs observations qu'il fit sur quelques malades de ces différentes villes. Soranus assure même qu'il parvint à armer les Thessaliens en faveur de ses compatriotes, lorsque les Athéniens déclarèrent la guerre aux habitans de Cos et les attaquèrent (1). Suivant le même auteur, il mourut à Larisse; et long-temps même après sa mort, on faisait voir son tombeau entre cette ville et Gyrton (2).

Il est fort à regretter pour la science que nous ne possédions plus les œuvres du plus célèbre des médecins dans toute leur pureté, et telles qu'il les publia lui-même. En effet, il n'est peut-être pas d'ouvrage de l'antiquité qui nous soit parvenu après avoir subi d'aussi nombreuses altérations. Les anciens eux-mêmes doutaient que la multitude d'écrits connus sous le nom d'Hippocrate fussent réellement sortis de la plume du fils d'Héraclide. J'ai déjà dit qu'ils en attribuaient plusieurs à ses parens; mais souvent ils ont été dans un grand embarras, et ils ont varié sur les divers membres de la famille d'Hippocrate qu'ils en croyaient les auteurs (3).

Hippocrate, fils d'Héraclide, vivait dans un temps où le papier était fort rare chez les Grecs. Ce peuple connaissait, il est vrai, le papyrus, que les colons grecs en Egypte avaient appris à préparer depuis le règne d'Amasis (4); mais l'usage du papier fut très-

(1) *Soran. l. c. p.* 53.

(2) Eckhel parle (*vol. II. p.* 599) d'une médaille frappée en l'honneur d'Hippocrate, mais qui paraît être fausse.

(3) *Galen. de facult. aliment. lib. 1. p.* 303.

(4) *Boettiger*, dans le Mercure allemand, an. 1796, cah. 3. p. 322.

peu répandu dans la Grèce jusqu'au temps d'Alexandre-le-Grand (1). Hippocrate écrivit donc ses observations, en style très-concis, sur des tablettes enduites de cire, δέλτοι, ou sur des peaux d'animaux, διφθέραι (2). Plusieurs de ces recueils n'étaient pas destinés au public, πρὸς ἔκδοσιν : il les consacrait exclusivement à son usage particulier (3); mais ses fils, Thessalus et Dracon, et son gendre Polybe, qui avaient adopté les principes des sectes modernes (4), falsifièrent ces écrits, en intervertirent l'ordre; ils y firent des interpolations, cherchèrent à expliquer les passages obscurs par des additions, et firent subir aux ouvrages de leur oncle le même sort que les poésies homériques avaient déjà éprouvé (5).

Le plus grand désordre eut lieu lorsque les Ptolémées, à l'exemple d'Aristote, qui avait rassemblé la première grande collection de livres (6), fondèrent plusieurs bibliothèques, entre autres celle d'Alexandrie, et défendirent l'exportation du papier, afin de pouvoir se procurer un plus grand nombre de copies des ouvrages des anciens. Une foule de gens avides profitèrent de l'enthousiasme des rois

(1) Varron, dans *Plin. lib. XIII. c.* 11.

(2) *Galen. comm.* 1. *in lib. VI. Epidem. p.* 442. — *Id. de dyspnœá, lib. III. p.* 187.

(3) *Galen. comm.* 1. *in lib. de victu acut. p.* 63. — *Comm. in lib.* Κατ' ἰητρεῖον, *p.* 672.

(4) *Galen. comm.* 1. *in lib. de nat. hum. p.* 2. Πόλυβος διαδεξάμενος τὴν τῶν νέων διδασκαλίαν.

(5) *Galen. comm.* 3. *in lib. VI. Epid. p.* 483. Εἰ μὲν οὖν ὁ συνθεὶς τὸ βιβλίον, ὡς λέγεται, Θεσσαλὸς, ὁ τοῦ Ἱπποκράτους υἱὸς ἐν τοῖς τοῦ πατρὸς ὑπομνήμασιν εὑρὼν, ἐξεγράψατο, κακῶς ἐποίησεν, ἐγγράψας αὐτὸ τῷ βιβλίῳ. — *Comm.* 5. *in h. l. p.* 510. Ἴσως δὲ καὶ τὸν υἱὸν αὐτοῦ Θεσσαλὸν ἀθροῖσαι φασὶ τὰς ὑπογραφὰς τοῦ πατρὸς, εὑρόντα γεγραμμένας ἐν χάρταις τε καὶ διφθέραις καὶ δέλτοις καὶ τοιαύτας τινὰς παρεντεθεικέναι ῥήσεις. — *De dyspnœá, lib. II. p.* 181. Δηλονότι τοῦ Θεσσαλοῦ πάντα ὅσα περ ὁ πατὴρ αὐτοῦ γεγραφὼς ἔτυχεν, ἀθροῖσαι σπουδάσαντος ἐς ταὐτὸν, ὡς μηδὲν ἀπόλλοιτο. — *Lib. III. p.* 187. ὡμολόγητο γὰρ οὖν ἤδη καὶ ταῦτα συνθεῖναι Θεσσαλὸν τὸν Ἱπποκράτους υἱὸν, τὰ μὲν αὐτοῦ τοῦ πατρὸς ἐν διφθέραις τισὶν ἢ δέλτοις εὑρόντα ὑπομνήματα, προσθέντα δέ τινα καὶ αὐτὸν οὐκ ὀλίγα.

(6) *Strabo, lib. XIII. p.* 906.

d'Egypte, soit en leur vendant les écrits des autres Hippocrates sous le nom du plus célèbre, soit en faisant aux ouvrages de ce dernier des additions qui, bien qu'écrites avec beaucoup de soin en dialecte ionien, décèlent cependant leur origine récente (1); soit enfin en donnant leurs propres productions pour celles d'Hippocrate, tant ils étaient persuadés que les Ptolémées, jaloux de former une bibliothèque plus riche que celle des rois de Pergame, prendraient sans examen tout ce qu'on leur offrirait (2). On aurait peine à croire jusqu'à quel point les ouvrages des anciens, et surtout ceux d'Hippocrate, furent alors altérés. Les navigateurs avaient ordre d'acheter des livres partout où ils s'arrêteraient; et ces livres étaient déposés dans un local particulier avec cette inscription : *livres procurés par les vaisseaux*, τὰ ἐκ πλοίων. C'est ainsi qu'un certain Mnémon de Pamphylie porta plusieurs écrits d'Hippocrate à Alexandrie, et les vendit à la bibliothèque avec les corrections et les additions qu'il y avait faites (3). Un

(1) Il est parlé dans le livre d'Hippocrate περὶ καρδίης (*vol. I. p.* 292) des valvules du cœur, qui ne furent découvertes que par Erasistrate. Les livres περὶ νέσων contiennent quelques principes de l'école de Cnide. On trouve ailleurs ceux des stoïciens, ou des allusions à la doctrine d'Epidaure et à celle des péripatéticiens. Doit-on s'étonner, d'après cela, qu'Hippocrate soit partout en contradiction avec lui-même? Tertullien prétend, par exemple (*de animâ, c.* 15. *in Opp. ed. Paris. in-fol.* 1648. *vol. II. p.* 786), qu'il a défendu l'opinion de ceux qui placent le siége de l'âme dans le cerveau. En effet, cette idée se trouve soutenue par des raisons empruntées du système d'Héraclite dans le livre περὶ ἱερῆς νέσε (*vol. II. p.* 342), tandis que dans le livre περὶ καρδίης (*p.* 291), le siége de la force vitale est placé dans le cœur. Je pourrais citer mille autres exemples semblables.

(2) *Galen. comm.* 2. *in lib. de nat. hum. p.* 16. 17. Πρὶν γὰρ τὲς ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τε καὶ Περγάμῳ γενέσθαι βασιλεῖς, ἐπὶ κλήσει παλαιῶν βιβλίων φιλοτιμηθέντας, ἐδέπω ψευδῶς ἐπεγέγραπτο σύγγραμμα. Λαμβάνειν δ' ἀρξαμένων μισθῶν τῶν κομιζόντων αὐτοῖς συγγράμματα παλαιὲ τινὸς ἀνδρὸς, ἔτως ἤδη πολλὰ ψευδῶς ἐπιγράφοντες ἐκόμιζον.... Ἐν τῷ κατὰ τὲς Ἀτταλικές τε καὶ Πτολεμαικὲς βασιλέας χρόνῳ πρὸς ἀλλήλες ἀντιφιλοτιμεμένες περὶ κλήσεως βιβλίων, ἡ περὶ τὰς ἐπιγραφάς τε καὶ διασκευάς αὐτῶν ἤρξατο γίγνεσθαι ῥᾳδιεργία τοῖς ἕνεκα τὲ λαβεῖν ἀργύριον ἀναφέρεσιν ἀνδρῶν ἐνδόξων γράμματα.

(3) *Galen. comm.* 2. *in lib. III. Epidem. p.* 411.

autre médecin, nommé Ménon, disciple d'Aristote, rassembla aussi les ouvrages des anciens médecins, et chercha à en rétablir le texte dans sa pureté (1).

Dès ce temps même on doutait de l'authenticité des écrits attribués à Hippocrate; car les savans d'Alexandrie cherchèrent à les vérifier et à faire un choix parmi eux. Ils distinguèrent ensuite avec beaucoup de soin ceux que l'on croyait véritables, en les plaçant sur une tablette particulière, de sorte que les vrais écrits du médecin de Cos portaient à Alexandrie le nom d'*écrits de la petite tablette*, τὰ ἐκ τῦ μικρῦ πινακίδυ (2). Il paraît qu'Erotien tira un grand parti des travaux des Alexandrins, lorsqu'il s'occupa de la vérification des écrits d'Hippocrate.

Artémidore Capiton et son parent Dioscoride furent ceux qui mutilèrent le plus les ouvrages du médecin de Cos sous le règne d'Adrien (3). Non contens de remplacer les expressions tombées en désuétude par d'autres plus modernes, ils firent des interpolations dans le texte, et éliminèrent tout ce qui ne leur convint pas (4). Il ne nous est plus possible aujourd'hui de reconnaître les véritables opinions d'Hippocrate au milieu de ces mutilations et de tous ces changemens. Galien pouvait encore, de son temps, distinguer le vrai du faux, et les écrits authentiques de ceux qui ne le sont pas; car il avait sous les yeux plusieurs versions, parmi lesquelles il accorde toujours la préférence à la plus ancienne (5), les modernes ayant ordinairement pour auteurs des hommes fortement attachés à une théorie quelconque, et faisant des additions conçues dans l'esprit du système qu'ils

(1) *Galen. comm.* 1. *in lib. de nat. human. p.* 4.
(2) *Galen. de dyspnœâ, lib. II p.* 181.
(3) *Galen. comm.* 1. *in lib. VI. Epidem p.* 442.
(4) *Galen. comm. in lib. de nat. hum. p.* 4.
(5) *Galen. comm.* 2. *in lib. VI. Epidem. p.* 473.

avaient embrassé (1). Il pouvait même quelquefois reconnaître les fautes des copistes des changemens introduits à dessein (2). Nous devons donc nous en rapporter en grande partie à son jugement, quoiqu'il ne faille cependant pas l'adopter aveuglément partout; car le médecin de Pergame s'exprime souvent d'une manière très-différente, et même contradictoire.

Tous les auteurs qui ont écrit après lui, avouent que les écrits attribués à Hippocrate sont en général fort peu authentiques (3).

Ces ouvrages sont tous écrits en dialecte ionien, et le style n'en diffère de celui d'Hérodote que parce qu'on y trouve un plus grand nombre d'expressions attiques (4). Il n'est pas vraisemblable qu'Hippocrate, Dorien de naissance, ait préféré le dialecte ionien dans la seule vue de complaire à Démocrite (5), puisque d'autres Doriens, tel par exemple que Ctésias de Cnide, ont aussi employé ce dialecte, qui passait alors pour le plus élégant, et celui dans lequel il était le plus facile de rendre ses idées.

C'est à tort également qu'on a regardé ce dialecte comme une preuve de l'authenticité des œuvres d'Hippocrate; car des ouvrages évidemment apocryphes, publiés sous son nom, sont également écrits en dialecte ionien, que plusieurs auteurs employaient du temps même de Lucien (6), pour donner à leurs productions une apparence d'antiquité.

Galien fixe notre attention d'une manière parti-

(1) *Galen. comm. 1. in lib. de nat. hum. p.* 2.
(2) *Galen. de dyspnœâ, lib. III. p.* 188.
(3) *Augustin. contra Faust. lib. XXXIII. c.* 6. *p.* 330. (*Opp. ed. ord. Benedict. vol. VIII. in-fol. Antwerpiæ*, 1700). — *Soran. l. c. p.* 954. — *Eudoc. l. c.*
(4) *Galen. comm. 1. in lib. de fract. p.* 525.
(5) *Ælian. var. hist. lib. IV. c.* 20. *p.* 294.
(6) *Lucian. de conscrib. histor. p.* 613. 614.

culière sur un autre caractère d'authenticité qui est en effet beaucoup plus important. C'est le laconisme et la concision, quelquefois voisine de l'obscurité (1). Hippocrate évite toute discussion superflue, toute répétition déplacée, et ne dit que ce qui lui paraît être absolument indispensable (2); encore s'exprime-t-il le plus brièvement possible, sans ajouter ni conditions ni restrictions (3). De là vient qu'il érige en vérités générales, *διὰ τῶν καθόλου ἔλεγεν*, plusieurs propositions qui ne sont vraies qu'avec certaines modifications, et dans des cas particuliers seulement (4). Cette remarque s'applique de préférence à la séméiotique.

Au reste, il ne se servait pas d'expressions recherchées, mais de termes vulgaires, énergiques, et à la portée de tout le monde (5). Ce caractère distingue ses écrits authentiques des œuvres apocryphes dont le style est pompeux, guindé, et rempli de licences poétiques.

L'histoire doit s'attacher surtout à rechercher quelles sont les découvertes et les opinions qui étaient connues avant Hippocrate, ou qui ne le furent qu'après lui. Ainsi les principes du platonisme, du péripatétisme, du stoïcisme et de l'épicuréisme ne doivent se trouver que dans les ouvrages qui lui sont faussement attribués, de même que les découvertes anatomiques faites à Alexandrie ne doivent pas se rencontrer dans ceux dont il est réellement l'auteur.

On a cru voir la plus grande preuve de l'authen-

(1) *Galen. de Venaes. adv. Erasistr, p.* 4. *comm.* 3. *in lib. VI. Epidem. p.* 488.
(2) *Galen. de dyspnœâ, lib. II. p.* 181.
(3) *Ej. comm. in Aph. VII. p.* 327.
(4) *Galen. comm.* 4. *in lib. de victu acut. p.* 111. *Comm.* 3. *in lib. de prorrhet. p.* 201. *Comm.* 3. *in lib.* κατ' ἰητρεῖον, *p.* 691.
(5) *Galen. comm.* 3. *in lib. III. Epid. p.* 422. Ὁ γάρ τοι τοῦ Ἡρακλείδους υἱὸς Ἱπποκράτης .... φαίνεται συνηθεστάτοις τε καὶ διὰ τοῦτο σαφέσι τοῖς ὀνόμασι κεχρημένος, ἃ καλεῖν ἔθος ἐστὶ τοῖς ῥητορικοῖς πολιτικά.

ticité de ses écrits dans l'absence de toute explication ou subtilité philosophique, parce que, suivant l'expression de Celse (1), il a séparé la médecine de la philosophie ; mais il ne faut pas abuser de cette assertion, et croire que le médecin de Cos ne se permet aucune digression métaphysique. Disciple des premiers philosophes de son siècle, ami de Démocrite, doué du jugement le plus sain, d'une pénétration rare et d'un savoir profond, il a dû bientôt entrevoir que l'observation est, dans toutes les sciences, la voie qui conduit le plus sûrement au but; et que, dans la physique aussi-bien que dans la médecine, tous les raisonnemens qui ne reposent pas sur elle sont faux et arbitraires. Sa philosophie se distinguait donc de celle de tous les autres Grecs, en ce qu'il ne hasardait aucune conclusion qu'après avoir recueilli une quantité suffisante d'observations. Aristote et Théophraste surtout suivirent la même marche; aussi Galien ne balance-t-il pas à les nommer les successeurs d'Hippocrate (2).

Ce médecin ayant pris le premier l'observation pour guide, les empiriques l'ont rangé parmi leurs sectateurs; mais ils eurent tort, car il ne s'attachait pas exclusivement à l'observation, et cherchait à en tirer des résultats généraux (3). D'un autre côté, comme il fit aussi beaucoup de recherches sur les affections des organes et sur la cause prochaine des maladies, les dogmatistes ont cru avoir le même droit de penser qu'il appartenait à leur école ; mais leurs prétentions ne sont pas mieux fondées, puisque

(1) *Cels. præf. p.* 2.

(2) *Galen. method. med. lib. II. p.* 53. Πλησίον τοῦ τελειῶσαί τε καὶ συμπληρῶσαι τὴν ὑφ' Ἱπποκράτους παραδοθεῖσαν ὁδὸν, οἱ περὶ τὸν Ἀριστοτέλην τε καὶ Θεόφραστον ἀφίκοντο καὶ εἰ χρὴ τἀληθὲς εἰπεῖν, ἐτελέωσαν δυνάμει.

(3) *Galen. comm.* 3. *in lib. de articul. p,* 615. Ἐμπειρικώτατος ἦν ἁπάντων τῶν κατὰ ἰατρικὴν τέχνην, καὶ μάλιστα τῇ πείρᾳ προσέχων τὸν νοῦν, καὶ πάντα ταύτῃ δοκιμάζων, ἵνα δ' ὅλως ἀφίκηται πολλαῖς ἐπινοίαις χρώμενος λογικαῖς.

Hippocrate ne part jamais de principes admis d'avance, et se laisse toujours guider par l'observation (1). C'est précisément pour cette raison que le faux Galien (2) est dans l'erreur quand il le croit fondateur de la secte des logiciens. Le médecin de Cos s'exprime d'une manière tout-à-fait conforme à ses principes, quand il dit : « Celui qui réfléchit sur « ce qui précède, reconnaît qu'il est nécessaire d'in- « troduire la philosophie en médecine, et que celle-ci « doit également venir au secours de la première : « car un médecin philosophe est véritablement un « homme divin (3). »

Hippocrate mérite le titre de philosophe, bien plus à cause de la méthode qu'il suivait dans ses observations, que par ses dogmes scholastiques, dont on trouve si peu de traces dans les écrits qu'il nous a laissés.

Le livre *de la Nature de l'homme* est celui qui renferme le plus de ces dogmes. Il est authentique, au jugement de Galien, parce que Platon, suivant son rapport, le cite déjà comme étant du médecin de Cos (4). Mais le passage que Platon a copié littéralement (5) ne se retrouve ni dans le livre dont il est question, ni dans aucun autre ouvrage d'Hippocrate. L'écrit d'où le philosophe l'avait tiré est donc perdu. Il n'existait même plus du temps de Galien, qui n'indique pas non plus la source dans laquelle Platon avait puisé sa citation, mais qui remarque seulement d'une manière générale que le livre de la

(1) *Galen. comm.* 3. *in lib. de vict. acut. p.* 86.
(2) *Galen. isagog. p.* 372.
(3) *Hipp. de decenti ornatu, p.* 54. Διὸ δεῖ ἀναλαμβάνοντα τούτων τῶν προειρημένων ἕκαστα, μετάγειν τὴν σοφίην ἐς τὴν ἰητρικὴν καὶ τὴν ἰητρικὴν ἐς τὴν σοφίην. Ἰητρὸς γὰρ φιλόσοφος ἰσόθεος. — Comparez, *Galen. de optimo medico philosopho, p.* 9.
(4) *Galen. comm.* 1. *in lib. de nat. hum. p.* 2.
(5) *Plato, Phædr. p.* 211.

Nature de l'homme doit être authentique, parce qu'on y trouve particulièrement la comparaison du corps de l'homme avec l'univers, dont Platon assure qu'Hippocrate s'est servi le premier. Cependant on la rencontre encore dans plusieurs autres écrits sortis aussi de la main du médecin de Cos, notamment dans l'aphorisme dix-huit du livre troisième. D'ailleurs, elle est fort commune dans les ouvrages de tous les anciens philosophes, et Pythagore entre autres s'en est beaucoup servi dans son système.

On n'est pas certain que le livre de la Nature de l'homme soit tout entier du fils d'Héraclide; car les anciens eux-mêmes lui donnaient Dracon, Thessalus et Polybe pour auteurs (1). La seconde partie qui commence par ces mots : Εἰδένει δὲ χρὴ (*p.* 273. *ed. Vanderlinden*) paraît même être toute entière de Polybe, auquel Aristote attribue un passage qui s'y trouve renfermé (2). Ainsi, autant Galien a raison quand il voit dans ce livre un recueil de fragmens écrits par différens auteurs (3), autant on aurait tort de soutenir qu'il ne contient pas en grande partie les principes d'Hippocrate II (4).

C'est donc là qu'on trouve exposée dans tous ses détails la doctrine des élémens du médecin de Cos. L'auteur commence (5) par réfuter l'opinion de Xénophane et de Mélissus sur l'unité de la matière primitive de tous les corps. Ceux-ci, en effet, ne sont pas produits seulement par le feu, par l'air ou par l'eau ; mais ils résultent de l'assemblage des quatre élémens. L'homme en particulier n'est pas un, c'est-

(1) *Galen. l. c.*
(2) *Histor. animal. lib. III. c.* 3. *p.* 875.
(3) *Galen. l. c.* Εὔδηλον οὖν ὅτι ὅλον τὸ βιβλίον ἐκ πολλῶν διεσκευάσθαι τε καὶ συγκεῖσθαι.
(4) *Galen. l. c. et de elem. sec. Hipp. lib. I. p.* 49—52. *de dogm. Hipp. et Plat. lib. VI. p.* 300. *VIII. p.* 321.
(5) *Hipp. de nat. hum. p.* 264.

à-dire, composé d'un seul élément; car alors il n'éprouverait point la douleur, et ne serait sujet à aucune affection : il n'y aurait non plus qu'une seule manière de traiter les maladies. D'ailleurs, il est contraire à toutes les idées admises sur la génération, de supposer que le corps humain soit composé d'un seul élément, puisqu'un corps ne peut provenir que du mélange des parties constituantes de deux autres corps. On est donc obligé d'admettre dans la nature quatre élémens, le feu, la terre, l'air et l'eau, et dans le corps animal, quatre humeurs, le sang, le phlegme, la bile et l'atrabile. Les maladies dérivent du manque, de la surabondance ou du défaut de proportion de ces humeurs; et le rétablissement de l'équilibre qui doit régner entre elles ramène la santé. Au reste, l'auteur ajoute que chacun peut s'enfoncer dans des spéculations plus profondes et plus subtiles sur cet objet, mais que pour lui il ne veut contester avec personne; car le vainqueur prouverait seulement qu'il sait accumuler les paroles avec plus de volubilité.

Ce passage important nous fournit un exemple de la manière dont Hippocrate raisonnait. Il s'inquiétait peu de développer ses principes, et de faire, en les discutant, un vain étalage de sophismes ou d'expressions fâcheuses; mais il cherchait à prouver ce qu'il avançait, d'une manière indirecte et par l'observation.

L'auteur du livre de la Nature de l'homme fut incontestablement le premier qui introduisit la théorie des élémens dans la physiologie, et il posa ainsi les fondemens du système des humoristes; car Platon semble n'avoir fait que développer les idées sommairement exposées ici. Ce livre paraît aussi avoir été écrit fort anciennement, parce que, dans des temps modernes, il eût été inutile de réfuter la

théorie de l'unité de l'élément. En effet, après le siècle de Platon, à peine comptait-on encore quelques partisans des écoles d'Ionie, ou de la doctrine de Xénophane, de Parménide et d'Héraclite; l'auteur semble avoir voulu désigner principalement les sophistes qui, du temps de Socrate, cherchaient à faire des sciences un objet de discussions inutiles et scandaleuses.

Nous devons, avec Galien (1), regarder Hippocrate comme le véritable inventeur de la théorie des élémens. Quoique Empédocle en eût déjà admis quatre dans tous les corps, la doctrine du médecin de Cos se distinguait de la sienne en ce qu'elle faisait résulter les corps du mélange, κρᾶσις, de ces élémens, tandis que le philosophe d'Agrigente, persuadé de l'immutabilité de ceux-ci, expliquait la formation des corps par leur rencontre et leur juxta-position. D'ailleurs, tout nous porte à croire qu'Hippocrate regardait moins les élémens eux-mêmes que leurs propriétés et qualités comme les causes de tous les phénomènes de la nature. En effet, le principe de la vie était, suivant lui, non pas le feu admis par Pythagore, Héraclite et Platon, mais la chaleur intégrante, dont l'essence est supérieure à celle du feu proprement dit. « Ceux qui croissent, dit-il, ont « plus de chaleur intégrante, et ont besoin aussi de « plus de nourriture (2). » D'après ces idées, le passage suivant, tiré d'un livre probablement apocryphe (3), renferme les vrais principes d'Hippocrate : « L'homme jouit d'une santé parfaite lorsque la cha- « leur animale est intimement combinée avec les « autres qualités élémentaires. » Mais les retrouve-t-on

(1) *Comm.* 1. *in lib. de nat. human. p.* 11. — *De elem. sec. Hipp. lib.* 1, *p.* 49. — *De nat. facultat. lib.* 1. *p.* 87.
(2) *Aph. l.* 14.
(3) *De veteri med. p.* 24.

également dans un autre endroit (1), où l'intelligence suprême et l'immortalité sont accordées à la chaleur intégrante ? C'est là au moins une subtilité du matérialisme, et le médecin de Cos ne s'en permettait jamais de semblables.

Galien insiste beaucoup sur la différence qui existe entre les qualités élémentaires et les élémens proprement dits. Dans ce tableau, il s'identifie complètement avec Hippocrate (2). Il suffisait en effet de réfléchir un peu sur le système d'Empédocle, pour trouver incompréhensible qu'on eût pu admettre dans les corps le feu, l'eau, l'air et la terre véritables, tandis que l'intuition n'y fait pas découvrir l'existence de ces principes ; mais comme on remarquait une foule de phénomènes qui semblent dépendre des qualités des élémens, au lieu du feu matériel, par exemple, on admit une substance élémentaire d'un ordre supérieur, ayant seulement quelques propriétés du feu matériel, et on raisonna de même à l'égard des trois autres élémens. A une époque plus rapprochée de nous, on distingua les élémens matériels auxquels les corps se réduisent par la dissolution, de ceux dans lesquels on peut les résoudre par la pensée. On nomma les premiers, c'est-à-dire, l'eau, le feu, la terre et l'air, στοιχεῖα ; et les seconds, ou l'humidité, la chaleur, la sécheresse et le froid, ἀρχάς (3).

Quant aux connaissances d'Hippocrate sur la structure du corps humain, je ne pense pas qu'il les ait acquises par des dissections régulières. Il est vrai que Galien lui attribue l'invention de l'anatomie scientifique (4), et prétend que les Asclépiades étaient

(1) *De princip.* p. 112. Δοκέει δέ μοι, ὃ καλέομεν θερμὸν, ἀθάνατόν τε εἶναι καὶ νοέειν πάντα καὶ ἀκούειν, ἀεὶ εἰδέναι πάντα καὶ τὰ ἐόντα καὶ τὰ ἐσόμενα.

(2) *Galen. de dogmat. Hipp. et Plat. lib. VIII. p.* 327. — *De Marasmo, p.* 373.

(3) *Galen. comm.* 1. *in lib. de nat. hum. p.* 5.

(4) *De dogm. Hipp. et Plat. lib. VIII. p.* 319.

déjà fort habiles dans cet art (1); mais j'aurai par la suite occasion de rapporter des faits qui prouveront combien son témoignage mérite peu notre confiance à cet égard. D'ailleurs, du temps d'Hippocrate, régnait encore généralement le préjugé d'enterrer les morts avec la plus grande célérité (2). Il est donc très-probable que ce grand médecin se contenta de disséquer des animaux comme Empédocle, Alcméon et Démocrite. Ceux de ses écrits qui portent le cachet de l'authenticité, démontrent en effet qu'à l'exception d'une ostéologie assez exacte, il ignorait complètement l'anatomie, ou n'avait au moins qu'une connaissance très-vague et très-superficielle de l'organisation du corps de l'homme.

Pour se convaincre qu'Hippocrate possédait l'ostéologie, il est inutile de s'attacher à la tradition des habitans de Delphes, suivant laquelle ce médecin donna au temple d'Apollon un squelette, ou plutôt l'effigie d'un homme tellement maigre, qu'on ne lui voyait plus que les os (3) : car ses écrits attestent qu'il saisit avec empressement toutes les occasions d'examiner les os du corps humain, sans qu'on en puisse conclure cependant qu'il se soit livré à l'anatomie proprement dite. Il était déjà convaincu d'une grande vérité qui donne à cette science sa véritable valeur, et qui l'a portée dans les temps modernes à un si haut point de perfection. Il pensait en effet que l'étude des variétés dans la forme et la position

(1) *De administ. anat. lib. II. p.* 128.

(2) Aux témoignages que j'ai déjà rapportés, je dois joindre la loi des Athéniens dont AElien fait mention (*var. histor. lib. V. c.* 14. *p.* 325): Ὃς ἂν ἀτάφῳ περιτύχῃ σώματι ἀνθρώπου, πάντως ἐπιβάλλειν αὐτῷ γῆν, θάπτειν δὲ πρὸς δυσμὰς βλέποντα. — On peut aussi consulter le passage d'Euripide dans lequel Antigone parle d'une loi qui ordonne de traiter les morts avec la plus grande décence et de les enterrer de suite (*Phoeniss. v.* 1682) Κἀκεῖνο κέκριται, μὴ ἐφυβρίζεσθαι νεκρῷ. — Comparez, Herder, P. I. p. 248. — *Suid. voc.* ἀνηδής. 1. p. 83. — *Wieland's attisches* etc., c'est-à-dire, Musée attique, cah. I. p. 215.

(3) *Pausan. lib. X. c.* 2. *p.* 146.

des parties, doit être l'objet principal des recherches de celui qui s'y adonne. Aussi décrivit-il soigneusement les diverses formes des os de la tête chez plusieurs individus, les différences que présente la direction des sutures, le diploé (1) et la structure vasculaire (2). Il dit que la portion des pariétaux, qui forme le sinciput, ὀστέον τὸ κατὰ βρέγμα, est la partie la plus mince du crâne (3), tandis que l'occipital est le plus épais de tous les os de cette boîte (4). Il assure qu'on peut facilement confondre ensemble les sutures et les fêlures du crâne, et dit être tombé lui-même une fois dans cette erreur (5). Cet aveu a été regardé avec raison comme une preuve évidente de sa franchise et de sa loyauté (6). On voit aussi très-clairement, dans son *livre des Fractures* (7), qu'il connaissait assez bien la forme des os et des articulations.

Il n'en est pas de même de la myologie; et je ne crois pas qu'il se soit formé des idées bien nettes de ce que nous appelons des muscles. Il se sert toujours du mot *chair*, σάρκες, quand il veut parler de ces organes dont la première définition se trouve dans le *livre de l'Art*; mais cet ouvrage n'est pas de lui (8).

J'ai déjà démontré qu'il n'établissait point de différence entre les veines et les artères. Il les appelait

(1) *De locis in homine*, *p.* 368. — *De capitis vulner. p.* 688.
(2) *De capit. vulner. p.* 689.
(3) *Ib.*
(4) *L. c.*
(5) *L. c. p.* 697.
(6) *Cels. lib. VIII. c.* 4. *p.* 432. *Plutarch. de profectu virt. sent. p.* 82.
(7) *De fract. p.* 708.
(8) *De arte*, *p.* 10. Ὅσα γὰρ τῶν μελέων ἔχει σάρκα περιφερέα, ἣν μῦν καλέουσι. — Il est vrai qu'on trouve déjà μυὼν dans l'Iliade (*XVI*. 315); mais Voss l'a parfaitement bien traduit par *mollet*. — Comparez, *Eustath. in Il. XVI. p.* 338.

collectivement φλὲψ, et ἀρτηρίη désignait chez lui la trachée-artère. Le fragment d'angiologie que nous trouvons dans le *livre de la Nature de l'homme* (1) est tout-à-fait conforme à ses idées sur l'anatomie ; mais nous le devons à son gendre Polybe. Qu'il me soit permis de le rapporter ici : « Les plus grands vaisseaux du corps sont distribués de la manière suivante. Il y en a quatre paires ; la première qui part « de la tête passe sur la partie postérieure du cou, « sur les deux côtés externes de la colonne vertébrale ; elle se distribue ensuite aux hanches et aux « lombes : elle se porte de là extérieurement sur la « cuisse et sur les chevilles, et gagne les pieds. La « seconde, formée des veines appelées jugulaires, « sort de la tête près des oreilles, descend le long du « cou, suit de chaque côté la partie interne de l'épine du dos jusqu'aux lombes, où elle se distribue « dans les testicules et les aînes, et va ensuite se « rendre à la cheville interne et à la plante du « pied (2). La troisième, qui tire son origine des « tempes, traverse le cou, passe au-dessous de l'omoplate, de là se rend aux poumons : les vaisseaux « du côté droit se portent à gauche, et ceux du côté « gauche se portent à droite ; ceux du côté droit vont « du poumon à la mamelle gauche, à la rate et au « rein gauche, tandis que ceux du côté gauche se rendent des poumons dans la mamelle droite, le foie « et le rein droit ; tous deux se terminent dans le « rectum (3). La quatrième paire passe du front et « des yeux sur le cou et les clavicules ; elle se distribue de là dans le bras, l'avant-bras, le carpe et

(1) *De nat. hum. p.* 275.

(2) Cette idée explique la théorie d'Hippocrate sur la cause de l'impuissance des Scythes. — *Kurt Sprengel*, *Apologie des* etc., c'est-à-dire, Apologie d'Hippocrate, P. II. p. 613. 614.

(3) C'est à raison de cette opinion sur l'entre-croisement des vaisseaux, que la saignée fut recommandée au côté opposé à celui qui était malade, méthode dont Hippocrate n'a pas fait mention, il est vrai, mais qui fut adoptée généralement après lui. — Kurt Sprengel, *l. c.* P. II. p. 329.

« les doigts; ces mêmes vaisseaux, changeant ensuite « de cours, se portent des doigts à l'avant-bras et au « pli du coude; après avoir parcouru le bras, ils se « rendent à l'aisselle, et ils se séparent à la partie su- « périeure des côtes; ils vont en partie à la rate, en « partie au foie, et se terminent enfin aux parties « génitales. »

Ce léger aperçu de l'angiologie de Polybe nous donne une idée des connaissances d'Hippocrate sur la direction et la répartition des vaisseaux. Si le médecin de Cos n'avait pas admis cette distribution, aurait-il recommandé de saigner les vaisseaux internes dans la strangurie (1)? aurait-il ordonné d'ouvrir la veine interne du coude dans la pleurésie (2)? Ses successeurs piquaient également la veine interne du bras dans l'apoplexie (3). On voit en même temps par-là qu'Hippocrate ne cherchait l'origine des vaisseaux sanguins ni dans le cœur, ni dans le foie.

Le système nerveux lui était encore moins connu. Il appelait sans distinction τόνος ou νεῦρον, les ligamens et les nerfs. Il ignorait complètement que ces derniers sont les conducteurs des sensations, et qu'ils naissent du cerveau : en un mot, il n'avait pas la plus légère idée de leurs fonctions. Il attribuait la motilité à tous les cordons blanchâtres et tendineux, que ce fussent de véritables nerfs ou de simples tendons; mais il croyait qu'ils s'attachent aux muscles et aux os, et qu'ils produisent ainsi les mouvemens volontaires (4).

Ses idées n'étaient pas moins erronées à l'égard

(1) *Aph. VI.* 36. — Sprengel, *l. c.* P. II. p. 80. 81. — Comparez, *Galen. dogm. Hipp. et Platon. lib. VI. p.* 300.

(2) Sprengel, *l. c.* P. II. p. 328.

(3) *Ibid.* p. 432.

(4) Dans le livre de l'*Art* (*p.* 10) il est dit : νεῦρα πρὸς τοῖσιν ὀστέοισι προστεταμένα, σύνδεσμός ἐστι τῶν ἄρθρων. — Ce mot se retrouve avec la même signification dans *Aphor. V.* 16. 18. *VI.* 19. — *De locis in homine*, *p.* 367. Τὰ νεῦρα πιέζουσι τὰ ἄρθρα... περὶ δὲ τὸ πρόσωπον καὶ τὴν κεφαλὴν οὐκ ἔστι νεῦρα. — Comparez, *Galen. dogm. Hipp. et Platon. lib. II. p.* 257.

de la splanchnologie, ou de la structure des viscères; mais son inhabileté dans l'anatomie explique facilement la fausseté des opinions qu'il s'était formées. Je commence par le cerveau : suivant Hippocrate, c'est un corps blanc, spongieux, glanduleux, qui sert à attirer les humeurs de toutes les parties du corps, fonction à laquelle la forme sphérique de la tête contribue pour beaucoup. Quoique le *livre des glandes* (1), où se trouve cette assertion, soit probablement l'ouvrage d'un écrivain plus moderne, cependant elle s'accorde très-bien avec plusieurs autres opinions d'Hippocrate. Ainsi, il est dit dans les *Aphorismes* (2), que les excrémens écumeux qu'on observe dans la diarrhée tirent leur origine de la tête; et dans le *livre de l'air, des eaux et des lieux* (3), que les dyssenteries survenues pendant un hiver humide et doux sont dues aussi à la même cause. J'ignore si l'auteur du *livre de la maladie sacrée* (4) a puisé dans les écrits laissés par Hippocrate; mais il place le siége de l'entendement dans le cerveau, et croit que les idées nous arrivent par l'intermède de l'air (5); opinion qui se rattache entièrement à celle d'Héraclite et de Démocrite. Il prétend encore que le cœur et le diaphragme sont le siége des passions et des sensations, et non celui de l'entendement.

Quant aux organes des sensations, on peut conclure par analogie que les principes exposés dans le *livre des élémens* (6), et dans celui des *lieux du corps humain* (7), sont également empruntés

(1) *De glandul.* p. 416.
(2) *VII.* 30. — *Sprengel*, *l.* c. P. II. p. 185.
(3) Sprengel, *l.* c. P. II. p. 573.
(4) *De morbo sacro*, *p.* 330.
(5) Γίνεται γὰρ παντὶ τῷ σώματι τῆς φρονήσιος, ὡς ἂν μετέχῃ τοῦ ἠέρος· ἐς δὲ την σύνεσιν, ὁ ἐγκέφαλός ἐστιν ὁ διαγγέλλων· ὁκόταν γὰρ σπάσῃ τὸ πνεῦμα ὁ ἄνθρωπος ἐς ἑωϋτὸν, ἐς ἐγκέφαλον πρῶτον ἀφικνέεται.
(6) *De princip.* *p.* 121.
(7) *De locis in hom.* *p.* 365.

d'Hippocrate. Nous y trouvons le raisonnement suivant sur l'œil et la faculté de voir : « L'humi-
« dité visqueuse du cerveau coule goutte à goutte
« dans l'œil au moyen de deux vaisseaux, et donne
« naissance à la membrane transparente qui est ex-
« posée au contact de l'air. Derrière celle-ci se trou-
« vent encore plusieurs autres membranes dia-
« phanes, sur lesquelles se peignent les objets exté-
« rieurs. La pupille est un véritable trou au-delà
« duquel est placée l'humidité visqueuse qui provient
« du cerveau, et qui est entourée de membranes. »
Hippocrate, en développant le mécanisme de l'audition, a égard, comme ses prédécesseurs, au vide de l'oreille, qui propage le son jusqu'à la membrane du cerveau (1). La théorie de l'olfaction, qui se trouve aussi dans ce livre, est la même que celle d'Empédocle et d'Alcméon.

Si nous admettons que l'auteur du *livre de la nature de l'homme* a raisonné d'après les opinions pathologiques du médecin de Cos, nous pouvons conclure que ce dernier cherchait la cause prochaine des maladies dans l'humidité élémentaire ou radicale du corps. En effet, il est dit dans ce livre (2) que le corps humain contient du sang, du phlegme, de la bile et de l'atrabile, et que les maladies sont dues à la prédominance de l'une ou de l'autre de ces humeurs. Il paraîtrait, d'après ce même ouvrage, qu'Hippocrate regardait les qualités douce, acide, amère et salée des humeurs, comme celles qu'elles contractent le plus ordinairement par leur dégénérescence. Mais cette théorie lui appartient bien moins probablement que la doctrine de la force vitale qu'il appelle ἐνορμῶν, et qui déploie son activité dans les maladies dont elle détermine la solution. Cependant

(1) *Ib. p.* 367.
(2) *De nat. hum. p.* 268.

nous sommes en droit de conjecturer que cet ἐνορμῶν était la même chose que la nature, et qu'il avait son siége dans la chaleur inhérente au corps (1).

Si l'auteur de la huitième section des *aphorismes* (2) s'est laissé guider par les vrais principes d'Hippocrate, l'évaporation de la chaleur animale déterminée par les humeurs radicales du corps, passait pour la cause prochaine de la mort. Le *livre de la nature de l'homme* (3) indique la dissolution du corps dans ses parties constituantes comme étant la raison de la mort, à l'instant de laquelle tous les élémens homogènes se réunissent ensemble de telle manière que l'humide se joint à l'humide, le sec au sec, le chaud au chaud, et le froid au froid.

Hippocrate paraît avoir eu quelques idées des sympathies qui règnent entre certains organes du corps. Je n'entends pas parler de la maxime assez connue, mais qui n'est pas de lui : *tout est lié dans le corps*; mais je veux dire seulement qu'il avait déjà remarqué l'intime liaison existante entre les mamelles et l'utérus (4). Aussi dit-il dans son *livre des fractures* (5) : « Quelques parties sont en rapport avec d'autres de « plusieurs manières diverses. »

A l'égard de la théorie de la génération, elle est entièrement conforme à l'esprit du siècle. La preuve la plus certaine qu'il n'a jamais disséqué de cadavres humains, c'est qu'il admet encore les cotylédons dans la matrice. Il regarde l'accumulation du phlegme dans ce viscère comme la cause de l'avortement (6).

(1) Comparez, *Abraham Kaauw Boerhaave, impetum faciens dictum Hippocrati. in*-8°. *Amstelodami*, 1744.

(2) *Aph.* 17. — Sprengel, *l. c.* P. II. p. 258.

(3) *De nat. hum. p.* 269.

(4) *Aph. V.* 50.

(5) *De fract. p.* 750. Πολλαχῆ ἠδέλφισται τὰ ἕτερα τοῖς ἑτέροισιν. — Comparez, *lib. de articul. p.* 760. Πολλὰ δὲ καὶ ἄλλα κατὰ τὸ σῶμα τοιαῦτα ἀδελφιξίας ἔχει.

(6) *Aph. V.* 45.

Les signes auxquels il prétend que l'on peut reconnaître la grossesse, démontrent combien les idées sur l'organisation du corps animal étaient peu exactes. Il croit que la semence sécrétée par le testicule droit se rend dans le côté droit de l'utérus pour y donner naissance aux garçons, et que les filles sont engendrées par la semence du testicule gauche déposée dans le côté gauche du viscère (1). Outre que cette théorie est par elle-même dénuée de toute espèce de vraisemblance, elle renferme encore une erreur grossière, puisqu'elle suppose la matrice de la femme partagée en deux cornes comme celle des animaux. Cependant ce préjugé n'en a pas moins subsisté, même après que l'anatomie se fut enrichie de plusieurs découvertes importantes. Galien (2) cherche même à le justifier en disant que le testicule gauche reçoit du rein correspondant la semence aqueuse qui engendre les filles, parce que les artères spermatiques gauches naissent des rénales, et non du tronc de l'aorte, tandis que le côté droit est déjà plus chaud par lui-même à cause de la présence du foie (3). Hippocrate était tellement convaincu de la vérité de sa théorie, qu'il prétendait avoir remarqué que l'affaissement du sein droit annonce que la femme mettra au monde un garçon avant terme, et que celui du sein gauche dénote que le fœtus avorté doit être une fille (4). L'auteur du quatrième livre *des Epidémies* (5) prétend aussi que les hommes qui ont le testicule droit plus volumineux que l'autre, engendrent constamment

(1) *Aph. V.* 48.
(2) *De usu partium, lib. XIV. p.* 524.
(3) Vésale (*radicis Chinæ usus, p.* 663. *Opp. ed. Albin. in-fol. Lugd. Bat.* 1725) et C. Hofmann (*commentar. in Galen. de usu partium, lib. XIV. p.* 316) ont déjà démontré que l'artère spermatique gauche ne prend pas constamment naissance de la rénale, et que ce cas doit au contraire être regardé comme une variété rare.
(4) *Aph. V.* 38.
(5) *Epidem. lib. IV. p.* 747.

des enfans mâles. Le médecin de Cos pensait que le teint de la femme est plus vif et plus animé quand elle porte un garçon dans son sein, que lorsqu'elle est enceinte d'une fille (1).

Hippocrate, dans sa pathologie, s'occupait beaucoup moins souvent des causes prochaines des maladies que de leurs causes éloignées; s'il est vrai qu'il admettait la théorie des humeurs élémentaires, il la fait servir fort rarement à l'explication des causes des affections, et toujours d'une manière indirecte et obscure. On trouve dans ses écrits très-peu de spéculations sur l'essence des maladies. Dans le *livre des plaies de tête* (2), il explique l'inflammation par l'afflux du sang dans des parties où il ne pénétrait pas auparavant. Ailleurs (3) il a recours aux qualités élémentaires pour rendre raison de la stérilité. « Les « femmes, dit-il, qui ont la matrice froide et dense, « ainsi que celles qui l'ont humide, ne conçoivent « pas: l'embryon périt chez elles; celles qui ont l'u- « térus fort desséché, ne conçoivent pas non plus, « parce que la semence se détruit faute de nourriture. » Il indique deux causes générales des spasmes, la plénitude et l'épuisement (4), et rapporte toutes les irritations extérieures à ces deux causes. Il explique la formation des calculs urinaires d'une manière très-simple; ces corps étrangers sont dus à l'accumulation des particules sablonneuses renfermées dans l'urine (5).

Galien, dans un passage fort important, dit qu'Hippocrate ne daigna jamais admettre les causes des maladies d'après son imagination; il était convaincu qu'il était toujours plus sûr de s'en rapporter aux phéno-

(1) *Aph. V.* 42.
(2) *De capit. vulner. p.* 693. Φλεγμαίνει δὲ τὰ ἕλκεα δι' αἵματος ἐπιῤῥοήν.
(3) *Aph. V.* 62.
(4) *Aph. VI.* 39.
(5) *Aph. IV.* 79.

mènes évidemment reconnus. Ainsi il ne proposait jamais ses indications curatives que quand il se croyait fondé sur l'expérience (1).

Ce médecin rendit un grand service à la pathologie en ne multipliant pas à l'infini, comme les Cnidiens, le nombre des espèces de maladies, et en observant avec une attention scrupuleuse la différence essentielle qui existe entre les symptômes, d'après leurs causes (2). C'est sur ces principes que sont fondés ses excellens axiomes de séméiotique : « Les mé« decins, disait-il (3), n'ont pas assez d'expérience « pour reconnaître si la faiblesse, chez les malades, « est la suite de la vacuité des vaisseaux, l'effet d'une « autre irritation quelconque, ou le résultat des dou« leurs et de l'intensité du mal, ni pour discerner « les accidens auxquels la constitution individuelle « donne naissance. » Aussi établissait-il entre les symptômes actifs et passifs une distinction qu'il croyait être bien plus importante que la classification des maladies en espèces fondées sur de pures subtilités.

Il consacrait toute son attention aux causes éloignées, particulièrement à l'air, aux vents et à la constitution épidémique. C'est lui qui le premier a déterminé ce qu'on appelle constitution annuelle, *constitutio anniversaria ;* et il recommandait d'observer les maladies qui prennent part au caractère de cette constitution. Il commençait par exposer l'action de la chaleur et du froid sur le corps animé (4), et il in-

(1) *Galen. comment.* 1. *in lib. de articul. p.* 579. Οὐκ ἠξίωσε γράφειν αἰτίας ἐξ ἐπινοίας, λογικῶν ἀξιοπιστότερον ἡγούμενος ἀεὶ τὸ φαινόμενον ἐναργῶς. Οὗτος οὖν καὶ τὰς ἐν ταῖς θεραπείαις ἐπινοίας ἑαυτοῦ τῇ πείρᾳ βεβαιοῖ, πρὶν ἡμᾶς διδάσκειν.

(2) *Galen. meth. med. lib. I. p.* 36.

(3) Du Régime, dans Sprengel, *l. c.* P. II. p. 376. — Le livre du *Régime dans les maladies aiguës* débute par une sortie violente contre les médecins de Cnide ; aussi avait-il pour titre : πρὸς τὰς Κνιδίας γνώμας (*Athen. lib. II. c.* 7. *p.* 74). — *Jul. Polluc. onomast. lib. X. s.* 87. p. 1259.

(4) *Aph. V*, 15.

diquait ensuite les changemens que l'influence de la saison et du temps apporte dans la constitution générale. Il croyait une atmosphère sèche plus salubre qu'une autre très-humide (1). Il regardait les différentes variations du temps dans les diverses saisons, comme la raison suffisante d'une foule de maladies particulières à chaque époque de l'année (2). Si les principes qu'il déduisait de ces recherches générales ne trouvent plus leur application chez nous, il faut se rappeler que le climat de la Thessalie et de la Thrace, où il vivait, diffère beaucoup de celui des pays situés davantage vers le nord. Plusieurs de ces principes sont entièrement individuels, et n'ont peut-être été établis que d'après une seule observation : quelquefois même ses observations étaient illusoires, parce qu'elles avaient pour base des raisonnemens trop vagues. Lorsque, par exemple, il rencontrait une maladie dans une ville qui avait une position déterminée relativement à telle ou telle région du ciel, il ne manquait pas de l'attribuer à l'influence du climat. C'est pourquoi il voyait dans le vent du nord la cause de l'avortement et de l'hydrocèle, et dans le vent de l'est, celle de la fécondité des femmes (3). Il allait même jusqu'à penser que l'eau jouit de qualités particulières, selon le pays où elle se trouve et les vents auxquels elle est exposée. « L'eau, « dit-il, reçoit certaines propriétés du vent du nord : « celui du sud lui en communique d'autres, et il en « est de même de tous les vents (4). »

Quoique plusieurs de ces principes ne soient plus admissibles aujourd'hui, le médecin de Cos sera toujours immortel sous le point de vue de sa séméiotique

(1) *Aph. III.* 15.
(2) Lisez le début de la troisième section des Aphorismes.
(3) *De l'air, des eaux et des climats*, dans Sprengel, *l. c.* P. II. p. 545.
(4) P. 565.

qui fut le résultat de la simple observation des mouvemens de la nature. Hippocrate a le premier fixé les trois périodes généraux des maladies, la crudité, la coction et la crise, parce qu'il croyait que le principe morbifique doit, avant d'être expulsé du corps, subir une élaboration de la part de la nature ou de la chaleur intégrante. Il a exposé avec la plus grande exactitude les signes de ces trois périodes. Il a indiqué les phénomènes qui annoncent une issue favorable de la maladie, et ceux qui font prévoir une métastase. Il a démontré qu'au début des maladies la crise ne peut se décider que par orgasme ou turgescence, et que tous les mouvemens de la nature ne peuvent avoir lieu qu'après un certain laps de temps; principe qui est devenu en même temps la base de sa thérapeutique. On peut aussi le regarder comme le véritable inventeur de l'art de pronostiquer (1).

Il avait encore observé que la nature est soumise à certains périodes dans les maladies simples, et que dans la plupart des fièvres en particulier, elle provoque toujours l'évacuation de la matière morbifique à certains jours réglés sur les abcès. Il appelait *éminens*, (ou critiques) περισσὰς, ces jours dont les principaux sont, suivant lui, le quatrième, le septième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième et le vingtième. S'il les a remarqués plus souvent que nous ne les voyons aujourd'hui, cela tient à un grand nombre de circonstances, dont les plus importantes sont, le soin extrême qu'il apportait dans ses observations, la douceur du climat de la Grèce, la frugalité des habitans, la rareté des complications et la grande simplicité des méthodes curatives. Galien et ses disciples ont fait beaucoup de tort à la doctrine des jours critiques, en supposant infaillibles les opinions d'Hippocrate à

(1) *Galen. de prænot. ad Epigen. p.* 452.

cet égard ; et des fanatiques plus modernes lui ont encore nui davantage en admettant les propriétés des nombres inventées par les nouveaux pythagoriciens comme la raison pour laquelle les maladies se terminent un jour de préférence à un autre. On a déjà vu combien le vrai pythagoricisme était éloigné d'accorder aux nombres des vertus capables de produire les phénomènes de la nature ; et Hippocrate ne pouvait embrasser le nouveau système, puisqu'il n'avait pas encore été imaginé. Au reste, les jours critiques ne sauraient être déterminés d'après la théorie des pythagoriciens : car les nombres onze et dix-sept n'ont aucune signification particulière chez ces derniers, tandis qu'Hippocrate leur accorde une très-grande importance.

L'opinion de ceux qui pensent que le médecin de Cos attribuait des vertus spéciales aux nombres impairs, est née d'une fausse interprétation du mot περισσός qui veut dire *excellent*, *éminent*, *supérieur*, mais qui, dans les temps modernes, a été traduit par *impair*. En effet, Hippocrate dit en différens endroits que les maladies nées les jours pairs, se terminent aussi un jour pair.

Si l'on veut apprécier la vérité de ses observations sur les jours critiques, dans les maladies aiguës, il faut réfléchir aux changemens périodiques qui surviennent dans un si grand nombre d'affections, et même dans l'état de santé, penser combien le type tierce, celui de la plupart des fièvres, contribue à la détermination des jours critiques, et consulter les observations de nos grands médecins, de Stoll, de Lepecq de la Cloture, et de tant d'autres qui tous ont trouvé les jours critiques dans les maladies simples ; mais on ne doit pas oublier non plus qu'une infinité de causes accidentelles peuvent déranger les périodes critiques de la nature, qu'Hippocrate lui-

même a connu l'influence de la constitution épidémique sur les jours critiques, que Pringle voyait toutes les crises se déclarer plus tard dans les hôpitaux que dans sa pratique civile, que Baglivi a trouvé une différence essentielle dans les jours critiques chez les malades de la ville et chez ceux des campagnes, que souvent le changement subit de la constitution atmosphérique suspend à l'instant même les opérations de la nature et dérange les périodes critiques, enfin que, dans certaines épidémies, tous les jours se comportent de la même manière, sans qu'aucun mérite le nom de critique.

Je ne discuterai pas s'il n'arrivait pas à Hippocrate d'être souvent trop peu actif, et s'il ne comptait pas un peu trop sur les forces de la nature : on sait qu'Asclépiade en particulier lui a fait ce reproche (1).

A l'égard des crises elles-mêmes, il les observait d'une infinité de manières différentes. On a prétendu qu'il ne rangeait pas la sueur parmi elles ; mais il ne faut que jeter un coup d'œil sur ses écrits, pour trouver beaucoup de cas dans lesquels les malades ont été guéris par des sueurs critiques. Il faisait beaucoup d'attention à l'urine, dont il regardait les qualités en général, et le sédiment en particulier, comme des signes très-importans dans les maladies. Le sédiment et le nuage qui nage au milieu du liquide, étaient à ses yeux moins une véritable solution que la preuve d'un effort salutaire de la nature. Il déterminait aussi très-soigneusement les indices de la terminaison favorable ou funeste par les selles, les crachats, l'enduit de la langue, etc.

L'habitude du corps, l'apparence du malade, l'état de ses yeux, la couleur et la température de son corps, l'augmentation ou la diminution de son volume, tels étaient les principaux signes auxquels il

(1) *Galen. de venæ sect. adv. Erasistr. p.* 3.

s'attachait dans les maladies : ensuite il examinait avec non moins d'exactitude ceux de la respiration, des facultés intellectuelles et des autres fonctions.

Il ne tirait point parti du pouls. Dans tous les écrits le mot σφυγμὸς ne signifie autre chose qu'un battement des vaisseaux du cou, violent, spasmodique et sensible à la vue : aussi est-il rare de le trouver accompagné d'un autre adjectif que ἰσχυρὸς, *violent*, pour indiquer l'état spasmodique des artères. Hippocrate désigne toujours l'endroit où il a observé ce battement, comme par exemple, σφυγμὸς ἐν τοῖς ὑποχονδρίοις, ἐν τοῖς κροτάφοις, etc.; mais dans cette alliance même, le mot σφυγμὸς n'a pas d'autre signification (1).

Tous ces signes sont exposés avec une précision étonnante, quoiqu'ils ne soient pas susceptibles d'une application générale, et qu'ils exigent toujours une détermination plus exacte. C'est là un reproche dont les grands enthousiastes d'Hippocrate ne sauraient se dissimuler le fondement (2). Je me contenterai d'une seule preuve : le froid des extrémités est à la vérité un signe fâcheux dans quelques maladies aiguës ; mais dans combien de cas aussi n'annonce-t-il pas un effort salutaire et critique de la nature ? Qui pourra partager le sentiment d'Hippocrate, et regarder avec lui ce froid comme un signe constamment dangereux (3)?

(1) Quoique Galien (*quod animi mores*, *p.* 349) prétende qu'Hippocrate s'est le premier servi du mot σφυγμὸς pour désigner le mouvement des artères, il assure dans un autre endroit (*de præcogn. ad. Epigen. p.* 461) que le médecin de Cos n'est nullement l'inventeur de la doctrine du pouls.

(2) On peut en quelque sorte expliquer la trop grande généralité attribuée à plusieurs de ses axiomes, en admettant avec Galien que la plupart étaient destinés à son usage particulier, εἰς ἀνάμνησιν, et non pour le public, πρὸς ἔκδοσιν. La faute retombe donc bien moins sur lui que sur ceux de ses successeurs qui interpolèrent et publièrent ses écrits. — Comparez, *Galen. comm.* 2. *in lib. de victu acut. p.* 64, et *comm.* 2. *in lib.* Κατ' ἰητρεῖον, *p.* 685.

(3) *Aph. VII.* 1.

Contentons-nous donc de l'honorer à jamais comme le modèle des observateurs et celui de tous les médecins qui a porté le plus grand soin dans la pratique de son art. Bornons-nous à reconnaître qu'il a le premier tracé la véritable marche à suivre dans les études ; qu'il a substitué de sages méditations aux vaines spéculations théoriques, et qu'il a remplacé l'aveugle empirisme ou les raisonnemens subtils sur les causes prochaines des maladies, par l'observation attentive des forces médicatrices de la nature.

La diététique est, de toutes les branches de la médecine, celle qui contribue le plus efficacement à la guérison des maladies, parce que les effets des moyens qu'elle propose sont durables, tandis que ceux des médicamens ne tardent pas à se dissiper. Elle le reconnaît aussi pour inventeur. Il dit lui-même, et Platon nous l'assure également, que les anciens n'ont écrit sur le régime auquel on doit soumettre les malades, rien qui mérite d'être rapporté, et qu'ils ont entièrement négligé cette partie de l'art de guérir (1), bien qu'elle soit cependant de la plus haute importance, et qu'elle influe puissamment sur la plupart des principes qui servent de base à la science médicale (2). En effet, le régime contribue à la guérison des maladies, à l'entretien des forces, à la conservation de la santé, en un mot à tous les effets salutaires qu'on peut espérer de la stricte observation d'un genre de vie régulier (3). Ce furent vraisemblablement les tentatives faites par les gymnasiarques pour assujettir les athlètes à certaines règles diététiques, qui engagèrent Hippocrate à s'occuper spécialement de cette branche essentielle de l'art de guérir.

Le premier précepte de sa diététique est de con-

(1) Sprengel, *l. c.* P. II. p. 271.
(2) *Ibid.* p. 290. 291.
(3) *Ibid.* p. 293.

tinuer les habitudes qui ne sont pas absolument nuisibles. Celui qui en a contracté une depuis longtemps, se trouve toujours mieux de la suivre, lors même qu'elle est contraire à la santé, que de l'abandonner pour une autre, et surtout que d'y renoncer subitement. Tout changement trop rapide dans la manière de vivre est préjudiciable au corps: c'est pourquoi il faut toujours passer peu à peu d'une habitude à une autre (1).

Les excès en tout genre sont dangereux: le sommeil et la veille, le mouvement et le repos, la nutrition et les évacuations ne doivent jamais outre-passer les limites tracées par la nature (2). Il faut que les personnes bien portantes s'abstiennent de tout médicament. Les purgatifs sont ceux qu'elles supportent avec le plus de peine (3). Un régime trop sévère est toujours plus nuisible dans l'état de santé, qu'un genre de vie plus libre et moins régulier, parce que dans le premier cas, le moindre écart, le moindre oubli des lois qu'on s'est imposées peut entraîner des suites fâcheuses (4).

C'est au médecin de Cos que nous devons particulièrement les premières notions sur le régime auquel il faut soumettre les malades dans les affections aiguës. Son but principal, en traçant les règles de cette diététique, fut toujours d'aider la nature dans ses opérations, et de favoriser la coction par des boissons rafraîchissantes et délayantes, ou par d'autres moyens semblables.

Comme les humeurs subissent une altération quelconque dans toutes les maladies aiguës, et que la nature, en les élaborant, cherche à les rendre propres

(1) *Aph. II.* 50. 51. *VII.* 71.
(2) *Aph. II.* 3. 4.
(3) *Aph. II.* 36. 37.
(4) *Aph. I.* 5.

à être évacuées, il faut avoir soin de ne jamais l'interrompre en détournant ses forces pour les faire servir à la digestion des substances alimentaires. De là ces préceptes importans du médecin de Cos : « Plus « on nourrit un corps impur, et plus on lui nuit (1). « Il ne faut rien donner au malade dans le temps où « l'affection s'aggrave, et surtout vers l'époque où « la crise est sur le point de se décider (2). On doit « sans délai prescrire une diète très-sévère quand « la violence de la fièvre est extrême dès le début (3). « Il importe en même temps d'examiner les forces du « malade, afin de s'assurer s'il est en état de sup-« porter une privation absolue d'alimens jusqu'à « l'instant où l'affection est parvenue au plus haut « point d'intensité (4). La quantité des matières nu-« tritives ne doit être augmentée qu'avec une très-« grande circonspection : souvent une abstinence « totale produit les meilleurs effets, lorsque le ma-« lade est assez fort pour la soutenir pendant tout le « cours de la fièvre ; mais, dans l'application de ces « règles, il faut toujours faire attention à la violence « de l'affection, à sa marche, à la constitution du « malade, et aux habitudes contractées à l'égard soit « des alimens, soit des boissons (5). »

Dans le même livre l'auteur expose les sages précautions qu'on doit prendre lorsqu'il s'agit de changer le régime accoutumé des malades. Il donne d'excellens préceptes, dont il recommande l'observation à ceux qui veulent passer d'un régime sévère à un genre de vie moins rigide, et *vice versâ*, ou qui,

(1) *Aph. II.* 9. Τὰ μὴ καθαρὰ τῶν σωμάτων ὁκόσον ἂν θρέψῃς, μᾶλλον βλάψῃς.

(2) *Aph. I.* 19.

(3) *Aph. I.* 8.

(4) *Aph. I.* 9.

(5) Du Régime dans les maladies aiguës, dans Sprengel, *l. c.* P. II. p. 366. 368.

habitués à manger deux fois par jour, veulent renoncer à cette coutume pour ne plus faire qu'un seul repas (1). L'application de toutes ces règles à la diététique qu'il convient d'observer dans les maladies aiguës, mérite encore aujourd'hui le suffrage des vrais médecins, qui se trouveront toujours bien de s'y conformer.

L'utilité du régime délayant dans toutes les fièvres est un principe dont Hippocrate a le premier reconnu la généralité (2), et qui, de nos jours, est encore universellement adopté avec quelques légères restrictions. En conséquence le médecin de Cos prescrivait aux personnes atteintes de fièvre diverses boissons dont elles devaient faire un usage continuel, sans qu'il leur fût permis de prendre aucun aliment, et parmi lesquelles il préférait la décoction d'orge mondé. Quoique nous préparions cette tisane d'une autre manière que les Grecs du temps d'Hippocrate, elle est encore aujourd'hui la meilleure que l'on puisse employer dans toutes les maladies aiguës, surtout lorsqu'on y ajoute de l'oxymel. Presque tout le livre *du Régime dans les maladies aiguës* traite de la manière dont on doit l'administrer. La tisane faite avec le gruau étant un véritable aliment, on ne pouvait la donner que dans certaines circonstances. Hippocrate en interrompait toujours l'usage quand il prescrivait des purgatifs, ou lorsque les accidens indiquaient que la nature déployait sa plus grande activité pour terminer la coction, et que la crise allait se déclarer. Il ne la faisait point prendre non plus dans les fièvres, quand les premières voies étaient chargées de crudités. Au contraire, lorsqu'il voulait nourrir légèrement les malades et favoriser la coction par un régime dé-

(1) Sprengel, *l. c.* P. II. p. 351.
(2) *Aph.* 1. 16.

layant, il ordonnait cette tisane de gruau passée au travers d'un linge ; mais il avait soin d'établir les règles qu'on devait observer en changeant cette préparation pour la tisane pure, ou celle-ci pour l'autre.

L'usage de l'hydromel, remède diététique fort employé autrefois, n'avait été assujetti à aucune règle avant lui, qui, le premier, détermina les cas dans lesquels on pouvait s'en servir. Il régla aussi fort exactement l'emploi du lait, du vin, de l'eau, des eaux minérales, des bains, des fomentations, de l'air et d'une foule d'autres objets qui appartiennent à la diététique médicale. On ne peut s'empêcher d'admirer l'attention continuelle qu'il porte, en s'occupant de tous ces détails, à la constitution individuelle, à la marche de la maladie, et aux circonstances accidentelles qui souvent déterminent les règles de la diététique bien plus exactement que toutes les théories arbitraires.

Quant à sa méthode curative, malgré l'excellence de ses règles thérapeutiques, plusieurs auteurs ont prétendu qu'il ne savait pas les appliquer, parce qu'un grand nombre de maladies décrites dans les livres *des Epidémies* ont eu une issue mortelle. Mais ces écrivains étaient trop au-dessous du grand médecin de Cos, pour concevoir qu'un homme franc et loyal ne se dégrade jamais aux yeux de ses semblables, quand il avoue l'insuccès de tous les moyens qu'il a tentés. Nous sommes, au contraire, d'autant plus certains qu'il n'a point uniquement en vue d'établir sa réputation lorsqu'il nous décrit les maladies observées par lui, en montrant toujours le même empressement à tracer un tableau fidèle de leur marche, soit qu'elles se terminent par la guérison, soit que la mort enlève le malade.

Quand bien même Galien ne nous l'assurerait pas

formellement (1), chaque page des véritables écrits du médecin de Cos nous démontre qu'il est l'inventeur des règles ou indications curatives d'après lesquelles on détermine les changemens salutaires qui peuvent être opérés dans ces affections. Ce service important rendu à la médecine, suffit pour le distinguer des empiriques : car ses indications étaient basées non pas sur les causes prochaines et hypothétiques, mais sur les symptômes essentiels et sur les causes éloignées. L'occupation du praticien doit être, suivant lui, d'observer avec soin et d'imiter la marche de la nature. Un médecin aussi attentif ne pouvait manquer de reconnaître que les efforts de la nature tendent presque toujours au rétablissement de la santé, quoique la guérison n'en soit pas constamment le résultat ; et sans doute on doit lui attribuer cet axiome célèbre, *la nature est le premier des médecins* (2), malgré qu'il se rencontre dans un ouvrage apocryphe.

Divisant les maladies aiguës en trois périodes, il se faisait un devoir d'observer avec le plus grand soin les forces de la nature dans chacun de ces périodes, de les stimuler lorsqu'elles lui semblaient insuffisantes, et de les modérer quand elles étaient suraboundantes. Jamais il n'en troublait les efforts salutaires, mais cherchait au contraire à les favoriser de tout son pouvoir. C'est pour cette raison que, dans les maladies aiguës, et surtout à leur début, il ne provoquait aucune évacuation avant d'avoir reconnu à des signes manifestes que le principe morbifique pouvait être expulsé. C'est pour cette raison qu'il évacuait seulement les matières élaborées par la coction, et que,

(1) *Galen. meth. med. lib. IV. p.* 78. Θαυμάζω γὰρ τῆς ἀκριβείας τὸν ἄνδρα, κἂν τοῖς ἄλλοις ἅπασιν, κἂν τῷ μὴ παραλιπεῖν εἰς ἔνδειξιν διαφέροντα σκοπὸν, οὐκ ἐφ' ἑνὸς μόνον ἢ δυοῖν, ἀλλ' ἐπὶ πάντων ἁπλῶς τῶν νοσημάτων.

(2) Νούσων φύσιες ἰητροί. *lib. VI. Epidem. sect.* 5. *p.* 809.

dans le période de crudité, il s'attachait à humecter toutes les voies pour accélérer l'élaboration du principe de la maladie. C'est pour cette raison enfin qu'il se bornait au rôle de spectateur attentif lorsque l'affection était à son plus haut point, et l'accès dans sa plus grande intensité. Si, après avoir agi d'après son intime conviction, il voyait survenir quelque symptôme suspect et indépendant de la maladie d'après la marche qu'elle suit ordinairement, il ne se laissait pas induire en erreur par cet accident, mais continuait de remplir les indications qu'il avait jusqu'alors jugées nécessaires.

Ayant remarqué qu'en général les malades se sentent soulagés lorsque la matière engendrée pendant le cours de l'affection a été expulsée, il cherchait à évacuer les humeurs qui avaient subi une altération particulière, mais jamais avant d'être persuadé qu'elles étaient suffisamment élaborées. C'est pourquoi son but principal était quelquefois de produire des effets opposés à ceux de la nature. Il saignait lorsqu'il remarquait un état de plénitude des vaisseaux, et s'efforçait de remplir ces derniers quand il s'apercevait qu'ils étaient vides (1). Il provoquait des évacuations alvines si le malade était épuisé par un vomissement opiniâtre et dangereux, et *vice versâ*. Cependant il ne paraît pas avoir jamais appliqué ce précepte aux causes prochaines, comme le firent dans la suite les méthodistes, et l'axiome *contraria contrariis opponenda* n'était pas dans la médecine une règle à beaucoup près aussi générale qu'on l'a prétendu (2). Il était toujours subordonné à la maxime générale de suivre et d'imiter la nature.

(1) *Aph. II.* 22.

(2) *Alex. Trall. lib. IX. c.* 3. *p.* 528. Αἱ καλούμεναι μέθοδοι τῆς Ἱπποκράτους τέχνης αὗται εἰσιν, ὡς ἀεὶ τὰ ἐναντία τῶν ἐναντίων εἰσὶν ἰάματα.

Je crois nécessaire de rapporter quelques-unes des méthodes mises en usage par Hippocrate, afin de répandre plus de jour sur ce que je viens de dire.

Il pratiquait généralement la saignée dans les maladies aiguës très-intenses, et lorsque le malade était jeune et robuste (1). Son intention principale en recourant à cette opération, paraît avoir été de diminuer l'irrégularité des mouvemens fébriles et d'accélérer la coction. C'est pourquoi il la prescrivait presque toujours pendant le premier période. Il n'avait toutefois pas égard au jour de la maladie, mais se réglait sur la violence des accès (2). Dans la plupart des cas, il recommandait de faire la saignée le plus près possible de la partie malade, peut-être parce que l'expérience lui avait appris que c'était le moyen le plus certain et le plus facile de détourner l'irritation. Mais, en déterminant le lieu où la veine devait être ouverte, il se guidait aussi d'après ses idées erronées sur la distribution et la marche des vaisseaux dans le corps. Il fallait ouvrir la veine interne du bras dans l'ischurie (3), et la veine basilique dans la pleurésie (4). Il recommandait avec raison la saignée dans l'hydropisie, lorsque le malade est jeune, pléthorique, et que l'affection survient au printemps (5). Plus les accidens qui nécessitent la saignée sont intenses, plus on doit tirer de sang. Souvent il arrivait dans l'école d'Hippocrate que, lorsque les circonstances l'exigeaient, on pratiquait des saignées assez copieuses pour faire tomber le malade en syncope.

Les règles que l'on doit suivre lorqu'il s'agit d'évacuer les crudités contenues dans les premières voies, ne sont pas indiquées avec moins de précision, et

(1) Sprengel, *l. c.* P. II. p. 328.
(2) C'est ce que prouve le traitement d'Anaxion, *Epidem. III.* 3.
(3) Sprengel, *l. c.* P. II. p. 80.
(4) *Ibid.* p 328.
(5) *Ibid.* p. 496.

nous fournissent une nouvelle preuve de l'excellence des méthodes curatives du médecin de Cos. Il faut avoir égard au climat, à la saison, à la constitution atmosphérique, à l'âge du malade, à la nature de l'affection, afin de juger si l'évacuation sera salutaire ou nuisible. On ne doit expulser que les matières qui ont provoqué la maladie, ou l'humeur qui a subi une altération particulière pendant sa durée (1).

Les évacuations, et surtout les purgations, ne doivent jamais être trop abondantes et trop fortes, parce qu'alors elles sont toujours dangereuses. C'est pour cette raison qu'Hippocrate préférait les médicamens qui provoquent immédiatement l'évacuation, et rejetait totalement les sudorifiques dans l'acception la plus limitée du mot, ainsi que les violens purgatifs (2). Il faut toujours, quand il s'agit de déterminer une évacuation, choisir la voie que la nature suit ordinairement (3), mais commencer d'abord par lubréfier cette voie, et disposer les humeurs à être expulsées. On cherche à arrêter la diarrhée quand on veut évacuer par le haut, et à humecter les intestins, si c'est par le bas qu'on a l'intention d'opérer l'évacuation (4). Hippocrate regardait la soif comme un signe indiquant que l'évacuation est suffisante (5), et recommandait le mouvement pour favoriser cette dernière (6). Il déterminait aussi avec une grande exactitude les signes annonçant la nécessité de la provoquer (7).

Ses purgatifs étaient presque tous tirés de la classe des drastiques, c'est-à-dire, de nature à agir violem-

(1) Sprengel, P. I. p. 145.
(2) *Ibid.* p. 148. — C'est pourquoi il blâmait les Cnidiens qui étaient grands partisans des laxatifs. *Id.* P. II. p. 266.
(3) *Id.* P. I. p. 170.
(4) *Id.* P. I. p. 300. 334. P. II. p. 238.
(5) *Id.* P. I. p. 306.
(6) *Ibid.* p. 301.
(7) *Ibid.* p. 304. 305.

ment; car, de son temps, on n'en connaissait pas d'autres que l'ellébore blanc (*veratrum album*), l'extrait d'ésule (*euphorbia peplis, peplus*), les semences de l'*athamanta cretensis*, δαῦκος, la racine de thapsie (*thapsia asclepium*), les graines de *daphne laureola*, les fleurs et les semences de carthame (*carthamus tinctorius*). On les employait aussi comme vomitifs; mais Hippocrate paraît les avoir administrés dans bien des cas sans avoir eu positivement l'intention de provoquer le vomissement ou de purger : il lui suffisait qu'ils déterminassent une évacuation quelconque. Il ordonnait le lait d'ânesse quand il voulait purger légèrement (1). Un fait très-remarquable, c'est que de toutes les maladies dont il nous a laissé la description, une seule s'est terminée par le vomissement (2).

Il favorisait presque toujours l'expectoration d'une manière indirecte par les fomentations et par d'abondantes boissons préparées avec le gruau et acidulées avec l'oxymel (3). Il employait aussi les mêmes moyens pour provoquer les sueurs.

Cependant, dans beaucoup de circonstances, il traitait les maladies d'une manière purement empirique, et sans agir d'après aucune indication raisonnée (4).

La plupart de ses médicamens étaient tirés du règne végétal : à l'exception de l'alun et de quelques préparations de cuivre et de plomb, il n'employait que des plantes ; car la pharmacie, ou l'art de préparer des médicamens composés, était encore fort grossière de son temps. Pour diminuer, par exemple, l'âcreté du suc d'ésule, on le versait goutte à goutte sur des

(1) *Id.* P. II. p. 434.

(2) *Freind. comm.* 4. *de febribus*, *p.* 19.

(3) Barker, sur la conformité de la médecine des anciens et des modernes, ch. 2. p. 146.

(4) Sprengel. *l. c.* P. I. p. 411. P. II. p. 71.

figues sèches, et on obtenait de cette manière un remède fort utile dans l'hydropisie (1).

Il serait ridicule de chercher dans les écrits d'Hippocrate les moindres traces de chimie, puisque l'origine de cette science date au moins de cinq ou six cents ans après lui.

Le médecin de Cos a enrichi la chirurgie d'un grand nombre d'observations nouvelles et de plusieurs opérations. C'est lui qui fut l'inventeur de l'art d'appliquer les bandages (2). Dans toutes les blessures graves, il ordonnait le repos, prescrivait un régime sévère, et recommandait de placer le membre dans une situation telle qu'il n'éprouvât aucune gêne (3). Il laissait couler le sang en abondance des grandes plaies, surtout lorsqu'elles intéressaient les membres et non les cavités du corps. Il rejetait les huiles et tous les corps humides; mais dans certains cas il appliquait des cataplasmes émolliens. Il attribuait à la chaleur une grande efficacité pour la guérison des plaies (4). Il administrait souvent aussi les vomitifs, surtout dans les plaies de tête, dont il avait remarqué que les vomissemens bilieux sont un accident fort ordinaire (5). Il jugeait les évacuans particulièrement nécessaires lorsque la plaie se complique d'un érysipèle, dont l'embarras gastrique est la cause la plus ordinaire. Il avait reconnu que la suppuration est indispensable quand la plaie résulte de l'action d'un corps obtus.

Dans le livre *des Plaies de tête*, on trouve indiquées avec beaucoup de soin les circonstances qui exigent l'application du trépan. Hippocrate employait pour cette opération deux instrumens différens, dont

(1) Sprengel. P. II. p. 511.
(2) *Galen. de composit. med. sec. genera, lib. IV. p.* 364.
(3) Sprengel, *l. c.* P. II. p. 382.
(4) *Id.* P. I. p. 403.
(5) *Id.* P. II. p. 116.

l'un appelé πρίων ou περητήριον, est notre tryphine, et dont l'autre nommé πρίων χαρακτὸς ou χοινίκης, est notre trépan ordinaire. Avant de les appliquer, il enlevait les tégumens, et raclait les os avec un bistouri destiné à cet effet pour s'assurer de leur état (1). Dans le même livre il est déjà dit que les douleurs se font souvent ressentir au côté opposé à celui où la plaie a été faite (2).

Dans les cas de fracture, il faisait d'abord l'extension et la contre-extension : ensuite il appliquait le bandage et le contenait avec des attelles médiocrement serrées, de manière qu'elles ne comprimassent pas le membre et ne fissent que le toucher. Dix jours après une fracture de l'avant-bras, il recommandait au malade de porter une écharpe lorsqu'il commençait à marcher (3). Il a déterminé aussi le laps de temps au bout duquel les fractures sont ordinairement consolidées ; mais il n'oublie pas de remarquer que l'âge, le sexe, et plusieurs autres circonstances semblables, peuvent hâter ou retarder la formation du cal.

Les machines dont il se servait pour réduire les luxations des grandes articulations, étaient fort compliquées ; mais il traitait d'une manière très-simple les déplacemens moins graves des os. Il blâme fortement l'usage de la boîte, γλωσσοκόμιον ou σωλῆν, dans les fractures du fémur (4).

On doit surtout remarquer ses observations sur la déviation des pieds, soit en dehors, soit en dedans. Il distingue plusieurs variétés de cette courbure κύλλωσις, décrit l'état des parties avec toute l'exactitude dont sa propre expérience le rendait capable, et pro-

(1) *De capit. vulner. p.* 700. 701.

(2) *De capit. vulner. p.* 711. Σπασμὸς ἐπιλαμβάνει τοὺς πλείστους τὰ ἐπὶ θάτερα τοῦ σώματος. Ἢν μὲν ἐν τῷ ἐπ' ἀριστερὰ τῆς κεφαλῆς ἔχῃ τὸ ἕλκος, τὰ ἐπὶ δεξιὰ τοῦ σώματος ὁ σπασμὸς λαμβάνει κ. τ. λ.

(3) *De fracturis, p.* 719.

(4) *Ibid. p.* 729.

pose pour la guérison un appareil qui ressemble assez à celui de Venel (1). Il recommande entre autres les sandales de Chio, et les souliers de Crète : le passage dans lequel il les indique n'a pas été bien compris par Galien (2).

La révolution qu'il opéra dans la médecine-pratique, la séméiotique, la pathologie et la diététique, fut d'autant plus avantageuse, que la marche adoptée avant lui par les Asclépiades et les philosophes n'était nullement propre à conduire la science vers sa perfection. Il apprit aux médecins que leur premier devoir est d'observer attentivement la marche de la nature. Il démontra l'inutilité des théories, et prouva que l'observation est seule la base de la médecine. L'art de guérir devenu ainsi une science d'expérience et de faits, aurait dû faire d'immenses progrès. Si on eût continué de suivre la route qu'Hippocrate avait tracée et suivie avec tant de succès, la médecine grecque eût atteint en peu de temps un degré de perfection dont nous pouvons à peine nous former une idée ; car l'anatomie, qui ne tarda pas à en augmenter le domaine, semblait devoir répandre sur elle la plus vive lumière. Mais ces brillantes espérances ne se réalisèrent pas. La simple observation répugnait à l'esprit dominant du siècle, et l'anatomie ne servit qu'à confirmer les spéculations et les théories des médecins dogmatistes. Développons donc les causes qui égarèrent les Grecs, et les écartèrent du but auquel tout portait à croire qu'ils ne tarderaient pas d'atteindre.

(1) *De articulis*, *p.* 827.
(2) *Galen. comm.* 4. *in lib. de articul. p.* 643. 644. — Cependant je crois voir les sandales de Chio dans Montfaucon, supplément à l'antiquité expliquée, tom. III. tab. VI.

SECTION QUATRIÈME.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE DEPUIS HIPPOCRATE JUSQU'A L'ÉPOQUE DES MÉTHODISTES.

CHAPITRE PREMIER.

École Dogmatique.

PENDANT le siècle d'Hippocrate, les sciences et les arts étaient arrivés en Grèce à leur plus haut point de splendeur. Tandis que la médecine, pratiquée d'après la meilleure de toutes les méthodes, s'enrichissait d'une multitude de vérités utiles et nouvelles, l'aimable philosophie de Socrate démontrait que le bonheur est inséparable de la sagesse. Dans le même temps, Euripide et Aristophane composaient ces pièces que la postérité devait considérer comme le chef-d'œuvre de l'art dramatique, Thucydide retraçait les événemens de la guerre du Péloponèse dans un ouvrage dicté par le Génie de l'histoire, Phidias animait le marbre, Zeuxis et Polyclète réussissaient à peindre la beauté idéale, et les Grâces elles-mêmes semblaient conduire le pinceau de Parrhasius. On ne saurait donner une idée plus exacte de ce siècle heureux que ne l'a fait Milford (1), dont j'emprunte ici les expressions : « La manière dont les sciences et les « arts furent cultivés dans les beaux jours de la répu-

(1) *History* etc., c'est-à-dire, Histoire de Grèce, vol. II. p. 117.

« blique d'Athènes, peut être en quelque sorte com-
« parée à l'étoile polaire, guide des navigateurs :
« cette méthode répand la clarté la plus pure, sa né-
« gligence amène la nuit de la barbarie, et son ob-
« servation constante est le plus sûr moyen de pré-
» venir la décadence et la corruption du bon goût ».

Il ne faut pas croire cependant que les lumières fussent chez les Grecs le partage du peuple entier. Les Athéniens, du temps de Périclès, formaient la nation du monde la plus spirituelle, et celle dont le goût était le plus épuré, le plus délicat; mais ils étaient courbés sous les préjugés et la superstition, dont quelques hommes éclairés seulement avaient osé secouer le joug pesant. Tandis qu'ils offraient le spectacle d'une nuée de grammairiens relevant la plus petite erreur de prononciation d'un acteur, ou la moindre expression provinciale d'un orateur (1); tandis que Platon craignait de parler de l'avenir dans les assemblées publiques, de peur d'être tourné en ridicule (2), ce même peuple accusait ses favoris, Périclès et Aspasie, de s'occuper de choses surnaturelles, *τῶν μεταρσίων*, ou de révoquer en doute l'existence des Dieux (3), et croyait en général le titre de philosophe synonyme de celui d'athée (4). L'armée athénienne, conduite par Périclès contre les Epidauriens, fut saisie d'épou-

(1) Le comédien Hégélochus excita des risées universelles lorsque, dans la tragédie d'Oreste d'Euripide (v. 279), il prononça

ἐκ κυμάτων γὰρ αὖθις, ἂυ γαλῆν' ὁρῶ,

comme si γαλῆν n'était pas une abréviation pour ainsi dire confondue avec le mot suivant : Οὐ γάρ φθάσαντα διελεῖν τὴν συναλοιφὴν, ἐπιλείψαντος τοῦ πνεύματος, τοῖς ἀκρεωμένοις τὴν γαλῆν δόξας λέγειν τὸ ζῶον, ἀλλ' οὐχὶ τὰ γαληνά, dit le scholiaste d'Euripide à l'occasion de ce passage. — Suidas (*vol. II. v.* θεριω, *p.* 187) raconte une autre anecdote semblable. Le peuple d'Athènes refusa l'argent qu'un orateur lui offrait en disant: ἐγὼ ὑμὶν δανειῶ, et ne l'accepta que lorsqu'il se fut corrigé, et eut dit: δανείσω ὑμῖν.

(2) *Plat. Euthyphr. p.* 1.

(3) *Plutarch. Pericl. p.* 169.

(4) *Plutarch. apolog. Socrat. p.* 9.

vante à l'apparition d'une éclipse de soleil (1). Un phénomène semblable sema la consternation dans celle des Thébains, commandée par Pélopidas, et paralysa le courage du soldat (2). Xénophon lui-même, disciple du sage Socrate, n'agissait jamais dans les circonstances importantes de sa vie sans avoir consulté le vol des oiseaux ou les entrailles des victimes, et sans avoir fait expliquer ses songes (3). On crut presque généralement que la défaite des Spartiates à Leuctres avait été annoncée avant l'action par plusieurs prodiges, dans lesquels il n'y eut qu'un petit nombre de personnes éclairées qui reconnurent un artifice adroit d'Epaminondas (4).

Après la bataille de Leuctres et de Mantinée, toute la Grèce tomba dans l'anarchie, le désordre et la corruption. Les principales causes de cette révolution furent l'augmentation extraordinaire des métaux précieux, suite de la découverte des mines d'or de la Macédoine, les débauches de Philippe (5), et la dissipation des immenses trésors du temple de Delphes pillé par les Phocéens.

D'un autre côté, comme si l'offense faite à la vertu et à la sagesse par l'arrêt sanguinaire lancé contre Socrate, ne pouvait être assez cruellement vengée, Athènes, habitée par une populace vile, rampante et sans frein, sans cesse ameutée par des sycophantes, devint le théâtre des désordres les plus épouvantables (6). L'autorité méconnue ne fut plus confiée

(1) *Plutarch. l. c. p.* 171.
(2) *Plutarch. Pelopid. p.* 295.
(3) *Xenoph. expedit. Cyr. lib. VI. p.* 373. *lib. V. p.* 361.
(4) *Id. Histor. græc. lib. VI. p.* 595.
(5) Philippe tirait, chaque année, de ses mines, mille talens d'or, et contribua singulièrement par ses débauches à pervertir les mœurs. (*Diod. lib. XVI. c.* 8. *p.* 88. *c.* 54. *p.* 124). Onomachus et Phocyllus avaient enlevé peu à peu du temple de Delphes quatre mille talens d'or et six mille d'argent. Phalécus parvint cependant encore à entretenir, onze ans après, son armée avec le reste de ces trésors. (*Ib. c.* 56. *p.* 126. *c.* 61. *p.* 130).
(6) *Isocrat. de pace, p.* 233. 269. *de permutat. p.* 505.

qu'à des hommes ignorans et vicieux pour qui rien n'était sacré, ni loi, ni justice, ni patrie (1). Ces hommes sans honneur n'épargnèrent rien pour accélérer la chute d'un état jadis si florissant: leur ineptie seule en retarda quelque temps la ruine totale (2).

La philosophie de Socrate était trop pure et trop simple pour cette nation dégénérée, énervée par les débauches, corrompue par les vices les plus honteux. Epouvantés de la cruauté des tyrans, les disciples de ce sage s'enfuirent à Mégare (3), et plusieurs d'entre eux, indignes du grand maître qui leur avait prodigué ses sublimes leçons, obtinrent plus de considération qu'on ne lui en avait accordé à lui-même. Euclide de Mégare réduisit l'esprit de dispute en système (4). Fondateur de la secte mégarique, appelée aussi contentieuse ou disputante, il forma des élèves qui poussèrent, comme Diodore de Cronos, la dialectique la plus déraisonnable jusqu'à l'absurdité (5). Aristippe de Cyrène, autre disciple de Socrate, non moins indigne du premier des philosophes, regarda l'égoïsme le plus grossier comme le comble de la sagesse, et protégea tous les vices, hors ceux dont les suites peuvent être désagréables aux hommes qui s'y adonnent (6).

Il est étonnant que les sciences aient encore trouvé tant d'amis et de protecteurs au milieu de ce bouleversement total, et de la destruction des principes de la saine philosophie. Cependant le génie de Socrate n'était pas entièrement éteint. Xénophon et Platon, qui en avaient hérité, firent, ainsi que Démosthène et Isocrate, tout ce qui dépendit d'eux pour mettre

(1) *Xenoph. de republ. Athen. p.* 692.
(2) *Isocrat. de pace, p.* 249.
(3) *Diogen. lib. II. s.* 106. *p.* 142.
(4) *Ib. et seq.*
(5) *Sext. Empiric. pyrrhon. hypotyp. lib. III. c.* 8. *p.* 147.
(6) *Diogen. lib. II. s.* 70—90.

un frein à la corruption générale. Mais celui qui cherche à suspendre la marche destructive du temps, ne parvient cependant point à l'arrêter : l'histoire seule applaudit à son courage, et lui décerne, même après plus de vingt siècles, la palme du mérite.

L'art de guérir n'eut pas un meilleur sort que la philosophie. A peine avait-on découvert la route qui pouvait le conduire à la perfection, à peine avait-on reconnu que l'observation est l'appui le plus solide de tous les raisonnemens en médecine, qu'entraîné par le goût général pour la dialectique et les spéculations frivoles, on abandonna de nouveau cette marche. On négligea pour de stériles subtilités les vérités éternelles de la nature enseignées par Hippocrate. On oublia les préceptes trop simples du médecin de Cos pour élever de vagues hypothèses. On ploya la science successivement aux systèmes de toutes les sectes philosophiques, sans trouver de base inébranlable pour l'asseoir. Pouvait-on en effet ne pas reconnaître l'inutilité de toutes ces tentatives, et ne pas les abandonner bientôt comme entièrement infructueuses ?

Quoique Galien dise que les fils d'Hippocrate et son gendre Polybe ne s'écartèrent en rien des principes de leur père (1), il contredit cette assertion dans un si grand nombre de passages et d'une manière si positive, que nous serions obligés de la croire évidemment fausse, quand bien même d'autres raisons plus solides ne nous en démontreraient pas le peu de fondement.

Thessalus, Dracon et Polybe établirent la première école dogmatique, qui prit aussi le nom d'école hippocratique, parce qu'elle prétendait suivre les prin-

(1) *Galen. comm.* 1. *in lib. de nat. hum. p.* 2. (Πόλυβος) οὐδὲν ὅλως φαίνεται μετακινῆσαι τῶν Ἱπποκράτους δογμάτων ἐν οὐδενὶ τῶν ἑαυτοῦ βιβλίων, ὥσπερ οὐδὲ Θεσσαλός.

cipes du médecin de Cos; mais Galien nous dit (1) que Polybe avait adopté les opinions des modernes, et il est trop certain que les autres fondateurs de l'école dogmatique avaient suivi son exemple.

Thessalus fut le plus célèbre des premiers successeurs d'Hippocrate, et le principal fondateur de l'école hippocratique (2). Il paraît avoir vécu à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine. On lui attribue le livre *des Maladies*, le second, le cinquième, le sixième et le septième livre *des Épidémies* (3), et le second livre *des Prorrhétiques*, que d'autres cependant croient être de Dracon (4).

Galien dit que Polybe exerça la médecine dans l'île de Cos sa patrie (5). Il passe pour être l'auteur d'une partie du livre *de la Nature de l'homme*, comme je l'ai déjà dit plus haut, du livre *de la Nature de l'enfant* (6), et de ceux *du Régime salubre* (7), *des Affections* (8) et *de l'Accouchement au bout de huit mois* (9).

Nous ne pouvons faire connaître tout l'ensemble du système inventé par les fondateurs de la médecine dogmatique, parce que nous ne possédons que des fragmens incomplets de leurs ouvrages, parmi lesquels il est même impossible de distinguer ceux qui appartiennent à chacun d'entre eux. Ce qu'il y a de certain cependant, c'est que tous les chefs de l'école dogmatique, depuis Thessalus jusqu'à Praxagoras de Cos, introduisirent plus ou moins la physique de Platon dans la médecine, mais que par la suite les

(1) *Galen. l. c.* διαδεξάμενος τὴν τῶν νέων διδασκαλίαν.
(2) *Galen. comm.* 2. *in lib. III. Epidem. p.* 407.
(3) *Galen. comm.* 1. *in lib. VI. Epidem. p.* 442.
(4) *Galen. comm.* 2. *in lib. II. Prorrhet. p.* 187.
(5) *Galen. comm.* 1. *in lib. de nat. hum. p.* 2.
(6) *Galen. de format. fœt. p.* 214.
(7) *Galen. comm.* 2. *in lib. de nat. hum. p.* 29.
(8) *Galen. comm.* 2. *in lib. de victu acut. p.* 63.
(9) *Clem. Alexandr. Stromat. lib. IV. p.* 690.

disciples de cette école embrassèrent le stoïcisme, et cherchèrent à appliquer les principes de Zénon à la physiologie et à la pathologie.

Il faut donc se familiariser avec le système de Platon pour comprendre les opinions des anciens médecins hippocratiques, et connaître celui des stoïciens pour expliquer la doctrine des dogmatiques modernes.

Le tempérament de Platon, son éducation et ses études lui donnèrent un enthousiasme qui l'empêcha de créer un système cohérent dans toutes ses parties. La cosmogonie de ce poëte philosophe eut cependant une influence très-marquée sur la physiologie. Si elle fut souvent obscure pour l'esprit solide et pénétrant d'Aristote, qui vécut immédiatement après Platon, combien ne doit-il pas nous être plus difficile encore de la saisir, nous que le destin a fait naître tant de siècles après lui !

Meiners a recueilli dans Denys quelques fragmens qui nous donnent une idée du style fleuri, élégant et souvent dithyrambique de Platon (1). L'obscurité du dialogue qui a pour titre *Timée*, démontre qu'il enveloppait ses idées métaphysiques dans des fables empruntées des poëtes, ou basées sur les préjugés populaires. Ses relations avec les prêtres de l'Egypte et avec les disciples de Pythagore n'étaient nullement propres à éteindre le feu de sa brillante imagination ; et, en effet, il emprunta un grand nombre d'idées aux pythagoriciens (2).

Je ne dois donner ici sur son système que les développemens nécessaires pour répandre quelque jour sur les théories physiologiques de l'école dogmatique.

(1) *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des sciences, P. II. p. 692.

(2) *Aristot. metaphys. lib. I. c. 6. p.* 1235. Μετὰ δὲ τὰς εἰρημένας φιλοσοφίας, ἡ Πλάτωνος ἐπεγένετο πραγματεία, τὰ μὲν πολλὰ τούτοις ἀκολουθοῦσα.

Convaincu de la nécessité de ne jamais se laisser influencer par aucune des opinions émises par nos prédécesseurs, je vais hasarder d'exposer les résultats de l'étude que j'ai faite des écrits de Platon avec toute la franchise et l'impartialité qu'on est en droit d'exiger d'un historien.

Le scepticisme à l'égard de tous les objets qui frappent nos sens, régnait assez généralement dans les écoles philosophiques de l'ancienne Grèce. Platon en fit aussi la base de son système. On ne peut donner aucune preuve de l'existence de tous les objets sensibles, parce qu'ils sont dans un flux continuel, et que nous ne pouvons les connaître (1). Nous devons donc remonter à la nature intime et à l'origine des choses, si nous voulons arriver à des résultats certains. D'après cela, nous pouvons admettre trois êtres primitifs, le *créateur* du monde, la *forme* suivant laquelle il a tout créé, et la *matière* dont il a tout tiré (2). De toute éternité, il a existé une matière dépourvue de qualités, sans forme, et composée seulement des atomes élémentaires qui erraient dans l'espace, sans être astreints à un mouvement régulier (3).

(1) ***Plat. Theaet.*** *p.* 86. — ***Phaedon***, *p.* 33. — ***Aristot. l. c.*** Πλάτων ἐκ νέου συγγενόμενος πρῶτον Κρατύλλῳ καὶ ταῖς Ἡρακλειτείοις δόξαις, ὡς ἁπάντων τῶν αἰσθητῶν ἀεὶ ῥεόντων καὶ ἐπιστήμης περὶ αὐτῶν οὐκ οὔσης, ταῦτα μὲν ὕστερον οὕτως ὑπέλαβεν.

(2) ***Plat. Tim.*** *p.* 478. Τὰ δὲ αἰσθητὰ δόξῃ περιληπτὰ μετὰ αἰσθήσεως, γιγνόμενα καὶ γεννητὰ ἐφάνη. Τῷ δ' αὖ γενομένῳ φαμὲν, ὑπ' αἰτίου ἀνάγκη εἶναι γενέσθαι· τὸν μεν οὖν ποιητὴν καὶ πατέρα τοῦδε τοῦ παντὸς εὑρεῖν τε ἔργον, καὶ εὑρόντα εἰς πάντας ἀδύνατον λέγειν.... Εἰ μὲν δὴ καλός ἐστιν ὅδε ὁ κόσμος, ὅτε δημιουργὸς ἀγαθὸς δῆλον ὡς πρὸς τὸ ἀΐδιον ἔβλεπεν. — Comparez, ***Aristot. l. c.*** *p.* 1237. — Πλάτων μὲν οὖν περὶ τῶν ζητουμένων οὕτως διώρισεν. Φανερὸν δ' ἐκ τῶν εἰρημένων, ὅτι δυοῖν αἰτίαιν ἐστι μόνον κεχρημένος, τῇ τε τοῦ τί ἐστι, καὶ τῇ κατὰ τὴν ὕλην. — ***Plutarch. physic. philos. decret. lib.*** *I.* ***c.*** 10.

(3) ***Plat. Tim.*** *p.* 485. Διὸ τὴν τοῦ γεγονότος ὁρατοῦ καὶ πάντως αἰσθητοῦ μητέρα καὶ ὑποδοχὴν, μήτε γῆν, μήτε ἀέρα, μήτε πῦρ. μήτε ὕδωρ λέγομεν... ἀλλ' ἀόρατον εἶδός τι καὶ ἄμορφον πανδεχές. — *p.* 486. Τὴν δὲ γενέσεως τιθήνην ὑγραινομένην καὶ πυρουμένην καὶ τὰς γῆς τε καὶ ἀέρος μορφὰς δεχομένην καὶ ὅσα ταύταις ἄλλα πάθη ξυνέπεται πάσχουσαν, παντοδαπὴν μὲν ἰδεῖν φαίνεσθαι. Διὰ δὲ τὸ μήθ' ὁμοίων δυνάμεων μήτ' ἰσοῤῥόπων ἐμπίπλασθαι... ἀλλ' ἀνωμάλως πάντῃ.

Comment le créateur a-t-il pu parvenir à régulariser ce mouvement? L'âme méchante du monde, à laquelle, dans un grand nombre de passages (1), Platon attribue le mouvement irrégulier, la déraison et la méchanceté des êtres créés, ayant pris part à la nature divine du créateur, fut ramenée, par ce mélange, à des lois régulières. Au-delà du firmament, dans les régions supérieures de la lumière éternelle (2), habitent avec le premier et le plus parfait des esprits, et dans une tranquillité inaltérable, les êtres divins éternels qui sont les modèles de tout ce qu'il y a de réel sur la terre (3). Ces modèles constituent, par leur réunion, un ensemble divin (4). L'intelligence suprême et éternelle créa l'univers à leur image, ou prit part elle-même à la création : de cette manière naquirent l'ordre, la beauté, la bonté, la perfection et la réalité dans le monde soit matériel, soit spirituel (5). On ne peut pas douter que la doctrine des nombres de Pythagore n'ait donné lieu à ce que Platon appelait ses *idées*, si on croit qu'Aristote (6), disciple de ce philosophe, est un témoin digne de foi. Il m'est impossible d'assigner ici les raisons qui me portent à conjecturer que ces *idées* n'étaient pas des substances réelles, mais de simples formes, des

ταλαντεμένην... τὰ δὲ κινούμενα ἄλλα ἄλλοσε ἀεὶ φέρεσθαι διακρινόμενα — *p.* 478. Βουληθεὶς γὰρ ὁ Θεὸς ἀγαθὰ μὲν πάντα, φλαῦρον δὲ μηδὲν εἶναι κατὰ δύναμιν, οὕτω δὴ πᾶν ὅσον ἦν ὁρατὸν παραλαβὼν, οὐχ ἡσυχίαν ἄγον, ἀλλὰ κινούμενον πλημμελῶς καὶ ἀτάκτως, εἰς τάξιν αὐτὸ ἤγαγεν ἐκ τῆς ἀταξίας. — Il est à remarquer que Platon, pour désigner cette matière primitive, n'employa jamais le mot ὕλη, mais toujours ceux de ἕδρα, χώρα ou φύσις. (*Wagner's, Wœrterbuch* etc., c'est-à-dire, Dictionnaire de la philosophie de Platon, p. 182. 183).

(1) *Politic. p.* 121. 122. — *De legib. X. p.* 610. 611. — *Epinom. p.* 640.

(2) *Plato, Phædr. p.* 204. — *Tim. p.* 478. — *Parmenid. p.* 141.

(3) *Politic. X. p.* 463. — *Cratyl. p.* 51. — *Tim. p.* 485. Ὁμολογητέον μὲν εἶναι τὸ κατὰ ταὐτὰ ἔχον εἶδος ἀγέννητον καὶ ἀνώλεθρον, οὔτε εἰς ἑαυτὸ εἰσδεχόμενον, ἀλλὰ ἄλλοθεν.

(4) *Aristot. l. c.*

(5) *Plato, Politic. X. p.* 464. — *Tim. p.* 434. — *Phaedon, p.* 27.

(6) *L. c.*

images, des idées abstraites et générales d'après lesquelles l'intelligence suprême forma le monde. En les appelant des êtres véritables, ὄντως ὄντα, et ne voulant accorder le titre de science qu'à la connaissance de ces êtres, Platon obéissait au penchant qu'avaient tous les sectateurs de la philosophie spéculative à partir toujours d'êtres de raison, et à ne pas regarder l'observation comme la base des sciences. Au reste, les passages que je cite en note feront voir si l'opinion que je me forme des *idées* de Platon est exacte ou non (1).

Ce philosophe établit entre la doctrine des élémens et les systèmes des physiologistes une liaison qui n'avait point encore existé jusqu'à lui. Il est à regretter seulement que ses expressions poétiques nous masquent aussi souvent la vérité. D'après lui, il est hors de doute que les élémens physiques ont été créés, et qu'à raison de leur forme, ils ne pouvaient pas avoir été engendrés par une matière qui n'avait aucune forme (2). Mais la manière dont ils ont été créés, démontre la grande influence que la doctrine des atomes avait alors sur la plupart des systèmes philosophiques. En effet, l'intelligence suprême composa les élémens d'une matière disposée en forme de triangles différens les uns des autres (3). Ceux de la terre furent rectangles, et ceux des autres élémens irréguliers, parce qu'ils peuvent se convertir les uns dans les autres. Un nombre déterminé de ces triangles fut assigné à chacun d'eux, et le feu est celui qui en contient le moins. La figure élémentaire du feu est une pyramide, celle de l'air est un dodécaèdre, celle de l'eau un icosaèdre,

(1) *Euthyphr. p.* 3. — *Parmenid. p.* 141. — *Phaedon, p.* 31. — *Cratyl. p.* 50, où elles sont toujours nommées ἰδέαι τῶν ὄντων, *images des choses*, idées abstraites.

(2) *Tim. p.* 487. Τὰ δὲ γεγονότα νῦν τῷ λόγῳ γένη διανείμωμεν εἰς πῦρ, καὶ γῆν καὶ ὕδωρ καὶ ἀέρα.

(3) *Tim. p.* 486.

et celle de la terre un hexaèdre composé de triangles rectangles. Ce dernier élément est le plus immobile et le plus pesant de tous : il ne peut se convertir en aucun autre ; tous les corps lui doivent leur forme et leur consistance.

Cependant Platon n'est pas toujours d'accord avec lui-même relativement au nombre des élémens. Il donne souvent à l'air le nom de πνεῦμα (1) ; mais dans un autre endroit (2) il prétend que l'éther participe beaucoup à la formation de certains corps, et alors il admet évidemment cinq élémens, l'éther, l'air, le feu, l'eau et la terre.

Il nous sera facile de passer des élémens de l'univers à la physiologie, lorsque nous aurons d'abord jeté un coup d'œil sur la psycologie de Platon. On a déjà vu que Dieu forma des êtres sublunaires sur le modèle des êtres divins ; mais il créa aussi des génies ou des divinités subalternes qui participaient de sa nature d'une manière particulière. Il leur confia la création des corps et des animaux (3). Parmi ces génies les uns, tels que le soleil, la lune et les étoiles, tournent autour du globe terrestre (4) ; les autres, invisibles pour nous, s'occupent de créer les corps, et surtout les animaux (5). Ils se revêtent d'un corps animal, ou bien ils font, avec une portion de leur propre substance, l'âme qui, en conséquence, participe de la nature de la divinité et de celle des élémens physiques. De cette manière elle est composée de deux parties, l'une divine raisonnable, l'autre matérielle, dépourvue d'intelligence (6). En

(1) *Phileb. p.* 156.
(2) *Epinom. p.* 639.
(3) *Tim. p.* 478. — *Epinom. p.* 639.
(4) *De legibus*, *VII. p.* 581.
(5) *Tim. Locr. in Gale. opusc. mythol. p.* 566. — *Tim. p.* 492. Τῶν θνατῶν γένεσιν Θεὸς τοῖς ἑαυτοῦ γεννήμασι δημιουργεῖν προσέταξεν.
(6) *Tim. p.* 492.

vertu de sa participation à la nature de la divinité, elle était placée avant la création dans les régions supérieures de la lumière et de la vérité, dans les demeures des bienheureux génies et des êtres divins (1); mais, aujourd'hui, elle est recluse dans le corps des animaux, et n'attend que le moment où elle sera délivrée de cette espèce de prison (2). Sa partie matérielle, animale et dépourvue d'intelligence, est encore composée de deux facultés, celle de désirer et celle de détester. Ces deux facultés sont tout-à-fait différentes, et souvent même directement opposées à la pure contemplation qui n'appartient qu'à la portion divine de l'âme. De là vient le combat continuel de l'intelligence et des passions (3).

Platon, dans sa physiologie, profita des idées de tous ses prédécesseurs, mais plus particulièrement de celles d'Hippocrate (4). Le premier il introduisit la considération des causes finales dans cette science, parce que la connaissance des causes agissantes lui paraissait offrir des difficultés insurmontables. Il dit lui-même (5) avoir fait tous ses efforts pour parvenir à la connaissance de la nature; car il croyait très-essentiel de découvrir la cause qui fait que chaque chose naît, existe et périt. Souvent il éprouvait la plus grande difficulté à concevoir comment les animaux peuvent vivre, puisque la réunion de la chaleur et de l'humidité engendre ordinairement une

(1) *Phaedon*, p. 31. — *Phædr.* p. 204. — *Tim.* p. 500.

(2) *Phaedon*, dans une foule de passages. — *De legibus*, *lib.* X. *p.* 613.

(3) *Phædr.* *p.* 205. Καθάπερ ἐν ἀρχῇ τοῦδε τοῦ μύθου, τριχῇ διειλόμην ψυχὴν ἑκάστην· ἱππομόρφω μὲν δύο τινὲ εἴδη, ἡνιοχικὸν δὲ εἶδος τρίτον. — *Politic.* IV. *p.* 411. — *Tim.* *p.* 500.

(4) *Galen. de dogm. Hipp. et Plat. lib.* VIII. *p.* 323. — *De usu part. lib.* I. *p.* 373.

(5) *Phaedon*, *p.* 33. 39. — Dans cet excellent passage, que je lis toujours avec un nouveau plaisir, je me permets de changer ψυχρὸν en ὑγρὸν parce que l'idée de putréfaction suppose même chez les plus anciens physiciens, la *chaleur* et l'*humidité*, non le *froid*.

espèce de putréfaction. Est-ce par le sang, se demandait-il, que nous pensons? ou bien est-ce par l'air ou par le feu? Le résultat de ses méditations était toujours qu'il se sentait incapable de résoudre une pareille difficulté. Ayant lu un jour dans les écrits d'Anaxagore que l'intelligence met tout en ordre, et qu'elle contient les lois et les causes de toutes choses, cette pensée, dont le philosophe de Clazomène n'avait pas donné le développement, agit comme une étincelle sur l'imagination prompte à s'enflammer de Platon, qui en tira cette conclusion : La cause de chaque chose est le meilleur but, et la cause de toutes les choses est le plus grand bien. C'est ainsi qu'il se formait une téléologie dont il faisait ensuite l'application au corps de l'homme.

Nous allons maintenant examiner la manière dont Platon expliquait la formation du corps humain (1). Le Génie qui, d'après les sages intentions de l'Intelligence Suprême, le composa de triangles extrêmement petits et déliés, semblables à ceux qui forment la figure élémentaire du feu, créa d'abord la moelle au moyen de laquelle les liens de la vie unissent l'âme au corps. Dieu sema les âmes dans cette moelle, notamment dans le cerveau, qui n'est qu'un amas sphérique de la substance médullaire la plus délicate. La vie consiste dans l'esprit et dans le feu, et la chaleur du sang est la source de ce feu (2). Le feu atténue et dissout les alimens, et c'est lui qui opère

(1) *Tim. p.* 493. 494.

(2) *Herder's Ideen* etc., c'est-à-dire, Idées sur la philosophie de l'histoire de l'homme, P. I. p. 106. « La nature fit à ses enfans vivans le « don le plus précieux, en leur accordant une ressemblanee organique « avec la force qui les a créés, la chaleur vivifiante.... Plus la cha- « leur organique de ces êtres, et non celle que perçoivent nos sens « grossiers, augmente, plus aussi leur espèce est perfectionnée, et proba- « blement encore plus ils acquièrent un sentiment délicat du bien-être, « dans le torrent duquel la nature qui produit, échauffe et vivifie tout, « éprouve elle-même la conscience de son existence. » — Comparez, sur le feu de Platon, *Galen. de dogm. Hipp. et Plat. lib. VIII. p.* 322.

la digestion : il s'élève sous la forme d'un esprit volatil avec les sucs nutritifs élaborés, remplit les vaisseaux, et répand ces sucs dans tout le corps. Les alimens, dont la dissolution a donné lieu à ces derniers, se joignent aux corpuscules élémentaires des humeurs qui ont de l'affinité avec eux ; mais la couleur rouge prédomine toujours dans ces humeurs, parce que le feu opère une excrétion forcée, ἐξόμοξις, de l'humidité étrangère. Le sang rouge est la source principale de la nutrition, à cause du feu qui entre dans sa composition.

La nutrition a lieu de la même manière que le mouvement de l'univers, où les parties similaires sont poussées les unes vers les autres. Platon applique aussitôt sa théorie des triangles à ce raisonnement, dans lequel il m'est impossible de le suivre, à cause de l'obscurité du texte, dont les expressions vieillies sont inintelligibles pour nous. Cependant le résultat paraît en être que le philosophe trouvait dans l'application de nouvelles parties destinées à la nutrition du corps, une suite nécessaire de la similitude des élémens. Nous rencontrerons souvent par la suite des traces de cette physiologie platonique.

L'âme, en vertu de sa nature divine, est la partie la plus noble de l'homme ; et la tête, dans laquelle siége l'âme raisonnable, est, par la même raison, la partie la plus importante du corps (1). La forme sphérique est le symbole de la perfection ; aussi presque tous les sens aboutissent-ils à la tête, ainsi qu'à un centre commun. La vue, le plus utile de tous, est aussi le plus grand bienfait que Dieu nous ait accordé (2). Le développement de cette idée et de plusieurs autres sem-

(1) *Tim. p.* 483. Τοῦτο ὃ δὴ νῦν κεφαλὴν ὀνομάζομεν, ὃ θειότατόν τε ἐστὶ, καὶ τῶν ἐν ἡμῖν πάντων δεσποτοῦν.

(2) *L. c.* Ὄψις δὴ κατὰ τὸν ἐμὸν λόγον αἰτία τῆς μεγίστης ὠφελείας γέγονεν ἡμῖν. — *p.* 484. οὗ μεῖζον ἀγαθὸν οὔτ' ἦλθεν οὔτ' ἥξει ποτὲ τῷ θνητῷ γένει δωρηθὲν ἐκ θεῶν.

blables forme le premier essai d'une téléologie infiniment supérieure à tous les sophismes inventés plus tard sur l'utilité des différentes parties du corps. Nous voyons lorsque la lumière intégrante de nos yeux en sort pour se réunir à celle du jour avec laquelle elle a de l'affinité, et se convertit en un corps solide. Si la lumière solaire vient à disparaître, nous cessons de voir, parce que celle qui est inhérente à nos yeux s'échappe de ces organes, et n'en trouve point d'autre à laquelle elle puisse se réunir (1). Les paupières servent à retenir la lumière interne de l'œil, et à empêcher qu'elle ne se dissipe inutilement. Lorsque le sommeil n'est pas calme et profond, la lumière restée dans l'œil représente à l'âme les images du passé et produit les songes. Nous voyons à gauche les objets qui sont à notre droite, et à droite ceux qui se trouvent à notre gauche, parce que nous sommes placés en face d'eux, et que notre corps est un miroir convexe sur lequel tous les rayons lumineux se croisent (2). Platon cherche la cause des perceptions dans l'âme immatérielle, et combat ceux qui, pour les expliquer, ont recours, d'une manière assez peu philosophique, aux élémens et aux qualités élémentaires.

Il se borne à quelques considérations téléologiques

(1) *Tim. p.* 481. 491. — Platon est le premier qui aït exposé la théorie des couleurs (*p.* 491. 492.) Elles dépendent du rapport existant entre la lumière qui s'échappe des corps visibles, et celle qui fait partie de l'œil. Lorsqu'il y a équilibre parfait entre elles, le corps est transparent; il a au contraire une teinte blanche ou noire quand sa lumière prédomine ou n'égale pas celle de l'œil. Si une partie de la lumière externe s'éteint dans les humeurs de l'œil, on voit naître une couleur différente, notamment le rouge. Le jaune résulte d'un mélange de blanc et de rouge. Platon examine ensuite de la même manière la production des autres couleurs.

(2) *Ib. p.* 483. Δεξιὰ δὲ φαντάζεται τὰ ἀριστερὰ, ὅτι τοῖς ἐναντίοις μέρεσι τῆς ὄψεως περὶ τὰ ἐναντία μέρη γίγνεται ἐπαφὴ παρὰ τὸ καθεστὼς ἔθος τῆς προσβολῆς... ὅταν ἡ τῶν κατόπτρων λειότης ἔνθεν καὶ ἔνθεν ὕψη λαβοῦσα, τὸ δεξιὸν εἰς τὸ ἀριστερὸν μέρος ἀπώσῃ τῆς ὄψεως.

sur la voix et l'audition (1); cependant il dit, dans un autre endroit (2), que le son est produit par l'ébranlement, πληγαὶ, de l'air, qui se communique au cerveau, au sang, et par eux jusqu'à l'âme. On appelle audition le mouvement qui en résulte. Ce mouvement commence dans la tête, et s'étend jusqu'au foie. Le son est grave et clair si l'air s'ébranle rapidement, sourd au contraire, si cet ébranlement n'a lieu qu'avec lenteur.

Quant au goût, de petites veines se portent de la langue au cœur, que Platon, comme je le montrerai bientôt, croyait être le siége du désir : elles se chargent des particules sapides que le fluide contenu dans leur intérieur dissout, et elles les conduisent ensuite à l'âme. Plus ces particules s'attachent fortement à la langue, et plus la saveur est amère; mais plus elles se dissolvent, et se mêlent avec les humeurs analogues du corps, plus la saveur est salée. Quand elles sont échauffées, et qu'elles échauffent à leur tour les parties de la bouche, on éprouve une saveur âcre, qui devient acide lorsqu'elles fermentent et laissent échapper des bulles d'air. Leur parfaite identité avec les humeurs contenues dans les veines de la langue donne toujours lieu à une saveur agréable (3).

Platon prétend qu'aucune idée ne forme la base de l'olfaction (4), c'est-à-dire, que rien n'est plus fugace que cette sensation et que les causes qui la produisent. Elle résulte de la transformation d'un élément en un autre, et se produit toujours par la fluidification, la putréfaction, la fonte, ou l'évaporation d'une matière quelconque. C'est pourquoi le philosophe compare au brouillard, ὁμίχλη, les odeurs

(1) *Ib. p.* 484.
(2) *Ib. p.* 491.
(3) *Ib. p.* 490. 491.
(4) *Ib.* Περι δε την τῶν μυκτήρων δύναμιν, εἴδη μὲν οὐκ ἔνι.

nées de la transmutation de l'air en eau, et à la fumée, καπνὸς, celles qui sont l'effet de la conversion de l'eau en air. Les odeurs sont en général plus denses que l'air, mais elles le sont moins que l'eau. Il n'en existe que deux espèces, l'une agréable, et l'autre désagréable.

Le sommeil est le repos de l'âme sensitive, ἄνεσις τοῦ αἰσθητικοῦ πνεύματος, dont l'abolition complète cause la mort (1).

Les génies chargés d'exécuter les volontés des dieux ont assigné une place distincte, dans le corps de l'homme, à l'âme raisonnable, et à celle qui est privée d'intelligence. Ils ont placé dans la tête la première, et dans la poitrine la portion de la seconde, qui a rapport à l'espérance, à la colère et à l'amour: mais pour que la nature divine de l'âme intelligente ne fût pas troublée ou inquiétée par cette dernière, ils ont séparé, au moyen d'un cou long et osseux, les siéges assignés à chacune d'elles. Ils divisèrent encore la partie mortelle de l'âme, et placèrent la colère ainsi que le courage dans le cœur, qui est situé auprès de la tête, afin que si les passions voulaient dominer la raison, le courage du cœur pût les faire rentrer aussitôt dans les limites qui leur sont assignées. Le cœur est la source des veines et du sang, qui se porte dans tous les membres. Il est placé comme dans une citadelle d'où il peut, si quelque objet extérieur vient à blesser le corps, ou si une passion quelconque influe sur l'âme d'une manière nuisible, venir aussitôt à son secours, et rétablir la régularité dans tous les mouvemens; enfin, comme le cœur aurait pu être facilement échauffé à un point trop considérable par des irritations nuisibles, les génies placèrent dans son voisinage les poumons qui lui adhèrent et remplis-

(1) *Plutarch. physic. philos. decret. lib. V. c. 24. p.* 124. — C'est peut-être une opinion attribuée à tort à Platon.

sent les cavités de la poitrine, afin que leurs canaux aériens, ἀρτηρίαι, pussent modérer la trop grande chaleur de cet organe, apaiser sa colère, et contraindre les vaisseaux à une obéissance plus exacte (1). Les boissons contribuent également à rafraîchir le cœur, parce qu'elles passent en grande partie dans le poumon par la trachée-artère. De là elles se rendent ensuite dans les reins (2).

La partie de l'âme animale et mortelle qui éveille le désir des alimens, des boissons et de toutes les autres choses propres à satisfaire les besoins, fut placée par les génies à la partie moyenne du corps, entre l'ombilic et le diaphragme. Ces sages architectes attachèrent l'âme animale à une espèce de râtelier dans lequel elle prend sa nourriture, qu'elle transmet ensuite à tout le corps. Sachant fort bien qu'elle ne voudrait point obéir à la volonté de l'âme divine, ils l'en éloignèrent le plus possible, et assignèrent à la faculté de désirer, la masse solide, douce et polie du foie, afin que les idées de l'âme raisonnable se peignissent comme dans un miroir sur la surface de ce viscère, et se fissent de cette manière connaître à l'âme animale. C'est dans le foie que siégent toutes les passions; les violentes dans la vésicule du fiel et les branches de la veine-porte; les douces, au contraire, et surtout le pouvoir de deviner les événemens futurs, dans la substance même du viscère, qui n'a aucune amertume. La sagacité de l'âme divine n'a point de part à la divination, puisque les maniaques eux-mêmes prédisent fort souvent les évé-

(1) *Tim. p.* 492.

(2) *Ib.* et *p.* 500. — Cette opinion donna lieu à un grand nombre de disputes lorsqu'on acquit des connaissances plus parfaites en anatomie. Plutarque la développe avec beaucoup de détails (*Symposiac. lib. VII. qu.* 1. *p.* 697). Mais les plus grands éclaircissemens que nous ayons sur ce principe de Platon et sur plusieurs autres du même philosophe, se trouvent dans Galien (*de dogm. Hipp. et Plat. lib. VIII. p.* 327).

nemens qui doivent survenir, et que l'image de l'avenir voltige devant nous dans les songes (1).

La matrice est un animal sauvage qui n'obéit point à la raison, mais qui, lorsque ses désirs sont satisfaits, erre dans l'intérieur du corps, et excite toutes sortes de mouvemens irréguliers (2).

La rate sert d'émonctoire au foie, et en même temps elle modère les mouvemens irréguliers de l'âme animale. Platon attribue le même usage aux intestins et aux os. Les premiers sont destinés à contenir le résidu des alimens pour qu'il ne devienne pas nuisible à l'économie animale. Quant aux os, ils ont pour objet d'affermir le corps et d'en assurer l'existence. Les ligamens, νεῦρα, servent principalement aux mouvemens et à la flexion des membres. Les muscles, σάρκες, réchauffent le corps et le garantissent de toutes les violences que les corps extérieurs pourraient exercer sur lui. La suprême intelligence les forma de terre, d'air et d'eau, par la fermentation, ζύμωμα, des substances acides et salines (3). A l'égard des ligamens, ils n'ont pas fermenté, de sorte qu'ils tiennent le milieu entre les muscles et les os (4).

Platon n'a pas connu les nerfs sous le nom de ἐπίτονοι, comme le prouve le passage où il en est question lorsqu'on le lit dans son ensemble. Les ἐπίτονοι sont aussi-bien des tendons que les νεῦρα (5). Le philosophe confondait également les artères et les veines (6).

Les cheveux proviennent des humeurs glutineuses poussées au dehors par la chaleur (7).

(1) *Tim. p.* 493.
(2) *Id. p.* 500.
(3) Schulze discute savamment cette opinion singulière qui fait provenir tous les corps solides de la fermentation (*Diss. de ossibus conferventibus. in-4°. Halæ*, 1727).
(4) *Tim. p.* 494.
(5) *Tim. p.* 498.
(6) *Galen. de dogm. Hipp. et Plat. lib. VI. p.* 307.
(7) *Tim. p.* 495.

Le créateur a placé de chaque côté de la moelle épinière deux vaisseaux principaux destinés à éconduire le superflu des humeurs de la tête. Il les fit croiser dans cette partie de manière que ceux du côté droit se rendent à gauche, et que ceux du côté gauche se dirigent à droite. Les poumons évacuent les parties constituantes les plus déliées du corps, le feu et l'air, qui pourraient devenir nuisibles. Les deux autres élémens restent et servent à la nutrition (1). Il s'opère dans le réseau vasculaire du poumon et des autres parties un mouvement alternatif du sang et de l'air ou des esprits vitaux, mouvement qui tend à la conservation de la santé. Platon applique sa théorie inintelligible des triangles à l'explication de l'accroissement, de la diminution et de la mort des animaux. En effet, les triangles dont la moelle est formée abandonnent les liens qui retiennent l'âme : c'est ainsi que cette dernière se sépare du corps dans lequel elle était emprisonnée en punition des fautes qu'elle avait commises avant son existence terrestre. Elle s'élance alors dans les régions supérieures de la lumière, pour goûter au milieu des dieux la félicité la plus pure (2).

Le Timée, ce livre antique mais fort obscur, nous fournit aussi quelques notions précieuses relativement aux idées de l'auteur sur les causes des maladies. « Le défaut de proportion entre les élémens physi-
« ques du corps est la cause prochaine de toutes les
« maladies (3). Comme la moelle, les os, les mus-
« cles, les ligamens, le sang et toutes les humeurs
« qui en tirent leur origine, sont formés de ces élé-
« mens, le défaut de proportion de ces derniers dé-
« termine dans les humeurs une altération qui pro-

(1) *Ib. p.* 496.
(2) *Ib. p.* 497.
(3) *Ibid.*

« duit la différence qui existe entre les maladies.
« L'atrabile résulte de la fonte et de la décomposition
« des fibres musculaires vieilles et dures, et la bile
« de la liquéfaction par la chaleur des fibres jeunes
« et tendres. Ces deux humeurs paraissent porter à
« tort le nom de bile (1). Lorsqu'une portion de chair
« fraîche et tendre, exposée à l'air, se fond, il en ré-
« sulte une dégénérescence séreuse et phlegmatique
« des humeurs qui prennent un caractère acide ou
« salin. Les maladies les plus dangereuses et les plus
« redoutables ont leur source dans l'altération de la
« moelle. L'esprit ou l'air donne aussi lieu à des
« affections fort graves, parce que c'est de lui que
« proviennent tous les spasmes et toutes les douleurs
« violentes. L'inflammation de la bile occasione la
« plupart des maladies aiguës et inflammatoires,
« l'épilepsie et les affections chroniques. Le phlegme
« est la cause de presque tous les flux, tels que la
« diarrhée et la dyssenterie. La surabondance du feu
« donne naissance aux fièvres continues, celle de
« l'air aux fièvres quotidiennes, celle de l'eau aux
« fièvres tierces, et celle de l'air aux fièvres quar-
« tes (2). » Ce premier essai d'une théorie du type
des fièvres a été, jusque dans les temps les plus
modernes, considéré comme un modèle auquel on
devait se conformer, quoiqu'on y eût fait quelques
légers changemens.

Platon s'occupa très-peu de la diététique (3). Il re-
commande les exercices de la gymnastique, et il émet
sur le régime des maladies aiguës des idées à peu
près semblables à celles d'Hippocrate. Ælien nous

(1) Καὶ τὸ μὲν κοινὸν ὄνομα πᾶσι τούτοις εἴ τινες ἰατροί που χολὴν ὠνόμασαν· ἢ καί τις ὢν δυνατὸς, εἰς πολλὰ μὲν καὶ ἀνόμοια βλέπειν· ὁρᾶν δ' ἐν αὐτοῖς ἓν γένος ἐνὸν, ἄξιον ἐπωνυμίας πᾶσι.

(2) *Tim. p.* 498. — Comparez sur la Pathologie de Platon, *Galen. de dogm. Hipp. et Plat. lib. VIII. p.* 324.

(3) *Ibid. p.* 500.

atteste qu'il se livrait avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la médecine (1).

La connaissance de son système facilite beaucoup l'intelligence des principes de la première école dogmatique, surtout lorsqu'on le compare avec les idées exposées dans le livre *de la Nature de l'homme.*

Nous avons vu que cet ouvrage est fort ancien, et que vraisemblablement il renferme les véritables opinions d'Hippocrate.

La théorie des élémens, créée par le grand médecin de Cos, a servi de base à tous les écrits qui lui sont faussement attribués; mais elle est mêlée avec les opinions de Platon et des autres philosophes, et exposée, dans les différens livres, d'une manière quelquefois tellement contradictoire, qu'elle nous suffit pour reconnaître qu'ils ne sont pas du même auteur. Tous ces écrivains, il est vrai, imitèrent Hippocrate relativement à la partie pratique de la médecine; mais on s'aperçoit de suite combien ils étaient éloignés d'avoir le même génie.

Hippocrate suivit toujours la route de l'empirisme, guidé par l'observation sur laquelle il basait tous ses principes, quoiqu'il ne lui demeurât pas constamment fidèle. L'auteur du livre *de l'Art*, au contraire, a toujours égard aux causes occultes, et dit positivement que ce que les yeux n'aperçoivent pas, peut être entrevu par le raisonnement (2).

Ces livres contiennent, en anatomie, une foule d'erreurs grossières qui décèlent l'enfance de cette branche essentielle de l'art de guérir. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le début du livre *de la Semence*, où l'auteur fait provenir, comme Anaxagore, la semence de la moelle épinière, mais il parle en outre

(1) *Var. hist. lib. IX. c.* 22. *p.* 464.

(2) *De arte*, p. 11. Οἷα γὰρ τὴν τῶν ὀμμάτων ὄψιν ἐκφεύγει, ταῦτα τῇ τῆς γνώμης ὄψει κεκράτηται.

de canaux particuliers qui la conduisent d'abord dans les reins, puis dans les testicules, et enfin dans l'urètre (1). Il prétend aussi qu'une partie des boissons pénètre sous la forme de rosée par la trachée-artère dans les poumons, où elle est employée à tempérer la chaleur du cœur (2). Il est vrai que, dans plusieurs livres d'une origine certainement bien plus reculée, on trouve indiquée la différence entre les artères et les veines, qui naissent les unes du cœur, et les autres du foie; mais l'auteur n'a pas la moindre idée de la distribution des vaisseaux (3). Les nerfs ne sont point encore distingués des ligamens et des tendons : ils s'attachent particulièrement aux os, dont ils reçoivent leur nourriture (4). Le cœur est absolument dépourvu de nerfs (5). Le tube intestinal n'est composé que de deux intestins, le colon et le rectum (6). Il existe dans l'utérus plusieurs cavités ou réservoirs dont la forme est celle d'un entonnoir (7). L'auteur du *livre de la Nature de l'enfant* assure avoir observé un embryon de six jours, mis au monde par une danseuse (8).

L'éther joue un grand rôle dans la physiologie et la pathologie de tous ces écrivains. L'on a vu que Pythagore croyait la force motrice du corps animal de nature aérienne, qu'Anaxagore accordait également à l'éther un mouvement perpétuel par lequel il expliquait celui des corps, et qu'Héraclite, faisant provenir l'air de l'évaporation du feu, considérait, aussi-bien que Démocrite, l'âme comme identique avec l'air. J'ai dit encore que Platon accordait à l'éther une des premières places parmi les élémens, qu'il le

(1) *De genitur. p.* 125.
(2) *De corde, p.* 290.
(3) *De aliment. p.* 596.
(4) *De locis in homine, p.* 367.
(5) *De corde, p.* 291.
(6) *De anatom. p.* 288.
(7) *De nat. pueri, p.* 163.
(8) *Ib. p.* 135.

faisait provenir de l'air ambiant, et lui assignait des voies particulières par lesquelles il se rendait au cœur, auquel il communiquait le mouvement. Tous les anciens philosophes jusqu'au temps d'Hippocrate s'accordent par conséquent à regarder comme le véhicule de la force vitale une substance qui participe de la nature de l'air et de l'esprit, et à laquelle ils donnent le nom de πνεῦμα, ou de vapeur subtile. Il n'est donc pas étonnant que les disciples d'Hippocrate émettent la même idée dans un grand nombre de passages de leurs écrits.

En effet, ils prétendaient, de même qu'Héraclite, que l'esprit vital se dégage du feu, ce qui a lieu (1) par la fusion qu'éprouve ce dernier élément; mais la condensation de cet esprit ou de cette vapeur donne naissance à l'eau. Dans un autre endroit, il est dit que l'éther qui se trouve dans les corps échauffés provient de l'atmosphère qui nous entoure. « Tout ce qui s'é-« chauffe attire le pneuma (2). » Nous exprimerions aujourd'hui la même idée en disant que tout corps en ignition absorbe l'oxigène de l'air. « Tout l'espace « compris entre le ciel et la terre, continue l'auteur « du *livre de la Nature de l'enfant*, est rempli d'une « vapeur subtile, qui est pour les mortels le principe « de la vie et la cause des maladies (3). » Il est parlé ailleurs de la tendance qu'a cet esprit aérien à se porter vers le cœur (4). On croit qu'il se développe dans la semence lorsqu'elle s'échauffe, parce qu'elle forme une humeur vivifiante (5). On l'admet dans les artères, dans les muscles et dans les différens

(1) *De flatibus*, p. 406. Τήκεται γὰρ πυρούμενον καὶ γίνεται πνεῦμα ἐξ αὐτοῦ.... Τὸ δὲ πνεῦμα συνιστάμενον ἐς ὕδωρ ἔρχεται.

(2) *De nat. pueri*, p. 133. Πάντα δὲ ὁκόσα θερμαίνεται, πνεῦμα ἴσχει.

(3) *De diæt. lib. II. p.* 212. Ἅπαν γὰρ τὸ μεταξὺ γῆς τε καὶ οὐρανοῦ πνεύματος σύμπλεόν ἐστι. Τοῖσι δ' αὖ θνητοῖσι οὗτος αἴτιος τοῦ τε βίου καὶ τῶν νούσων τοῖσι νοσέουσι.

(4) *De princip. p.* 116.

(5) *De nat. pueri*, *p.* 133.

organes du corps (1). On attribue même à l'altération de ce véhicule de la force vitale les fièvres et leurs symptômes particuliers (2).

La doctrine des élémens, que les disciples d'Hippocrate exposent d'après le système de leur maître, est étroitement liée aux principes que je viens de faire connaître. « Rien ne se produit, rien ne se détruit « dans le monde, qui n'ait déjà existé auparavant. « Tout est changé par le mélange et la dissolution (3); « mais quand je dis qu'il y a des choses qui naissent « et qui périssent, je ne m'exprime ainsi que pour « me conformer aux idées du vulgaire, car mon ob- « jet est de prouver que tout ce qui existe n'est que « mélange et séparation ; tout change alternative- « ment. Quand la lumière se répand sur la terre, « séjour de Jupiter, la nuit couvre le séjour de « Pluton; quand nous sommes dans l'obscurité, la « lumière éclaire Pluton. Tout est ainsi sans « cesse dans cette alternative de mouvement (4). » Quelles expressions énergiques employées pour rendre les variations continuelles qu'éprouve la matière dans l'univers, et qu'Héraclite enseignait si souvent! Combien ce passage nous prouve clairement la différence qui existe entre la théorie des élémens suivant Empédocle et suivant Hippocrate !

L'homme jouit de la santé quand ces élémens sont intimement mêlés ensemble, de manière qu'aucun d'eux ne prédomine. Ce mélange, base de la santé, est particulièrement composé de la partie la plus déliée du feu, et de la portion la plus sèche de l'eau (5).

(1) *De aliment. p.* 596. — *De arte, p.* 10.
(2) *De flatibus, p.* 402.
(3) *De diætâ, lib. I. p.* 183. Ἀπόλλυται οὐδὲν ἁπάντων χρημάτων, οὐδὲ γίνεται, ὅ τι μὴ καὶ πρόσθεν ἦν. ξυμμισγόμενα δὲ καὶ διακρινόμενα ἀλλοιοῦνται.
(4) *Ib. p.* 184. Ὅτι δ᾽ ἂν διαλέγωμαι τὸ γενέσθαι καὶ τὸ ἀπολέσθαι τῶν πολλῶν εἵνεκεν ἑρμηνεύω. ταῦτα δὲ καὶ ξυμμίσγεσθαι καὶ διακρίνεσθαι δηλῶ.... Πάλιν ταῦτα, καὶ οὐ ταῦτα, Φάος Ζηνὶ, σκότος Ἅιδῃ, σκότος Ζηνὶ, φάος Ἅιδῃ φοιτᾷ, καὶ μετακινεῖται κεῖνα ὧδε καὶ τάδε κεῖσε πᾶσαν ὥρην.
(5) *Ib. p.* 200.

Les disciples d'Hippocrate prennent le mot âme, ψυχὴ, dans le même sens qu'Héraclite, ils entendent une matière subtile, éthérée ou ignée, produite par le mélange des élémens. C'est pourquoi ils disent : « L'âme est un mélange de feu et d'eau, et se com- « munique à tous les organes (1). Il faut être dé- « pourvu de jugement pour ne pas convenir que, « dans l'acte de la génération, les âmes se mêlent « ensemble (2). La partie la plus humide du feu et « la portion la plus sèche de l'eau s'unissant à une « température convenable dans le corps, constituent « le plus haut degré de sagesse (3). C'est du feu que « dépendent l'âme, la raison, l'accroissement, le dé- « croissement, les altérations qui arrivent, le mou- « vement, le sommeil et la veille (4). Aussi l'intel- « ligence réside-t-elle dans le ventricule gauche « du cœur, d'où elle exerce son empire sur toutes « les autres parties de l'âme (5). »

Ils attribuent l'intelligence et le jugement à cette âme végétative, qui se suffit partout à elle-même (6) : « S'aperçoit-elle d'un mal quelconque, elle songe à « le guérir ; mais elle y réfléchit afin de ne rien de- « voir à la témérité plutôt qu'à la prudence ; elle aime « mieux temporiser que recourir à la force (7). » Ils accordent donc à une substance réputée absolument matérielle, les qualités qui ne peuvent appartenir qu'à l'âme intellectuelle, et pensent que la guérison est l'effet de sa volonté. Cette confusion a régné jusque dans les temps les plus modernes, comme le prouvent les expressions si fréquemment employées

(1) *De diætâ*, p. 186. 195.
(2) *Ib.* p. 199.
(3) *Ib.* p. 204.
(4) *Ib.* p. 189.
(5) *Ib. de corde*, p. 293.
(6) *De aliment.* p. 594. Φύσις ἐξαρκέει πάντα πᾶσιν.
(7) *De arte*, p. 11. ἢν μὲν αἰσθανομένη, ἀξιοῖ θεραπεύειν, σκοπεῦσα, ὅπως μὴ τόλμῃ μᾶλλον ἢ γνώμῃ, καὶ ῥαστώνῃ μᾶλλον ἢ βίῃ θεραπεύῃ.

de *forces médicatrices, efforts salutaires de la nature.*

La théorie des élémens leur servait aussi à expliquer les sensations. L'audition résulte de la percussion des os secs et des membranes tendues qui se trouvent dans l'oreille; c'est pourquoi le cerveau n'est point la cause de cette faculté, parce que son humidité s'oppose à la production du son (1). L'olfaction provient aussi de la sécheresse des membranes et des cartilages du nez : elle ne peut plus s'accomplir lorsque le cerveau se charge d'humidités, dont il se débarrasse par le nez dans le coryza (2). La vision s'opère au moyen de membranes pellucides, et d'un certain gluten, κολλῶδες, car la diaphanéité en est la seule cause (3).

On sent aisément qu'avec des connaissances aussi peu exactes de la structure du corps, il était impossible de donner aucune explication satisfaisante des fonctions. On saisissait toutes les raisons qui semblaient fondées en apparence, afin de pouvoir dire au moins quelque chose, parce qu'on ne connaissait pas les parties dont on se hasardait à expliquer l'action.

La pathologie humorale, ou la théorie d'après laquelle toutes les maladies s'expliquent par le mélange des humeurs, fut exposée par les disciples d'Hippocrate avec bien plus de précision qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. Cette théorie formait aussi la partie la plus essentielle du système des premiers médecins dogmatiques, et elle est devenue la base de tous ceux qu'on a inventés par la suite.

Mais ils ne furent nullement les inventeurs de cette théorie. J'ai déjà dit qu'elle appartenait à Hippocrate lui-même, et Platon la développa encore

(1) *De princip. p.* 121.
(2) *Ib.*
(3) *Ib. p.* 122.

davantage. Les quatre humeurs cardinales du corps, le sang, la bile, le mucus et l'eau sont indiqués comme causes des maladies dans plusieurs endroits des écrits apocryphes d'Hippocrate. La source commune de toutes ces humeurs est l'estomac, d'où elles sont attirées par différens organes lorsque les maladies se développent (1). On ne cherchait pas à découvrir la cause de cette attraction, mais on s'en tint long-temps à ce principe fort commode, sans chercher à lui donner un sens plus clair.

Cependant on assignait encore à chacune des quatre humeurs en particulier une autre source que l'estomac. La bile est préparée dans le foie, le mucus dans la tête, et l'eau dans la rate (2). La bile provoque toutes les maladies aiguës (3); l'écoulement du mucus contenu dans la tête occasione les catarrhes et les rhumatismes (4); l'hydropisie tient à une affection de la rate (5). La quantité de la bile détermine le type de la fièvre, qui est ardente si la masse de ce fluide est aussi considérable qu'elle peut l'être, quotidienne quand elle est moins grande, tierce lorsqu'il s'en trouve encore moins, et quarte si la bile en très-petite quantité se trouve mêlée avec une certaine proportion d'atrabile visqueuse (6).

Cette théorie des humeurs est encore exposée d'une manière bien plus simple dans un autre livre dont l'auteur attribue toutes les maladies au mucus et à la bile (7). Il prend quelquefois en considération l'altération de ces humeurs, et parle déjà des âcretés saline, acide et amère, qui ont joué un si grand rôle par la suite.

(1) *De morb. lib. IV. p.* 121.
(2) *Ib.*
(3) *De dieb. judicator. p.* 433.
(4) *De locis in hom. p.* 376.
(5) *De adfectionibus, p.* 174.
(6) *De nat. hum. p.* 279.
(7) *De morb. lib. I. p.* 2.

Les successeurs d'Hippocrate, à l'exemple des pythagoriciens modernes, attribuent à certains nombres des propriétés d'où résultent les phénomènes de la nature. L'auteur du livre *du Régime* parle même d'*une* harmonie avec *trois* symphonies (1). Le nombre *sept* avait surtout une grande importance dans l'esprit de tous ces dogmatiques : Επταήμερος ὁ αἰών, disaient-ils, c'est-à-dire, les grands changemens périodiques de la vie sont réglés sur le nombre septenaire (2).

La chaleur intégrante subit trois espèces de changemens périodiques. D'abord elle pénètre du dehors au dedans par l'influence de la lune; ensuite elle rayonne du dedans au dehors par celle des étoiles; enfin, elle est soumise à un mouvement intermédiaire qui se termine à la fois au dehors et au dedans (3). Il est à présumer que les Chinois ont emprunté cette doctrine, sur la chaleur, des émigrations des médecins grecs de la Bactriane (4).

L'action de tous les corps extérieurs sur le nôtre est expliquée d'une manière exclusive par la théorie des élémens. Les alimens agissent par leur chaleur ou leur froid, leur humidité ou leur sécheresse (5). Cependant il n'est point encore fait mention des différens degrés de ces qualités élémentaires qui furent généralement adoptés dans la suite. L'auteur règle exactement le régime sur la saison, et il assure être l'inventeur de cette méthode.

La théorie de la matière médicale et de la thérapeutique est fondée sur les qualités élémentaires. La médecine ne consiste que dans l'art d'ajouter et de

(1) *Lib. I. p.* 187.

(2) *De ætate, p.* 312. Επταήμερος ὁ αἰών.

(3) *De diætâ, lib. I. p.* 188.

(4) *De diætâ, lib. II. p.* 225.

(5) *Ibid. p.* 220.

retrancher (1). Lorsque la sécheresse n'est pas assez considérable, on prescrit des médicamens susceptibles de la favoriser. C'est ainsi qu'on guérit les maladies aiguës par les rafraîchissans, les maux engendrés par la pituite, par les échauffans, et les maladies où la sécheresse prédomine, par les délayans (2). Les médicamens agissent aussi sur les humeurs cardinales prédominantes : les uns expulsent le mucus, certains chassent la bile, d'autres évacuent l'atrabile; il en est enfin qui attirent à eux toutes ces diverses humeurs (3). Cette hypothèse a dominé pendant plus de dix siècles, et n'a cédé qu'aux théories inventées dans les temps les plus modernes.

Les méthodes curatives étaient parfaitement conformes à tous ces principes. La thérapeutique générale fut négligée tant qu'on admit ces subtilités des dogmatiques, parce qu'on croyait suffisant d'opposer aux intempéries problématiques les moyens dans lesquels on pensait avoir remarqué des propriétés contraires. On perdit de vue la simple observation des efforts salutaires de la nature. Avant d'avoir recueilli une quantité suffisante d'observations, on crut avoir établi une base stable et durable pour élever l'édifice inébranlable de la médecine dogmatique. Ainsi l'esprit de controverse prit la place de celui d'observation, et les hypothèses frivoles remplacèrent l'étude de la nature. On vit donc naître une foule de sectes qui, loin de contribuer au perfectionnement de la médecine, s'écartèrent toujours de plus en plus de la route suivie par le médecin de Cos.

Les nombreux sophistes qui existaient alors en Grèce eurent aussi une influence très-marquée sur les médecins, qui ne tardèrent pas à imiter leur

(1) *De flat. p.* 401. Ἰατρικὴ γάρ ἐστι πρόσθεσις καὶ ἀφαίρεσις.
(2) *De priscâ medic. p.* 34.
(3) *De adfection. p.* 164.

exemple. Bientôt l'art de guérir devint le partage de discoureurs éternels, dont la jactance et les raisonnemens futiles le firent tomber dans le mépris (1).

Suivant Galien (2), c'est à cette époque qu'eurent lieu des disputes relatives à la dérivation, παροχέτευσις, et à la révulsion, ἀντίσπασις. Quelques médecins soutenaient qu'il valait mieux évacuer le superflu des humeurs par l'endroit le plus voisin du mal : d'autres, au contraire, voulaient qu'on les expulsât par des parties éloignées de la maladie. Les deux partis se fondaient sur les idées erronées qu'ils avaient de la distribution des vaisseaux dans le corps, et que j'ai déjà développées précédemment.

Les différentes opinions qui régnaient alors dans les écoles sur cette distribution des vaisseaux sanguins, nous fournissent une preuve irrécusable de la préférence accordée aux spéculations frivoles sur les recherches soignées et approfondies. Elles constatent aussi qu'on ne disséquait pas encore de cadavres humains. Aristote (3) nous parle de deux idées dominantes de son temps, et qui appartenaient l'une à Syennesis de Chypre, l'autre à Diogène d'Apollonie. Ce dernier prétendait que les deux plus gros vaisseaux du corps se portent sur les côtés de la colonne épinière, dans toute la longueur de la cavité abdominale, donnent naissance à tous les autres, remontent aussi dans la tête, et se réunissent dans le cœur. Il s'en détache deux branches principales qui se rendent aux bras. Ces deux troncs se nomment l'artère splénique et l'artère hépatique ; ils se distribuent, l'un dans le pouce, et l'autre dans la main. Les vaisseaux du pied se comportent de la même ma-

(1) *Lex*, p. 40. Διὰ δὲ ἀμαθίην τῶν τε χρεωμένων τῇ τέχνῃ... πολὺ τι πασέων ἤδη τῶν τεχνέων ἀπολείπεται.

(2) *Meth. med. lib. V. p.* 84.

(3) *Histor. animal. lib. III. c. 2. p.* 874.

nière ; mais ceux de la tête qui ont pris naissance du côté droit se rendent à gauche, et *vice versâ.* Diogène décrivait de la même manière, suivant Aristote, l'origine et la distribution des vaisseaux du bas-ventre, et en particulier des artères spermatiques. La semence se compose des parties écumeuses les plus déliées et les plus volatiles du sang (1).

Le même Diogène, au rapport de Censorinus (2), prétendait que la chair est produite par le sang (3), et que les os et les ligamens (*nervi*) le sont par les muscles. Il pensait que le corps de l'embryon mâle est formé en quatre mois, et celui de l'embryon femelle en cinq (4). Il admettait aussi que l'enfant reçoit l'existence de la semence du père (5). Diogène de Laërce pense, d'après le témoignage d'Anthistène, qu'il vivait du temps de Socrate, et qu'il était disciple d'Anaximène. Il lui attribue un livre sur la Nature, et assure qu'il se rendit célèbre par ses connaissances en histoire naturelle (6).

L'angéiologie de Syennesis de Chypre, rapportée par Aristote, ressemble à peu près à celle de Diogène d'Apollonie. On y remarque entre autres la doctrine de l'entrecroisement des vaisseaux sanguins.

L'opinion de Platon sur le passage des boissons dans les poumons a été défendue avec chaleur par plusieurs dogmatiques, et surtout par Dioxippe de Cos. Suidas (7) le nomme Dexippe, et dit qu'il guérit d'une maladie grave le fils d'Hécatomnus, roi de Carie ; ce qui détourna ce prince de la guerre qu'il avait résolu de faire aux habitans de l'île de Cos. Il

(1) Comparez, *Octavian. Horat. ad Euseb. lib. IV. p.* 104.
(2) *De die natali*, *c.* 6. *p.* 27.
(3) Aristote lui attribue également cette manière de voir, en lui faisant dire : τὸ δ' αἷμα τὸ μὲν παχύτατον ὑπὸ τῶν σαρκωδῶν ἐκπίνεται.
(4) *L. c. c.* 9. *p.* 41.
(5) *Censorin. c.* 5. *p.* 26.
(6) *Lib. IX. sect.* 57. *p.* 578.
(7) *Voc.* Δέξιππος, *p.* 523. *tom. I.*

ajoute que Dioxippe écrivit un livre sur la médecine, et deux sur l'art de prédire les événemens futurs. Plutarque (1) le cite aussi parmi les défenseurs de l'opinion émise par Platon relativement au passage des boissons dans l'organe pulmonaire. On avait objecté contre cette opinion, que la trachée-artère est constamment bouchée par l'épiglotte; mais Dioxippe trancha la difficulté en prétendant que la partie la plus subtile des boissons est la seule qui passe dans les poumons, et que le reste, mêlé avec les alimens, se rend à l'estomac. Les oiseaux, ajoutait-il, avalent les liquides en petite quantité à la fois, et non pas par gorgées comme nous; de sorte qu'ils n'ont pas d'épiglotte, cet organe ne leur étant pas nécessaire, puisqu'il est destiné à séparer les parties les moins grossières des boissons qui pénètrent dans le poumon sous la forme de rosée, *δροσοειδῶς* (2). Erasistrate a prétendu que ce médecin faisait presque périr ses malades de soif; mais Galien nie absolument le fait (3).

Philistion de Locres défendit aussi l'opinion de Platon avec beaucoup de véhémence. Plutarque, qui le croit fort ancien, le range parmi les médecins les plus célèbres de tous ceux qui illustrèrent la famille d'Hippocrate (4). Selon Callimaque (5), il fut le maître d'Eudoxe de Cnide, et par conséquent le contemporain de Platon. Je ne saurais décider si c'est le même qu'Athénée (6) place au nombre des auteurs qui ont écrit sur l'art des cuisiniers. Rufus dit qu'il appelait *aigles*, les artères tempo-

(1) *Symposiac. lib. VII. qu.* 1. *p.* 699.
(2) Comparez Plutarque (*de stoicor. repugnant. p.* 1047) et Aulu-Gelle (*noct. attic. lib. XVII. c.* 11. *p.* 413).
(3) *Comm.* 3. *in lib. de victu acut. p.* 83.
(4) *Symposiac. l. c. — De stoicor. repugnant. l. c.*
(5) *Diogen. lib. VIII. sect.* 86. *p.* 544.
(6) *Deipnos. lib. XII. p.* 516.

rales (1). Il croyait que le but de la respiration est de tempérer l'ardeur de la chaleur intégrante (2). Galien assure qu'il s'occupa beaucoup de l'anatomie (3), et que différens écrivains lui attribuent le second livre *du Régime*, qui se trouve dans la collection des œuvres d'Hippocrate (4). Oribase l'a regardé comme l'auteur d'une machine propre à réduire la luxation du bras (5).

A peu près vers la même époque vivait un certain Pétron, auquel Celse (6) et Galien (7) attribuent la méthode perverse de surcharger les malades de vêtemens, et de leur faire souffrir les angoisses de la soif dans les fièvres aiguës. Ce procédé curatif, dont Dioxippe passait faussement pour être l'inventeur, atteste jusqu'à quel point on s'était déjà écarté des sages préceptes d'Hippocrate. Sans faire attention au caractère de la fièvre, Pétron temporisait jusqu'à ce qu'elle commençât à diminuer d'intensité; alors il donnait à boire de l'eau froide dans la vue de favoriser la transpiration. Il croyait en effet que la fièvre doit toujours se terminer par des sueurs. Quand il n'avait pas recours à l'eau, il prescrivait de l'eau marinée en guise de vomitif. Après la solution de la fièvre, il faisait manger de la chair de cochon, et permettait au malade de boire autant de vin qu'il lui plaisait. Tel était le résultat des méthodes inconsidérées des dogmatiques, qui n'avaient point l'observation pour base.

Dans le même temps, c'est-à-dire, trois cent soixante ans avant Jésus-Christ, l'astronome Eudoxe

(1) *De nomin. part. corp. hum. p.* 31. *ed. Clinch.* Φιλιστίων ἀετοὺς τινας ὀνομάζει φλέβας, τὰς διὰ κροτάφων ἐπὶ κεφαλὴν τεινούσας.
(2) *Galen. de usu respirat. p.* 159.
(3) *Comm.* 1. *in lib. de nat. hum. p.* 5.
(4) *De facultat. aliment. lib. I. p.* 306.
(5) *Oribas. collect. med. de machinam. c.* 4. *p.* 23. (*ed. Rasar.*)
(6) *Lib. III. c* 9.
(7) *Comm.* 1. *in lib. de victu acut. p.* 40.

de Cnide introduisit en médecine le système de Pythagore, et même une partie des principes des Egyptiens. Il était disciple de Philistion et de Platon, et vécut long-temps en Egypte, où les prêtres l'initièrent dans leurs mystères. Il passa le reste de sa vie à Cyzique et à Athènes, où il se distingua par ses connaissances en législation, en astrologie, en géométrie et en médecine (1). Il paraît avoir fait part de plusieurs idées des pythagoriciens et des Egyptiens à son disciple Chrysippe de Cnide, qui les transmit ensuite à d'autres. Du reste, aucune de ses opinions particulières n'est venue jusqu'à nous.

Chrysippe de Cnide, fils d'Erineus, a été souvent confondu avec le stoïcien du même nom, qui vécut un siècle après lui (2), et dont j'aurai plus tard occasion de parler. Il inculqua aux médecins de son temps deux principes qui ont long-temps dominé, savoir, l'aversion pour les purgatifs, et l'horreur de la saignée (3). Sans doute il rejetait cette dernière parce qu'à l'instar des pythagoriciens il plaçait le siége de l'âme dans le sang (4). Il était tellement prévenu contre cette opération, qu'il appliqua un bandage à un malade atteint d'un crachement de sang, croyant pouvoir se dispenser ainsi de pratiquer la saignée (5).

Il regardait le vin mêlé avec l'eau fraîche comme

(1) *Diogen. lib. VIII. s.* 86—91. — *Plin. lib. XXXVI. c.* 9.

(2) Cette erreur a été commise par Pline (*lib. XXIV. c.* 1.), Pierre Castellanus (*Reines. var. lect. lib. III. c.* 17. *p.* 641. *in*-4°. *Altenb.* 1640), et même Barchusen (*diss. XIV. p.* 210).

(3) *Galen. de venæ sect. adv. Erasistr. Rom. p.* 8. Καὶ τὸ θαυμαστὸν Ἐρασίστρατον ἐπισπᾶσθαι τὰ πάντα Χρυσίππῳ τῷ Κνιδίῳ, προῃρημένον ἀποστῆναι τοῦ φλεβοτομεῖν, ὥσπερ κἀκεῖνος, οὗ ὁ δὲ καὶ Ἀριστογένης καὶ Μήδιος, οἵ τ' ἄλλοι πάντες, οἱ ἀπὸ τοῦ Χρυσίππου φαίνονται ποιοῦντες.

(4) L'ancien système de Pythagore fut aussi retouché par les philosophes, notamment par les successeurs immédiats de Platon, Speusippe et Xénocrate, et amalgamé avec la théorie régnante (*Aristot. Ethic. ad. Nicom. lib. I. c.* 4. *p.* 8. — Tiedemann, *l. c.* P. II. p. 328).

(5) *Galen. de venæ sect. adv. Erasist. Rom. p.* 11.

le meilleur moyen qu'on puisse mettre en usage dans la dyssenterie bilieuse, lors même que la vie du malade court le plus grand danger (1).

Il avait, de même que tous les pythagoriciens, une très-haute idée des vertus du chou, auquel il consacra un ouvrage entier (2). Toute sa science se réduisit à employer des remèdes tirés du règne végétal. Pline, au moins, nous l'assure positivement (3).

Ce que dit Haller (4), d'après le témoignage de Cælius Aurelianus, doit s'appliquer à un autre Chrysippe, successeur d'Asclépiade.... Celui dont il est question ici avait demeuré quelque temps en Egypte avec son maître Eudoxe (5); et c'est de lui qu'Erasistrate a emprunté la majeure partie de ses principes (6). Du temps de Galien, il ne restait déjà plus qu'un très-petit nombre de ses écrits (7).

Le plus célèbre de tous les successeurs d'Hippocrate est Dioclès de Cariste, que Galien et Dioscoride rangent parmi les dogmatiques (8). Il vécut très-peu de temps après la mort du médecin de Cos (9), auquel Pline ne craint pas de le comparer (10), et fut l'un des premiers praticiens de son temps. Schulz croit apocryphe la lettre à Antigone qu'on lui attribue.

Dioclès s'occupa de l'anatomie bien plus que ses prédécesseurs. Il écrivit même sur cette science un ouvrage perdu depuis long-temps (11). Cependant

(1) *Galen. de venæ sect. p.* 5.
(2) *Plin. lib. XX. c.* 9. — *Schol. Nicandr. Theriac. v.* 840. *p.* 56.
(3) *Lib. XXVI. c.* 6.
(4) *Bibl. med. pract. vol. I. p.* 114. 115.
(5) *Diogen. lib. VIII. s.* 87. 89.
(6) *Id. lib. VII. s.* 186.
(7) *De venæ sect. adv. Erasist. p.* 6.
(8) *Galen. de facult. aliment. lib. I. p.* 303. — *Dioscorid. præf. ad Theriac. p.* 418.
(9) *Galen. de dissect. matric. p.* 213.
(10) *Lib. XXVI. c.* 2.
(11) *Galen. de administr. anatom. lib. II. p.* 129. — *lib. IX. p.* 194.

Galien lui reproche (1) d'avoir eu des connaissances fort bornées sur la structure du corps humain ; et les fragmens qui nous restent de ses écrits font voir en effet qu'il ne se livra qu'à l'anatomie des animaux. A la vérité, il soutint le premier que les idées admises jusqu'alors sur la distribution des vaisseaux étaient totalement erronées, et qu'entre autres il n'en sort pas huit de la tête (2) ; mais il resta toutefois attaché à la plupart des préjugés de ses contemporains et de ses prédécesseurs. Il défendit vivement l'existence des cotylédons dans la matrice de la femme, et soutint que l'embryon tire sa nourriture de ces appendices (3). Il ne connaissait pas les trompes de Fallope (4). Il attribuait la stérilité des femmes trop ardentes pour les plaisirs de l'amour, au défaut de semence, ou au moins à la nullité du principe fécondant de cette liqueur, ou à la paralysie de l'utérus (5). Il pensait que la stérilité des mules dépend du renversement de la matrice ou de ce que son orifice reste fermé (6). Il démontra, contre l'opinion de plusieurs anciens philosophes, que la semence de l'homme n'est pas une écume, puisqu'elle a une pesanteur spécifique plus considérable que celle de l'eau (7). Se conformant à l'usage adopté jusqu'alors, il appelait toutes les membranes du corps *méninges* (8). Il croyait, à l'exemple de la plupart des anciens, que la respiration sert à modérer la chaleur

(1) *De dissect. matric. p.* 212. Διοκλέα μὲν γὰρ... καὶ τοὺς ἄλλους παλαιοὺς ὀλίγου δεῖν ἅπαντας, οὐκ ἄπεικος, ὥσπερ ἄλλα πολλὰ τῶν κατὰ τὸ σῶμα, οὕτω δὴ καὶ ταῦτα ἀγνοῆσαι. ὁλοσχερέστερον γάρ πως, καὶ οὐκ ἀκριβῶς περὶ τὰ ἀνατομικὰ ἔσχον.

(2) *Galen. comm.* 2. *in lib. de nat. human. p.* 22. Οὐδεὶς δ' ἄλλος ἰατρὸς εἶπεν ὀκτὼ, φλέβας ἀπὸ κεφαλῆς ἐπὶ τὰ κάτω τοῦ σώματος ἥκειν, οὔτε τῶν ἧττον, οὔτε τῶν μᾶλλον ἀκριβῶς ἀνατεμνόντων, ὁ Διοκλῆς.

(3) *Galen. de dissect. matric. p.* 213. — *Erotian. exposit. voc. Hip. voc.* Κοτυληδὼν, 208.

(4) *Galen. l. c. p.* 212.

(5) *Plutarch. phys. philos. decret. lib. V. c.* 9. *p.* 110.

(6) *Id. lib. V. c.* 14. *p.* 115.

(7) *Octavian. Horat. lib. IV. p.* 105.

(8) *Galen. de administ. anatom. lib. IX. p.* 194.

intégrante (1). Son opinion sur les élémens ne différait pas de celle d'Hippocrate (2).

J'ai dit précédemment qu'à l'époque dont nous parlons, l'ancien système de Pythagore fut rétabli et amalgamé avec les théories dominantes. Nous en trouvons une preuve convaincante dans les fragmens de Dioclès et de plusieurs autres médecins de ce temps. Dioclès assure que le fœtus n'est pas viable avant sept mois, mais que mis au monde au bout de ce terme, l'enfant peut conserver la vie (3). C'est probablement depuis cette époque que le livre de l'*Accouchement au septième mois* s'est glissé parmi les ouvrages d'Hippocrate. Le passage que je cite en note (4) fera voir jusqu'où on portait

(1) *Id. de usu respirat. p.* 159.

(2) *Id. meth. med. lib. VII. p.* 108.

(3) *Censorinus, de die natali, c.* 7. *p.* 33.

(4) *Macrob. comm. in Somn. Scipion. lib. I. c.* 6. *p.* 23. « *Straton verò peripateticus et Diocles Carystius per septenos dies concepti corporis fabricam hâc observatione dispensant, ut hebdomade secundâ credant guttas sanguinis in superficie folliculi.... apparere;..... quartâ humorem ipsum coagulari, ut quiddam velut inter carnem et sanguinem liquidâ adhuc soliditate conveniat; quintâ verò interdum fingi in ipsâ substantiâ humoris humanam figuram, magnitudine quidem apis, sed ut in illâ brevitate membra omnia et designata totius corporis lineamenta consistant. Quoties hoc fit, maturatur fœtus mense septimo; cùm autem nono mense absolutio futura est, siquidem femina fabricatur, sextâ hebdomade membra dividi; si masculus, septimâ. Post partum verò utrum victurum sit quod effusum est, an in utero sit præmortuum... septima hora discernit: .... item post dies septem jactat reliquias umbilici, et post bis septem incipit ad lumen visus ejus moveri, et post septies septem liberè jam et pupulas et totam faciem vertit ad motus singulos videndorum. Post septem verò menses dentes incipiunt mandibulis emergere, et post bis septem sedet, sine casûs timore. Post ter septem sonus ejus in verba prorumpit; et post quater septem non solum stat firmiter, sed et incedit. Post quinquies septem incipit lac nutricis horrescere;... post annos septem dentes, qui primi emerserant, aliis aptioribus ad cibum solidum nascentibus, cedunt; eodemque anno... plenè absolvitur integritas loquendi. Post annos autem bis septem ipsâ ætatis necessitate pubescit; ... post ter septenos annos flore genas vestit juventa; idemque annus finem in longum crescendi facit*, etc. » Aristide de Samos, contemporain de Dioclès, partageait la même opinion, dont Aulu-Gelle (*noct. atticæ, lib. III. c.* 10. *p.* 92) le croit même inventeur. Le juif Philon (*de mundi opific. p.* 26) l'attribue à Hippocrate.

les spéculations sur le nombre sept. On croyait le développement entier du fœtus assujetti aux propriétés chimériques des nombres : on pensait qu'au bout du quatrième septenaire, ἑβδομας, quelques parties solides du corps de l'enfant sont déjà formées, qu'au cinquième le fœtus a atteint la grosseur d'une abeille, etc., et que l'influence du nombre sept se fait ressentir non-seulement après la naissance, mais même pendant tout le cours de la vie.

Je ne saurais croire que Dioclès ait découvert l'aorte et tout le système artériel, comme l'ont prétendu quelques modernes. Car, d'abord, j'ai sous les yeux des témoignages authentiques attestant que l'honneur de cette découverte appartient à Aristote; et, en second lieu, nul autre historien n'a émis une opinion semblable, que l'auteur inconnu et très-peu digne de foi de l'introduction qui se trouve dans la collection des écrits de Galien (1).

Les principes de la pathologie et de la pratique du médecin de Caryste s'accordent parfaitement à certains égards avec ceux d'Hippocrate, mais ils en diffèrent essentiellement aussi sous plusieurs rapports. Dioclès consacra ses soins particuliers à la diététique, et écrivit sur la conservation de la santé un ouvrage adressé à Plistarque (2). Il paraît s'être occupé de la séméiotique à l'exemple de son illustre prédécesseur. Galien dit qu'il étudia attentivement les signes que l'urine peut fournir (3), que ses idées sur les jours critiques étaient les mêmes que celles d'Hippocrate, mais qu'il croyait le vingt-unième le plus important de tous, parce que, d'après le système des pythagoriciens dont il était pénétré, il accordait une grande efficacité aux nombres quatre

(1) *Introduct. p.* 377.
(2) *Galen. de facultat. aliment. lib. I. p.* 303.
(3) *De atrâ bile, p.* 363.

et sept (1). Il pratiquait la saignée dans les mêmes circonstances et aux mêmes endroits que le grand médecin de Cos (2). Galien nous fait connaître de lui une opinion fort singulière, celle que la sueur est un état contre nature ou morbide (3). Il est naturel d'en conclure qu'il rejetait tous les sudorifiques, quoique Galien garde le silence à cet égard.

La différence établie avant Dioclès entre la pleurésie et la péripneumonie, paraît n'avoir été basée que sur l'intensité plus ou moins grande de l'affection. Ce fut lui qui le premier distingua ces deux maladies d'après leur siége, plaçant celui de l'une dans la plèvre, et celui de l'autre dans le poumon (4).

Suivant Cælius Aurélianus (5), il confondait l'apoplexie et la paralysie, et les désignait par un nom commun à toutes deux. Cette opinion tenait évidemment aux idées généralement répandues dans son siècle, ainsi que je l'ai prouvé dans un autre ouvrage (6).

Les anciens avaient décrit sous le nom de cholera sec une maladie dont les symptômes ont beaucoup d'analogie avec ceux de l'hypocondrie (7). Dioclès le premier en chercha avec raison la cause dans les flatuosités qui remplissent le canal intestinal (8). Il désigna sous le nom de *chordapsus* la colique accompagnée de vomissemens de matières excrémen-

(1) *Galen. de dieb. decretor. lib. I. p.* 424.

(2) *Id. de Venae sect. adv. Erasistr. p.* 1. 5. etc.

(3) *Id. de symptom. different. p.* 218. Ἴσως δ' ἀμφισβητήσει τις καὶ περὶ τῶν ἱδρώτων, ὡς οὐ αὐτῶν ὄντων κατὰ φύσιν· καὶ γὰρ νῦν καὶ ὁ Διοκλῆς ἱκανῶς ἐπεχείρησεν εἰς τοῦτο.

(4) *Cælius Aurelian. de causs. acut. lib. II. c.* 16. *p.* 115. — Comparez, *K. Sprengel's*, *Apologie des* etc., c'est-à-dire, Apologie d'Hippocrate, P. II. p. 153.

(5) *De causs. acut. lib. III. c.* 5. *p.* 201.

(6) K. Sprengel, *l. c.* P. II. p. 127.

(7) *Ib. Ibid.* P. II. p. 492.

(8) *Galen. comm.* 3. *in lib. VI. Epidem. p.* 478. — mais surtout : *de* [illegible]*is affectus, lib. III. p.* 278.

titielles, en plaça le siége dans les intestins grêles, et la distingua de la colique ordinaire qu'il appelait *ileos* (1). Peut-être connaissait-il déjà la valvule de Bauhin, et croyait-il devoir admettre la formation de ces matières excrémentitielles dans les intestins grêles.

Galien assure (2) qu'il décrivit d'une manière fort exacte l'angine accompagnée d'un gonflement considérable de la luette.

Il cultiva également la matière médicale. Galien cite (3) un passage remarquable de la diététique de ce médecin qui démontre que de son temps on attribuait l'action des médicamens à leurs propriétés physiques et à leurs qualités élémentaires. Dioclès n'approuvait pas cette méthode, et son raisonnement se rapprochait de celui des empiriques; car il soutenait que l'expérience est notre seul guide dans l'emploi des remèdes. Ce passage donne une leçon importante à nos écrivains modernes sur la matière médicale, qui pensent que les effets des médicamens peuvent être expliqués par leurs propriétés chimiques.

Dioclès employait de préférence les remèdes tirés du règne végétal (4). Il écrivit même un ouvrage sur l'utilité des plantes en médecine, ῥιζοτομικά (5).

Il s'occupa surtout de la thérapeutique. Ses préceptes, conservés dans les écrits d'Oribase et de plusieurs autres auteurs, ont été recueillis par Grüner (6). On voit par ces fragmens qu'il avait soumis la préparation des médicamens à certaines règles, et surtout tracé des préceptes particuliers aux voyageurs et aux navigateurs. Il faisait un grand cas des

(1) *Cels. lib. IV. c.* 13.
(2) *Galen. de composit. medic. sec. loca. lib. VI. p.* 249.
(3) *Id. de facult. alim. lib. I. p.* 303.
(4) *Plin. lib. XXVI. c.* 6.
(5) *Schol. Nicand. Theriac. v.* 627. 647. *p.* 41. 43.
(6) *Bibliotek der* etc., c'est-à-dire, Bibliothèque des anciens médecins, T. II. p. 612.

médicamens qui peuvent servir d'alimens, et indiquait les précautions qu'on doit observer dans leur emploi (1). Du reste, ses méthodes curatives n'offrent rien d'important et qui mérite d'être rapporté. Grüner les a toutes rassemblées dans l'ouvrage dont je viens de parler.

Il pratiqua la chirurgie, qu'il enrichit d'un instrument propre à extraire les flèches. Cet instrument fut appelé (βελκλόν) *Bélulque*, ou *Graphisque de Dioclès* (2).

On met ordinairement sur le même rang que lui Praxagoras de Cos, l'un des premiers dogmatiques. Il était de la secte des Asclépiades, et fut le maître d'Hérophile. Son nom est devenu immortel dans les fastes de l'anatomie et de la pathologie. Je ne parlerai ici que de ses principes pathologiques, parce que j'aurai par la suite occasion de rapporter ses découvertes dans l'anatomie et la physiologie. Un auteur anonyme nous assure qu'il cherchait la cause de toutes les maladies dans les humeurs, et que par conséquent il fut l'un des plus zélés défenseurs de la pathologie humorale (3). Plusieurs autres anciens écrivains émettent la même opinion à son égard. Il admettait, avec Aristote, que les alimens dont nous faisons usage éprouvent différens changemens dans les vaisseaux en raison du degré de chaleur innée qu'ils contiennent. Cette chaleur, quand elle est tempérée, produit le sang, et elle engendre les autres humeurs selon qu'elle domine plus ou moins. Les alimens fort chauds donnent naissance aux humeurs bilieuses; les alimens froids engendrent les humeurs pituiteuses; les affections chroniques sont engendrées par la pituite, et les maladies aiguës par

(1) *Oribas. coll. med. lib. VIII. c. 22. p.* 346.
(2) *Cels. lib. VII. c.* 5. — *Schulze, hist. med. p.* 342.
(3) *Introduct. inter Galen. libr. p.* 375.

la bile jaune (1). Il supposait dans le corps dix espèces différentes d'humeurs, la douce, celle dont le mélange est uniforme, ἰσόκρατον, la vitreuse, ὑαλώδη, l'acide, la nitreuse, la saline, l'amère, la verte, la jaune, et enfin l'acrimonieuse ou tenace (2). L'humeur vitreuse était, suivant lui, la cause de plusieurs maladies, et notamment de l'*épialos* (3).

Praxagoras a fait une remarque fort intéressante et qui a conduit à la découverte d'un des principaux signes de l'état morbifique. Il a observé, en effet, que le pouls, dans les maladies, indique les altérations de la force vitale (4). Cette découverte jeta un nouveau jour sur la séméiotique; et les disciples de Praxagoras ne tardèrent pas à ériger la doctrine du pouls en une théorie spéculative qu'ils traitèrent avec la plus grande subtilité. Le sort de presque toutes les découvertes de l'esprit humain est de devenir, à l'instant même où elles sont connues, la base d'une foule d'hypothèses dont on n'apprécie toute la frivolité que lorsqu'on a répété et rectifié les expériences sur lesquelles elles reposaient.

Au reste, Praxagoras s'écartait fort peu des principes d'Hippocrate (5). Il prétendait que les fièvres intermittentes prennent leur source dans la veine-cave, vraisemblablement parce qu'il avait remarqué que les frissons commencent le long de la colonne vertébrale, où il plaçait le siége de cette veine (6). Il vit que plusieurs de ces fièvres sont accompagnées d'accidens mortels, notamment d'apoplexie et de

(1) *Galen. de natural. potent. lib. II. p.* 104.
(2) *Ruffus Ephes. lib. I. c.* 36. *p.* 112.
(3) *Galen. de differ. febr. lib. II. p.* 332. — *De sanitate tuendâ, lib. IV. p.* 258.
(4) *Galen. de dogm. Hipp. et Platon. lib VI. p.* 297. Δεῖ δὲ τοῦ σφυγμοῦ ὀνόματος ἀκούειν οὕτως νῦν, ὡς Πραξαγόρας καὶ Ἡρόφιλος, ἅπαντές τε σχεδὸν οἱ μετ' αὐτοὺς ἐχρήσαντο μέχρι καὶ ἡμῶν, ὡς ἥ γε παλαιοτέρα χρῆσις, ἡ κἂν τοῖς Ἐρασιστράτου καὶ Ἱπποκράτους εὑρίσκεται γράμμασιν, ἑτέρα τίς ἐστιν.
(5) *Galen. de facult. natur. lib. II. p.* 107.
(6) *Ruffus, lib. I. c.* 33. *p.* 109.

catalepsie. Ce fut donc lui qui le premier observa les fièvres intermittentes pernicieuses (1). Comme Dioclès, il ne se servait guère que de médicamens tirés du règne végétal (2), et laissa un ouvrage dans lequel il traitait de leurs vertus (3). Il pratiquait plusieurs opérations de chirurgie, et il avait souvent recours à la saignée, surtout lorsqu'il voulait arrêter une hémorragie (4). Il établit en règle générale, contre les principes admis par Hippocrate, de ne jamais saigner dans la pleurésie après le cinquième jour (5).

Il s'éloignait de la théorie de Dioclès en ce qu'il plaçait le siége de la pleurésie dans les poumons eux-mêmes (6), et celui de la péripneumonie dans le tissu vasculaire de ces organes (7). Il cherchait dans les artères la cause du battement (παλμὸς), et du tremblement (τρόμος) des muscles, mouvemens qu'il croyait ne différer l'un de l'autre que par leur degré d'intensité (8).

Il était plus hardi que ses prédécesseurs dans la pratique de la chirurgie, car il enlevait la luette aux personnes atteintes d'angine (9), et ouvrait la cavité abdominale chez celles qui étaient affectées de la passion iliaque, afin de remettre les intestins dans leur état naturel (10).

Parmi les médecins qui ont fleuri après lui,

(1) *Cæl. Aurel. acut. lib. II. c.* 10. *p.* 97.
(2) *Plin. lib. XXVI. c.* 6.
(3) *Schol. Nicand. alexipharm. v.* 587.
(4) *Cæl. Aurel. diut. lib. II. c.* 13. *p.* 415.
(5) *Id. acut. lib. II. c.* 21. *p.* 130.
(6) *Ib. c.* 16. *p.* 115.
(7) *Ib. c.* 28. *p.* 139.
(8) *Galen. de tremore, p.* 366. 367.
(9) *Cæl. Aurel. diut. lib. II. c.* 14. *p.* 427.
(10) *Cæl. Aurel. acut. lib. III. c.* 17. *p.* 244. « *Item confectis quibusdam suprà dictis adjutoriis dividendum ventrem probat pubetenus : dividendum etiam intestinum rectum, atque detracto stercore consuendum dicit, in protervam veniens chirurgiam.* »

l'histoire nomme principalement Plistonicus, Philotime (1), Mnésithée, Dieuchès, Lysimaque (2), et quelques autres encore; mais aucun d'eux n'a fait époque en médecine, parce qu'ils restèrent fidèles aux principes de leur maître. Galien dit que Mnésithée se rendit surtout célèbre par la classification qu'il établit parmi les maladies (3). Plutarque rapporte de lui une observation fort singulière, celle que les malades qui désirent manger des ognons au début de la pleurésie, recouvrent tous la santé, tandis que ceux qui ont une appétence particulière pour les figues périssent infailliblement (4). Cet exemple nous prouve combien l'art avec lequel Hippocrate savait établir le pronostic avait dégénéré dans les mains de ceux qui pratiquèrent la médecine après lui.

Trois cent dix ans avant Jésus-Christ, l'école des dogmatiques reçut encore une modification particulière de la part du stoïcisme. Cette secte philosophique introduisit de nouveaux principes dans la pathologie. Elle changea la méthode didactique suivie jusqu'alors, et fit de la théorie médicale un objet de la dialectique. Zénon de Citium suscita le premier cette révolution.

Le but des stoïciens était d'étudier la nature et d'en approfondir les mystères. Celui, disaient-ils, qui veut mettre la philosophie en pratique, c'est-à-dire, vivre d'une manière conforme à la nature, doit se séparer du reste du monde et renoncer à toute sorte d'administration, et s'efforcer de con-

(1) Il croyait le cerveau entièrement inutile. (*Galen. de usu part. lib. VIII. p.* 453).

(2) *Schol. Nicand. Alexiph. v.* 374.

(3) *De curat. ad Glaucon. lib. I. p.* 197. Οὗτος ὁ Μνησίθεος ἀπὸ τῶν πρώτων καὶ ἀνωτάτω γένων ἀρξάμενος, ἀξιοῖ τέμνειν αὐτὰ κατ' εἴδη τε καὶ γένη καὶ διαφοράς.

(4) *Plutarch. quæst. natur. p.* 918. — Comparez, *Ruffus*, *p.* 44.

naître le rapport qui existe entre la nature de l'homme et celle de l'univers (1).

Le matérialisme, dont l'école éléatique avait déjà jeté les fondemens, formait la base de leur doctrine. Tout ce qui existe est par cette seule raison matière ; et les causes elles-mêmes sont toutes matérielles : tel était le premier principe de Zénon, celui d'où il partit pour établir son système (2). Si nous en croyons le témoignage de Plutarque (3), il rangeait les choses abstraites parmi les corps. La cause première ou la divinité était considérée comme un être matériel (4). C'était le feu éternel (5) qui avait donné la forme à la matière primitive, et qui avait établi l'ordre dans le chaos (6). La substance matérielle de la divinité pénètre tout l'univers, et c'est l'être pensant que nous appelons *nature :* elle agit d'après des lois immuables, et on la nomme aussi le *destin* (7).

Cette force qui agit toujours d'une manière régulière, est la cause de tous les changemens qui sur-

(1) *Cic. de finib. bonor. et mal. lib. III. c.* 22. « *Physicæ quoque « non sine caussâ tributus idem est honos ; propterea quod, qui conve- « nienter naturæ victurus sit, ei et proficiscendum est ab omni mundo « et ab ejus procuratione. Nec verò potest quisquam de bonis et de « malis verè judicare, nisi omni cognitâ ratione naturæ, et vitæ etiam « deorum, et, utrum conveniat, nec ne, natura hominis cum universâ.* »

(2) *Sext. Empiric. adv. Physic. lib.* I. §. 211. *p.* 596. Εἴγε Στωϊκοὶ μὲν πᾶν αἴτιον σῶμα φασὶ σώματι, ἀσωμάτου τινὸς αἴτιον γίνεσθαι. — *Cic. acad. quæst. lib. I. c.* 11. « *Nec verò, aut quod efficeret aliquid aut quod efficeretur, posse esse non corpus.* »

(3) *Adv. Stoicos*, *p.* 1084. Ἄτοπον γὰρ εὖ μάλα τὰς ἀρετὰς καὶ τὰς κακίας, πρὸς δὲ ταύταις τὰς τέχνας καὶ τὰς μνήμας πάσας, ἔτι δὲ φαντασίας καὶ πάθη καὶ ὁρμὰς καὶ συγκαταθέσεις, σώματα ποιουμένους. — C'est ce que confirme aussi l'*ep.* 106 de Sénèque, dont le titre est : *Tenuis et Chrysippea quæstio, An bonum sit corpus ?*

(4) *Origenes contrà Celsum, lib. I. c.* 21. *p.* 339. Οἱ σῶμα εἰπόντες τὸν θεὸν Στωικοί.

(5) *Cic. l. c.* « *Statuebat enim, ignem esse ipsam naturam, quæ quid- « quid gigneret, et mentem atque sensum.* »

(6) *Diogen. lib. VII. sect.* 134. *p.* 449.

(7) *Id. sect.* 148. 149. *p.* 459. — *Lactant. divin. institut. lib. VII. c.* 3. *p.* 388.

viennent dans les corps, et de toutes les opérations intellectuelles. Ses effets sont basés sur des lois fixes, fondées dans la nature elle-même (1). Le feu primitif, qui est de la nature des esprits subtils (2), produisit d'abord l'air, et ensuite l'eau, dont il se servit pour former la terre (3).

Souvent les stoïciens donnaient à la nature le nom de vapeur ignée, πνεῦμα πυροειδές (4); car il arrivait fréquemment aux philosophes de la Grèce de confondre ensemble l'air et le feu. C'est pourquoi plusieurs stoïciens accordaient à l'air la puissance de donner la forme aux corps, et de communiquer à la matière toutes les qualités qui la rendent sensible. Ils considéraient en général le froid et le chaud comme des principes actifs, et l'humidité ainsi que la sécheresse comme des principes passifs (5).

Le corps animal n'était, dans leur opinion, que le résultat de forces purement mécaniques (6), qui se bornent à développer un germe existant de toute éternité. Ce développement s'opère au moyen d'un

(1) *Diogen. l. c.* Ἔστι δὲ φύσις, ἕξις ἐξ αὑτῆς κινουμένη κατὰ σπερματικοὺς λόγους, ἀποτελοῦσά τε καὶ συνέχουσα τὰ ἐξ αὑτῆς ἐν ὡρισμένοις χρόνοις καὶ τοιαῦτα δρῶσα, ἀφ' οἵων ἀπεκρίθη. — Balbus explique ces λόγοι σπερματικοί, dans Cicéron (*de nat. deor. lib. II. c.* 32). « *Namque alii naturam censent « esse vim quamdam sine ratione cientem motus in corporibus necessa- « rios ; alii autem vim participem rationis atque ordinis, tanquam via « progredientem, declarantemque quid cujusque rei caussa efficiat, « quid sequatur, cujus solertiam nulla ars, nulla manus, nemo opifex « consequi possit imitando ; seminis enim vim esse tantam, ut id, quan- « quam sit perexiguum, tamen, si inciderit in concipientem compre- « hendentemque naturam, nactumque sit materiam, quâ ali augerique « possit, ita fingat atque efficiat in suo quoque genere*, etc. »

(2) *Diogen. lib. VII. sect.* 156. *p.* 465.

(3) *Plutarch. de stoicor. repugnant. p.* 1053.

(4) *Diogen. l. c.*

(5) *Plutarch. l. c. adv. Stoic. p.* 1085. — *Galen. de facult. nat. lib. I. p.* 88.

(6) *Lactant. divin. institut. lib. VII. c.* 4. *p.* 392. « *Ignorant unum « hominem a Deo esse formatum, putantque homines in omnibus terris « et agris, tanquam fungos esse generatos.* »

esprit contenu dans la liqueur séminale (1), principe dans lequel les dogmatiques de l'école d'Hippocrate trouvèrent un nouvel appui à leurs opinions. Comme la nature qui pénètre tout, ou l'âme divine du monde, n'est autre chose que le feu le plus pur, de même aussi l'âme de l'homme est de nature ignée ou aérienne (2). C'est un esprit né en même temps que nous, qui se répand dans toutes les parties de notre corps pendant la durée de l'existence (3). On ne saurait douter que les stoïciens n'aient jugé également l'âme matérielle de l'homme, si on jette les yeux sur les diverses opinions rapportées par le faux Plutarque (4), relativement à la nature de cet esprit aérien, ou mieux encore si on parcourt dans Eusèbe (5) les discours de Longin contre les stoïciens. On verra que l'auteur y assimile l'âme à une simple vapeur élevée de tous les corps. La nature ignée de cette âme est rafraîchie par le contact de l'atmosphère dans l'acte de la respiration, qui a été instituée dans cette vue. L'âme elle-même n'est autre chose que la vapeur du sang (6).

Les stoïciens, en multipliant autant qu'ils le firent

(1) *Sext. Empiric. adv. physic. lib. I. §. 28. p. 555.* — *Senec. quæst. nat. lib. III. c. 29.* « *Naturâ gubernante, ut arbores, ut sata, ab* « *initio ejus usque ad exitum quidquid facere, quidquid pati debeat,* « *inclusum est; ut in semine omnis futuri ratio hominis comprehensa* « *est. Et legem barbæ et canorum nondum natus infans habet; totius* « *enim corporis et sequentis ætatis in parvo occultoque lineamenta* « *sunt.* »

(2) *Cic. acad. quæst. lib. I. c. 11.*

(3) *Galen. de dogm. Hipp. et Plat. lib. III. p. 264.* σύμφυτον ἡμῖν πνεῦμα, συνεχὲς παντὶ τῷ σώματι. — *Senec. ep. 50. p. 126.* « *Quid enim* « *aliud est animus, quam quodammodò se habens spiritus? Vides autem* « *spiritum tantò esse faciliorem omni aliâ materiâ, quantò tenuior est.* »

(4) *De phys. philos. decret. lib. IV. c. 3. p. 82. 83.*

(5) *De præpar. evangel. lib. XV. c. 21. p. 822.*

(6) *Plutarch. de stoicor. repugnant. p. 1052. 1053.* — *M. Antonin. de rebus suis, lib. V. §. 33. p. 167. (ed. Gataker. in-fol. Traj. ad Rhen. 1697).* Αὐτὸ τὸ ψυχάριον ἀναθυμίασις ἀφ' αἵματος. — *Lib. VI. §. 15. p. 177.* Ἱ...όν δή τι καὶ αὐτὴ ἡ ζωὴ ἑκάστου. οἷον ἡ ἀφ' αἵματος ἀναθυμίασις καὶ ἡ ἐκ τοῦ ἀέρος ἀνάπνευσις. — *Origen. philosophum, c. 21. p. 901.*

les facultés de l'âme, les confondirent évidemment avec les forces organiques. Ils en admettaient huit, savoir les cinq sens, et les facultés de penser, de parler et d'engendrer (1). Celle de penser est le centre de toutes les autres.

Du reste, il était tout-à-fait conforme à l'esprit de leur système de regarder la faculté de penser comme le résultat des sensations; et, en effet, Origène (2) nous apprend qu'ils rejetaient toutes les idées innées. Ces philosophes plaçaient le siége de l'âme dans le cœur, et alléguaient à l'appui de leur opinion, des raisons non moins paradoxales que ridicules (3). Les passions sont, suivant eux, la suite d'une effervescence (4). Ils donnaient de la manière dont s'opèrent les sensations, une explication remarquable rapportée par le faux Plutarque (5). Nous voyons, prétendaient-ils, au moyen de l'air ou de l'esprit, qui se rend du siége de la faculté de penser, ἡγεμονικὸν, aux yeux. Ils expliquaient de la même manière non-seulement les autres sensations, mais encore la voix et la génération. C'est donc chez eux que nous trouvons les premières traces des esprits vitaux, et en même temps les premières tentatives faites dans la vue de prouver l'action immédiate des sens sur l'âme.

Les premiers aussi ils s'occupèrent de la doctrine

(1) *Plutarch. physic. philos. decret. lib. IV. c.* 4. *p.* 83. — *Galen. l. c.*

(2) *Contra Celsum, lib. VII. c.* 37. *p.* 720. Καὶ δογματίζειν παραπλησίως τοῖς ἀναιροῦσι νοητὰς οὐσίας Στωϊκοῖς, περὶ τοῦ αἰσθήσει καταλαμβάνεσθαι τὰ καταλαμβανόμενα, καὶ πᾶσαν κατάληψιν ἠρτῆσθαι τῶν αἰσθήσεων.

(3) *K. Sprengel, Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, cah. I. p. 180. — C'est pourquoi ils faisaient provenir du cœur la voix et la parole. (*Galen. de dogm. Hipp. et Plat. lib. II. p.* 256.

(4) *Galen. de dogm. Hipp. et Plat. lib. III. p.* 265. — M. Antonin. (*lib. III.* §. 16. *p.* 88. *lib. VII.* §. 16. *p.* 212), Sénèque (*ep.* 71) et Posidonius (*Galen. l. c. lib. IV. p.* 285) s'expriment absolument comme les platoniciens sur la différence des forces de l'âme.

(5) *De physic. philos. decret. lib. IV. c.* 21. *p.* 99. 100. — Galien (*l. c. p.* 264) expose la même doctrine.

des tempéramens, dont ils trouvaient la cause, conformément à leur système, dans les différentes émanations qui constituent l'essence de l'âme. D'abondantes vapeurs ignées disposent à la colère : la prédominance des vapeurs aqueuses produit la pusillanimité (1).

On voit donc qu'ils firent servir les anciens dogmes à l'établissement de la plupart de leurs principes. Comme ils avaient sans cesse recours au πνεῦμα, à l'esprit, pour expliquer les phénomènes de la nature, ainsi que le faisaient les dogmatiques, on les nomma pour cette raison *pneumatiques* (2).

Leur secte est à peu près la seule de toutes les écoles philosophiques de l'antiquité, qui ait admis et respecté une providence infiniment sage et bonne. Ils appliquèrent, d'après l'exemple de Platon, cette doctrine à l'explication de la structure, des fonctions et de l'utilité de chacune des parties du corps animal. On trouve dans Cicéron (3) une foule d'applications de ces principes théologiques à la physiologie. Je n'en rapporterai aucun ici, parce que la théorie qui en résulta, est, à quelques légères modifications près, la même que celle de Platon (4).

Les autres opinions physiologiques de l'école stoïque, que le faux Plutarque expose, sont entièrement conformes au système qu'elle s'était formé. Le sommeil est la suspension de l'activité, ἄνεσις, de la faculté de sentir. La mort survient quand cette faculté s'éteint entièrement (5). La vieillesse est la diminution de la chaleur du corps (6). Toutes les

(1) *Seneca, de irâ, lib. II. c.* 18.
(2) *Galen. de different. puls. lib. III. p.* 32.
(3) *De naturâ deorum, lib. II. c.* 54—60.
(4) Comparez, *Lactant. de irâ Dei, c.* 13. *p.* 467. « *Aiunt (stoici)* « *multa esse in gignentibus et in numero animalium, quorum adhuc* « *lateat utilitas*, etc. »
(5) *Physic. philos. decret. lib. V. c.* 24. *p.* 124.
(6) *Lib. V. c.* 30. *p.* 129.

parties de l'embryon sont formées à la fois (1). Le fœtus croît comme un fruit sur l'arbre qui le porte, et il fait réellement partie du corps de sa mère (2).

Galien, dans les livres sur les ***Dogmes d'Hippocrate et de Platon***, s'occupe presque exclusivement de la physiologie et de la psycologie des stoïciens. Il leur accorde l'honneur d'avoir éclairci la doctrine pneumatique, et de s'en être ensuite servi pour expliquer les différentes fonctions du corps. Je doute qu'il leur ait attribué l'opinion que cet air vivifiant est contenu dans le ventricule gauche du cœur et dans les artères (3), quoique cette opinion se trouve déjà dans les écrits pseudonymes d'Hippocrate. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que leur système exerça l'influence la plus puissante sur l'école dogmatique qui leur succéda.

Au surplus, ils abusèrent tellement de la dialectique, que les médecins qui parurent après eux, et Galien lui-même, induits en erreur par leur exemple, attribuèrent à cette science bien plus d'importance qu'elle n'en saurait jamais avoir dans la médecine. En effet, quoique Galien (4) accuse Chrysippe de Soli d'avoir porté la confusion dans la physiologie et la psycologie, cependant il est facile de se convaincre que les dogmatiques plus modernes s'attachèrent presque tous aux subtilités de la dialectique, et que le médecin de Pergame est moins que tous les autres à l'abri de ce reproche.

(1) *Lib. V. c.* 17. *p.* 117.
(2) *Lib. V. c.* 15. *p.* 115.
(3) On cite le premier livre *de dogm. Hipp. et Platon.* de Galien, dans lequel on prétend qu'il attribue ce dogme au stoïcien Chrysippe de Soli. Ce livre manque dans l'édition de Galien que je possède; mais un autre passage analogue (*lib. VI. p.* 301) paraît plutôt renfermer la propre opinion du médecin de Pergame.
(4) *L. c. lib. III. p.* 265. Ἐν τοῖς ἤδη πάνυ σφόδρα θαυμάζω τοῦ Χρυσίππου πάνθ' ἅμα συγχέοντος καὶ ταράττοντος. — Comparez, *p.* 268. 258. — *De different. puls. lib. II. p.* 30. — *Plin. lib. XXIV. c.* 1.

CHAPITRE SECOND.

Origine de l'histoire naturelle et de l'anatomie.

Les expéditions d'Alexandre-le-Grand influèrent bien davantage sur la médecine et ses diverses branches en particulier, que les théories innombrables des sectes philosophiques. La civilisation des Grecs prit une direction différente de celle qu'elle avait suivie jusqu'alors. Quoique les lumières fussent assez généralement répandues dans Athènes et les autres grandes villes de la Grèce, la nation n'avait pas secoué les préjugés ordinaires aux peuples qui vivent isolés, et qui ne font qu'un commerce extrêmement limité. Elle continuait surtout à considérer les cadavres comme des objets sacrés et inviolables.

Mais dès que les conquêtes du héros de la Macédoine eurent ouvert aux Grecs les portes de l'Inde, de la Perse et de l'Egypte, et multiplié leurs relations avec tout l'Orient, le choc des opinions ne tarda pas à affaiblir les préjugés et à faire taire la voix de la superstition. Les voyages fréquens des philosophes dans des climats différens du leur, et la connaissance des opinions adoptées par les sages des autres nations, leur apprirent à rectifier leurs propres idées, et leur démontrèrent au moins que la Grèce n'était pas la seule partie du monde où l'on s'occupât de l'étude des sciences. Ils trouvèrent, à la vérité, chez les peuples étrangers, des préjugés plus grossiers et plus nuisibles que les leurs; mais cette découverte leur fournit un prétexte excellent

pour renoncer à une partie des préjugés qui aveuglaient leurs compatriotes.

Le commerce protégé par Alexandre contribua beaucoup aussi aux progrès des sciences. Ce prince fit de l'Egypte l'entrepôt général du monde connu, et ouvrit ainsi la route des riches contrées de l'Inde, d'où la Grèce tira par la suite tant d'objets précieux en histoire naturelle, et tant de remèdes excellens.

La perfection de l'industrie nationale et la multiplication des moyens d'existence furent les résultats de la nouvelle activité imprimée au commerce. Elles amenèrent à leur suite l'abondance, qui à son tour favorisa les progrès des sciences. Cependant la génération suivante ne fut pas celle qui atteignit complètement ce but.

Alexandre protégea les sciences, dont le goût lui avait été inspiré par son maître Aristote. Il fit présent à ce philosophe du *Nymphæum*, campagne située près de Mieza, afin qu'il pût s'y livrer tranquillement à l'étude de la nature (1). Plutarque a fait tous ses efforts pour prouver que le fils de Philippe était lui-même philosophe; mais sa conduite démontre qu'il n'était que curieux. Il se montra bassement jaloux de ce qu'Aristote avait divulgué ses secrets après les lui avoir révélés (2). Cependant il rendit d'importans services à l'histoire naturelle en n'épargnant ni soins ni dépenses pour recueillir dans toute l'Asie des animaux qu'il envoyait à Aristote, afin que ce philosophe en étudiât l'organisation. Pline rapporte que plusieurs milliers de personnes étaient chargées, en Asie et en Grèce, de lui porter les quadrupèdes, les oiseaux et les poissons qu'elles pourraient rencontrer (3). Plusieurs écri-

(1) *Plutarch. vit. Alexand. p.* 668.
(2) *Gell. noct. attic. lib. XX. c.* 5.
(3) *Lib. VIII. c.* 16.

vains, au nombre desquels se trouve Athénée (1), assurent que, d'après l'opinion générale, Aristote avait reçu du roi de Macédoine huit cents talens pour rassembler les matériaux de son histoire des animaux. Il est évident toutefois qu'on a beaucoup exagéré cette somme (2).

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Aristote se trouva dans les circonstances les plus favorables pour enrichir l'histoire naturelle et l'anatomie d'une foule de découvertes qui contribuèrent beaucoup aux progrès de la science, et que Philippe lui procura d'abord tous les secours qui pouvaient lui être nécessaires (3). Il mit à profit toutes ces circonstances, et n'acquit pas moins de gloire en philosophie que dans les sciences accessoires de la médecine.

Il m'est impossible de décider s'il devait à la dissection des cadavres les connaissances qu'il possédait sur la structure du corps humain. L'histoire ne nous a transmis aucun fait qui permette de résoudre ce problème; mais Aristote établit souvent des comparaisons entre l'organisation des animaux et celle de l'homme (4); et la description qu'il donne de la structure de ce dernier est bien plus exacte que celles de tous ses prédécesseurs.

Sa principale découverte en anatomie fut celle des nerfs, auxquels il ne donna pas le nom de νεῦρα, et qu'il appela πόροι τȣ̃ ἐγκεφάλȣ; on a cru qu'il les désignait sous la première de ces deux dénominations, et on l'accusa d'une erreur grossière, parce qu'il prétend que les νεῦρα tirent leur origine du cœur (5); mais quand on lit attentivement la des-

(1) *Lib. IX. p.* 398.
(2) Comparez, *Schulze*, *p.* 358.
(3) *Ælian. var. histor. lib. IV. c.* 19. *p.* 291.
(4) *Hist. animal. lib. II. c.* 17. *p.* 864. Τήν τε καρδίαν περὶ τὸ μέσον πλην ἐν ἀνθρώπῳ, ὅτος δ᾽ ἐν τῷ αριστερᾷ. — *Lib. I. c.* 11. *p.* 837.
(5) *Id. lib. III. c.* 4. *p.* 878.

cription de ces parties, on reconnaît qu'elles ne sont autre chose que des tendons ou des ligamens, qu'elles servent à retenir les os et à mouvoir les articulations, qu'il n'existe point entre elles de liaison semblable à celle qui s'observe entre les différens vaisseaux (1); enfin qu'elles se divisent toujours suivant leur longueur, et jamais transversalement. Il n'y en a point dans la tête, parce que les os du crâne sont unis ensemble par des sutures. Les plus fortes sont placées dans les membres chez les animaux qui en sont pourvus, et dans les nageoires chez les poissons. Il me semble qu'on a eu très-tort de conclure, d'après cette description, qu'Aristote avait des idées fausses sur la nature des nerfs.

Quoiqu'il connût bien les parties qui méritent ce nom, il paraît les avoir observées chez les animaux seulement, et non dans le corps de l'homme. Il soutient que l'oreille ne communique par aucune ouverture avec le cerveau; mais il convient que ce dernier envoie à chaque oreille un vaisseau qui semble être le nerf acoustique (2). Il décrit parfaitement les nerfs optiques forts et tendineux de la taupe (3). Mais le passage le plus important où il parle des nerfs (4), a été presque toujours mal compris et faussement interprété. En effet, le texte y semble avoir été altéré comme dans plusieurs autres endroits des écrits du philosophe de

(1) Οὐκ ἔστι συνεχὴς ἡ τῶν νεύρων φύσις.

(2) *Hist. animal. lib. I. c. 11. p.* 837.

(3) *Ib. lib. IV. c. 8. p.* 912. Εἰσὶ γὰρ ἀπὸ τοῦ ἐγκεφάλου δύο πόροι νευρώδεις καὶ ἰσχυροί.

(4) *Ib. lib. I. c. 16. p.* 842. Φέρουσι δ' ἐκ τοῦ ὀφθαλμοῦ (ἐκ τοῦ μεταξὺ τῶν ὀφθαλμῶν) τρεῖς πόροι εἰς τὸν ἐγκέφαλον, ὁ μὲν μέγιστος καὶ ὁ μέσος εἰς τὴν παρεγκεφαλίδα, ὁ δ' ἐλάχιστος εἰς τὸν αὐτὸν ἐγκέφαλον· ἐλάχιστος δ' ἐστὶν ὁ πρὸς τῷ μυκτῆρι μάλιστα. Οἱ μὲν οὖν μέγιστοι παράλληλοί εἰσι καὶ οὐ συμπίπτουσιν· οἱ δε μέσοι συμπίπτουσι. Δῆλον δὲ τοῦτο μάλιστα ἐπὶ τῶν ἰχθύων, καὶ γὰρ ἐγγύτεροι οὗτοι τοῦ ἐγκεφάλου ἢ οἱ μεγάλοι, οἱ δ' ἐλάχιστοι πλεῖστόν τε ἀπήρτηνται ἀλλήλων καὶ οὐ συμπίπτουσιν.

Stagyre. Je présume, avec Schneider (1), qu'on doit rendre ce passage de la manière suivante : « Dans « l'intervalle des deux yeux se trouvent trois ca- « naux qui se rendent au cerveau ; le plus gros, « celui du milieu, se porte au cervelet ; et le plus « petit, celui qui est le plus voisin du nez, se rend « au cerveau même. » Très-probablement il avait observé les nerfs olfactifs et optiques chez les poissons, où ils suivent en effet cette direction (2).

Cependant il ne paraît pas avoir soupçonné l'usage de ces canaux ou de ces nerfs : au moins soutient-il qu'il n'y a aucune continuité entre le cerveau et les organes des sens (3), et dérive-t-il toutes les sensations du cœur (4). J'aurai bientôt occasion de donner de plus amples détails sur la théorie des sens.

Quoique son angiologie soit fort imparfaite, il a toutefois le mérite d'avoir le premier placé dans le cœur l'origine de tous les vaisseaux (5). Il réfute ceux de ses prédécesseurs qui les font provenir de la tête, et démontre que la structure même du cœur indique suffisamment que cet organe est destiné à donner naissance aux vaisseaux sanguins. Si le *livre de l'Esprit*, περὶ πνεύματος, est authentique, ce dont je doute beaucoup, il prouverait qu'Aristote connaissait la différence qui existe entre les artères et les veines. « Les artères (6) sont toutes accompa- « gnées d'une veine, et remplies uniquement d'air « ou d'esprit. » Mais ce qui indique que cette

(1) *Artedi, synonym. piscium, in-4°. Lipsiæ*, 1789, *p.* 297.
(2) *Schneider, l. c.*
(3) *De partib. animal. lib. II. c.* 7. *p.* 1126. Οὐκ ἔχει ὁ ἐγκέφαλος συνέχειαν οὐδεμίαν πρὸς τὰ αἰσθητικὰ μόρια.
(4) *De generat. animal. lib. II. c.* 6. *p.* 1261. *lib. V. c.* 2. *p.* 1335. Οἱ γὰρ πόροι τῶν αἰσθητηρίων ἁπάντων τείνουσι πρὸς τὴν καρδίαν. — Comparez, *Harles, nevrologiæ primordia, in-8°. Erlang.* 1795.
(5) *Ib. lib. III. c.* 4. 5. *p.* 1152. 1153. — *De respir. c.* 20. *p.* 1515. — *Hist. animal. lib. III. c.* 2. *p.* 873.
(6) *De spiritu. c.* 5. *p.* 1078.

opinion n'appartient pas à Aristote, c'est que le mot ἀρτηρία, dans ses ouvrages, ne désigne jamais autre chose que la trachée-artère.

Il a le premier donné le nom d'aorte, ἀορτή, à la plus grosse artère du corps (1); mais il ne lui a pas attribué d'autres fonctions qu'aux veines. Non-seulement il l'appelle veine, φλέψ, mais encore il la regarde comme le tronc de toutes les autres veines. Il prétend que le cerveau ne reçoit point de vaisseaux sanguins (2); et cette opinion tient vraisemblablement à ce qu'il n'avait jamais ouvert de cadavres humains. Il paraît en effet ne l'avoir embrassée que pour servir d'appui à sa théorie sur la nature humide et froide de la masse cérébrale; car il ajoute que les membranes de ce viscère sont parsemées d'une foule de vaisseaux sanguins.

La manière dont il décrit l'origine des vaisseaux dans le cœur (3) prouve également qu'il n'eut jamais occasion d'étudier la structure du corps humain. « La veine-cave et l'aorte naissent du cœur,
« qui forme comme une partie des vaisseaux, sur-
« tout du premier qui est situé antérieurement et
« qui est le plus grand; l'un est au-dessus, l'autre
« au-dessous du cœur qui se trouve par consé-
« quent au milieu d'eux. Le cœur, surtout chez
« les gros animaux, est divisé en trois cavités; mais
« il n'en contient que deux chez ceux d'un moindre
« volume, et même qu'une seule chez les plus pe-
« tits de tous. La plus vaste de ces cavités est située
« à droite et en haut, la plus petite à gauche, et
« celle qui est intermédiaire pour la capacité, entre
« les deux autres. Ces trois cavités sont ouvertes

(1) *Hist. animal. lib. I. c.* 16. *p.* 843. *lib. III. c.* 3. *p.* 876. — Comparez, *Galen. de venar. et arter. dissect. p.* 197. — *De semine, lib. I. p.* 230.
(2) *Hist. animal. lib. I. c.* 16. *p.* 842.
(3) *Ib. lib. III. c.* 3. *p.* 876. *lib. I. c.* 17. *p.* 844.

« du côté du poumon; et, à l'exception d'une seule,
« toutes ont des orifices fort petits, et même im-
« perceptibles. La plus grande donne naissance su-
« périeurement à la veine-cave, qui, à la hauteur
« de la cavité mitoyenne, prend la forme d'un vais-
« seau sanguin, parce que cette cavité peut être
« elle-même considérée comme une véritable veine.
« De la cavité moyenne sort l'aorte, qui est d'une
« structure tendineuse, très-resserrée sur elle-
« même, et dont les derniers rameaux dégénèrent
« même en tendons. » Ce passage renfermant une erreur grossière à l'égard de la division du cœur en trois cavités, les péripatéticiens du siècle dernier cherchèrent à disculper le philosophe de Stagyre, et employèrent plusieurs moyens différens pour parvenir à ce but. Les uns prétendirent qu'il donna le nom de troisième ventricule au sac que l'aorte forme immédiatement après son origine (1). D'autres soutinrent, avec plus de raison, qu'Apellicon de Teos et Tyrannion, qui s'étaient occupés de rassembler les ouvrages d'Aristote (2), avaient corrompu le passage dont il s'agit. En effet, dans un autre endroit (3), il dit que le cœur se divise en deux ventricules.

Aristote décrit ensuite la distribution des vaisseaux; mais il émet encore à cet égard des idées d'après lesquelles on est en droit de conjecturer qu'il n'avait pas au moins étudié assez attentivement la structure du corps humain. Le foie envoie un vaisseau dans le bras droit, en sorte qu'en saignant ce membre, on peut guérir toutes les affections hépatiques (4). Les vaisseaux de la rate se comportent de

(1) *Riolan. opp. nov. anat. p.* 602.

(2) *C. Hoffmann. apolog. pro Galeno. in-*4°. *Lugd.* 1668, *lib. II. p.* 110. — Voyez, sur Apellicon, *Strabo*, *lib. XIII.* 906.

(3) *De partib. animal. lib. III. c.* 7. *p.* 1159. Διόπερ ὁ ἐγκέφαλος βούλεται διμερὴς εἶναι πᾶσι· κατὰ τὸν αὐτὸν δὲ λόγον ἡ καρδία ταῖς κοιλίαις.

(4) *Hist. animal. lib. III. c.* 4. *p.* 878.

la même manière et se prolongent jusque dans le bras gauche. Ceux des autres viscères du bas-ventre aboutissent tous à un tronc commun. L'aorte n'envoie point de branche dans le foie ni dans la rate (1). Les vaisseaux se croisent dans les membres inférieurs absolument de la même manière que dans les extrémités supérieures.

Cette doctrine d'Aristote sur l'origine et la distribution des vaisseaux se rattache à une autre idée qui a eu dans la suite beaucoup d'influence sur la physiologie et la pathologie, savoir, que l'esprit ou l'air passe de la trachée-artère dans le cœur. Aristote prétend que le cœur communique avec la trachée au moyen des ligamens adipeux et cartilagineux, que l'air s'y introduit effectivement chez les grands animaux, mais que son passage n'est pas aussi facile à démontrer chez ceux d'une petite taille (2). Cette idée était évidemment empruntée au système de Platon, et j'aurai par la suite occasion de faire remarquer l'utilité qu'on en a tirée.

Quant aux autres viscères, Aristote décrit le cerveau comme un corps humide, dépourvu de sang, qui remplit la cavité de la tête. Le cervelet est situé à la partie postérieure. Il existe dans la tête un espace vide (3) : c'est vraisemblablement des ventricules du cerveau dont il est question ici. L'homme est, de tous les animaux, celui qui a le cerveau le plus volumineux (4). Cette observation, qui prouve combien Aristote avait disséqué d'animaux, a été con-

(1) *Ib. p.* 879.
(2) *Histor. animal. lib.* I. *c.* 16. *p.* 843. Συνήρτηται δὲ καὶ ἡ καρδία τῇ ἀρτηρίᾳ, πιμελώδεσι καὶ χονδρώδεσι δεσμοῖς... Φυσωμένης δὲ τῆς ἀρτηρίας ἐν ἐνίοις οὐ καταδηλον ποιεῖ, ἐν δε τοῖς μείζοσι τῶν ζώων δῆλον ὅτι εἰσέρχεται τὸ πνεῦμα εἰς αὐτήν.

(3) Je ne partage par conséqnent point l'opinion de ceux qui reprochent à Aristote d'avoir admis une cavité dans la partie postérieure de la tête.

(4) *Hist. animal. lib.* I. *c.* 16. *p.* 842.

firmée par les modernes (1). Ailleurs (2), le philosophe de Stagyre combat ceux qui soutiennent que le cerveau est composé d'une substance médullaire, assertion d'autant moins fondée, suivant lui, que ce viscère est d'une nature très-froide, quoiqu'il se continue avec la moelle épinière. Il cherche à prouver cette nature froide du viscère par la privation du sang, et pense que la nature a eu des vues fort sages en modérant la trop grande chaleur du cœur par le froid du cerveau. Aussi tous les écoulemens proviennent-ils de ce dernier organe, d'où ils émanent sous la forme de gouttelettes semblables à celles de la pluie qui résultent de la condensation des vapeurs tendues en suspension par la chaleur. Il décrit avec précision les méninges (3).

Il ne paraît pas avoir fait des recherches fort exactes sur les organes des sens. L'humeur interne au moyen de laquelle nous voyons, est la pupille entourée de noir, et circonscrite extérieurement par le blanc de l'œil (4). Il donne une bonne description de l'oreille, mais se borne à exposer les découvertes d'Alcméon et d'Empédocle.

En admettant huit vraies côtes (5), il a sans doute rangé parmi ces os la clavicule ou la première des fausses côtes. Il a le premier bien décrit les uretères (6). Il compare la structure des poumons au tissu d'une éponge : ces organes servent à rafraîchir le cœur, auquel ils transmettent l'air ou l'esprit (7).

On ne s'était pas encore occupé de rechercher où

(1) *Sœmmering's Hirn.* etc., c'est-à-dire, Histoire du cerveau et du système nerveux, §. 92. p. 77. (in-8°. Francfort, 1791.)

(2) *De partib. animal. lib. II. c. 7. p.* 1126.

(3) *Hist animal. lib. I. c.* 16. *p.* 842.

(4) *Ib. c.* 9. *p.* 836. Τὸ δ' ἐντὸς τοῦ ὀφθαλμοῦ, τὸ μὲν ὑγρὸν, ᾧ βλέπει, κόρη· τὸ δὲ περὶ τοῦτο, μέλαν· τὸ δ' ἐκτὸς τούτου, λευκόν.

(5) *Hist. animal. lib. I. c.* 15. *p.* 480.

(6) *De partib. animal. lib. III. c.* 9. *p.* 1162.

(7) *Ib. c.* 7. *p.* 1159.

le sang se prépare. Aristote attribue à la volatilité de cette humeur la prééminence de l'homme sur les animaux (1), probablement parce qu'il regardait l'esprit comme la partie la plus essentielle de notre corps.

Quelques écrivains ont prétendu qu'il connaissait les vaisseaux lymphatiques ; mais en lisant tout le passage (2) qu'ils citent en preuve, on voit qu'il est seulement question des vaisseaux du mésentère qui vont se rendre dans la veine-porte.

A l'égard des organes de la génération, les testicules n'ont, suivant Aristote, d'autre usage que de prolonger le séjour des humeurs en vertu de leur poids, et de favoriser la continence, parce que les animaux qui en sont privés sont aussi les plus lascifs (3). La semence est blanche chez tous les hommes : elle n'a pas une teinte noire chez les nègres, ainsi qu'Hérodote l'avance (4). Je reviendrai sur sa théorie de la génération, quand j'aurai fait connaître entièrement son système de physique.

Il s'est surtout illustré en anatomie par le grand nombre d'animaux qu'il a disséqués, et par la comparaison qu'il a établie entre leur structure et celle du corps de l'homme. Il a ouvert un caméléon vivant, et observé sur lui les mouvemens des muscles intercostaux (5). Il a également disséqué une espèce de cancre (*cancer arctus*) (6). On pourrait citer une foule d'autres exemples semblables. Ces comparaisons donnèrent à l'anatomie un but plus utile, changèrent la marche vicieuse qu'elle avait suivie jusqu'a-

(1) *Ib. lib. II. c. 9. p.* 1130.
(2) *De partib. anim. lib. IV. c.* 3. 4. *p.* 1174.
(3) *De generat. animal. lib. I. c.* 20. *p.* 1234.
(4) *Hist. animal. lib. III. c.* 22. *p.* 895.
(5) *Ib. lib. II. c.* 17. *p.* 865.
(6) *Ib. lib. IV. c.* 2. *p.* 901.

lors, et répandirent un grand jour sur la théorie des fonctions.

Aristote fut aussi le premier qui fit des dessins anatomiques, et qui les joignit à ses ouvrages; mais aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Dans sa description de l'origine des artères spermatiques, il renvoie par des lettres à la planche qui y était annexée (1). Il chercha à rendre sensible par une figure la sortie des œufs de la sèche (2).

Déjà dans les temps qui l'avaient précédé, les artistes excellaient davantage dans l'art de figurer les animaux que dans celui de peindre les hommes, parce que, suivant la remarque fort juste de Winckelman (3), ces derniers tableaux représentaient des divinités ou des personnages sacrés, dont la forme était déterminée d'avance, tandis que l'artiste avait plus de liberté quand il exerçait son talent sur les objets de la nature. Il en résulte que, dans l'ancienne Grèce, la zoologie devint un objet d'étude non-seulement pour les philosophes, mais encore pour les artistes. C'est ainsi que naquirent cette science et les autres branches de l'histoire naturelle, qu'Aristote porta ensuite à un point de perfection étonnant pour le siècle où il vivait.

Le premier il établit les caractères physiques qui distinguent l'homme du singe, en observant que cet animal, comme plusieurs autres quadrupèdes, porte un os dans le membre viril, et en déterminant les différences que présentent la forme de son crâne et les os de la face (4). Il remarqua aussi que l'homme est le seul animal qui s'étende sur le dos pour dor-

(1) *Hist. animal. lib. III. c.* 4. *p.* 879.
(2) *Ib. lib. V. c.* 15. *p.* 839.
(3) *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de l'art, p. 41. 186.
(4) *Hist. animal. lib. II. c.* 1. *p.* 853. — Comparez, *Camper's Naturgeschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire naturelle de l'Orang-Outang, in-4°. Dusseldorf, 1791, p. 175.

mir (1), et qu'aucun mammifère n'a comme lui la paupière inférieure garnie de cils (2), opinion qui a trouvé un zélé défenseur dans le célèbre Camper (3). Ce grand naturaliste hollandais a constaté l'exactitude de la description qu'Aristote donne de l'oreille de la baleine (4), des intestins de l'éléphant qui ressemblent à un quadruple estomac (5), et du nombre des doigts accordés à cet énorme quadrupède (6). En un mot, Camper a confirmé presque tout ce qu'Aristote dit sur l'organisation de l'éléphant.

Le philosophe de Stagyre est aussi le premier qui ait décrit les quatre estomacs des ruminans, et qui ait expliqué le phénomène de la rumination (7). On peut comparer ce qu'il dit à cet égard avec les recherches de Camper (8). Il observa que le cordon ombilical du veau est composé de quatre vaisseaux sanguins (9). Il trouva chez quelques mammifères le foie divisé en plusieurs lobes qui semblent former autant de viscères distincts (10). On rencontre déjà dans ses ouvrages la description de la gerboise (*dipus jaculus*, *dipus sagitta*) (11), et celle du chacal, θῶες, (*canis aureus*) (12).

Le commencement du second livre de l'histoire des animaux (13) présente un intérêt particulier.

(1) *Problem. lib. X.* §. 18. *p.* 888.
(2) *Hist. animal. l. c.*
(3) *Kleine*, etc., c'est-à-dire, Opuscules, P. I. p. 53. — Comparez, *Lichtenstein*, *comment. de simiis veterum*, in-8°. *Hamb.* 1791.
(4) *Ibid* P. II. p. 12. 13.
(5) *Ib.* P. I. p. 80. La citation est fausse : ce doit être *Hist. animal. lib. II. c.* 17. *p.* 232. *E.* (*ed. du Vallii*, *in-fol. Paris.* 1639), ou *p.* 865. *ed Pac.*
(6) *Ib.* P. I. p. 57.
(7) *Hist. animal. lib. II. c.* 17. *p.* 868.
(8) *Camper's kleine* etc., c'est-à-dire, Opuscules, P. III. cah. 1. p. 59.
(9) *Hist. animal. lib. VII. c.* 10. *p.* 1006.
(10) *De partib. animal. lib. III. c.* 7. *p.* 1159.
(11) *Hist. animal. lib. VI. c.* 37. p. 994.
(12) *Ib. lib. IX. c.* 6. *p.* 1048.
(13) *P.* 849—854.

Aristote y indique parfaitement différentes variétés de mammifères, entre autres le cochon à un seul sabot, ὕες μώνυχες, que Linné a depuis observé en Suède (1).

Il a rectifié et réfuté une foule de préjugés relatifs à l'histoire naturelle, entre autres celui de l'accouplement de la fouine (*mustela nivalis*, *L.*), du corbeau et de l'ibis par la bouche (2), celui des douze jours que la louve emploie à mettre bas ses petits (3), et celui de l'hyène qui peut changer de sexe à volonté (4). Quoiqu'il ait démontré l'absurdité de toutes ces fables, il n'était pas entièrement exempt de crédulité; et il nous en donne une preuve même en parlant d'animaux sur lesquels il aurait pu acquérir des notions plus justes. Il admettait, par exemple, que le cou du lion et du loup est formé d'un seul os (5), et croyait à la fable des bœufs qui paissent par la partie postérieure du corps (*antilope saiga*) (6).

Il a enrichi l'histoire naturelle des oiseaux en donnant une explication physiologique du phénomène de l'incubation, et en fixant les caractères essentiels qui distinguent les genres. Ses observations sur le développement du poulet (7) sont tellement exactes, qu'on ne peut mieux les comparer qu'à celles du grand Harvey. Schneider a prouvé (8) combien ses idées étaient justes et précises sur les caractères des animaux de cette classe. Aristote savait que

(1) *Fauna Suec. p*, 8.
(2) *De generat. animal. lib. III. c.* 6. *p.* 1288.
(3) *Hist. animal. lib. VI.*
(4) *De generat. animal. lib. III. c.* 35. *p.* 993.
(5) *De partib. animal. lib. IV. c.* 10. *p.* 1190.
(6) *Ib. lib. II. c.* 9. *p.* 1132.
(7) *Hist. animal. lib. VI. c.* 3. *p.* 960.
(8) *Ad reliqua librorum Friderici II commentarii, p.* 144. (*in-4°. Lips.* 1789.) — Ce traité des différences des oiseaux se trouve dans mon édition, *de partib. animal. lib. IV. c.* 12.

les oiseaux de proie qui se nourrissent de chair et de sang ne boivent jamais (1). Il avait remarqué que plusieurs oiseaux rendent par la partie postérieure du corps un son particulier, qui dépend de la communication existante entre les poumons et la cavité des os dans laquelle il n'y a pas de moelle (2). Les naturalistes modernes ont reconnu que la caille (*rallus crex*) et la trompette (*psophia crepitans*) sont dans ce cas (3). Scopoli (4) a décrit aussi la voix sifflante du *lynx torquilla*, qu'Aristote avait fort bien observée (5). Il n'ignorait point que le coucou ne couve jamais ses œufs lui-même, et expliquait cette habitude d'une manière fort ingénieuse par la nature froide de l'oiseau, qui est en même temps la cause de son extrême timidité (6).

On ne saurait prodiguer trop de louanges à ses précieux travaux sur l'ichtyologie. Il a le premier cherché à établir les caractères essentiels des poissons ; et pour parvenir à ce but, il les partage en deux classes. La première renferme ceux dont le corps est recouvert d'une peau, et qui ont de simples cartilages en place d'arêtes, σελαχώδη ; la seconde embrasse ceux qui ont le corps couvert d'écailles, λεπίδωτα, et qui pondent des œufs au lieu de faire des petits vivans (7). Il reconnut que les poissons cartilagineux, σελάχων γένος, n'ont point de poumons, mais sont pourvus de branchies qui n'exé-

(1) *Schneider. l. c. p.* 98. — *Aristot. hist. animal. lib. VIII. c.* 12. *p.* 1022.

(2) *Hist. animal. lib. IX. c.* 17. *p.* 1057.

(3) *Schneider, ad Ælian. de nat. animal. lib. XII. c.* 10. *p.* 383. (*in*-8°. *Lips.* 1784.)

(4) *Schneider. l. c. lib. VI. c.* 19. *p.* 189.

(5) *Hist. anim. lib. II. c.* 12. *p.* 859.

(6) *De generat. animal. lib. III. c.* 1. *p.* 1276. — Comparez, Bloch, dans les *Beschæfftigungen* etc., c'est-à-dire, Actes de la société d'histoire naturelle de Berlin, T. IV. p. 582.

(7) *Hist. animal. lib. II. c.* 13. *p.* 860. 861.

cutent aucun mouvement volontaire (1). A cet égard il était réellement plus avancé que Linné (2). Schneider a fait voir avec quel soin Aristote avait disséqué les poissons, et combien sont exactes ses remarques sur la structure de ces animaux (3). Il connaissait même très-bien les canaux qui se rendent des branchies au cœur (4).

Il s'est attaché surtout à combattre les préjugés de ses contemporains qui croyaient tous les poissons du sexe féminin (5). Cependant il avoue que très-souvent il n'est pas possible de déterminer leur sexe (6). Ces animaux sont privés des voies urinaires (7) et des testicules; mais ils ont un canal excréteur de la semence, qui est divisé en deux portions, et qui s'ouvre près de l'anus (8). Ces observations, exposées avec plus de détails dans divers autres endroits des écrits d'Aristote, ont été confirmées par les modernes (9), aussi-bien que la manière dont il explique la génération des poissons (10). Les œufs de ces animaux diffèrent de ceux des oiseaux, en ce que, chez ces derniers, le blanc est séparé du jaune, découverte dont tout l'honneur

(1) *De respirat. c. 12. p.* 1510.

(2) *Cavolini*, *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité sur la génération des poissons et des crustacés, in-8°. Berlin, 1792, p. 177.

(3) *Artedi*, *synonym. piscium*, *p.* 172.

(4) *Monro*, *Vergleichung* etc., c'est-à-dire, La structure des poissons comparée à celle de l'homme et des autres animaux, in-4°. Leipsick, 1787, p. 12. — Je trouve cette découverte dans Aristote, *de respir. c.* 16. p. 1513. Τείνει δ' ἐξ ἄκρου τῆς καρδίας αὐλὸς φλεβονευρώδης εἰς τὸ μέσον, ᾗ συνάπτουσιν ἀλλήλοις πάντα τὰ βράγχια. Μέγιστος μὲν οὖν οὗτός ἐστιν· ἔνθεν δὲ καὶ ἔνθεν τῆς καρδίας μὲν ἕτεροι τείνουσιν εἰς ἄκρον ἑκάστου τῶν βραγχίων, δι' ὧν ἡ κατάψυξις γίνεται πρὸς τὴν καρδίαν.

(5) *De generat. animal. lib. III. c. 7. p.* 1289.

(6) *Hist. animal. lib. IV. c. 11. p.* 921.

(7) *Ib. lib. II. c.* 16. *p.* 864.

(8) *Ib. lib. III. c. 22. p.* 895.

(9) Cavolini, *l. c.* p. 58. 68.

(10) *Hist. animal. lib. IV. c. 10. p.* 967.

appartient au philosophe de Stagyre (1). Il réfute les opinions erronées admises à l'égard de la génération des poissons, qu'on supposait avaler leurs œufs en nageant sur le dos (2). Il n'a observé une sorte de copulation que chez la sèche, et en conclut que tous les poissons s'accouplent aussi (3). Cavolini assure également que les deux sexes s'unissent chez la sèche (4), et confirme tout ce qu'Aristote dit sur la génération du poisson nommé aiguille de mer (5). L'habitude où sont plusieurs poissons, comme le thon et l'esturgeon, de se cacher pendant l'hiver, n'a pas échappé à la sagacité de l'excellent naturaliste grec (6) ; il savait encore que l'alose, θρίσσα, (*clupea alosa*), aime le bruit, et que la manière la plus sûre de la prendre est d'attacher une clochette au filet (7).

Il n'a pas étudié moins soigneusement les autres classes d'animaux. Il a disséqué des serpens, des tortues, plusieurs autres amphibies, des écrevisses, des insectes même ; et quelques modernes ont reconnu l'exactitude de ses observations. S'il refuse aux serpens le membre viril et les testicules, c'est probablement parce qu'il n'en avait pas ouvert un assez grand nombre pour acquérir des idées bien précises sur leur organisation (8). Il décrit fort bien la génération du scorpion, dont il assure que les

(1) *De generat. animal. lib. III. c. 7. p.* 1289. — Comparez, Cavolini, *l. c.* p. 48, endroit où la citation rapportée d'Aristote est fausse.

(2) *Ib. p.* 1290.

(3) *Hist. animal. lib. VI. c.* 13. 15. *p.* 971. 974. Ἀλλ' ἐπὶ τῶν σηπίων ὦπἶαι ἐν τῷ παρόνἶι μόνον.

(4) *L. c* p. 54. 157.

(5) P. 31. — Comparez, *Schneider. ad Ælian. excurs. III. p.* 575, et Vicq-d'Azyr, Mém. présentés à l'Académie, T. VII. p. 244.

(6) *Hist. animal. lib. VIII. c.* 12. *p.* 1022. Φωλεῖ δὲ καὶ τὰ πολλὰ τῶν ἐναίμων. — Comparez, *Schneider. ad Ælian. lib. IX. c.* 57. *p.* 307.

(7) *Athen. lib. VII. p.* 328. — *Schneider. l. c. lib. VI. c.* 32. *p.* 197.

(8) Beaucoup de serpens ont des testicules, mais tous n'en sont pas pourvus. — Comparez, *Valentini, amphitheatr. zoolog. T. II. p.* 170.

petits ont la forme d'un ver (1). On est étonné du nombre prodigieux d'observations qu'il a recueillies sur l'accouplement et la procréation des insectes (2). Cavolini a vérifié entre autres celles qui ont rapport au *cancer messor* (Forskal), κάραβος ἱππεύς, et les a trouvées infiniment exactes (3).

Les mollusques même n'échappèrent pas à son attention. Il a laissé de précieuses remarques sur la pinne-marne, le nautile et plusieurs autres testacés (4). Il s'était aperçu déjà que la classe des vers forme en quelque sorte le passage entre les règnes végétal et animal (5).

Tant d'éminens services rendus à l'anatomie comparée et à la zoologie, doivent lui faire pardonner quelques erreurs, dont les naturalistes du dix-huitième siècle, qui se font une gloire de rabaisser son mérite, ne sont pas même exempts. Parmi les animaux fabuleux dont il admet l'existence, se rangent surtout ceux qu'il prétend naître et vivre dans le feu des forges de l'île de Chypre (6).

Nous ne pouvons juger jusqu'à quel point il perfectionna la botanique, car son livre *des Plantes* est perdu. On en trouve à la vérité un du même titre parmi ses écrits ; mais il est apocryphe, parce que les dogmes qu'il contient diffèrent en tout du système d'Aristote (7), parce qu'il renferme plu-

(1) *Hist. animal. lib. V. c.* 9. *p.* 930. Τίκτουσι δὲ καὶ οἱ σκόρπιοι οἱ χερσαῖοι σκωληκώδη πολλά, καὶ ἐπωάζουσιν. — Comparez, *Redi*, *Esperienze* etc., c'est-à-dire, Expériences sur la génération des insectes.

(2) *L. c. c.* 8. *p.* 928.

(3) *L. c.* p. 117. — Comparez, *Beckmann*, *de Historiâ naturali veterum*, *p.* 233.

(4) *Histor. animal. lib. V. c.* 6. 7. *p.* 927. *lib. IX. c.* 37. *p.* 1067.

(5) *De generat. animal. lib. III. c.* 8. 9. *p.* 1290. Περὶ δὲ τῶν ὀστρακοδέρμων λεκτέον... Πρὸς μὲν τὰ ζῶα, φυτοῖς ἐοίκασι· πρὸς δὲ τὰ φυτά, ζῴοις

(6) *Hist. anim. lib. V. c.* 19. *p.* 947.

(7) *Lib. I. c.* 2. *p.* 1045. Dans cet endroit, l'âme est refusée aux plantes, auxquelles elle est accordée dans le livre *de juventâ et senectâ*, *c.* 3. *p.* 1496.

sieurs anachronismes (1), et enfin parce que le style ne ressemble en rien à celui du philosophe de Stagyre (2).

Ælien (3) et Suidas (4) nomment Aristote un apothicaire, φαρμακοπώλης, mot qui de leur temps signifiait la même chose que botaniste, ῥιζότομος; ce qui nous autorise à croire qu'il se livra beaucoup à l'étude des végétaux. Suivant le témoignage de Théophraste (5), un très-grand nombre de personnes s'occupaient alors de la recherche des plantes médicinales, dont elles se servaient pour préparer des médicamens qu'ensuite elles débitaient.

Aristote nous fournit l'exemple unique dans l'histoire d'un homme qui, trouvant les sciences si peu avancées, ait rassemblé à lui seul une masse aussi considérable d'observations, les ait classées dans un ordre systématique, et en ait tiré tant de résultats utiles. Fort embarrassés d'expliquer l'immensité de ses connaissances en histoire naturelle, quelques savans ont pensé qu'il avait copié ses prédécesseurs, et que, par une conduite peu loyale, il ne chercha autant à les abaisser que pour s'approprier leurs observations, et se faire croire l'auteur de leurs découvertes (6). Mais il suffit, pour réfuter cette calomnie, de réfléchir qu'Aristote fut précédé par un très-petit nombre de naturalistes, et que ceux-ci se sont toujours bornés à examiner quelques êtres isolément, sans oser embrasser d'un seul coup d'œil tout l'ensemble de la nature, et sans tirer aucune induction générale de leurs observations.

(1) *Lib. I. c. 7. p.* 1055. Il y est parlé des pépinières romaines.

(2) Aussi Scaliger présumait-il déjà que ce livre avait été très-postérieurement traduit du latin par un Grec. (*Haller. biblioth. botan. T. I. p.* 29.)

(3) *Var. histor. lib. V. c.* 9. *p.* 317.

(4) *Voc.* Ἀριστοτέλης, *p.* 329.

(5) *Hist. plantar. lib. IX. c.* 9. *p.* 1041. *ed. Bodæi a Stapel.*

(6) *Euseb. præpar. evang. lib. XV. c.* 6. *p.* 802. — *Porphyr. vit. Pythag. p.* 205.

Démocrite et Empédocle, que l'on nomme ordinairement ses prédécesseurs, n'ont eux-mêmes étudié la nature que partiellement. Le philosophe de Stagyre profita de leurs recherches avec reconnaissance; et quand bien même il ne l'avouerait pas (1), nous trouvons dans une foule de passages de ses écrits les seules notions qui nous restent sur les opinions et les travaux de ces deux philosophes. Mais Aristote soutient avec juste raison qu'ils se sont uniquement attachés aux causes matérielles, sans diriger leur attention sur la forme des êtres (2). Nous avons vu en effet que tous les anciens avant Hippocrate suivirent une fausse route dans leur philosophie de la nature, qu'ils se perdirent en conjectures arbitraires sur les élémens des corps, et que le médecin de Cos démontra le premier que l'expérience est le seul moyen d'arriver à des résultats certains en histoire naturelle, et de perfectionner cette science. Aristote suivit cette méthode comme le dit Galien (3), et non-seulement recueillit un trésor incalculable de faits, mais encore établit avec sagacité sur ses recherches des principes qui, dans tous les temps, seront considérés comme les résultats de la véritable philosophie de la nature.

On lui a reproché son défaut de méthode et de description systématique des genres et des espèces; mais je pense qu'il mérite plutôt des louanges à cet égard, parce que de son temps un système quelconque aurait été prématuré, et d'autant plus incomplet, qu'on connaissait moins bien la nature (4). D'ailleurs, l'ordre qu'il suit me paraît infiniment

(1) *Aristot. Ethic. ad. Nicom. lib. X. c.* 10. *p.* 177. Πρῶτον μὲν, οὖν, εἴ τι κατὰ μέρος εἴρηται καλῶς ὑπὸ τῶν προγενεστέρων, πειραθῶμεν ἐπελθεῖν.

(2) *Aristot. de partib. animal. lib. I. c.* 1. *p.* 1102. — *Physic, lib. II.* c. 2. *p.* 461.

(3) *Galen. meth. med. lib. II. p.* 53.

(4) *Beckmann, de hist. natur. veter. p.* 90.

préférable à un système artificiel quel qu'il soit. Il examine, par exemple, les parties du corps dans toutes les classes d'animaux, et décrit les différentes formes que chacune présente ; après quoi il tire ses conclusions. La méthode naturelle est applicable en tout temps ; mais les classifications factices sont d'autant plus imparfaites et inutiles, qu'on est moins avancé dans la connaissance de la nature.

Les opinions d'Aristote sur la physique étant celles qui ont régné le plus long-temps et le plus généralement en médecine, malgré les modifications infinies qu'on leur a fait subir, il est nécessaire que je les développe d'une manière particulière. Mais je dois me contenter de faire connaître les dogmes de ce philosophe qui ont quelque rapport avec les principes de l'art de guérir, ou celles de ses opinions qui ont été par la suite introduites dans les théories médicales.

La différence qu'il établit entre la matière et la forme est tout-à-fait nouvelle, et s'écarte entièrement des idées de Platon. Toutes deux sont les principes éternels des choses. La matière contient la possibilité de l'existence, δύναμις, ou la base, ὑποκείμενον, de ce qui peut devenir un être. La forme donne la réalité, l'énergie à ce qui est susceptible de devenir un corps (1). Rien ne peut être produit par la matière elle-même, ou par sa nature organique, sans le secours du principe actif, de la forme ou de l'énergie (2). La matière n'a qu'un pouvoir passif qui suppose la possibilité d'être changé par une autre force (3). C'est ainsi que naquit par la suite la diffé-

(1) *Metaphys. lib. XI. c. 11. p.* 1383. *lib. VIII. c. 1. p.* 1337. Ὕλην δὲ λέγω, ἣ μὴ τόδε τι οὖσα ἐνεργείᾳ, δυνάμει ἐστὶ τόδε τι.

(2) *De generat. et corrupt. lib. II. c. 1. p.* 711. Τῆς μὲν γὰρ ὕλης τὸ πάσχειν ἐστὶ καὶ τὸ κινεῖσθαι, τὸ δὲ κινεῖν καὶ τὸ ποιεῖν ἑτέρας δυνάμεως.

(3) *Ibid. lib. I. c. 7. p.* 702.

rence entre les causes matérielles et les causes formelles, qui contiennent les unes la disposition ou la tendance, et les autres la réalité (1).

Aristote explique le mot *force* ou *faculté*, δύναμις, que les médecins péripatéticiens ont si souvent employé, et donne ce nom au principe du mouvement ou du changement d'une chose (2). Ce principe renferme aussi en lui-même la seule possibilité ou la réalité du changement. Dans le premier cas, c'est le pouvoir passif, et dans le second, le pouvoir actif, l'*entéléchie*. Aristote admettait également dans le corps animal plusieurs forces différentes par lesquelles il expliquait les fonctions.

Cette recherche des différentes forces ou facultés est étroitement liée à la définition qu'il donne de la nature des choses. La nature proprement dite est le principe intérieur des changemens qui dépendent immédiatement de l'essence d'une chose (3). La connaissance du principe intérieur des changemens des choses forme donc l'essence de l'histoire naturelle. Aristote s'est le premier occupé de cet objet important; il a examiné le but que s'est proposé la nature. La nature en général ou le premier principe de tous les phénomènes qu'offre l'univers agit également d'après certaines vues dont la connaissance est essentielle à quiconque désire connaître l'histoire naturelle (4). Aristote a le premier prouvé clairement cette vérité par l'induction; car la connaissance profonde qu'il avait des végétaux et des animaux lui

(1) *De animâ, lib. II. c. 2. p.* 1390. Ἔστιν ἡ μὲν ὕλη δύναμις, τὸ δὲ εἶδος, ἐντελέχεια.

(2) *Metaphys. lib. IV. c.* 12. *p.* 1294. Δύναμις λέγεται ἡ μὲν ἀρχὴ κινήσεως, ἢ μεταβολῆς ἐν ἑτέρῳ, ἢ ᾗ ἕτερον.

(3) *Physic. lib. II. c.* 8. *p.* 470. Τὰ μὲν γὰρ φύσει ὄντα πάντα φαίνεται ἔχοντα ἐν ἑαυτοῖς ἀρχὴν κινήσεως καὶ στάσεως. — *Metaphys. lib. IV. c.* 4. *p.* 1286.

(4) *Ib. p.* 471. — *De cœlo, lib. I. c.* 4. *p.* 602. Ὁ δὲ θεὸς καὶ ἡ φύσις οὐδὲν μάτην ποιοῦσιν.

avait appris combien les phénomènes de la nature sont constans et réguliers (1).

On voit donc qu'en admettant des principes actifs, les péripatéticiens s'éloignaient entièrement des philosophes partisans du système des atomes. Le fondateur de cette école adopta la doctrine des élémens à peu près comme Platon l'admettait, et n'y fit que très-peu de changemens; seulement il n'avait point égard à la figure des premiers élémens (2). En outre, il se hasarda le premier à prouver l'existence réelle des élémens, en supposant qu'il s'en trouve un cinquième, immatériel, l'éther. Les corps visibles n'ont point de mouvement complet, car le mouvement circulaire est le seul qui jouisse de cette qualité, et l'éther est un corps immuable qui se meut éternellement dans une direction circulaire (3). Puisqu'il existe un mouvement perpétuel et circulaire, il doit y avoir à ce cercle un centre occupé par un corps en repos, et ce centre est la terre. Les choses opposées ayant toujours une existence réelle, s'il y a de la terre, il doit également y avoir du feu qui lui est opposé. Si la terre et le feu existent réellement, les corps intermédiaires, l'air et l'eau, doivent encore exister, parce qu'ils sont opposés non-seulement entre eux, mais encore aux deux autres élémens (4). Ce raisonnement, établi dans la vue de prouver *à priori* la réalité des élémens, n'est pas aussi satisfaisant qu'Aristote le pensait. Au reste, le défaut de la philosophie naissante a toujours été de vouloir soumettre trop strictement les objets matériels aux lois de l'entendement.

(1) Comparez, *Tiedemann's Geist* etc., c'est-à-dire, Esprit de la philosophie spéculative, P. II. p. 267.

(2) *De generat. et corrupt. lib. II. c. 3. p.* 714.

(3) *De cœlo, lib. I. c. 3. p.* 601. — *Origen. contra Celsum, lib. IV. p.* 547. Ἀριστοτέλης καὶ οἱ ἀπὸ τοῦ Περιπάτου ἄϋλον φάσκουσιν εἶναι τὸν αἰθέρα, καὶ πέμπτης παρὰ τὰ τέσσαρα στοιχεῖα αὐτὸν εἶναι φύσεως.

(4) *De cœlo, lib. II. c. 3. p.* 630.

Aristote faisait résulter tous les corps du mélange des élémens. Il leur attribuait aussi les qualités élémentaires des premiers principes matériels. Le feu est chaud et sec, l'eau froide et humide, la terre froide et sèche (1). Le corps possède les qualités de l'élément qui prédomine en lui. C'est pourquoi les humeurs du corps de l'homme et les médicamens furent par la suite classés d'après ce système.

Le philosophe de Stagyre appliquait avec beaucoup de sagacité la doctrine des élémens à la physiologie. Les parties du corps animal doivent être composées d'élémens, comme tous les autres corps de la nature. Mais on ne peut admettre la production immédiate des membres entiers et des viscères par les élémens, sans faire abstraction des membranes, des vaisseaux, des tendons, etc. Le philosophe nommait donc ces parties *homogènes* dans un autre sens qu'Anaxagore, et prétendait que tout est composé d'elles (2). C'est pour cette raison qu'elles existent, lors de la création, avant celles qui sont hétérogènes (3). Les parties homogènes sont les organes de la sensation ; mais les autres fonctions du corps dépendent de l'action des organes hétérogènes. Le corps étant partout susceptible de recevoir des sensations, Aristote en tire une preuve de l'existence des parties homogènes (4).

Je ne saurais décider si l'entre-croisement des vaisseaux, déjà observé par Hippocrate, ou si l'opinion d'Aristote sur les oppositions des élémens furent

(1) *De generat. et corrupt. lib. II. c. 3. p.* 715.

(2) *Meteorol. lib. IV. c. 2. p.* 805. Ἐκ μὲν γὰρ τῶν στοιχείων τὰ ὁμοιομερῆ· ἐκ τούτων δ', ὡς ὕλης, τὰ ὅλα ἔργα τῆς φύσεως. — *De partibus animal. lib. II. c. 1. p.* 1115. — Il définit les parties homogènes. Ἐστὶ γὰρ ὡς ἐνίων τὸ μέρος ὁμώνυμον τῷ ὅλῳ, οἷον φλεβὸς φλέψ.

(3) *De partib. animal. lib. II. c. 1. p.* 1114. — Il se contredit, *de generat. animal. lib. II. c. 1, p.* 1242. Ἅμα δὲ τὰ ὁμοιομερῆ γίνεται καὶ τὰ ὀργανικά.

(4) *De partib. animal. l. c.*

la source des idées de ce dernier relativement aux *syzygies* ou conjonctions du corps humain. Il paraît attribuer ces phénomènes à la sensation qui a lieu simultanément dans des parties opposées du corps ; car il dit que les connexions entre les parties supérieures et inférieures s'observent aussi-bien chez les végétaux que chez les animaux, mais que les autres se voient seulement chez ces derniers (1). Il en compte six principales qui sont : *haut* et *bas*, *avant* et *arrière*, *droite* et *gauche*. Ce raisonnement, en apparence vague et stérile, semble cependant être basé sur la connaissance des rapports sympathiques qui existent entre les diverses parties du corps.

Aristote fonda aussi sa doctrine des sens sur celle des élémens. L'eau est la partie principale de l'œil, particulièrement de la prunelle ; l'air, celle de l'organe de l'ouïe ; un mélange d'air et d'eau, celle de l'organe de l'odorat. La terre représente l'essence du tact, et le feu est mêlé à tous les sens, ou ne se trouve dans aucun (2). Il n'attribuait la faculté de sentir qu'aux parties homogènes, et se fondait, d'abord sur ce que les élémens sont la base des sens dont le simple mélange constitue les organes, comme parties homogènes et non hétérogènes, ensuite sur ce que la sensation n'est point une énergie, c'est-à-dire, une faculté active, mais une force passive, un changement communiqué. Or, l'activité étant la prérogative des organes, la sensation ne peut avoir lieu que dans les parties homogènes (3). Par la même rai-

(1) *De incessu animal.* c. 6. p. 1355. Οὐ μόνον γὰρ ἐν τοῖς ζώοις ἐστὶ τὸ ἄνω καὶ κάτω. ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς φυτοῖς.

(2) *De animâ*, lib. III. c. 2. p 1412.

(3) *Ib. lib.* II. c. 5. p. 1395. Ἡ δὲ αἴσθησις ἐν τῷ κινεῖσθαί τε καὶ πάσχειν συμβαίνει.. . Δῆλον οὖν, ὅτι τὸ αἰσθητικὸν οὐκ ἔστιν ἐνεργείᾳ ἀλλὰ δυνάμει μόνον· διόπερ οὐκ αἰσθάνεται, καθάπερ τὸ καυστὸν οὐ καίεται αὐτὸ καθ' αὐτὸ, ἄνευ τοῦ καυστικοῦ. — *De partibus animal.* lib. II. c. 1. p. 1115. Ἡ δὲ αἴσθησις συνεγγίνεται πᾶσιν ἐν τοῖς ὁμοιομερέσι, διὰ τὸ τῶν αἰσθήσεων ὁποιανοῦν ἑνός τινος εἶναι γένους.

son, le cœur est le siége de la sensation, parce qu'il se range au nombre des parties homogènes (1).

Toutes les sensations ont lieu par l'intermède d'un corps quelconque. La vision s'opère au moyen de la lumière, qui n'est point, à proprement parler, un corps, mais donne seulement aux corps transparens le mouvement, la couleur, et la propriété de frapper l'organe de la vue (2). La théorie de la lumière et des couleurs qu'on trouve ailleurs (3), n'est pas beaucoup plus claire; mais je m'éloignerais de mon but, si je m'arrêtais à l'exposer. L'air est l'intermède de l'audition. Le son résulte du mouvement de l'air produit par la vibration des corps polis, en sorte qu'il faut nécessairement deux objets pour lui donner naissance (4). De nombreuses vibrations de l'air dans un court espace de temps produisent un son aigu, et un petit nombre de ces oscillations dans un laps de temps plus long donne naissance à un son grave (5). Le goût nécessite le contact immédiat de l'humidité, et n'a pas besoin d'intermède (6). L'odorat a pour milieu un mélange d'eau et d'air (7). Il ne diffère en rien du goût quant à ses qualités. L'homme est de tous les animaux celui qui jouit du tact le plus délicat; aussi est-il doué de l'intelligence la plus parfaite. La chair est l'intermède de ce sens (8).

(1) *Ib.* — Comparez, *C. Hoffmann. in Galen. de usu part. p.* 161. 173.

(2) *De animâ, lib. II. c.* 7. *p.* 1398. — Je ne sais si c'est à cause de l'obscurité du passage ou de l'insuffisance de mes moyens, que je ne trouve dans ce passage aucune explication claire, mais un simple jeu de mots.

(3) *De sensu et sensib. c.* 3. *p.* 1433.

(4) *De animâ, lib. II. c.* 8. *p.* 1400. Διὸ καὶ ἀδύνατον, ἑνὸς ὄντος ψόφον γενέσθαι... Οὐκ ἔστι δὲ ψόφου κύριος ὁ ἀὴρ... ἀλλὰ δεῖ στερεῶν πληγὴν γενέσθαι πρὸς ἄλληλα καὶ πρὸς τὸν ἀέρα. — *p.* 1401. Ἀλλὰ δεῖ τὸ τυπτόμενον, ὁμαλὸν εἶναι.

(5) *Ib.* Τὸ μὲν γὰρ ὀξὺ κινεῖ τὴν αἴσθησιν ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ ἐπὶ πολὺ, τὸ δὲ βαρὺ ἐν πολλῷ ἐπ' ὀλίγον.

(6) *De animâ, lib. II. c.* 8. *p.* 1402.

(7) *Ib. c.* 10. *p.* 1404. Τὸ ὑγρόν ἐστι τὸ γευστόν.

(8) *Ib. c.* 9. *p.* 1403.

La voix est le son d'un être vivant. Elle se produit au moyen du pharynx (1). Les poissons n'ont point de voix, parce qu'ils sont privés de ce dernier organe.

Aristote donne une définition très-exacte du sommeil. C'est un changement particulier qui survient dans tous les organes des sens, et qui interrompt l'énergie sans suspendre la faculté de sentir (2). Ce changement est opéré par les vapeurs exhalées des substances des alimens, vapeurs qui, en vertu de leur légèreté, se portent à la tête, y sont condensées par le froid du cerveau, retombent alors sur le cœur, et suspendent ainsi l'énergie de la sensation (3).

L'imagination, φαντασία, diffère de la sensation, et le jugement, ὑπόληψις, diffère de l'imagination. Celle-ci, en effet, résulte du changement produit par la sensation (4). Le jugement est simple et indivisible; cependant il peut discerner les modifications opposées des choses divisibles. Aristote cite un exemple à l'appui de cette définition: « Un « point, dit-il, peut être la fin de deux lignes; par « conséquent, quoique par lui-même indivisible, « il est à certains égards divisible (5). »

L'âme est simple. C'est la forme de la matière, ou la première force du corps organisé susceptible de recevoir la vie. C'est la raison suffisante des fonctions vitales, ou plutôt la force qui les opère (6). Quoique Aristote ait défendu vivement l'immatérialité de

(1) *Ibid.* — *De partib. animal. II. c.* 1. *p.* 1115. — *Hist. animal. IV. c.* 8. *p.* 913.

(2) *De somno et vigil. c.* 1. *p.* 1458.

(3) *Ib. p.* 1459.

(4) *De animâ, lib. III. c.* 3. *p.* 1414.

(5) *Ibid.* Ἀλλ' ὥσπερ ἣν καλοῦσί τινες στιγμὴν, ᾗ μία καὶ ᾗ δύο, ταύτῃ καὶ διαιρετή· ᾗ μὲν οὖν ἀδιαίρετον, ἓν τὸ κρῖνον ἐστὶ καὶ ἅμα, ᾗ δὲ διαιρετὸν ὑπάρχει, οὐχ ἕν.

(6) *Ib. lib. II. c.* 3. *p.* 1391. Ἀναγκαῖον ἄρα τὴν ψυχὴν οὐσίαν εἶναι ὡς εἶδος σώματος φυσικοῦ, δυνάμει ζωὴν ἔχοντος· ἡ δὲ οὐσία ἐντελέχεια· τοιούτου ἄρα σώματος ἐντελέχεια.

l'âme, cependant il n'a pu renoncer à l'opinion que, pour agir, elle a, comme toutes les autres forces du corps, besoin d'un intermède. Avant lui, tous les philosophes plaçaient le siége de l'âme dans le feu, parce que le sentiment d'activité est ordinairement accompagné d'un sentiment de chaleur. Le philosophe de Stagyre n'a pu parvenir à se détacher de cette idée (1). Ayant une fois attribué une nature froide au cerveau, il devait nécessairement considérer le cœur, qui est la source du sang, comme étant aussi le siége de l'âme; mais il combinait avec cette opinion celle de l'éther ou de l'air qui réside dans le cœur, et donnait indifféremment au milieu ou à l'intermède de l'âme, les noms de *feu*, *esprit*, *air* ou *éther* (2).

S'il en place quelquefois le siége dans le sang, c'est parce que cette humeur fournit la chaleur nécessaire à l'activité de l'âme; car, dans un autre endroit, il refuse la faculté sensitive au sang (3). Ce fluide peut devenir trop épais, trop ténu et aqueux, trop chaud, trop froid, trop humide et trop sec : dans tous ces cas, il donne naissance à une maladie (4).

Lui seul nourrit le corps, parce qu'aucune autre humeur n'a des qualités aussi douces, parce qu'il se distribue dans toutes les parties, et s'étend même quelquefois sous la forme de fibres (5). A la vérité, d'autres humeurs, telles que le mucus, la bile, l'atrabile et le sérum, entrent également dans son mé-

(1) *De partib. animal. lib. II. c.* 2. *p.* 1119.

(2) *De animâ, lib. II. c.* 8. *p.* 1402. *lib. I. c.* 23. *p.* 1374. — Je pourrais encore ajouter bien des détails sur la doctrine du pneuma, si je voulais profiter du livre *de spiritu;* mais les spéculations analogues à celles de l'école d'Alexandrie, dont ce livre est rempli, me font croire qu'il date d'une époque très-postérieure au temps d'Aristote.

(3) *Hist. animal. lib. III. c.* 19. *p.* 890.

(4) *De partib. animal. lib. II. c.* 5. *p.* 1124.

(5) *Ib.* — *Hist. animal. lib. III. c.* 4. *p.* 879.

lange intime ; mais pendant la santé elles ne sont pas renfermées dans les vaisseaux (1).

La semence est l'humeur du corps la plus noble et la plus précieuse. Elle renferme un principe immatériel, éthéré, et contient surtout l'élément des autres parties, parce qu'elle fournit la forme et le principe du mouvement de l'embryon (2). C'est à cause de ce principe éthéré, qu'elle ne se coagule pas par le froid (3). Bien qu'elle soit une humeur excrémentitielle, περίττωμα, c'est la plus importante, celle qui abonde le plus dans le corps, et dont toutes les parties sont formées (4). La femme n'a pas de semence : le sang des menstrues en tient lieu chez elle. Ce sang est épaissi par le principe éthéré de la semence de l'homme, et l'embryon naît de cette coagulation (5). Le cœur se forme le premier, et ensuite se développe l'artère ombilicale (6).

Aristote traitait de chimère l'opinion que le fœtus mâle est situé à droite, et le fœtus femelle à gauche ; car souvent, chez les femmes enceintes, il avait observé à droite les mouvemens de ce dernier (7). Le vent du nord est la cause pour laquelle les brebis font des petits mâles plutôt que des femelles (8). La respiration du fœtus ne peut avoir lieu qu'à l'instant de la naissance (9).

Ce philosophe fit aussi sur les maladies des animaux un grand nombre de recherches que Gruner

(1) *De partib. animal. lib. II. c. 7. p.* 1128.

(2) *De generat. animal. lib. II. c. 1. p.* 1235. — Comparez, Cavo i *l. c. p.* 105.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid. lib. I. c. 17. p.* 1222.

(5) *Ib. lib. II. c. 1. p.* 1235.

(6) *Ib. lib. III. c. 11. p.* 1298.

(7) *Hist. animal. lib. VII. c. 1. p.* 995.

(8) *Hist. animal. lib. VI. c.* 19. *p.* 982.

(9) *Ibid. lib. VII. c.* 4. *p.* 1000.

a parfaitement bien recueillies (1). Il a observé la morve, μηλὶς (2), chez les ânes, la ladrerie des cochons, χαλάζαι (3), l'hydrophobie, que l'homme ne contracte jamais, suivant lui (4), la fourbure, τέτανος, des chevaux (5), et même quelques maladies de l'éléphant et des poissons.

Les écrits de Lucien nous apprennent que l'histoire naturelle, l'anatomie et la physiologie étaient cultivées avec ardeur dans l'école d'Aristote. Mercure, en montrant un péripatéticien qu'il veut vendre, s'écrie : « Voilà un homme qui pourra vous « dire à l'instant quelle est la durée de la vie d'une « mouche, à quelle profondeur les rayons du soleil « pénètrent dans la mer, et quelle est la nature de « l'âme d'une huître.... Que penseriez-vous si vous « l'entendiez dire quantité d'autres choses beaucoup « plus difficiles à connaître, par exemple, sur la « semence et la génération, sur la manière dont « l'enfant se forme dans le sein de la mère ; prétendre « que l'homme est un animal qui rit, et soutenir au « contraire que l'âne ne peut ni rire, ni construire « de bâtiment, ni naviguer (6) ? »

Parmi les médecins de cette ancienne école péripatéticienne que nous connaissons, un de nos plus célèbres après Straton de Lampsaque, dont il sera question plus tard, est Callisthène d'Olynthe, parent et disciple d'Aristote. Il accompagna Alexandre dans ses expéditions ; mais ses mœurs étaient si austères, et son caractère tellement inébranlable, qu'il ne vou-

(1) *Bibliothek* etc. c'est-à-dire, Bibliothèque des anciens médecins, P. II. p. 537.

(2) *Hist. animal. lib. VIII. c.* 25. *p.* 1036.

(3) *Ib. c.* 21. *p.* 1033.

(4) *Ib. c.* 22. *p.* 1034.

(5) *Ib. c.* 24. *p.* 1035.

(6) *Lucian. vitar. auctio*, *p.* 386. 387. — Comparez, *Cic. de finib. v.* 3. « *Medici denique ex hâc, tanquam ex omnium artium officinâ, pro-* « *fecti sunt.* »

lut jamais s'abaisser jusqu'aux flatteries ordinaires des courtisans (1). Aussi fut-il accusé de trahison, et condamné à mort avec Néarque (2). Il laissa un ouvrage sur les plantes, et un autre sur l'anatomie. On assure que ce dernier renfermait une description fort exacte de la structure de l'œil (3).

Galien (4) nous fait aussi connaître Premigène de Mitylène, qui se rendit fort célèbre dans son école, et qui écrivit sur la gymnastique.

Eudème de Rhodes, autre disciple d'Aristote, laissa un livre de physique (5). Apulée le met au nombre des péripatéticiens qui se sont livrés à l'étude de l'histoire naturelle de l'homme (6).

Théophraste d'Erèse, successeur d'Aristote, est le plus célèbre de tous ses disciples sous le rapport de la physiologie (7). Je vais essayer de faire connaître ses principes, et ensuite je parlerai des services qu'il a rendus à l'histoire naturelle.

Nous possédons de lui un traité des odeurs (8), dans lequel il émet plusieurs opinions parfaitement conformes à celles de son maître, mais quelques autres aussi qui s'éloignent de ces dernières. Toute odeur suppose un certain mélange, et les corps simples sont inodores. Le goût a bien quelque analogie avec l'odorat; mais celui-ci ne présente pas des

(1) *Arrian. expedit. Alexand. lib. IV. c.* 10. *p.* 244. — *Plutarch. vit. Alex. p.* 695. — Alexandre étant tombé malade, il lui appliqua imprudemment ces paroles d'Achille (*Il. XXI.* 107) : « Patrocle, que « tu es loin d'égaler, n'est-il pas descendu chez les morts? »

(2) *Arrian. l. c. c.* 14. *p.* 252. — *Plutarch. p.* 696.

(3) *Chalcid. in Platon. Tim. p.* 137. — *Meursii comm. p.* 33. — Comparez aussi *Hissmann's Magazin für* etc., c'est-à-dire, Magasin pour la philosophie, P. I. p. 274.

(4) *Galen. de sanit. tuend. lib. V, p.* 275.

(5) *Simplic. in Aristot. de physic. lib. I. fol.* 11. *a.* 21. *a. b.*

(6) *Apulej. apolog. p.* 463.

(7) L'auteur qui donne le plus de détails sur Théophraste, est Fabricius, *bibl. græc. lib. III. c.* 7. *p.* 408.

(8) *Theophrast. de odorib. interpret. Furlano et Turnebo. in-fol. Hanov.* 1605.

nuances aussi délicates, et offre au contraire des différences beaucoup plus générales (1). Les odeurs agréables résultent du mélange intime d'humeurs bien élaborées, et les odeurs fétides de la putréfaction et de la corruption (2). Théophraste rapporte les expériences qu'il a faites avec les substances odorantes, et sur lesquelles il fonde sa théorie de l'olfaction. Il avait observé entre autres que l'odeur de certaines substances, celle, par exemple, des baies de genièvre, se communique à l'urine (3); que les fortes odeurs causent un étourdissement (4); que vraisemblablement les animaux ne trouvent d'odeur agréable que celle des alimens dont ils se nourrissent, et que, presque tous, ils ont l'odorat plus délicat que celui de l'homme (5).

Il suit Aristote dans sa théorie de la sueur (6); c'est la partie aqueuse du sang devenue impropre à la nutrition (7) : aussi est-elle saline et acide. Il établit une grande différence entre la sueur et la transpiration insensible qu'il appelle pneuma, esprit, et qui a lieu sans interruption (8). La sueur n'a pas subi le dernier degré de coction ou d'élaboration, ce qui fait qu'elle est âcre et salée. Théophraste cherche à résoudre plusieurs problèmes physiologiques relatifs à cette excrétion, tels que les suivans : Pourquoi les moribonds sont-ils souvent inondés de sueur? Pourquoi sue-t-on davantage pendant le sommeil que lorsqu'on est éveillé?

(1) *L. c. p.* 181. Τῆς δὲ εὐωδίας καὶ κακωδίας οὐκέτι τὰ εἴδη κατωνόμασται, καίπερ ἔχοντα διαφορὰς μεγάλας.

(2) *L. c. p.* 182. 183. Εὔοσμα μὲν, ὡς ἁπλῶς εἰπεῖν, τὰ πεπεμμένα καὶ λεπτὰ καὶ ἥκιστα γεώδη.

(3) *L. c. p.* 184.

(4) *L. c. p.* 194.

(5) *L. c. p.* 186.

(6) *De partib. animal. lib. III. c. 5. p.* 1156. Ἱδρώς ἐστι τῆς ὑγρᾶς ἰκμάδος περίττωμα.

(7) *Theophrast. de sudoribus, p.* 231.

(8) *L. c.* Συνεχὲς δὲ ἧττον, ἡ ἡ τοῦ πνεύματος ἔκκρισις.

Nous avons de lui un traité *du Vertige.* Il attribue cette affection à une substance aérienne étrangère, ou à la vapeur qui s'exhale des humeurs, et dont le mouvement rapide produit la même sensation que celle qu'on éprouve lorsqu'on tourne en rond : car l'effet est le même, que cette sensation tienne à des causes internes ou externes (1). Cette dernière idée paraît fondée sur la connaissance d'une loi d'après laquelle l'âme rapporte à des objets extérieurs des changemens qui sont l'effet de sa propre activité, ou des mouvemens intérieurs, de manière qu'elle confond ces changemens avec des impressions des corps externes réellement présens. Le philosophe développe parfaitement les différentes causes du vertige.

Dans son traité *de la Lassitude* (2), il indique les diverses espèces d'abattement et leurs causes. Il est à regretter que cet écrit soit tellement rempli de lacunes et de fautes introduites par les copistes, que, dans bien des endroits, il est impossible de deviner ce que l'auteur a prétendu dire.

Le principal mérite des péripatéticiens est d'avoir perfectionné toutes les branches de l'histoire naturelle, et de s'être en même temps livrés à l'étude si nécessaire de la philosophie expérimentale. Autant les travaux d'Aristote avancèrent l'anatomie et la zoologie, autant ceux de Théophraste répandirent de jour sur la botanique et la physiologie végétale. A la vérité il n'a pas toujours décrit les plantes assez bien pour qu'on puisse les reconnaître (3) ; mais ses

(1) *Theophrast. de vertigine*, *p.* 257. Οἱ ἴλιγγοι γίνονται ὅταν ἢ πνεῦμα ἀλλότριον περὶ τὴν κεφαλὴν ἔλθῃ, ἢ ὑγρότης περιττωματική... Οὐδὲν γὰρ διαφέρει ἔξωθεν ἢ ἔσωθεν εἶναι τὸ κινοῦν.

(2) *Theophrast. de lassitudine*, *p.* 267.

(3) *Histor. plant. lib. XI. c.* 12. *p.* 1069. Théophraste y décrit ainsi le πάναξ ἡράκλειον : φύλλον μὲν ἔχει μέγα καὶ πλατὺ καὶ τρισπίθαμον πανταχῇ, ῥίζαν δ' ὡς δακτύλου τὸ πάχος, δικρανῆ ἢ τρικρανῆ, τῇ γεύσει μὲν ὑπόπικρον, τῇ δ' ὀσμῇ καθάπερ λιβανωτοῦ καθαρῶς. Qui reconnaîtrait dans cette description le *Pastinaca opopanax*, *L.* ?

observations sont puisées dans la nature (1). Il paraît avoir entrepris des voyages dans toute la Grèce: au moins plusieurs de ses descriptions semblent avoir été faites sur les lieux mêmes. Celle des îles de roseaux du lac d'Orchomène suffit pour le prouver (2). Quant aux plantes de l'Egypte, de l'Ethiopie et de l'Inde, ce qu'il en dit lui a été vraisemblablement fourni par les marchands grecs : car il en parle d'une manière presque toujours incomplète ou inexacte. Il est néanmoins étonnant qu'il ait si bien décrit le manglier (*rhizophora mangle*) et le bananier (*musa paradisiaca*) (3) ; mais des descriptions aussi parfaites sont rares dans son ouvrage. Il nomme cinq cents plantes; mais il se borne à indiquer leurs vertus médicales ou leurs qualités physiques, pour en tirer des argumens favorables à son système. Il possédait aussi, après la mort d'Aristote, un jardin (4), où il eut sans doute occasion de faire des observations soignées sur les lois de l'économie végétale.

Il fixa principalement son attention sur la physiologie des plantes. Voulant appliquer au règne végétal les principes du péripatétisme, il commença d'abord par établir une comparaison entre les animaux et les plantes (5). L'histoire prouve, pour ainsi dire, à chaque pas, que l'homme est toujours plus dis-

(1) *Lib. VI. c.* 4. *p.* 612. — Les descriptions du *Cnicus oleraceus* et du *Cnicus acarna* sont fort exactes.

(2) *Lib. IV. c.* 13. — Probablement Théophraste parle du lac d'Orchomène en Arcadie ; car il y avait en Béotie la ville d'Orchomenus, située sur le grand lac Copais, qu'on appelait quelquefois aussi le lac d'Orchomène. Plutarque (*de sera numin. vindict. p.* 548), Pausanias (*lib. IX. c.* 38. *p.* 122), et Strabon (*lib. IX. p.* 627) parlent de ce dernier : Pausanias (*lib. VIII.* c. 13. p. 388), Strabon (*lib. VIII. p.* 523), et Pline (*lib. IV. c.* 6) font mention du premier.

(3) *Lib. IV. c.* 5. *p.* 346. 347.

(4) *Diogen. lib. V. sect.* 39. *p.* 290.

(5) Il se servait, comme Empédocle, des mots de gestation et d'enfantement pour les plantes, (*de causs. plant. lib. I. c.* 14. *p.* 215. *Heins.*). — On peut aussi consulter ses idées sur l'âge des arbres, (*de causs. plant. lib. II. c.* 16. *p.* 250. 251.

posé à ployer les phénomènes de la nature aux systèmes qu'il a créés d'avance, qu'à rassembler des observations suffisantes pour en pouvoir tirer ensuite les principes d'une application générale. Aussi Théophraste accorde-t-il aux plantes la chaleur innée et l'humide radical (1). Aussi reconnaît-il chez elles une force vitale (2) qui en détermine la génération, le développement et la maturité par une certaine proportion de chaleur qui ne doit jamais être excessive (3). Il trouve aussi dans leur tissu (4) les fibres animales (5), qu'Aristote prétend être formées par le sang (6) et qu'il compare aux vaisseaux (7). Les naturalistes modernes ont confirmé une partie des observations de Théophraste en trouvant des tubes capillaires fibreux chez les plantes, et particulièrement dans l'aubier des arbres (8). Le philosophe grec prétendait aussi parler de ces tubes capillaires; car il ajoute immédiatement après ce que je viens de rapporter, que le corps fibreux est constitué par un assemblage de vaisseaux qui ne se déchirent pas lorsqu'on fend la

(1) *Lib. I. c.* 3. *p.* 7. Ἅπαν γὰρ φυτὸν ἔχει τινὰ ὑγρότητα καὶ θερμότητα σύμφυτον, ὥσπερ καὶ ζῶον.

(2) *Lib. I. c.* 23. *p.* 67. Ὅλως γὰρ ἐν τῷ ἄνω πᾶν τὸ ζωτικόν.

(3) *Causs. plant. lib. I. c.* 1. *p.* 199. Εἰς τὴν ζωογονίαν καὶ εἰς τὴν καρπογονίαν καὶ πέπανσιν συμμετρίας τινὸς δεῖ τοῦ θερμοῦ καὶ οὐχ ὑπερβολῆς.

(4) *Hist. plant. lib. I. c.* 4. *p.* 8. *ed. Bodaei*). Ἔχουσι γὰρ ὥσπερ ἶνας, ἔστι συνεχὲς καὶ σχιστὸν καὶ ἐπιμηκές.

(5) Ἶνες paraît avoir désigné, dans l'école des péripatéticiens, ce que Platner appelle *fibre*, et distingue fort bien des filamens qui n'entraînent pas l'idée d'organisation. (*Neue* etc., c'est-à-dire, Nouvelle anthropologie, in-8°. Leipsick, 1790. §. 20. p. 8.

(6) *De partib. animal. lib. II. c.* 4. *p.* 1122. Τὰς καλουμένας ἶνας τὸ μὲν ἔχει αἷμα, τὸ δ' οὐκ ἔχει. — Vraisemblablement on trouva une grande analogie entre la lymphe organique coagulable et la fibre musculaire; ce qui fit admettre que celle-ci doit naissance à l'autre.

(7) *Hist. animal. lib. III. c.* 6. *p.* 881. Αἱ δὲ ἶνες εἰσὶ μεταξὺ νεύρου καὶ φλεβός.

(8) *Grew, Anatomy* etc., c'est-à-dire, Anatomie des arbres, T. II. ch. 2. p. 107. — Duhamel, de la physique des arbres, de l'anatomie des plantes et de l'économie végétale, in-4°. Paris, 1758, liv. I. ch. 4. p. 53. — Comparez. *J. J. Moldenhawer, tentamen in histor. plant. Theophrast.* in-8°. *Hamb.* 1791, *p.* 93, 94.

tige, mais ne font que s'écarter les uns des autres, et ne se confondent jamais au point que deux vaisseaux n'en forment plus qu'un seul (1). Grew, parmi les modernes (2), a remarqué également cette réunion des vaisseaux en paquets fibreux, de sorte qu'on ne peut s'empêcher d'admirer la pénétration de Théophraste. C'est par le moyen de ces vaisseaux fibreux extrêmement déliés que s'opèrent l'absorption des sucs nourriciers et la nutrition des feuilles. Celles-ci sont composées de vaisseaux et de fibres qui forment sur chacune de leurs faces un réseau particulier, dont le supérieur n'a point de communication avec l'inférieur (3). Théophraste a observé que ces fibres affectent toutes une direction parallèle dans le pin et le sapin (4), tandis que dans le liége elles se croisent en tout sens (5). Il les a même suivies jusque dans les fleurs et dans les fruits (6).

En outre, il parle fort souvent de vaisseaux plus gros et plus épais, auxquels il donne le nom de veines (7). Ces vaisseaux séveux sont très-apparens dans le pin (8), observation que Grew a faite égale-

(1) *L. c.* ἀπαράβλητον δὲ καὶ ἄβλαστον ἔχον φλέβας. Je me conforme ici à l'interprétation du savant Moldenhawer, à l'excellent ouvrage duquel je dois de précieux éclaircissemens sur Théophraste.

(2) *L. c.* T. I. c. 1. §. 14. p. 13. c. 2. §. 4. p. 30.

(3) *Histor. plant. lib. I. c.* 16. *p.* 48. Ἡ δὲ τροφὴ διὰ τῶν φλεβῶν ἢ ἰνῶν ὁμοίως. Ἀμφοτέροις δὲ ἐκ θατέρου εἰς θάτερον, οὐκ εὔλογον, μὴ ἔχουσι πόρους μηδὲ βάθος ἴδιον. — Comparez Bonnet, contemplat. de la nature, in-8°. Hambourg, 1782. T. I. P. VI. ch. 3. p. 305. « Les différens paquets de fibres « ou de vaisseaux, qui y sont rassemblés en un corps, se séparent à « l'extrémité supérieure en différentes nervures principales, qui se ra« mifient, se divisent et se sous-divisent presque à l'infini dans l'une et « l'autre surface des feuilles.... Il y a donc lieu de présumer que les « divisions, les entrelacemens et les abouchemens si multipliés des vais« seaux des feuilles ont principalement pour but d'opérer les premières « préparations du fluide nourricier. »

(4) *Lib. I. c.* 8. *p.* 18. *lib. V. c.* 2. *p.* 513.

(5) *Lib. V. c.* 4. *p.* 517.

(6) *Lib. I. c.* 17. *p.* 54. Τῶν δ' ἀνθῶν τὸ μὲν ἐκ φλοιοῦ καὶ φλεβὸς καὶ σαρκός· τὸ δὲ ἐκ σαρκὸς μόνον... Ὁ μὲν γὰρ καρπὸς ἐκ σαρκὸς καὶ ἰνός....

(7) *Lib. I. c.* 4. *p.* 8.

(8) *Lib. V. c.* 2. *p.* 513.

ment (1). Il prétend que certaines parties des plantes en sont dépourvues (2), parce qu'il manquait de microscope pour les apercevoir. Il remarqua que ces vaisseaux charrient des fluides élaborés, et se divisent en branches (3). Il savait aussi qu'ils existent dans les feuilles (4) : il les a trouvés même dans les fleurs (5), seulement en moins grande quantité que les naturalistes modernes (6). Il croit qu'ils sont chargés, comme les fibres, d'opérer la nutrition (7) ; et Hedwig partage son sentiment (8).

Il distingue avec soin le parenchyme, σὰρξ, parce qu'on peut le séparer très-facilement, et qu'il se trouve placé entre les fibres et les vaisseaux séveux (9). Ce parenchyme est répandu dans toutes les parties de la plante ; mais il abonde surtout dans le fruit (10).

L'écorce est composée de deux membranes, l'une extérieure, ἐπιπολῆς, l'autre intérieure, κύριος (11). Cette dernière, extrêmement épaisse dans quelques arbres, se compose d'une quantité innombrable de membranes superposées (12). Elle est formée de vaisseaux fibreux, d'humidité et de parenchyme (13).

(1) *Anatomy of Trunkes* T. III. c. 2. §. 20. p. 110. « En comparant les « vaisseaux gommifères du pin avec ses vaisseaux séveux, on reconnaît « que la capacité des premiers est à peu près trois ou quatre cents fois « plus considérable que celle des seconds. »

(2) *Lib. I. c.* 8. *p.* 17.

(3) *Lib. I. c.* 4. *p.* 8. Παραβλαστὰς ἔχουσαι καὶ ὑπερόπτας.

(4) *Lib. I. c.* 16. *p.* 48.

(5) *Lib. I. c.* 17. *p.* 54.

(6) Duhamel, *l. c.* liv. III. ch. 1. p. 215. — *Hedwig, hist. nat. muscor. frondos. p.* 58.

(7) *Lib. I. c.* 16. *p.* 48.

(8) *Theoria generat. et fructif. plant. cryptog. p.* 61.

(9) *Lib. I. c.* 4. *p.* 8. Ἡ δὲ σὰρξ πάντη διαιρεῖται, ὥσπερ γῆ καὶ ὅσα γῆς· μεταξὺ δὲ γίνεται ἰνὸς καὶ φλεβός.

(10) *Lib. I. c.* 17. *p.* 54. — Comparez, Duhamel, *l. c.* l. I. ch. 2. p. 24.

(11) *Lib. IV. c.* 18. *p.* 503.

(12) *Lib. I. c.* 8. *p.* 17. — *Lib. V. c.* 2 *p.* 513. — Comparez, Duhamel, *l. c.* p. 21.

(13) *Lib. I. c.* 4. *p.* 8.

L'écorce extérieure est tout-à-fait lisse, raboteuse, ou fendillée et pour ainsi dire déchirée, de sorte que l'ancienne paraît prête à tomber pour faire place à une autre qui se développe au-dessous (1). L'arbre souffre peu lorsque l'épiderme se détache, mais l'écorce principale est absolument indispensable pour l'entretien de sa vie (2). Il faut cependant excepter le liége qui peut perdre son écorce sans en être affecté. Ce que le philosophe grec dit du changement qu'éprouve l'écorce de cette espèce de chêne, lisse dans sa jeunesse, mais épaisse et spongieuse dans un âge avancé, s'accorde parfaitement avec les observations des modernes (3). L'écorce de la vigne, dans les vieux ceps, n'est composée que de fibres, et ne renferme pas de parenchyme (4). L'écorce extérieure se détache facilement de l'aubier sous-jacent, lorsque l'arbre bourgeonne et commence à fleurir (5). Cette écorce recouvre toutes les parties de la plante, entre autres les fleurs et les fruits (6). Elle contient les vaisseaux destinés à conduire la séve. Par conséquent elle est indispensable à la vie du végétal (7).

Le buis lui-même est composé principalement de fibres et de sucs; mais on y trouve quelquefois aussi du parenchyme (8). Certains bois ont des vaisseaux séveux, les autres en sont dépourvus (9). Celui des arbres qui croissent sur les montagnes et

(1) *Lib. I. c.* 8. *p.* 17. — *Lib. IV. c.* 18. *p.* 503.
(2) *Lib. IV. l. c.*
(3) *Du Roi*, *wilde* etc., c'est-à-dire, Education des arbres sauvages. T. II. p. 433.
(4) *L. c.* — Comparez, *Grew*, *l. c.* T. III. P. I. ch. 2. §. 32. p. 106.
(5) *Lib. I. c.* 4. *p.* 8. *Lib. V. c.* 1. *p.* 511. — Comparez, *Ludwig. instit. regni veget. P. II.* §. 409.
(6) *Lib. I. c.* 17. *p.* 54. Ἰδίως δὲ, ὡς εἰπεῖν, τὸ μὲν ἔξω φλοιὸς, τὸ δὲ ἐντὸς σάρξ. — *De causs. plant. lib. V. c.* 24. *p.* 349.
(7) *Hist. plant. lib. IV. c.* 18. *p.* 503. — *De caussis plant. lib. V. c.* 5. *p.* 329. — Comparez, *Moldenhawer*, *l. c. p.* 121.
(8) *Lib. I. c.* 4. *p.* 9.
(9) *Lib. I. c.* 8. *p.* 17.

les endroits élevés, est plus dur que celui des arbres qui végètent dans les lieux marécageux (1). C'est pourquoi les bois de la Macédoine sont d'un bien meilleur usage pour les constructions que ceux de l'Eubée (2). Les arbres exposés au vent du nord ont le bois plus dur que ceux qui regardent le midi (3); observation qu'un célèbre naturaliste moderne a confirmée (4).

La substance médullaire fournit à Théophraste une nouvelle preuve de la ressemblance qu'il admet entre l'organisation des animaux et celle des végétaux. Elle se rencontre dans la racine, la tige et toutes les branches (5): elle se compose de parenchyme et d'humidité (6). C'est le véritable organe de la vie des plantes, parce qu'elle renferme l'humide radical avec lequel la chaleur intégrante, principe de la vie, doit être en rapport pour produire l'accroissement du végétal (7). Le philosophe distingue fort bien la moelle des graminées et des roseaux de celle des arbres. La première est remplie de grandes cellules renfermées dans une membrane (8). Cette moelle disparaît souvent à la partie inférieure des arbres, après leur mort, et se convertit en des membranes qui tapissent la cavité intérieure du tronc. On n'en aperçoit plus alors de vestiges qu'à l'extrémité des branches (9). Dans certaines plantes, la moelle est charnue, et reçoit le nom par-

(1) *Lib. I. c.* 11. *p.* 181.
(2) *Lib. V. c.* 3. *p.* 515.
(3) *Lib. V. c.* 2. *p.* 513.
(4) *Gleditsch*, *Einleitung* etc., c'est-à-dire, Introduction à l'art du forestier. T. I. p. 505.
(5) *Lib. I. c.* 9. *p.* 23.
(6) *Lib. I. c.* 4. *p.* 8.
(7) *De causs. plant. lib. V. c.* 24. *p.* 349. — Comparez, *Ludwig. l. c.* §. 547.
(8) *Hist. plant. lib. I. c.* 9. *p.* 23.
(9) *Lib. IV. c.* 2. *p.* 285. — Comparez, *Moldenhawer*, *l. c. p.* 129.

ticulier de Ἐντεριώνη (1). Elle est enveloppée par la partie la plus solide du bois, c'est-à-dire, par la *mère*, μήτρα, que quelques-uns appellent aussi le *cœur* ou le *noyau*, καρδία, ἐγκάρδιον (2). Ce cœur se distingue du reste du bois par sa couleur plus foncée, et quelquefois par sa plus grande compacité (3). La moelle donne naissance au fruit et au noyau (4). Cependant l'observation des arbres creux qui n'en continuent pas moins de végéter, fait douter à Théophraste que la substance médullaire soit absolument nécessaire à leur accroissement et à leur fructification (5).

Le philosophe grec s'était aperçu déjà que les fleurs doubles sont stériles (6). Il distinguait les fleurs placées au-dessus du fruit de celles qui s'insèrent au-dessous (7). Il connaissait la classe de la diœcie; au moins entrevit-il les deux sexes du genévrier (8). La fécondation du figuier ne lui a pas non plus échappé : il la développe parfaitement bien, et sa description des phénomènes de la caprification est tellement exacte, que les travaux des naturalistes modernes y ont ajouté fort peu de détails (9).

Il a très-bien connu la différence qui existe entre les feuilles radicales et caulinaires : les premières sont ordinairement rondes, parce que cette forme est la

(1) *Lib. I. c.* 9. *p.* 23. *Lib. III. c.* 13. *p.* 206. *c.* 14. *p.* 214. *c.* 15. *p.* 223.

(2) *Lib. V. c.* 5. 6. *p.* 521. 528.

(3) *Lib. I. c.* 9. *p.* 23.

(4) *De causs. plant. lib. III. c.* 19. *p.* 282.

(5) *Hist. plant. lib. IV. c.* 19. *p.* 505. — Voyez son explication de la maturation des fruits opérée en partie par le froid, et en partie par la chaleur (*de causs. plant. lib. II. c.* 10. *p.* 244.

(6) *Hist. plant. lib. I. c.* 22. *p.* 65.

(7) *Lib. I. c.* 23. *p.* 67.

(8) *Lib. III. c.* 6. *p.* 129.

(9) *Lib. II. c.* 9. *p.* 113. — *De causs. plant. lib. II. c.* 12. *p.* 246. 247. — Comparez, Tournefort, relation d'un voyage du Levant, vol. II. p. 338.

plus naturelle, et que la nature la produit plus aisément que la figure angulaire (1).

Il savait que la noix de galle est produite par la piqûre d'un insecte (2), et il connaissait l'orseille (*lichen roccella*) (3).

On lui pardonne sans peine d'avoir pensé que les genres ou les espèces peuvent se transformer les uns dans les autres (4), et d'avoir nié l'existence des fleurs dans les mousses et dans les fougères (5), puisque avant Micheli (6), Schmidel et Hedwig (7), plusieurs botanistes en révoquaient également l'existence en doute.

Il n'a pas non plus négligé les maladies des plantes. Il connaissait et il a décrit la rouille des céréales, ἐρυσίβη, le givre, ῥοάς, (8) l'ergot, ἧλος, μύκης, la mousse, ψώρα, la gale (9), et le charbon, σφακελισμός. Il distingue ce dernier du cancer, κράδος, qui ne survient qu'aux branches. Plusieurs affections gangréneuses qu'il appelle ἀστροβόλητα, ἀραχίνια, etc., n'ont été décrites depuis lui que par Fabricius, qui les désigne sous les noms de *Forraadnelse* et de *Smalnelse of formegen vœde*; il connaissait fort bien aussi les maladies vermineuses, Σκώληκησις, des plantes (10).

(1) *De causs. plant. lib. II. c. 22. p.* 257.
(2) *Hist. plant. lib. III. c.* 8. *p.* 142.
(3) *Lib. IV. c.* 7. *p.* 403.
(4) *De caussis plant. lib. V. c.* 8. *p.* 333. — La roquette, σισύμβριον, se change en menthe, μίνθα, et le basilic, ὤκιμον, en serpolet. — Comparez, *Linné. philos. botan.* §. 160. *p.* 101, et *Kœlreuter. malvacei ordinis plantæ novæ hybridæ*, dans les *act. academ. Petropolit. ann.* 1782. *P. II. p.* 251.
(5) *Lib. IX. c.* 14, *p.* 1112, *Lib. I. c.* 16. *p.* 49.
(6) *Catalog. plant. hort. Florent. app. p.* 135. *Nov. plant. gener. p.* 180.
(7) *Schmidel. diss. botanic. p.* 52. — *Hedwig's Vorlaeufige* etc., c'est-à-dire, Aperçu de ses observations sur les organes sexuels des mousses. in-8°. Leipsick, 1778.
(8) Adanson, familles des plantes. P. I. p. 45.
(9) *Fabricius*, *K. Norske Videnskab* etc., c'est-à-dire, Actes de l'académie de Suède. T. V. p. 490.
(10) *Hist. plant. lib. IV. c.* 16—18.

Je ne puis, sans perdre de vue le but que je me suis proposé, m'engager dans de plus grands détails sur la botanique de Théophraste (1). Ses observations, il faut en convenir, ne furent faites que pour fournir de nouvellles preuves au système des péripatéticiens : cependant le court aperçu que je viens de tracer convaincra facilement tout lecteur impartial du mérite et des vastes connaissances de ce père de la botanique.

Je reviens maintenant aux progrès que l'anatomie fit chez les Grecs. On a vu de quelle manière cette science fut cultivée par Aristote et par ses successeurs. Il faut encore considérer les découvertes dont elle ne tarda pas ensuite à s'enrichir.

Un de ceux qui contribuèrent le plus à la perfectionner, fut Praxagoras de Cos, dont Galien, auteur assez inconstant, n'a pu ternir la gloire en le rangeant dans la même classe que Dioclès, Plistonicus et autres, et en l'accusant d'ignorance et de négligence (2). Ce qui prouve qu'il pénétra plus que ses prédécesseurs dans les secrets de l'organisation de l'homme, c'est que le premier il détermina exactement la valeur du mot *cotylédon*, en disant qu'il n'indique autre chose que les orifices des vaisseaux dans la matrice; et il démontra que les cotylédons de la femme ne ressemblent en rien à ceux des animaux (3). Dioclès n'était pas encore arrivé jusque-là, et cette observation peut être regardée comme une preuve irrécusable qu'on disséquait dès-lors des cadavres humains.

Praxagoras fut aussi le premier qui établit une distinction entre les artères et les veines, découverte

(1) Je passe sous silence ses principes d'économie rurale épars soit dans la physiologie, soit dans l'histoire des plantes.

(2) *De dissect. matric. p.* 212.

(3) *Ib. p.* 213. Ὁ γάρ τοι Πραξαγόρας ὡδέπως φησὶν, αὐταῖς λέξεσιν. Κοτυληδόνες δέ εἰσι τὰ στόματα τῶν φλεβῶν, τῶν εἰς τὴν μήτραν ἡκουσῶν· ὥστε ἔχοιεν ἂν ἡ γυναικεία μήτρα κοτυληδόνας, καὶ ἣ διαφέρουσιν αὗταί τε καὶ ἐπὶ τῶν ἀλόγων ζώων.

à elle seule aussi importante que toutes celles dont il a enrichi le domaine de l'anatomie. Quoique Aristote lui en eût déjà tracé en quelque sorte la route, en décrivant avec une exactitude inconnue avant lui l'origine et la distribution des vaisseaux, cependant la seule différence qu'on admît encore parmi ces vaisseaux, c'est que les uns, d'un tissu dense et fibreux, doivent être considérés comme des branches de l'aorte, tandis que les autres dépendent de la veine-cave. Mais à cette époque on reconnut que les ramifications de l'aorte sont les seules dans lesquelles les pulsations soient sensibles. L'honneur de cette grande découverte appartient tout entier à Praxagoras (1). Avant lui, tous les anciens ne donnaient aux artères d'autre nom que celui de vaisseaux sanguins, φλέβες (2).

Mais d'où tira-t-il celui d'artères, puisque jusqu'alors il avait été réservé pour désigner la trachée-artère? Voici probablement quelles furent les raisons qui le déterminèrent à l'employer dans cette nouvelle acception. 1° Les artères seules produisent des pulsations; et comme elles les exécutent continuellement, ces contractions lui parurent dépendre d'une force vitale primitive, inhérente aux vaisseaux. Or, depuis long-temps on regardait l'air, πνεῦμα, comme le siége de la force vitale. 2° Trouvant constamment les artères dilatées après la mort, on en conclut que pendant la vie elles ne contiennent non plus que de l'air. 3° Platon et Aristote avaient jugé nécessaire, pour expliquer le mouvement continuel du cœur, d'admettre des conduits aériens destinés à y porter le pneuma des poumons. La connexion des veines pulmonaires et de l'aorte dans le

(1) *Galen. de different. puls. lib. IV. p.* 42. 43.
(2) *Galen. comm.* 6. *in lib. VI. Epidem. p.* 520. — *De dogm. Hipp. et Plat. lib. IV. p.* 308.

ventricule postérieur, parut suffisante à Praxagoras pour concevoir la présence du pneuma dans ce ventricule, et par suite dans les artères, et pour donner à ces dernières le nom qui jusqu'alors n'avait été accordé qu'à la trachée-artère.

Galien, qui lui attribue l'opinion que les artères, dans l'état de vie, sont remplies d'air, s'étonne, à juste titre, qu'il ait cependant prétendu juger de l'état du sang par l'inspection du pouls, puisqu'il n'admettait pas l'existence de ce fluide dans les vaisseaux qu'il explorait (1). Praxagoras croyait cet air épais et visqueux, parce qu'alors on ne voyait dans la force vitale ou l'âme elle-même, qu'une exhalaison du sang (2). Mais si on demandait, d'où vient le sang qui s'échappe des artères, lorsqu'elles sont lésées? voici la réponse que faisait Praxagoras : Quand les artères viennent à être blessées, c'est un état contre nature, dans lequel elles attirent le sang de toutes les parties du corps, et le font de cette manière couler au dehors (3).

Il admettait aussi dans les muscles les pulsations propres au cœur et aux artères; seulement il pensait qu'elles ne s'y développent que dans l'état contre nature (4). L'observation lui avait fait connaître l'analogie existante entre le battement des muscles et celui des artères; et la théorie lui prouvait la ressemblance de structure entre le cœur et les autres muscles, structure en vertu de laquelle ces derniers possédaient également la faculté de sentir dont le cœur est le siége (5).

(1) *Galen. de dignos. puls. lib. IV. p.* 81.
(2) *Id. an sanguis in arter. contineatur. p.* 222.
(3) *Galen. l. c. p.* 225.
(4) *Id. de different. puls. lib. IV. p.* 42. 43. — *De tremore, p.* 366. 367.
(5) *Aristot. de partib. animal. lib. II. c. 2. p.* 1117. Ἡ δὲ σὰρξ καὶ τὸ ἀνάλογον, αἰσθητικόν. — Camus, notes sur l'histoire des animaux d'Aristote, p. 796.

Une opinion commune à Praxagoras, à Aristote et à plusieurs autres anciens, c'est que le cœur donne naissance à tous les ligamens, ou au moins que les ligamens les plus forts se réunissent dans cet organe. Le philosophe de Cos prétendait aussi, comme tous ses prédécesseurs, que les artères finissent par se convertir en ligamens, ou acquièrent d'autant plus de force que leur diamètre diminue davantage (1). Quand Rufus assure (2) que Praxagoras regardait l'aorte comme une veine épaisse, il faut croire que l'épaisseur indique ici la force plus considérable qu'il avait observée dans les artères.

Le but de la respiration était, suivant lui, de fortifier l'âme, c'est-à-dire, d'augmenter la masse de l'éther qui en est le siége (3).

Son opinion que le cerveau est une simple excroissance de la moelle épinière, et ne peut nullement être considéré comme le centre commun des sensations, est tout-à-fait conforme à l'esprit du temps et aux systèmes alors dominans (4).

(1) *Galen. de dogm. Hipp. et Plat. lib. I. c. 6. p.* 464. *ed. Froben. lat.*

(2) *De partib. corp. hum. p.* 42. (Ἀόρτην) παχεῖαν Πραξαγόρας εἴθισται καλεῖν.

(3) *Galen. de usu respir. p.* 159. — *De natural. potent. lib. II. p.* 104.

(4) *De usu part. lib. VIII. p.* 460.

CHAPITRE TROISIÈME.

École d'Alexandrie.

Après la mort d'Alexandre, le vaste empire du conquérant macédonien fut démembré; et, l'année trois cent vingt-et-un avant Jésus-Christ, l'Egypte échut en partage à son beau-frère Ptolémée, surnommé par la suite Soter. Non-seulement ce prince fut le protecteur et l'ami des savans (1), mais encore presque tous les souverains de son temps favorisèrent les sciences et établirent de grandes bibliothèques. Les rois de Syrie (2) et de Pergame se distinguèrent surtout par leur empressement à contribuer aux progrès des connaissances humaines. Ces dispositions générales, et les établissemens qui en furent la suite, dûrent nécessairement agrandir la sphère des connaissances humaines, augmenter le nombre de ceux qui les cultivaient, en corriger les imperfections, et les rendre plus utiles dans le commerce de la vie.

Les Grecs furent les premiers qui inspirèrent le goût de l'étude en Egypte et dans d'autres contrées; mais les habitans eux-mêmes ne tardèrent pas à s'initier dans tous les mystères de la philosophie grecque. De là naquit une émulation générale, dont les suites furent si avantageuses pour toutes les sciences.

(1) Il avait à sa cour Théodore (*Diogen. lib. II. c.* 101), Diodore Cronos (*Id. lib. II. c.* 111), et Strabon de Lampsaque (*Id. lib. V. c.* 58). Il écrivit lui-même une histoire d'Alexandre dont Arrien a tiré son ouvrage presque entier (*Vaillant. historia Ptolemæorum*, *p.* 23).

(2) *Vaillant. Seleucidarum imperium*, *p.* 53.

Ptolémée Philadelphe et Ptolémée Evergète, qui succédèrent au fondateur du royaume d'Egypte, suivirent aussi son exemple, et n'épargnèrent aucun soin pour porter les sciences au plus haut point de splendeur. La bibliothèque et le musée d'Alexandrie, dont Ptolémée Soter avait jeté les premiers fondemens, s'enrichirent sous leur règne d'acquisitions précieuses. Ces princes, par le commerce immense qu'ils faisaient dans les mers de l'Inde, fournirent aux naturalistes l'occasion d'observer une foule d'animaux et de végétaux inconnus jusqu'alors. Ce furent eux enfin qui permirent aux médecins d'ouvrir les cadavres humains (1). Eux-mêmes ne dédaignèrent pas d'étudier la structure de l'homme, et déracinèrent ainsi l'antique préjugé qui faisait ranger l'anatomie parmi les plus grands crimes (2).

Ptolémée Philadelphe surtout se rendit célèbre par son érudition (3). Il fit acheter à Athènes, à Rhodes, et chez Niléus, un grand nombre d'ouvrages des anciens philosophes, entre autres ceux d'Aristote (4). Sa santé languissante l'obligeait, suivant Strabon, à chercher tous les moyens possibles de se dissiper, et aucune étude ne lui parut plus attachante que celle de la nature et de l'histoire (5). Il entretenait à grands frais des chasseurs chargés de prendre toutes sortes d'animaux sauvages, que l'on conservait et nourrissait à Alexandrie (6). Son commerce s'étendait jusque dans le pays qui produit la

(1) *Cels. præfat.*

(2) *Plin. lib. XIX. c. 5. « Tradunt et præcordiis necessarium hunc « succum : quando phthisin cordi intus inhærentem non alio potuisse « depelli compertum sit in Ægypto, regibus corpora mortuorum ad « scrutandos morbos insecantibus. »*

(3) *Athen. lib. XII. p.* 536. — *Vaillant. p.* 31.

(4) *Athen. lib.* I. *p.* 3.

(5) *Strabo, lib. XVII. p.* 1138. Ὁ Φιλάδελφος ἐπικληθεὶς, φιλιστορῶν, καὶ διὰ τὴν ἀσθένειαν τοῦ σώματος διαγωγὰς ἀεί τινας καὶ τέρψεις ζητῶν καινοτέρας.

(6) *Athen. lib. XIV. p.* 654.

cannelle, d'où l'on apportait aussi en Egypte beaucoup d'objets d'histoire naturelle (1).

Pendant les guerres continuelles qui divisèrent les successeurs d'Alexandre, les sciences ne furent cultivées nulle part avec autant de zèle et de soin qu'à Alexandrie. Cette ville semblait être en quelque sorte le centre de toutes les connaissances, et celui du commerce du monde entier (2); et ses habitans conservèrent jusqu'au règne du septième Ptolémée, surnommé Evergète II, la jouissance paisible des avantages qu'ils devaient à la culture des sciences. Ce monarque fut lui-même un savant disciple d'Aristarque le rhéteur, et écrivit un grand ouvrage sur l'histoire naturelle des animaux (3); mais, dans une révolte qui éclata à Alexandrie, il fit périr un grand nombre d'habitans de cette ville, et chassa les philosophes, les rhéteurs et les médecins, qui probablement avaient mérité ce châtiment sévère (4).

Ses prédécesseurs marchèrent tous sur les traces d'Alexandre-le-Grand : ils n'épargnèrent aucun soin pour embellir la ville fondée par ce conquérant, et pour hâter les progrès de la philosophie et des sciences. Alexandrie devint, sous leur règne, le centre de toutes les connaissances, l'asile des philosophes, des rhéteurs et des médecins qui y affluaient de toutes les contrées du monde policé (5). Sa situation et la douceur continuelle du climat

(1) *Strabo, l. c.*

(2) *Athen. lib. IV. p.* 184. — Dio Chrysostome (*orat. ad Alexandrin. p.* 373) vante l'immense population d'Alexandrie : on ne voit dans aucune autre ville une affluence semblable de toutes les nations. Ὁρῶ γὰρ ἔγωγε οὐ μόνον Ἕλληνας παρ' ὑμῖν, οὐδ' Ἰταλοὺς, οὐδὲ ἀπὸ τῶν πλησίον Συρίας, Λιβύης, Κιλικίας, οὐδ' ὑπὲρ τοὺς ἐκείνους Αἰθίοπας, οὐδὲ Ἄραβας· ἀλλὰ καὶ Βακτρίους, καὶ Σκύθας, καὶ Πέρσας, καὶ Ἰνδῶν τινας, οἱ συνθεῶνται καὶ πάρεισιν ἑκάστοτε ὑμῖν.

(3) *Athen. lib. II. p.* 71. *lib. XIV. p.* 654.

(4) *Id. lib. IV. p.* 184. — *Strabo, lib. XVII. p.* 1148.

(5) *Strabo, lib. XIV. p.* 991.

contribuaient beaucoup à en rendre le séjour agréable (1). Le temple de Sérapis renfermait une immense collection de livres que les Ptolémées avaient fait venir de toutes parts (2). Aristote fut chargé par Ptolémée Soter de former et de diriger cette bibliothèque (3), dont plusieurs auteurs font monter le nombre des volumes à sept cent mille (4), quoique, suivant d'autres, il ne s'élevât pas au-delà de cinq cent mille du temps de Ptolémée Philadelphe (5). Mais l'ostentation paraît avoir eu la plus grande part à la formation de cette immense collection, dans laquelle les rois d'Egypte eurent plus d'égard au nombre qu'au mérite des ouvrages (6).

L'établissement de ces bibliothèques fit naître une rivalité très-singulière entre les Ptolémées et le roi de Pergame. Eumène en avait établi à Pergame une qui se composait de deux cent mille volumes (7). Ce princes voulurent se surpasser l'un l'autre par la richesse de leurs collections, et par le prix dont ils payaient les ouvrages des anciens (8). La rivalité alla si loin que Ptolémée défendit l'exportation du papyrus, afin d'ôter aux rois de Pergame les moyens

(1) *Ammian. Marcell. rer. gestar. lib. XXII. c. 16. p. 272. (ed. Ernesti. in-8°. Lips.* 1773). « *Inibi auræ salubriter spirantes, aer tran-* « *quillus et clemens : atque, ut periculum docuit per varias collectum* « *ætates, nullo pæne die incolentes hanc civitatem solem serenum non* « *vident.* » — *Strabo, lib. XVII. p.* 1142. — *Dio Chrysost. l. c. p.* 372.

(2) *Ammian. p.* 273. — *Beck. specimen histor. bibliothec. Alexandrin. in-4°. Lips.* 1779.

(3) *Strabo, lib. XIII. p.* 906.

(4) *Ammian. Marcell. l. c.* — *Gell. noct. attic. lib. VI. c. 12. p.* 320.

(5) *Euseb. præp. evangel lib. VIII. c. 2. p.* 350. — *Vaillant, p.* 32.

(6) C'est ce que prouve clairement le passage d'Aristée cité daus Eusèbe, qui rapporte un dialogue entre Ptolémée Philadelphe et son bibliothécaire Démétrius de Phalère. Aussi Sénèque (*de tranquill. anim. c.* 9), dit-il avec raison : « *Non fuit diligentia illa, aut cura, sed stu-* « *diosa luxuria, imo ne studiosa quidem, quoniam non in studium,* « *sed in spectaculum convenerunt.* »

(7) *Plutarch. vit. M. Anton. p.* 943.

(8) *Vitruv. de architecturâ, lib. VII. præfat. p.* 123. (*ed. Laet. in-fol. Amst.* 1649). — *Plin. lib. XXXV. c.* 2. — Bonamy, Mémoires des Inscriptions. T. IX. p. 404.

de s'élever au-dessus de lui (1). La même jalousie paraît avoir existé aussi entre les successeurs de Ptolémée Philadelphe et d'Eumène, sous lesquels on découvrit la manière de préparer le parchemin ; et Heyne assure, avec raison (2), que les passages de Galien , cités précédemment, s'appliquent à Ptolémée Evergète II (3).

Il serait fort étonnant que les récompenses accordées à ceux qui découvraient d'anciens manuscrits n'aient pas engagé beaucoup de gens avides à faire des interpolations et à falsifier les ouvrages célèbres pour acquérir des richesses. J'ai déjà rapporté l'opinion de Galien à cet égard. En effet, c'est de cette époque que datent la plupart des interpolations des manuscrits et le plus grand nombre des ouvrages apocryphes. Ammonius nous atteste qu'Aristote lui-même ne fut pas épargné (4); et un passage de Galien (5), qui répand beaucoup de lumière sur l'esprit dominant de ce siècle , démontre que le nom d'Hippocrate servit souvent aux sophistes pour donner un plus grand prix aux opinions qu'ils voulaient émettre.

Les Ptolémées avaient en outre fondé , dans la partie de leur château nommée le *Bruchium*, un musée établi sans doute sur le modèle de celui de Pergame (6). Un grand nombre de savans y étaient entretenus et pensionnés par l'état , et jouissaient du privilége de se servir de la bibliothèque et de

(1) *Plin. lib. XIII. c.* 11. — *Hieronym. ep. ad. Chromat. p.* 98.

(2) *De genio sæculi Ptolemæorum. Opuscula academ. p.* 127.

(3) *Schmidt*, *opuscula*, *p.* 371. 372. — Les anciens eux-mêmes ne pouvaient déjà plus parvenir à distinguer les Ptolémées les uns des autres. C'est pourquoi Ælien dit (*nat. anim. lib. VIII. c.* 4. *p.* 453): « Je laisse à décider duquel des Ptolémées il est ici question. »

(4) *Heyne*, *l. c. p.* 126. — *Vaillant*, *p.* 36.

(5) *Comm.* 2. *in lib. III. Epidem. p.* 410. 411.

(6) *Suidas*, *T. II. p.* 578. Μουσαῖος Ἐφέσιος, ἐποποιός, τῶν εἰς Περγαμένους καὶ αὐτὸς κύκλος. — Kuster, note 4.

la collection d'histoire naturelle (1). On y faisait des discussions publiques, *ludi Musarum et Apollinis*, et l'on y accordait, comme aux jeux olympiques, des prix aux vainqueurs (2). Cet institut devint surtout célèbre par les médecins qui s'y formèrent (3), et pendant long-temps il suffisait à un praticien de dire qu'il avait étudié à Alexandrie, pour assurer sa réputation (4). Il est à présumer que l'on y conservait aussi des animaux étrangers (5). Au moins avons-nous vu précédemment que les Ptolémées, à l'exemple d'Alexandre-le-Grand, employèrent des sommes considérables pour s'en procurer (6).

Ajoutons à ces diverses circonstances l'état florissant du commerce et de la navigation qui faisaient affluer les productions des pays les plus éloignés en Egypte, où les naturalistes pouvaient les étudier (7). Ptolémée Philadelphe envoya dans les Indes Denys, qui en rapporta des marchandises, et qui rectifia les idées qu'on avait jusqu'alors de la géographie de cette vaste péninsule (8). Outre les belles perles de l'île Taprobane, aujourd'hui Ceylan (9), les Grecs apprirent aussi à connaître le sucre, dont à la vérité la fabrication était soumise à des procédés fort gros-

(1) *Strabo*, *lib. XVII. p.* 1143. — *Gronovii Thesaur. Vol. VIII. p.* 2738. — Aussi vivaient-ils dans une indépendance et une oisiveté qui leur furent enviées par plusieurs savans. (*Galen. de venæ sect. adv. Erasistr. p.* 4.)

(2) *Vitruv. l. c.*

(3) L'école d'Alexandrie s'occupa spécialement de l'anatomie, ainsi que Galien (*de admin. anatom. lib. I*, *p.* 119) le témoigne, et que je le prouverai bientôt.

(4) *Ammian. Marcellin. l. c. p.* 274.

(5) *Athen. lib. XIV. p.* 654. — *Vaillant*, *p.* 37.

(6) *Arrianus*, *de exped. Alexandri*, *lib. IV. c.* 25. *p.* 276.

(7) *Dio Chrysost. l. c. p.* 372.

(8) *Sprengel's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des découvertes géographiques, p. 92.

(9) *Periplus maris erythræi*, *p.* 35. (*Geographiæ vet. script. græci minores*, *ed. Hudson. Vol. I. in*-8°. *Oxon.* 1698.

siers (1). Schmidt parle encore de plusieurs épices des Indes qui furent également introduites dans les écoles de médecine. Les Ptolémées étendirent aussi leur commerce dans l'Ethiopie, nommée aujourd'hui Abyssinie, d'où ils tiraient différentes espèces de singes, des rhinocéros et une foule d'aromates (2).

Cependant il paraît que l'étude des sciences ne tarda pas à prendre dans la ville d'Alexandre une marche directement opposée à celle qui pouvait les conduire à la perfection, et le penchant naturel qu'avaient les Egyptiens pour le merveilleux introduisit peu à peu le goût des sophismes et des paradoxes parmi les Grecs qui vivaient au milieu d'eux (3).

Nous en trouvons une preuve dans les reproches que Dion Chrysostôme adresse aux frivoles Alexandrins. Ce discours, dépouillé de tous les ornemens oratoires, porte l'empreinte de la vérité : « Sans « cesse plongés dans l'ivresse des plaisirs et du jeu, « vous avez perdu le goût des occupations sérieu- « ses (4)..... Tous ceux qui viennent chez vous, « philosophes, orateurs et poëtes, flattent vos pas- « sions : ils se gardent bien de vous mettre devant « les yeux votre sotte vanité, et la frivolité de votre « penchant pour les plaisirs (5)..... Vous ne con- « naissez pas de plus grand malheur que de voir un

(1) *Salmas. Plinian. exercit. p.* 716. 915. — *Homonym. hyl. iatric. p.* 108. 109. 254. — *Schmidt, opuscula, quibus res Ægypt. explanantur, p.* 189.

(2) *Philostrat. vita Apollon. lib. VI. c.* 2. *p.* 229. — *Peripl. maris erythr. p.* 6. 8.

(3) On ne cherchait que le merveilleux dans l'histoire naturelle : de là tant de recueils *de mirabilibus*, tels que ceux d'Antigone Carystius (*ed. Beckmann. in*-8°. *Lips.* 1791) et de Melampus Ægimius (*Physiognomici veteres, ed. Franz. in*-8°. *Altenb.* 1780). — L'étude de l'ancienne théologie mythologique se concentra dans la Haute-Egypte, où on l'allia avec celle des sciences (*Philostrat. vit. Apollon. lib. V. c.* 24. *p.* 206). Καὶ ἡ Αἴγυπτος ἡ ἄνω μεστοὶ θεολογίας ὄντες.

(4) *Dio Chrysostom. p.* 360.

(5) *Ib. p.* 365.

« concurrent mal diriger son char dans l'arène, ou « que d'entendre un musicien peu habile (1)..... ; « car aucun peuple ne porte plus loin que vous le « goût, je dirais même la fureur pour ces jeux (2). » Enfin les Alexandrins, continuellement occupés à chanter et à danser, semblent être des hommes métamorphosés en oiseaux (3) aux yeux de l'orateur qui les croit incapables d'aucune action grande et noble, à cause de leur lâcheté originaire (4).

Les médecins qui s'occupaient sans cesse de disputes scholastiques et qui n'avaient jamais vu de malades, donnaient leurs opinions comme des oracles (5). Chaque savant se piquait d'être grammairien, et, d'après l'opinion générale, l'érudition consistait dans l'art d'imaginer des argumens spécieux, et de connaître les règles de la logique (6). Cependant, de toutes les écoles philosophiques de la Grèce, la secte des péripatéticiens fut celle dont les principes se répandirent le plus chez les Alexandrins (7).

Suivant le témoignage de Celse et de Galien, les deux plus grands anatomistes connus jusqu'alors, Hérophile et Erasistrate, vivaient en Egypte du temps de Ptolémée Soter. Hérophile, né à Chalcédoine, était vraisemblablement le plus ancien (8),

(1) *Dio Chrysostom. p.* 375.
(2) *Ib. p.* 377.
(3) *Ib. p.* 381.
(4) *Ib. p.* 386. Οὐδεὶς ὑμῶν ἱκανός ἐστιν ἀριστεύειν.
(5) *Galen. comm. in Hipp. de nat. hum.* 2. *p.* 29. Οὐ γὰρ δὴ τῶν ἐπὶ τῆς Ἀλεξανδρείας προφητευσάντων εἷς τις ἦν ὁ Πόλυβος, οἳ, μηδένα πώποτε θεασάμενοι νοσοῦντα, σχολαστικοῖς ἐπέτριβον.
(6) *Jonsius, de script. histor. philos. lib. II. c.* 12. *p.* 175. — *Heyne, l. c. p.* 98. 99. 133.
(7) *Clem. Alexandr. Strom. lib. I. p.* 305. — *Heyne, p.* 113.
(8) Je forme cette conjecture d'après un passage de Galien (*de venæ sect. adv. Erasistrat. p.* 4), où il apostrophe Erasistrate et ajoute : « Jusqu'alors, ἄχρι τοῦδε, cette opinion n'a été celle ni de Dioclès, ni de « Plistonicus, ni d'Hérophile, ni de Praxagoras. » Haller prétend qu'Erasistrate est le plus ancien, d'après une fausse traduction d'un passage de Galien (*de dogmat. Hipp. et Plat. lib. VIII. p.* 318), dans lequel je ne trouve rien qui prouve qu'Hérophile ne soit pas le plus ancien méde-

et il vivait à Alexandrie, comme le prouve un passage du médecin de Pergame (1). Il fut disciple de Praxagoras, et dialecticien suivant l'usage du temps (2). Cependant il méprisait les subtilités de Diodore Cronos (3).

Si nous en croyons Galien, il porta l'anatomie au plus haut point de perfection auquel il était alors possible d'atteindre (4). L'un des plus grands anatomistes modernes a même été jusqu'au point de le regarder comme infaillible (5). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il disséqua un grand nombre de cadavres humains, tandis que ses prédécesseurs s'étaient contentés d'ouvrir des animaux (6). Celse assure qu'il obtint la permission de disséquer des criminels vivans, et qu'il en profita souvent (7). Cette tradition s'accrédita par la suite, et elle a surtout été répétée par les Pères de l'Eglise (8). Peut-être Hérophile commençait-il par ôter la vie aux malfaiteurs de la même manière que le pratiquèrent les restaurateurs de l'anatomie dans le seizième siècle. Quoi qu'il en soit, les travaux de ce médecin furent

cin. Cependant Vossius (*de philosoph. c.* 11. §. 11) a tort évidemment lorsque, s'appuyant de la lettre apocryphe de Phalaris, il recule encore beaucoup l'époque à laquelle vivait Hérophile.

(1) *Galen. de administr. anatom. lib. IX. p.* 197. Καὶ μάλιστά γε κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρειαν οὕτω γλύφουσι τὰς καλάμους οἷς γράφομεν· ἔνθα διατρίβοντα τὸν Ἡρόφιλον ἡνίκ' ἀνέτεμεν, εἰκὸς δήπου τῇ τῆς εἰκόνος ὁμοιότητι προσαχθέντα τοὔνομάσθαι.

(2) *Id. meth. med. lib. I. p.* 38.

(3) *Sext. Empiric. pyrrhon. hypotypos. lib. II. c.* 22. *sect.* 245. *p.* 122. — Diodore s'étant luxé le pied, appela auprès de lui Hérophile, qui le persifla d'abord par un dilemme, afin de lui faire honte de ses sophismes.

(4) *De dissect. matric. p.* 211. — *De dogm. Hipp. et Plat. lib. VIII. p.* 318.

(5) *Fallopp. observ. p.* 395.

(6) *De dissect. matric. p.* 211.

(7) *Cels. præfat.*

(8) *Tertullian. de animâ, c.* 10. *p.* 757. « *Herophilus ille, medicus aut lanius, qui sexcentos exsecuit ut naturam scrutaretur, qui hominem odit ut nosset, nescio an omnia interna ejus liquido explorarit, ipsa morte mutante quæ vixerant, et morte non simplici, sed ipsa inter artificia exsectionis errante.* »

d'autant plus utiles à la science, que ses descriptions n'étaient pas faites d'après l'analogie, mais puisées dans la nature elle-même (1), et qu'il fit un nombre prodigieux de découvertes.

L'une des plus importantes est celle des fonctions du système nerveux (2). Hérophile fut le premier qui regarda les nerfs comme les organes des sensations (3), quoiqu'il continuât cependant, comme Aristote, de les nommer *canaux*, πόροι (4). Plusieurs de ces nerfs sont soumis à l'empire de la volonté; ils tirent leur origine du cerveau et de la moelle épinière : les autres servent à affermir les articulations; ils se rendent des os aux os, et des muscles aux muscles (5). On voit clairement ici le passage des idées qu'on se formait autrefois sur les nerfs, à la grande vérité qui devait remplacer l'erreur des anciens. Le médecin de Chalcédoine ne put secouer le préjugé qui dominait généralement encore, de l'identité des nerfs et des ligamens; de sorte que son opinion tient le milieu entre celles des anciens et des modernes. Dans un fragment que nous possédons de ses écrits, le ligament rond de la tête du fémur est décrit sous le nom de νεῦρον (6). C'est pourquoi Hérophile attribue les forces motrices du corps aux nerfs, aux artères et aux muscles (7).

Il a parfaitement bien connu le cerveau, car il dit que ce viscère donne naissance aux nerfs; et nous possédons en outre quelques détails sur les

(1) *Galen. de optimâ sectâ*, p. 16. Ἡρόφιλον γὰρ πολλὰ ἀναγεγραφηκότα παρὸν αὐτὸν ἐπὶ τὴν τῶν φαινομένων ἐξέτασιν κατὰ τὸ ἧκον ἐλθόντα ἀποφήνασθαι περὶ τοῦ πράγματος καὶ μὴ δόξαις ἠλιθίαις ἀποπιστεῦσαι.

(2) *Id. de loc. affect. lib. III. p.* 282.

(3) *Ruffus, de appellat. part. c. h. lib. II. p.* 65.

(4) *Galen. de libris propriis, p.* 364.

(5) *Ruffus, l. c.*

(6) *Ant. Cocchi, dell' anatomia*, c'est-à-dire, De l'anatomie, in-4°. Florence, 1745, *p.* 83.

(7) *Plutarch. de physic. philos. decret. lib. IV. c.* 20. *p.* 102.

nombreuses découvertes dont il a enrichi l'anatomie. Il décrivit le premier la membrane vasculaire, χοροειδής, qui tapisse les ventricules, et dont la face interne est veloutée (1). La partie postérieure de la voûte à trois piliers est, suivant lui, le siége principal des sensations (2). Il a donné la description du quatrième sinus ou le sinus droit du cerveau, et l'appela *le pressoir* (3). Il désigna sous le nom de *calamus scriptorius* la rainure longitudinale qui s'observe entre les prolongemens inférieurs du cervelet (4). Il comparait l'orifice de la matrice chez une femme enceinte, à l'ouverture de la glotte (5).

Une autre découverte non moins importante, est la distinction qu'il établit entre les vaisseaux du mésentère qui se rendent au foie, et ceux qui, se terminant dans les glandes mésentériques, furent appelés par la suite veines lactées (6). Cependant il ne les décrivit pas avec autant d'exactitude qu'Erasistrate.

Des écrivains modernes regardent comme classique la description de la choroïde (7), de l'hyoïde qu'il nommait Παραστάτης (8), et du foie (9). Il appela les veines pulmonaires veines artérieuses, parce qu'elles lui paraissaient participer de la nature des artères (10). Ce fut lui qui le premier désigna l'intestin duodénum sous ce nom (11). Il démontra la différence qui existe entre le foie de l'homme et celui

(1) *Ruffus, l. c. p.* 36. — *Galen. de usu partium, lib. VIII. p.* 454.
(2) *Galen. de usu partium, lib. VIII. p.* 459.
(3) *Id. l. c. lib. IX. p.* 465. — *De administr. anat. lib. IX. p.* 194.
(4) *Id. de administr. anat. lib. IX. p.* 197.
(5) *Soran. ap. Oribas. coll. med. lib. XXIV. c.* 31. *p.* 867.
(6) *Id. de usu part. lib. IV. p.* 417.
(7) *Ruffus, l. c. p.* 55.
(8) *Id. p.* 37. — Comparez, *Jul. Polluc. onomast. lib. II. sect.* 202. *p.* 252, où il faut lire Ἡρόφιλος au lieu de Ἡρόδοτος.
(9) *Galen. de administ. anat. lib. VI. p.* 172.
(10) *Ruffus, l. c. p.* 42.
(11) *Galen. l. c. p.* 173. — *De loc. affect. lib. VI. p.* 311.

des animaux, et donna surtout une très-bonne description des viscères du lièvre (1).

Il n'avait pas la moindre idée de l'origine des veines, ou bien il ne décida point d'une manière très-claire si elles prennent naissance dans le cœur ou dans le foie (2).

Sa description des parties génitales s'éloignait sensiblement de celle de ses prédécesseurs. Il découvrit les épididymes, mais ne paraît pas en avoir soupçonné l'usage (3); il les regardait comme un lacis de vaisseaux sanguins, et reconnut qu'ils n'existent point chez la femme (4). Il comparait les trompes de Falloppe à des canaux demi-circulaires (5). L'orifice de la matrice se resserre tellement pendant la grossesse, qu'il est impossible d'y introduire le bout d'une sonde, πυρὴν μύλης (6).

Le faux Plutarque expose fort en détail la théorie de la respiration admise par Hérophile (7). Ce médecin paraît avoir surtout entrevu le rapport qui existe entre le battement des artères et la respiration, et avoir rangé parmi les forces particulières de l'âme, celle qui préside à cette dernière fonction. Il admettait une diastole et une systole des poumons, et accordait à cet organe une tendance particulière à inspirer et à expirer l'air.

A peine avait-on reconnu les pulsations naturelles des artères, qu'Hérophile établit un système sur cette découverte. Il observa les différences que ces pulsations présentent dans leur ordre, leur force et leur vélocité, et en détermina le rhythme d'après ces ob-

(1) *Galen. de administr. anat. l. c.*
(2) *Id. de dogm. Hipp. et Plat. lib. VI. p.* 302.
(3) *Id. de semine, lib. I. p.* 234.
(4) *Ruffus, l. c. p.* 40. — *Galen. l. c.*
(5) *Galen. de dissect. matric. p.* 211.
(6) *Galen. de natur. facult. lib. III. p.* 109.
(7) *Plutarch. de physic. philos. decret. lib. IV. c.* 22. *p.* 102.

servations (1). Il compara ce rhythme aux temps de la musique, et étudia également les changemens qu'il éprouve aux diverses époques de la vie (2). Ce n'est pas dans l'artère elle-même, mais dans le cœur qu'il cherchait l'origine de la force qui produit les pulsations (3). L'intensité de la force vitale est la cause du pouls fort (4). Il n'a pas décrit clairement le pouls plein, en sorte qu'il paraît ne pas avoir soupçonné cette modification (5); mais il connaissait très-bien le pouls sautillant, et le désigna même sous ce nom (6).

Il rendit aux autres branches de l'art de guérir des services moins importans qu'à l'anatomie (7). Cependant sa doctrine du pouls lui fit faire des recherches sur la séméiotique, qu'il divisait en trois parties, le diagnostic, l'anamnestique et le pronostic (8). D'après sa définition, la médecine est la science qui traite de l'état naturel, de l'état contre nature et des choses non naturelles (9). Il accumulait des subtilités dans sa pathologie, et cherchait à suppléer au défaut d'idées par un vain étalage d'érudition ou par des raisonnemens inintelligibles; mais c'était alors la méthode suivie par tous les savans d'Alexandrie (10). Il écrivit sur la diététique un ouvrage dont Sextus Empiricus (11) nous a conservé

(1) *Galen. de diff. puls. lib. II. p.* 24.
(2) *Plin. lib. XI. c.* 37. *lib. XXIX. c.* 1.
(3) *Galen. de different. puls. lib. IV. p.* 42.
(4) *Galen. de differ. puls. lib. III. p.* 33.
(5) *Id. de dignosc. puls. lib. IV. p.* 83.
(6) *Id. de diff. puls. lib. I. p.* 19.
(7) *Cœl. Aurel. chron. lib. II. c.* 29. *p.* 142.
(8) *Galen. de plenitud. p.* 350. τρίχρονος σημείωσις.
(9) *Introduct. in Galen. Opp. P. IV. p.* 373.
(10) *Plin. lib. IX. p.* 37. *lib. XXVI. c.* 2.
(11) *Sext. Empiric. adv. Ethic.* §. 50. *p.* 701. Ἡρόφιλος δὲ ἐν τῷ Διαιτητικῷ καὶ σοφίαν φησὶν ἀνεπίδεικτον, καὶ τέχνην ἄδηλον, καὶ ἰσχὺν ἀναγώνιστον, καὶ

un passage remarquable sur les avantages que procure la santé.

En développant les causes des maladies, il suivit presque toujours la doctrine de son maître Praxagoras, qui trouvait dans l'altération des humeurs la cause de toutes les maladies (1). Il attribuait la paralysie à la cessation de l'influence de la force vitale; mais il ne put parvenir à découvrir la différence qui existe entre la paralysie complète et la paralysie incomplète (2). Il pensait avec raison que la mort subite est le résultat de la paralysie du cœur (3).

Au reste, son exemple nous apprend que les partisans des théories subtiles s'abandonnent presque toujours dans leur pratique à un aveugle empirisme. Il avait une prédilection particulière pour les remèdes composés et pour les spécifiques, ce qui lui a fait donner par Galien (4) le nom de demi-empirique. Lorsque la cause de la maladie est compliquée, il faut aussi, disait-il, recourir à des moyens composés; et il paraît n'avoir admis qu'un très-petit nombre de causes simples (5).

Un médecin non moins célèbre dans l'histoire de l'art, c'est Erasistrate, qui vivait probablement à Alexandrie dans le même temps qu'Hérophile. Il naquit à Julis dans l'île de Céos (6), fut disciple

πλοῦτον ἀχρεῖον καὶ λόγον ἀδύνατον, ὑγείας ἀπούσης. Haller a lu ce passage très-superficiellement, puisqu'il y voit une preuve du scepticisme d'Hérophile. Il signifie seulement que la science et tous les biens de la terre ne sont rien sans la santé: car certainement il faut rapporter la dernière condition (ὑγείας ἀπούσης) à tout ce qui précède.

(1) *Galen. de dogm. Hipp. et Plat. lib. VIII. p.* 324.
(2) *Id. de loc. affect. lib. III. p.* 282.
(3) *Cæl. Aurel. chron. lib. II. c.* 1. *p.* 348.
(4) *Meth med. lib. III. p.* 63.
(5) *Galen. de composit. medicam. sec. loca, lib. III. p.* 189.
(6) *Strabo, lib. X. p.* 745. — *Suidas, vol. I. p.* 849. — Etienne de Byzance (*voc.* Ἴουλις, *p.* 421, et Κῶς, *p.* 500) confond ensemble Cos et Ceos, prétendant que ce dernier nom était dans l'origine celui de Cos: aussi regarde-t-il à tort Erasistrate comme le compatriote d'Hippocrate.

de Chrysippe de Cnide, de Métrodore (1) et de Théophraste (2), et vécut pendant quelque temps à la cour de Séleucus Nicanor, où une cure brillante lui acquit une grande réputation (3). Par la suite il abandonna la médecine pratique, pour se rendre à Alexandrie, où il consacra tous ses soins aux spéculations théorétiques et à l'anatomie (4). Sa dépouille mortelle fut déposée dans le mont Mycale, vis-à-vis de Samos (5), d'où est venu le surnom de Samien que plusieurs auteurs lui ont ensuite donné (6). La profondeur de ses connaissances et sa probité rare lui attirèrent tant d'amis et de disciples, qu'il passait généralement pour le premier anatomiste et pour le plus grand théoricien de son siècle (7).

Ses travaux anatomiques ont surtout répandu une

(1) *Sext. Empiric. adv. Grammat. lib. I. c.* 12. *p.* 271.

(2) *Galen. an sanguis naturâ in arteriis contineatur, p.* 225.

(3) Appien (*de bello Syr. c.* 126. *p.* 204) et Lucien (*de Deâ Syriâ, p.* 664) sont les historiens qui nous donnent la description la plus exacte de cette cure, sans nommer cependant Erasistrate; mais Plutarque (*vita Demetrii, p.* 907), en la rapportant, fait mention de ce médecin. — Antiochus, fils de Séleucus, était devenu éperdument amoureux de sa belle-mère Stratonice : il ne voulait révéler sa passion à personne, et finit par tomber malade. Ce prince gardait le lit, il n'éprouvait aucune douleur, et néanmoins il perdait son embonpoint sans qu'il fût possible d'en découvrir la cause. Le médecin ayant remarqué l'abattement de ses yeux, la faiblesse de sa voix, la pâleur de son teint, et les larmes qu'il répandait sans sujet, vit dans cet ensemble de symptômes la preuve d'un amour concentré. Pour éclaircir ses soupçons, et découvrir l'objet d'une passion si violente, il posa la main sur le cœur du malade, dans la chambre duquel il fit venir toutes les femmes du palais. Antiochus n'éprouva aucune agitation ; mais, à l'approche de Stratonice, il changea aussitôt de couleur, son cœur battit avec force ; il fut inondé de sueur et saisi d'un tremblement général. Appien et Lucien font ensuite le récit non moins intéressant de la manière adroite dont Erasistrate annonça cette nouvelle à Séleucus, et de la conduite généreuse du roi. — Comparez, *Plin. lib. XXIX. c.* 1. — *Suid. l. c.* — *Galen. de prœcogn. ad. Epigen. p.* 456. — *Julian. misopog. p.* 347. *ed. Spanheim.*

(4) *Galen. de dogm. Hipp. et Plat. lib. VII. p.* 311, 318. — *De venæ sect. adv. Erasist. p.* 4.

(5) *Suidas, l. c.*

(6) *Julian. l. c. p.* 347. — *Niclas ad Antigon, Caryst. p.* 182. *ed. Beckmann.*

(7) *Id. de atrabile, p.* 361. — *De natural. facult. lib. II. p.* 100.

vive lumière sur les fonctions du cerveau et du système nerveux. Avant de se livrer avec tant d'ardeur à l'étude de la structure du corps humain, il était persuadé que les nerfs tirent leur origine de la dure-mère, parce qu'à l'exemple d'Hérophile il les confondait encore avec les tendons et les ligamens; mais des recherches plus exactes lui démontrèrent qu'ils naissent de la substance même du cerveau. Il parvint en même temps à mieux connaître la structure des circonvolutions et des anfractuosités de ce viscère, il le décrivit avec plus de précision, et il le distingua beaucoup mieux de celui des autres animaux que ne l'avaient fait ses prédécesseurs (1). Ruffus assure (2) qu'il fit une distinction dans les nerfs : ceux qui servent au mouvement et ceux qui produisent les sensations : les premiers proviennent des membranes, et les autres de la substance du cerveau. Cette opinion nous fait voir qu'Erasistrate croyait à l'identité des nerfs et des ligamens, préjugé qui règne encore assez généralement même aujourd'hui (3). Il paraît avoir, pendant sa jeunesse, placé le siége de l'âme dans les méninges, ἐπικρανίς (4).

Ainsi qu'Hérophile, il observa dans le bas-ventre des vaisseaux remplis d'un fluide lactescent; mais il pensait que cette humeur s'y trouve seulement à certaines époques, et que les vaisseaux renferment habituellement de l'air (5).

Il aperçut les valvules de la veine-cave, et leur donna même le nom de triglochines, τριγλώχινες,

(1) *Galen. de dogm. Hipp. et Plat. lib. VII. p.* 311. 318. — *De usu part. lib. VIII. p.* 458. 459.
(2) *Ruffus, l. c. p.* 65.
(3) Comparez, *Sœmmering's Hirn.* etc., c'est-à-dire, Anatomie du cerveau et du système nerveux, §. 187.
(4) *Plutarch. physic. philos. decret. lib. IV. c.* 5. *p.* 84.
(5) *Galen. de administr. anat. lib. VII. p.* 184. — *An sanguis, p.* 223.

qu'elles ont toujours conservé depuis (1). Elles ont pour usage de s'opposer à ce que le sang une fois entré dans le cœur, ne puisse rétrograder dans la veine.

La substance aérienne ou le pneuma, dont plusieurs anciens physiologistes s'étaient servi pour expliquer les fonctions les plus essentielles à la vie, parut très-importante à Erasistrate. Nous l'aspirons continuellement par les poumons, et le but de la respiration est d'en remplir les artères (2). Ces dernières le tirent des veines pulmonaires qui participent de leur nature, parce qu'elles sont chargées d'y conduire l'air qui les remplit (3); car, sans cela, on ne saurait comprendre pourquoi la nature, qui ne fait rien sans intention, a formé deux ordres aussi différens de vaisseaux. On ne pourrait concevoir non plus ce que devient l'air continuellement inspiré, s'il n'existait pas des vaisseaux particuliers, destinés à le disperser dans tout le corps. Enfin, comment les fonctions s'exécuteraient-elles sans l'intermède de cette substance aérienne, qui est le siége de la force vitale, suivant l'opinion de tous les anciens (4)?

Erasistrate partageait le pneuma en deux parties, d'après les deux forces qu'il admettait dans le corps de l'homme. L'une ou l'*air vital*, πνεῦμα ζωτικὸν, agit dans le cœur; l'autre ou l'*air de l'âme*, πνεῦμα ψύχικον, exerce son action dans le cerveau (5). Mais autant ce médecin attachait d'importance au pneuma, autant il négligeait le système de la chaleur innée,

(1) *Galen. de dogm. Hipp. et Plat. lib. VI. p.* 303.
(2) *Id. de usu respirat. p.* 159.
(3) *Id. de different. puls. lib. IV. p.* 42.
(4) *Id. an sanguis, p.* 222.
(5) *Id. de dogm. Hipp. et Plat. lib. II. p.* 263.

qu'il croyait acquise et non point naturellement inhérente (1).

Le pneuma lui servait encore à expliquer la nutrition, les sécrétions et les autres fonctions de l'économie animale. On a donc eu tort de dire (2) qu'il avait négligé la doctrine pneumatique; il regardait au contraire la présence ou l'absence de l'air comme la cause de la contraction et du relâchement des muscles (3).

Dans son explication des fonctions naturelles, il rejetait les forces spécifiques adoptées dans les écoles qui l'avaient précédé, et surtout la force attractive admise dans les sécrétions (4). En général, il s'éloignait beaucoup du système des péripatéticiens, avec lequel le sien était même fort souvent en contradiction (5). Il faisait dépendre la sécrétion biliaire de la situation et de la diminution du diamètre des vaisseaux qui conduisent le sang surchargé de parties bilieuses, sans avoir égard à la force attractive (6). Cependant sa théorie de la formation de la bile était encore la plus claire et la plus parfaite que l'on connût (7). Quant aux autres sécrétions, notamment à celle de l'urine, il les passait presque entièrement sous silence (8). Il a décrit le parenchyme du foie, dont il assure que la masse presque entière du viscère est formée (9). La bile une fois sécrétée passe, suivant lui, du foie dans la vésicule du fiel, par des conduits inconnus (10).

(1) *Galen. comm.* 1. *in lib. de nat. hum. p.* 3.
(2) *Auctor introduct. in Galen. Opp. P. IV. p.* 373.
(3) *Galen. de loc. affect. lib. VI. p.* 316.
(4) *Id. de natural. facult. lib. I. p.* 96. *lib. III. p.* 112.
(5) *Ibid. lib. II. p.* 100.
(6) *Id. l. c. p.* 98. 100.
(7) *Id. de usu partium, lib. IV. p.* 414.
(8) *Id. l. c. — De natur. facult. lib. II. p.* 102.
(9) *Auct. introduct. p.* 378. — *Galen. de composit. medicament. sec. loca, lib. VIII. p.* 285.
(10) *Galen. de loc. affect. lib. V. p.* 306.

Le frottement des tuniques de l'estomac et l'intermède du pneuma opèrent la digestion (1), pendant toute la durée de laquelle les alimens demeurent contenus dans l'estomac (2). Galien lui reproche vivement de n'avoir pas admis une force assimilatrice, *ἀλλοιωτικὴ δύναμις* (3). Il attribuait la faim à l'état de vacuité de l'estomac, et prétendait qu'on peut en faire disparaître la sensation en comprimant le ventre avec un bandage (4).

La nutrition ne consiste que dans la superposition de parties nouvelles (5). Supposez, disait-il, un nerf très-délié, quelle qu'en soit la ténuité, vous pourrez y joindre par la pensée une artère et une veine, de manière que tous trois réunis forment un cordon à trois fils. La liaison intime qui existe entre l'esprit contenu dans l'artère, et le sang renfermé dans la veine, donne lieu à une application tellement régulière des particules du sang le long des parois, *πρὸς τὰ πλάγια*, que la partie dans laquelle cette opération s'effectue se trouve nourrie (6).

C'est le pneuma qui produit la pulsation des artères. Lorsque cet esprit aérien a passé des veines pulmonaires dans le cœur, il dilate d'abord l'organe, puis les artères qui reviennent sur elles-mêmes, à cause du choc qu'elles ont reçu de lui (7). Erasistrate n'attachait pas autant d'importance qu'Hérophile aux signes tirés du pouls dans les maladies ; il donnait seulement au battement des artères, lorsqu'il

(1) *Galen. de nat. facult. lib. II. p.* 107.

(2) *Id. l. c. lib. III. p.* 112.

(3) *Id. l. c. lib. II. p.* 99.

(4) *Gell. noct. attic. lib. XVI. c.* 3.

(5) *Galen. de nat. facult. lib. II. p.* 102.

(6) *Galen. l. c.*

(7) *Id. de different. puls. lib. IV. p.* 42. — *An sanguis, p.* 223. — *Admin. anatom. lib. VII. p.* 176. *lib. VIII. p.* 189.

est violent, le même nom qu'Hippocrate, celui de σφυγμός (1).

Sa théorie de la génération était basée sur les systèmes dominans. Il croyait que la partie éthérée de la semence développe la forme et la structure du corps de l'enfant de la même manière que Phidias tirait une statue d'un bloc de marbre (2).

Quoiqu'il admît, comme les stoïciens, une providence (3) dont la sagesse a donné la vie à l'homme, cependant il s'éloignait beaucoup de ce dogme dans son explication de l'utilité de chacune des parties du corps. Il croyait entièrement inutiles, non-seulement la bile, mais encore la rate et plusieurs autres viscères. Galien le blâme, à juste titre, de cette inconséquence (4).

Ce fut lui qui le premier démontra le peu de fondement de l'opinion de Platon, suivant lequel les boissons s'insinuent dans l'organe pulmonaire par la trachée artère ; et il distingua ce dernier tube des artères proprement dites, en y ajoutant l'épithète de τραχεῖα, âpre au toucher (5).

Son respect pour Hippocrate allait si loin, que lorsqu'il ne partageait pas l'assentiment de ce grand homme, jamais il ne le réfutait personnellement, mais s'attachait à combattre les écrivains qui avaient défendu sa doctrine avec le plus de zèle (6).

La pathologie lui doit plusieurs théories qui par la suite ont joui d'une grande faveur. Il négligea le

(1) *Galen. de different. puls. lib. IV. p.* 41. — *Dogmat. Hipp. et Platon. lib. VI. p.* 297.

(2) *Id. natur. facult. lib. II. p.* 99.

(3) *Ib. p.* 98.

(4) *Galen. l. c. p.* 100. — *Lib. III. p.* 112. Ἀλλ' ἐπὶ πάντα μᾶλλον ἢ τὰ τῆς φύσεως ἔργα διαγινώσκειν, οἱ περὶ τὸν Ἐρασίστρατόν εἰσιν ἱκανοί.

(5) *Plutarch. Symposiac. lib. VII. c.* 1. *p.* 698. — *Macrob. Saturnal. lib. VII. c.* 15. *p.* 443. — Comparez, *Lucian. de conscrib. hist. p.* 605.

(6) *Galen. de atrabile, p.* 361. — *Comm.* 1. *in Hipp. de victu acut. p.* 46.

système des altérations des humeurs dont Praxagoras et Hérophile s'étaient servi pour expliquer les changemens qui surviennent dans l'état de santé ou de maladie (1), et attribua toutes les affections morbifiques à la déviation des humeurs et de la substance aérienne. Lorsque le sang s'insinue dans les artères, il trouble le pneuma qui s'y trouve, et lui imprime un mouvement irrégulier : de là résultent la fièvre et l'inflammation ; la première, quand le sang se glisse dans les artères de manière que le cœur lui-même en soit affecté ; la seconde, lorsque l'erreur de lieu, παρέμπτωσις, n'a lieu que dans les petits vaisseaux (2). C'est pour cette raison qu'il admettait une grande affinité entre l'inflammation et la fièvre (3), et qu'il plaçait le siége de la péripneumonie dans les artères du poumon qui sortent de l'aorte, pendant qu'il attribuait la pleurésie à l'épanchement du sang dans les artères de la plèvre (4).

Les hémorragies sont causées, suivant son opinion, par l'épanchement du sang, par sa dissolution ou par les anastomoses (5).

La paralysie tient à la déviation de l'humeur qui nourrit les nerfs du mouvement. Lorsque cette humeur pénètre dans la cavité des nerfs, son épaisseur et sa viscosité s'opposent à ce que les mouvemens et les sensations puissent avoir lieu (6).

Il appliquait encore son système de la déviation des humeurs à l'explication des fonctions naturelles ; c'est pourquoi il donnait le nom de parenchyme à

(1) *Galen. de atrabile*, *p.* 357.

(2) *Id. de venæ sect. adv. Erasist. p.* 2. — *Plutarch. phys. philos. decret. lib. V. c.* 29. *p.* 128.

(3) *Galen. comm.* 2. *in. lib. de nat. human. p.* 27.

(4) *Id. de locis affect. lib. V. p.* 298. 299. — *Cœl. Aurel. acut. lib. II. c.* 16. *p.* 115.

(5) *Cœl. Aurel. chron. II.* 10. *p.* 390.

(6) *Galen. de atrabile*, *p.* 360.

la substance interposée entre les artères et les veines (1).

Il partageait l'erreur assez généralement répandue de son temps, et prenait le sédiment de l'urine pour du pus véritable, parce qu'effectivement il en a l'aspect dans certaines maladies (2).

Il faisait une forte objection à la séméiotique d'Hippocrate, en prétendant qu'il est très-difficile de distinguer les évacuations critiques de la dissolution des humeurs (3).

Quant à sa méthode curative, elle diffère de toutes celles qu'on avait suivies jusqu'alors. Nous avons déjà vu que Chrysippe de Cnide rejetait la saignée, d'après des idées empruntées au pythagoricisme. Erasistrate, son disciple fidèle, et rempli de respect pour les préceptes de son maître, qu'il préférait souvent à tous les autres écrivains sur la médecine (4), adopta ses idées relativement à ce moyen; mais il chercha aussi à justifier son aversion par des raisons tirées principalement de sa théorie de l'inflammation, parce que la plupart des médecins croyaient la saignée indispensable dans ce genre de maladie. Lorsque le sang a pénétré dans des vaisseaux qui n'en contenaient pas auparavant, et qu'il a troublé la marche du pneuma, on ne peut, disait-il, remédier aux accidens en l'évacuant; il faut, au contraire, détruire la cause de cette déviation, but auquel on parviendra en soumettant le malade à un régime sévère, et surtout en liant les veines, afin que le sang qu'elles renferment ne puisse pas s'introduire dans les artères (5). On doit traiter de la même manière toutes les grandes plaies dans lesquelles

(1) *Galen. comm.* 1. *in lib. de nat. human. p.* 2.
(2) *Id. comm.* 2. *in lib. de nat. hum. p.* 26.
(3) *Id. de optimâ sectâ*, *p.* 28.
(4) *Id. de venæ sect. adv. Erasistr. p.* 5.
(5) *Ibid. p.* 8.

il est à craindre qu'il ne survienne inflammation. Il alléguait encore une autre raison contre la saignée : c'est qu'il est impossible de déterminer la quantité de sang qui doit être soustraite du corps (1). Mais le principal argument qu'il employait, c'était le témoignage de sa propre expérience ; et il citait ordinairement deux cas dans lesquels il n'avait pas eu besoin de recourir à la saignée : celui de Criton, qui était affecté d'une angine, et celui d'une jeune fille de Chio, atteinte d'une maladie grave par suite de la suppression des menstrues (2). Ses antagonistes ne laissèrent pas échapper une aussi belle occasion de tourner ses raisonnemens en ridicule, et de lui reprocher son peu d'expérience (3) ; mais comme nous ne possédons aucun ouvrage de ce médecin célèbre, il nous est fort difficile de juger s'il admettait réellement les principes que ses adversaires lui supposent. Cœlius Aurélianus assure qu'il pratiquait la saignée ; mais que ses disciples rejetèrent tout-à-fait cette opération, dont sans doute il ne voulait lui-même que restreindre l'emploi (4).

Chrysippe avait déjà blâmé l'usage des purgatifs : Erasistrate les bannit totalement de sa pratique, parce qu'ils altèrent les humeurs et suscitent des fièvres putrides (5). L'objection de Galien, que ce médecin ignorait absolument l'utilité de la force attractive des purgatifs, ne peut anéantir la raison que je viens de rapporter (6). Erasistrate recommandait

(1) *Ibid. p.* 4.
(2) *Ibid. p.* 13.
(3) *Ib. p.* 15. *p.* 4.
(4) *Cœl. Aurel. chron. lib. II. c.* 13. *p.* 415. « *Siquidem Erasistratus* « *phlebotomari præcepit patientes. Alii vero ejus sectatores etiam fieri* « *principaliter damnaverunt hoc adjutorii genus, tanquam virium* « *vexabile.* »
(5) *Galen. de venæ sect. adv. Erasist. Rom. p.* 15. — Il rejetait les purgatifs avec raison dans la goutte. (*Cœl. Aurel. chron. lib. V. c.* 2. *p.* 566.)
(6) *De facult. purgant. medicam. p.* 484.

surtout la modération dans le régime, l'usage fréquent des bains, les lavemens, les vomitifs, les frictions et le grand exercice (1). Il s'élevait avec force contre les médecins qui cherchent des médicamens dans les trois règnes de la nature, assurant que la simple décoction d'orge, les ventouses et l'huile sont infiniment plus utiles que cette foule de remèdes composés (2). On se tromperait donc très-fort, si on le croyait partisan de la polypharmacie, parce que Galien cite de lui-même un ouvrage sur la préparation du chou et des cataplasmes (3). Il préférait les moyens empruntés à la diététique, et il se guérit lui-même une fois avec le suc seul de framboise (4).

Un principe excellent, adopté par Erasistrate, c'est que les mêmes alimens et médicamens ne produisent pas les mêmes effets sur tous les individus. On voit quelquefois l'hydromel resserrer le ventre, tandis que les lentilles, dans d'autres cas, provoquent d'abondantes évacuations alvines (5). Il paraît, d'après cela, qu'il soupçonnait la nécessité d'admettre la réaction des forces du corps.

Quoique ennemi déclaré des médecins qui traitent les maladies sans avoir égard aux causes qui les ont produites (6), il ne prenait lui-même, dans bien des circonstances, d'autre guide que l'empirisme. Dans le traitement des maladies, il ne faisait aucune attention aux parties similaires qui composent les organes, et ne s'occupait que des organes eux-mêmes (7). Il pratiquait la chirurgie avec une hardiesse telle, que dans les abcès du foie et de la rate, il ne craignait pas d'ouvrir l'abdomen, pour

(1) *Galen. de venæ sect. adv. Erasistrat. Rom. p.* 15. 16.
(2) *Plutarch. Symposiac. lib. IV. qu.* 1. *p.* 663.
(3) *Galen. de venæ sect. adv. Erasistr. p.* 1.
(4) *Id. de composit. medicam. sec. loca, lib. VI. p.* 68.
(5) *Id. de facultat. aliment. lib. I. p.* 303.
(6) *Dioscorid. theriac. præfat. p.* 419.
(7) *Galen. comm.* 1. *in lib. de nat. hum. p.* 2.

appliquer immédiatement les remèdes sur les parties malades (1). Si nous en croyons l'auteur de l'introduction qu'on trouve parmi les écrits de Galien (2), il se servait aussi du cathéter, qui porta son nom par la suite. Il se gardait bien d'entreprendre la ponction dans l'hydropisie, parce qu'il savait parfaitement que presque toujours cette maladie tient à des obstructions du foie auxquelles l'opération ne saurait porter remède (3).

Il laissa sur les poisons un ouvrage cité par plusieurs auteurs qui lui sont postérieurs (4).

Un de ses contemporains mérite encore d'être cité parmi ceux qui ont le plus contribué au perfectionnement de l'anatomie, quoique ses découvertes ne soient cependant pas aussi nombreuses : c'est Eudème (5), que Galien (6) assure avoir secondé Hérophile et Erasistrate dans leurs travaux. Il a écrit avec beaucoup de profondeur sur les fonctions du cerveau et des nerfs (7). Il a reconnu qu'il existe cinq os dans la main, autant dans le pied, et que

(1) *Cælius Aurel. chron. lib. III. c. 4. p.* 454.

(2) *Introd. in Galen. Opp.* T. IV. p. 383. — Ce cathéter avait déjà la forme d'un S romain. — Comparez, *Bernard ad Theophan. vol. II. p.* 66.

(3) *Cels. lib. III. c.* 21.

(4) *Schol. Nicand. Alexipharm. v.* 64.

(5) Qu'il me soit permis de faire une petite remarque sur le temps où Eudème a vécu. Galien assure (*comm. in aphorism. VI.* 1. *p.* 301) qu'il fut contemporain d'Hérophile et d'Erasistrate : Τοῦτο γὰρ οὐδεὶς προσέθηκεν, οὔτε τῶν κατὰ τὸν αὐτὸν αὐτῷ γεγονότων χρόνον ἐπιφανεστάτων, οἷον Φιλότιμος, Ἡρόφιλος, Εὔδημος. Mais ailleurs (*de antidot. lib. II. p.* 452), il lui attribue l'invention d'une thériaque qu'il offrit à Antiochus Philométor. Suivant Spanheim (*de usu et præstant. numism. vol. p.* 1. 442), le seul des Séleucides qui ait porté ce surnom, est Démétrius III. On le donnait aussi au sixième des Ptolémées. Il ne peut être question ni de l'un ni de l'autre de ces deux princes, puisque Ptolémée VI mourut cent quarante-six et, Démétrius III quatre-vingt-cinq ans avant Jésus-Christ. Aurait-on donc donné le surnom de Philométor à Antiochus VIII, Grypus, qui aimait beaucoup les marionnettes, et qui assassina sa mère (*Diodor. Sicul. excerpt. p.* 606)? Mais alors cet Eudème ne serait pas le même que l'anatomiste dont je parle.

(6) *Galen. comm. in Hipp. aphor. VI.* 1. *p.* 301. — *De dogm. Hipp. et Plat. lib. VIII. p.* 318.

(7) *Id. de loc. affect. lib. III. p.* 281.

le pouce ainsi que le gros orteil sont formés de deux phalanges (1). Il a décrit les apophyses styloïdes de l'os temporal, et les a comparées aux ergots d'un coq (2). Il a déjà observé le pancréas (3), et comparé les trompes de Falloppe à des franges (4). On doit s'étonner qu'un anatomiste aussi distingué ait regardé l'acromion comme un os distinct et séparé (5).

Les successeurs d'Hérophile et d'Erasistrate se sont rendus coupables d'une négligence impardonnable en ne profitant pas des occasions favorables qui s'offraient à eux dans la ville d'Alexandrie. Cette apathie fut, il est vrai, la suite de l'indolence et de la multiplicité des médecins, puisque, suivant Celse (6), chaque branche de l'art était cultivée par des praticiens différens. De là vint aussi la division de cet art en médecine proprement dite, en chirurgie et en rhizotomie ou pharmacie. Cette nouvelle distinction aurait dû conduire aux plus heureux résultats, et contribuer beaucoup au perfectionnement de la science, si la frivolité et les sophistes n'avaient pas à chaque instant écarté l'école d'Alexandrie de la véritable route.

La plupart des partisans d'Hérophile étaient d'éternels raisonneurs dont nous ne connaissons guère aujourd'hui que les différentes définitions du pouls (7). Plusieurs, à la vérité, commentèrent les écrits d'Hippocrate; mais ce fut uniquement dans la vue de tour-

(1) *Galen. de usu part. lib. III. p.* 399.
(2) *Rufus, p.* 35.
(3) *Galen. de semine, lib. II. p.* 246. Εἰς ἔντερα δὲ ἥκει ἐξ ἀδένων τινῶν, ὑγρὸν γλισχρὸν, ὅμοιον σιέλῳ, περὶ ὧν ἀδένων οὐ σμικρὰ ζήτησις γέγονε τοῖς ἀνατομικοῖς ἀπὸ Ἡροφίλου τε καὶ Εὐδήμου τὴν ἀρχὴν λαβοῦσα.
(4) *Id. de dissect. matric. p.* 211.
(5) *Ruffus, p.* 29.
(6) *Præf.* « *Iisdemque temporibus in tres partes medicina diducta est,* « *ut una esset, quæ victu, altera, quæ medicamentis, tertia, quæ manu* « *mederetur. Primam* διαιτητικὴν, *alteram* φαρμακευτικὴν, *tertiam* χειρουρ-« γικὴν *nominaverunt.* »
(7) *Galen. comm. 2. in Epidem. III. p.* 410.

ner en ridicule les pronostics du médecin de Cos, et de les combattre par de misérables sophismes (1). Quoique Galien rapporte qu'ils décrivirent assez bien les plexus choroïdes (2), ils négligèrent en général l'étude de l'anatomie, et furent les fondateurs de l'école empirique (3).

On sait aussi que ce sont eux qui ont les premiers distingué le mot πάθος, *passio*, de νόσος, *morbus* (4). Ils donnaient une démonstration géométrique de la difficulté qu'on éprouve à guérir les ulcères ronds (5).

Parmi ceux qui suivirent les traces d'Hérophile, et qui demeurèrent fidèles à la médecine dogmatique, Démétrius d'Apamée paraît avoir été le plus célèbre; car il fonda une école particulière (6). Cœlius Aurélianus atteste qu'il cultiva la pathologie générale avec beaucoup de soin (7). En effet, il divisa les hémorragies en deux classes, celles qui proviennent de la lésion des vaisseaux, suite du déchirement ou de la putréfaction des parois, et celles qui surviennent sans que le tissu des vaisseaux ait été altéré : ces dernières supposent la ténuité extrême des parois, la transsudation du sang, l'atonie ou une anastomose. On reconnaît évidemment ici les principes sur lesquels Gaubius a établi son système (8).

Démétrius ne trouvait entre la pleurésie et la péripneumonie d'autre différence que l'intensité plus ou moins grande des accidens ; et la première n'est autre chose que l'inflammation d'une partie du pou-

(1) *Galen. comm.* I. *in Prognost. p.* 119. 120.
(2) *Administ. anat. lib. X. p.* 195.
(3) *Galen. l. c.*
(4) *Galen. defin. med. p.* 394.
(5) *Cass. problem.* I.
(6) *Cæl. Aurel. chron. lib. V. c.* I. *p.* 432.
(7) *Cæl. Aurel. chron. lib. II. c.* 10, *p.* 390.
(8) *Gaubii instit. pathol. med.* §. 203.

mon (1). Cœlius Aurélianus nous a encore conservé les définitions que Démétrius donnait de plusieurs maladies. Il considérait, par exemple, la léthargie comme une maladie aiguë accompagnée d'un assoupissement profond, avec perte du sentiment (2), et la frénésie comme une démence fébrile (3). Il distinguait l'hydropisie en tympanite et hydropisie proprement dite (4). Il établissait très-bien la différence qui existe entre les convulsions et le tremblement (5).

Mantias, autre disciple d'Hérophile, a mérité les éloges de Galien pour être resté également fidèle aux principes de son maître, et pour ne pas s'être laissé entraîner par le torrent de l'empirisme. Il fut le maître d'Héraclide de Tarente (6), et le premier, à ce qu'assure Galien, qui ait écrit sur la préparation des principaux médicamens (7). Il laissa en outre un ouvrage sur les devoirs du médecin (8), et un autre sur les appareils chirurgicaux (9).

Bacchius de Tanagra s'est rendu célèbre par sa théorie des hémorragies. Aux trois causes déjà connues, le déchirement, la dissolution et l'anastomose, il en ajouta encore une quatrième, la transsudation (10). Il pensa que le pouls doit se manifester à la fois dans toutes les parties du corps, parce que les vaisseaux sont continuellement remplis de sang; et cette opinion fut vivement combattue par la secte d'Erasistrate (11). Il fut aussi un des premiers commentateurs des Aphorismes d'Hippocrate, et composa un voca-

(1) *Cœl. Aurel. acut. lib. II. c.* 25. *p.* 136.
(2) *Id. acut. lib. II. c.* 1. *p.* 73.
(3) *Id. acut. lib. I. c.* 1. *p.* 2.
(4) *Id. chron. lib. III. c.* 8. *p.* 468.
(5) *Id. acut. lib. III. c.* 7. *p.* 208.
(6) *Galen. de compos. medic. sec. loca, lib. VI. p.* 252.
(7) *Galen. de compos. medicam. sec. genera, lib. II. p.* 328. Φαρμάκων συνθέσεις παμπόλλων ἀξίων ἐπαίνου πρῶτος, ὧν οἶδα, Μαντίας ὁ Ἡροφίλειος ἔγραψεν.
(8) *Ej. comm. in lib.* κατ' ἰητρεῖον. *p.* 667.
(9) *Id. de fasciis, p.* 581. *ed. Froben.*
(10) *Cæl. Aurel. tard. lib. II. p.* 390.
(11) *Galen. de differ. puls. lib. IV. p.* 47.

bulaire des termes employés par le père de la médecine (1).

Zénon de Laodicée est connu particulièrement par la découverte d'un grand nombre de médicamens composés. Parmi ceux qu'il imagina, on vantait beaucoup dans la colique un remède calmant auquel plusieurs auteurs donnent le nom de *diastœchados* (2). Il laissa également des commentaires sur Hippocrate, dans lesquels il cherchait entre autres à rendre raison des signes qui caractérisent les maladies dont ce grand médecin donne l'histoire (3). La ciguë était à ses yeux un poison froid (4). Galien cite plusieurs antidotes de son invention (5). C'était un homme d'esprit, dit Diogène, mais qui ne savait pas rendre ses idées par écrit (6). Galien nous a conservé ses opinions sur le pouls. Zénon désignait collectivement sous ce nom la dilatation et le resserrement des parties artérielles ; et il attachait une grande importance à ces deux derniers mots, parce qu'il considérait le cœur non pas comme un muscle distinct, mais comme la simple continuation des artères (7).

Apollonius de Citium, surnommé Mys, doit être aussi rangé au nombre des disciples d'Hérophile ; car Strabon assure qu'il étudia dans la même école qu'Héraclide d'Erythrée (8). Il ne faut pas le confondre avec plusieurs autres médecins du même nom, dont il sera parlé dans la suite. Erotien (9) cite

(1) *Galen. comm. in aphor. VII.* 68. *p.* 328. On y lit : Οἱ πρῶτοι τῶν ἐξηγησαμένων τοὺς ἀφορισμοὺς, ὧν ἐστιν, Ἡροφίλειος ὁ Βακχεῖος, Ἡρακλείδης τε καὶ Ζεῦξις οἱ ἐμπειρικοί. — *Erotian. p.* 8.

(2) *Cœl. Aurel. tard. lib. IV. c.* 7. *p.* 530.

(3) *Galen. comm.* 2. *in lib. III. Epidem. p.* 420, où on lit : Ζήνων ὁ Ἡροφίλειος.

(4) *Erotian. exposit. voc. Hippocr. p.* 216.

(5) *Galen. de antidot. lib. II. p.* 448. 449.

(6) *Diogen. lib. VII. s.* 35. *p.* 386. νοῆσαι μὲν ἱκανὸς, γράψαι δὲ ἄτονος.

(7) *Galen. de different. puls. lib. IV. p.* 47.

(8) *Strabo, lib. XIV. p.* 954. 1001.

(9) *L. c. p.* 86.

de lui un ouvrage sur les articulations, dans lequel il cherchait à expliquer les passages obscurs d'Hippocrate. Il écrivit aussi sur les propriétés des médicamens, sur les euporistes (faciles à se procurer) et les antidotes (1). Au rapport de Plutarque, il nourrissait les personnes tombées dans le marasme, avec de la viandée salée, pour leur faire recouvrer l'appétit (2). Dans un ouvrage particulier sur la secte d'Hérophile, il définissait la pleurésie une inflammation de la plèvre et des muscles intercostaux (3). Il avait aussi laissé un traité de l'épilepsie (4). Un auteur plus moderne assure qu'il fut disciple de Zopyre, dont il sera parlé plus tard (5).

Callimaque est encore cité parmi les disciples d'Hérophile qui ont commenté Hippocrate et donné une explication des termes obscurs qui se trouvent dans ses écrits (6). Très-versé dans la connaissance de la diététique, il écrivit sur les accidens que peuvent causer certaines fleurs odorantes employées pour former des couronnes (7).

Callianax n'est connu que par la dureté et la barbarie avec lesquelles il traitait ses malades (8).

Galien parle de Chryserme à cause de sa théorie du pouls, tout-à-fait différente de celles qu'on avait adoptées jusqu'alors. Ce médecin n'attribuait pas la moindre influence au cœur sur la production du pouls, qu'il définissait une alternative de dilatation et de resserrement des artères opérés par les forces

(1) *Cels. lib. V. præf. p.* 194. — *Galen. de compos. sec. loc. lib. I. p.* 167. — *Antidot. lib. II. p.* 445.
(2) *Plutarch. quæst. natur. p.* 912.
(3) *Cæl. Aurel. acut. lib. II. c.* 13. *p.* 110.
(4) *Id. tard. lib. I. c.* 4. *p.* 323.
(5) *Nicet. collect. chirurg. p.* 171.
(6) *Erotian. p.* 8.
(7) *Plin. lib. XXI. c.* 3.
(8) *Galen. comm.* 4. *in lib. VI. Epidem. p.* 495. — Un malade lui ayant dit : Je mourrai ; il répondit, en citant un vers d'un poëte : *Oui, à moins que tu ne sois fils de Latone, mère de beaux enfans.*

animale et vitale (1). Il recommandait la racine d'asphodèle contre les scrophules et le goître (2). Sextus Empiricus dit qu'il attribuait une sensibilité particulière à l'estomac (3).

Andréas de Caryste, rangé par Celse au nombre des anciens partisans de la secte d'Hérophile (4), ne doit pas être confondu avec Andréas Chrysaris qui vécut plus tard. Il écrivit un livre sur les propriétés des médicamens ; et dans cet ouvrage, qui portait probablement le nom de νάρθηξ (5), il assurait que l'opium subissait à Alexandrie plusieurs sophistications (6). Dans un autre livre sur les poisons, il réfutait la fable de l'accouplement de l'aspic avec la murène (7). De même que les stoïciens, il confondait l'âme avec les sens, et n'en plaçait par conséquent le siége dans aucun organe particulier (8). C'est la partie médullaire qui donne naissance au cal dans les fractures (9). Il laissa un ouvrage sur l'hydrophobie, qu'il appelait κυνόλυσσος, et un autre sur la pantophobie, dont il faisait une espèce distincte de maladie nerveuse (10). Il inventa aussi plusieurs collyres très-actifs, et quelques machines destinées à réduire les luxations du fémur (11).

On ne sait rien sur le compte de Cydias, de Mylasa en Carie, sinon qu'il laissa, comme les autres disciples d'Hérophile, des commentaires sur Hippocrate. Lysimaque de Cos écrivit trois livres contre cet ouvrage (12).

(1) *Galen. diff. puls. lib. IV. p.* 48.
(2) *Plin. lib. XXII. c.* 22.
(3) *Sext. Empiricus, pyrrhon. hypot. lib. I. s.* 84. *p.* 23.
(4) *Cels. lib. V. p.* 194.
(5) *Schol. Nicand. theriac. v.* 684.
(6) *Plin. lib. XX. c.* 18.
(7) *Schol. Nicand. theriac. v.* 823.
(8) *Tertullian. de anim. c.* 15. *p.* 783.
(9) *Cass. problem.* 58. *p.* 30.
(10) *Cœl. Aurel. acut. lib. III. c.* 9. *p.* 218. *c.* 12. *p.* 222.
(11) *Cels. lib. VI. c.* 6. *p.* 296. *lib. VIII. c.* 20. *p.* 467.
(12) *Erotian. p.* 10. 192.

Presque tous les sectateurs d'Hérophile vivaient à Alexandrie; mais lorsque les rois d'Egypte chassèrent les savans de cette cité, plusieurs se rendirent à Laodicée, où ils établirent une école dans le temple de Carus, situé entre Carura et Laodicée (1). Les fouilles faites pendant le dix-huitième siècle dans les ruines du temple d'Esculape à Smyrne, firent découvrir plusieurs médailles portant les noms de la plupart des médecins des écoles d'Hérophile et d'Erasistrate. Chishull, qui se trouvait alors à Smyrne, les envoya au savant Méad, qui, dans une dissertation particulière, soutint qu'elles avaient été frappées en l'honneur de ces médecins (2); mais il est démontré aujourd'hui que Chishull et Méad se sont laissé induire en erreur, et que les médailles étaient fausses (3).

Au temps de Strabon, l'école de Laodicée avait pour chef Zeuxis, qui donna des commentaires sur tous les ouvrages d'Hippocrate (4); mais ces commentaires, déjà fort rares dans le siècle de Galien, étaient écrits d'un style fort incorrect (5). Zeuxis, comme plusieurs autres sectateurs d'Hérophile, avait adopté les principes de l'empirisme (6).

Alexandre Philalèthe lui succéda (7). Dans son ouvrage sur les opinions des médecins, il donna, pour éviter les reproches qu'on faisait aux autres médecins, deux définitions du pouls; l'une était tirée des parties mêmes qui en sont l'objet, l'autre du jugement de l'état où se trouvent ces par-

(1) *Strabo, lib. XII. p.* 869.
(2) *Diss de numis quibusdam a Smyrnæis in medicorum honorem percusis. Opp tom. I. in-8o. Gotting.* 1748.
(3) *Eckhel. vol. II. p.* 599.
(4) *Galen. comm. in lib.* κατ' ἰητρεῖον, *p.* 662. — *Erotian. p.* 214. 216.
(5) *Ej. comm.* 2. *in lib. III. Epidem. p.* 412.
(6) *Ej. comm. in aphor. VI. p.* 328.
(7) *Strabo, l. c.*

ties. D'après la première, le pouls consiste dans une contraction et une dilatation involontaires et sensibles du cœur et des artères; suivant la seconde, le pouls résulte du choc qu'imprime à la main le mouvement continuel et involontaire des artères, ainsi que du repos qui succède à ce choc (1). Démosthène Philalèthe, son disciple, adopta ces deux définitions, auxquelles il fit de légers changemens. Sa définition subjective était la suivante : le pouls est une dilatation et une contraction du cœur et des artères qui peuvent tomber sous les sens. Quant à sa définition contemplative, il ne fit que substituer le mot naturel à celui d'involontaire (2). On peut juger, d'après un exemple pareil, combien ces écrivains attachaient d'importance à d'aussi singulières définitions. Alexandre en donne plusieurs autres de différentes maladies; mais elles ne sont pas meilleures (3).

Démosthène, qu'il ne faut pas confondre avec le Démosthène de Marseille, beaucoup moins ancien, écrivit aussi sur les maladies des yeux un ouvrage très-estimé dans l'antiquité (4), et qui n'était pas encore perdu dans le quatorzième siècle, du temps de Matthæus Sylvaticus; car cet auteur, et plusieurs autres compilateurs avant lui, nous en ont donné des extraits (5).

Aristoxène, autre disciple d'Alexandre, a été souvent confondu avec le péripatéticien du même nom. Galien rapporte de lui une définition du pouls, qui, bien que conforme à toutes les règles de la dialectique, n'en est pas moins très-peu satisfaisante;

(1) *Galen. diff. puls. lib. IV. p.* 46.
(3) *Galen. ibid.*
(3) *Cæl. Aurel. acut. lib. II. c.* 1. *p.* 74.
(4) *Galen. l. c.*
(5) *Oribas. synops. lib. VIII. c.* 40. — *Aët. tetrab. II. serm. III. c.* 12. *col.* 305.

car elle se borne à dire que le pouls est une action propre au cœur et aux artères (1). Aristoxène recommandait les lavemens dans l'hydrophobie (2). Il vantait les frictions avec l'huile et le petit liseron (*polygonum convolvulus*) dans la fièvre quarte (3). Il laissa un ouvrage très-étendu sur les principes de son école (4).

Héraclide d'Erythrée, disciple de Chryserme, fut l'un des plus célèbres médecins de l'école d'Hérophile (5). Il commenta les ouvrages d'Hippocrate ; mais il lui fut impossible de bien distinguer les véritables de ceux qui sont supposés (6). Le pouls, suivant lui, consiste dans une contraction et une dilatation du cœur et des artères, produites par les forces vitale et animale (7). Le raisonnement le guidait toujours dans ses différentes recherches médicales ; ce qui le distingue de plusieurs autres partisans de la même secte qui se laissèrent guider uniquement par l'empirisme (8). Une fausse interprétation paraît avoir porté Diogène (9) à le regarder comme un disciple d'Icesius, et comme appartenant en conséquence à l'école d'Erasistrate (10).

Outre Apollonius Mys, dont j'ai déjà parlé, et plusieurs autres médecins du même nom qui se présenteront par la suite, la secte d'Hérophile compte

(1) *Galen. diff. puls. lib. IV. p.* 47.
(2) *Cœl. Aurel. acut. lib. III. c.* 16. *n.* 233.
(3) *Apollon Dyscol. hist. mirab. c.* 33. *p.* 133. — Comparez, *Mahne diatribe de Aristoxeno, p.* 205. *in*-8°. *Amst.* 1793. — Apollonius écrit Ἀριστόξινος ὁ Μ[illegible]κος ; mais Meursius prétend avec beaucoup de vraisemblance qu'on doit changer ὶ en ου. Reinesius est de l'opinion contraire (*var. lect. lib. III. p.* 484.)
(4) *Galen. diff. puls. lib. IV. p.* 49.
(5) *Galen. l. c. p.* 48.
(6) *Galen. comm. in lib.* κατ' ἰητρεῖον, *p.* 662. — *Comm. in lib. III. epid. p.* 412.
(7) *Galen. diff. puls. lib. IV. p.* 48.
(8). *Galen. ars medicin. p.* 122. *ed. Froben.*
(9) *K. Sprengel's, Beytræge* etc. c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'Histoire de la médecine, cah. II. p. 80.
(10) *Diogen. lib. V. s.* 94. *p.* 316.

encore parmi ses prosélytes Apollonius de Pergame, surnommé Ther, et peut-être le même que celui auquel on donne le nom d'Ophis. Ce médecin commenta également les œuvres d'Hippocrate (1), et fit un extrait du vocabulaire de Bacchius (2). Quoiqu'il soit fort difficile de bien distinguer les uns des autres les différens Apollonius cités dans l'histoire, je pense cependant qu'il faut rapporter à celui-ci ce que Cœlius Aurélianus dit d'un Hérophilus Apollonius qui plaçait le siége de la pleurésie dans le poumon lui-même (3). A l'exemple des disciples d'Erasistrate, il rejetait la saignée, et la remplaçait par l'application des ventouses (4). Il inventa un bandage particulier, garni d'un trou dans lequel la tête et le cou s'engageaient (5).

Je ne crois pas commettre d'erreur en plaçant ici Apollonius de Tyr, qui vivait peu de temps avant Strabon, et qui composa un ouvrage dans lequel il indiquait tous les disciples de Zénon (6). Il était l'auteur du bandage connu sous le nom de *petit temple* (7).

Enfin, il faut ranger parmi les sectateurs d'Hérophile Gajus, dont Galien rapporte plusieurs remèdes, et qui plaçait le siége de l'hydrophobie dans les membranes du cerveau (8) ; nous y joindrons Dioscoride surnommé Phacas, parce qu'il avait tout le corps couvert de verrues (9). Ce dernier était

(1) *Erotian. p.* 86.

(2) *Ibid. p.* 8.

(3) *Cœl. Aurel. acut. lib. II. c.* 28. *p.* 139.

(4) *Oribas. synops. ad Eustath. lib. I. c.* 14.

(5) *Galen. de fasc. p.* 600.

(6) *Strabo, lib. XVI. p.* 1098.

(7) *Galen. de fasc. p.* 600.

(8) *Cœl. Aurel. acut. lib. III. c.* 14. *p.* 225.

(9) *Suid. vol. I. p.* 604. Il le confond avec le célèbre Dioscoride d'Anazarbe.

d'Alexandrie (1), vivait sous le règne de Cléopâtre, et laissa vingt-quatre livres sur la médecine (2). Il s'attacha surtout à réfuter les interprétations que Bacchius avait données des passages obscurs d'Hippocrate (3).

Les successeurs d'Erasistrate formèrent également une école dont Alexandrie fut d'abord le siége principal, mais qui se propagea ensuite dans l'Asie mineure.

Strabon de Béryte fut un des premiers qui embrassèrent la doctrine d'Erasistrate, avec lequel il était lié très-intimement, suivant le témoignage de Galien (4). Il laissa un ouvrage dans lequel il cherchait à expliquer les passages obscurs d'Hippocrate (5). De même que son maître, il s'abstenait de la saignée dans toutes les maladies, et se faisait une gloire de suivre cette méthode (6); mais il alléguait en faveur de son opinion une raison très-ridicule, disant qu'on est toujours en danger de piquer une artère au lieu d'une veine, parce que rien n'est plus facile que de confondre ensemble ces deux ordres de vaisseaux (7). On peut juger par-là combien ses connaissances anatomiques étaient inférieures à celles d'Erasistrate (8).

Le célèbre péripatéticien Straton de Lampsaque, qui vivait à Alexandrie auprès des Ptolémées, se livra aussi à l'étude de la médecine d'après la doctrine d'Erasistrate. On lui donne ordinairement l'épithète

(1) *Paul. Ægin. lib. IV. c.* 24. *p.* 142. — *Galen. expos. voc. p.* 482.
(2) *Suid. l. c.*
(3) *Erotian. p.* 8. 382. — *Galen. ibid. p.* 402.
(4) *Galen. de venæ sect. adv. Erasist. Rom. p.* 8. — Comparez, *Diogen. lib. V. s.* 61. *p.* 300.
(5) *Erotian. p.* 86.
(6) *Galen. l. c.*
(7) *Galen. de venæ sect. adv. Erasist. p.* 1.
(8) Peut-être est-ce le Beryte dont les conseils sur l'économie rurale sont rapportés dans les Géoponiques (*lib. II. c.* 9. *lib. IV. c.* 11. etc.).

de physicien, à cause de ses vastes connaissances en histoire naturelle (1) ; et Strabon cite entre autres sa théorie de la mer (2). Ses principes s'écartaient de ceux de Platon et d'Aristote en ce que, dans l'explication des phénomènes de la nature, il avait, comme les stoïciens, particulièrement égard aux forces inhérentes à la matière, et aux lois éternelles du mouvement. Il excluait même entièrement l'influence de la divinité (3) ; l'âme n'était à ses yeux que la réunion des diverses sensations (4); et, par une idée assez bizarre, il en plaçait le siége entre les paupières (5). Indépendamment de plusieurs écrits philosophiques, il a encore laissé quelques livres sur la nature de l'homme, la génération des animaux, les maladies et leurs terminaisons (6). J'ai déjà dit qu'il attribuait au nombre sept la propriété de donner lieu à tous les changemens naturels des corps. Cette opinion prouve qu'il était partisan des pythagoriciens de son siècle, et très-zélé défenseur de leur doctrine.

Son successeur, Lycon de Troas, s'occupa également de la physiologie. Il laissa sur la génération plusieurs livres dont il ne nous reste pas un seul fragment (7).

La secte d'Erasistrate compte encore parmi ses véritables partisans Apollonius de Memphis, disciple de Straton de Béryte (8), qui laissa un ouvrage sur

(1) *Diogen. lib. V. s.* 64. *p.* 301.

(2) *Lib.* I. *p.* 86.

(3) *Cicer. acad. quæst. lib. IV. c.* 38. — *Plutarch. adv. Colot. p.* 1115.

(4) *Sext. Empiric. adv. Mathem. lib. VII. s.* 350. *p.* 439.

(5) *Tertullian. de anim. c.* 15. *p.* 786.

(6) *Diogen. lib. V. s.* 58. *p.* 299.

(7) *Diogen. lib. V. s.* 65. *p.* 301. — *Apulej. apolog. p.* 463. — *Athen. lib. XII. p.* 547.

(8) *Galen. diff. puls. lib. IV. p.* 51. — On y lit ὁ ἀπὸ Στράτωνος, que plusieurs traducteurs ont rendu à tort par *fils de Straton.*

la botanique (1), et un autre sur les articulations (2). On cite parmi ses opinions relativement à la séméiotique, celle que la sortie des vers renfermés dans le canal intestinal est, chez les malades, un signe dangereux (3). Il donnait le nom de diabète à une hydropisie dans laquelle le malade rend sans cesse ses urines (4). Il définissait le pouls de trois manières différentes, disant entre autres qu'il est dû au passage dans les artères de l'esprit contenu dans le cœur (5). On trouve indiqués dans plusieurs écrivains, certains médicamens composés dont il est l'inventeur (6).

Nicias de Milet, ami intime d'Erasistrate, ne nous est connu que par l'estime particulière qu'avait pour lui Théocrite. En effet, le poëte lui dédia deux de ses plus belles odes (7).

Apollophane, peut-être le même que le célèbre médecin d'Alexandre-le-Grand (8), inventa une fomentation très-connue et usitée dans la pleurésie (9).

Artémidore de Sida n'est également connu que par son opinion sur le siége de l'hydrophobie. Il le plaçait dans l'estomac, parce que cette affection est accompagnée de sanglots et de vomissemens (10).

Charidème et son fils Hermogène de Tricca se trouvent dans le même cas : nous savons seulement qu'ils furent tous deux strictes observateurs des principes du fondateur de leur secte (11).

(1) *Schol. Nicandr. theriac. v.* 52. 559.
(2) *Erotian. p.* 86.
(3) *Cœl. Aurelian. tard. lib. IV. c.* 8. *p.* 537.
(4) *Ib. lib. III. c.* 8. *p.* 469.
(5) *Galen. l. c.*
(6) *Myerps. sect.* 48. *col.* 831.
(7) *Schol. Theocrit. in argument. id. XI.*
(8) *Polyb. hist. lib. V. c.* 56. *p.* 638. 639.
(9) *Cœl. Aurel. acut. lib. II. c.* 33. *p.* 150. *c.* 29. *p.* 142.
(10) *Id. c.* 31. *p.* 146. *lib. III. c.* 14. *p.* 224.
(11) *Id. lib. III. c.* 15. *p.* 227. — *Galen. de facult. simpl. lib. I. p.* 13.

Mais avec Icésius, qui fonda, peu de temps avant Strabon (1), une école dirigée d'après la théorie d'Erasistrate, commença une époque très-brillante pour la secte de ce grand médecin. Icésius acquit une réputation extraordinaire (2), et laissa une multitude d'écrits, dont les plus remarquables étaient le livre des plantes, celui des onguens et celui des alimens (3). On cite souvent aussi un médicament composé qui porte son nom (4).

Les anciens ne nous ont transmis aucun renseignement sur Ménodore, ami d'Icésius. Athénée rapporte seulement son opinion sur la coloquinte (5).

Tout ce que nous savons sur Xénophon de Cos, c'est qu'il était partisan de la doctrine d'Erasistrate, qu'il vivait avant Apollonius de Memphis (6), et qu'il cherchait à suspendre les hémorragies en comprimant le membre avec une ligature (7).

Tels sont les plus célèbres successeurs des deux fondateurs de l'école d'Alexandrie. Quoique les progrès des sectes empirique et méthodique fissent chaque jour tomber de plus en plus cette école en décadence, elle se soutint cependant jusqu'au temps de Galien.

La division de la médecine en chirurgie, diététique et rhizotomie ou pharmacie, fit faire, comme le remarque trop bien Celse (8), de grands progrès à l'art chirurgical. Les chirurgiens d'Alexandrie pratiquèrent la plupart des opérations les plus importantes : ils en perfectionnèrent les procédés,

(1) *Strabo, lib. XII. p.* 869.
(2) *Plin. lib. XXVII. c.* 4. *Non parvæ auctoritatis medicus.*
(3) *Athen. lib. III. p.* 128. *lib. VII. p.* 288. *lib. XV. p.* 678.
(4) *Galen. de compos. medicam. sec. gen. lib. VII. p.* 400. — *Aët. tetr. II. serm.* 2. *c.* 96. *p.* 296.
(5) *Athen. lib. II. c.* 18. *p.* 94.
(6) *Introduct. in Galen. Opp. p.* 375. *vol. IV.*
(7) *Cœl. Aurel. tard. lib. II. c.* 13. *p.* 4[illegible]6.
(8) *Cels. lib. VII. p.* 357.

ils usèrent toujours, comme ils avaient coutume, de précautions extrêmes dans les changemens qu'ils firent, et s'efforcèrent de les rapporter à des règles plus sûres.

Philoxène fut le premier qui se distingua par sa dextérité. Il laissa plusieurs ouvrages de chirurgie, qui sont tous perdus (1). Galien nous a seulement conservé un collyre de son invention (2).

Celse parle avec éloges (3) d'un certain Héron, qui enseigna que l'épiploon se trouve souvent compris dans la hernie ombilicale (4).

Le même écrivain cite encore, parmi les chirurgiens célèbres de cette époque, Gorgias (5), qui prétendait que la hernie ombilicale est, dans bien des cas, formée par l'air seul (6).

De toutes les opérations qui furent perfectionnées à Alexandrie, la taille est celle qui mérite le plus de fixer notre attention. Certains chirurgiens de cette grande ville s'y livraient exclusivement, et portaient le nom de *lithotomistes*. On la pratiquait toujours par le petit appareil, tel que Celse le décrit. Un certain Ammonius, surnommé le lithotomiste, y ajouta un instrument propre à briser dans la vessie les calculs d'un trop gros volume (7). Nous avons encore la méthode qu'il employait pour arrêter les hémorragies : il appliquait des caustiques, notamment l'arsenic rouge, pour former une escarre sur les vaisseaux d'où sortait le sang (8).

Sostrate, autre lithotomiste fameux de ce siècle (9),

(1) *Cels. ibid.*
(2) *Galen. de compos. med. sec. loc. lib. IV. p.* 208.
(3) *Cels. ibid.*
(4) *Cels. lib. VII. c.* 14. *p.* 377.
(5) *Cels. lib. VII. p.* 337.
(6) *Cels. lib. VII. c.* 14. *p.* 377.
(7) *Cels. lib. VII. c.* 26. *p.* 404.
(8) *Aët. tetr. IV. serm.* 2. *c.* 51. *col.* 71
(9) *Cels. lib. VII. p.* 337. *c.* 14. *p.* 377.

s'occupa beaucoup de perfectionner les bandages. Dans les grandes plaies du tronc, il recommandait d'appliquer deux bandes longitudinales pour fixer les tours circulaires (1). Il fut aussi l'inventeur du κεραύνιον, bandage large et ouvert dans son milieu, pour passer la tête du malade (2). Un autre bandage reçut de lui le nom de *petit autel* (3). Sostrate s'adonna également à l'histoire naturelle, et plusieurs auteurs anciens citent son histoire des animaux (4). Il composa un autre ouvrage sur la morsure des animaux venimeux (5).

La fin malheureuse d'Antiochus VI, surnommé Enthéus, nous fournit, au reste, une preuve de la dépravation des lithotomistes d'Alexandrie. L'usurpateur Tryphon engagea quelques-uns d'entre eux à répandre le bruit que le jeune prince était atteint de la pierre; et, sous prétexte de le délivrer de cette maladie, on le fit périr dans l'opération (6).

Plusieurs exemples nous ont déjà prouvé avec quels soins minutieux les Alexandrins s'occupèrent de perfectionner les appareils. En effet, la principale attention des chirurgiens était de donner à leurs bandages les formes les plus symétriques et les plus compliquées. On attacha pendant long-temps une importance extrême à ces futilités, auxquelles on n'a renoncé que dans les temps modernes, lorsque la chirurgie fut activée d'une manière plus conforme à sa dignité. Je vais encore indiquer les principaux chirurgiens d'Alexandrie qui ont contribué au progrès de l'art des bandages et des appareils.

(1) *Galen. de fasc. c.* 8. *p.* 598.
(2) *Ib. p.* 599.
(3) *Ib. p.* 600.
(4) *Ælian. nat. anim. lib. V. c.* 27. *p.* 269. *lib. VI. c.* 51. *p.* 363. — *Schol. Nicandr. theriac. v.* 564. — *Schol. Theocr. Id. I. v.* 115, où il faut lire Σώστρατος au lieu de Σώπατρος.
(5) *Schol. Nicandr. theriac. v.* 764.
(6) *Liv. Epitom. lib. LV.*

Amyntas de Rhodes, qui inventa, sous le nom de *boulevard*, un bandage fort ingénieux pour la fracture des os propres du nez (1), est probablement le même que celui qui entra dans un complot contre Ptolémée Philadelphe, avec Chrysippe de Rhodes et Arsinoë, et qui fut puni de mort lorsqu'on vint à découvrir la conjuration (2).

Périgène imagina un bandage de tête, appelé *casque* (3), et un autre, nommé *bec de cicogne*, pour la luxation de l'humérus (4).

Pasicrate, frère de Ménodore dont il vient d'être question précédemment, et Niléus, se rendirent célèbres par l'invention du *plinthium*, caisse carrée, très-pesante et garnie de poulies, qu'ils employaient pour réduire les luxations de l'humérus. Pasicrate avait vu à Tyr une machine semblable, qui lui servit de modèle pour la sienne. Cependant le *plinthium* porta le nom de Niléus, parce que ce fut lui surtout qui le recommanda (5). Nous connaissons aussi de ce dernier quelques formules de médicamens composés (6).

La boîte ou le *glossocome* de Nymphodore, pour les fractures des membres (7), et sa machine pour la réduction des luxations du fémur (8), méritent également d'être rapportées ici.

Il est à regretter qu'aucun des ouvrages des médecins et des chirurgiens d'Alexandrie ne soit parvenu jusqu'à nous. Déjà, du temps de Jules-César, la fameuse bibliothèque du Bruchium devint la proie

(1) *Galen. de fasc. p.* 593.
(2) *Schol. Theocrit. Id. XVII. v.* 128.
(3) *Galen. de fasc. p.* 587.
(4) *Ib. p.* 597.
(5) *Cels. lib. VIII. c.* 20. *p.* 467. — *Oribas. de machin. p.* 617.
(6) *Cæl. Aurel. acut. lib. II, c.* 29. *p.* 142. — *Aët. tetr. III. serm.* 1. *c.* 16. *col.* 454.
(7) *Oribas. l. c. p.* 625.
(8) *Cels. l. c.*

des flammes, qui dévorèrent quatre cent mille volumes (1), et détruisirent sans doute un grand nombre d'ouvrages des Alexandrins. Il est vrai que l'Egypte possédait encore la bibliothèque du temple de Sérapis, et que Marc-Antoine fit présent à Cléopâtre de celle de Pergame, qui contenait, suivant Plutarque, deux cent mille volumes (2) : mais la perte de la bibliothèque royale n'en fut pas moins irréparable.

Le petit nombre de fragmens que j'ai pu recueillir, suffit pour donner une idée du soin avec lequel les habitans d'Alexandrie s'occupèrent des différentes parties de la chirurgie. On prétend même qu'Hérophile enseigna les accouchemens, et qu'une femme nommée Agnodice acquit une telle habileté dans cet art, qu'elle obtint la permission de le pratiquer, quoiqu'il fût défendu à toutes les personnes de son sexe de s'y livrer (3) ; mais ce fait, dénué par lui-même de vraisemblance, est accompagné de tant de circonstances fabuleuses, qu'il est impossible d'y ajouter foi.

Le serment d'Hippocrate me porte à croire qu'à Alexandrie, plusieurs autres parties de la chirurgie étaient exercées d'une manière exclusive par certains médecins ; car je soupçonne que cette formule a pris naissance en Egypte. Il y est, entre autres, défendu aux jeunes praticiens d'entreprendre l'opération de la taille, qu'ils doivent abandonner aux lithotomistes.

(1) *Ammian. Marcell. lib. XXII. c. 17. p. 274.* — *Senec. de tranquill. c. 9.*
(2) *Plutarch. vita Anton. p. 943.*
(3) *Hygin. fab. 274. p. 201.*

CHAPITRE QUATRIÈME.

Ecole empirique.

Si nous appelons empiriques ceux qui négligeant l'étude des causes des maladies, se bornent à employer les moyens dont l'expérience leur a démontré l'utilité, on ne peut certainement refuser ce nom à tous les médecins de l'antiquité (1). Cependant il n'a existé qu'entre les années deux cent quatre-vingt et deux cent cinquante avant J. C., une secte empirique proprement dite, et distincte par les principes particuliers qu'elle admettait.

La position dans laquelle se trouvaient les écoles dogmatiques et le changement survenu dans la philosophie dominante, furent les causes qui donnèrent naissance au système des empiriques. Les médecins abandonnèrent de trop bonne heure la route de l'observation, qu'Hippocrate leur avait indiquée, et se servirent des découvertes peu nombreuses dont l'anatomie continuait de s'enrichir, pour établir sur les fonctions du corps, dans l'état de santé ou de maladie, de nouvelles spéculations qui n'étaient point fondées sur un nombre suffisant d'observations. De là vint que les théories se succédèrent avec une rapidité extrême, et furent souvent en contradiction les

(1) Suivant Pline (*Lib. XXVIII. c.* 1), et l'auteur de l'Introduction dans les œuvres de Galien (*p.* 372), Acron d'Agrigente est le fondateur de la secte empirique. Mais probablement cet Acron se distingua seulement des iatrophilosophes de son temps, parce qu'il n'admettait aucune espèce de théorie. J'ai déjà discuté précédemment jusqu'à quel point on peut donner le nom d'empirique à Hippocrate.

unes avec les autres. De là naquit dans les écoles la fureur de disputer sur tout, dont la thérapeutique elle-même ne fut point exempte, comme nous l'avons vu. Les uns rejetaient totalement une méthode que d'autres préféraient à toutes celles que l'on proposait, et les deux partis se fondaient également sur leur expérience et sur des théories contradictoires. Le désordre fut encore accru par les subtilités et les sophismes au moyen desquels on cherchait à défendre chaque opinion, et qui nécessairement devaient dégoûter de toutes les théories le témoin impartial de ces disputes.

D'un autre côté, l'immense étendue du commerce des Ptolémées avait fait connaître tant de médicamens nouveaux, qu'un grand nombre de praticiens crurent devoir s'attacher exclusivement à faire l'essai des propriétés de ces remèdes, sans s'attacher aux théories des dogmatiques. En effet, plusieurs praticiens de cette époque nous sont connus seulement par la préparation de certains remèdes composés, dont on se servait dans quelques maladies, et qui portaient le nom de leurs inventeurs.

L'extension qu'avait prise le scepticisme contribua aussi beaucoup à donner naissance à l'empirisme; car l'école empirique se sépara de celle des dogmatiques peu de temps après que Pyrrhon fut devenu célèbre par l'établissement de sa doctrine particulière (1).

L'ancien scepticisme ne mérite pas, à proprement parler, le nom de système, puisque, suivant la définition d'Ænésidème, il se bornait à comparer tous les dogmes admis jusqu'alors, et à les rejeter tous in-

(1) Pyrrhon naquit dans la cent unième olympiade (*Suid. tit.* Πύῤῥων, *p.* 245. — *Eudocia in Villoison anecdot. græc. T. I. p.* 368.), et mourut vraisemblablement la troisième année de la cent vingt-troisième (deux cent quatre-vingt-huit ans avant Jésus-Christ). Philinus, fondateur de l'école empirique, jouissait de la plus grande réputation pendant cette même olympiade. (*Introd. inter Galen. Opp. T. IV. p.* 372.)

distinctement (1); mais il n'en exerça pas moins une grande influence sur les sciences en général.

C'est à tort qu'on accuse Pyrrhon d'avoir entièrement refusé d'admettre les perceptions que nous recevons par les sens. Les écrits de ceux qui ont embrassé sa doctrine dans les siècles suivans, prouvent la fausseté de cette opinion. Quoi de plus clair, en effet, que cette phrase de Sextus Empiricus, l'un des sectateurs du pyrrhonisme? (2) « Nous ne rejetons « en aucune manière le témoignage des sens. Nous « ne révoquons pas en doute, par exemple, que le « miel ne soit doux au goût; mais lorsqu'il s'agit « d'examiner l'essence de la saveur douce, nous « avouons franchement notre ignorance, et nous « démontrons la témérité des dogmatiques. »

Les théorèmes ou les propositions purement spéculatives des philosophes avaient depuis long-temps frayé à l'esprit humain la voie du scepticisme (3); mais ce fut l'école éléatique surtout qui lui donna naissance. Parménide et plusieurs autres philosophes avaient constamment opposé les connaissances qui nous viennent par les sens, à celles que nous acquérons par les facultés de l'esprit, et n'avaient reconnu la vérité que de ces dernières (4). Il fut donc facile à Pyrrhon de croire aussi incertains l'un que l'autre ces deux moyens de parvenir à la connaissance des choses. Cependant l'ancien scepticisme n'était pas à la portée de tout le monde, parce qu'il supposait un grand savoir et l'étude approfondie de tous les systèmes philosophiques, afin de pouvoir

(1) *Diogen. lib. IX. s. 78. p. 588.* Ἔστιν οὖν ὁ Πυῤῥώνειος λόγος, μνήμη τις τῶν φαινομένων ἢ τῶν ὁπωσοῦν νοουμένων, καθ' ἣν πάντα πᾶσι συμβάλλεται, καὶ συγκρινόμενα πολλὴν ἀνωμαλίαν καὶ ταραχὴν ἔχοντα εὑρίσκεται.

(2) *Sext. Empiric. pyrrhon. hypotyp. lib. I. c. 10. §. 19. 20.*

(3) L'opinion d'Héraclite sur la variabilité de toutes les choses, conduit directement au scepticisme (*Origen. philosoph. c. 23. p. 903.*)

(4) *Sext. Empiric. adv. logic. lib. I. §. 111. p. 392.*

bien peser les raisons pour et contre, et de les trouver toutes également concluantes (1). De plus, on exigeait d'un véritable sceptique qu'il observât constamment les phénomènes de la nature (2). C'est pour cette raison que les disciples de Pyrrhon prenaient eux-mêmes le nom de Zététiques (3).

Sextus Empiricus semble m'opposer une objection plausible, lorsque j'avance que le scepticisme donna naissance à l'école empirique. En effet, il réfute l'opinion de ceux qui prétendent que ces deux sectes ne diffèrent point l'une de l'autre (4); mais je ne prétends point non plus qu'elles soient entièrement identiques; je crois seulement pouvoir démontrer que les empiriques ont emprunté un grand nombre de leurs dogmes aux sceptiques. Au reste, Sextus, ainsi que je le prouverai par la suite, paraît trop s'attacher aux principes de l'école dominante de son temps, lorsqu'il n'établit point de différence entre le méthodisme et le scepticisme.

Les premiers empiriques firent une attention particulière au concours des symptômes, sans s'occuper ni de la maladie, ni de ses causes. (5). En assujettissant l'art d'observer à des règles fixes et invariables, ils rendirent à la science un service bien plus important que toutes les théories vagues des médecins de l'antiquité; et quoi qu'on ait pu dire, ils lui firent faire plus de progrès que toutes les spéculations de l'ancienne école dogmatique. Les théories de celle-ci sont depuis long-temps ensevelies dans la nuit profonde de l'oubli, et n'intéressent plus que l'histo-

(1) *Sext. Empiric. pyrrhon. hypot. lib. I. c. 22. §. 196. p. 49.* Ὡς μὴ ἐπιτίθεσθαι τὸ μᾶλλον ἀναιρεῖν, διὰ τὴν ἰσοσθένειαν τῶν ζητουμένων.

(2) *Suidas, tit.* Πυῤῥώνειοι, *p.* 246.

(3) *Diogen. lib. IX. s. 70. p. 584.* Ζητητικὴ μὲν οὖν φιλοσοφία, ἀπὸ τοῦ πάντοτε ζητεῖν τὴν ἀλήθειαν.

(4) *Pyrrh. hypotyp. lib. I. c. 34. p.* 63. — Cependant il les réunit dans un autre endroit (*adv. mathem. lib. VIII. s.* 191. *p.* 494.)

(5) *Introd. inter Galen. Opp. T. IV. p.* 372.

rien ; mais les règles que les empiriques nous ont laissées sur la manière d'observer, sont encore aujourd'hui la base de nos travaux, et la pierre de touche des conclusions que nous en tirons.

L'expérience sur laquelle ils se fondaient devait être le résultat de la plus parfaite induction. Il fallait avoir observé les mêmes cas plusieurs fois, et toujours dans les mêmes circonstances, avant de prétendre en posséder la connaissance rationelle (1). Autant les empiriques négligeaient la recherche des causes qui ne tombent pas sous les sens (2), autant ils attachaient d'importance au choix judicieux des phénomènes qui peuvent devenir un objet d'observation, *τήρησις*; car il leur paraissait entièrement superflu de s'attacher à observer jusqu'aux moindres symptômes des maladies (3).

En outre, ils distinguaient fort bien les accidens qui tiennent essentiellement à la maladie, et ceux qui en dépendent d'une manière médiate (4). Il fallait retenir ces observations dans sa mémoire, et on donnait le nom de théorème au souvenir des cas qu'on avait observés. Plusieurs théorèmes semblables mettaient le médecin en état de prétendre à l'empirisme ou à l'autopsie ; et la réunion de tous constituait la médecine, dont l'observation et la mémoire formaient par conséquent la base.

Les empiriques admettaient trois sources différentes de l'observation, suivant qu'on y parvient par un heureux hasard, *περίπτωσις*, par des observations

(1) *Ibid.* p. 371. Τοῖς ἐμπειρικοῖς ἀρχὴ ἡ πεῖρα, ἡ πλειστάκις, καὶ ἀεὶ κατὰ τὰ αὐτὰ, καὶ ὡσαύτως ἔχουσα.

(2) *Sext. Empiric. adv. Mathem. lib. VIII. s.* 191. *p.* 494. *S.* 204. *p.* 496. Κατ' αὐτὰ δὲ καὶ τοῖς ἐμπειρικοῖς ἰατρεύουσιν· οἷον τὸ ἔρευθος καὶ ἡ κυρτότης τῶν αἰτιῶν καὶ τὸ δίψος καὶ τἄλλα, ὧν ὁ μὴ διδαχθεὶς, οὐκ ἀντιλαμβάνεται ὡς σημείων.

(3) *Galen. de optimâ sectâ*, *p.* 18.

(4) *Id. de subfigur. empiric. c.* 6. *p.* 64. *ed. Froben.* — Cet écrit manque dans l'édition originale de Bâle.

faites sur le malade, ou dans le moment même, *φυσικὴ ἢ αὐτοσχεδίη τήρησις*, ou par la comparaison avec d'autres cas semblables, c'est-à-dire par l'analogie, *μιμητικὴ τήρησις* (1).

On possède donc l'empirisme ou l'autopsie, lorsqu'on conserve le souvenir des cas qu'on a tous observés de la même manière, et qu'on peut en faire l'application à celui qui se présente. Mais comme tous les hommes ne se trouvent pas dans des circonstances qui leur permettent d'observer un assez grand nombre d'accidens morbides pour pouvoir les appliquer aux cas qui s'offrent à eux, il faut souvent se contenter d'avoir recours à l'histoire. Celle-ci n'est autre chose que le souvenir d'une foule d'observations faites d'après la même marche, et auquel on parvient par la connaissance des remarques de ses prédécesseurs (2). Cette histoire s'occupe à rassembler les observations recueillies par d'autres médecins sur la même matière, et relatives soit à l'ensemble des symptômes, soit à l'action des médicamens (3). Mais dans ce cas même on doit se laisser guider uniquement par l'induction la plus parfaite possible ; car si, par exemple, le caractère critique d'une évacuation n'a été remarqué que par un seul médecin, on ne saurait s'en rapporter à ce témoignage unique ; il faut examiner l'opinion des divers praticiens, et se diriger d'après l'avis du plus grand nombre (4). Il faut

(1) *Galen. de sectis ad eos qui introduc. p.* 10.

(2) *Ib.* Ἐμπειρία ἐστὶν τὸ αὐτὸ ἄθροισμα, μνήμη τις οὖσα τῶν πολλάκις καὶ ὡσαύτως ὀφθέντων· ἱστορίαν δὲ ὠνόμασαν τὴν ἐπαγγελίαν αὐτοῦ... Τῷ δὲ μαθόντι τὸ τετηρημένον, ἱστορία ἐστὶν, τῷ τηρήσαντι αὐτοψία. — *De optimâ sectâ ad Thrasybul. p.* 22. Λέγουσι γὰρ ἱστορίαν εἶναι τὴν τῶν πεπειραμένων πολλάκις κατὰ ταὐτὰ διήγησιν.

(3) *Id. de subfigur. empiric. c.* 10. *p.* 65.

(4) Galien leur reproche, avec raison, de n'avoir pas indiqué les signes auxquels on peut reconnaître une observation exacte d'une autre qui ne l'est pas. Beaucoup de théoriciens, nous donne-t-il à entendre, ont vu les objets à travers le prisme de leur théorie, et ont par conséquent mal observé. (*De optimâ sectâ, p.* 22.)

aussi que les observations aient été faites de la même manière, que les circonstances aient été parfaitement identiques, et surtout que la maladie n'ait pas présenté la moindre différence dans sa nature et son caractère. On ne saurait appliquer à la fièvre simple ou éphémère, les remarques faites par un médecin sur l'inflammation (1).

Celui qui sait profiter des observations des autres avec toute la prudence requise, et qui par conséquent possède l'histoire, n'a pas besoin d'observer par lui-même. De même qu'on peut, d'après les descriptions faites par les auteurs, acquérir une connaissance aussi exacte d'un pays éloigné, que si on l'avait parcouru soi-même; ainsi celui qui sait tirer à propos parti des écrits et des observations des autres, apprend plus dans le cours de sa vie, que s'il observait les maladies elles-mêmes pendant des siècles (2).

Suivant les anciens empiriques, pour utiliser les observations recueillies par les autres, il faut séparer ce qui est commun de ce qui est particulier, et établir de cette manière des distinctions et des définitions, διορισμὸς. Ces dernières supposent le concours de l'esprit, qui ne doit cependant jamais cesser d'avoir l'expérience pour guide (3). Les empiriques modernes estimaient beaucoup ces définitions; mais comme, en les composant, ils n'avaient égard ni à l'origine, ni aux causes occultes de la maladie, ils leur donnaient le nom d'*hypotyposes*, pour les distinguer de celles des dogmatiques. Galien en cite plusieurs de ce genre (4). La plupart ont le pouls pour objet, et sont dues à des sectateurs d'Hérophile qui avaient embrassé l'empirisme.

(1) *Galen. de optimâ sectâ*, *p.* 20.
(2) *Ib. p.* 22.
(3) *De subfigur. empir. c.* 7. *p.* 65.
(4) *De diff. puls. lib. IV. p.* 43.

Les empiriques définissaient la maladie une réunion de symptômes qui s'observent toujours de la même manière dans le corps de l'homme (1); mais le nombre de ces symptômes est une chose fort importante : un seul symptôme met rarement à même de reconnaître une affection, et de déterminer la méthode curative à laquelle on doit avoir recours. Par exemple, la douleur est à peu près la même dans l'inflammation et dans le squirre; mais cette dernière maladie ne présente point certains symptômes qui se remarquent dans l'autre (2).

La complication des symptômes change aussi la manière dont on peut reconnaître et guérir la maladie. Si, par exemple, une inflammation se complique de syncopes, cet accident ne peut être comparé avec ceux que l'histoire des maladies nous apprend être propres aux inflammations simples. L'intensité des symptômes donne aussi lieu à des changemens particuliers. Une petite plaie mérite à peine de fixer l'attention; mais dans une blessure grave, le médecin doit saigner et prescrire un régime sévère. L'empirique doit également faire attention au temps et à l'ordre dans lequel se manifestent les symptômes. Ceux qui paraissent dès le début, exigent une méthode différente de ceux qui paraissent pendant la durée de la maladie. Le traitement change suivant que la fièvre survient après des convulsions, ou que les convulsions se déclarent dans le cours de la fièvre (3).

Je vois dans tous ces principes les preuves les plus évidentes de la grande sagacité et du jugement sain des anciens empiriques. Certainement ils étaient plus animés du vrai génie de la médecine que la plupart de leurs prédécesseurs, livrés à de vagues théories.

(1) *De subfigur. empiric. c.* 6. *p.* 64.
(2) *De optimâ sectâ, p.* 23.
(3) *Ib. p.* 21.

Comme l'observation autoptique et les connaissances puisées, soit dans les ouvrages des praticiens, soit dans les leçons publiques, ne suffisent pas lorsqu'il se présente des maladies nouvelles, ou quand il s'agit d'essayer des médicamens jusqu'alors inusités, les fondateurs de l'école empirique indiquèrent un troisième moyen de parvenir, dans ce cas, à la connaissance de la méthode curative qu'il convient de mettre en usage. Cette voie fut appelée *analogisme*, *ἡ τȣ̃ ὁμοίȣ μετάβασις* : elle consistait à conclure, d'après l'identité des phénomènes, la nécessité de recourir à un traitement également identique. Cet analogisme fut donc appliqué tantôt aux médicamens, et tantôt aux phénomènes extraordinaires eux-mêmes. Quelquefois l'opposition des accidens et de la manière d'agir des remèdes, faisait conclure qu'on devait avoir recours à un traitement et à des médicamens opposés (1). C'est ainsi que l'on comparait l'érysipèle aux dartres, et les affections des bras à celles des jambes ; de même l'utilité des coins dans la diarrhée, faisait attribuer aux nèfles des effets salutaires contre cette affection. On regardait l'analogisme comme la voie la plus sûre pour arriver à des découvertes avantageuses (2). Les empiriques donnaient le nom d'*expérience pratique* à celle qui résulte d'observations réitérées sur le même objet, parce que, pour l'acquérir, il faut déjà avoir une grande habileté en médecine (3).

Il importe de bien distinguer cet analogisme de celui des dogmatiques, quoiqu'il me soit quelquefois arrivé à moi-même de les confondre ensemble. Ce dernier ne se fondait que sur l'identité des causes et

(1) *Ib. p.* 23. — *De subfig. empir. c.* 11. *p.* 66.

(2) *De sectis ad introducendos, p.* 10.

(3) *Ibid.* Τὴν δὲ πεῖραν ταύτην τὴν ἑπομένην τῇ τȣ̃ ὁμοίȣ μεταβάσει, τριβικὴν καλȣ̃σιν, ὅτι χρὴ τετρῖφθαι κατὰ τὴν τέχνην, τὸν μέλλοντα τί οὕτως εὑρήσειν.

de l'essence des maladies, ainsi que sur celle de la nature des médicamens, identité que le raisonnement seul peut faire discerner, parce qu'elle n'est pas susceptible d'être reconnue par l'expérience (1). Les empiriques, au contraire, ne s'occupaient ni de l'essence des maladies, ni des causes qui les provoquent; mais ils se bornaient à saisir la ressemblance que l'ensemble de leurs symptômes offre à nos sens (2). Aussi rejetèrent-ils complètement l'analogisme des dogmatiques (3).

Comme Sérapion avait rangé ce troisième moyen au nombre des bases sur lesquelles repose l'empirisme, l'*observation*, l'*histoire* et l'*analogisme* furent appelées dans la suite le *trépied* de l'empirisme.

Mais Ménodote de Nicomédie, sur lequel je reviendrai encore, rejeta aussi l'analogisme; il le croyait applicable seulement à la pratique, et il y substitua l'*épilogisme*, qui est un raisonnement au moyen duquel on peut faire concevoir ce qui sort de la sphère ordinaire des idées (4).

Les empiriques inventèrent ce mot pour éviter les objections fréquentes et le mépris des dogmatiques orgueilleux qui s'occupaient de rechercher les causes premières, et qui reprochaient à leurs adversaires leur défaut de méthode, l'incertitude et l'inutilité de leurs principes. Ils le regardèrent comme un rempart inaccessible à toutes les attaques, et le crurent capable de démontrer que l'empirisme repose sur des bases convenables et solides. L'épilogisme,

(1) *Galen. de optimâ sectâ*, p. 20. Ἀναλογισμός ἐστι σύγκρισις καὶ κατάληψις αἰτίων ὠφελούντων ὁμοιότησιν.

(2) *Ib. p.* 19. 23. Οὐ γὰρ ἐξετάζουσι τὴν δύναμιν, ἀλλὰ τὴν κατὰ τὴν αἴσθησιν τῶν συμπτωμάτων ὁμοιότητα.

(3) *Galen. de sectis ad introduc. p.* 11.

(4) *Galen. de subfigur. empiric. c.* 3. *p.* 63. *c.* 10. *p.* 66. — *Definit. med. p.* 391. Ἐστὶ λόγος, τὸ παρεκφερόμενον τῆς διανοίας εἰς ἐπίστασιν ἄγων.

qu'ils nommaient aussi principe vraisemblable, leur servait dans l'étude des causes occasionelles occultes, qui tombent à la vérité sous les sens, mais qui ne peuvent devenir des objets d'expérience avant d'avoir été observées. Ils le jugèrent aussi fort utile pour réfuter les objections des dogmatiques, et pour rappeler ce qui aurait pu être omis dans les observations (1). Par exemple, lorsqu'il se présente un maniaque à traiter, et qu'en examinant le crâne on y découvre des cicatrices et des enfoncemens, on conclut de ce phénomène apparent, qu'une plaie de la tête est la cause occasionelle occulte de la manie. Souvent il faut avoir égard à des circonstances tout-à-fait accidentelles, quand il s'agit de découvrir ces causes. Ainsi, les douleurs pendant l'émission des urines ne prouvent point par elles-mêmes la présence d'un calcul; mais lorsque la marche ou l'équitation les rendent plus vives, et déterminent, ce qui arrive quelquefois, la sortie d'une urine sanguinolente ou chargée de flocons mucilagineux : dans ce cas, le médecin est en droit de soupçonner qu'il existe réellement un corps étranger dans la vessie.

Les empiriques remplacèrent les conclusions purement mentales et la dialectique des dogmatiques par cette manière de prononcer, d'après les phénomènes sensibles, sur la nature de la cause prochaine et immédiate des maladies. Ils démontrèrent que les dogmatiques, en ne suivant pas fidèlement la voie de l'induction, commettent une infinité d'erreurs dans leurs conclusions, et que tous les résultats fournis par le simple raisonnement sont entièrement inutiles en médecine (2). Ce n'est pas sans raison qu'ils espéraient renverser avec l'épilogisme tous les sophismes

(1) *Galen. de sectis ad introduc. p.* 11. 12.

(2) *Ib. p.* 12. Ἀλλὰ μηδὲ διαλεκτικῆς δεῖσθαι μηδεμίαν τέχνην, εἶτα καὶ πρὸς τὰς ὑποθέσεις τῆς διαλεκτικῆς λέγουσί τε καὶ πρὸς τοὺς ἐρισ-

de l'école dogmatique (1); car un juge impartial est contraint d'avouer que c'est le seul moyen de mettre un terme aux discussions éternelles sur les bornes de la médecine.

Les empiriques imitèrent donc réellement Hippocrate, puisqu'ils adoptèrent la même philosophie, au moyen de laquelle le médecin de Cos avait opéré dans la médecine la réforme la plus heureuse et la plus salutaire.

Mais si les principes qu'ils établirent contribuèrent beaucoup aux progrès de l'art, eux-mêmes se rendirent coupables de négliger absolument toutes les qualités occultes. Rien n'est plus inutile, soutenaient-ils, que de vouloir approfondir les choses occultes : elles sont impénétrables ἀκατάληπτα, et aucun raisonnement ne peut nous les faire connaître. Les médecins seront toujours en contradiction les uns avec les autres relativement à la nature de ces choses, tandis qu'il ne s'élevera jamais la moindre discussion sur les phénomènes qui frappent les sens (2).

Ils méprisèrent aussi le plus ferme appui de la médecine, l'anatomie, et ne s'en occupèrent point (3). Cependant ils convenaient que lorsqu'on peut, par hasard, examiner la structure du corps, il ne faut pas négliger d'acquérir quelques connaissances à cet égard. Or, comme les occasions les plus fréquentes leur étaient offertes par les plaies, ils crurent devoir donner le nom de *théorie traumatique* τραυματικὴ θεωρία, aux connaissances acquises de cette manière (4).

La doctrine des indications, inventée par Hippo-

(1) *Ib.* Ὁ δὲ ἐπιλογισμὸς, ὅς δὴ φαινόμενον λόγον εἶναι φασὶ, χρήσιμος μὲν εἰς εὕρεσιν τῶν προσκαίρων αδήλων, οὕτω γὰρ αὐτοὶ καλοῦσιν, ὅσα τοῦ γένους μὲν ἐστὶ τῶν αἰσθητῶν, οὐ μεν ἤδη γέ πω πέφηνε... χρήσιμος δὲ καὶ τὸ παρερώμενον τοῖς φαινομένοις δεῖξαι, καὶ σοφίσμασιν ἀπαντῆσαι, μηδαμοῦ τῶν ἐναργῶν ἀφιστάμενος. ἀλλ' ἐν τούτοις ἀεὶ διατρίβων.

(2) *Galen. de optim. sect. p.* 18.

(3) *Cels. præfat. p.* 9. — *Galen. de sectis ad introducendos, p.* 12.

(4) *Galen. de compos. medic. sec. genera, lib. II. p.* 351. — *Cels. l. c.*

crate, et qui, long-temps après ce grand homme, fut basée sur les causes prochaines et occultes, était également rejetée par les empiriques; et la principale raison qui les empêcha de l'adopter, était le désordre que les dogmatiques y avaient introduit au grand détriment de la science (1). Souvent ils hasardaient quelques spéculations pour découvrir les causes éloignées; mais ils ne voulaient pas que la dialectique et la philosophie les dirigeassent dans leurs recherches sur l'essence des maladies : car, disaient-ils, si elles pouvaient servir de guides, les plus grands philosophes seraient toujours les meilleurs médecins, tandis que l'expérience démontre journellement le contraire. Les philosophes épuisent bien toutes les ressources de l'éloquence; mais c'est par des remèdes, et non par des paroles, qu'on guérit les maladies (2).

Les dogmatiques ne purent jamais leur pardonner de n'avoir point attaché de prix à la physiologie, et surtout de n'avoir fait aucun cas des diverses forces du corps. Les efforts de la secte empirique paraissent en effet n'avoir eu d'autre but que de *guérir* les maladies par des moyens convenables. Elle s'occupa fort peu des spéculations physiologiques et pathologiques répandues dans le même temps (3). Au moins n'admettait-elle parmi les forces du corps que celles dont

(1) *Cels. præfat. p.* 6. « *Non posse verò comprehendi* (*caussas obscu-* « *ras et naturales actiones*), *patere ex eorum, qui de his disputarunt,* « *discordiâ; cùm de istâ re neque inter sapientiæ professores neque inter* « *ipsos medicos conveniat.* »

(2) *Ib. p.* 7. « *Nam ne agricolam quidem aut gubernatorem dispu-* « *tatione, sed usu fieri..... Itaque ingenium et facundiam vincere,* « *morbos autem non eloquentiâ, sed remediis curari.* » — Comparez, Huarte, *Examen de ingenios* etc., c'est-à-dire, Examen du génie des sciences, c. 12. p. 239.

(3) *Ib. p.* 8. « *Quia non intersit, quid morbum faciat, sed quid tollat:* « *neque ad rem pertineat, quomodò, sed quid optimè digeratur, sive hâc* « *de caussâ concoctio intercidat, sive de illâ: et sive concoctio sit illa,* « *sive tantùm digestio.* »

l'expérience lui avait démontré l'existence réelle (1).

Hippocrate avait déjà soutenu que la pratique de la médecine repose en grande partie sur la connaissance parfaite du climat, de la situation du pays et de la constitution atmosphérique. Les empiriques étendirent tellement l'influence du climat, qu'ils prétendirent que les méthodes curatives nécessaires à Rome, n'auraient aucun effet dans les Gaules, et que le traitement utile dans cette contrée ne serait pas applicable à l'Egypte. Par conséquent, ils n'admettaient point, en médecine, de règles dont l'application fût générale : opinion qui a trouvé des partisans même dans les temps les plus modernes (2).

Malgré l'énorme différence qui existe entre les principes des dogmatiques et ceux des empiriques, cependant les deux sectes, d'après le témoignage de Galien (3), suivaient à peu de chose près la même marche dans le traitement des maladies. Les empiriques saignaient dans toutes celles où les dogmatiques recommandaient cette opération ; en un mot, leur pratique différait fort peu de celle de ces derniers. Ils profitèrent beaucoup de cette circonstance, et en conclurent que leurs adversaires n'agissaient pas toujours d'une manière conséquente, mais qu'ils étaient, dans bien des cas, obligés d'emprunter le secours de l'expérience et de l'observation (4). Les idées qu'ils avaient sur l'origine de la médecine, leur fournissaient aussi des argumens en faveur de cette conclusion ; car ils croyaient que l'on commença par examiner attenti-

(1) *Galen. de optimâ sect. p.* 18. Οὐ μόνον τὰς δυνάμεις, ἀλλὰ καὶ τὰ συμφέροντα πείρα εὑρεῖσθαι λέγουσιν.

(2) *Cels. præf. p.* 8. — Comparez, *K. Sprengel, Apologie des etc.* c'est-à-dire, Apologie d'Hippocrate, P. II. p. 523. — Huarte, *l. c.* ch. 12. p. 240. « Les empiriques ne s'attachaient qu'à connaître les propriétés « individuelles des hommes, sans se mettre nullement en peine des « universelles. »

(3) *Galen. de sectis ad eos, qui introduc. p.* 12.

(4) *Cels. p.* 9.

vement ce qui est salutaire ou nuisible aux malades, que les premiers hommes obéirent surtout aux impulsions de l'instinct, et que de cette manière l'expérience enseigna peu à peu le traitement des maladies. Ils pensaient aussi que l'expérience est constamment la pierre de touche du raisonnement, et que les spéculations théoriques ne peuvent jamais servir pour apprécier la juste valeur des observations (1).

Quelques exemples des méthodes curatives employées par les divers partisans de la secte empirique, confirmeront l'aperçu que je viens de tracer des principes généraux de cette école.

Philinus de Cos, disciple d'Hérophile, en fut le fondateur. Il commenta les écrits d'Hippocrate (2); et un auteur anonyme (3) prétend que Hérophile lui-même lui fournit l'occasion d'établir un nouveau système sur l'incertitude de la partie scientifique de la médecine. Quoique j'aie déjà exposé les causes qui donnèrent naissance à l'empirisme, cependant il ne sera pas inutile de faire encore observer ici que les objections faites aux principes d'Hippocrate par les anatomistes éclairés d'Alexandrie, déterminèrent probablement Philinus à rejeter tous les dogmes, pour ne plus s'en rapporter qu'à la seule observation.

Mais son successeur, Sérapion d'Alexandrie, parut avoir donné une plus grande extension à ce système, ce qui même lui en fait attribuer l'invention par quelques auteurs (4). Méad croit (5) qu'il

(1) *Cels. præf. p.* 9. « *Nec post rationem medicinam esse inventam,* « *sed post inventam medicinam rationem esse quæsitam. Requirere etiam,* « *si ratio idem docet quod experientia, an aliud : si idem; superva-* « *cuam esse : si aliud, esse contrariam.* »

(2) *Erotian. p.* 8. 32.

(3) *Introd. inter Galen. Opp. P. IV. p.* 372. Τῆς δὲ ἐμπειρικῆς προέστησεν Φιλῖνος Κῶος, ὁ πρῶτος αὐτὴν ἀπὸ τῆς λογικῆς αἱρέσεως ἀποτεμνόμενος, τὰς ἀφορμὰς λαβὼν παρὰ Ἡροφίλου, οὗ καὶ ἀκουστὴς ἐγένετο.

(4) *Cels. præf. p.* 3.

(5) *De numis. Smyrn. p.* 66.

était disciple d'Erasistrate, parce qu'il a trouvé son nom sur une médaille découverte à Smyrne, et que les sectateurs du célèbre anatomiste vivaient aussi dans cette ville; mais l'impératrice Eudocie (1), parlant d'un rhéteur d'Ælia en Palestine, qui portait le même nom, on aurait tout autant de droit de ranger Sérapion parmi les dialecticiens, si le fondateur de la ville d'Ælia n'avait pas vécu beaucoup plus tard (2).

Sérapion écrivit contre Hippocrate avec beaucoup de véhémence, et s'occupa presque exclusivement des recherches sur les médicamens (3). Cœlius Aurélianus (4) cite son livre *ad sectas*, blâme les remèdes âcres qu'il prescrivait dans l'angine, et lui reproche d'avoir négligé la diététique (5). Il est à présumer que dans ces temps reculés on opposait déjà une foule de remèdes superstitieux à l'épilepsie; car Sérapion, outre le castoréum, recommandait encore la cervelle de chameau, la présure de veau marin, πυτία φώκης, les excrémens de crocodile, le cœur de lièvre, le sang de tortue et les testicules de sanglier (6). Plusieurs auteurs font mention de quelques autres préparations et antidotes qui portent son nom, et ne valent guère mieux (7). Les disciples d'Hérophile ne tardèrent pas, après la mort de leur maître, à embrasser les principes des empiriques; et le résultat de cette réunion fut que l'empirisme, armé de tous les sophismes de la dialectique, repoussa plus facilement les attaques réitérées des dogmatiques.

Apollonius, cité par Celse comme un des premiers

(1) *Villoison, anecd. græc. tom. I. p.* 381.
(2) *Stephan. de urbibus, tit.* Αἰλία, *p.* 62.
(3) *Galen. de subfigur. empiric. c.* 13. *p.* 68.
(4) *Acut. lib. II. c.* 6. *p.* 84.
(5) *Acut. lib. III. c.* 4. *p.* 195.
(6) *Cœl. Aurel. chron. lib. I. c.* 4. *p.* 322.
(7) *Cels. lib. V. c.* 28. *sect.* 17. *p.* 281. — *Aët. tetrabibl. II. serm. II. c.* 96. *col.* 296. — *Myrepsus, de antidotis, sect.* 1. *c.* 66. *col.* 375.

de ces empiriques (1), est probablement le même que celui auquel d'autres auteurs donnent le surnom de Βιϐλας, *rongeur de livres* (2). Il commenta les ouvrages d'Hippocrate à sa manière (3), écrivit un livre sur les onguens (4), et en composa un autre sur la préparation des médicamens extemporanés (5).

Après lui, Celse nomme Glaucias, qui, suivant Galien, adopta le dogme du trépied empirique (6). Il donna une explication des termes obscurs d'Hippocrate, disposés par ordre alphabétique (7). Il écrivit aussi des commentaires sur les ouvrages du médecin de Cos, notamment sur le sixième livre des Epidémies (8). Il est encore connu par plusieurs corrections faites aux bandages usités dans les plaies de tête, les fractures de l'humérus et celles de la clavicule (9). Enfin, il paraît être le même que le Glaucias auteur d'un ouvrage sur les propriétés des médicamens, dont Pline a fait un grand usage (10).

Galien range (11) parmi les empiriques les deux disciples d'Hérophile, Bacchius de Tanagra et Zeuxis, dont il a été question précédemment.

L'histoire cite au nombre des principaux sectateurs de l'école empirique, Héraclide de Tarente, disciple de Mantias. Ce médecin perfectionna beaucoup la matière médicale. Il écrivit un ouvrage complet sur les médicamens, des commentaires sur

(1) *Cels. præfat. p.* 3.
(2) *Introd. inter Galen. libr. p.* 372.
(3) *Galen. comm.* 2. *in lib. III. Epidem. p.* 413.
(4) *Athen. deipnosoph. lib. XV. p.* 688.
(5) *Galen. de compos. sec. loca, lib. III. p.* 195. 201. *lib. V. p.* 231.
(6) *De subfigur. empiric. c.* 13. *p.* 68.
(7) *Erotian. p.* 10. 16.
(8) *Galen. comm.* 1. *in lib. VI. Epidem. p.* 442.
(9) *Galen. de fasc. p.* 585. 587. 596. *lat. Froben.*
(10) *Plin. lib. XX. c.* 23. *lib. XXI. c.* 27.
(11) *Comm. in lib. VII. aph. p.* 328.

Hippocrate (1), un livre portant le titre de Festin (2), plusieurs traités d'agriculture (3), et une foule d'autres ouvrages, tous perdus aujourd'hui. La diététique lui doit beaucoup aussi (4).

Il s'éloignait des empiriques sévères, en ce qu'il ne négligeait pas la recherche des causes occultes, principalement des causes éloignées, mais cherchait à en acquérir la connaissance par le secours de l'expérience (5). Plusieurs écrivains postérieurs le nomment assez ordinairement quand ils veulent désigner un observateur exact et fidèle, et le préfèrent à tous les empiriques (6). Sa définition du pouls était plutôt une hypotypose qu'une explication : c'est le mouvement du cœur et des artères (7). Il écrivit de fort bons ouvrages sur la préparation et la composition des médicamens (8). Il s'occupa aussi de la connaissance des contre-poisons. La ciguë, l'opium et la jusquiame formaient presque toujours la base de ses antidotes (9). Ne se fiant à aucune autorité, il ne parlait que de l'action des médicamens dont il avait fait lui-même usage (10). Son traitement de la frénésie était fort rationel : il plaçait le malade dans une chambre obscure, le saignait, lui faisait donner tous les jours des lavemens, et lui appliquait des fomentations sur la tête (11). L'opium

(1) *Erotian. p.* 6. 16. — *Galen. comm. in lib.* Κατ' ἰητρεῖον, *p.* 662.
(2) *Athen. deipnos. lib. II. p.* 86.
(3) *Geoponic. ed. Niclas*, dans une foule de passages.
(4) *Galen. de composit. medic. sec. loca, lib. VI. p.* 252. — *Cels. lib. III. c.* 15. *p.* 114.
(5) *Galen. de diebus decretor. lib. I. p.* 429.
(6) *Id. comm.* 4. *in lib. de articulis, p.* 653. — *Cœl. Aurel. acut. lib. I. c.* 17. *p.* 64.
(7) *Galen. de different. puls. lib. IV. p.* 45.
(8) *Galen. de facult. simpl. medicam. lib. VI. p.* 68.
(9) *Id. de antidot. lib. II. p.* 424. — *De composit. medicam. sec. genera, lib. IV. p.* 366. *lib. II. p.* 335.
(10) *Id. de facult. simpl. medicam. lib. VI. p.* 68. — *De composit. med. sec. gen. lib. IV. p.* 366.
(11) *Cœl. Aurel. acut. lib. I. c.* 17. *p.* 64.

était un de ses remèdes favoris ; mais il administrait souvent aussi divers médicamens indiens, tels que le costus, le poivre-long, la cannelle et l'opobalsamum (1). On ne peut que louer son traitement de la fièvre comateuse (2), de l'angine (3), de la dyssenterie bilieuse (4) et de plusieurs autres maladies. Il administrait les lavemens et l'assa fœtida dans le tétanos (5). C'est lui qui le premier a écrit sur les moyens propres à faire disparaître les taches de la peau ; et depuis lors, nous trouvons un grand nombre de médecins qui s'occupèrent de la préparation de ces sortes de remèdes. J'attribue les progrès que fit alors l'art cosmétique, à la plus grande intensité de la lèpre, qui était fort commune à Alexandrie (6), et qui se répandit aussi dans d'autres contrées. Cette maladie s'annonce en effet presque toujours par des taches de diverse forme ou couleur, et par des éruptions d'apparence dartreuse ; difformité que les médecins s'attachèrent surtout à faire disparaître. Galien rapporte une foule de moyens semblables employés par Héraclide pour remédier à la chute des poils et des cheveux, aux exanthèmes croûteux, et aux autres accidens de la lèpre (7).

Les études et le goût des princes qui régnaient à cette époque, répandirent un grand jour sur la matière médicale, et portèrent la doctrine des poisons et des antidotes à un plus haut point de perfection que toutes les autres branches de la science. Attale Philométor, dernier roi de Pergame (cent trente-quatre ans avant Jésus-Christ) était célèbre dans l'antiquité

(1) *Galen. composit. medicam. sec. genera, lib. VII. p.* 417.
(2) *Cœl. Aurel. acut. lib. II. c.* 9. *p.* 94.
(3) *Id. acut. lib. III. c.* 4. *p.* 195.
(4) *Id. acut. lib. III. c.* 21. *p.* 263. 264.
(5) *Id. acut. lib. III. c.* 8. *p.* 214.
(6) *Plin. lib. XXVI. c.* 2. 3. 5. — *Galen. de arte curandi ad Glauc. lib. II. p.* 216.
(7) *De composit. med. sec. loca, lib. I. p.* 155. *lib. IV. p.* 207.

par son habileté en médecine et ses grandes connaissances en botanique. Il cultivait, dans ses jardins, diverses plantes vénéneuses, comme la jusquiame, l'aconit, la ciguë et l'ellébore, avec lesquelles il tenta des essais pour connaître l'efficacité des contre-poisons (1). Nous reconnaissons divers médicamens qu'il savait préparer, et qui portèrent son nom par la suite. Les principaux sont, un emplâtre fait avec le blanc de plomb (2), et un remède interne contre la jaunisse (3).

Mithridate Eupator, roi de Pont, le surpassa en connaissances et en habileté dans l'art de guérir. Ce prince, qui n'avait jamais besoin d'interprète lorsqu'il recevait les ambassadeurs des nations même les plus éloignées, parlait vingt-deux langues, si nous en croyons Pline (4). La crainte continuelle qu'il avait d'être empoisonné, lui fit contracter l'habitude de prendre journellement des poisons et des contre-poisons, pour accoutumer son corps à l'action des substances vénéneuses (5). Il était aussi dans l'usage d'essayer sur les criminels l'action des poisons et des antidotes (6). Ayant été blessé dans une bataille que lui livra Fabius, les Agares, peuple de la Scythie, le guérirent avec des médicamens dans la composition desquels entrait du venin de serpent (7). Après sa mort, Pompée s'empara de tous ses biens, et trouva dans son château des mémoires secrets qui apprirent que ce prince avait empoisonné deux individus, et

(1) *Plutarch. vit. Demetr.* p. 897. — *Galen. de antidot. lib.* I. p. 425.

(2) *Galen. de compos. medicam. sec. genera, lib.* I. p. 324. — *Oribas. synops. ad Eustath. lib.* III. p. 70.

(3) *Marcell. Empiric. de composit. medicam.* c. 22. p. 342.

(4) *Plin. lib.* XXV. c. 2.

(5) *Plin. l.* c. — *Appian. de bell. Mithridat.* c. 248. 249. p. 410. — *Galen. de antid. lib.* I. p. 424.

(6) *Galen. l.* c. p. 423.

(7) *Appian. de bell. Mithrid.* c. 231. p. 385.

qui traitaient aussi de l'interprétation des songes (1). Pompée fit traduire ces livres par son affranchi Lenæus (2). On cite encore de Mithridate un ouvrage ayant pour titre *Theriaca* (3).

Le roi de Pont est particulièrement célèbre par son antidote, dans lequel entraient cinquante-quatre ingrédiens (4). Deux plantes portent son nom : *l'eupatorium*, et une espèce d'ail appelée *mithridation*.

Il était conforme à l'esprit du siècle que tous les médecins de l'école dominante s'occupassent des plantes vénéneuses; et leurs recherches tournèrent réellement au profit de la science. Zopyre vivait à la cour des Ptolémées : il se fit connaître par son antidote général, auquel il donna le nom d'*ambrosia* (5), et par sa classification des médicamens, qu'il distribua d'après leur mode d'action. Il employait une multitude de remèdes errhins (6), diurétiques (7), sudorifiques (8), astringens (9), ou propres à favoriser la suppuration (10), la sécrétion du lait (11) et l'expectoration (12), médicamens auxquels on est loin de reconnaître aujourd'hui les mêmes propriétés.

Cratévas le rhizotome vivait aussi à cette époque.

(1) *Plutarch. vit. Pompej. p.* 639.
(2) *Plin. l. c.*
(3) *Schol. Nicandr. theriac. v.* 715.
(4) *Galen. de antidot. lib. I. p.* 424. — *Plin. lib. XXIX. c.* 1. — *Scribon. Larg. de composit. medicam. c.* 44. *s.* 170. *p.* 221. (*coll. Steph.*)
(5) *Cels. lib. V. c.* 23. *p.* 221. — *Scribon. Larg. l. c. s.* 169. — *Marcell. l. c* — *Myreps. de antidot. s.* 1. *c.* 291. *p.* 420. — *Galen. de antidot. lib. II. p.* 441. — Plus loin (*p.* 446) Galien parle d'une lettre de Zopyre à Mithridate, dans laquelle ce médecin propose au roi de faire l'essai de son antidote. Il lui conseillait de faire avaler à un criminel un poison mortel, et de lui donner de suite son *ambrosia*, assurant qu'il détruirait certainement l'effet de la substance vénéneuse.
(6) *Oribas. collect. medic. lib. XIV. c.* 45. *p.* 647.
(7) *Ib. c.* 50. *p.* 653.
(8) *Ib. c.* 56. *p.* 657.
(9) *Ib. c.* 61. *p.* 663.
(10) *Ib. c.* 58. *p.* 659.
(11) *Ib. c.* 64. *p.* 668.
(12) *Ibid. c.* 52. *p.* 654.

Il dédia son ouvrage sur les vertus des plantes à Mithridate, et y joignit des figures représentant les plantes dont il donnait la description (1). On conserve le manuscrit de ce traité dans la bibliothèque de Cantacuzène, à Rome, et Anguillara nous en a donné quelques fragmens (2), d'après lesquels on peut juger que les descriptions de Cratévas ressemblaient beaucoup à celles de Dioscoride (3).

Cléophante s'est également rendu célèbre par sa description des plantes médicinales (4). Il fut le maître d'Asclépiade, qui lui emprunta plusieurs de ses principes sur la diététique (5). Je suis très-porté à croire qu'il fonda une école particulière, car Galien parle de sa secte (6), et Cœlius Aurélianus de ses successeurs (7). Il mettait au nombre des antidotes la racine de pied de veau (8), et attribuait au panais des vertus particulières dans la dyssenterie (9). Galien nous fait connaître son sentiment sur l'antidote de Mithridate (10).

Le seul écrivain de ces temps anciens dont il nous reste quelques écrits, est Nicandre de Colophon, fils de Damnæus, que quelques auteurs assurent avoir été prêtre du temple d'Apollon à Claros. Il vivait du temps d'Attale, dernier roi de Pergame, auquel il dédia son poëme intitulé *Georgica*,

(1) *Plin. lib. XIX. c.* 8. *lib. XXV. c.* 2. — *Galen. de antidot. lib. I. p.* 424. — Comparez, *Schol. Nicandr. theriac. v.* 858. 860. etc.

(2) *De simplici*, c'est-à-dire, des simples, p. 27.

(3) *Haller. Biblioth. botan. lib. I. p.* 58.

(4) *Plin. lib. XX. c.* 5. *XXIV. c.* 16.

(5) *Cels. lib. III. c.* 14.

(6) *Comm.* 2. *in lib. III. Epidem. p.* 411.

(7) *Acut. lib. II. c.* 39. *p.* 176.

(8) *Plin. lib. XXIV. c.* 16.

(9) *Id. lib. XX. c.* 5.

(10) *De antidot. lib. II. p.* 440.

qui est entièrement perdu aujourd'hui (1), mais dont Cicéron parle avec éloges (2).

Il décrivit les poisons et les antidotes dans ses poésies, où il imitait un certain Antimaque qui avait écrit en dialecte dorien (3). Nous possédons encore deux de ses poëmes; mais ils ont fort peu d'intérêt pour l'historien.

La *Theriaca* renferme cependant divers faits remarquables sur l'histoire naturelle. Je vais en rapporter quelques-uns qui pouront faire juger du restant de l'ouvrage. Il décrit fort au long et avec vérité le combat du rat de Pharaon ou de la mangouste (*viverra ichneumon*) (4) contre les serpens dont ce quadrupède mange la chair impunément (5) Sa division des scorpions en neuf espèces distinctes est adoptée par les naturalistes modernes (6), et sa description de l'amphisbène est conforme à celle de Linné (7).

Il a fait des observations curieuses sur les effets du venin des serpens. La morsure du serpent cuivré (*coluber lebetinus*), Αἱμόῤῥοος, est suivie d'abord d'une tache bleue à l'endroit de la blessure, puis d'une dissolution générale des humeurs, et d'hémorragies qui font périr le malade (8). La morsure du

(1) Suidas (*tit.* Νίκανδρος, *T. II. p.* 621) nomme son père Xénophane; mais l'impératrice Eudocie (*Villoison. anecdot. græc. vol. 1. p.* 308) et l'auteur de la biographie de Nicandre (*Nicandri Theriaca*, *opera Soteris. in-4°. Colon.* 1530) disent qu'il est fils de Damnæus. Ces deux auteurs assurent qu'il fut prêtre d'Apollon. Ces dignités n'étaient accordées qu'aux Milésiens (*Tacit. annal. lib. II. c.* 54.); mais Rambach (*de Mileto ejusque coloniis*, *p.* 33) montre très-bien que les habitans de Colophon et de Milet étaient souvent confondus ensemble. — Comparez, *Schneider ad Nicandri Alexiph. p.* 81, 82.

(2) *De oratore*, *lib. 1. c.* 16. *p.* 361.

(3) *Schol. Nicandr. theriac. v.* 3.

(4) *Buffon*, *hist. nat. T. XI. p.* 133.

(5) *V.* 190.

(6) *V.* 771—799. — Comparez, *Schneider ad Ælian. de nat. animal. lib VI. c.* 20. *p.* 190.

(7) *V.* 372. — Comparez, *Linnei amœnit. academ. vol. 1. p.* 29[illegible].

(8) *V.* 282.

coluber ammodytes, Σηπεδὼν, détermine en outre la chute des cheveux (1). Le tyran (*coluber atrox*), ὕδρος, occasione la fétidité de l'haleine, l'émoussement des sens, la démence et des soubresauts des tendons (2). Une espèce de tarentule, ῥὼξ, fait périr à l'instant l'individu qui en est mordu (3). La morsure du dipsas, διψὰς, cause, entre autres accidens dangereux, une soif inextinguible (4). Celle du serpent cornu, κεράστης, produit des éruptions cutanées d'un mauvais caractère (5).

Nicandre plaçait le venin des serpens dans une membrane qui entoure les dents (6). Il parle d'une espèce de serpent appelé σὴψ qui prend toujours la couleur du sol sur lequel il rampe (7). C'est lui qui a le premier distingué les papillons de nuit de ceux de jour, et qui a donné à ces derniers le nom de phalènes (8). On excuse chez un poëte des erreurs grossières qu'on ne pardonnerait pas à un naturaliste : telles sont les fables qu'il débite sur le basilic (9), sur les dangers de la morsure de la musaraigne, μυγάλη (10), et sur la production des guêpes par la chair de cheval en putréfaction (11).

L'*Alexipharmaca* de Nicandre n'est qu'une continuation du poëme précédent. Son principal mérite consiste dans un exposé exact des effets des poisons. L'auteur cite, parmi ceux du règne animal, les

(1) *V.* 320.
(2) *V.* 429.
(3) *V.* 716.
(4) *V.* 335. — Comparez, *Lucian. de dipsadibus*, *T. II. p.* 481, où (*p.* 485) on cite aussi Nicandre.
(5) *V.* 273.
(6) *V.* 183. — Comparez, *Galen. de theriac. ad Pisonem*, *p.* 465.
(7) *V.* 145. — Comparez, *Schneider. analect. crit. in script. veter. græc. fasc. I. p.* 151.
(8) *V.* 760. — Comparez, *Schneider. ad Ælian. de nat. animal. lib. I. c.* 58. *p.* 37.
(9) *V.* 399.
(10) *V.* 815.
(11) *V.* 738.

cantharides des Grecs, qui sont le *meloë cichorei*, et non la *litta vesicatoria* (1), le bupreste *(carabus bucidon)* (2), le sang noir de bœuf (3), la présure des mammifères, πυτία (4), une espèce de tétraodon *(tetraodum lagocephalus)* (5), la sangsue *(hirudo (venenata)* (6) et une espèce de gecko, σαλαμάνδρα (7).

Quant aux poisons végétaux, on trouve décrits l'action et les antidotes de l'aconit *(aconitum lycoctonum)* (8), dela coriandre, qui a quelquefois produit des effets nuisibles en Egypte (9), de la ciguë (10), de la colchique d'Illyrie, ἐφήμερον (11), du *lotus dorychnium* (12), de la jusquiame (13), de l'opium (14) et des champignons. Nicandre attribue le développement de ces derniers à la fermentation.

Il n'indique parmi les poisons minéraux que le blanc de plomb (15) et la litharge (16). Celse et Galien citent assez souvent, parmi les empiriques de leur siècle, Heras de Cappadoce, qui vécut avant Andromaque (17). Galien assure qu'il est très-postérieur au temps d'Héraclide, ce qui réfute l'opinion de Fabricius, qui le croit disciple de ce philosophe. Comme il parle des mesures usitées à Rome (18), on peut en

(1) *V.* 115. (*Nicandri Alexipharmaca, ed. Schneider.*)
(2) *V.* 335. — Comparez, *Schneider. animadv. p.* 183.
(3) *V.* 312.
(4) *V.* 364.
(5) *V* 465.
(6) *V.* 495.
(7) *V.* 550.
(8) *V.* 12.
(9) *V.* 157. — Comparez, *Schulze, toxicologia veterum, p.* 31.
(10) *V.* 185.
(11) *V.* 249.
(12) *V.* 376.
(13) *V.* 415.
(14) *V.* 433.
(15) *V.* 74.
(16) *V.* 607.
(17) *Galen. de compos. med. sec. loca, lib. VI. p.* 452. — *Cels. lib. v. c.* 22. *p.* 223.
(18) *Galen. de compos. med. sec. genera, lib. I. p.* 321.

conclure avec Haller (1), qu'il habitait dans cette ville, ou au moins dans l'Empire romain. Il laissa, sous le nom de νάρθηξ, un ouvrage consacré à la matière médicale et à la pharmacie (2). Ce livre renfermait la description et la préparation des principaux médicamens dont l'expérience lui avait appris l'efficacité (3). Galien en rapporte un passage relatif à la préparation des onguens (4). Heras fut l'inventeur d'un antidote fort célèbre (5).

Il faut encore mettre au nombre des empiriques Ménodote de Nicomédie et Theudas ou Theutas de Laodicée, tous deux disciples d'Antiochus de Laodicée, et partisans du scepticisme (6). Ils vivaient sous le règne de Trajan et d'Adrien. Sextus Empiricus range le premier parmi les philosophes sceptiques (7). Ce fut lui qui bannit du système des empiriques l'analogie, à laquelle il substitua l'épilogisme (8). Il portait une haine telle aux dogmatiques, qu'il ne les désignait jamais que par des surnoms dérisoires, les appelant τριβωνικοὺς, vieux routiniers, δριμυλέοντας, lions furieux, ou δριμυμώρους, fats méprisables (9). La médecine n'avait à ses yeux d'autre but que l'utilité ou la gloire, et il ne croyait pas qu'elle pût jamais aspirer au titre de science (10). Galien écrivit contre lui plusieurs livres que nous ne possédons plus (11) : les seuls détails que nous

(1) *Biblioth. botan. lib. I. c.* 69.
(2) *Galen. de compos. med. sec. loca, lib. V. p.* 380.
(3) *Galen. de compos. medic. sec. genera, lib. II. p.* 328.
(4) *Galen. de compos. med. sec. loca, lib. V. p.* 376.
(5) *Galen. de antidot. lib. II. p.* 449.
(6) *Diogen. Laërt. lib. IX. s.* 116. *p.* 602.
(7) *Sext. Empiric. pyrrhon. hypotyp. lib. I. s.* 222. *p.* 57.
(8) *Galen. de subfigur. empir. c.* 3. *p.* 63.
(9) *Ibid. c.* 9. *p.* 65. *c.* 13. *p.* 68.
(10) *Id. de dogm. Hipp. et Plat. lib. IX. p.* 334.
(11) *Id. de libr. propr. p.* 366. — *De subfigur. empiric. c.* 13. *p.* 68.

ayons sur la manière dont il traitait les maladies, c'est qu'il réservait la saignée pour les cas où le sang se porte en grande affluence dans une partie quelconque (1).

Theudas de Laodicée, un des derniers chefs de l'école empirique, fut aussi l'un des plus estimés. Il chercha surtout à défendre sa secte contre les attaques des dogmatiques, en montrant que les empiriques employaient le raisonnement pour distinguer le particulier du général, et ce qui est identique de ce qui ne l'est pas (2). Ses principes sur l'observation elle-même et sur la manière d'observer, étaient excellens (3). Il écrivit, sur les différentes branches de la médecine, un livre (4) dans lequel il divisa cette science en *indicatoria, curatoria* et *salubris* (5). Galien et Théodose de Tripoli combattirent ses opinions ; mais leurs écrits polémiques sont perdus aussi-bien que les siens (6).

L'école empirique termine le plus ancien période de l'histoire de la médecine, celui qui nous donne le type de la forme que l'art de guérir revêtit dans les siècles subséquens. La médecine avait été chez les nations à demi-civilisées, ce qu'elle fut toujours par la suite chez les peuples grossiers, un cercle sacré de pratiques religieuses, ou un tissu d'impostures inventées par la cupidité des prêtres. L'esprit, abandonné à lui-même, sans appui et sans expérience, était alors enveloppé dans un tissu de futilités qui, vantées avec un orgueil ridicule, tombaient en poussière

(1) *Galen. comm.* 4. *in lib. de victu acut. p.* 92. — *Comm.* 3. *in lib. de articul. p.* 625.

(2) *Id. de subfigur. empiric. c.* 13. *p.* 69.

(3) *Ib. c.* 2. *p.* 62. *c.* 3. *p.* 63.

(4) *Ib. c.* 4. *p.* 63.

(5) *Ibid.*

(6) *Id. de lib. propr. p.* 366. — *Suid. lib. II. p.* 173.

au moindre contact. Mais l'exemple du grand médecin de Cos et de l'école empirique nous apprend comment il faut cultiver la médecine pour qu'elle atteigne son vrai but. Nous puisons dans l'histoire des siècles passés l'instruction et la tranquillité; mais combien peu de personnes savent comprendre sa voix, et combien moins encore se conforment aux préceptes qu'elle nous trace!

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.



ERRATA.

Page 58, *ligne* 4, s'occupe; *lisez* s'occupait. — *P.* 66, *l.* 16, et les maladies; *l.* et se délivrer des maladies. — *P.* 82, *l.* 8, canines; *l.* ranines. — *Ib. l.* 11, le Japonais; *l.* les Japonais. — *P.* 97, *l.* 15, pathologistes; *l.* mythologistes. — *P.* 100, *l.* 7, Oleus le Lycien; *l.* Olen le Lycien. — *P.* 132, *l.* 15, la théogonie; *l.* sa théogonie. — *P.* 135, *l.* 24, Téléphore; *l.* Télesphore. — *P.* 171, *l.* 9, consacré par; *l.* conservé par. — *Ib. l.* 9, Chrysos (*Cor*); *l.* Chrysos (*Or*). — *P.* 176, *l.* 15, six ans; *l.* six cents ans. — *P.* 179, *l.* 2, sur la montagne; *l.* sur les montagnes. — *P.* 188, l. 29, *Amburvalia*; *l. Amburbalia.* — *P.* 197, *l.* 9, et ceux de la cour ont été; *l.* et ceux de la cour sont. — *P.* 201, *l.* 18, fort connue; *l.* fort commune. — *P.* 208, *l.* 8, Schammans; *l.* Schamans. — *Ib. l.* 25, ineptes; *l.* inaptes. — *P.* 210, *l.* 14, après leur; *l.* après sa. — *P.* 211, *note* 3, *l.* 3, biblique, irique; *l.* bible irique. — *P.* 218, *l.* 4, Démonase; *l.* Démonax. — *P.* 222, *l.* 9, très-sûr; *l.* très-sain. — *P.* 232, *l.* 21, la psycologie; *l.* sa psycologie. — *P.* 284, *l.* 6, un éclat; *l.* un essor. — *P.* 293, *note* 1, *l.* 5, Epidaure; *l.* Epicure. — *P.* 300, *l.* 26, quelques idées; *l.* quelqu'idée. — *P.* 310, *l.* 2, les idées; *l.* ses idées. — *P.* 317, l. 18, les grands enthousiastes; *l.* les plus grands enthousiastes. — *P.* 324, *l.* 9, la médecine; *l.* sa médecine. — *P.* 333, *l.* 14, la bataille; *l.* les batailles. — *P.* 372, *l.* 9, (βελκλόν); *l.* (βελκλκόν). — *P.* 380, *l.* 20, théologiques; *l.* téléologiques. — *P.* 398, *l.* 9, pinne-marne; *l.* pinne-marine. — *P.* 407, *l.* 10, des alimens; *l.* alimentaires. — *P.* 418, *l.* 22, le buis; *l.* le bois. — *P.* 428, *note* 2, *l.* 1, Dio; *l.* Dion. — *P.* 445, *l.* 23, l'assentiment; *l.* le sentiment. — *P.* 451, *l.* 20, sophistes; *l.* sophismes. — *P.* 464, *l.* 26, trop; *l.* très. — *P.* 466, *l.* 27, activée; *l.* cultivée.







